

BYZANTINO BULGARICA

II

Académie Bulgare des sciences

BYZANTINO BULGARICA

II

SOFIA · 1966

ÉDITION DE L'ACADÉMIE BULGARE DES SCIENCES

SOMMAIRE

Préface	VII
Abréviations	IX

I. Articles

E. Frančes (Bucarest) — La ville byzantine et la monnaie aux VII ^e —VIII ^e siècles	3
V. Gjuselev — Bulgarisch-fränkische Beziehungen in der ersten Hälfte des IX. Jhs.	15
P. Petrov — La politique étrangère de la Bulgarie au milieu du IX ^e siècle et la conversion des Bulgares	41
K. M. Kujew — Zur Geschichte der „Dreisprachendoktrin“	53
V. Swoboda (Poznan) — L'origine de l'organisation de l'Eglise en Bulgarie et ses rapports avec le patriarcat de Constantinople (870—919)	67
B. St. Angelov — Le „ЛѢТОПИСЬЪ ВЪКРАТЦЪ“ du recueil de Simeon (Симеонов сборник) de 1073	83
P. Tivčev et G. Cankova-Petkova — Au sujet des relations féodales dans les territoires bulgares sous la domination byzantine à la fin du XI ^e et pendant la première moitié du XII ^e siècle.	107
K. Treu (Berlin, DDR) — Griechische Schreibernotizen als Quelle für politische, soziale und kulturelle Verhältnisse ihrer Zeit	127
I. Goschew — Zur Frage der Krönungszeremonien und die zeremonielle Gewandung der byzantinischen und der bulgarischen Herrscher im Mittelalter	145
D. Angelov — Une source peu utilisée sur l'histoire de la Bulgarie au XV ^e siècle	169
B. A. Cvetkova — Sur le sort de Târnovo, capitale bulgare au Moyen Age, après sa prise par les Osmanlis	181
Я. Н. Щапов (Москва) — Южнославянский политический опыт на службе у русских идеологов XV в	199

II. Communications scientifiques et publications

P. Nasturel (Bucarest) — Quelques mots de plus à propos du <i>τοῦρα φράσις</i> de Théophylacte et de Théophane	217
I. Jurukova — Particularités dans la circulation des monnaies byzantines du VI—VII ^e siècle sur le littoral occidental de la mer Noire	223
B. Nichols (London) — Die Fürstenliste der Protobulgaren	229
V. Tărkova-Zaimova — Autour de la pénétration de Samuel dans les régions de la Grèce proprement dite	237
St. Bojadžiev — L'église du village Vinica à la lumière de nouvelles données	241
V. Velkov — Zur Geschichte Mesembrias im 11. Jahrhundert	267
A. П. Каждан (Москва) — Новые материалы о богомилах (?) в Византии XII в.	275
B. A. Дыбо, B. A. Кучкин (Москва) — Болгарский текст в русской минее XVI в.	279
K. Mečev — Sur la paternité de la deuxième „Vie d'Etienne Dečanski“	303
P. Koledarov — On the Toponymy and Demography of the South-east Dobrudja Coast in the 6th and 7th Centuries	323
T. Gerasimov — Les hyperpères d'Anne de Savoie et de Jean V Paléologue	329
M. Văglenov — Les Bulgares chez Voltaire	337

III. Bibliographie

(Des ouvrages et publications les plus importantes sur l'histoire bulgare du Moyen Age, parus de 1962—1964)	355
---	-----

BYZANTINOBULGARICA, II

i

Корица *С. Серафимов*
Техн. редактор *П. Димитров*
Цв. Хантова
Коректори *М. Икономова*
Е. Станева

*

Ладена за набор на 29. I. 1966 г.
Подписана за печат на 25. V. 1966 г.
Формат 71×100/16 Тираж 1000

ЛГ II-6-1966

Печатни коли 25,63 Издателски коли 30,50
Цена 3,92 лв.

*

Набрана и отпечатана в печатницата на Издателството на БАН
София, кв. Гео Милев, ул. 36
Поръчка № 139

PRÉFACE

Le second tome du recueil „Byzantinobulgarica“ paraissant sous les auspices de l'Institut d'Histoire de l'Académie bulgare des Sciences comprend un certain nombre d'articles en ordre chronologique, des communications scientifiques, ainsi que du matériel documentaire d'auteurs bulgares et étrangers. Toutes ces publications portent sur divers problèmes de l'histoire de Byzance et de la Bulgarie médiévale. On doit relever en premier lieu quelques articles des chercheurs roumains — E. Frančes et P. Năsturel, de l'historien allemand K. Treu, des médiévistes bulgares P. Tivčev et G. Cankova-Petkova, qui traitent des problèmes économiques et sociaux, de l'histoire ethnique et culturelle de l'Empire byzantin pour la période du IV^e au XII^e siècle. On y met en évidence diverses questions touchant le caractère de la population de la péninsule balkanique au cours de la période précédant l'arrivée des Slaves, le développement de la cité byzantine, les rapports féodaux, la circulation monétaire et l'échange dans l'Empire, etc. etc.

L'historien anglais B. Nichols et le médiéviste polonais V. Swoboda, ainsi que les chercheurs bulgares K. Kujev et I. Gošev s'attachent dans leurs articles et communications à des questions intéressant l'histoire de la Bulgarie, et plus particulièrement à celles qui sont en relation directe avec les rapports mutuels entre l'Empire byzantin et la Bulgarie médiévale. On y précise également certains aspects de „La liste des souverains bulgares“, de l'organisation de l'Eglise bulgare après l'an 870, du couronnement et des vêtements des rois bulgares, etc.

Les ouvrages des historiens et archéologues bulgares B. Angelov, J. Jurukova, V. Velkov, St. Bojadžiev, T. Gerasimov, V. Tăpkova, D. Angelov, B. Cvetkova et de l'historien russe A. P. Každan, forment une part importante de ce recueil. Ces auteurs attirent dans leurs travaux l'attention sur un matériel documentaire et des sources de nature très diverse (monnaies, inscriptions, monuments littéraires d'auteurs byzantins et bulgares). Ce matériel met en lumière des moments importants de l'histoire politique, économique, sociale et culturelle du peuple bulgare et des terres bulgares, ainsi que de l'histoire de l'Empire byzantin pour la période allant du VI^e au XV^e siècle. On y montre dans une certaine mesure aussi certains aspects de l'histoire du peuple bulgare pendant les premières années de la domination ottomane.

Mais en même temps que ces ouvrages sur l'histoire de Byzance et de la Bulgarie médiévale, nous présentons dans ce second tome de notre recueil certains travaux des chercheurs bulgares V. Gjuzelev, P. Petrov, K. Mečev et M. Văglenov, ainsi que des historiens et des slavisants soviétiques J. N. Štapov, V. A. Dăbo et V. A. Kučkin, qui dépassent par leur thème le problème des relations bulgaro-byzantines. Ces ouvrages portent sur les relations politiques

et culturelles de la Bulgarie médiévale avec des pays divers — la Royauté franque, la Serbie, le Grand duché de Kiev, etc. Certains de ces aspects traités n'ont pas fait jusqu'ici l'objet de nombreuses études et suscitent un intérêt justifié. Nous devons relever tout particulièrement les travaux des historiens soviétiques dans lesquels on souligne — avec un matériel documentaire à l'appui — l'influence assez sensible, tant des idées que des œuvres exercée par la littérature bulgare du Moyen Age dans les terres russes après le XV^e siècle.

La rédaction de la „Byzantinobulgarica“ s'est proposé de recueillir, de préparer et d'offrir au lecteur des ouvrages de médiévistes bulgares et étrangers qui permettront de mettre en évidence certains nouveaux aspects importants de l'histoire de la Bulgarie médiévale et de Byzance et des pays voisins dont le niveau méthodologique est suffisamment élevé. Il nous semble qu'à ce point de vue le second tome de notre recueil que nous présentons aujourd'hui répond à ces exigences. Il nous semble également avoir fait un pas de plus dans la voie de la collaboration entre la science historique bulgare et celle des pays étrangers, et tout particulièrement avec celle des pays du camp socialiste.

Ce tome comprend à la fin une bibliographie et des annotations sur les ouvrages des historiens et archéologues bulgares, portant sur les questions d'histoire et d'archéologie médiévale bulgare et byzantine, parus de 1962 à 1964 inclusivement. On peut y constater la contribution bulgare dans tous ces domaines pendant cette période.

PROF. D. ANGELOV

ABRÉVIATIONS

- AASS Acta SS — Monumenta Germaniae Historica. Acta Sanctorum
 AEM — Archäologisch-epigraphische Mitteilungen aus Österreich-Ungarn (Wien)
 Akten des XI Byz. Kongr. — Akten des XI. Internationalen Byzantinisten Kongresses (München, 1960)
 Anal. Boll. — Analecta Bollandiana (Bruxelles)
 ANS — American Numismatic Society (New York)
 Ant. Abt. — Antiquarische Abteilung
 Arch. Anz. — Archäologische Anzeiger (Berlin)
 Arch. f. Sl. Ph. — Archiv für slavische Philologie (Praha)
 ARF — Annales regni Francorum ab anno 741 usque ad annum 829, qui dicuntur Annales Laurissenses maiores et Einhardi. Post editionem G. H. Pertzii, recognovit Fr. Kurze (SRG), Hannoverae, 1895
 BAN — Българска академия на науките (Bălgarska akademija na naukite — Sofia)
 BB — Byzantinobulgarica (Sofia)
 BIB — Българска историческа библиотека (Bălgarska istoričeska biblioteka — Sofia)
 Bulg. Acad. Sc.—BAN
 BMC — Wroth, Catalogue of the Imperial Byzantine Coins, Catalogue of the Imperial Byzantine Coins in the British
 BCH — Bulletin de correspondance hellénique (Paris)
 BN^gJb — Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher (Berlin)
 BNJ
 BSI — Byzantinoslavica (Praha)
 Byz. — Byzantion (Bruxelles)
 BZ — Byzantinische Zeitschrift (Berlin)
 Cagnat, IGR — R. Cagnat, Inscriptiones graecae ad res Romanas pertinentes, Paris
 CIL — Corpus Inscriptionum Latinorum
 Cod. Vindob. hist. graec. — Codex Vindobonensis historiae graecae
 Diehl, Inscr. lat. vet. christ. — Ch. Diehl, Inscriptiones latinae christianae veteris. — vol. II (1924—1931)
 Ed. Bonn. — Editio Bonnensis
 EI — Encyclopédie de l'Islam
 Etudes Hist. — Etudes historiques à l'occasion du XI^e congrès international des sciences historiques — Stockholm, t. I, Sofia, 1960
 FHG — Fragmenta historicorum graecorum, ed. C. Müller, vol. IV, Paris, 1885
 GDA — Годишник на Духовната академия „Св. Климент Охридски“ в София (Godišnik na Duhovnata akademija „Sveti Kliment Ohridski“ — Sofia)
 GGM — Geographi Graeci Minores, ed. C. Müller, Paris, 1882
 GIBI — Гръцки извори за българската история (Grăcki izvori za bălgarskata istorija) (Fontes Graeci historiae Bulgaricae)
 Glas. SAN — Glasnik Srpske akademije nauka (Beograd)
 GNM — Годишник на Народния музей в София (Godišnik na Narodnija muzej v Sofia)
 GMPО — Годишник на музеите в Пловдивска област (Godišnik. na muzeite v Plovdivska oblast)
 GPINB — Годишник на Народната библиотека и музей в Пловдив (Godišnik na Narodnata biblioteka i muzej v Plovdiv)
 GSU Bf — Годишник на Софийския университет „Климент Охридски“, Богословски факултет (Godišnik na Sofijskija universitet „Sv. Kliment Ohridski“, Bogoslovski fakultet)

- GSU Fif — Годишник на Софийския университет „Климент Охридски“, Философско-исторически факултет (Godišnik na Sofijskija universitet „Kliment Ohridski“, Filosofsko-istoričeski fakultet)
- GSU Ff — Годишник на Софийския университет „Климент Охридски“, Филологически факултет (Godišnik na Sofijskija universitet „Kliment Ohridski“, Filologičeski fakultet)
- GSU Iff — Годишник на Софийския университет „Климент Охридски“, Историко-филологически факултет (Godišnik na Sofijskija universitet, Istoriko-filologičeski fakultet)
- GSU If — Годишник на Софийския университет „Климент Охридски“, Юридически факултет (Godišnik na Sofijskija universitet, Juridičeski fakultet)
- GZM — Glasnik Zemaljskog muzeja u Sarajevu (Sarajevo).
- HGM — Historici graeci minores, ed. Dindorf, Lipsiae (Leipzig)
- Hist. eccl. — Historia ecclesiastica
- IAI — Известия на Археологическия институт при БАН (Izvestija na Arheologičeskija institut s muzej pri BAN) (après le vol. XV)
- IAIM — Известия на Археологическия институт с музей при БАН (Izvestija na Arheologičeskija institut s muzej pri BAN)
- IBAD — Известия на Българското археологическо дружество в София (Izvestija na Bălgarskoto arheologičesko društvo v Sofia)
- IBAI — Известия на Българския археологически институт (Izvestija na Bălgarskija arheologičeski institut (vol. I—XV—Sofia)
- IDA — Известия на държавните архиви (Izvestija na dărzavnite arhivi — Sofia)
- IEIM — Известия на Етнографския институт и музей при БАН (Izvestija na Etnografskija institut i muzej pri BAN)
- IIBE — Известия на Института за български език при БАН (Izvestija na Instituta za bălgarski ezik pri BAN)
- IBI — Известия на Института за българска история при БАН (Izvestija na Instituta za bălgarska istorija pri BAN) (vol. 1—8)
- IID — Известия на Историческото дружество в София (Izvestija na Istoričeskoto društvo v Sofia)
- III — Известия на Института за история при БАН (Izvestija na Instituta za istorija pri BAN)
- III — Известия на Института за изобразителни изкуства при БАН (Izvestia na Instituta za izobrazitelni izkustva pri BAN)
- IIBL — Известия на Института за българска литература при БАН (Izvestija na Instituta za bălgarska literatura pri BAN)
- IPr — Исторически преглед (Istoričeski pregled — Sofia)
- IRAIK — Известия Русского археологического института в Константинополе (Izvestija Russkogo arheologičeskogo instituta v Konstantinopole)
- IÜIFM — İstanbul Üniversitesi İktisat Fakültesi Mecmuası (İstanbul)
- IVAD — Известия на Варненското археологическо дружество (Izvestija na Varnenskoto arheologičesko društvo)
- Izvestija ORJaS — Известия Отделения русского языка и словесности Российской Академии наук — Москва (Izvestija Otdelenija russkogo jazjika i slovesnosti Rossijskoj akademii nauk — Moskva)
- IJSLP — International Journal of Slavic Linguistic Poetics
- JRS — The Journal of Roman Studies (London)
- MGH AA — Monumenta Germaniae Historica, Auctores Antiquissimi
- MGH Scr. NS — Monumenta Germaniae Historica, Scriptores, Nova Series
- MGH SS — Monumenta Germaniae Historica, Scriptores
- LIBI — Латински извори за българската история (Latinski izvori za bălgarskata istorija) (Fontes Latini Historiae Bulgaricae)
- Mih. 1 Gr Bulg. — G. Mihajlov, Inscriptiones Graecae in Bulgariae repertae, Serdicae (Sofia)
- Mitt. des Deutschen Arch. Inst. Röm. Abt. — Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Römische Abteilung, Rome
- MM — Fr. Miklosich et J. Muller, Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana (Vindobonae (Wienne))
- MPr — Македонски преглед (Makedonski pregled — Sofia)
- NF
- OAK — Bibliothèque national „St Cyrille et Méthode“ — Sofia, Département Oriental, Kasse Paneg. Latini — Panegyrici Latini, Lipsiae, 1911
- Patr. Gr — P. J. Migne, Patrologia Graeca
- P Gr

PL — P. J. Migne, *Patrologia Latina*
 PSp — Периодическо списание на Българското книжовно дружество в Средец (*Periodičesko spisanije na Bălgarskoto knižovno družestvo v Sredec* — Sofia)
 PWRE — *Pauly's Real-Encyclopädie der klassischen Alterumswissenschaft*. Neue Bearbeitung G. Wissowa, W. Kroll, K. Mittelhaus, K. Ziegler
 RA — *Revue archéologique* (Paris)
 Rev. phil. — *Revue philologique* (Paris)
 REA — *Revue des études anciennes* (Bordeaux)
 Rev. hist. — *Revue historique* (Paris)
 Rev. num. — *Revue numismatique* (Paris)
 RP — Разкопки и проучвания (*Razkopki i proučvanija* — Sofia)
 SB — *Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin*
 Sb BAN — Сборник на Българската академия на науките (*Sbornik na Bălgarskata akademija na naukite*)
 SbNUK — Сборник за народни умотворения, наука и книгопис (*Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knigopis* — Sofia)
 Sp BAN — Списание на Българската академия на науките (*Spisanije na Bălgarskata akademija na naukite* — Sofia)
 Spom. Srp. Akad. — Споменик Српске академије наука (*Spomenik Srpske akademije nauka* — Beograd)
 Studi Biz. e Neoell. — *Studi Bizantini e neoellenici* (Roma)
 Studii și cerc. de ist veche — *Studii și Cercetări de istorie veche* (București)
 Trudi ODRL — Труды Отдела Древнерусской литературы (*Trudi Otdela Drevnjerusskoj literaturij* — Moskva)
 VI — Вопросы истории (*Voprosi istorii* — Moskva)
 VISb — Военно-исторически сборник (*Voenno-istoričeski sbornik* — Sofia)
 VVr — Византийский Временник (*Vizantijskij Vremennik*)
 Zb R SAN — Сборник Радова Српске академије наука (*Zbornik Radova Srpske akademije nauka* — Beograd)
 ŽMNPp — Журнал Министерства народного просвещения (*Žurnal Ministerstva narodnogo prosvjaštenija* — Moskva)

1. Articles

LA VILLE BYZANTINE ET LA MONNAIE AUX VII^e — VIII^e SIÈCLES

E. Frančes (Bucarest)

Contribution au problème de la crise de la ville byzantine

L'un des problèmes les plus controversés de l'histoire intérieure de Byzance, qui a donné lieu, au cours des dernières années, à d'intéressantes discussions, concerne la situation économique des villes durant les siècles qui ont vu de grandes transformations s'accomplir, autrement dit depuis le milieu du VII^e jusqu'au début du IX^e siècle.

Dans une étude solidement documentée, A. P. Každan considère que dans ces siècles, la ville byzantine a connu la décadence (la plupart de celles de la péninsule balkanique ont complètement disparu ou se sont transformées en villages; la même situation se retrouverait, semble-t-il, en Asie Mineure).¹ Il aboutit à ces conclusions tout spécialement par la constatation du nombre réduit de monnaies émises au cours de ces siècles, comme aussi par l'examen des résultats des fouilles archéologiques effectuées dans quelques villes grecques.

Le point de vue de A. P. Každan a été combattu surtout par G. Ostrogorsky,² selon lequel on ne saurait parler d'une décadence des villes à

¹ A. P. Každan, *Vizantijskie goroda v VII—XI v.*, Sovetskaja arheologija, XXI, 1954, 164—188. Ce point de vue a été repris, avec certaines précisions dans *Derevnja i gorod v Vizantii IX—X v.*, Moscou, 1960, p. 261 sq., ainsi que dans *Voprosi istorii*, No 8, 1960, pp. 208—209.

² G. Ostrogorsky, *Byzantine Cities in the Early Middle Ages*, *Dumbarton Oaks Papers*, XIII, 1959, pp. 47—66. On trouve des points de vue rapprochés, bien que fondés sur des arguments différents chez R. S. Lopez, *The Role of Trade in the Economic readjustment of Byzantium in the seventh century*, *Dumbarton Oaks Papers*, XIII, 1959, pp. 67—85; E. Lipšitz, *K voprosu o gorode v Vizantii v VIII—IX v.*, *VVr*, VI, 1953, pp. 113—131, point de vue repris dans *Očerki istorii vizantijskogo obščestva i kulturi*, Moscou, 1961, pp. 87—117; S. Vryonis, *An attic hoard of Byzantine Gold Coins (668—741) from the Thomas Whittemore Collection and the numismatic evidence for the urban history of Byzantium*, *Zbornik radova vizantološki institut*, VIII, 1963, pp. 291—300. Un point de vue tout à fait singulier de M. I. Sjuzjumov, *Rol gorodov-emporiev v istorii Vizantii*, *VVr*, VIII, 1956, p. 29. D'après lui, il aurait existé dans l'Empire byzantin quelques villes qu'il désigne du nom d'emporium (Constantinople, Thessalonique et, jusqu'à la conquête arabe, Alexandrie et Antioche), centres importants d'une relativement grande production de marchandises. Ces villes n'auraient pas connu une vraie décadence économique, tandis que la plupart des autres villes sont tombées en décadence et sont redevenues de simples centres agraires par suite des événements qui ont eu lieu au VI^e et au VII^e siècles. H. Antoniadis Bibicou (*Recherches sur les douanes à Byzance*, Paris, 1963, p. 255) est d'un avis tout différent. Elle admet une réduction du volume des échanges commerciaux et par conséquent une décadence urbaine limitée seulement au VII^e s.

cette époque. Il résulterait, au contraire, de l'examen des listes des conciles tenus à partir de la seconde moitié du VII^e siècle et jusqu'à celui qui a eu lieu en l'an 879, que le nombre des diocèses a augmenté sans cesse, autrement dit que le nombre des villes s'est accru parallèlement.

Il résulte d'autre part, de l'examen des catalogues et des collections numismatiques, que le nombre des monnaies d'or émises au cours de cette période a considérablement augmenté — une diminution ne pouvant être envisagée qu'en ce qui concerne seulement la monnaie divisionnaire.

Nous ne pensons pas que l'augmentation du nombre des diocèses implique une augmentation correspondante du nombre des villes. Des considérations d'ordre politique, sans aucun rapport avec le développement de nouvelles fondations urbaines, ont poussé l'empereur Constantin V à créer de nouveaux évêchés.³

La tendance d'accroître le nombre des évêchés est de fait de beaucoup antérieure à l'époque de Constantin V; on poursuivait en réalité la création d'un réseau aussi dense que possible d'institutions ecclésiastiques qui puissent se substituer aux organes administratifs dont le fonctionnement laissait à désirer et dont la fidélité vis-à-vis du pouvoir central était douteuse.

C'est surtout dans la région orientale de l'Empire où de nombreuses hérésies sont apparues qui sapaient l'autorité de l'Eglise et celle de l'Etat, que cette tendance s'est accentuée davantage. Par la suite, le besoin de maintenir vivant l'esprit combatif de la population dans la lutte contre les Arabes a exigé le renforcement de l'organisation ecclésiastique. C'est pourquoi très souvent on voit le siège épiscopal voisiner avec un village, qui s'est développé ultérieurement peu à peu et devient une ville,⁴ de même qu'il peut encore arriver que d'anciens centres urbains tombent en décadence, tout en demeurant des sièges épiscopaux.⁵

La constatation faite par le savant yougoslave G. Ostrogorsky suivant lequel le grand nombre de monnaies d'or du VII^e siècle, et l'augmentation de la circulation monétaire dans ce siècle, ne peuvent s'expliquer que par l'enfouissement des trésors, provoqué par l'insécurité qui régnait dans l'Empire au cours de cette période.⁶

Il convient encore de ne pas omettre le fait que le rôle principal dans les opérations commerciales revient à la monnaie divisionnaire.⁷

Quant à nous, nous estimons que cette question exige un examen plus attentif et qu'elle présente une certaine importance du point de vue de la compréhension et de l'explication de l'état de choses inhérent aux villes byzantines dans la période du début de l'Empire. La mise en circulation par l'Etat d'une quantité beaucoup plus importante d'or dans une période critique de l'histoire de Byzance, caractérisée par des luttes terribles destinées à sauver son existence en tant qu'Etat, au milieu de profondes transformations structurales, semble presque inexplicable. La frappe d'une grande quantité de

³ G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat Byzantin*, Paris, 1956, p. 200.

⁴ E. Kirsten, *Die Byzantinische Stadt. Berichte zum XI Internationalen Byzantinisten Kongress*, München, 1958, p. 8.

⁵ Op. cit., p. 9.

⁶ H. Antoniadis Bibicou, op. cit., p. 254.

⁷ A. P. Každán, *Derevnja i gorod v Vizantii*, IX—X v., pp. 269—270.

monnaies d'or de composition supérieure est un signe d'abondance, d'activité commerciale intense. La situation politique, précaire, la rareté de la monnaie divisionnaire, l'aire réduite de la circulation de la monnaie byzantine dans les pays voisins dans toute cette période, sont quelques-uns des éléments qui infirment l'existence d'une situation économique et financière prospère à Byzance.

C'est pourquoi nous considérons nécessaire pour la compréhension du problème, de faire certaines incursions dans l'histoire des débuts de la ville située dans la partie orientale de l'Empire romain.

Dès le début du IV^e siècle, le „polis“, avec ses particularités bien connues de l'époque hellénistique, commence à disparaître. Sa disparition est déterminée par la continuelle décadence des éléments productifs de la ville.

La crise que traverse l'aristocratie urbaine intégrée dans une économie d'échange, le caractère toujours plus autocrate de la puissance impériale, le rôle croissant joué par une aristocratie foncière organisée sur la base de principes autarchiques, l'anarchie militaire de l'Empire et, pour finir, les invasions barbares qui provoquent souvent une véritable rupture des liens qui rattachent les provinces les unes aux autres, sont certainement quelques-unes des causes qui ont provoqué la liquidation de l'organisation économique sur laquelle reposait l'ancienne polis. La crise qui sapait l'Empire détermina l'adoption d'une politique économique de circonstance, avec des solutions conjoncturales, destinées à contribuer à la liquidation d'une production artisanale plus importante.

Un exemple édifiant nous est offert dans cet ordre d'idées par le procédé employé à l'encontre des ateliers de Tyr et de Beyrouth, procédé qui a amené leur disparition.⁸ Il résulte de documents officiels que les artisans qui ne jouissaient pas de privilèges devaient payer des impôts jusqu'à dix fois plus importants que ceux qu'ils devaient légalement.⁹

Une partie des villes deviennent des centres de l'appareil de l'Etat, très complexe, ainsi que la grande ramification de l'organisation ecclésiastique — véritables centres de consommation à caractère nettement parasitaire.¹⁰ Les villes qui ne deviennent pas des centres administratifs ou ecclésiastiques se dépeuplent et leur superficie diminue peu à peu.¹¹ Pour finir, ces villes tombent en décadence et deviennent de simples centres ruraux, ou même disparaissent complètement.

Parmi les principales causes de cet état de choses il faut compter aussi les lourds impôts,¹² les abus des organes administratifs,¹³ ou les sévices commis par les bandes de militaires, lesquelles, par ordre ou par simple volonté de pillage, attaquent les établissements d'une population privée de défense et les détruisent.¹⁴

⁸ Procopius, *Historia arcana*, ed. Haury, pp. 155—157.

⁹ C. J. C., *Novellae*, XLIII.

¹⁰ A. Jones, *The Greek City from Alexander to Justinian*, Oxford, 1940, p. 268.

¹¹ Kirsten, *op. cit.*, p. 18.

¹² Zosimus, Bonn, p. 105.

¹³ C. J. C., *Novellae*, VII Pr.

¹⁴ C. Lacombrade, *Le discours sur la royauté de Synésios de Cyrène*, Paris, 1951, p. 69; Joannes Chrysostomus, In *Matthaeum homil.* LXI, 2, P. G., vol. LVIII, col. 590.

Ne fut-ce que du temps de Constance, en Samosate, Cyzique, Paphlagonie, Bithynie et Galatie, des villages et des petites villes ont été pillées et entièrement rasées au cours des expéditions punitives des troupes impériales.¹⁵

Du temps de l'empereur Julien, Nicomédie était une ville en ruines.¹⁶ Vers la fin du IV^e siècle, Césarée de Cappadoce était une ville presque déserte.¹⁷ Au milieu du V^e siècle, la ville d'Héraclée était aussi en ruines¹⁸ et à la fin du V^e siècle, les villes de Cyrrhus et d'Hiéropolis se trouvaient dans une situation semblable.¹⁹ Les villes de la Grèce continentale tombent elles aussi en ruines au V^e siècle.²⁰ D'autres villes se trouvaient dans la même situation comme il résulte des recommandations des autorités centrales adressées aux fonctionnaires provinciaux, de pourvoir à la restauration des établissements d'utilité publique.²¹ A la périphérie de l'Empire, dans la Scythie Mineure, la ville de Histria cesse dès de V^e siècle, d'avoir la moindre importance commerciale.²²

Jean Chrysostome nous montre que de son temps, des villes et des provinces entières étaient dévastées.²³ Les invasions des Barbares ont contribué, elles aussi, à la disparition de plusieurs villes de la péninsule balkanique.

Tabari écrit que lorsqu'elles furent conquises par les Arabes, les villes de Syrie étaient en ruines.²⁴

Pendant qu'un grand nombre de villes tombaient en décadence, les centres administratifs se développent, du moins un certain temps. Immédiatement après sa fondation, la ville de Constantinople commence à croître en étendue et en population.²⁵ Un siècle après sa fondation, du temps de Théodose II, Constantinople doit être entourée de nouveaux murs, afin de protéger la population qui s'y était établie entre temps. Quelques dizaines d'années plus tard, Anastasie élèvera de nouvelles murailles autour des nouveaux établissements et de la région qui desservait la capitale. En présence de l'avalanche des nouveaux venus, Justinien crée la fonction de quesiteur, fonctionnaire destiné à empêcher l'établissement de nouveaux venus dans la capitale ou bien la prolongation, au-delà du strict nécessaire, de la résidence dans cette ville de ceux qui y sont venus pour résoudre certains problèmes personnels. Au cas où ils seraient quand même restés, ces nouveaux venus devaient être dirigés vers des activités lucratives.²⁶

¹⁵ L'empereur Julien, Œuvres complètes, ed. Bidez, vol. I, II^e partie, ep. 114, p. 193.

¹⁶ A. Marcellinus, XXII, IX, 2, ed. Gardhausen, Leipzig, 1873, vol. I, p. 285.

¹⁷ S. Basilus Magnus, Epistola LXXIV et LXXV, P. G., vol. XXXII, col. 445—449.

¹⁸ Nov. Theod. II. 23.

¹⁹ R. Ganghoffer, L'évolution des institutions municipales en Occident et en Orient au Bas Empire, Paris, 1963, p. 150.

²⁰ Ibid., p. 223.

²¹ C. J. C., Novellae, XXV, 4 et XXVI, 4.

²² V. Părvan: Histria IV, Annales de l'Académie roumaine, Mémoires de la Section historique, II^e série, XXXVIII, 1916, p. 701 L.

²³ A. Puech, St. Jean Chrysostome et les mœurs de son temps, Paris, 1891, p. 308.

²⁴ Th. Nöldeke, Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sassaniden, aus des arabischen Chronik des Tabari, Leyde, 1879, p. 229.

²⁵ Zosimus, p. 101.

²⁶ C. J. C., Novellae, LXXX.

La ville d'Antioche connaît, elle aussi, au IV^e siècle un accroissement de sa population.²⁷ Les habitations se sont à ce point multipliées que pendant le séjour de Valens à Antioche à son retour de la guerre contre les Perses, on élève de nouvelles constructions suspendues sur la rivière Parménios.²⁸ La population de ces villes est constituée pour la plus grande part, d'éléments improductifs : fonctionnaires, membres du clergé ou de la grande aristocratie, possédant des grandes maisons où travaillaient 1000—2000 esclaves, et un nombreux lumpen prolétariat,²⁹ dont les rangs s'accroissaient sans cesse par l'apport des déclassés de toutes sortes : artisans qui ne pouvaient plus assurer leur subsistance,³⁰ paysans qui avaient quitté leurs terres par suite du pillage effectué par l'armée et par les Barbares, ou bien par suite des abus exercés par les grands propriétaires et des autorités, déserteurs, etc. Tous ces hommes trouveront dans les grandes villes qui jouissaient d'un régime privilégié, des distributions d'aliments et des spectacles. Ammien Marcellin décrit de manière vivante la vie de ces fainéants à Rome.³¹ Ils ne se distinguent en rien de ceux des autres grandes villes et sont à tout instant prêts à fomentier des révoltes³² ou à s'adonner à des manifestations dégradantes à toutes les occasions, à savoir aux distributions d'argent ou de biens en nature.³³ L'aspect parasitaire des villes n'a pas échappé aux contemporains. L'affirmation de Procope suivant laquelle la population d'Antioche n'a guère d'autres soucis que les réjouissances, la bonne chère et les rivalités entre le théâtre et le cirque³⁴ n'est pas très éloignée de celle de l'empereur Julien qui, deux siècles auparavant, voyait dans la plupart des habitants d'Antioche des danseurs professionnels.³⁵ Il semble que Julien n'ait pas beaucoup exagéré. „*Descriptio totius orbis*“ souligne qu'Antioche excelle dans les spectacles de cirque et que les autres villes de provinces asiatiques de l'Empire, telles que Laodicée, Tyr, Beyrouth, Césarée, ne le lui cédaient en rien. En ce qui concerne ces manifestations, elles fournissaient à l'Empire des mimes et des pantomimes.³⁶

Les autorités ont souvent adopté une politique d'encouragement à l'égard de l'établissement des déclassés dans les villes.³⁷ A son tour, l'Eglise a manifesté une attitude bienveillante à leur égard, considérant que les masses de pauvres étaient un titre de gloire pour la ville.³⁸ On poursuivait de fait la transformation de ces foules en une masse de manœuvre politique. Il n'est pas moins vrai qu'au cours de l'histoire de la ville byzantine, ces calculs ont à plusieurs reprises échoué. Ces masses faisaient, en effet, preuve d'une

²⁷ E. Petit, Libanius et la vie municipale à Antioche au IV^e siècle après J. C., Paris, 1955, pp. 311—312.

²⁸ Malalas, Bonn, p. 339.

²⁹ A. Puech, op. cit., p. 54.

³⁰ Vita S. Auxentii, P. G., vol. CXI, col. 1384.

³¹ A. Marcellinus, XXVIII, IV, 28—31, t. II, pp. 150—151.

³² Evagrius Scholasticus, Historia ecclesiastica, P. G., vol. LXXXVI, col. 2520—2521.

³³ C. J. C., Novellae, CV, 2; Joannes Antiochenus, Fragmenta historicorum graecorum, t. V, p. 31.

³⁴ Procopius, De bello Persico, ed. Haury, p. 184.

³⁵ Julianus, ed. Hertlein Misopogon, pp. 440—442.

³⁶ Geographi graeci minores, t. II, Descriptio totius orbis, p. 519.

³⁷ Joannes Lydus, De magistratibus, Bonn, p. 265.

³⁸ Joannes Chrysostomus, De eleemosyna sermo, P. G., t. LI, col. 270.

grande mobilité politique et d'un désir permanent de révolte.³⁹ Elles pouvaient être facilement conquises par l'argent ou les honneurs et elles étaient à tout instant disposées à abandonner les croyances religieuses et politiques, soutenues peu de temps avant avec la dernière énergie.⁴⁰ Dans la mentalité de certains notables de Byzance, la fainéantise d'une population, uniquement préoccupée de spectacles de cirque et de théâtre, s'imposait comme une chose parfaitement normale.⁴¹ Seuls certains éléments appartenant à l'ancienne aristocratie municipale et ayant le sens de la responsabilité, prennent attitude et exigent que ne soient reçus dans la ville que les personnes qui possèdent la possibilité de s'organiser un foyer, et ayant un métier nettement déterminé.⁴² Cet état de choses, autrement dit l'agglomération de masses familiales dans les grands centres urbains a, pour finir, contraint les autorités à prendre des mesures pour que les nouveaux venus fussent renvoyés dans leur province ou utilisés à des travaux dans les environs de la capitale.⁴³

Nul ne peut affirmer qu'il n'y ait existé dans les grandes villes byzantines des artisans et des commerçants, leur activité étant nécessaire et naturelle dans toutes les agglomérations humaines qui ont atteint un certain degré de civilisation. Mais la production ne dépassait pas les besoins courants d'une population locale. Cela ne change donc pas les caractéristiques des villes qui vivaient au dépens de régions agricoles d'étendues diverses, selon les privilèges qui leur ont été octroyés et le nombre de leurs habitants. Ainsi, Constantinople, centre politique de tout l'Empire et qui a vu le jour dans une période où les fortunes municipales ne croissaient plus, vit au dépens de l'Égypte.⁴⁴ Et lorsque, dans les années de sécheresse, l'Égypte n'est plus en mesure de faire face aux besoins de la capitale, son ravitaillement est assuré par les provinces d'Asie⁴⁵ ou même par la Thrace.⁴⁶ Les distributions gratuites de vivres sont patronnées par l'État. A Alexandrie⁴⁷ elles s'ajoutent à celles organisées par la patriarchie.⁴⁸ Les autres villes vivaient sur le compte de leurs propriétés foncières ou sur celui des curiales, souvent très étendues. Antioche possédait 10 000 kléroï de terres et l'empereur Julien leur en ajouta encore 3000 autres.⁴⁹ Les revenus de ces terres étaient destinés à couvrir les dépenses de la ville⁵⁰ et c'est probablement de ces revenus que l'on dis-

³⁹ Evagrius Scholasticus, *Hist. ecclesiastica*, P. G., t. LXXXVI, col. 2521.

⁴⁰ History of the patriarchs of the coptic church of Alexandria, *Patrologia orientalis*, t. I, p. 461.

⁴¹ Procopius, *Historia arcana*, pp. 158—159.

⁴² Libanius, ed. Förster, *Oratio contra Lucianum*, t. IV, p. 143.

⁴³ C. J. C., *Novellae*, LXXX.

⁴⁴ Le problème de l'organisation du ravitaillement de la ville de Constantinople et de la réglementation de la distribution de vivres est connu par les textes juridiques et par les données fournies par certains historiens, *Cod. Theod.*, XIV, 16 et 17; *Cod. Just.* XI, 24 et 25; C. J. C., *Novellae Edict.*, XIII; Socrates Scholasticus, *Historia ecclesiastica*, P. G., t. LXVII, col. 209; Zosimus, p. 98; Sozomenus, *Historia ecclesiastica*, P. G., t. LXVII, col. 1052; Procopius, *Historia arcana*, pp. 142—143 et pp. 159—160.

⁴⁵ Eunapius, *Vitae Sophistarum*, ed. Boissonnade, p. 462.

⁴⁶ Procopius, *Historia arcana*, p. 137.

⁴⁷ *Cod. Theod.*, XIV, 26, 2; *Cod. Just.* XI, 28, 2; C. J. C., *Nov. Edict.* XIII, *Chronicon Pascale*, Bonn, t. I, p. 514.

⁴⁸ Leontios von Neapolis, *Leben des heiligen Iohannes des Barmherzigen*, ed. Gelzer, p. 9.

⁴⁹ Julianus, *Misopogon*, p. 467.

⁵⁰ *Op. cit.*

tribuait l'aide accordée aux déclassés.⁵¹ Les autorités municipales et impériales se préoccupaient en outre de distribuer des vivres aux pauvres⁵² — manière d'agir héritée de l'Empire romain.⁵³ Le transport des céréales à Antioche représentait une obligation des curiales.⁵⁴ Ailleurs, c'était une tâche qui incombait aux contribuables.⁵⁵

L'asservissement des régions agraires assurait une relative abondance alimentaire aux villes importantes, à l'exception des années de sécheresse. L'ouvrage si important pour la connaissance de l'état de choses dans l'Empire romain pendant la deuxième moitié du IV^e siècle, „*Descriptio totius orbis*“, souligne l'abondance en céréales, vin, huile, des villes situées dans la partie orientale,⁵⁶ villes autrefois renommées en tant que centres manufacturiers.

Libanius vante, lui aussi, la richesse alimentaire d'Antioche, ravitaillée par les régions agricoles voisines.⁵⁷ Quant à l'empereur Julien, il montre que si la spéculation n'intervient pas, le vin, l'huile et tous les autres aliments sont en abondance sur le marché de la ville, même dans les années de sécheresse.⁵⁸ Le caractère agraire acquis par les villes est un phénomène presque général. Il ne se retrouve pas seulement dans les centres situés en Orient, mais peut également être observé à la périphérie de l'Empire, dans les villes telles que Histria.⁵⁹ Par suite de cette subordination aux villes des régions agricoles voisines, les commerçants syriens exportent vers l'Occident en premier lieu des produits agricoles, de l'huile et du vin.⁶⁰ Une ville de l'importance et de l'étendue d'Antioche n'exportait que de l'huile d'olive.⁶¹

Malgré tout, dès la seconde moitié du IV^e siècle, commencent à apparaître les signes d'un changement dans l'ordre des choses patrimonial des villes. La crise qui ébranle l'Empire romain jusque dans ses fondements, ainsi que les tendances absolutistes, poussent certains empereurs à convoiter les propriétés municipales. Après Constantin, Constance partage les biens et les propriétés des villes entre ses différents favoris,⁶² s'appuyant à cette fin sur les délations de certains courtisans dépourvus de tout scrupule, ou même de certains hauts dignitaires ecclésiastiques, tels que le patriarche Georges d'Alexandrie.⁶³ Il est vrai que son successeur, Julien, rend les terres aux villes, en leur ajoutant même — comme ce fut le cas pour Antioche — des territoires supplémentaires.⁶⁴ Mais peu de temps après sa mort, Valentinien et

⁵¹ Libanius, *Antiochikos*, t. I, pp. 526—527.

⁵² Julianus, *Misopogon*, p. 451; Libanius, *Oratio contra Florentium*, t. III, p. 387. Afin de renforcer l'autorité de l'Eglise, Constantin distribue les subsides par le truchement de l'Eglise. Theophanes, ed. de Boor, p. 29.

⁵³ T. Mommsen, J. Marquardt, *Manuel des antiquités romaines*, t. X, pp. 158—160.

⁵⁴ Libanius, *Epist.* 1414, t. XI, p. 455.

⁵⁵ Procopius, *Historia arcana*, pp. 142—143.

⁵⁶ *Geographi graeci minores*, t. II, pp. 518—519.

⁵⁷ Libanius, *Antiochikos*, t. I, pp. 526—529; *Oratio XV*, t. II, p. 126 et *Oratio XIX*, p. 408—409.

⁵⁸ Julianus, *Misopogon*, p. 476.

⁵⁹ E. Condurachi, *Histria à l'époque du Bas-Empire d'après les dernières fouilles archéologiques*, *Dacia N. s. I*, 1957, p. 261.

⁶⁰ Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, V, 5; VII, 29.

⁶¹ Libanius, *Oratio*, XI, t. I, 443.

⁶² Libanius, *Oratio*, XIII, t. II, p. 79 et *Oratio pro templis*, t. III, p. 108; A. Marcellinus, XXII, IV, 3, t. I, p. 269.

⁶³ A. Marcellinus, XXII, XI, 6, t. I, p. 290.

⁶⁴ *Ibid.*, IV, XV, t. II, p. 42; *Juliani imperatoris Epistolae, leges, poemata, fragmenta varia*, ed. Bidez-Cumont, pp. 83—88 et 186 sq.

Valens confisqueant à nouveau la plus grande part des propriétés immeubles appartenant aux municipalités.⁶⁵ Il ne reste à ces dernières qu'un tiers du revenu des propriétés confisquées par l'Etat. Il semble toutefois que pas toutes les propriétés municipales aient été confisquées.⁶⁶ Le patrimoine foncier a continué à s'enrichir grâce aux biens provenant des curiales devenus prêtres,⁶⁷ grâce à ceux confisqués aux curiales⁶⁸ et aux biens hérités de ces derniers.⁶⁹ Certaines mesures sont également prises, afin d'encourager les donations faites aux villes, jusqu'à concurrence de 500 solidi, en les exemptant de toute taxe d'enregistrement.⁷⁰ Malgré tout, les confiscations des propriétés foncières qui se sont produites au cours de la seconde moitié du IV^e siècle, ont été un coup très dur porté aux municipalités.

D'autre part, à partir du IV^e siècle, les grands propriétaires et les hauts dignitaires commencent, à leur tour, à déposséder les curiales de leurs propriétés, à la grande indignation de Libanius,⁷¹ figure représentative de l'aristocratie municipale en voie de disparition.

Le processus d'usurpation des biens immeubles appartenant aux municipalités, ainsi que des propriétés curiales, commencé au IV^e siècle, a continué le long des siècles suivants. Les avoirs municipaux sont pillés sans pitié par les grands propriétaires et par les fonctionnaires impériaux de province.⁷² On ne connaît que trop les exactions commises par Jean dans la ville de Philadelphie, exactions qui ont abouti à sa désertion,⁷³ ou bien celles commises par Cereales et dénoncées avec tant de vigueur par l'évêque de Ptolemaïs, Synesius.⁷⁴ C'est là la raison pour laquelle l'empereur Justinien décide, dès le début de son règne, que les avoirs des villes seraient administrés par l'évêque, assisté par trois citoyens en vue, de la ville.⁷⁵ Mesure inopérante, car peu de temps après, Justinien lui-même se trouve au nombre de ceux qui pillent l'avoir des villes.⁷⁶ Les curiales ne le lui cèdent en rien pour ce qui est du pillage des biens municipaux et le cas des curiales de Tyr, dénoncé par Libanius,⁷⁷ ou bien ceux d'Antioche, cités par l'empereur Julien et Libanius,⁷⁸ ne sont probablement pas des cas isolés. Au fur et à mesure que les propriétés, tout comme les revenus des municipalités, diminuent, le problème du ravitaillement de la population improductive concentrée dans les villes se pose avec acuité. La situation s'aggrave à partir du IV^e siècle. Elle devient dramatique au siècle suivant, lorsque les victoires persanes, les invasions des Avars et des Slaves et, enfin, la conquête arabe, rompent les derniers liens entre la ville et la région agraire. La même grave situation se retrouve en-

⁶⁵ Cod. Theod. IV, 13, 7.

⁶⁶ E. Petit, op. cit., p. 98.

⁶⁷ Cod. Theod. XII, 1, 49.

⁶⁸ Ibid., 6.

⁶⁹ Ibid., V, 2, 1.

⁷⁰ Cod. Just., I, 2, 19.

⁷¹ Libanius, Oratio ad Senatum Antiochenum, t. III, p. 430.

⁷² C. J. C., Novellae, CXLVII, 2.

⁷³ J. Lydus, De magistratibus, pp. 251—252.

⁷⁴ Synesius episcopus Ptolemaidis, Epistola, CXXIX, P. G., t. LXVI, col. 1512.

⁷⁵ Cod. Just. I, 4, 26.

⁷⁶ Procopius, Historia arcana, p. 164.

⁷⁷ Libanius, Epist. 828, t. X, pp. 747—748.

⁷⁸ Julianus, Misopogon, p. 478; Libanius, Oratio, XVIII, t. II, pp. 321—322.

core dans les villes qui vivaient grâce aux distributions gratuites de céréales. On supprime, dès le temps de Justinien, les distributions gratuites à Alexandrie.⁷⁹ A Constantinople, Justin II oblige les bénéficiaires des distributions gratuites au paiement d'une certaine somme d'argent.⁸⁰

La situation grave de l'Empire détermine Heraklios à établir le paiement d'une somme de trois nomismata par les bénéficiaires des distributions gratuites, mais à la suite de l'occupation de l'Egypte, les distributions gratuites de blé sont définitivement supprimées.⁸¹

Une question se pose donc tout naturellement : à quels moyens matériels a-t-on eu recours afin de permettre à une population, pour la plupart sans occupation et sans aucune source de revenus, de satisfaire ses besoins élémentaires de vivres, lorsque les distributions gratuites antérieurement organisées par l'Etat, les municipalités et les hauts dignitaires, eurent pris fin ? Dans cette situation, qu'on fait les curiales appauvris, les artisans sans travail, le nombreux lumpen-prolétariat ? Nous espérons pouvoir répondre à toutes ces questions dans les lignes qui suivent.

Au cours des années de sécheresse, les villes remédiaient, par des achats de céréales dans d'autres régions l'insuffisance du ravitaillement direct. Leur principal fournisseur est l'Etat, qui s'efforce de les aider en mettant à leur disposition les quantités nécessaires, à des prix réduits. C'est ainsi qu'à procédé l'empereur Julien pour la ville d'Antioche, lors d'une année de sécheresse.⁸² En ce qui concerne Constantinople, des fonds spéciaux étaient prévus au cas où, du fait d'une mauvaise année, l'Egypte eût été dans l'impossibilité d'assurer entièrement son ravitaillement en blé.⁸³ Les achats de blé, de vin, étaient le procédé habituel adopté en vue d'assurer le ravitaillement de la plupart des villes, au début du IV^e siècle, chaque fois que leurs propres ressources diminuaient ou même disparaissaient complètement. Une réglementation de la voie à suivre est déterminée par une constitution impériale.⁸⁴ Mais le principal bénéficiaire du commerce d'aliments dans les villes c'est l'Etat, lequel ayant lui-même une situation financière délicate, et profitant du fait que les villes se trouvaient dans une situation critique, ne les aidait plus financièrement, mais, au contraire, réalisait un bénéfice à leurs dépens, en ne leur vendant plus les céréales à des prix modiques, mais bien aux prix forts. C'est ainsi que procéda Justinien⁸⁵ et après lui, l'empereur Maurice, qui vendit à l'Egypte du blé contre de l'or.⁸⁶ Il va de soi que les sommes nécessaires à ces achats ne pouvaient être mises à la disposition de l'Etat par une population urbaine totalement appauvrie, qui vivait jusqu'alors de distributions gratuites, ou bien se trouvait en pleine décadence par suite de la décadence des villes-mêmes.

⁷⁹ Procopius, *Historia arcana*, pp. 165—166.

⁸⁰ F. Dolger, *Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit*, t. I, p. 7, No 50.

⁸¹ *Chronicon Pascale* I, Bonn, p. 711; Nicephorus, *Breviarium*, éd. de Boor, p. 12.

⁸² Julianus, *Misopogon*, pp. 476—477.

⁸³ Cod. Theod. XIV, 16, 3; Cod. Just. XI, 24, 2.

⁸⁴ Cod. Just. X, 27, 2—3.

⁸⁵ Procopius, *Historia arcana*, p. 136.

⁸⁶ Jean de Nikiou, éd. et trad. Zotenberg, XCV, 21.

Les villes disposaient autrefois, en plus des revenus résultant de l'impôt foncier, de certains biens meubles.  tant donné la diminution de ces revenus, dont la plupart étaient destinés aux travaux d'utilité publique,⁸⁷ les villes ont commencé à prêter l'or qu'elles possédaient encore. C'est du moins ce qui résulte d'une Novelle de Justinien.⁸⁸ La plus grande partie de ces biens meubles consistait en lingots d'or plutôt qu'en monnaies, car c'était la manière de thésauriser dans l'antiquité.⁸⁹ Il semble probable que les monnaies plus anciennes appartenant au trésor des villes, aient été elles aussi fondues et transformées en or fin, suivant en cela l'exemple de l'Etat qui, vu les difficultés que suscitaient ces monnaies du point de vue de la vérification préalable de leur poids, avait eu recours à ce procédé.⁹⁰

Lorsque, au VII^e siècle, la crise de la ville byzantine privée de revenus et de subsides de la part de l'Etat et dont le hinterland tout entier était occupé par les Barbares ou dépendait de la seule bonne volonté de quelque grand propriétaire devint très aiguë, il se produisit un véritable exode des villes vers les campagnes. Le dépeuplement des villes, en commençant par Constantinople, est un phénomène prouvé par les mesures prises par les empereurs du siècle suivant pour attirer la population active de tous les coins de l'Empire dans les principaux centres urbains. Afin de procurer le nécessaire à l'existence des habitants des villes demeurés sur place, il a fallu faire appel à toutes les ressources existantes, y compris les biens meubles qui appartenaient encore aux villes, ainsi qu'aux objets précieux appartenant aux  glises. Dans les moments critiques, l'Eglise a dû participer, avec ses grandes richesses, à l'œuvre d'assistance. Le patriarche d'Alexandrie, Jean l'Aumônier, aidait chaque jour 7500 habitants pauvres de la ville.⁹¹ Plus tard, en Syrie, le patriarche d'Alexandrie a aidé la population indigente, grièvement atteinte par les incursions dévastatrices des Perses, en lui accordant des subsides en argent et en vivres. Il donna en outre de l'argent pour le rachat des otages.⁹² La patriarchie de Constantinople a encore mis ses objets précieux à la disposition de l'empereur pour qu'il achète avec la bienveillance des peuplades barbares,⁹³ et aussi pour qu'il se prépare à la guerre contre les Perses.⁹⁴ Les Eglises n'ont pu, elles non plus, garder l'expectative aux moments critiques que traversait la population des villes. Nous croyons que, dans ces conditions, une partie des richesses accumulées par les  glises, ainsi que tout ce que possédaient encore les villes, ont constitué les fonds grâce auxquels on a pu assurer le ravitaillement de la population au cours du VII^e siècle, et probablement aussi au cours de la première partie du siècle suivant.

C'est toujours l'Etat qui est resté, comme par le passé, le principal fournisseur d'aliments destinés aux villes. Les domaines impériaux se sont sen-

⁸⁷ Cod. Just. I, 4, 26.

⁸⁸ C. J. C., Novellae, CLX.

⁸⁹ E. Petit, op. cit., pp. 301—302.

⁹⁰ Cod. Theod. XII, 7, 1; Cod. Just. XI, 11.

⁹¹ Leontios von Neapolis, Leben des heiligen Iohannes der Barmherzigen,  d. Gelzer, p. 9.

⁹² Ibid., pp. 13—14.

⁹³ Nicephorus, Breviarium,  d. de Boor, p. 15.

⁹⁴ Theophanes, Chronographia,  d. de Boor, p. 303.

siblement accrus au cours de ces siècles.⁹⁵ Le système qui consistait dans le paiement des impôts en nature, système pratiqué du temps de Justinien,⁹⁶ s'est maintenu jusqu'à l'époque de Constantin V, lequel est considéré comme un innovateur par le patriarche et historien Nicéphore, ayant obligé les contribuables à payer les impôts en argent.⁹⁷ En disposant des produits des domaines et en percevant les impôts en nature, l'Etat a pu vendre aux villes les aliments dont elles avaient besoin, en échange de l'or qu'elles détenaient. Cet or, l'Etat l'a mis en circulation sous forme de monnaie et l'a utilisé au paiement de la solde de l'armée. De tous temps, la solde a d'ailleurs été en grande partie payée en numéraire.⁹⁸ Sous ce rapport, il nous faut citer comme significatif le fait que dans le tableau de S. Vryonis, apparaît, si l'on ne tient compte que des années de son règne, l'empereur Philippicus est le plus grand émetteur de monnaies d'or.⁹⁹ Avant de devenir empereur, Philippicus a détenu des fonctions importantes à Cherson, centre d'une région riche en produits agricoles. Les possibilités qu'il avait de ravitailler abondamment les villes grâce aux relations qu'il entretenait avec Cherson, lui ont permis d'obtenir des villes d'importantes quantités d'or qu'il transformait ensuite en monnaies. Dans le même tableau, Constance II apparaît comme le second émetteur de monnaies d'or, par ordre d'importance. Cet empereur a régné pendant la période la plus critique qu'ait traversé Byzance après la suppression des distributions gratuites (suppressions dues à la perte de l'Egypte) et après que Heraklios eut restitué une partie des avoirs ecclésiastiques aux églises de la capitale.

Dans l'ordre d'importance, en tant que pourvoyeurs d'aliments des villes, les grands propriétaires viennent immédiatement après l'Etat et les églises. Les grands propriétaires ont amassé ainsi des quantités importantes d'or, fait qui a permis au VII^e siècle à l'empereur Constantin V de leur réclamer le paiement de l'impôt foncier en monnaie.¹⁰⁰ C'est là la raison qui, selon le chroniqueur Théophanes, lui a permis de rassembler tout l'or de l'Empire.¹⁰¹

La monnaie d'or byzantine n'a donc eu au VII^e siècle qu'une circulation intérieure limitée. Elle ne s'est pas mise au service d'une circulation intense dans les échanges commerciaux et elle n'a pas été utilisée pour des paiements faits à l'étranger, ni au paiement des impôts. C'est ce qui explique la rareté des monnaies byzantines trouvées au cours de ce siècle hors des frontières de l'Empire.¹⁰²

Si les villes ont dû faire face à une situation si précaire au cours du VII^e siècle, un important changement intervient au siècle suivant. Le redressement politique de l'Empire, l'arrêt de l'avance arabe, la soumission de nombreux groupements slaves établis sur le territoire de l'Empire à l'autorité de

⁹⁵ XII^e Congrès international des études byzantines, Rapports I, *Gorod i derevnja v Vizantii v IV—XII v.*, p. 16.

⁹⁶ Procopius, *Historia arcana*, pp. 142—143.

⁹⁷ Nicephorus, *Breviarium*, p. 76.

⁹⁸ S. Vryonis, *op. cit.*, pp. 298—299.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 292.

¹⁰⁰ Nicephorus, *Breviarium*, p. 76.

¹⁰¹ Theophanes, *op. cit.*, p. 446.

¹⁰² O. Iliescu, *Despre tezaurile monetare și viața economică în sec. III—XIV*, Studii V, 1952, fasc. 3, p. 184.

ce dernier, l'extermination des bandes armées qui, pendant le chaos qui avait régné au siècle précédent,¹⁰³ avaient rendu très peu sûres les routes, sont autant de motifs qui ont créé des conditions nécessaires à un développement de l'économie urbaine. Les premiers empereurs de la dynastie syrienne, Léon III et Constantin V, se sont efforcés de repeupler les villes, et en tout premier lieu la capitale, avec des éléments actifs, afin qu'elles deviennent des centres productifs. Constantin V a amené à Constantinople des artisans de toutes les parties de l'Empire.¹⁰⁴ C'est encore lui qui a reconstruit les villes de Thrace où il a amené une population active de Syriens et d'Arméniens.¹⁰⁵ L'œuvre de reconstruction des villes de Thrace et de Macédoine a été continuée par Léon V¹⁰⁶ et par Irène.¹⁰⁷ Nicéphore a reconstruit et fortifié les villes situées dans les régions asiatiques de l'Empire.¹⁰⁸

Les mesures fiscales prises par Constantin V ont amené une abondance d'aliments dans les villes,¹⁰⁹ tout comme les confiscations effectuées plus tard par Nicéphore et dont les victimes étaient les grands propriétaires fonciers.¹¹⁰

Toute une série de travaux d'utilité publique et de défense effectués simultanément, ont sensiblement amélioré les conditions de vie des habitants des villes. Léon III fit réédifier les murs de Constantinople qu'un tremblement de terre avait grièvement avariés,¹¹¹ et peut-être aussi d'autres villes. Constantin V répara dans la capitale l'aqueduc de Valens¹¹² et dota la ville d'autres constructions nouvelles.¹¹³ Irène supprima les impôts urbains.¹¹⁴ Nicéphore accorda des crédits aux propriétaires de navires commerciaux.¹¹⁵

Toutes ces réalisations ont créé les conditions favorables qui ont permis à la ville byzantine d'entrer dans une nouvelle phase de sa vie, et d'atteindre une remarquable prospérité à la fin du IX^e, surtout au X^e siècle.

Pour conclure, nous croyons pouvoir affirmer que les villes situées dans la partie orientale de l'Empire romain ont traversé une crise dure dès le début du VI^e siècle, que cette crise a continué jusque vers le milieu du VIII^e siècle. Loin d'être le signe d'une renaissance économique, l'abondance de monnaies d'or émises au cours du VII^e siècle marque le moment culminant atteint par la crise : la dépossession des villes et des institutions urbaines de leurs dernières ressources.

¹⁰³ Theophanes, op. cit., p. 436.

¹⁰⁴ Nicephorus, Breviarium, p. 63 ; Theophanes, p. 429.

¹⁰⁵ Nicephorus, Antirrheticus III adv. Constantinum Copr. P. G., t. C, col. 512.

¹⁰⁶ Genesius, Bonn, p. 28.

¹⁰⁷ Theophanes, p. 457.

¹⁰⁸ Ibid., p. 481.

¹⁰⁹ Nicephorus, Breviarium, p. 76 ; Antirrheticus, col. 513—516.

¹¹⁰ Theophanes, p. 448.

¹¹¹ Ibid., p. 412.

¹¹² Ibid., p. 440.

¹¹³ Nicephorus, Breviarium, p. 69.

¹¹⁴ Theophanes, p. 475 ; Theodorus Studita Epist. Lib. I. P. G. t. IC, col. 932.

¹¹⁵ Theophanes, p. 487.

BULGARISCH-FRÄNKISCHE BEZIEHUNGEN IN DER ERSTEN HÄLFTE DES IX. JHS.

V. Gjuselev

Über die Notwendigkeit einer gänzlichen Betrachtung der politischen, wirtschaftlichen und kulturellen Beziehungen des Bulgarischen Staates mit West- und Mitteleuropa im frühen Mittelalter ist sich unsere Geschichtswissenschaft schon lange bewußt.¹ Es ist offensichtlich, daß eine exquisite Betrachtung dieser Beziehungen, die den speziellen Untersuchungen manchmal vorausgeht, immer noch nicht von jenen irrtümlichen Auffassungen befreit werden kann, die frühere Forscher der Geschichtswissenschaft aufgezwungen haben. Andererseits führte diese Betrachtung zu der Erkenntnis, daß die Geschichte des Bulgarischen Staates, sogar in den ersten zwei Jahrhunderten seines Bestehens, nicht in den engen Rahmen der bulgarisch-byzantinischen Beziehungen und auf das Territorium der Balkanhalbinsel beschränkt werden kann.

Es ist absolut klar, daß der Bulgarische Staat, der auf den Gebieten eines wichtigen internationalen und strategischen Kreuzweges, der Balkanhalbinsel, entstanden ist, unbedingt als Pufferstaat in die Beziehungen des Ostens und Westens im frühen Mittelalter Europas eingeflochten werden mußte. Anfänglich hatte er dauernd die Vorstöße der byzantinischen Expansion abzuwehren, um Anfang des 9. Jhs. selbst zum Angriff überzugehen; um im Nordwesten den wachsenden Gelüsten des territorial umfangreichen und in seiner ethnischen Zusammensetzung bunten Frankenreiches Einhalt zu gebieten und es zu neutralisieren. Dieses Reich stützte seine fiktive Einheit bis 843 auf das Bestreben, unter den verschiedenen unterjochten ethnischen Gruppen das Gefühl einheitlicher politischer Zusammengehörigkeit und einheitlicher Glaubenszugehörigkeit (durch Versuche, den christlichen Glauben aufzuzwingen) zu erwecken.

Die konkrete und ausführliche Betrachtung der politischen Beziehungen des Bulgarischen Staates mit dem Frankenreich in der ersten Hälfte des 9. Jhs. ist von dem Bestreben diktiert, manche neue Seiten von der Rolle Bulgariens im Leben der europäischen mittelalterlichen Welt hervorzuheben und einen Versuch zu unternehmen, einige falsche Auffassungen und Vorstellungen, die sich in die bulgarische Geschichtswissenschaft eingewurzelt haben und sich auf die bulgarische Politik gegenüber dem Fränkischen Reich und den slawischen Stämmen an der mittleren Donau beziehen, zu widerlegen. Auch

¹ Siehe den zusammenfassenden Artikel von B. Primov, *Za ikonomičeskata i političeska rolja na Părvata bălgarska dăržava v meždunarodnite otnošenija na srednovekovna Evropa*, IPr, XVII, 1960, 2, pp. 33—62.

in diesem Fall ist der Nachrichtenmangel ein erhebliches Hindernis für das positive historische Suchen, das von den Hypothesen, die in den meisten Untersuchungen über die bulgarische mittelalterliche Geschichte zugrunde gelegt werden, frei sein soll. Unsere heutige forschersiche Arbeit wird sich daher, da die historischen Quellen schon recht bekannt und ausgiebig verwertet sind, auf eine sorgfältigere und präzisere Analyse dieser Quellen richten müssen, wodurch wir zu einer richtigeren Deutung und besseren Klärung der geschichtlichen Ereignisse beitragen werden.

*

Ende des 8. und Anfang des 9. Jhs. wetteiferten zwei Mächte auf der politischen Bühne Europas. Das waren Byzanz und das Frankenreich. Letzteres vermochte dank seiner sehr betonten Expansionspolitik fast die ganze west- und mitteleuropäische „barbarische“ Welt in seine Gebiete oder in seine politische Einflußsphäre einzubeziehen.

Der Anschluß Bayerns (788) hat dazu geführt, daß auch das slawische Gebiet Kärnten unter fränkische Herrschaft fiel.² Diese Eroberung festigte die Positionen des Fränkischen Reiches an der mittleren Donau und stellte es dem awarischen Khaganat gegenüber,³ dessen Verfall, der schon in der ersten Hälfte des 7. Jhs. (nach der gemeinsamen awarisch-slawischen Belagerung Konstantinopels 626) begonnen hatte, so offensichtlich war. Trotzdem war der Awarische Staat eine ernstliche Schranke für die weitere territoriale Ausdehnung und politische Expansion der Franken. Außerdem stellten sich die Awaren in dem Konflikt zwischen dem Frankenreich und Bayern auf die Seite der Bayern und unternahmen nach deren Eroberung aktive militärische Handlungen gegen die Franken, indem sie ihre Truppen gegen die Friaulische Mark und Bayern sandten.⁴ Das diente dem Frankenreich als formeller Anlaß, um einen Feldzug gegen das Awarenkhanat 791 zu unternehmen.⁵ Die Franken erzielten dabei aber keine besonderen Erfolge, weil diesem Feldzug eher der Charakter einer Strafexpedition als das Streben nach Unterwerfung der Gebiete des Awarenkhanats innewohnte. Aber auch einige innere und äußere Mißstände zwangen die Franken, ihren Vormarsch einzustellen. Erst Ende 795 wurden die Kampfhandlungen gegen das Awarenkhanat wiederaufgenommen, um im Jahre 796 erfolgreich abzuschließen.⁶

² Über die politischen Ereignisse siehe ausführlichere Darlegungen bei A. Kleinklausz, *Charlemagne*, Paris 1934, pp. 157—163; ferner F. Lot-Fr. Ganshof, *Histoire du Moyen Age*, I, 2, Paris, 1941, pp. 459—463.

³ Es ist schwierig, die territorialen Grenzen des Awarischen Khaganats Ende des 8. Jhs. zu bestimmen. Wahrscheinlich haben die ehemaligen römischen Provinzen Noricum, Pannonien und der westlichste Teil Daciens dazugehört. Einhardi, *Vita Caroli Magni* (= MGH, SS, II, pp. 450—451). Die Grenzen waren ungefähr wie folgt; im Westen — die Enns, im Osten — jenseits der Theiß, im Süden — die Drau; s. F. I. Uspenskij, *Istorija Vizantijskoj imperii*, II, 1, Leningrad, 1927, p. 186; vgl. A. Kleinklausz, a. a. O., p. 163.

⁴ *Annales regni Francorum* ab a. 741 usque ab a. 829, qui dicuntur *Annales Laurisenses maiores* et Einhardi. Post editionem G. H. Pertzii, recognovit Fr. Kurze (SRG), Hannoverae, 1895 (weiterhin abgekürzt ARF).

⁵ ARF, p. 86—91; ausführliche Darlegung der Ereignisse bei A. Klein-Glausz, a. a. O., p. 163—167.

⁶ Einhardi, *Vita Caroli Magni*, pp. 449—450; ARF, fo. 98—100.

So gerieten die Awaren trotz ihres hartnäckigen Widerstandes unter fränkische Herrschaft.

Aber das awarische Khaganat brach nicht nur unter den Schlägen der Franken zusammen, sondern auch infolge des andauernden Kampfes der unter seinem Joch stöhnenden Slawenstämme, die den unüberwindlichen Wunsch hatten, dieses Joch abzuschütteln. Die Awaren bezeugten übrigens nicht sofort ihre Ergebenheit den Franken gegenüber. In den Jahren 797 und 798 hatten sie Aufstandsversuche unternommen; im Jahre 799 nahm ihre Unzufriedenheit bedrohliche Ausmaße an, so daß sich Karl der Große gezwungen sah, ernstliche Maßnahmen zu ihrer Befriedung zu ergreifen.⁷

Und wenn auch der Kampf zwischen den Franken und Awaren im Jahre 799 endete, so loderte der Kampf zwischen den Awaren und Slawen gerade nach diesen Ereignissen mit besonderer Heftigkeit wieder auf. Im Jahre 803 gelangte in Regensburg die Nachricht von einem Zusammenstoß zwischen diesen beiden Völkern.⁸ Doch im Jahre 805 wurde die Lage der Awaren in der slawischen Umkreisung unhaltbar als der awarische Khagan, der neugetaufte Theodor, zum Kaiser gekommen war, um neue Gebiete für die Ansiedelung seines Volkes zu verlangen. Seine Bitte wurde erfüllt, und die Awaren ließen sich in Nordpannonien, zwischen Savaria und Carnuntum (inter Sabariam et Carnuntum) nieder. Diese Bitte erfolgte wegen des ständigen feindschaftlichen Verhältnisses zwischen Slawen und Awaren, das letzteren das Leben in ihren bisherigen Siedlungen unmöglich machte.⁹

Trotzdem ging der Kampf zwischen Slawen und Awaren weiter, bis sich der Kaiser 811 gezwungen sah, Truppen nach Pannonien zu entsenden,¹⁰ um den verbitterten Auseinandersetzungen zwischen diesen beiden Völkern ein Ende zu bereiten. All diese Ereignisse zeigen unzweifelhaft, daß das slawische Element in diesen Gebieten nach dem Zusammenbruch des Awarikhaganats eine gewisse Unabhängigkeit besaß und mit seiner bedeutenden zahlenmäßigen Überlegenheit, die durch den Zustrom anderer Slawengruppen¹¹ (meistens mährischer Stämme) ständig wuchs, den übriggebliebenen Teil der Awaren verdrängen und vernichten wollte.

Die fränkische Expansion nach Südosten komplizierte noch mehr die ohnehin schon so verwickelten politischen Verhältnisse an der mittleren Donau. Der Zusammenbruch des Awarikhaganates eröffnete der Frankpolitik den Horizont zu den slawischen Stämmen an der mittleren Donau und zur slawischen Welt, die östlich der Reichsgrenzen lebte. Aber ihre Bestrebung, diese Stämme zu unterwerfen, war nicht allein mit dem Schwerte durchführbar. Darum begannen die Franken, ihren Versuch, den slawischen Nachbarstämmen ihre Macht und ihren Einfluß aufzuzwingen, nunmehr durch

⁷ ARF, p. 109.

⁸ Annales Mettenses (= MGH, SS, XIII, p. 32); s. S. Abel-B. Simson, Jahrbücher des Fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen, II, Leipzig, 1883, S. 286.

⁹ ARF, pp. 119—120.

¹⁰ Ibidem, p. 135. Über die Zusammenstöße zwischen Slawen und Awaren in Pannonien Anfang des 9. Jhs. s. H. Łowmianski, O pochodzeniu Geografa bawarskiego, Roczniki historyczne, XX, 1955, p. 34; * M. Vach, K. etnickým a politickým vztahům Staré Moravy a severní Panonie, Sbornik historický, X, 1962, pp. 12—15.

¹¹ Conversio Bagoariorum et Carantanorum (= MGH, SS, XI, p. 9); vgl. Latinski izvori za bǎlgarskata istorija, II, Sofija, 1960, p. 133.

Predigt und mit dem Evangelium in der Hand zu verwirklichen. Im Jahre 796 fand ein bischöfliches Konzil statt, das sich mit der Frage der Verbreitung des Christentums unter den Slawen beschäftigte. Diese fränkische Politik einer friedlichen Assimilation der Slawen durch Christianisierung begann auf Befehl des Kaisers Karls des Großen und unter der unermüdlichen Mitwirkung des Papstes Leo III (795—816)¹² eifrig durchgesetzt zu werden.

Die Missionäre, Prädiger des Christentums unter den Slawen an der mittleren Donau, waren gleichzeitig damit auch Verbreiter des fränkischen politischen Einflusses.

Unter diesen Verhältnissen waren die Slawen bedroht, ihre relative Selbstständigkeit gegenüber dem fränkischen Staate zu verlieren und von dem deutschen Element assimiliert zu werden, das allmählich begann, von Bayern aus die slawischen Gebiete zu kolonisieren. Aber einen Widerstand gegen die erobererischen Bestrebungen der Franken leisteten nicht nur die slawischen Stämme, sondern auch diejenigen politischen Kräfte, die an den Ereignissen, die sich Ende des 8. und Anfang des 9. Jhs. im mittleren Donaauraum, d. h. in den bulgarischen Landen und in Byzanz abspielten, besonders interessiert waren. Das zeigen die danach folgenden Ereignisse. Die Beteiligung des Bulgarischen Staates an diesen Ereignissen an der mittleren Donau in der ersten Hälfte des 9. Jhs. ist eine wichtige Seite nicht nur aus der Geschichte Bulgariens, sondern auch aus der Geschichte der Slawen an der mittleren Donau.

*

Durch seine Eroberungen in der zweiten Hälfte des 8. Jhs. hat sich das Frankenreich territorial und ethnisch stark vergrößert. Um seine Herrschaft und seinen politischen Einfluß in den Landen an der mittleren Donau zu festigen, wurden zwei neue Grenzmarken gegründet — die eine, die Friaulische, mit Norditalien als Mittelpunkt. Ihrem Markgrafen waren die slawischen Stämme unterstellt, die Kärnten, die untere Steiermark und das untere (kroatische) Pannonien zwischen den Flüssen Save und Drau, d. h. die Länder südlich der Donau, besiedelten. Die zweite Grenzmark, in den fränkischen Annalen und Kapitularien einmal „Ostmark“, einmal „Bajuvarische“, ein andermal „Pannonische“ Grenzmark, manchmal aber auch „Regnum Hunnorum“ genannt, umfaßte Kärnten, Oberpannonien und überhaupt die Länder östlich von Bayern und nördlich der Drau und Donau; ihr Mittelpunkt war Bayern.¹³ Die an der mittleren Donau ins Leben gerufenen Grenzmarken sollten als Vorposten gegen künftige fränkische Angriffe auf den Osten dienen. Manchmal wurde das ganze Gebiet östlich der Enns bis zur Donau ganz allgemein „Ostmark“ genannt.

¹² Siehe K. J. A. Grot, *Moravija i Madjare s poloviny IX do načala X veka*, SPb, 1883, pp. 81—83; vgl. A. Brackmann, *Die Anfänge der Slavenmission und die Renovatio imperii des Jahres 800*, Sitzungsberichte der Berliner Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, IX, 1931, S. 77; idem, *Reichspolitik und Ostpolitik im frühen Mittelalter*, Sitzungsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, XXII, 1935, S. 947.

¹³ Siehe F. Lot-Fr. Ganshof, a. a. O., S. 465 und die dort angegebene Literatur; vgl. N. P. Levandovskij, *Ob etničeskom sostave imperii Karolingov*, *Woprosi istorii*, 1952, 7, p. 119.

Sehr interessant ist die Frage, wie weit sich in den ersten zwei Jahrzehnten des 9. Jhs. die Herrschaft der Franken erstreckte. In einem Kapitularium aus dem Jahre 805¹⁴ werden die Slawen- und Awarländer nominell zum Frankenreich gezählt. Vom fränkischen Kaiser war erlaubt gewesen, daß diese Gebiete von Kaufleuten besucht werden. Nach der Teilung¹⁵ des Reiches durch Karl den Großen 805¹⁵ wurde Pannonien nicht mit einbezogen. In einem anderen Kapitularium aus dem Jahre 807¹⁶ beziehen sich die kaiserlichen Verordnungen auch auf die ehemaligen awarischen Gebiete (Avaria). Bei der Divisio regni 817¹⁷ durch Ludwig den Frommen wurden Bayern, Kärnten, Böhmen (tschechische Stämme), die awarischen Gebiete sowie die slawischen Länder östlich von Bayern Ludwig von Bayern gegeben. Aus diesen Nachrichten läßt sich schließen, daß die Frankenherrschaft im Südosten fast ganz Pannonien umfaßte, indem die Reichsgrenzen nominell bis zur Drau und Donau reichten. Nach der Vernichtung des awarischen Khaganats wurden dessen Gebiete in eine Ostmark umgebildet, zu der die östlich von Bayern lebenden slawischen Stämme und Awaren gehörten. Die fränkische Herrschaft über diese Stämme war zwar nur nominell, doch hinderte sie immerhin deren natürliche Entwicklung, und der unter dem Schleier einer frommen christlichen Propaganda getarnte Expansionsdrang der Franken brachte die relative Selbständigkeit dieser Völker in ernstliche Gefahr. In den slawischen Landen regierten die slawischen Fürsten weiter, die kraft irgendeines Abkommens eine frankenfreundliche Politik trieben, wobei sich das Frankenreich aber vorbehalten hatte, sich auch in ihre Angelegenheiten einzumischen.

Übrigens muß bemerkt werden, daß wenn auch die Südostgrenze des Frankenreiches nominell bis zur Drau und Donau reichte, die faktische Grenze während der ganzen ersten Hälfte des 9. Jhs. die Enns war, die nicht nur einmal in den fränkischen Annalen als *limes Avaricus* bezeichnet ist.¹⁸ Es scheint, daß die Gebiete zwischen der Donau und Theiß, die durch die fränkisch-awarischen und awarisch-slawischen Zusammenstöße sehr zerstört und entvölkert worden waren, nicht in die Sphäre des fränkischen politischen Einflusses einbezogen gewesen sind, so daß sich hier ein großer Teil des slawischen Elements konzentrieren konnte. In Pannonien vollzogen sich erhebliche ethnische und politische Veränderungen, die vor allem in dem Zustrom slawischer Massen aus den nördlichen Gebieten ihren Ausdruck fanden. Diese Slawen ließen sich in den durch die langen Kriege verwüsteten Gebieten nieder. Und so kam es, daß zwischen der Enns und der Theiß Anfang des 9. Jhs. die slawische Bevölkerung überwog, die auf Grund der stattgefundenen politischen Veränderungen eine frankenfreundliche Politik führen mußte.¹⁹

¹⁴ MGH, Legum, I, p. 133.

¹⁵ Ibidem, pp. 140—141.

¹⁶ Ibidem, p. 149.

¹⁷ Ibidem, p. 148: Item Hludowicus volumus ut habeat Baioarium et Carentanos, et Beheimos, et Avaros, atque Slavos, qui ab orientali parte Baioariae sunt.

¹⁸ Siehe E. K l e b e l, Die Ostgrenze des Karolingischen Reiches, Festschrift zum 70. Geburtstag Oswald Redlich, Wien, 1928, S. 353; vgl. H. Ł o w m i a n s k i, a. a. O., S. 26—27.

¹⁹ K. J a. G r o t, a. a. O., S. 72—73; vgl. L. Havlík, K otázce karolinské kolonisace a slovanského osídlení na území dnešních dolních Rakous v 9. století, Slovanské historické studie, III, 1960, pp. 70—71; M. V a c h, a. a. O., S. 14—15.

*

In der Geschichtswissenschaft herrscht die Meinung von E. Dümmler²⁰ und V. Zlatarski²¹ vor, daß Khan Krum (802—814) schon in den ersten Jahren seiner Herrschaft seine Aufmerksamkeit auf die Nordwestgrenze Bulgariens gerichtet habe, und daß es ihm gelungen sei, um 805 den Rest der hinter die Theiß verdrängten Awaren zu unterwerfen und sich ihre Gebiete anzueignen. Als Folge davon entstand eine gemeinsame Grenze zwischen Bulgarien und Franken. Diese Auffassung will sich auf die Nachricht Suidas (10. Jh.)²² stützen, in der es heißt, daß „die Bulgaren die Awaren vollständig und restlos vernichtet haben“. Wie und wann dies geschehen ist, geht aus der Nachricht nicht hervor. Trotzdem versuchte V. N. Zlatarski, von einigen Vermutungen ausgehend, dieses Ereignis sogar chronologisch zu bestimmen. Manche Forscher vor und nach Zlatarski gehen in ihren Vermutungen sogar noch weiter. Sie meinen, daß Krum selbst von den Protobulgaren abstamme, die in den Grenzen des awarischen Khaganats lebten, und daß er seine Stammesgenossen durch Aufstieg von der Awarenherrschaft befreit habe und einen Teil ihrer Gebiete dem Bulgarischen Staate angliederte, über den er die Oberherrschaft übernommen hatte.²³

Die Nachricht in Suidas Lexikon ist zu rätselhaft und episodisch, um darauf so kühne Vermutungen aufbauen zu können. Es ist ganz offensichtlich, daß es zur Klärung der bulgarisch-awarischen Beziehungen zur Zeit Khan Krums notwendig ist, sie an Hand der zu uns gelangten Nachrichten chronologisch zu verfolgen. Außerdem darf man nicht, um die Frage zu klären, ob die Bulgaren und die Franken gerade damals eine gemeinsame Grenze gehabt haben, von der allzuallgemeinen Nachricht in Suidas Lexikon ausgehen, da diese hierüber keine Hinweise enthält. Man muß vielmehr auch auf andere Quellen, vornehmlich fränkischer Herkunft zurückgreifen, denn den byzantinischen Autoren waren die Beziehungen Bulgariens mit dem Frankenreich gänzlich unbekannt.

Aus den Nachrichten des byzantinischen Chronisten Theophanes²⁴ ist bekannt, daß die Lande der sieben slawischen Stämme, die bei der Gründung des Slawjanobulgarischen Staates (680) in denselben eingegliedert wurden, bis Awarier (*μέγους Ἀβαρίας*) reichten. Darunter ist wahrscheinlich das awarische Khaganat zu verstehen.²⁵ Wie weit sich aber diese Grenze im Nordwesten erstreckte, läßt sich schwer feststellen,²⁶ da über die Südostgrenze

²⁰ Geschichte des Ostfränkischen Reiches, I, Leipzig, 1887^{II}, S. 33.

²¹ Istorija na bǎlgarskata dǎrzava prez srednite vekove, I, 1, Sofija, 1918, p. 248.

²² A. Adler, Suidae Lexicon, I, Lipsiae, 1928, pp. 4 u. 483—484; vgl. Grǎcki izvori za bǎlgarskata istorija, V, Sofija, 1964, pp. 309—310.

²³ S. N. Palauzov, Vek bolgarskago carja Simeona, SPb, 1852, pp. 5—6; vgl. Fr. Dvornik, Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle, Paris, 1926, pp. 34—35; P. Mutafčiev, Istorija na bǎlgarskija narod, I, Sofija, 1948, p. 145.

²⁴ Theophanis, Chronographia, I, ed. C. de Boor, Lipsiae, 1883, p. 359; vgl. Grǎcki izvori za bǎlgarskata istorija, III, Sofija, 1958, p. 264.

²⁵ G. Zankova-Petkova, O teritorii bolgarskogo gosudarstva v VII—IX vv., VVr, XVII, 1960, p. 139, nimmt an, daß hier nicht von dem awarischen Khaganat im Nordwesten, sondern von awarischen Ansiedlern die Rede ist, die westlich des Syderra-Passes an den Nordhängen des Zentralbalkans lebten.

²⁶ V. N. Zlatarski, a. a. O., S. 1952, nimmt ganz willkürlich an, daß die Grenze ursprünglich am Flusse Iskär entlangführte, später aber, als Isperich die Awaren nach Westen verdrängte, bis zum Flusse Ogosta reichte und sich mit dem aufgedeckten Hajre-

des awarischen Khaganats Ende des 7. Jhs. nichts bekannt ist. Einer armenischen Quelle²⁷ zufolge, sei es Asparuch gelungen, die Awaren nach Westen zu vertreiben. Demnach dürfte, retrospektiv betrachtet, die bulgarische Nordwestgrenze bis zum Flusse Timok gereicht haben, wo der zur Societas Bulgarorum gehörende slawische Stamm Timočani²⁸ lebte.

Übrigens sind nicht nur im Lexikon von Suidas, sondern auch in anderen Quellen, die den sich damals abgespielten Ereignissen zeitlich näherstanden, Nachrichten über die bulgarisch-awarischen Beziehungen zur Zeit der Regierung Krums enthalten. In der anonymen Vatikanischen Erzählung²⁹ aus dem 9. Jh. ist davon die Rede, daß sich die Bulgaren, nachdem sie 818 eine Niederlage erlitten und der Kaiser Nikiphoros I Genikos (802—811) ihre Hauptstadt eingenommen und in Brand gesetzt hatte, vorbereiteten Widerstand zu leisten, indem sie zu diesem Zweck die Awaren und die benachbarten slawischen Stämme anheuert (μσθωσάμενοι Ἀβαγούς καὶ τὰς πέριξ Σκλαβινίας). Und wenn die Awaren tatsächlich Gefangene der Bulgaren gewesen wären, so würden sie in dem Text nicht als gegen Sold Angeheuerte (μσθωσάμενοι) erwähnt sein. Was die betreffenden slawischen Stämme anbelangt, so gehören sie wahrscheinlich nicht zu den Angehörigen des Slawjanobulgarischen Staates.³⁰ Im Scriptor incertus aus dem 9. Jh.³¹ werden die Awaren und die Slawen (diesmal offenbar nur jene, die innerhalb der Grenzen des Slawjanobulgarischen Staates lebten) erneut als Krums Heeresangehörige bei der Organisierung des Feldzuges von 814 genannt. Die Teilnahme der Awaren am Kriege 811 bestätigen auch zwei altbulgarische synaxarische Erzählungen aus dem 14. Jh. (die eine aus dem Jahre 1338, die andere 1340).³²

Beim Vergleich dieser Nachrichten mit der Nachricht im Lexikon von Suidas ist ein Widerspruch feststellbar: nach der Vatikanischen Erzählung, nach dem Scriptor incertus und nach den altbulgarischen Synaxarien aus dem 14. Jh. handelten die Awaren als Verbündete der Bulgaren, nach Suidas Lexikon dagegen als deren Unterworfenen. Es erhebt sich nunmehr die Frage, welche dieser Nachrichten der Wahrheit am nächsten ist? Offenbar jene, die aus einer Zeit stammt, die der Regierungszeit Krums am nächsten ist, und nicht die Nachricht in Suidas Lexikon, die einen gewissen legendären Charakter hat. Man muß folgerichtig annehmen, daß nach der Vernichtung des awarischen Khaganats durch die Franken ein Teil der Awaren in jenen Ländern Zuflucht gesucht hat, die sich in unmittelbarer Nähe der Slawjano-

din-Wall deckte; Iv. Du j č ev, Obedinenieto na slavjanskite plemena v Mizija prez VII v., Izsledvanija v čest na M. S. Drinov, Sofija, 1960, pp. 417—418, vermutet, daß die Westgrenze des Slawjanobulgarischen Staates zur Zeit Ispersichs (680—701) bis zu den letzten Ausläufern des Balkangebirges, westlich des Flusses Timok, gereicht hat.

²⁷ Siehe K. Petkanov, Iz novago spiska geografii, pripisyvaemoj Moiseju Horenskomju, ŽMNPr, CCXXVI, 1883, p. 26.

²⁸ Siehe L. Niederle, Slovanské starožitnosti, II, 1, Prag, 1906, p. 409, Anm. 2.

²⁹ Iv. Du j č ev, Novi žitijni danni za pohoda na imp. Nikifora v Bălgarija prez 811 g., Sp. BAN, LIV, 1936, pp. 149—150.

³⁰ Siehe Iv. Du j č ev, Slavjani i părvobălgari, IIBI, I—II, 1951, p. 208.

³¹ Leonis Grammatici, Cronographia, rec. J. Bekkeri, Bonnae, 1842, p. 347; vgl. Grăckî izvori za bălgarskata istorija, IV, Sofija, 1961, p. 23.

³² Siehe V. N. Zlatarski, a. a. O., S. 408—409; vgl. Iv. Du j č ev, Novi žitijni đanni... pp. 162—163.

bulgarischen Staates befanden, oder sie siedelten sich mit Genehmigung des bulgarischen Herrschers in einem Gebiete an der mittleren Donau, d. h. in Bulgarien auf der anderen Seite der Donau, an (*Βουλγαρία ἐκείθεν τοῦ Ἰστροῦ ποταμοῦ*).³³ Dadurch hatte der bulgarische Herrscher später die Möglichkeit, die Awaren im bulgarisch-byzantinischen Konflikt 811–814 zu verwenden. Wenn die Bulgaren die Awaren unterworfen und wirklich restlos vernichtet hätten, so wäre ein bulgarisch-awarisches Bündnis kaum möglich gewesen. Außerdem konnte man annehmen, daß es sich bei den im Jahre 801 angeheuerten Awaren gerade um jene handelte, die 805 mit dem Segen Karls des Großen nach Sabaria und Carnuntum umsiedelten. Aber auch das ist kaum möglich, denn diese Länder lagen viel zu weit, als daß sie den Bulgaren 811 rasch zur Hilfe eilen konnten.

Außerdem ist in Suidas Lexikon mit keinem Wort die Rede von einer Eroberung der Länder der Awaren. Und wenn es 805 wirklich zu einem Konflikt zwischen den Awaren und Bulgaren gekommen wäre, so hätte dieses Ereignis in den fränkischen Annalen einen Widerhall finden müssen, denn die Vergrößerung des Slawjanobulgarischen Staates auf Kosten des awarischen Khaganats berührte unmittelbar die Interessen des Frankenreiches. Zweifellos hätte diese territoriale Ausdehnung eine Komplikation in den bulgarisch-fränkischen Beziehungen hervorgerufen, wenn zwischen den beiden Staaten eine gemeinsame Grenze bestanden hätte. Die fränkischen Chronisten berichten aber von keinerlei bulgarisch-fränkischem Kontakt, mit Ausnahme einer späteren, durch andere Quellen unbelegten Nachricht des Sankt-Galler Mönches,³⁴ die von einem Siege Karls des Großen über „das ganze slawische und bulgarische Geschlecht“ spricht. Weiterhin heißt es, daß er nach der Auseinandersetzung mit den Awaren „die Bulgaren aufgegeben hat, weil... sie ihm überhaupt nicht gefährlich für des Fränkische Königreich schienen“. Eher wäre zu erwarten gewesen, daß der Zeitgenosse dieser Ereignisse, Einhardt (770–840), entweder in *Vita Caroli Magni* oder in seinen *Annales* den bulgarisch-awarischen Konflikt irgendwie berührt, und daß der bulgarisch-fränkische territoriale Kontakt in manchen der karolingischen Kapitularien irgendwie erwähnt wird. Doch nirgends ist auch nur eine Andeutung hierüber zu finden.

Aus den obigen Darlegungen geht eindeutig hervor, daß zur Zeit Krums und Karls des Großen kein territorialer Kontakt zwischen beiden Staaten

³³ Eine überzeugende Argumentation für die bulgarische Herrschaft nördlich der Donau gibt A. Grecu (P. Panaitescu), *Bulgaria în nordul Dunării în veacurile al IX–X-lea, Studii și cercetări de istorie medie*, I, 1950, pp. 223–236, ebenso M. Comşa, *Die bulgarische Herrschaft nördlich der Donau während des IX. und X. Jhs. im Lichte der archäologischen Forschungen*, Dacia, IV, 1960, S. 395–422, worin auch archäologischen Angaben enthalten sind. Es ist schwierig zu bestimmen, wie weit die Gebiete Bulgariens jenseits der Donau gereicht haben.

³⁴ MGH, SS, II, S. 744 u. 748; vgl. Latinski izvori za bălgarskata istorija, p. 283, 285. Über die Unzuverlässigkeit der Angaben, die der Mönch von St. Gallen mitteilt, s. W. Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*, I. Berlin, 1896^{VI}, S. 87. Nachrichten über die Unterwerfung Bulgariens und über die Bulgaren finden sich auch in *La Chanson de Roland* (par redaction de L. Clédât), Paris, 1890, p. 87 (vers 2328) u. p. 109 (vers 2923); vgl. *Pesn o Rolande*, M.-L., 1964, p. 71 und 88. Diese Nachrichten sind aber reine Phantasie und später aufgekomen.

bestanden hat,³⁵ denn die bulgarische Nordwestgrenze erstreckte sich nicht bis zur Theiß. Während diese Grenze südlich der Donau bis zum Flusse Timok reichte, dürfte sie im Norden wohl östlich der Theiß und des Banats verlaufen sein. Genau läßt sie sich nicht bestimmen. Zwischen dem Slawjanobulgarischen Staat und dem Frankenreich lebten slawische Stämme, die relativ selbständig waren und eine frankenfreundliche Politik führten. Während sie zunächst die Rolle eines Puffers zwischen den beiden Staaten spielten, wurden sie später zum „Zankapfel“. Die weitere Entwicklung der Ereignisse rechtfertigt durchaus diese Vermutung.

*

Meines Erachtens darf man die bulgarisch-fränkischen Beziehungen zur Zeit der Herrschaft Khan Krums und Kaiser Karls des Großen nicht im Lichte eines territorialen Kontakts ansehen, denn ein derartiger Kontakt hat nicht bestanden, vielmehr muß man sie auf der Ebene der fränkisch-byzantinischen Beziehungen betrachten, die in hohem Maße durch die Zusammenstöße zwischen Bulgarien und Byzanz beeinflußt wurden.

Die ungeheuren fränkischen Erfolge auf den Schlachtfeldern Ende des 8. Jhs. haben die Interessen des Byzantinischen Reiches, besonders in den Landen an der mittleren Donau und auf der Apenninenhalbinsel, empfindlich getroffen. Doch infolge der schweren Niederlagen, die Byzanz in den Kämpfen gegen die Araber erlitt, hatte es keine Möglichkeit, nach seinem gefährlichsten Rivalen auf dem europäischen Kontinent zu spähen. Aus diesem Grunde unterhielt es einen friedlichen Kontakt mit dem Frankenreich, der mit der Botschaft Byzanz' 797 hergestellt wurde und bis 802 andauerte.³⁶

Und wenn immerhin die fränkischen Erfolge das politische Gleichgewicht in Europa zu Gunsten des Frankenreiches störten, so bedeutete die Proklamation Karls des Großen zum Imperator Romanorum am 25. Dezember 800 einen empfindlichen Schlag für das Ansehen des Byzantinischen Reiches, den es schwer ertrug.³⁷ Das war auch ein gewaltiger Schlag für die Idee von der Oberherrschaft des Byzantinischen Kaisers, der sich βασιλεὺς Ῥωμαίων titulierte, über die anderen Herrscher. Byzanz faßte dieses Ereignis im Westen als Usurpation seiner Rechte auf und wollte daher die vollzogene Änderung nicht anerkennen. Der Versuch Karls des Großen, die Anerkennung 802 durch Heirat mit der byzantinischen Kaiserin Irene³⁸ zu erreichen, womit er den Zusammenschluß des Ostens und Westens bezweckte, scheiterte infolge des in Byzanz erfolgten Thronwechsels (am 31. Oktober 801 bestieg nach einem Umsturz Nikephoros I. Genikus den Thron). Die zwischen den beiden

³⁵ Zum erstenmal, und ohne besondere Argumentation, wird diese Meinung von H. Lowmianski, a. a. O., S. 34, ausgesprochen.

³⁶ ARF, p. 101; Theophanis, Chronographia, I, pp. 472—474; über die fränkisch-byzantinischen Beziehungen in dieser Periode s. F. I. Uspenskij, a. a. O., S. 175 ff.; vgl. A. Kleinklausz, a. a. O., S. 292 ff.

³⁷ Siehe G. Ostrogorski, Istorija Vizantije, Belgrad, 1959, p. 190—191, sowie die dort angegebene Literatur. Über diesen Akt ist in letzter Zeit eine besondere Untersuchung erschienen; R. Folz, Le Couronnement imperial de Charlemagne, Paris, 1964.

³⁸ In Konstantinopel ist damals eine fränkische Abordnung eingetroffen; Theophanis Chronographia, I, p. 475; ARF, p. 117.

Staaten 803 geführten Verhandlungen wegen Abschluß eines Friedens und Bündnisses endeten erfolglos infolge der Weigerung Byzanz, die Kaiserwürde Karls des Großen anzuerkennen. Das Verhältnis zwischen ihnen verschlechterte sich, und es kam zum Ausbruch eines militärischen Konflikts.³⁹

Der mit großer Stärke begonnene Krieg der Bulgaren gegen Byzanz 809 zwang schließlich den byzantinischen Kaiser Nikephoros I Genikus, um Frieden und Annäherung an das Frankenreich nachzusuchen. Im Oktober 810 traf in Aachen eine byzantinische Delegation ein, um Frieden zu schließen. Als Antwort hierauf entsandte Karl der Große im darauffolgenden Jahre seine Vertreter nach Konstantinopel, um die Verhandlungen aufzunehmen.⁴⁰ Dort angelangt, erfuhren sie von dem Tode Nikephoros I. Genikus (26. Juli 811) und von der Thronbesteigung Michaels I. Rhangabé (811—813). Die begonnenen Verhandlungen führten zur formellen Anerkennung der Kaiserwürde Karls des Großen seitens Byzanz. In Aachen, wo die byzantinischen Gesandten 812 von Karl dem Großen empfangen wurden, um den Wortlaut des Vertrages entgegenzunehmen, nannten sie ihn Imperator und Basileos (imperatorum eum et basileum appellantes).⁴¹

Der namhafte russische Byzantologe F. I. Uspenskij⁴² hatte schon lange darauf hingewiesen, daß für die Nachgiebigkeit Byzanz' in der Frage der formellen Anerkennung der Kaiserwürde Karls des Großen die schwierige internationale Lage Byzanz', das sich ständig von den Bulgaren bedroht sah, erheblich beigetragen habe. In letzter Zeit hat B. Primov⁴³ gezeigt, daß die byzantinische Niederlage von 811 bei „einer Reihe westlicher Chronisten und Historiker, die den erwähnten Ereignissen zeitlich näher oder ferner standen“ und die Niederlage bewußt oder unbewußt mit den fränkisch-byzantinischen diplomatischen Beziehungen in Verbindung brachten, einen Widerhall fand. Recht überzeugend ist sein Standpunkt, daß Byzanz sich genötigt sah, in der Frage der Anerkennung Karls des Großen als Kaiser nachzugeben, und daß der Akt der Anerkennung aus Furcht vor dem Bulgarischen Staate und durch das Bestreben Byzanz', in der Person des Frankenreiches einen hoffnungsvollen Verbündeten im Kampfe gegen die Bulgaren zu gewinnen, diktiert war. Einige westliche Autoren vermerken übrigens, daß im August 814 Delegierte Byzanz' bei Ludwig dem Frommen (814—840) erschienen seien und Hilfe gegen die Bulgaren erbat.⁴⁴

Ob das Frankenreich sich in den bulgarisch-byzantinischen Konflikt eingemischt hat, ist nicht bekannt. Wahrscheinlich ist dies nicht geschehen, denn es liegen keine Nachrichten hierüber vor. Außerdem hatte sich das Byzantinische Reich nach dem Tode von Khan Krum (13. April 814) von der es ständig bedrohenden bulgarischen Gefahr erholt.

So hat Bulgarien in der Zeit Krums eine Pufferrolle in den Beziehungen zwischen dem Frankenreich und Byzanz gespielt. Und ohne einen direkten

³⁹ Einzelheiten über diese Ereignisse s. bei A. Kleinklausz, a. a. O., S. 321—324.

⁴⁰ ARF, pp. 132—134.

⁴¹ Ibidem, p. 136; vgl. Latinski izvori..., p. 34; vgl. Theophanis Chronographia, I, p. 494.

⁴² Op. cit., pp. 231—232.

⁴³ Op. cit., pp. 58—59.

⁴⁴ Annales Laurisenses minores (= MGH, SS, I, p. 122); vgl. Latinski izvori..., p. 23.

Kontakt oder ein Bündnis mit den Franken gehabt zu haben, hat Bulgarien objektiv zum erfolgreichen Ende des zwischen Franken und Byzanz' geführten diplomatischen Kampfes um die Anerkennung des Titels Imperator Romanorum Karls des Großen beigetragen.

Der Umstand, daß die westlichen Chronisten und Historiker über die bulgarisch-byzantinischen Beziehungen in der Zeit 811 bis 814 sehr gut informiert waren, bezeugt, daß die Byzantinischen Abgesandten, die den Frankenkaiser aufsuchten, ständig über die elende Lage ihres Imperiums infolge seiner Kämpfe gegen die Bulgaren geklagt haben. Hierauf hat auch die Nachricht von Einhardt⁴⁵ Bezug, wonach „die Konstantinopeler Kaiser Nikephoros, Michael und Leo freiwillig seine (Karls des Großen — Anm. d. Vf.) Freundschaft und ein Bündnis mit ihm suchten und ihm sehr viele Botschaften überbringen ließen“.

*

Mit erheblich höherer Sicherheit und ohne jegliche Hypothesen kann behauptet werden, daß eine gemeinsame Grenze zwischen dem bulgarischen und dem fränkischen Staat erst unter der Herrschaft des bulgarischen Khans Omurtag (816—831) und des fränkischen Kaisers Ludwig der Fromme entstanden ist. Hierauf weisen Nachrichten fränkischer Herkunft hin.

Die erste Nachricht über die Beziehungen zwischen den beiden Staaten stammt aus dem Jahre 818.⁴⁶ Damals empfing Kaiser Ludwig der Fromme in Heristallium Abgesandte verschiedener Stämme, darunter auch des slawischen Stammes Timočani, „die kurz zuvor vom Bulgarischen Bund abgesprungen sind“.

In der bulgarischen Geschichtswissenschaft herrscht die Meinung von V. N. Zlatarski⁴⁷ vor, daß damals nicht nur die Timočani, sondern auch zwei andere slawische Stämme, die Abodriten und Braničevci (Prädenezenten), vom Bulgarischen Bund abgesprungen sind. Der Text in Einhardts Annalen berechtigt nicht zu einer so voreiligen und der Wahrheit entbehrenden Schlußfolgerung. Erstens, berechtigt die rein formale, grammatikalische Analyse des ganzen Satzes nicht, den Attributsatz „qui nuper a societate Bulgarorum desciverant et ad nostros fines se contulerant“ auf alle drei erwähnten Stämme zu beziehen. Wenn sich der in Rede stehende Satz auf alle drei Stämme beziehen würde, so wäre das Wort „Timocianorum“ im Hauptsatz nicht mit der Konjunktion „et“ verbunden gewesen, vielmehr hätte es dann heißen „Timocianorumque“. Außerdem haben die Gudusken (dalmatinischen Kroaten) vorher niemals dem „Bulgarischen Bunde“ angehört, als daß sie jetzt aus ihm austreten. Die uns interessierenden Abodriten, wenn sie sich von den Bulgaren getrennt hätten, würde Einhardt in seinem Satz nicht an erster Stelle genannt haben, sondern er hätte die Gudusken

⁴⁵ Einhardt, *Vita Caroli Magni*, p. 451; vgl. *Latinski izvori...*, p. 32.

⁴⁶ ARF, p. 149: Erant ibi et aliarum nationum legati Abodritorum videlicet ac Bornae ducis Guduscanorum, et Timocianorum, qui nuper a societate Bulgarorum desciverant et ad nostros fines se contulerant; vgl. *Latinski izvori...*, pp. 34—35.

⁴⁷ Op. cit., p. 312; vgl. *Istorija na Bălgarija*, I, Sofija, 1961^{II}, p. 83.

in der Mitte des Satzes erwähnt, und zwar neben den Timočanen, damit sich der Attributsatz auch auf sie bezieht.

Weiter unten hebt Einhardt⁴⁸ ausdrücklich hervor, daß sich an dem Aufstand Ljudewits gegen die Frankenherrschaft auch die Timočani beteiligt haben. Einhardt versäumt nicht, in diesem Zusammenhang zu bemerken, daß nur die Timočani vom „Bulgarischen Bund“ abgesprungen sind und auf die Seite der Franken übertreten wollten. In letzter Zeit ist einwandfrei nachgewiesen worden, daß die in der Nachricht von 818 erwähnten Abodriten nicht mit den donauländischen Abodriten (Prädenezenten) identisch sind, die im Zusammenhang mit späteren Ereignissen in den fränkischen Annalen genannt werden, sondern mit den polabischen (nördlichen) Abodriten, die an der Elbe wohnten.⁴⁹

Folglich ist im Jahre 818 nur der slawische Stamm Timočani vom „Bulgarischen Bund“ abgesprungen, und die Behauptung mancher zeitgenössischer Forscher, daß auch andere Stämme dies getan hätten, ist die Frucht einer nicht sehr präzisen historischen Analyse oder einer kritiklosen a-priori-Annahme fremder Meinungen.

Aber nachdem der slawische Stamm Timočani vom „Bulgarischen Bund“ abgesprungen war und um den Schutz des frankischen Kaisers nachsuchte, schloß er sich im nächsten Jahre (819) plötzlich dem vom Fürsten Ljudewit (810—823) angeführten Aufstand der pannonischen Kroaten an. Dieser Aufstand, der einen erheblichen Teil der slawischen Stämme an der mittleren Donau erfaßte, dauerte drei Jahre (819—822) und machte dem Frankenreich, dessen Truppen nicht nur einmal die Unbillen der Niederlage zu spüren bekamen, nicht wenig zu schaffen. Nur mit großer Mühe gelang es, den Aufstand zu unterdrücken, und die Lande der pannonischen Kroaten kamen erneut unter fränkische Herrschaft.⁵⁰

Während sich Byzanz auf Grund des mit den Franken abgeschlossenen Friedensvertrages nicht einmischen durfte, obwohl es an den Ereignissen, die sich abspielten, interessiert war, schienen die Bulgaren die Lage ausgenutzt zu haben, um die abgesprungenen Timočani erneut in ihren Staat einzugliedern.

Der von Ljudewit geführte Aufstand der mitteldonauländischen Slawen kann als ein Versuch zu ihrer Befreiung von der Frankenherrschaft betrachtet werden. Wenn auch der Aufstand scheiterte, so vermochte er doch die Macht des Fränkischen Reiches an der mittleren Donau wesentlich zu schwächen, und stellt den ersten ernstlichen Schlag dar, der der Frankenherrschaft in diesen Gebieten versetzt worden ist.⁵¹

⁴⁸ ARF, pp. 150—151: ... Timocianorum, quoque populum, qui dimissa Bulgarorum societate; vgl. Latinski izvori ..., p. 35.

⁴⁹ Siehe H. Bulin, Podunajšti „Abodriti“ (Prispevek k dejinam podunajskych Slovanu v 9. stoletu), Slovanske historické studie, III, 1960, pp. 9—12.

⁵⁰ Einzelheiten siehe bei F. Šišić, Geschichte der Kroaten, I, Zagreb, 1917, S. 63—65; vgl. Fr. Dvornik, a. a. O., S. 47—49.

⁵¹ Siehe E. Dümmler, a. a. O., S. 36; vgl. F. Šišić, a. a. O., S. 65.

*

Wie bereits erwähnt, riefen die Ereignisse im mittleren Donauraum eine neue politische Macht ins Leben. Das war der Bulgarische Staat, der sich bald in die Geschichte der mitteldonauländischen Slawenstämme wie auch in den Zweikampf mit dem Frankenreich einmischte.

Nach der Niederschlagung des Aufstandes von Thomas dem Slawen (Sommer 823) dürfte der bulgarische Herrscher Omurtag den Schwerpunkt der bulgarischen Außenpolitik nach Nordwesten verlegt haben, wo sich wichtige Ereignisse abspielten, die die Interessen des Bulgarischen Staates betrafen. In den späteren Handlungen der bulgarischen Diplomatie und Militärmacht ist ein bewußter Widerstand des Bulgarischen Staates gegen die ununterbrochenen Expansionsbestrebungen des Frankenreiches, seine Herrschaft über die mitteldonauländischen Slawen zu erweitern und zu konsolidieren, erkennbar.

Der erste diplomatische Kontakt zwischen dem Bulgarischen Staat und dem Frankenreich wurde im Februar 824 hergestellt,⁵² als beim Fränkischen Kaiser bulgarische Delegierte erschienen, unter dem Vorwand, Frieden schließen zu wollen. Nachdem der Kaiser sie angehört und den von ihnen überbrachten Brief gelesen hatte, war er über diesen Schritt sehr verwundert. Er entsandte den Bayern Machelm mit den bulgarischen Delegierten zu Khan Omurtag, um die eigentlichen Gründe dieser ungewöhnlichen und bisher nie vorgekommenen Botschaft in Erfahrung zu bringen. Auffällig ist, daß Einhardt in dem bewußten Text Bulgarien nicht als Nachbarstaat des Frankenreiches erwähnt, sondern sogar ausdrücklich betont, daß der bulgarische Besuch und die Sendbotschaft Verwunderung beim Kaiser hervorgerufen haben. Nach Rückkehr der ersten Abordnung entsandte der bulgarische Herrscher erneut Delegierte, die im Dezember 824 in Bayern waren und warteten, vom Fränkischen Kaiser empfangen zu werden. Letzterer ließ ihnen mitteilen, daß sie zu passender Zeit empfangen würden. In dieser Zeit aber ließ er die Delegierten der Abodriten zu sich kommen, die sich gewöhnlich Prädenezenten nannten und Nachbarn der Bulgaren waren, indem sie das der Donau nahegelegene Dakien bewohnten. Sie beschwerten sich über die Bulgaren, die feindselige Handlungen gegen sie begonnen hätten, und erbaten um seine Hilfe. Ludwig der Fromme bedeutete ihnen, in ihr Land zurückzukehren und in der Zeit wiederzukommen, die für den Empfang der bulgarischen Abordnung bestimmt sei.⁵³

Mitte Mai 825⁵⁴ empfing Ludwig der Fromme die bulgarische Abordnung in Aachen, die gekommen war, um die Grenzen zwischen Bulgaren und Franken festzulegen (*erat enim de terminis ac finibus inter Bulgaros ac Francos constituendis*), und hörte sie an. Er gab dann den Bulgaren seine Antwort in einem Brief mit und verabschiedete sie.

⁵² ARF, p. 164; vgl. Latinski izvori..., p. 36.

⁵³ ARF, pp. 165—166: ... adlatum est ei, quod legati regis Bulgarorum essent in Baioaria; quibus obviam mittens, ipsos quidem usque ad tempus congruum ibidem fecit operiri. Caeterum legatos Abodritorum, qui vulgo Praedenecenti vocantur, et contermini Bulgaris Daciam Danubio incolunt, qui et ipsi adventare nuntiabantur, illico permisit venire. Qui cum de Bulgarorum iniqua infestatione quererentur et contra eos auxilium sibi ferri deposerent, domum ire, atque iterum ad tempus Bulgarorum legatis constitutum redire iussi sunt; vgl. Latinski izvori..., p. 36.

⁵⁴ ARF, p. 167; vgl. Latinski izvori..., pp. 36—37.

*

Aus den von Einhardt zitierten Nachrichten über die ersten diplomatischen Beziehungen zwischen dem Frankenreich und dem Bulgarischen Staat geht hervor, daß sich in diese Beziehungen auch ein slawischer Stamm einfließt, nämlich die Abodriten — Prädenezenten (Abodriti, qui vulgo Praedeneceanti vocantur). Wichtig wäre, festzustellen, welcher dieser slawische Stamm ist, wo er angesiedelt war und in welchen Beziehungen er früher mit den beiden Staaten stand.

Fast in der ganzen bulgarischen Geschichtsschreibung (von S. N. Palauzov und M. Drinov an, mit geringen Ausnahmen bis zur letzten Ausgabe der Geschichte Bulgariens)⁵⁵ wird der Standpunkt vertreten, daß im Jahre 818 vom „Bulgarischen Bund“ (Societas Bulgarorum) nicht nur die Timočani, sondern auch andere slawische Stämme — Abodriten und Prädenezenten (Braničevci) — abgesprungen seien. Es herrscht ohne jeglichen überzeugenden und auf Quellen beruhenden Grund die Meinung, daß die Abodriten das linke Donauufer zwischen der Save- und der Theißmündung und die Prädenezenten (Braničevci) das Flußgebiet der Mlava am rechten Donauufer bewohnten. In Wirklichkeit wird in der Nachricht von Einhardt 818 nur von Abodriten und Timočani, aber von keinerlei Prädenezenten (Braničevci) gesprochen. Oben wurde bereits bewiesen, daß die damals erwähnten Abodriten nicht mit den Donauabodriten (Prädenezenten), von denen in der Nachricht von 824 die Rede ist, identifiziert werden können, sondern mit den polabischen Abodriten, d. h. mit denjenigen, die an der Elbe wohnten. Bewiesen wurde ebenfalls, daß nur die Timočani vom „Bulgarischen Bund“ abgesprungen sind. In diesem Fall bleibt eine andere Lösung der Frage in Einhardts Nachricht von 824 zu suchen. Einhardt bezeichnet hier den donauländischen slawischen Stamm als „Abodriten, die sich gewöhnlich Prädenezenten nennen“. Hieraus geht einwandfrei hervor, daß er einen und nicht zwei Stämme meint. Zudem scheint er sie vorher als Prädenezenten bezeichnet zu haben und nennt sie jetzt erst mit dem ihm bekannten Namen polabische Abodriten, wahrscheinlich um zu unterstreichen, daß sie Slawen sind. Er versäumt aber nicht zu erklären, daß der Name, wie sie sich gewöhnlich nannten, d. h. ihr richtiger Name, Prädenezenten ist. Demnach muß man diesen Stamm, um zu erfahren, wann er zum erstenmal in den Annalen von Einhardt vorkommt, unter obigen Namen suchen.

Ihre erste Erwähnung als Prädenezenten stammt aus dem Jahre 822.⁵⁶ Auf dem damals im November in Frankfurt einberufenen Konvent, der sich

⁵⁵ Dieser, zuerst von P. Savařik, *Starožitnosti*, Prag, 1837, pp. 110—113, 610—613, geäußerte Standpunkt wurde apriorisch von S. N. Palauzov, a. a. O., S. 14, und M. Drinov, *Zaselenie Balkanskago poluostrova slavjanami*, Moskau, 1873, pp. 155—156, V. N. Zlatarski, a. a. O., S. 312—313, übernommen, so daß sie auch heute noch in der Istorija na Bălgarija, I, Sofija, 1961¹¹, p. 84, und im Kommentar zu den Annalen Einhardts in *Latinski izvori...*, p. 34, Anm. 9, erhalten geblieben ist. P. Mutařiev, a. a. O., S. 164, und Iv. Duřev, *Vrăzki meřdu řehi, slovaci i bălgari prez Srednovekovieto, řehoslovakija i Bălgarija prez vekovete*, Sofija, 1963, p. 17, haben sich dieser Ansicht nicht angeschlossen und meinen, daß von einem und nicht von zwei Stämmen die Rede ist, indem sie L. Niederle, a. a. O., S. 420, mehr Glauben schenken.

⁵⁶ ARF, p. 159: *Ibique genērāli conventu congregato necessaria quaeque ut utilitatem orientalium partium regni sui pertinentia more solemnī cum optimatibus, quae ad hoc evo-*

mit einigen die Ostgebiete des Reiches betreffenden Fragen beschäftigen sollte, hat Ludwig der Fromme die erschienenen Abordnungen aller slawischen Stämme und der Awaren, darunter auch der Prädenezenten empfangen und angehört. Sie sind hier unter den östlichen Nachbarn des Reiches erwähnt und nicht als zum Reiche gehörender Stamm. Die bloße Tatsache, daß sie mit Geschenken (*cum muneribus*) gekommen sind, und nicht um den Jahrestribut zu bringen, spricht deutlich dafür, daß die Prädenezenten dem Fränkischen Reiche nicht unterstellt gewesen sind, sondern nur zu seiner politischen Einflußsphäre gehörten, und daß sie mit der Überbringung von Geschenken ihrem Wunsche Ausdruck verleihen wollten, weiterhin in Ruhe und Frieden mit dem Reiche zu leben und dessen Verbündete zu sein. Auf Grund dieses freundschaftlichen und nachbarlichen Verhältnisses sowie auf Grund des bestehenden Bündnisses haben die Prädenezenten im Jahre 824 in ihrem Kampfe gegen Bulgarien, dessen Truppen in ihre Lande eingefallen waren, um die Hilfe des fränkischen Kaisers nachgesucht. Man kann annehmen, daß die Abodriten-Prädenezenten (so wollen wir sie auf Grund der Nachricht Einhardts von 824 weiterhin nennen) ein slawischer Stamm gewesen sind, der den Awaren unterstellt war und nach der Vernichtung deren Khaganats durch die Franken eine relative politische Selbständigkeit erlangte und nur nominell dem Markgrafen der Ostmark unterstellt war.

Sehr wichtig ist es, festzustellen, wo die Abodriten-Prädenezenten niedergelassen waren, um zu wissen, auf welche Gebiete der Bulgarische Staat seine Blicke gerichtet hatte. In der Nachricht von 824 heißt es, daß die Abodriten-Prädenezenten Nachbarn der Bulgaren seien und das der Donau naheliegende Dacien bewohnten (*et contermini Bulgaris Daciam Danubio adiacentem incolunt*). Im anonymen „Bayerischen Geograph“, zusammengestellt in der ersten Hälfte des 9. Jhs. ist eine Stammesbezeichnung *Osterabtrezi*⁵⁷ erwähnt. Sie wird von den meisten Forschern mit den Abodriten-Prädenezenten in den Annalen von Einhardt identifiziert. In dieser Quelle sind Stämme erwähnt, die das rechte Donauufer bewohnten (*ad septentrionalem plagam Danubii*). Während aus der Nachricht Einhardts schwierig verständlich ist, von welchem Dacien die Rede ist — vom alten Dacien Trajans oder von Aurelians *Dacia Ripensis*, kann aus der Nachricht des „Bayerischen Geographen“ geschlossen werden, daß die Abodriten-Prädenezenten nördlich der Donau, d. h. in Trajans Dacien gelebt haben. Da Daciens westlichste Grenzen bis zum Unterlauf der Theiß und bis zu ihrer Einmündung in die Donau reichten, so ist die in letzter Zeit geäußerte Auffassung, daß die Abodriten-Prädenezenten nördlich der Donau beide Theißufer sowie das heutige Banat östlich der Theiß besiedelten,⁵⁸ durchaus berechtigt und annehmbar.

care iusserat tractare curavit. In quo conventu omnium orientalium Sclavorum, id es Abodritorum, Soraborum, Wilzorum, Beheimorum, Marvanorum, Praedenecentorum, et in Pannonia residentium Abarum, legationes cum muneribus ad se directas audivit [Hludowicus Pius — Anm. d. Verf.].

⁵⁷ Siehe B. Horák-D. Trávníček, *Descriptio civitatum ad septentrionalem plagam Danubii* (tz. v. Bavorský geograf), *Rozpravy Československé Akademie Věd, Řada Společenských věd*, LXVI, 1956, 2, p. 23; vgl. H. Bulin, a. a. O., S. 34–36; V. Gjuselev, „Bavarskijat geograf“ i njakoi vǎprosi na bălgarskata istorija prez pǎrvata polovina na IX vek, *GSU—FIF*, LVIII, 1965, 3 pp. 281–293.

⁵⁸ Vgl. B. Horák-D. Trávníček, a. a. O., *ibidem*. Eine überzeugende Argumentation s. bei H. Bulin, a. a. O., S. 27 ff.

Wie bereits vermerkt, werden die Abodriten und die Prädenezenten (Braničevci) fast in der ganzen bulgarischen Historiographie für zwei verschiedene Stämme gehalten. Dieser Standpunkt ist aber falsch. Oben wurde bereits bewiesen, daß dieser donauländische slawische Stamm zum erstenmal in den Annalen Einhardts 822 unter dem Namen Praedenecenti und später unter Abodriti, qui vulgo Praedenecenti vocantur, erwähnt wird. Daraus geht deutlich hervor, daß in beiden Fällen von ein und demselben, aber nicht von zwei Stämmen die Rede ist. Die Nachricht von 818 bleibt hierbei außer Betracht, da sie sich nicht auf diese bezieht.

Es scheint, daß diese Verwechslung von dem Versuch herrührt, die Etymologie dieser beiden Bezeichnungen, Abodriti und Praedenecenti, zu erklären. Der Name Abodriti wird von fast allen Forschern richtig als „Bewohner an der Oder“ gedeutet.⁵⁹ Das ist jedoch der Name und die Etymologie der nördlichen, polabischen (Elbe-) Abodriten. Daß der richtige Name der donauländischen Abodriten Praedenecenti ist, wurde bereits nachgewiesen.

Fast alle Forscher, die nach einer etymologischen Erklärung dieses Namens suchten, meinen, daß er „Braničevci“ bedeutet.⁶⁰ Eine derartige Auslegung entbehrt jedoch jeglicher Grundlage, wenn man in Betracht zieht, daß Braničevo und das ihm angrenzende Gebiet südlich der Donau liegen, während das Land der Abodriten-Prädenezenten sich nördlich des Flusses befand.

H. Bulin⁶¹ versuchte, eine alte etymologische Deutung des Namens Prädenezenten wiedererstehen zu lassen. Er meint, daß darin der Name der Donau enthalten sei, so, wie die Namen Moravjani und Timočani von den Flußnamen Morava und Timok herrühren. Seiner Ansicht nach stelle der Name Prädenezenten eine unregelmäßige Form des slawischen „Pridunavci“ (ПРИДУНАВЦЕ) dar, wie sie sich möglicherweise genannt haben, da sie in der Nähe der Donau lebten. Diese Auffassung erscheint wenig annehmbar, erstens, weil eine Annäherung von „Praedenecenti“ und „Pridunavci“ sprachlich wohl kaum möglich sein dürfte, und zum anderen, weil weder die fränkischen, noch die byzantinischen und die slawischen Autoren den Namen der Donau änderten (Danubius, Δαούβιος, ΔΟΥΝΑΒ).

In neuester Zeit hat A. Georgiev⁶² ebenfalls auf eine alte Deutung des Namens Prädenezenten zurückgegriffen. Er glaubt, diesen Namen aus dem altbulgarischen ПРѢДНѢНѢ ЧΛΔΗ, d. h. „vordere (angesehene Menschen (Familie)“, ableiten zu können. Nach seiner Ansicht besage diese Auslegung, daß mit Prädenezenten in der Nachricht Einhardts von 824 die Abgesandte der Abodriten und nicht der slawische Stamm selbst bezeichnet sind. Dieser Standpunkt wäre zwar richtig, wenn sich in dem Text von Einhardt das

⁵⁹ Siehe V. I. Georgiev, Vokalnata sistema v razvoja na slavjanskite ezici, Sofija, 1964, pp. 76—77. Manche Autoren verbinden den Namen der donauländischen Abodriten mit dem Namen des Flusses Bodroga, wo sie gelebt haben sollen. Das ist indessen unmöglich, da Einhardt mit dem Namen Abodriten vor allem die Nordslawen bezeichnet.

⁶⁰ Die entsprechende Literatur und die Auffassungen sind bei L. Niederle, a. a. O., S. 419, angegeben. Eine kritische Übersicht ist bei H. Bulin, a. a. O., S. 19—25, enthalten.

⁶¹ Op. cit., p. 25. Er schließt sich der von S. N. Palauzov, a. a. O., S. 10, Anm. 46, allerdings sehr reserviert ausgesprochenen Ansicht an: „Ne skryvaetsja li zdes imja Pridunaevcy-Pridunavci? Vpročem i eto ne smeem vydavat za dostovernost.“

⁶² Op. cit., p. 91.

Wort *Praedenecenti* auf *legatos* bezöge. In Wirklichkeit bezieht sich aber *Praedenecenti* auf den ganzen Satz *legatos Abodritorum*, und eher noch auf den Namen *Abodriten*. Außerdem werden die *Abodriten-Prädenezenten*, worauf wir bereits hingewiesen haben, bei ihrer ersten Erwähnung 822 unter ihrem richtigen Namen *Praedenecenti* bezeichnet, wobei es klar ist, daß hier nicht von irgendwelchen Abgesandten, sondern von einem slawischen Stamm die Rede ist, der nicht mit den an erster Stelle genannten polabischen *Abodriten* identisch ist (... *omnium orientalium Sclavorum, id est Abodritorum, Soraborum, ... , Praedenecentorum, ... , legationes cum muneribus*...). Somit kann „*Prädenezenten*“ keinesfalls die slawische Bezeichnung der Abgesandten der donauländischen *Abodriten-Prädenezenten* bedeuten. Solchenfalls muß die vom altbulgarischen *ПРЕДНЪТА ЧАДН* abgeleitete Etymologie von „*Prädenezenten*“ bezogen werden, der sich eben so genannt hat, und nicht auf seine Abgesandte. Es wäre leichter, wenn der fränkische Geschichtsschreiber das slawische *ПРЕДНЪТА ЧАДН* eher in *Praedenecenti* änderte als in „*Pridunavci*“.

*

Gehen wir noch einmal auf die bulgarisch-fränkischen Beziehungen ein, um einige Fragen im Lichte des über die *Abodriten-Prädenezenten* Festgestellten zu klären.

Wie bereits hervorgehoben, war die bulgarische Abordnung im Februar 824 beim Kaiser Ludwig dem Frommen erschienen, nicht um eine gemeinsame Grenze zwischen beiden Staaten festzulegen (denn zwischen ihnen scheint immer noch kein territorialer Kontakt bestanden zu haben), sondern um Frieden und aller Wahrscheinlichkeit nach auch ein Bündnis mit dem Frankenreich zu schließen. Offenbar haben die Bulgaren, die den Schwerpunkt ihrer Außenpolitik noch Nordwesten verlegten, irgendwelche Pläne gehabt, die darauf hienzielten, mit dem Frankenreiche Frieden zu schließen und sich dessen Gunst zu sichern. Das war nicht von der Notwendigkeit eines Kampfes gegen Byzanz diktiert, da mit diesem ein dreißigjähriger Friede geschlossen war, dessen Bedingungen in der *Sulejmankjojer Inschrift*⁶³ festgelegt sind. Folglich ist der Anlaß des Besuches der bulgarischen Delegation in einer anderen Sphäre zu suchen. Wenn wir in die weiteren Nachrichten *Einhardts* hineinblicken, werden wir sehen, daß nachdem im Dezember desselben Jahres erneut eine bulgarische Delegation gekommen war, gleichzeitig auch die Abgesandten der *Abodriten-Prädenezenten* erschienen sind und sofort vom Kaiser empfangen wurden, vor dem sie sich über das ungerechte feindselige Verhalten der Bulgaren beschwerten. Verbindet man nunmehr diese Nachricht mit der obigen, so läßt dies nicht grundlos vermuten, daß der bulgarische Herrscher mit der Entsendung der ersten Abordnung bezweckte, sich das Wohlwollen des Fränkischen Kaisers zu sichern, um sich leichter mit den *Abodriten-Prädenezenten* auseinanderzusetzen, die als Puffer zwischen

⁶³ Siehe V. N. Zlatarski, a. a. O., S. 295—304. Eine neue Ausgabe des Textes der *Inschrift* s. bei V. Beševliev, *Die Protobulgarischen Inschriften*, Berlin, 1963, S. 190. In seinem Kommentar sind auch die verschiedenen Auffassungen über das Jahr des Friedensschlusses mit Byzanz angegeben.

dem Bulgarischen Staat und dem Frankenreich standen. Der Kaiser scheint die wahren Absichten dieses diplomatischen Schrittes der Bulgaren durchschaut zu haben, und entsandte darum den Bayern Machelm zum bulgarischen Herrscher, um die Motive des Kommens der bulgarischen Delegation zu ergründen. In der Zwischenzeit, zwischen Februar und Dezember 824, deckten die Bulgaren ihre Karten auf — sie begannen kriegerische Handlungen gegen ihre Nachbarn, die donauländischen Abodriten-Prädenezenten nördlich der Donau (um die Theiß und östlich davon). Zur Einsicht gekommen, daß sie dem Druck der Bulgaren nicht werden standhalten können, erbaten die Abodriten-Prädenezenten sofort Hilfe von ihrem Beschützer und Verbündeten, dem Frankenreich, dem sie schon 822 ihre Verbundenheit bezeugt hatten. Es war ganz natürlich, daß der Fränkische Kaiser zuerst die Abordnung der Abodriten-Prädenezenten und nicht die Bulgaren empfing, die 5—6 Monate in Bayern warten mußten, bis sie gnädig vom Kaiser empfangen wurden. Als er Mitte Mai 825 die bulgarischen Delegierten zu sich befahl, erklärten letztere ihm kategorisch, daß sie gekommen seien, um die Grenzen zwischen Bulgarien und dem Frankenreich zu regeln. Die Abordnung der Abodriten-Prädenezenten war nicht gekommen, wie vom Kaiser angeordnet. Während der Fränkische Kaiser die Verhandlungen mit den Bulgaren in die Länge zog, scheint es letzteren gelungen zu sein, die ganzen Lande der Abodriten-Prädenezenten zu unterwerfen. Sie eroberten das Banat und errichteten ihre Nordwestgrenze jenseits der Theiß.⁶⁴

Hierüber erschrocken, griff Kaiser Ludwig der Fromme sofort ein, um die Bulgaren zu neutralisieren und seinen Verbündeten auf diplomatischem Wege zu helfen. Zu diesem Zweck ließ er die bulgarische Abordnung in ihr Land zurückkehren, indem er ihr einen Brief mit seiner Antwort mitgab, die so abgefaßt war, wie er sie für richtig hielt, nämlich drohend.

Nachdem im Jahre 826⁶⁵ der bulgarische Herrscher von der Antwort des Fränkischen Kaisers erfuhr, nämlich daß dieser nicht gewillt sei, die gemeinsame Grenze zwischen Bulgaren und Franken auf friedlichem Wege zu regeln, entsandte er den Führer der Delegation vom Februar 824 mit der „Bitte (1), daß die Grenzfestsetzung unverzüglich geschehe (rogans ut sine morarum interpositione terminorum fieret). Widrigenfalls, d. h. wenn kein Friedensvertrag zustande kommt, um diese Frage zu regeln, drohte er mit Krieg. Kaiser Ludwig der Fromme ließ sich aber nicht beirren und beeilte sich nicht, eine Antwort zu erteilen, denn es war ihm ein Gerücht zu Ohren gekommen, daß der bulgarische Herrscher abgesetzt oder von einem Bojaren ermordet worden sei. Wenn dies auf Wahrheit beruht, so würden die Verhandlungen automatisch unterbrochen werden. Er entsandte den Hofgrafen Bertrich zu den Hütern der awarischen Grenze (Avarici limes custodes) nach Kärnten, um in Erfahrung zu bringen, ob das Gerücht auf Wahrheit beruhe. Nachdem ihm aber kein sicherer Bescheid gebracht wurde, empfing er den bulgarischen Sendboten und entließ ihn wieder in sein Land, ohne ihm eine Antwort mitzugeben.

⁶⁴ Wahrscheinlich ist bei den Kampfhandlungen gegen die Abodriten-Prädenezenten der Zera-Tarkan Onegavon gefallen; s. Text seiner Grabinschrift bei V. Beševiev, a. a. O., S. 285.

⁶⁵ ARF, pp. 168—169; vgl. Latinski izvori..., p. 37.

Auf der am 1. Juni 826⁶⁶ einberufenen Versammlung in Ingelheim sind auch die Grafen Balderich und Gerold, Hüter der pannonischen (awarischen) Grenze, anwesend. Sie berichteten dem Kaiser, daß bisher keine Meldungen über bulgarische Truppenbewegungen nach der fränkischen Grenze vorliegen, was den Fränkischen Kaiser beruhigte. Offenbar hat es der bulgarische Herrscher nicht eilig gehabt, gegen das Frankenreich loszuschlagen. Wahrscheinlich wollte er einen günstigeren Zeitpunkt hierzu abwarten, oder irgendwelche Mißstände in seinem Staate hinderten ihn daran.

Im Jahre 827⁶⁷ fielen aber bulgarische Truppen mit Kähnen in das Drautal ein, zerstörten mit Feuer und Schwert die Lande der pannonischen Slawen und ernannten anstatt deren Fürsten eigene Gouverneure. Die Erfolge der bulgarischen Waffe waren unumstritten. Die bulgarischen Waffe waren unumstritten. Die bulgarischen Truppen verwüsteten Unterpannonien,⁶⁸ ohne daß die Franken sich ihnen erfolgreich widersetzen konnten. Der Fränkische Kaiser sah sich daher genötigt, auf der im Februar 828⁶⁹ in Aachen einberufenen Versammlung den Friaulischen Markgrafen Balderich, der der Untätigkeit bei der Kriegführung gegen die Bulgaren beschuldigt wurde, zu degradieren und seines Postens zu entheben.

Die Notwendigkeit einer erfolgreichen Führung der militärischen Operationen gegen die in Pannonien eingefallenen bulgarischen Truppen erforderte eine entscheidende Reorganisation in der Verwaltung der südöstlichen Gebiete des Frankenreiches. Diese Reorganisation hat in der Folge eine wichtige Rolle bei der Teilung des Reiches gespielt. Die Friaulische Mark wurde in vier neue Marken geteilt, von denen zwei — das innere Pannonien, das das Gebiet zwischen Drau und Save umfaßt, und Kärnten — unter die Oberherrschaft des Sohnes Ludwigs des Frommen, Ludwig den Deutschen (840—876), gestellt wurden, der 826 die Königskrone Bayerns bekam.⁷⁰ Das bedeutete, daß er, der junge König von Bayern, die Führung der militärischen Operationen gegen die Bulgaren übernehmen mußte. Und in der Tat unternahm er sofort nach Durchführung der Reorganisation (828) einen Feldzug gegen sie.⁷¹ Die Ergebnisse dieses Feldzuges waren aber nicht sehr verheißungsvoll, da die Bulgaren 829,⁷² mit Kähnen über die Drau kommend, die Kampfhandlungen im Drautal wiederaufnahmen und einige Siedlungen, die am Flusse lagen, in Brand setzten.

Wie der 827 begonnene bulgarisch-fränkische Krieg geendet hat, ist nicht bekannt, da die Quellen hierüber nichts enthalten. Wenn man aber

⁶⁶ ARF, p. 170; vgl. Latinski izvori . . . p. 38.

⁶⁷ ARF, p. 173; vgl. Latinski izvori . . . , ibidem.

⁶⁸ E. Dümmler, Die südöstlichen Marken des Fränkischen Reiches, Archiv für österreichische Geschichte, X 1853, S. 30, Anm. 4; B. Simson, Jahrbücher des Fränkischen Reiches unter Ludwig dem Frommen, I, Leipzig, 1874, S. 291. Diese Autoren nehmen an, daß im Text von Einhardt Pannoniae inferioris anstatt Pannoniae superioris gelesen werden muß. Diese Richtigstellung ist durchaus logisch und richtig und muß angenommen werden.

⁶⁹ ARF, p. 174; vgl. Latinski izvori . . . , pp. 38—39.

⁷⁰ ARF, p. 174; vgl. Latinski izvori . . . , p. 39. Über die durchgeführten Verwaltungsänderungen s. näheres bei E. Dümmler, Die Südöstlichen Marken . . . , S. 30; vgl. Fr. Dvornik, a. a. O., S. 50; F. Lot-F. Ganshof, a. a. O., S. 504.

⁷¹ Annales Fuldenses sive Annales regni Francorum orientalis. Post editionem G. H. Pertzii, recognovit Fr. Kurze, Hannoverae, 1891, p. 25; vgl. Latinski izvori . . . , p. 63.

⁷² Annales Fuldenses, pp. 25—26; vgl. Latinski izvori . . . , ibidem.

nach einer, allerdings sehr kurzen Nachricht aus dem Jahre 832⁷³ urteilt, in der mitgeteilt wird, daß damals bulgarische Delegierte mit Geschenken beim fränkischen Kaiser erschienen waren, offenbar um den zuvor geschlossenen Friedensvertrag zu bestätigen und die Thronbesteigung des Khans Malamir (831—836) zu verkünden (ein in der mittelalterlichen Diplomatie üblicher Brauch), so kann man daraus schließen, daß der bulgarisch-fränkische Konflikt in der Periode 829 bis 831 (solange Omurtag noch lebte) durch Abschluß eines Friedensvertrages beigelegt worden ist. In diesem Vertrag dürften die Grenzen zwischen den beiden Staaten festgelegt worden sein. Dem Bulgarischen Staat scheint die Herrschaft über die Gebiete der Abodriten-Prädenezenten (das Banat und das Gebiet zwischen dem unteren Lauf der Theiß und der Donau) und über einen Teil der Lande zwischen der Drau und Save (das Gebiet von Srem) zuerkannt worden zu sein.⁷⁴ Von einem unmittelbaren territorialen Kontakt zwischen den beiden Staaten nördlich der Donau zeugt der „Bayerische Geograph“. Darin ist das Land der Bulgaren (Vulgarii)⁷⁵ zwischen den Gebieten angegeben, die an das Frankenreich grenzen (regiones, quae terminant in finibus nostris). Aller Wahrscheinlichkeit nach hat der Bulgarische Staat im Gebiet zwischen der Donau und dem unteren Lauf der Theiß sowie in dem Gebiet zwischen der Drau und Save an das Fränkische Reich gegrenzt, während am mittleren Lauf der Theiß seine Grenzen bis zu den Landen der mährischen Stämme⁷⁶ Marharii und Merehani gereicht haben dürften, die im „Bayerischen Geograph“ neben die Bulgaren eingesetzt sind. Es ist schwierig, die damalige Nordwestgrenze Bulgariens zu umreißen, wie dies V. N. Zlatarski⁷⁷ versuchte.

Aus allem bisher gesagten geht also hervor, daß eine bulgarisch-fränkische Grenze 824—825 festgesetzt worden ist, als die bulgarischen Truppen in die Lande ihrer slawischen Nachbarn, der Abodriten-Prädenezenten, einfielen. Die Festlegung und Regelung dieser Grenze erfolgte nach langen diplomatischen und militärischen Kämpfen, die von 824 bis 829—831 dauerten.

Die Einmischung des Bulgarischen Staates in die Geschichte der mittleren Donaulande ist von großer Bedeutung gewesen. Bulgarien vermochte die fränkische politische und kirchliche Expansion nach der mittleren Donau und der Balkanhalbinsel zu stoppen. Es versetzte der fränkischen politischen Vorherrschaft und dem fränkischen Einfluß in den slawischen Gebieten an der mittleren Donau einen zweiten ernstlichen Schlag. Dank den militärischen Operationen der bulgarischen Truppen 827—829 hat sich fast das ganze panonische Kroatien von der fränkischen Vormundschaft befreit und wurde ein selbständiges Fürstentum, mit Ratimir (829—838) an der Spitze, der ein

⁷³ Annalista Saxo (= MGH, SS, VI, p. 574): Legati Bulgarorum cum muneribus venerunt; vgl. Annales Lobienses (= MGH, SS, XII, p. 232).

⁷⁴ Vgl. V. N. Zlatarski, a. a. O., S. 316.

⁷⁵ Siehe B. Horák-D. Trávníček, a. a. O., S. 3: Vulgarii regio est immensa et populus multus, habens civitates V. Eo quod multitudo magna ex eis sit non sit eis civitates habere. Ausführlichere Deutung der Nachrichten über die Bulgaren im „Bayerischen Geograph“ siehe bei V. Gjuselev, a. a. O., S. 282—285.

⁷⁶ Siehe Fr. Dvorník, Les légendes de Constantin et Methode, vues de Byzance, Prag, 1933, p. 223; vgl. V. Vaneček, Gosudarstvo Moravov (= Velikaja Moravija, Prag, 1963, p. 20).

⁷⁷ Op. cit., pp. 316—317.

Vasall des Khans Omurtag geworden zu sein scheint.⁷⁸ Die Rivalität zwischen dem Bulgarischen Staat und dem Frankenreich im mittleren Donauraum schuf die Voraussetzung für eine größere politische Selbständigkeit auch der mährischen Slawen, die nunmehr erfolgreich zwischen den beiden politischen Mächten lavieren konnten.

Der von den Bulgaren versetzte militärische Schlag, der mit wesentlichen territorialen Errungenschaften für sie endete, rief eine ernstliche politisch-militärische Reorganisation der Südostgebiete der Fränkischen Reiche und die Notwendigkeit einer verstärkten deutschen Kolonisierung in diesen Gebieten hervor, um dem slawischen Element entgegenwirken zu können.

Durch die, wenn auch vorübergehende Verlegung des Schwerpunktes der bulgarischen Außenpolitik nach Nordwesten konnte der bulgarische Staat bis zu einem gewissen Grade seine Isoliertheit auf dem Balkan im Rahmen der traditionellen bulgarisch-byzantinischen Konflikte überwinden und stieg auf die historische Bühne Mitteleuropas als — zumindest politisch — gleichberechtigter Rivale des Frankenreiches in diesem Raume. Hierzu vorhalf ihm natürlich auch die Krise im Reiche, deren Folgen nicht nur auf den Schlachtfeldern, sondern auch im Innern des Landes zu spüren waren. Die Erschütterungen des Karolingischen Reiches, die nach dem Tode Karls des Großen folgten, fanden ihr logisches Ende in der endgültigen Teilung des Reiches 843. Diese Zustände kamen dem Bulgarischen Staate sehr zunutze. Sie ermöglichten ihm, seine Herrschaft im Gebiet von Banat und Srem zu konsolidieren. Bulgarien wurde ein wichtiger politischer Faktor im Leben der kroatischen und mährischen Stämme, die in ihrer Politik auf den Willen des bulgarischen Herrschers Rücksicht nehmen mußten.

Durch seinen Konflikt mit dem Frankenreich im dritten Dezennium des 9. Jhs. hat der Bulgarische Staat sowohl seine nordwestlichen Gebiete als auch die byzantinische Adriaküste vor der fränkischen Expansion bewahrt und selbst den Kampf gegen die Franken um die Herrschaft über die donauländischen Slawen aufgenommen, wenn sich auch in der Folge seine Kräfte und Mittel als zu schwach erwiesen.

*

Gerade in der Zeit, da sich diese Ereignisse im mittleren Donauraum abspielten, haben sich die mährischen Stämme unter dem Druck der gesellschaftlich-ökonomischen Entwicklung und der wachsenden außenpolitischen Gefahr vereinigt, und das führte zum Aufbau einer eigenen Staatsorganisation.⁷⁹

Die politische Vereinigung der mährischen Stämme wurde erreicht als Folge des Kampfes zwischen ihren Fürsten Moimir und Privina (Pribina). In

⁷⁸ Siehe F. Šišić, a. a. O., s. 68; vgl. Fr. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome*, p. 51.

⁷⁹ Siehe K. J. A. Grot, a. a. O., S. 104—114. Über die Entstehung und die Frühgeschichte des Mährischen Staates hat sich in den letzten Jahren viel Literatur angesammelt. Unter den zahlreichen Untersuchungen waren zu erwähnen: J. Dekan, *Začiatky slovenských dejín a Ríše Vel'komoravska*, Bratislava, 1951; J. Hlavsa, *Velkomoravska ríša — ranu feudálny štát*, *Právnické studie*, III (1955), pp. 527—550; H. Bulín, *Z diskuse o počatkoch Velkomoravské ríše*, *Slavia occidentalis*, XXII (1962), pp. 67—111. In diesen Arbeiten ist auch auf die älteren Forschungen hingewiesen.

diesem Kampf unterlag der mitranische Fürst Privina. Dieser suchte zunächst Zuflucht beim ostmärkischen Markgrafen des Frankenreiches Ratbod. Zieht man in Betracht, daß das Frankenreich an den Ereignissen, die sich an seiner Ostgrenze abspielten, sehr interessiert war und sich in diese einmischen wollte, um maximale Vorteile für sich herauszuholen, erscheint es ganz natürlich, daß Fürst Privina gerade hier Schutz und Zuflucht suchte. Der fränkischen Diplomatie war er ein willkommenes Werkzeug in ihrem Kampfe gegen die erfolgte politische Vereinigung der mährischen Slawen, da er imstande war, eine Zersetzung innerhalb dieser herbeizuführen. Darum wurde ihm großes Wohlwollen seitens der Franken entgegengebracht. Er wurde dem Bayerischen Kaiser Ludwig dem Deutschen vorgestellt und danach auf dessen Befehl getauft. Nachdem er erneut zu Ratbod zurückgekehrt war, kam es zu ernstlichen Reibungen zwischen beiden, und Privina flüchtete mit seinen Leuten, und von seinem Sohn Kocel begleitet, nach Bulgarien.⁸⁰ Diese Flucht Privinas nach Bulgarien wird in die Zeit 833—836 datiert,⁸¹ d. h. in die Zeit, da der bulgarische Khan Malamir regierte.

Nach nicht langer Zeit verließ aber Privina Bulgarien und begab sich in das Fürstentum des kroatischen Fürsten Ratimir. Doch gerade damals (838)⁸² war der Markgraf Ratbod auf Befehl Ludwigs des Deutschen mit einem großen Truppenkontingent in die Lande der pannonischen Kroaten eingefallen. Die Asylgewährung an Privina scheint den Franken als Vorwand für ihren Einfall gedient zu haben. Fürst Ratimir sah sich gezwungen zu flüchten, und Privina setzte mit seinen Leuten über die Save und wurde von dem Komita Salachon empfangen und versöhnte sich wieder mit Ratbod.

Iv. Dujčev⁸³ versuchte die Ursachen zu ergründen, denen zufolge Privina, nachdem er in Bulgarien Zuflucht gefunden hatte, sich genötigt sah, das Land wieder zu verlassen. Seiner Ansicht nach spielten hier folgende Momente eine Rolle: 1. Möglicherweise ist zwischen dem bulgarischen Herrscher und dem mährischen Fürsten Moimir ein Abkommen getroffen worden. 2. In Bulgarien hatte damals eine Christenverfolgung begonnen, und Privina war vor seiner Flucht nach Bulgarien zum Christentum übertreten. 3. Die freundschaftlichen Beziehungen zwischen Bulgaren und Franken machten es einem politischen Flüchtling, der in einem feindschaftlichen Verhältnis mit dem Markgrafen Ratbod stand, unmöglich, sich in Bulgarien aufzuhalten. Dies alles liegt im Bereich der logischen Vermutungen, die sich auf einige indirekte Angaben stützen, und erscheint durchaus glaubwürdig.

Wie dem auch sei, ist die Flucht Privinas nach Bulgarien ein unzweifelhafter Beweis dafür, daß sich Bulgarien in irgendeiner Weise in die Ge-

⁸⁰ Nachrichten über diese Ereignisse siehe in *Conversio Bagoariorum et Carantanorum*, p. 11; vgl. *Latinski izvori...*, pp. 133—134. Ausführliche Darlegung siehe bei J. Dekan, a. a. O., S. 47 ff.; vgl. Iv. Dujčev, *Vrāzki mežu čehi, slovaci i bālgari prez Srednovekovieto*, pp. 18—20.

⁸¹ Iv. Dujčev, a. a. O., S. 19, und die Literatur über die Chronologie in Anm. 19.

⁸² *Conversio Bagoariorum et Carantanorum*, pp. 11—12; vgl. MGH, SS, S. 564 u. 770. Eine Darlegung der Ereignisse siehe bei E. Dümmler, *Geschichte des Ostfränkischen Reiches*, S. 36—38; vgl. F. Šišić, a. a. O., S. 68.

⁸³ *Vrāzki mežu čehi, slovaci i bālgari prez Srednovekovieto*, pp. 18—19.

schicke der mitteldonauländischen Slawen — Mähren und Kroaten — eingemischt hat. Wie die Beziehungen zwischen Bulgarien und dem ihm benachbarten neuen Mährischen Staat waren, läßt sich nicht genau feststellen, da die Quellen hierüber schweigen. Der Bulgarische Staat konnte indessen nicht seine ganze Aufmerksamkeit nach Südwesten richten, da sich seine Beziehungen zum Byzantinischen Reich verwickelten. So nahm der bulgarische Herrscher die Unterwerfung seines Vasallenstaates, des Fürstentums Ratimirs, teilnahmslos hin. Außer dem obigen Umstand mag auch der mit den Franken geschlossene Friedensvertrag ein Grund zu diesem Verhalten gewesen sein. Auch machte der bulgarische Herrscher keinen Versuch, den früheren Zustand wiederherzustellen, um es zu keinem Konflikt mit dem Frankenreich kommen zu lassen.

Zur Zeit Malamirs und Presjans (836—852) scheinen die friedlichen und freundschaftlichen Beziehungen Bulgariens mit dem Frankenreich und seinem Nachfolgestaate in Mitteleuropa, dem Ostfränkischen (Deutschen) Reich, weiterhin bestanden zu haben. Im Jahre 845⁸⁴ wurde der früher geschlossene Friedensvertrag erneuert. Damals wurde eine bulgarische Abordnung von Ludwig dem Deutschen in Paderborn empfangen und angehört. Die Unterhaltung friedlicher Beziehungen mit den Franken machte es Bulgarien möglich, in seinem Kampfe gegen Byzanz freie Hand zu haben. So konnte Bulgarien ruhig das Hauptziel seiner Außenpolitik weiterverfolgen, nämlich die Vereinigung der südostslawischen Stämme auf der Balkanhalbinsel unter das Zeppter des bulgarischen Herrschers.

In der zweiten Hälfte des 9. Jhs., und besonders unter der Regierung von Khan Boris (852—889), verwickelte sich erheblich das Verhältnis zwischen Bulgarien, dem Deutschen Reich und den mitteldonauländischen Slawen. Später mischte sich auch Byzanz in dieses ein, das erneut als wichtige politische Kraft in den Ereignissen an der mittleren Donau auftauchte. Diese Beziehungen sollen hier jedoch nicht weiter besprochen werden, da sie aus dem chronologischen Rahmen dieser Betrachtung hinausgehen. Die letzten Forschungen⁸⁵ haben aber in unzweifelhafter Weise erwiesen, daß auch diese Beziehungen einer weiteren, genaueren Untersuchung bedürfen, um manche Ereignisse, die mit der Christianisierung der Bulgaren und mit der bulgarischen Politik an der mittleren Donau besonders eng verbunden sind, zu klären und die Chronologie dieser Ereignisse genauer zu ermitteln. Die bulgarische Geschichte in der zweiten Hälfte des 9. Jhs. entwickelte sich sehr dynamisch und war schicksalsbestimmend für den Bulgarischen Staat und das bulgarische Volk.

*

Ende des 8. Jhs. nahm die fränkische Expansion in Südosteuropa immer größere Ausmaße an. Unter ihren Schlägen brach das geschwächte awarische Khaganat zusammen, das vorher schon durch die scharfen Widersprüche zwischen den Slawen und Awaren gespalten war. Nach diesem Ereignis gelang

⁸⁴ Annales Fuldenses, p. 35; vgl. Latinski izvori..., p. 43.

⁸⁵ Siehe P. Petrov, Za godinata na nalagane na hristijanstvo v Bălgarija, III, XIV—XV, 1964, pp. 588—589.

es den Slawen, eine gewisse relative Selbständigkeit zu erlangen, indem sie in ein Vasallenverhältnis zum Frankenreich traten. Die donauländischen Slawen wurden später zum „Zankapfel“ zwischen dem Frankenreich und dem Bulgarischen Staat, der sich zielsicher auf die europäische Bühne erhob, denn sie standen wie ein Bollwerk zwischen ihnen.

Die kritische Untersuchung der Quellen hat ergeben, daß in der Regierungszeit Krums und Karls des Großen keine gemeinsame Grenze zwischen dem Bulgarischen Staat und dem Frankenreich festgesetzt gewesen ist, so daß die Beziehungen zwischen den beiden Staaten nicht auf der Grundlage eines territorialen Kontakts, sondern auf der Ebene des fränkisch-byzantinischen Verhältnisses betrachtet werden muß. Die Siege der Bulgaren über die Byzantiner 811—814 veranlaßten das Byzantinische Reich zur Nachgiebigkeit in der Frage der formellen Anerkennung Karls des Großen 812 als Imperator Romanorum.

Die Komplikation der politischen Verhältnisse im mittleren Donauraum durch die Abspaltung der Timočanen (nicht aber der Abodriten-Prädenezenten, wie das die Analyse der Nachricht Einhardts von 818 zeigt) vom Bulgarischen Staat sowie der Aufstand von Ljudewit führten zur Verwicklung Bulgariens in das Schicksal dieser Länder.

Im Jahre 823 hat Bulgarien den slawischen Stamm Timočani wiedergewonnen und im nächsten Jahre militärische Aktionen auch gegen den Bulgarien benachbarten donauländischen slawischen Stamm Abodriten-Prädenezenten begonnen. Die Eroberung seiner Gebiete, die nördlich der Donau im heutigen Banat an beiden Ufern der Theiß lagen, führte zur Herstellung eines territorialen Kontakts mit dem Fränkischen Reich. Darum äußerten die Bulgaren den Wunsch, die Grenzen zwischen den beiden Staaten auf diplomatischem Wege zu regeln. Da die Interessen des Frankenreichs durch die bulgarische Expansion im mittleren Donauraum empfindlich berührt wurden, lehnten es die Franken ab, die Grenzstreitigkeiten mit Bulgarien auf dem Verhandlungswege zu regeln. Das löste einen militärischen Zusammenstoß (827—829) aus, wobei die bulgarischen Truppen am Drautal entlang bis in Unterpannonien eindringen. 829—831 dürfte der Konflikt beigelegt und ein Friedensvertrag geschlossen worden sein, kraft dessen das Gebiet zwischen der Save und Drau (nämlich das Sremgebiet) Bulgarien zufiel. Für den Abschluß eines solchen Vertrages spricht auch die Entsendung einer bulgarischen Delegation mit Geschenken zum fränkischen Kaiser 832, wahrscheinlich um den zuvor geschlossenen Friedensvertrag zu bestätigen und ihm von der Thronbesteigung des bulgarischen Khans Malamir Kunde zu geben. In der Folgezeit behielten die bulgarisch-fränkischen Beziehungen bis zum Ende des ersten Halbjahres des 9. Jhs. ihren freundschaftlichen Charakter bei.

Die politische Hegemonie der Franken und ihr Einfluß auf einige mitteldonauländische slawische Stämme wurde gegen Ende der zwanziger Jahre des 9. Jhs. durch die bulgarische Hegemonie abgelöst. Die Interessen der beiden Staaten kreuzten sich, und es kam zu einem politischen Gleichgewicht durch den Abschluß eines Friedensvertrages, der bis zur Mitte des 9. Jhs. (852) aufrechterhalten wurde.⁸⁶

⁸⁶ Siehe V. N. Zlatarski, a. a. O., I, 2, Sofija, 1927, S. 1.

Das Eingreifen Bulgariens in die Geschichte des mittleren Donauraums hat sich insofern positiv ausgewirkt, als es die wachsenden Gelüste des Fränkischen Reiches auf die Gebiete an der mittleren und unteren Donau stoppte. Bulgarien versperrte dem Frankenreich den Weg zur Balkanhalbinsel. Die Rivalität der beiden Staaten im mittleren Donauraum ermöglichte, daß einige hier lebende slawische Stämme selbständig wurden, und trug zur Beschleunigung des sich bei ihnen nach inneren Gesetzmäßigkeiten entwickelnden staatsbildenden Prozesses bei. In den dreißiger Jahren des 9. Jhs. kam hier eine neue politische Macht auf. Das war der Mährische Staat. In dem zwischen ihm und dem Deutschen Reich in der Mitte und der zweiten Hälfte des 9. Jhs. entbrannten Kampf lavierte Bulgarien zwischen beiden.

.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DE LA BULGARIE AU MILIEU DU IX^e SIÈCLE ET LA CONVERSION DES BULGARES

P. Petrov

L'Etat slavo-bulgare, fondé en 680, commence à revêtir la forme d'un Etat de type féodal et ses institutions et organismes (armée, prisons, tribunaux, administration et autres) contribuent incontestablement au raffermissement et à l'établissement des rapports de production féodaux. Il en est cependant tout autrement du problème des éléments idéologiques de la superstructure : droit, religion, etc. Apparus sous le régime communautaire tribal, c'est-à-dire dans la société sans classes, ils ne pouvaient s'adapter complètement aux nouveaux rapports féodaux et être assez souples pour devenir la consécration idéologique du régime féodal et contribuer à son raffermissement et développement ultérieur. Qui plus est, liés à l'ancienne société sans classes qui ne connaissait pas l'exploitation de l'homme par l'homme, ils entravaient sous bien des rapports le développement social. Et plus les rapports féodaux se développaient et s'affermisaient, plus la nécessité d'une idéologie nouvelle, féodale, devenait pressante. Aussi n'est-il point étonnant que ce soit précisément au IX^e siècle, lorsque la base féodale était définitivement construite que se pose le problème d'une nouvelle législation de classe, d'une idéologie de classe (religion), etc.

L'inadaptation de l'ancienne idéologie aux nouveaux rapports féodaux ressort d'une manière particulièrement nette à l'étude du problème religieux. Deux religions étaient en honneur dans l'Etat bulgare — celle des Slaves et des Protobulgares, toutes deux ayant pris naissance sous le régime communautaire tribal. Ce fait par lui-même suffisait pour entraver la création d'un Etat centralisé unique surtout au IX^e siècle, lorsque la fédération était supprimée. Le pouvoir centralisé unique avait besoin d'une religion unique.

Plusieurs années durant, des efforts désespérés furent déployés dans l'Etat bulgare tendant à adapter l'ancienne religion païenne aux exigences de la classe dirigeante, aux nouveaux rapports féodaux. Ce n'est point par hasard que Madara devient le centre culturel, cependant que du temps d'Omurtag, lorsque la fédération était supprimée, les souverains se marient déjà comme des dépositaires de dieu (*ὁ ἐκ θεοῦ ἄρχων*).¹ On ne saurait voir dans cette expression une simple imitation de modèles byzantins. Elle reflète nettement la nécessité d'une idéologie appropriée à la société féodale et l'effort d'adapter la religion païenne aux besoins du pouvoir central et du régime féodal.

¹ Voir V. Beševliev, *Pärvobălgarski nadpisi*. GSUiff, kn. XXXI, 1, Sofia, 1934, p. 43 sq.

Cette adaptation de la religion païenne aux intérêts de l'Etat était commandée d'autre part par des raisons d'ordre politique. Il est bien connu que Byzance cherchait à imposer son influence politique sur les peuples slaves du Sud-Est européen non seulement par la voie de la pression militaire, mais encore par la propagation du christianisme. Et comme l'Eglise byzantine était devenue la promotrice de l'influence politique de l'Empire de Constantinople, l'Etat bulgare était obligé, dans ses propres intérêts, de raffermir la religion païenne et de persécuter le christianisme. Aussi n'est-ce pas par hasard que la campagne antichrétienne commence justement au début du IX^e siècle sous les successeurs de Krum.²

Mais si cruelle qu'elle fût, la réaction antichrétienne était vouée à l'échec. Le christianisme s'était déjà imposé comme religion dans toute l'Europe et devait tôt ou tard se répandre aussi parmi les peuples slaves, d'autant plus qu'il était pleinement approprié aux nouveaux rapports féodaux et était l'idéologie désirée par les princes et les boyards.

La religion chrétienne répondait aux intérêts essentiels de l'Etat et du pouvoir. Aussi l'initiative pour son instauration venait-elle de la cour.³ Les problèmes touchant la conversion devinrent des questions fondamentales d'Etat et déterminèrent toute la politique intérieure de l'Etat bulgare pendant la seconde moitié du IX^e siècle. Cependant la religion chrétienne devait être acceptée de Constantinople ou de Rome, c'est-à-dire qu'on devait choisir un seul centre ecclésiastique parmi les deux existant en Europe. Or ceci signifiait une intervention dans les rapports mutuels européens. Etant donné la rivalité entre Rome et Constantinople, entre Byzance et le Royaume germanique, toute négociation avec l'une des parties provoquait inéluctablement une réaction énergique de la part de l'autre. C'est pourquoi la question religieuse bulgare, apparue comme une question essentiellement intérieure, était inévitablement liée avec les rapports mutuels européens et devenait un problème compliqué de politique étrangère.

Cette situation politique coïncidant avec l'instauration du christianisme et ayant exercé une grande influence sur l'Etat bulgare n'est pas encore suffisamment éclaircie, bien que toutes les sources historiques soient depuis longtemps réunies et systématisées. Bien des événements sont inexactement datés,⁴ et l'ordre chronologique étant perturbé, il était malaisé de les élucider correctement et de comprendre toute la complexité des rapports mutuels entre les activités politiques des différents Etats.

La conversion du peuple bulgare soulève des problèmes compliqués. Le but du présent article est d'éclairer un seul problème — celui du rapport de la conversion avec la situation politique extérieure.⁵ Les autres problèmes

² Voir plus en détail V. N. Zlatarski, *Istorija na bălgarskata dărzava prez srednite vekove*, t. I, 2, Sofia, 1918, pp. 292—296. Mais ici la persécution des chrétiens est présentée incorrectement comme une manifestation d'une politique antislave.

³ Pour plus de détail voir A. I. Burmov, *Protiv buržoazno-idealističeskite stanovišta po vāprosa za nalaganeto na hristijanstvoto v Bălgarija prez IX v.*, IPr, X, kn. 2, pp. 36—52.

⁴ Voir P. Petrov, *Za godinata na nalagane na hristijanstvoto v Bălgarija*, III, t. 14—15, Sofia, 1964, pp. 569—589.

⁵ Presque tous les historiens qui se sont occupé de la conversion des Bulgares rattachent cet événement à la situation politique extérieure. Dans la plupart des cas cependant le rôle du facteur extérieur est surestimé ou bien sous-estimé. Il est même des historiens

concernant la situation intérieure de l'Etat bulgare, les controverses au sujet de la propagation du christianisme avant 864, etc. feront l'objet d'une étude à part.

*

Vers le milieu du IX^e siècle la situation politique en Europe centrale et au Sud-Est européen s'aggrave graduellement et atteint une acuité telle que le conflit devient inéluctable. Les deux grands rivaux étaient Byzance et le Royaume allemand qui se disputaient l'héritage de l'ancien Empire romain et luttaient âprement pour l'hégémonie en Italie et des Slaves du Danube moyen. En même temps cette rivalité était doublée du grand duel qui mettait aux prises les deux centres de la chrétienté — Constantinople et Rome. Tandis que le patriarcat de Constantinople était l'instrument docile de l'Empire byzantin dans ses visées vers le Nord et le Nord-Ouest, l'Occident de son côté était arrivé à un accord politique — dans leur désir de rétablir le „Saint Empire romain“, les rois allemands avaient reçu l'aide morale du Saint-Siège, cependant que la papauté avait vu dans le Royaume allemand la force de frappe et le support principal de son hégémonie et son influence dans le monde européen. Ainsi, au IX^e siècle avait pris corps la puissante alliance entre l'Empire et l'Eglise de Constantinople, dirigée contre les forces réunies de l'Eglise de Rome et le Royaume allemand. Il n'est donc pas étonnant, étant donné la situation politique au IX^e siècle de voir l'épée et la croix aller la main dans la main et les problèmes purement religieux acquérir une importance politique marquée dans les visées de domination sur les Etats slaves.

Sur le fond des contradictions byzantino-allemandes, les rapports mutuels de Byzance et du Royaume allemand avec les pays slaves apparaissent encore plus nettement. Les contradictions principales étaient entre la Bulgarie et Byzance, d'une part, et le Royaume allemand, d'autre part.

Pendant la première moitié du IX^e siècle l'Etat bulgare avait étendu ses anciennes frontières et inauguré une politique active en vue de l'annexion des Slaves du Sud-Est, soumis à Byzance. Sous Krum et surtout au temps de Presijan, la frontière de la Bulgarie fut déplacée de la Stara planina jusqu'à la mer Egée, tandis qu'à l'ouest, elle englobait presque toute la Macédoine actuelle.⁶ De ce fait le pouvoir de l'Empire dans la péninsule balkanique fut sérieusement ébranlé, ce qui mettait en péril la politique de Byzance en Europe centrale. La situation était encore plus sérieuse du fait que Byzance était presque entièrement engagée dans la guerre contre les Arabes en Asie Mineure et ne pouvait retirer les forces militaires indispensables pour les fronts européens. Pour ces derniers elle était réduite à compter plutôt

qui ne peuvent apprécier à sa juste valeur le tact diplomatique du prince Boris et la solution heureuse de la question religieuse bulgare et par conséquent estiment que la Bulgarie „a capitulé devant l'expansion idéologique de Byzance“ (voir M. Vojnov, *Njakoi vāprosi vāv vrāzka s obrazovaneto na bălgarskata dāržava i pokrāstvaneto na bălgarite*, III, t. 10, Sofia, 1962, pp. 290—306). L'erreur fondamentale de toutes les études entreprises jusqu'à présent consiste cependant dans le fait que les différents événements politiques sont étudiés isolément, ce qui n'a pas permis de voir clair dans la situation politique compliquée et d'en tirer les conséquences qui s'imposent.

⁶ Voir V. N. Zlatarski, op. cit., I, 2, pp. 338—351.

sur les ressources de sa diplomatie que sur la force. Il en appert que la solution des grands conflits européens dépendait dans une large mesure de la position de la Bulgarie, force réelle à cette époque.

Au même moment le Royaume allemand menait une lutte âpre contre la Grande Moravie pour l'hégémonie sur les Slaves du Danube moyen. En 845, sous la pression de Louis le Germanique, 14 nobles tchèques se convertirent au christianisme et de ce fait les portes de la Grande Moravie furent ouvertes à la pénétration de la nouvelle religion et par la suite à l'influence politique allemande. L'année suivante, en 846, le prince Mojmir est chassé de la Grande Moravie et Rostislav monte sur le trône avec l'aide allemande (846—870). Toujours avec l'appui allemand, entre le Danube et la Drava fut créée la principauté de Vltava avec Pribina en tête. Mais bientôt Rostislav se départit des Allemands, mettant à profit leurs insuccès en 851 face aux Tchèques, tandis qu'en 855 il leur inflige lui-même une défaite. La situation devint encore plus compliquée en 858 lorsque Carloman, fils de Louis II le Germanique, se proclama indépendant et sollicita même l'alliance de Rostislav. La campagne projetée contre la Grande Moravie échoua. Bientôt Pribina fut chassé de la principauté de Vltava et sur le trône monte Kocel (861). Les deux Etats slaves améliorèrent leurs relations et constituèrent un sérieux obstacle à la pénétration allemande vers le Danube moyen.⁷

Etant donné cette répartition des forces, la Bulgarie était l'alliée potentielle du Royaume allemand, tandis que la Grande Moravie — celle de Byzance. En cas de besoin l'Empire de Constantinople pouvait se concilier l'appui de la Serbie et de la Croatie se trouvant depuis longtemps dans la sphère de son influence grâce à la possession du littoral dalmate.⁸ La polarisation définitive des deux camps opposés s'effectue au début des années soixante du IX^e siècle. Elle fut accélérée par les dissensions dans le Royaume allemand. En 861 le fils de Louis le Germanique, Carloman, se soulève contre son père, se proclame souverain de la Marche orientale (Carinthie) et sollicite l'aide et l'alliance du prince Rostislav.⁹

Il est vrai qu'en 862 Carloman se repentit de ses actes, mais la situation n'en changea pas pour autant. Louis le Germanique se rendit à l'évidence que l'attitude de son fils n'était pas le fait d'amour propre ou d'ambition, mais qu'elle était liée, elle aussi, à la situation politique compliquée dans le Danube moyen. L'alliance de Carloman avec Rostislav montrait clairement la tendance politique de son insubordination. Le roi allemand ne doutait point qu'on se liguait contre lui et qu'il devait se hâter de régler ses comptes avec Carloman et la Grande Moravie. C'est ainsi qu'était née l'alliance bulgaro-allemande.¹⁰

Les Annales Fuldenses rapportent qu'au printemps de 863 Louis le Germanique rassembla une armée sous prétexte de mettre à la raison le prince de la Grande Moravie Rostislav, tandis qu'en réalité il se dirigea vers la Carinthie où il réussit par supercherie à se saisir de son fils Carloman et mettre fin à son insoumission. Pour ce qui est de la Grande Moravie le roi alle-

⁷ Voir *Istorija Čehoslovakii*, t. I, Moskva, 1956, pp. 52—53.

⁸ Voir K. Jireček, *Istorija Srba*, kn. I, Beograd, 1922, pp. 142—143.

⁹ Voir K. Grot, *Moravija i Madžari*, Petrograd, 1881, pp. 114—115.

¹⁰ Voir V. N. Zlatarski, *op. cit.*, I, 2, pp. 14—15.

mand croyait la soumettre „avec l'aide des Bulgares qui venaient de l'Est“¹¹. Ceci prouve que l'alliance entre les Allemands et la Bulgarie date des années précédentes — 861 ou plus exactement 862.¹²

Il convient de situer aussi à la même année (862) la promesse du souverain bulgare Boris de se convertir au christianisme d'Occident — c'était une des conditions du traité de paix conclu. Il est souligné expressément dans les *Annales Bertini* que le khan bulgare avait promis au roi allemand „de devenir chrétien“¹³. Tandis que dans une lettre du pape Nicolas, envoyée par l'intermédiaire de l'évêque de Constance, Solomon, il est dit : „Le très dévoué au Christ roi (Louis le Germanique — note de l'auteur) espérait que le roi des Bulgares lui-même désire se convertir et qu'un grand nombre parmi ces derniers étaient déjà devenus chrétiens.“¹⁴ Ainsi que nous l'avons montré, ces renseignements concernant la conversion des Bulgares par l'Occident sont en rapport avec l'alliance politique bulgare-allemande de 862 et montrent que selon toute probabilité, déjà au cours de 863, la religion chrétienne avait été imposée à une partie de la population bulgare dans les régions nord-ouest, voisinant avec le Royaume allemand.¹⁵ Ainsi donc, le lien entre l'alliance bulgare-allemande et la décision du gouvernement bulgare de se convertir au christianisme d'Occident est incontestable.

L'alliance bulgare-allemande alarma surtout le prince de la Grande Moravie, Rostislav. Ce dernier se rendait parfaitement compte que la situation était tout à fait différente de celle en 855 et 860—861, lorsque les Allemands étaient défaits et Pribina — hors d'état de nuire. A présent il fallait combattre sur deux fronts dont l'un était contre le puissant Etat bulgare qui s'étendait de la mer Noire jusqu'aux Carpathes et le Danube moyen. Ceci explique d'ailleurs la grande hâte de Rostislav à solliciter dès 862 l'aide de Byzance. Derrière la demande de prédicateurs en langue slave se cachait non seulement l'effort d'enrayer l'influence du clergé allemand, mais aussi la sollicitation d'une aide politique et militaire dans la guerre imminente contre les Bulgares et les Allemands.¹⁶

En même temps en Byzance aussi on se rendait bien compte des suites politiques de l'alliance bulgare-allemande. Une guerre victorieuse contre la Grande Moravie signifiait l'établissement définitif des Allemands dans le Danube moyen, et d'ici le refoulement de Byzance d'Italie et du Nord-Ouest de la péninsule balkanique était inévitable.

C'était l'un des aspects du problème. En réalité la question était beaucoup plus sérieuse sous un autre rapport. L'alliance bulgare-allemande constituait un danger réel pour Byzance elle-même — pour ses possessions balkaniques. Appuyé sur son allié du nord-ouest, ayant assuré ses arrières, l'Etat

¹¹ *Annales Fuldenses*; voir *Latinski izvori za bălgarskata istorija*, t. II, Sofia, 1960, pp. 59—60.

¹² Voir V. N. Zlatarski, op. cit., I, 2, pp. 14—15.

¹³ *Annales Bertini*; voir *Latinski izvori* . . . , II, p. 287.

¹⁴ Voir *Latinski izvori* . . . , II, pp. 43—44.

¹⁵ Voir P. Petrov, *Za godinata na nalagane na hristijanstvoto v Bălgarija*, pp. 579—581.

¹⁶ Au sujet du caractère politique de la mission de la Grande Moravie à Constantinople voir F. Šišić, *Povijest hrvata v vrijeme narodnih vladara*, Zagreb, 1925, p. 341; cf. P. Petrov, *Istoričeskiye osnovi na Kirilometodievoto delo. Hiljada i sto godini slavjanska pismenost (863—1963)*, *Sbornik v čest na Kiril i Metodij*, Sofia, 1963, pp. 82—83.

bulgare pouvait avec plus de succès lutter contre l'Empire de Constantinople et le refouler aussi des autres provinces byzantines, peuplées de Slaves. Par conséquent, l'alliance bulgaro-allemande pouvait mettre sérieusement en péril l'hégémonie de l'Empire dans la péninsule balkanique.

Au reste il était une autre cause non moins sérieuse qui faisait trembler d'effroi l'Empire de Constantinople devant l'alliance bulgaro-allemande qui venait d'être conclue. Il est question de la décision du gouvernement bulgare, formulée dans le traité même, d'embrasser le christianisme d'Occident.

Au point de vue ecclésiastique l'Europe était partagée entre l'Eglise romaine et l'Eglise de Constantinople. La péninsule balkanique se trouvait sous la souveraineté de Constantinople, tandis que l'Europe occidentale — sous celle de Rome. En réalité le Saint-Siège s'employait avec ténacité à obtenir son influence sur la partie occidentale de la péninsule balkanique (Croatie et autres) dans le but de les utiliser comme tête de pont dans les visées de Rome aux Balkans. L'imminence d'une grande lutte entre les deux Eglises ne faisait plus aucun doute d'autant plus que la conversion au christianisme de l'énorme masse des Slaves était à l'ordre du jour. Or un engagement de la Bulgarie envers l'Eglise occidentale était gros de conséquences. Le premier résultat indubitable aurait été l'affermissement de l'influence de la papauté dans la péninsule balkanique et l'utilisation de l'Etat bulgare contre Byzance. Mais les suites en pouvaient être encore plus catastrophiques. Après la Bulgarie, l'influence papale pouvait s'étendre inévitablement aussi sur les autres pays slaves. Aussi Byzance considérait-elle la défense de la Grande Moravie comme son propre fait. C'est pour cela qu'elle envoya dans ce pays ses diplomates les plus qualifiés (les frères Cyrille et Méthode), c'est pourquoi elle mit à profit toute son influence politique sur la Serbie et la Croatie¹⁷ dans les opérations militaires imminentes et s'efforça de détourner le coup des Bulgares contre Rostislav.

Cependant Byzance elle-même n'était pas en état de commencer la guerre contre les Bulgares. Comme on le sait, en 863, l'Empire de Constantinople était engagé dans un duel à mort avec les Arabes — au cours de l'été de la même année l'émir de Mélitène Omar avait entrepris une campagne dévastatrice en Asie Mineure, s'empara de la ville d'Amisos (actuellement Samsun) sur la côte de la mer Noire et se porta jusqu'à Sinop. Pour parer cette audacieuse attaque, l'Empire byzantin avait dû opposer toutes ses forces et ce n'est qu'après la défaite des Arabes, le 3 septembre 863, dans la vallée Girin qu'il put tourner ses regards vers la péninsule balkanique.¹⁸ En effet, aussitôt après le récit des événements en Asie Mineure, Simeon Logothète relate la campagne contre la Bulgarie : l'empereur Michel se leva avec le César Varda, commença la guerre contre Michel, le prince bulgare, par terre et par mer, après avoir vu que le peuple bulgare était tourmenté par la famine.¹⁹

On sait que toutes les sources historiques considèrent la conversion des Bulgares par la voie de Constantinople comme le résultat direct de cette

¹⁷ A ce sujet voir ici, plus bas.

¹⁸ Voir V. N. Zlatarski, op. cit., I, 2, p. 20.

¹⁹ Symeonis pseudo Magistri Chronographia; voir M. Sokolov, Iz drevnej istorii bolgar, SPb, 1879, p. 241. On trouve la même chose dans sa traduction slave (voir V. N. Zlatarski, op. cit., I, 2, p. 21).

guerre.²⁰ Ceci, d'autre part, posait avec acuité la question de savoir que pouvait avoir amené les Bulgares à renoncer à l'alliance avec les Allemands, à décliner le christianisme d'Occident et se tourner vers Byzance — la famine en Bulgarie et la nouvelle de campagne imminente étaient-elles la cause de l'alliance conclue ou bien on en était venu à des opérations militaires qui ont imposé la solution militaire et politique de la question?

Quels que soient les efforts des auteurs byzantins d'adoucir le récit des événements et de présenter la décision du souverain bulgare d'accepter le christianisme de Constantinople comme une initiative pacifique,²¹ il est hors de doute qu'on en était arrivé à des opérations sérieuses. Ce qui frappe l'attention tout d'abord, c'est qu'à la tête de l'armée se placent l'empereur Michel lui-même et son premier aide de camp, le César Varda, ce qui témoigne de la grande importance politique de la campagne projetée. Au reste, l'opération fut entreprise par terre et par mer, c'est-à-dire par son organisation elle rappelait les opérations militaires les plus sérieuses de Byzance contre l'Etat bulgare. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il y eût une rectification de la frontière. Ainsi qu'il appert de l'inscription de Basile I^{er} le Macédonien de 879 relative à la restauration de la muraille de la forteresse de Mesembria, cette forteresse importante de la mer Noire eut pu tomber aux mains de Byzance justement pendant les opérations militaires de 863.²² C'est à cette époque précisément que la frontière bulgaro-byzantine aurait été rectifiée aussi dans certains autres secteurs.²³

²⁰ Voir M. Sokolov, op. cit., pp. 215—250; cf. P. Petrov, *Za godinata na nalagane na hristijanstvoto v Bălgarija*, pp. 575—576.

²¹ Certains chroniqueurs insistent beaucoup sur l'influence que la sœur de Boris aurait exercée sur son frère. D'autres, au contraire, accordent une attention particulière aux difficultés causées par la famine (voir M. Sokolov, op. cit., pp. 136—143 et 148—149).

²² Voir V. Beševliev, *Tri prinosa kăm bălgarskata srednovekovna istorija. Izsledvauia v čest na Marin Drinov*, Sofia, 1960, pp. 291—294, où est publiée l'inscription de construction de Basile I^{er} de Nesebăr. Cf. P. Petrov, *Za godinata na nalagane na hristijanstvoto v Bălgarija*, p. 576, n. 4.

²³ Dans la littérature historique prévaut l'opinion de V. N. Zlatarski, op. cit., I, 2, pp. 2—5 et 18 sq., selon laquelle au temps du prince Boris il y a eu deux guerres entre la Bulgarie et Byzance: la première entre 853 et 856, la seconde en 863—864. Il s'agit en l'occurrence d'inadverance. Les continuateurs de Théophane, Ioan Skilitza, Gueorgui Kedrine, Zonara et Simeon Logothète, puisant apparemment à une même source, mettent la conversion des Bulgares en rapport avec les opérations militaires contre Byzance, en faisant précéder leur récit de l'histoire amusante des intimidations du prince Boris à l'endroit de l'impératrice Théodora et du refus hautain de cette dernière. Partant de cette hypothèse V. Zlatarski estime que la guerre et la paix ont eu lieu sous le règne de Théodora, c'est-à-dire jusqu'en 856. Mais dans Simeon Logothète il est expressément mentionné que la conclusion du traité de paix a eu lieu sous l'empereur Michel, c'est-à-dire bien plus tard. Du reste tous les auteurs précités mettent la paix en rapport avec la famine en Bulgarie, c'est-à-dire avec les événements survenus en Bulgarie au cours de 863. En outre, tous ces auteurs situent la conclusion du traité de paix entre le prince Boris et Théodora précisément après la conversion, à savoir après 863 et non pas comme le fait V. Zlatarski qui retient arbitrairement l'année 853—856 concernant les conditions dudit traité. C'est pourquoi on peut affirmer avec certitude qu'à cette époque a eu lieu une seule guerre contre Byzance — en 863. Ceci étant donné, les renseignements au sujet des propos hardis adressés par le prince Boris à l'impératrice Théodora doivent en réalité être rapportés vers 863, tandis que celui concernant la conclusion de la paix—vers la fin de cette même guerre. Aussi faut-il inclure dans les conditions du traité de paix de 863—864 la cession à la Bulgarie de la région Zagora, comprise entre Strandža et Erkesija. Tous ces problèmes feront l'objet d'une étude ultérieure plus détaillée.

Pour avoir une idée plus exacte des relations bulgare-byzantines en 863, il suffit de les confronter avec les opérations militaires qui ont eu lieu à cette même époque entre la Bulgarie, d'une part, et la Serbie et la Croatie, d'autre part.

Constantin Porphyrogénète relate ce qui suit au sujet de la guerre entre la Bulgarie et la Serbie: le prince bulgare Boris-Michel voulant se venger de la défaite de son père Presijan, attaqua la Serbie où, après la mort de Vlastimir (aux environs de 850) à la tête du gouvernement se trouvaient ses fils Mutimir, Strojimir et Gojnik. Mais au cours d'opérations militaires l'armée bulgare fut défaite, tandis que le prince héritier lui-même, Vladimir, et 12 grands boyards étaient faits prisonniers. Peu de temps après, la paix était conclue et les Bulgares furent libérés et accompagnés jusqu'à la frontière par Borena (Brana) et Stefan, fils de Mutimir. L'établissement de relations de bon voisinage finit par l'échange de présents: Boris fit de riches cadeaux aux notables serbes, recevant en échange deux esclaves, une paire de faucons, deux chiens et 90 peaux.²⁴

La guerre entre la Bulgarie et la Croatie se termina à peu près dans la même ambiance. Le prince croate, rapporte Constantin Porphyrogénète, au début, c'est-à-dire depuis le règne de l'empereur Héraclius, était soumis à l'empereur byzantin et n'avait jamais été tributaire du prince bulgare. Et jamais la Bulgarie n'était partie en guerre contre les Croates. Seul le prince bulgare Michel-Boris avait combattu contre eux, mais n'ayant pu rien faire, avait conclu la paix et à cette occasion avait fait des présents aux Croates et en avait reçus en échange. Mais jamais les Croates n'avaient payé tribut aux Bulgares et c'était par pure amitié que les deux parties se faisaient mutuellement des cadeaux.²⁵

De nos jours encore dans la littérature historique ces deux guerres restent isolées et ne sont pas liées à d'autres événements. D'ailleurs l'époque à laquelle on les rapporte ordinairement embrasse une assez longue période: la guerre bulgare-serbe de 843 à 887²⁶ et la guerre bulgare-croate — de 853 à 864.²⁷ Il est même des ouvrages dans lesquels ces guerres ne sont même pas datées.²⁸

²⁴ Constantine Porphyrogenetus, *De administrando imperio*, Ed. Gy. Moravcsik, Budapest, 1949, pp. 154, 38—57. Cf. K. Grot, *Izvestija Konstantina Bagrijanorodnogo o serbah i horvatah i ih razselenii na Balkanskom poluostrove*, SPb, 1880, p. 183 sq.

²⁵ Const. Porphyrogenetus, op. cit., pp. 150, 58—67. Cf. K. Grot, op. cit., pp. 126—127.

²⁶ Selon P. Šafarik la guerre aurait eu lieu entre 843—860, tandis que d'après Rambeau — après 887. Rački la situe entre 854—864, K. Grot — entre 860—870, K. Jireček — après 864, F. Šišić — entre 854—860. En ce qui concerne les différentes opinions voir plus en détail V. N. Zlatarski, op. cit., I, 2, p. 11, n. 1. Zlatarski lui-même se rallie à l'opinion de Šišić.

²⁷ D'ordinaire cette guerre est rapportée au règne du prince croate Terpmir. Selon F. Šišić les opérations militaires se seraient déroulées quelque part dans la région frontalière en Bosnie actuelle du Nord-Ouest. Pour plus de détails au sujet des différentes opinions concernant l'année de la guerre, voir V. N. Zlatarski, op. cit., I, 2, pp. 8—9. Zlatarski lui-même retient l'année 853—854.

²⁸ Voir *Istorija naroda Jugoslavije*, kn. I, Beograd, 1953, pp. 176 et 233—234.

La mention même du nom du souverain bulgare Boris-Michel permet de restreindre cette limite — après 852, c'est-à-dire après son avènement au trône. D'autre part on a déjà relevé dans la littérature historique que la guerre contre la Serbie a eu lieu avant 867, c'est-à-dire avant l'avènement au trône de Byzance de Basile I^{er} le Macédonien.²⁹ Mais même dans ce cas la période 852—867 est assez longue et surtout ne permet pas de situer ces événements dans leur milieu causal.

A la lecture de ces deux renseignements on est frappé par leur étonnante similitude: la Serbie et la Croatie font la guerre à un seul et même Etat — la Bulgarie; ces guerres ont lieu pendant le règne du souverain bulgare Boris; ce sont les seules guerres sous ce prince bulgare contre les Etats mentionnés — au sujet de la guerre contre les Serbes il est dit qu'elle a eu lieu après la défaite du khan Presijan, tandis que la guerre contre les Croates aurait été la première du temps de Héraclius jusqu'en 926; les deux guerres se terminent de la même manière — échange de présents et conclusion d'une paix durable. Ceci nous incline donc à admettre que les deux guerres ont eu lieu dans le même temps.

La science historique a depuis longtemps relevé que les données contenues dans les renseignements susmentionnés ne sont pas suffisants pour une datation sûre et précise: la mort du prince serbe Vlastimir nous oriente après 850, tandis que le nom du souverain bulgare Boris — après 852; la mention du nom de baptême Boris-Michel nous oriente vers 864, étant donné que Constantin Porphyrogénète au X^e siècle n'a employé que le nom le plus communément admis et répandu;³⁰ la participation du prince héritier Vladimir à cette guerre ne fournit aussi rien de nouveau, vu que la date de sa naissance n'est pas connue et que d'ailleurs c'était une pratique courante au Moyen Age que les enfants du souverain accompagnassent l'armée dans ses campagnes.³¹ Aussi certains auteurs comme Šišić situent-ils les deux guerres approximativement à une même époque — entre 854 et 860,³² tandis que d'autres, tel V. N. Zlatarski, font état de deux guerres distinctes: contre les Croates en 853—854 et contre les Serbes entre 854 et 860.³³

En réalité il n'est guère difficile de voir que les guerres ont eu lieu dans un seul et même temps, même si l'on détermine leur année exacte — 863. La distinction de ces deux guerres par Constantin Porphyrogénète est faite en vue d'éclaircir la situation politique dans la péninsule balkanique. C'est un auteur du X^e siècle qui s'intéresse au passé en considération de l'époque dont il est contemporain et c'est pour cette raison qu'il fournit des parallèles historiques aussi éloignés. Vers la fin du règne de Simeon, Bulgares et Croates sont en guerre, et Constantin Porphyrogénète ne manque pas de souligner que pareille guerre fut menée aussi par le père de Simeon, Boris. Mais ce n'est pas l'essentiel en l'occurrence. Dans ce passage l'auteur souligne la dé-

²⁹ Voir F. Šišić, op. cit., p. 337, n. 41. Cf. V. N. Zlatarski, op. cit., I, 2, pp. 11—13.

³⁰ Voir F. Šišić, op. cit., p. 337, n. 41. Cf. V. N. Zlatarski, op. cit., I, 2, pp. 11, n. 1.

³¹ Voir F. Šišić, op. cit., p. 337, n. 41. Cf. V. N. Zlatarski, op. cit. I, 2, p. 11, n. 1.

³² Voir F. Šišić, op. cit., pp. 335—337.

³³ Voir V. N. Zlatarski, op. cit., I, 2, pp. 9—11.

pendance de la Croatie de Byzance — déjà du temps de Héraclius, le prince croate „était soumis à l'empereur de Byzance et n'a jamais été tributaire du prince bulgare“. Mais même si cette guerre a eu lieu et que des présents eussent été échangés, „jamais les Croates n'ont payé tribut aux Bulgares, mais seulement par amitié se faisaient souvent des présents“. La guerre contre les Serbes est décrite de la même manière. Les relations hostiles du temps de Presijan dégénérèrent maintenant en une nouvelle guerre qui se termine par une paix durable et par l'échange de présents.

Est-ce par hasard qu'on souligne les bonnes relations de Byzance avec la Serbie et la Croatie et la guerre de ces deux Etats contre la Bulgarie? Certainement que non. Il s'agit en l'occurrence de la mise en pratique d'une politique dont les tendances fondamentales n'ont pas changé de longues années durant dans les relations de Byzance avec la Bulgarie. On sait qu'après ses vaines tentatives au VIII^e et au début du IX^e siècle d'écraser l'Etat bulgare par la force, l'Empire de Constantinople fut réduit à recourir souvent à des combinaisons politiques compliquées et à chercher des alliés dans le dos de la Bulgarie. C'était d'habitude pendant les années de tension suprême, lorsque les forces de l'Empire étaient immobilisées dans les luttes âpres en Asie Mineure contre les Arabes. Ainsi il en fut au cours de 839—842, lorsque l'Empire pour la première fois leva les Serbes contre la Bulgarie pour détourner l'attention du khan Presijan de la Macédoine et de la Thrace égéenne,³⁴ dont fait mention aussi Constantin Porphyrogénète un peu plus tard. Ainsi il en fut également au temps de Simeon, lorsque par trois fois les Serbes partent en guerre contre la Bulgarie et ce juste au moment où l'Empire pliait sous la force de l'arme bulgare.³⁵ Il en fut de même avec les Croates en 926, lorsque le conflit bulgaro-croate devait détourner l'attention de Simeon de Constantinople et de Byzance.³⁶ En général, aux IX^e et X^e siècles les guerres que la Bulgarie devait mener contre la Serbie et la Croatie étaient toujours en fonction des relations bulgaro-byzantines. C'est pourquoi les guerres au milieu du IX^e siècle doivent être de nouveau situées et étudiées sur le plan des relations entre la Bulgarie et Byzance.

Sous le règne du prince Boris une seule guerre est à signaler entre Byzance et la Bulgarie. Nous avons relevé plus haut combien il importait pour Byzance de rompre l'alliance bulgaro-allemande et d'imposer son influence religieuse et politique sur l'Etat bulgare. Et l'Empire étant entièrement engagé contre les Arabes en Asie Mineure, la diplomatie byzantine s'employait par tous les moyens à attirer la Serbie et la Croatie et de cette manière à détourner la pointe du coup bulgare de la Grande Moravie.

Cette hypothèse est corroborée par les témoignages historiques. Nous avons déjà relevé qu'au cours de 863 l'armée bulgare devait attaquer la Grande Moravie de l'est. Ce dessein a-t-il été réalisé? Nous l'ignorons. Nos renseignements font état toutefois d'une avance des Bulgares en Serbie et Croatie: en Serbie l'armée bulgare tomba dans une embuscade et l'héritier du trône Vladimir, avec 12 grands boyards, est fait prisonnier; au sujet des

³⁴ Voir V. N. Zlatarski, op. cit., I, 2, pp. 341—346.

³⁵ Ibidem, p. 392 sq.

³⁶ Ibidem, p. 501 sq.

Croates il est dit expressément que „le prince bulgare Michel-Boris partit en guerre contre eux, mais il ne put rien faire“. En réalité n'était-ce pas précisément ce que Byzance désirait si ardemment — au lieu d'attaquer la Grande Moravie, l'armée bulgare commença une guerre longue et infructueuse contre la Serbie et la Croatie.

Ce fait est confirmé par les conséquences des traités de paix conclus. Si c'étaient des guerres locales, le souverain bulgare ne se serait peut-être pas contenté des succès temporaires, mais aurait cherché la décision des conflits en envoyant de nouvelles forces comme avait agi plus tard Simeon contre la Serbie et la Croatie.³⁷ Or ici la situation est toute différente. Un traité de paix était conclu avec ces deux Etats qui était maintenu tout au long du règne du prince Boris. La ressemblance est en effet frappante à la comparaison avec les relations bulgaro-byzantines. Ici aussi, en automne de 863, un traité de paix est conclu qui dure jusqu'à pendant le règne de Simeon. Ceci prouve que les relations de la Bulgarie avec la Serbie et la Croatie étaient en rapport direct avec les relations bulgaro-byzantines. En d'autres termes, en 863 la Bulgarie avait contre elle les forces unies de Byzance, de la Serbie, de la Croatie et de la Grande Moravie, par suite de quoi le traité de paix avec l'Empire avait amené la conclusion de traités analogues aussi avec les autres pays, en premier lieu avec la Serbie et la Croatie.

Le nom même du prince Boris-Michel plaide également en faveur de l'année 863, à laquelle on s'accorde de situer les guerres bulgaro-serbe et bulgaro-croate. La guerre contre la Serbie, la Croatie et Byzance se termina par la conclusion d'un traité de paix dont une des conséquences fut la conversion au christianisme par la voie de Constantinople. En effet, peu après la conclusion du traité eut lieu la conversion des Bulgares, tandis que leur souverain prit le nom de baptême de l'empereur byzantin Michel III et fut nommé Boris-Michel. Et Constantin Porphyrogénète emploie fort opportunément en ce cas le double nom du souverain bulgare qui tire son origine précisément de ces deux guerres.³⁸

³⁷ Voir V. N. Zlatarski, op. cit., I, 2, pp. 464 et 501 sq.: après la défaite de l'armée bulgare, conduite par Marmajis et Sigrice en 923, Simeon se hâta d'envoyer une nouvelle armée pour juguler les Serbes révoltés; tandis qu'en 926, lorsque les armées bulgares, commandées par Alogobotur, furent défaites en Croatie, Simeon prit des mesures urgentes et obligea les Croates à solliciter la paix.

³⁸ Voir F. Šišić, op. cit., p. 337, n. 41 et à sa suite V. N. Zlatarski, op. cit., I, 2, p. 11, n. 1, notent que l'usage du nom de baptême Michel en l'occurrence n'a aucune importance, car le souverain bulgare était connu au Xe siècle sous ce nom. De son côté K. Jireček, op. cit., p. 186, n. 5, guidé par le nom Michel situe les deux guerres après la conversion. En réalité le nom de Michel ne peut être isolé de la conversion, d'autant plus qu'il a été adopté précisément au cours de ces guerres. Šišić et Zlatarski, dans leur désir de se rapprocher de la pensée de Constantin Porphyrogénète que le mobile de la guerre contre la Serbie avait été l'intention de Boris de se venger de la défaite de son père Presijan, ont perdue de vue le fait que la guerre de ce dernier avait eu lieu bien avant — déjà en 839—842. Il est donc hors de doute que la cause de la guerre en question était tout autre et ignorée par le chroniqueur byzantin ou bien celui-ci a essayé de passer sous silence le rôle de Byzance dans la création de la coalition antibulgare.

Les faits invoqués ci-dessus autorisent donc de retenir l'année 863 en ce qui concerne les guerres bulgare-serbe et bulgare-croate. Ils montrent d'autre part combien difficile et compliquée était la situation politique de la Bulgarie à la veille de la conversion.³⁹

*

Ainsi donc la situation politique dans la péninsule balkanique et le Sud-Est européen au milieu du IX^e siècle et plus exactement en 863 était telle qu'elle obligea le gouvernement bulgare à reviser sa décision et à accepter le christianisme non de l'Occident, mais de Constantinople. Ceci, toutefois, ne signifie nullement que la conversion des Bulgares fut la conséquence de causes extérieures et de guerres malheureuses. La conversion du peuple bulgare était dictée plutôt par des raisons d'ordre interne et constituait un problème intérieur d'Etat. Etant donné la situation concrète existant entre deux centres religieux hostiles et deux forces politiques opposées, la question religieuse revêtit un caractère international et telle devait-elle continuer d'être de longues années encore, sciemment attisée par le gouvernement bulgare. A l'intransigeance de l'Empire et de l'Eglise de Constantinople à l'endroit de la question religieuse bulgare, devait être opposées la reconduction de l'alliance bulgare-allemande en 866 et la prise de contact avec le Saint-Siège, tandis qu'à l'irréductibilité de Rome — la nouvelle politique de compromis après 867. C'est pourquoi au Concile de Constantinople en 870 la question religieuse bulgare fut tranchée politiquement. Un caractère politique revêtirent aussi par la suite les problèmes de l'Eglise bulgares dans les relations mutuelles ultérieures de la Bulgarie avec Byzance, Rome et d'autres pays.

³⁹ Les événements ainsi étudiés permettent d'éclaircir également un passage fort controversé de Théophylacte d'Ohrid dans sa *Vie des martyrs de Tiveriupol*, à savoir : „Lorsque le merveilleux Boris hérita le pouvoir, une nuée de Francs couvrit toute la Bulgarie. A cela s'ajouta une famine terrible. Le peuple bulgare se trouvait ainsi dans une situation difficile, étant exterminé tant par l'épée ennemie que par la famine“, ce qui précisément obligea Boris à se tourner vers Constantinople et embrasser le christianisme (voir Migne, *Patrol. graeca*, t. 126, cap. 34, col. 197). C'est en vain qu'on s'efforce ici de tronquer le texte en rapportant sa première partie à l'avènement de Boris, tandis que la seconde — au temps de la conversion (voir V. N. Zlatarski, op. cit., I, 2, pp. 7 et 791—794). En réalité, il ressort du texte que les deux renseignements sont réunis et situés à la même époque : lorsqu'une nuée de Francs s'abatit sur la Bulgarie, c'est-à-dire lorsque les Bulgares étaient les alliés des Allemands et s'étaient décidés à se convertir au christianisme d'Occident, c'est alors qu'ils souffraient aussi de la famine. C'est à cause de cela précisément que deux maux les tourmentaient — „l'épée ennemie“ et la famine. Il est évident que l'expression „épée ennemie“ se rapporte ou à la guerre malheureuse de la Bulgarie en ce temps, ou bien on saurait l'interpréter au sens littéral du mot. Dans la bouche du théologien byzantin „l'épée ennemie“ peuvent résonner comme les termes „fléau de Dieu“, employés dans la phrase suivante ou bien être une allusion à l'alliance néfaste des Bulgares avec les Allemands.

ZUR GESCHICHTE DER „DREISPRACHENDOKTRIN“¹

K. M. Kujew

Obwohl keine konkreten Angaben über die Herkunft der „Dreisprachendoktrin“ vorhanden sind, kann behauptet werden, daß dieses Dogma sich in den ersten vier bis fünf Jahrhunderten nicht im Bewußtsein der Führer der christlichen Welt durchgesetzt hat.² Die weiteren Ausführungen zeigen, daß Voraussetzungen für die Entstehung der „Dreisprachendoktrin“ sich erst im 5. Jh. anbahnen; soweit feststellbar, wurde die „Dreisprachendoktrin“ erst Anfang des 7. Jhs.³ von dem Bischof Isidorus von Sevilla (570—636) in seiner „Etymologia“, Buch XI, 1, 3 klar und eindeutig formuliert:

¹ Soweit mir bekannt ist, ist keine wissenschaftliche Abhandlung oder Untersuchung über die Geschichte der „Dreisprachenhäresie“ vorhanden. Darüber bestehen nur allgemeine Ausführungen, und zwar in Verbindung mit der Tätigkeit Kyrill und Methodijs sowie mit dem Werk von Černorizec Hrabár. Da derartige Untersuchungen fehlen, ist die vorliegende Arbeit der erste Versuch, nicht nur das spärliche, verstreute Tatsachenmaterial zusammenzufassen, sondern auch den Ursprung und die Entwicklung der „Dreisprachenhäresie“ zu erklären. Iv. Dujčev vertritt z. B. die Auffassung, daß die „Dreisprachenhäresie“ im Byzantinischen Kaiserreich keine Unterstützung findet; siehe Iv. Dujčev, *Väprošat za vizantijsko-slavjanskite otnošeniia i vizantijskite opiti za sǎzdavane na slavjanska azbuka prez pǎrvata polovina na IX. v.*, Izvestija na Instituta za bǎlgarska istorija, t. 7, Sofija, 1957, p. 256 sq. Iv. Dujčev, *Il problema delle lingue nazionali nel Medio Evo e gli Šlavi*, Ricerche slavistiche, vol. VIII, Roma, 1960, p. 39—60.

² Im Jahre 339, wenige Tage nach Ostern, zelebrierte Johannes Chrysostomos den Gottesdienst in der gotischen Kirche in Konstantinopel und ordnete dabei die Verlesung einiger Gebete sowie die Abhaltung einer Predigt in gotischer Sprache an. In seiner Predigt sagte er folgendes: „Ich hätte den Wunsch, daß jetzt die Griechen anwesend wären und beim Anhören dessen, was hier verlesen wurde, begreifen mögen, welche Macht der Gekreuzigte hat... Die von den Fischern verbreitete Lehre leuchtet stärker als die Sonne und nicht nur in Judäa, sondern auch bei diesen Barbaren in ihrer Sprache, wie ihr jetzt gehört habt: Skythen, Thraker, Sarmaten, Mauren, Inder und Bewohner am Ende der Welt ergehen sich in weisen Überlegungen, nachdem jeder Gottes Wort in seine Sprache übersetzt hat.“ Siehe *Polnoe sobranie tvorenij svjatogo otca našego Joanna Zlatousto*, t. XII, č. 1. Spb. 1906, P. 329. vgl. P. Chrysostomus Baur, *Der heilige Johannes Chrysostomus und seine Zeit*, Bd. II. München, 1930, S. 69—70. Johannes Chrysostomus hat sogar die Abhaltung eines Gottesdienstes in einer Kirche Konstantinopels in gotischer Sprache angeordnet. Falls die „Dreisprachendoktrin“ im 4. Jh. verbreitet gewesen wäre, hätte er sich diese Anordnung kaum gestattet, zumal er zur Gruppe der Gotengegner gehörte und ein Feind der Goten-Häretiker war. Siehe G. L. Kurbatov, *Klassovaja sušnost učenija Ioanna Zlatousto*, *Ežegodnik muzeja istorii religii i ateizma*, t. II, M.—L., 1958, pp. 80—106. Die Entstehung der „Dreisprachenhäresie“ im 4. Jh. bestätigt auch eine andere Tatsache. Als Ulfilas im 4. Jh. die Bibel ins Gotische übersetzte, wandte er sich an den Kirchenvater Hieronymus (330—419), der die Bibel ins Lateinische (Vulgata) übersetzt hatte, und bat ihn um Rat. Falls die „Dreisprachendoktrin“ zu jener Zeit als Vorurteil bestanden hat, wären zwischen Ulfilas und dem treuen Anhänger der Römischen Kirche, Hieronymus, keine Beziehungen möglich gewesen.

³ V. A. Bilbasov, *Kirill i Mefodij*, č. 2. SPb. 1871, p. 326.

Tres autem sunt linguae sacre : Hebraea, Graeca, Latina; quae toto orbe maxime excellunt. His enim tribus linguis super crucem Domini a Pilato fuit causa eius scripta.⁴

Drei sind aber die heiligen Sprachen: Hebräisch, Griechisch und Lateinisch, die auf der ganzen Welt sich am meisten auszeichnen. Pilatus befahl die Inschrift am Kreuze des Herren in diesen drei Sprachen zu schreiben.

Nachdem die „Dreisprachendoktrin“ von einem zu jener Zeit so angesehenen Schriftgelehrten und Bischof wie Isidorus von Sevilla⁵ formuliert wurde, verbreitet sie sich sehr schnell und setzt sich unter den Gelehrten während des ganzen Mittelalters durch. Jede Abweichung von dieser Doktrin wird als Häresie betrachtet und durch die entsprechenden Folgen geahndet.

Die „Dreisprachendoktrin“ verbreitet sich nicht nur unter dem östlichen Christentum, sondern auch in der Römischen Kirche. Von diesem Dogma sind Zeugnisse in griechischer, lateinischer und slawischer Sprache vorhanden.

In seinem Werk „*Περὶ τῶν Φράγγων καὶ τῶν λοιπῶν Λατίνων*“ („Über die Franken und die übrigen Latiner“) beschuldigt Patriarch Photios die lateinische Geistlichkeit unter anderem auch der Anhängerschaft der „Dreisprachendoktrin“:

λέγουσι, μὴ δεῖν ἄλλαις
γλώσσαις τὸ θεῖον γεραίρεσθαι,
εἰ μὴ ταῖς τρισὶ ταύταις
διαλέκτοις ἑβραϊστὶ, ἑλληνιστὶ,
ῥωμαῖσι.

affirmant, non debere
aliis linguis Dominum
venerari, nisi istis tribus:
hebraea, graeca et latina.

Sie behaupten, daß
Gott nicht in anderen
Sprachen gelobt werden
darf, außer in diesen
dreien: Hebräisch, Griechisch
und Lateinisch.⁶

Derselbe Gedanke ist in einer griechischen Handschrift aus dem Jahre 1281 enthalten, die sich gegenwärtig in Brüssel befindet:

λέγουσι δὲ καὶ ταυτο, μὴ δεῖν ἄλλαις
γλώσσαις τὸ θεῖον γεραίρεσθαι, εἰμὶ ταῖς
τρισὶν ταύταις διαλέκτοις ἑβραϊστικῆς,
ἐλληνιστικῆς καὶ ῥωμαϊστῆ.⁷

Es wird ebenso behauptet, daß
Gott nicht in anderen Sprachen, außer
in diesen drei verehrt werden darf:
Hebräisch, Griechisch und Lateinisch.

Bezeichnend ist auch die Frage, die der Patriarch von Alexandrien, Markus (12. Jh.), dem damaligen angesehenen byzantinischen Kanoniker, Theodoros Balsamon stellt:

⁴ Migne, Patr. lat., t. 82, 3—4. Parisii, 1878, S. 326.

⁵ Isidorus von Sevilla (570—636), spanischer Schriftgelehrter, geb. in Cartagena, einer der bedeutendsten lateinischen Gelehrten des frühen Mittelalters. Verfaßte kompilierte Schriften: De natura rerum, Contra Judaeas, Chronicon, Etymologia u. a. Isidorus war ein scharfer Gegner der Häresien und ein eifriger Katholik. Pauly-Wissowa, Real-Encyclopadie. . . , Bd. IX, 2. Stuttgart 1916, S. 2069—2076.

⁶ J. Hergenröther, Monumenta graeca ad Photium eiusque historiam pertinentia. Ratisbonae, 1869, p. 68; Iv. Duǰčev, Iz starata bǎlgarska knižnina, č. I, Sofija, 1943, p. 184 und Literaturangaben. Vgl. auch D. Angelov, Kirill i Metodij i vizantijskata kultura i politika, in Hiljada i sto godini slavjanska pismenost, Sofija, 1963, p. 63.

⁷ J. Daureux, Le codex Bruxellensis (graecus), II. 4836 (De haeresibus), Ztschr. Byzantion, X. Bruxelles, 1935, p. 105, t. 33. Als erster weist Iv. Duǰčev auf diesen Text in seinem Werk Iz starata bǎlgarska knižnina, I, Sofija, 1943, p. 184.

ἀκίνδυνον ἔστιν ἱερατεύειν ὀρθοδόξους Σύρος καὶ ἐξ Ἀρμενίων, ἀλλὰ μὴν καὶ ἐξ ἐτέρων χωρῶν τινας πιστοὺς, κατὰ τὴν οἰκεῖαν διάλεκτον ἢ ραντοίων ἀνακά- ζονται μετὰ ἑλληνίδος ἱερατεύειν γραφῆς.⁸

Ist es ungefährlich, die rechtgläubigen Syriern und Armeniern und anderen zu gestatten, in ihren Sprachen den Gottesdienst abzuhalten, oder müssen sie unbedingt gezwungen werden, ihn in griechischer Sprache zu zelebrieren?

Diese Frage zeigt, welche Gedanken die Griechen im 12. Jh. bezüglich des Gebrauchs der Volkssprache im Gottesdienst beschäftigten.⁹ Sie zeigt auch, daß die Idee von der „Dreisprachendoktrin“ im 12. Jh. noch nicht überwunden ist.

Die Antwort des Theodoros Balsamon lautet:

Ὁ μέγας Ἀπόστολος Παῦλος, Ῥωμαίους ἐπιστέλλων, φησὶν· Ἡ Ἰουδαίων μόνον ὁ θεός, οὐχὶ δὲ καὶ ἐθνῶν; Ναὶ καὶ ἐθνῶν. Οἱ γοῦν ὀρθοδοξοῦντες ἐν πᾶσι, κὰν ὧσι τῆς Ἑλληνίδος φωνῆς πάμπαν ἀμέτοχοι, μετὰ τῆς ἰδίας διαλέκτου ἱεροουργήσουσιν, ἀντίγραφα ἔχοντες τῶν συνήθων ἁγίων εὐχῶν ἀπαράλλακτα, ὡς μεταγραφέντα ἐκ κοντακίων καλλιγραφηθέντων διὰ γραμμάτων Ἑλληνικῶν.¹⁰

Der große Apostel Paulus schrieb in seinem Römerbrief: „Gehört Gott nur den Judäern oder auch den Heiden?“ Natürlich auch den Heiden. Übrigens üben die Rechtgläubigen in allen Ländern, wenn sie der griechischen Sprache gar nicht wichtig sind, den Gottesdienst im eigener Mundart aus, in dem sie genaue Abschriften der einfachen heiligen Gebete haben, so wie sie aus den kalligraphischen Kodexen mit griechischen Buchstaben transkribiert sind.

Als Patriarch von Antiochien wußte Balsamon, daß die bäuerliche Bevölkerung in seinem Patriarchat aus Syriern und Arabern bestand, und daß sie seit langer Zeit den Gottesdienst in syrischer¹¹ und arabischer Sprache¹²

⁸ Γ. Πάλλη καὶ Μ. Ποτλή, *Συναγμα*, t. IV, 1854, p. 452.

⁹ E. Golubinskij, *Istorija russkoj cerkvi*, I, č. 2, Moskva, 1904, p. 330.

¹⁰ *Συναγμα*, t. IV, 1854, p. 452–453.

¹¹ In syrischer Sprache entsteht sehr früh ein reiches christliches Schrifttum. Die syrische Übersetzungen der Heiligen Schrift (Peschitta) gehört zu den ältesten Übersetzungen nach jener der Siebziger. Das Neue Testament in der Peschitta stammt aus dem 2. Jh., das Alte Testament ist älter. Bis zum 6. Jh. war die Peschitta die allgemein anerkannte kirchliche Übersetzung in Syrien. Die altsyrische Übersetzung des Neuen Testaments (Mepaf-scha) wird von manchen für eine ältere Übersetzung als die Peschitta gehalten. Im 4. bis 6. Jh. erfolgt die Übersetzung des Neuen Testaments in die westaramäische Sprache für die Einwohner Palastinas, die Aramäisch sprachen. In Verbindung mit dem Kampfe zwischen den Monophysiten und Nestorianern wird 508 das Neue Testament für die Monophysiten ins Syrische übersetzt. Die Übersetzung fertigte der Vikar Polykarpos im Auftrage von Philoxenos an. Daher heißt sie Philoxenäische Übersetzung. Im 6. Jh. überträgt der nestorianische Patriarch Mar-Abbas (gest. 552) die Heilige Schrift ins Syrische. Im 7. Jh. übersetzt der Episkopus Paulus nach der „Hexapla“ der Origines die Heilige Schrift ins Syrische worauf Episkopus Johannes von Edessa Anfang des 8. Jhs. eine Übersetzung anfertigt.

Im 4. Jh. entwickelt sich in Syrien eine Dichtung in syrischer Sprache. Bardesan verfaßt eine Reihe von Hymnen. Auch sein Sohn, Harmonios, schreibt Hymnen in syrischer Sprache. Es entsteht eine eigene syrische Liturgie. Siehe I. v. S n e g a r o v, *Kratka istorija na savremennite pravoslavni carkvi*, t. I, Sofija, 1944, p. 112, 116.

¹² Auf die Peschitta gehen eine Reihe von arabischen Übersetzungen zurück: von Saad Gaon (gest. 942), Salomon-ben-Jerucham und Jafetga-Levi übersetzen das Alte Testament; Abu Said (11. bis 12. Jh.) übersetzt den Pentateuch usw.

abgehalten hat. Der byzantinische Kanonist hat diese alte Gepflogenheit berücksichtigen müssen und daher eine derartige Antwort erteilt.¹³ Andererseits zeugt sie von der Stellungnahme der obersten Kirchengewalt zur Frage der „Dreisprachendoktrin“ während der zweiten Hälfte des 12. Jhs.

In der Lebensbeschreibung des grusinischen Mönchs Ilarion (827—880), die im Auftrage des Kaisers Basileios I. (867—886) in griechischer Sprache geschrieben wurde, heißt es, daß Ilarion, als er während der Regierungszeit Michael III. (842—867) am kleinasiatischen Olymp (Bithynien) eintraf, die Liturgie in einer kleinen Kirche in grusinischer Sprache zelebrierte. Der Abt des Klosters, zu dem die kleine Kirche gehörte, befahl, ihn wegen seiner dreisten Tat zu verjagen. In der Nacht erschien dem Abt die Muttergottes und fragte ihn: „Warum hast du diese Fremdlinge so grob behandelt? Du sagst, daß nur die griechische Sprache Gott genehm sei? Oder weißt du nicht, daß Gott alle genehm sind, die Ihn lieben und rühmen?“¹⁴

Die grusinische Sprache wurde auch später von den Griechen angegriffen. Ende des 10. Jhs. entstand die Schrift „Preis und Lob der grusinischen Sprache“ von Johannes Sosimos, dem berühmten grusinischen Prediger im Sinai-Gebirge. Der Verfasser beweist nicht nur, daß die grusinische Sprache gegenüber der griechischen gleichberechtigt ist, sondern auch, daß sie gewisse Vorzüge aufweist. „Die grusinische und die griechische Sprache sind untereinander zwei Schwestern, wie Martha und Maria. In grusinischer Sprache kann ein Geheimnis gewahrt werden.“¹⁵ Dieses Werk wurde aus der Notwendigkeit heraus verfaßt, die grusinische Sprache gegen die griechischen Angriffe zu verteidigen, dem Bestreben von Byzanz nach Einführung der griechischen Sprache in den grusinischen Gebieten entgegenzuwirken. Erwähnenswert ist auch, daß sich in Westgrusien kein Schrifttum in grusinischer Sprache entwickelte, da sich dieses Gebiet unter dem Einfluß des Patriarchats von Konstantinopel befand.¹⁶

Eine derartige feindselige Einstellung äußern die Griechen auch in dem Kloster des Heiligen Sava bei Jerusalem, wie aus dem Taktikon des Nikonos Černogorec zu ersehen ist, der in der zweiten Hälfte des 11. Jhs. gelebt hat.¹⁷ Die Griechen zeigten eine negative Einstellung zu den Armeniern, die ihre Sprache im Gottesdienst beibehalten hatten.¹⁸

¹³ E. Golubinskij, a. a. O., p. 330.

¹⁴ Sabinin, Polnoe žizneopisanie svjatyh Gruzinskoj cerkvi, II, Spb. 1872, p. 105—125; Hr. Loparev, Vizantijskija žitija svjatyh VIII—IX veka, in Vizantijskij vremennik, XVII, Spb. 1910, p. 59.

In die grusinische Sprache wurde die Bibel erst im 5. Jh. übersetzt. Einer armenischen Überlieferung zufolge, stammt sie von dem armenischen Schriftgelehrten Mesrop.

¹⁵ Š. J. Amiranšvili, Istorija gruzinskogo iskustva, Moskva 1950, p. 136.

¹⁶ Ebenda, p. 98.

¹⁷ Slawische Übersetzung des Taktikon (Pog. Nr. 33), S. 549 (Tolst. II, No 41), gl. 36; siehe Ztschr., Vizantijskija vremennik, t. XII, S. 4.

¹⁸ Ins Armenische wird die Bibel im 4. Jh. vom armenischen Patriarchen Isaak I. (390—440) mit syrischen Buchstaben aus der Peschitta übertragen. Der armenische Schriftgelehrte Mesrop (gest. 441) stellt später das armenische Alphabet zusammen und übersetzt die Bibel aus dem Griechischen. Siehe N. Emin, Ob armjanskoj alfavita, in Izsledovanija i statii, Moskva, 1896, pp. 209—230. J. Markwart, Über den Ursprung des armenischen Alphabets in Verbindung mit der Biographie des Hl. Maštoc. Wien, 1917.

Um das Ende des 8. und Anfang des 9. Jhs. tritt eine gewisse Veränderung in der Westlichen Kirche ein. Die „Dreisprachendoktrin“ wird erschüttert; es werden Stimmen laut, die sich für die lebenden Sprachen einsetzen: die Umgangssprache ist in der Predigt und Erklärung der christlichen Lehre, jedoch nicht in der Liturgie und im Gottesdienst zulässig. Auf dem Frankfurter Konzil im Jahre 794 heißt es:

...ut nullus credat, quod nonnisi tribus linguis Deus orandus sit; quia in omni lingua Deus adoratur et homo exauditur, si justa petierit.¹⁹

...niemand soll meinen, daß Gott nur in drei Sprachen gepriesen werden darf, denn in jeder Sprache kann der Mensch zu Gott beten und wird erhört, wenn er Gerechtigkeit sucht.

In seinem Brief von Ende Juni 879 verbietet Papst Johannes VIII. Methodij, den Gottesdienst in slawischer Sprache abzuhalten, gestattet ihm aber, vor dem Volke Predigten in der Umgangssprache zu halten:

Audimus etiam, quod missas cantes in barbara, hoc est in slavina lingua, unde iam litteris nostris per Paulum episcopum Anconitanum tibi directis prohibuimus, ne in ea lingua. sacra missarum sollempnia celebrares, sed vel in Latina vel in Graeca lingua, sicut ecclesia Dei toto terrarum orbe diffusa et in omnibus gentibus dilatata cantat. Predicare vero aut sermonem in populo facere tibi licet...²⁰

Wir hören noch, daß du die Messen in barbarischer, d. h. in slawischer Sprache abhältst, weswegen wir dir mit unserem dir durch den Bischof Paulus von Ancona gesandten Brief verboten haben, den Gottesdienst in dieser Sprache abzuhalten, vielmehr sollst du in lateinischer oder griechischer Sprache zelebrieren, wie es die Kirche Gottes tut, die unter allen Völkern verbreitet ist. Es ist dir aber gestattet, zu predigen oder vor dem Volke Reden zu halten...

Ein Jahr später (1880) gestattet er bereits in seinem Brief an Svetopolk den Gottesdienst in slawischer Sprache.²¹ Doch erwähnt Johannes VIII. auch hierbei das Hebräische, Griechische und Lateinische als von Gott geschaffene Hauptsprachen. Dabei ist zu berücksichtigen, daß diese Erlaubnis aus politischen Überlegungen erteilt wurde.²²

Auf dem Gebietskonzil in Spalato (Split) während der zweiten Hälfte des 11. Jhs. wird folgendes beschlossen:

Ut nullus de caetero in lingua slavonica praesumeret divina mysteria celebrare, nisi tantum in latina et graeca.²³

Niemand solle sich erdreisten, den Gottesdienst in slawischer Sprache abzuhalten, sondern nur in lateinischer und griechischer.

Angaben im altslawischen Schrifttum über die „Dreisprachendoktrin“ sind in Verbindung mit der Beschreibung des Lebens und der Taten von Kyrill und Methodij enthalten.

¹⁹ Fr. Rački, *Viek i djelovanje sv. Cyrilla i Methoda*, II, Zagreb, 1859, p. 161.

²⁰ *Izvori za bŕlgarskata istorija*, t. VII, Sofija, 1960, pp. 168—169.

²¹ Ebenda, p. 173—176.

²² J. Hergenröther, *Photius...*, II. S. 619.

²³ V. A. Bilbasov, *Kirilli i Mefodij*, č. I, SPb. 1868, p. 156. vgl. S. 104; vgl. Lavrovskij, *Kirill i Mefodij*, Harkov, 1863.

Aus der umfangreichen Lebensbeschreibung Kyrills, Kapitel XVI ist ersichtlich, daß sich Kyrill in Venedig mit einem ganzen Konzil über die slawische Sprache auseinandersetzt:

ВЪ ВЕНЕТИИ ЖЕ БЫВШОУ КМОУ СЪБРАШЕ СЕ НА НЬ КѢНІСКОУПН Н ПОПОВЕ Н ЧРЬНО-
РНЪЦН, ІАКО Н ВРАНН НА СОКОЛА, Н ВЪЗДВНГОШЕ ТРНІЕЗЫЧНОУЮ КЕРЕСЬ ГЛА-
ГОЛЮЩЕ: ЧЛОВѢЧЕ, СКАЖИ НАМЪ, КАКО ТЫ КСН СЪТВОРИЛЪ НЫНІА СЛОВЕНОМЪ
КНИГЪЗІ Н ОУЧИШИ КЕ, НХЪЖЕ НѢСТЬ ННКЪТОЖЕ ННЬ ПРѢВІЕ ОБРѢЛЪ, НН АПОС-
ТОЛН, НН РИМЬСКЪІН ПАПА, НН БОГОСЛОВЪ ГРНГОРНІЕ, НН НІЕРОНИИМЪ, НН АВЪГОУС-
ТИНЪ? МЫ ЖЕ ТРН ТЬКМО КЪЗЫКЫ ВѢМЪ, НННЖЕ ДОСТОИТЬ ВЪ КНИГАХЪ СЛА-
ВНТИ БОГА: КЕРЕНСКЪІН, КАННЬСКЪІН Н ЛАТИНЬСКЪІН.²⁴

In Rom stoßen die Brüder ebenfalls auf die „Dreisprachendoktrin“. In Kapitel VI der Lebensbeschreibung Methodijs steht folgendes: БААХОУ ЖЕ
ЕТЕРА МНОГА ЧАДЪ, ІАЖЕ ГОУЖАХОУ СЛОВЕНЬКЪІА КНИГЪЗІ, ГЛАГОЛЮЩЕ: ІАКО НЕ
ДОСТОИТЬ ННКОТОРОМОУЖЕ ІАЗЫКОУ НМѢТИ БОУКОВЪЗ СВОИХЪ, РАЗВѢ ЕВРЕН Н
ГРЕКЪ Н ЛАТИНЪ, ПО ПИЛАТОВУ ПИСАННЮ, КЕЖЕ НА КРЪСТѢ ГОСПОДНИ НАПИСА.
ІЕЖЕ АПОСТОЛНКЪ ПИЛАТЪНЫ Н ТРЫІАЗЫЧНИКЪЗ НАРЕКАЪЗ ПРОКАЛАТЪ.²⁵

In der tschechischen Legende der Heiligen Ludmilla²⁶ und in der Mäh-
rischen Legende²⁷ ist von der Beschuldigung der Brüder durch den Papst
wegen Abhaltung des Gottesdienstes in slawischer Sprache die Rede, wo-
durch sie die Gepflogenheiten der Kirche verletzen.

In der russischen Chronik Povest vremennych let ist folgendes über
Kyrill und Methodij geschrieben: Н ВСТАША НѢЦНН НА НА, РОПИЩЮЩЕ Н ГЛА-
ГОЛЮЩЕ, ІАКО „НЕ ДОСТОИТЬ НН КОТОРОМОУ ЖЕ ІАЗЫКУ НМѢТИ БОУКЪВЪЗ СВОИХЪ,
РАЗВѢ ЕВРЕН, Н ГРЕКЪ Н ЛАТИНЪ, ПО ПИЛАТОВУ ПИСАНЮ, ЕЖЕ НА КРЕСТѢ ГОС-
ПОДНИ НАПИСА“.²⁸

Im Troparion 4, Lied 8, des Gottesdienstes Kyrills des Menäons von
Skopje aus dem 13. Jh. steht: ТРНІАЗЫЧНИКЪЗ КРѢПКО ПОБѢДНЕНЪ.²⁹ Im Got-
tesdienst des Methodij im Dragan-Menäon aus dem 13. Jh ist in Lied 3 fol-
gendes zu lesen: МЕФІОДІА ДѢТЕЛН Н ТРЪДЪ ЕЖЕ ПОСТРА. Ѡ ВѢСЪ ТРІІАЗЫЧНИКЪ.³⁰

In der kurzen Lebensbeschreibung Kyrills von Demetrios Chomatianos
heißt es: Н ЗАТЪЧЕ ОУСТА ВЪЛКОМЪ. ТРЫІАЗЫЧНЫМЪ ЕРЕТНКОМЪ.³¹ In einer an-

²⁴ A. Teodorov-Balan, Kiril i Metodi, č. I., Sofija, 1920, p. 60—61.

²⁵ Ebenda, p. 89.

²⁶ V. A. Bilbasov, a. a. O. č. II, p. 330.

²⁷ Ebenda, p. 323.

²⁸ Povest vremennych let, č. I. Podgotovka teksta D. S. Mihačeva. Perevod D. S. Mihačeva i B. A. Romanova. Moskva-Leningrad 1950, p. 22.

²⁹ Jord. Ivanov, Bălgarski starini iz Makedonija, Sofija, 1931, p. 295.

³⁰ Ebenda, p. 302.

³¹ Ebenda, p. 330.

deren Schrift „V pamjat i pohvala na Kiril i Metodi“ lesen wir: *НЖЕ ЗАВѢСТНЮ ОМРАЧИША СѦ Н ГЛАГОЛАХЪ: НЕ ДОСТОИТЬ ННѢМЪ ЯЗЫКОМЪ СЛАВНТИ БѢА. ТОКМО ЖНДОМЪ Н РИМЛАНОМЪ Н ГРЪКОМЪ, ПРИЧАСТНИКЫ СѦ ЗАБОЮ ПИЛАТЪ ТВОРАЩЕ.*³²

Gegen die „Dreisprachendoktrin“ ist auch das Werk Hrabärs gerichtet. Es ist ein wertvolles Dokument über die Existenz dieser Häresie um das Ende des 9. Jhs. und ihre Verbreitung in den bulgarischen Landen. Andererseits zeugt es auch von der Reaktion, die die „Dreisprachendoktrin“ im bulgarischen Volk hervorgerufen hat. Das Werk Hrabärs ist die schwerste Beschuldigung nicht nur im slawischen, sondern auch im gesamten Schrifttum gegen dieses mittelalterliche Vorurteil. Nach Konzeption und Ausrichtung zeigt es eine gewisse Verwandtschaft mit der grusinischen Apologie des Johannes Sosimos. Die Ursachen und das Ziel, die der Abfassung des Werkes zugrundeliegen, sind ein und dieselben: die Verteidigung der einen bzw. anderen Sprache und der Hinweis auf die Berechtigung, ein Schrifttum in dieser Sprache zu entwickeln.

Hrabär schreibt: *ДРОУСИИ МЕНАТЬ, ІАКО БОГЪ САМЪ ІЕСТЪ СЪТВОРИЛЪ ПИСМЕНА, Н НЕ ВѢДАТЬ СѦ ЧЪТО ГЛАГОЛАЩЕ ОКАІАНИИ. Н ІАКО ТРЪМН ЯЗЫКЫ ПОВЕЛѦЛЪ БОГЪ КЪНЪІГАМЪ БЫТИ, ІАКО ЖЕ ВЪ ЕВАНГЕЛІИ ПИШЕТЪ: Н БѢДЪСКА НАПИСАНА ЖНДОВЪСКИ, Н РИМСЬКЫ Н ЕАННЬСЬКЫ, А СЛОВЕНЬСЬКЫ НѢСТЪ ТОУ, ТѢМЪ ЖЕ НЕ СЪТЪ СЛОВЕНЬСЬКИНА КЪННГЪІ ОТЪ БОГА. КЪ ТѢМЪ УБЪТО ГЛАГОЛЕМЪ НАН ЧЪТО РЕЧЕМЪ КЪ ТАЦЕМЪ БЕЗУМЪНЪИМЪ.*

Das Werk Hrabärs zeigt, daß Byzanz keineswegs mit der Verbreitung des slawischen Schrifttums in Gebieten einverstanden ist, die zu seinem Einflußbereich gehören. Aus rein politischen Gründen, um Mähren der Einwirkung Roms zu entziehen und dem eigenen Bereich anzunähern, gestattet Byzanz Kyrill und Methodij, die slawische Schrift nach Mähren zu bringen.³³

* * *

Aus welchen Gründen entsteht die „Dreisprachendoktrin“? Wie kommt diese Idee auf und welchen Zweck verfolgte die Verbreitung dieses Dogmas?

Der Ausgangspunkt der „Dreisprachendoktrin“ ist die Nachricht im Evangelium, daß die Inschrift am Kreuz Christi in den drei Sprachen Griechisch, Lateinisch und Hebräisch verzeichnet war.³⁴ Anfangs wird diese Tatsache nicht als allgemeingültig betrachtet und die Übersetzung christlicher Bücher in verschiedene Sprachen zugelassen. Später, als das Christentum als offizielle Religion angenommen wurde und sich immer mehr verbreitete, ent-

³² M. Drinov, Säčinenija, II, Sofija, 1911, p. 47.

³³ D. Angelov, a. a. O., pp. 51—69.

³⁴ Auf Befehl des Landpflegers von Judäa, Pontius Pilatus, wurde am Kreuze Christi in griechischer, lateinischer und hebräischer Sprache die Inschrift „Jesus von Nazareth König der Juden“ (Matth. 27, 37; Mark. 15, 26; Luk. 23, 38) angebracht. Daher werden die Anhänger der „Dreisprachendoktrin“ auch noch „Pilatianer“ genannt.

stand eine ganze Theorie, die von der Mitteilung des Evangeliums über die Kreuzinschrift abgeleitet wird. Im Laufe der Zeit bildet sich die Auffassung heraus, daß nur Griechisch, Lateinisch und Hebräisch heilige Sprachen seien, in denen der Gottesdienst abgehalten werden könne. Damit entsteht die Theorie von der „Dreisprachendoktrin“, die lange Zeit die Geister des Mittelalters beherrscht.

Obwohl sie sich auf das Evangelium stützt, ist die „Dreisprachendoktrin“ ihrem Wesen nach keine Glaubensfrage. Daher war sie auch nicht das Ergebnis von Dogmenstreitigkeiten, sondern eines langen, komplizierten gesellschaftlich-historischen und politischen Vorgangs. Das Aufkommen dieser Doktrin ist, meines Erachtens, mit der Bildung der Kirchenverwaltung in den ersten Jahrhunderten nach dem Edikt von Mailand (313), mit den politischen Bestrebungen der höchsten Kirchengewalt in Rom und Konstantinopel, mit dem Kampf gegen die Häresien während des sogenannten „Goldenen Zeitalters“ des christlichen Schrifttums verbunden, in dem Griechisch und Lateinisch sich zu den führenden Sprachen in der gesamten christlichen Welt entwickeln.

Nach dem Edikt von Mailand, kraft dessen die christliche Religion gestattet und sodann offiziell angenommen wird, setzt eine Zentralisierung der administrativen Kirchengewalt ein. Im Laufe der Zeit setzen sich in der christlichen Welt die fünf Städte Rom, Alexandrien, Antiochien, Jerusalem und Konstantinopel durch, deren geistliche Oberhäupter, die Episkopen, gewisse Vorrechte (nach Ehre, Altersrang, politischer Bedeutung usw.) im Vergleich zu den übrigen Episkopen und Metropolitane genießen. Auf dem Ersten Weltkonzil in Nikäa (325) bestimmt der 6. und 7. Kanon³⁵ die Stellung der Episkopen von Rom, Alexandrien, Antiochien und Jerusalem. Auf Grund dieser Bestimmungen wird die Macht innerhalb der christlichen Welt in folgender Weise verteilt: der Episkopus von Rom erhält das Primat über die Gebiete, die Rom unterstehen; der Episkopus von Alexandrien³⁶ — Ägypten, den Libanon und die Pentapolis (Kyrenaika); der Episkopus von Antio-

³⁵ Der 6. Kanon lautet: „In Kraft sollen die alten Bräuche bleiben, die in Ägypten, Libyen und der Pentapolis eingeführt sind, der Episkopus von Alexandrien soll über alle diese Gebiete herrschen, da auch der Episkopus von Rom eigene Bräuche in dieser Hinsicht pflegt. Ebenso sollen auch in Antiochien und anderen Bezirken die Vorrechte bestimmter Kirchen gewahrt werden.“ Der 7. Kanon lautet: „Da sich der Brauch und die alte Überlieferung, den Episkopus zu ehren, der in Elias (Jerusalem) sitzt, bereits durchgesetzt haben, soll ihm auch künftig diese Ehre unter Wahrung der dem Erzbistum zuerkannten Rechte erwiesen werden.“ Siehe *Pravilata na sv. pravoslavna carkva, Săbral i prevel Iv. Stefanov, Sofija, 1936, p. 97.*

³⁶ Alexandrien entwickelt sich in der Epoche der Pharaos und in der Römerzeit zu einem wichtigen Kulturzentrum. Bereits im 1. Jh. werden christliche Kirchen gegründet. In Alexandrien erfolgt auch die Eröffnung einer Theologenschule, aus der angesehene Kulturschaffende hervorgehen. Später spielen die Episkopen von Alexandrien eine wichtige Rolle im Leben der Christen, vor allem in der Bekämpfung der Häresien. Bis zur Mitte des 5. Jhs. (bis zum IV. Weltkonzil im Jahre 451) war die Kirche von Alexandrien, infolge des hohen Bildungsniveaus, führend in dogmatischen Streitigkeiten. Der Bedeutung und Rolle nach folgt Alexandrien nach Rom im Römischen Kaiserreich und in der Christenwelt. Um das Ende des 4. und während des 5. Jhs. führt Alexandrien einen scharfen Kampf gegen den Aufstieg Konstantinopels und verliert ihn. Die Vorrechte und Rechte der Kirche Alexandriens gehen auf den Kirchenherrn von Konstantinopel über. Um das Ende des 6. Jhs. hat Alexandrien seine Bedeutung verloren.

chien³⁷ — Syrien, Kilikien, Gaesarien und Mesopotamien; der Episkopus von Jerusalem³⁸ — Palästina, Arabien und Phönikien. Ungeregt bleibt nur die Stellung des Episkopus von Konstantinopel, der infolge zahlreicher Umstände eine wachsende Bedeutung gewinnt. Daher regelt das von Kaiser Theodosios im Mai 381 in Konstantinopel einberufene II. Weltkonzil auch die Lage des Episkopus von Konstantinopel. Der 3. Kanon dieses Konzils lautet: „Dem Episkopus von Konstantinopel gebühre der Ehrenrang nach dem russischen Episkopus, da diese Stadt Neu-Rom ist.“³⁹ Damit erhielt er den ersten Platz unter den führenden Kirchenfürsten im Osten. Beachtlich ist, daß Konstantinopel sich daraufhin sehr aktiv in das Leben der übrigen Patriarchate einmischt und danach strebt, Alexandrien und Antiochien zu unterwerfen. Auf dem IV. Weltkonzil (in Chalkedon) im Jahre 451 erhält der Episkopus von Konstantinopel auch einige kanonische Rechte (Kanon: 9, 17, 28).⁴⁰ Seitdem nimmt der Episkopus von Konstantinopel auch der Gewalt nach den ersten Platz im Osten ein. Natürlich erhoben Rom und Alexandrien dagegen Proteste, die aber ergebnislos blieben.⁴¹ Durch seine Gesetzgebung legalisiert Justinian der Große (527—565) ebenfalls die Privilegien und Rechte des Episkopus von Konstantinopel.⁴² In seinem Bestreben, sich in der Geistlichkeit eine starke Stütze zu schaffen, erläßt der Kaiser eine Reihe von Gesetzen zur Erhöhung der Macht und Autorität des Patriarchen von Konstantinopel. In seiner Gesetzessammlung (534), Buch I, Tit. 2, Gesetz 6, heißt es, z. B.: „Konstantinopel hat die Vorrechte des alten Rom.“⁴³ Für Justinian den Großen ist die Kirche von Konstantinopel das Oberhaupt aller übrigen Kirchen: „Constantinopolitana Ecclesia omnium ecclesiarum est caput.“⁴⁴

³⁷ Antiochien entwickelt sich zur drittgrößten und in der Kultur bedeutenden Stadt des Römischen Kaiserreichs nach Rom und Alexandrien. Bereits in der ersten Hälfte des 1. Jhs. ist in Antiochien eine christliche Kirche vorhanden, so daß sie, dem Alter nach, als zweitälteste zu betrachten ist. Im 3. Jh. entsteht eine besondere Schule für die historische und sprachliche Untersuchung der Heiligen Schrift. Im 4. bis 5. Jh. gehen aus der Kirche von Antiochien bedeutende Schriftgelehrte hervor. Um das 7. Jh. hat sie infolge der Araberherrschaft aber an Bedeutung eingebüßt. Es breitet sich die griechische Sprache aus.

³⁸ Die Kirche von Jerusalem ist die älteste christliche Kirche. Die politische Lage Jerusalems ist aber nicht beneidenswert, da Gaesaria sich zum Mittelpunkt Palästinas entwickelt und dadurch die Bedeutung des dortigen Metropoliten erhöht. Daher erreicht die Kirche Jerusalems anfangs keine besondere Stellung. Erst auf dem Konzil in Chalkedon (451) erhält der Episkopus von Jerusalem die Patriarchenwürde. In Jerusalem entstehen keine eigenständigen schöpferischen Ideen, da sich die Kirche unter dem Einfluß der alexandrinischen und zum Teil der antiochischen Schule befindet. Es gehen auch keine angesehenen kirchlichen Gelehrten oder Schriftsteller aus Jerusalem hervor.

³⁹ Pravila, a. a. O., p. 115.

⁴⁰ Ebenda, S. 150—151.

⁴¹ D. V. Džulgerov, Rim i sv. bratja Kiril i Metodij, GSU, Bogosl. fakt., t. XI, Sofija, 1934, p. 49 sq.; Iv. Snegarov, Kratka istorija na savremennite pravoslavni carkvi, t. I, Sofija, 1944, p. 382, 404 und Literaturangaben.

⁴² In der 131. Novelle steht folgendes: „Nach der Bestimmung des Kirchenkanons soll seine Heiligkeit der Papst im alten Rom der erste unter allen Kirchenherren und der Archiepiskopus von Konstantinopel, dem neuen Rom, den zweiten Platz nach dem Heiligen apostolischen Stuhl im alten Rom einnehmen; doch soll er einen höheren Platz als die übrigen Stühle haben“. Siehe Pravila, I, S. 667.

⁴³ Vizantijskij Vremennik, god. IV, 1897, p. 145 sq.

⁴⁴ Dž. S. Robertson, Istoriija hristijanskoj cerkvi. Pervod s VI anglijskogo izdanija A. P. Lopuhina, Petrograd, 1916, p. 507.

Im 6. Jh. eignet sich der Episkopus von Konstantinopel auch den Titel „Weltpatriarch“ an.⁴⁵ Justinians Gesetzesnovellen (4, 5, 6, 7) legitimieren diesen Titel.⁴⁶ Dies bedeutet, daß dem Patriarchen von Konstantinopel das Recht des letzten Wortes in Glaubensfragen innerhalb der christlichen griechisch-orthodoxen Welt zuerkannt wird.

Der Episkopus von Konstantinopel erhält, chronologisch betrachtet, zuletzt, große Rechte. Es gelingt ihm aber darauf, bald in den Vordergrund vorzurücken und den ersten Platz im gesamten christlichen Osten einzunehmen.

Zum Aufstieg des Episkopus von Konstantinopel tragen eine Reihe von Umständen bei. Konstantinopel ist vor allem die Hauptstadt eines Kaiserreichs, das zu jenem Zeitpunkt eine außerordentliche wichtige Rolle im politischen wie im kulturellen Leben der Völker Europas, Vorderasiens und Nordafrikas spielt. Konstantinopel nennt sich „Neu-Rom“ und „herrschende Stadt“. Daher gebührt auch ihrem Episkopus eine führende Stellung. In seiner Glaubens- und kulturellen Expansion wurde der Patriarch von Konstantinopel andererseits auch vom Kaiser aktiv unterstützt. In jener Zeit besteht eine engste Beziehung zwischen dem Episkopus von Konstantinopel und der politischen Macht. Mit dem Aufstieg Konstantinopels zum Mittelpunkt der gesamten griechisch-orthodoxen Welt wächst auch die Autorität des byzantinischen Kaisers. Beide unterstützen sich gegenseitig in ihren geistlichen und politischen Bestrebungen. Nach Justinian dem Großen hängt das Allgemeinwohl vom guten Einvernehmen zwischen Kirche und Staat ab (6. Novelle). Daher besteht zwischen diesen beiden Institutionen in Byzanz eine enge Zusammenarbeit.⁴⁷ Mit der Überantwortung des Schicksals der christlichen Welt in die Hand des Patriarchen von Konstantinopel wird auch der Einfluß der politischen Gewalt verstärkt.

Was Konstantinopel für die christliche Welt des Ostens, ist Rom für die des Westens. Der Episkopus von Rom hält sich für den unmittelbaren Nachfolger des Apostels Petrus und beansprucht bereits in der Frühzeit das letzte Wort in den Kirchenangelegenheiten der ganzen christlichen Welt. Ein besonders rascher Aufstieg tritt im 5. Jh. ein, in dem die Hauptkirchen des Ostens untereinander scharfe Streitigkeiten austragen und sich gegen-

⁴⁵ Сузденіе о названіі „вселенскій“, которе даєся Константинопольскому патриарху, Кіев, 1886; отпеč. Труды Кіевској Духовној Академіі.

⁴⁶ Siehe auch Izvori, a. a. O., III, 1958, p. 40.

⁴⁷ Die Position des Patriarchen von Konstantinopel konsolidiert sich parallel mit der des byzantinischen Kaisers, die Kirchenbehörden entwickeln sich paral'el mit den politischen Institutionen. Das Verhältnis zwischen Patriarch und Kaiser wird mit dem menschlichen Organismus verglichen, der aus Leib und Seele besteht: der Kaiser ist der Vertreter des Gesetzes, demnach der Leib, während der Patriarch der Vertreter der Wahrheit, also die Seele ist. So wie zwischen den Teilen des menschlichen Organismus Harmonie bestehen muß, ist auch auf diesem Gebiete eine Harmonie erforderlich: das Wohl der Untertanen hängt von der Einmütigkeit und dem Einvernehmen zwischen dem weltlichen und dem kirchlichen Herrn ab. Dies erklärt auch die Einmischung der weltlichen und der kirchlichen Gewalt in die Angelegenheiten des anderen Bereichs. Unter diesen Verhältnissen findet häufig eine Verletzung des Gesetzes und Kanons statt, die gegenseitige Zugeständnisse erfordert. Auf diesem Wege entsteht der in Byzanz gültige Grundsatz *οικονομία*, d. h. Zugeständnis gegenüber der Kirche oder dem Staat. Siehe H. Gelzer, Das Verhältnis von Staat und Kirche in Byzanz. Historische Zeitschrift, 1901. Neue Folge, 50, Bd., S. 281 f.; N. Skabaljanovič, Vizantijskoe gosudarstvo i cerkov v XI veke. Spb., 1884, p. 362—343; F. M. Rossejkin, Pervoe pravlenie Fotija, Sergiev Posad, 1915, p. 36.

seitig der Häresie bezichtigen. In diesen Kämpfen wenden sie sich häufig an Rom als Schiedsrichter. Dies gilt besonders für Alexandrien und Antiochien, die am häufigsten von Häresien erschüttert werden und gegen die Übergriffe von Konstantinopel kämpfen. Außerdem wenden sich auch die byzantinischen Kaiser um Hilfe an den Papst. Alles dies erhöht die päpstliche Autorität in der ganzen christlichen Welt. Papst Leo der Große (440—461) bemüht sich, den Gepflogenheiten und Bräuchen Roms eine für die ganze Welt gültige Bedeutung zu verleihen.⁴⁸ Im Laufe der Zeit gelingt dies in allen unter der Herrschaft Roms verbliebenen Gebieten, d. h. in ganz West- und Mitteleuropa.⁴⁹ Rom erklärt sich gegen jene Erlasse der Weltkonzile, die Konstantinopel zum Aufstieg verhelfen. Der Kampf zwischen Ost und West dauert auf diesem Gebiete Jahrhunderte, bis 1054, dem Jahre der endgültigen Trennung der östlichen und westlichen Kirche.

Der Aufstieg Roms und Konstantinopels entspricht durchaus den Tendenzen des Zeitalters, die Gewalt in den großen Kathedern zu konzentrieren und die Unabhängigkeit der kleineren zu beschränken.

Alles dies kommt den entsprechenden Sprachen, im Osten dem Griechischen und im Westen dem Lateinischen, zugute. Sie entwickeln sich zu Sprachen der Kultur, Bildung, Diplomatie, der heiligen Schriften, des Gottesdienstes usw.⁵⁰ Sie werden als Sprachen betrachtet, die auch den erhaben-

⁴⁸ Dž. S. Robertson, a. a. O., p. 446 sq.

⁴⁹ Anfangs ist im Christentum die griechische Sprache verbreitet. Da sie aber die Sprache der Intelligenz war, mußten die Gottesdienstbücher ins Lateinische, d. h. in die Volkssprache übersetzt werden, die im 1. und 2. Jh. die Umgangssprache in Rom und den Provinzen war. Daher entstand die sogenannte Itala-Übersetzung (oder *vetus latina*) nach dem Text der 70 Gelehrten. Diese Übersetzung war bis zum 6. Jh. weit verbreitet. Die Itala genoß aber nicht eine unantastbare Autorität. Daher fertigte Hieronymus (4. bis 5. Jh.) eine neue Übersetzung auch unter Benutzung des hebräischen Textes an, die als *Vulgata*, d. h. für das Volk und den Allgemeingebrauch bestimmter Text, bekannt ist. Um das 7. Jh. verdrängt die *Vulgata* die *Itala* und bleibt jahrhundertlang maßgebend. Die lateinische Bibelübersetzung wird als einzige Übertragung der Bibel in der katholischen Welt während des ganzen Mittelalters im Westen verbreitet.

⁵⁰ Die gebildeten Kreise in Byzanz betrachteten sich tatsächlich als Mittelpunkt der christlichen Kultur und als das Salz der Erde. Interessant ist in diesem Zusammenhang der Brief des Patriarchen Photius aus dem Jahre 861—862 an den armenischen Katholikos Zacharj, der in Verbindung mit den Versuchen geschrieben wurde, die armenische Kirche dem Patriarchat von Konstantinopel anzunähern: „Die Bedeutung des griechischen Volkes in den Schicksalen des neustamentlichen Aufbaus entspricht der Bedeutung Israels im Alten Testament. Die Griechen — ein neustamentliches Israel... Und so dauerte die Herrschaft Israels bis zur Auferstehung Christi, und so glauben wir, daß auch uns, Griechen, die Herrschaft bis zum Jüngsten Gericht nicht versagt sein wird.“ Die Bedeutung der griechischen Welt in der Geschichte der Christenheit wird auch durch die Verwendung der griechischen Sprache in der Kirchenliteratur und Predigt gesteigert: schon in der Anfangszeit des Christentums ist in den fünf Patriarchaten die griechische Sprache und Schrift gebräuchlich; die Apostel und Evangelisten haben griechisch gesprochen und geschrieben. Die Heilige Schrift wurde zuerst, unter Ptolomäus II. Philadelphos, ins Griechische übersetzt; die Kirchenlehrer stammten aus Griechenland und schrieben griechisch. Gott habe die Hebräer verdammt, zurückgewiesen und die Griechen herbeigerufen; im Laufe der Jahrhunderte haben die Griechen für die Bildung der Völker gesorgt und den rechten Glauben bewahrt; als erste haben die Griechen das Christentum angenommen usw. Der ganze Brief hat den Zweck, die große Autorität der griechischen Kirche und Sprache in Glaubensangelegenheiten zu begründen. Siehe T. M. Rossejkin, a. a. O., pp. 240—250. Von einer derartigen Auffassung fand bis zur „Dreisprachendoktrin“ kein Weg weiter.

sten Gedanken, die feinsten Begriffe ausdrücken können. Andererseits sind es die Sprachen der herrschenden Schichten.

Die Frage ist schließlich auch von einem anderen Standpunkt, vom Standpunkt der Genauigkeit der Übersetzung nicht in künstlerischer, sondern in dogmatischer Hinsicht zu betrachten. Zu jenen Zeit wird die Kirche durch eine Reihe von häretischen Lehren gestört, die im Schrifttum und im Gottesdienst ihre Tendenzen, Ideen und ihre Dogmatik durchzusetzen versuchen. Dies ist bei der Übersetzung der Gottesdienstbücher in die betreffende Umgangssprache leicht möglich. Die dogmatische Terminologie wird zu jener Zeit vor allem im Griechischen und erst dann auch im Lateinischen festgelegt. Bei der Übersetzung der Bücher in eine noch unausgewogene Sprache, kann sich eine Ungenauigkeit einschleichen und die festgelegten Dogmen entstellen. Die anderen Sprachen werden als „barbarische“, d. h. als plumpe und ungeschliffene betrachtet.⁵¹ Sie können die feinen Nuancen des theologischen Gedankens nicht ausdrücken; sie verfügen über keine Begriffe für dogmatische Formulierungen usw. Daher wird die Frage bezüglich der genauen Übersetzung der Gottesdienstbücher nicht selten in den Dokumenten aufgeworfen. Daher wird in verschiedenen Fällen die Erlaubnis erteilt, in der betreffenden Umgangssprache zu predigen; die Texte und Gebete, die das Wesen des Christentums ausdrücken und einen dogmatischen Charakter aufweisen (Evangelium, Apostolus, Glaubenssymbol u. a.), sollen jedoch nur in griechischer oder lateinischer Sprache verlauten. In seinem Brief an Svetopolk aus dem Jahre 880 spricht z. B. Papst Johannes VIII. von einer „guten Übersetzung“.⁵² Der angesehene byzantinische Kanonist, Theodoros Balsamon (12. Jh.), setzt dem alexandrinischen Patriarchen Markus die Frage von der sehr „genauen Übersetzung“ als unerläßliche Bedingung für die Abhaltung des Gottesdienstes in einer anderen Sprache auseinander. Im 13. Jh. erklärt sich Papst Innozenz IV. ebenfalls damit einverstanden, den Gottesdienst in Dalmatien in bestimmten Fällen in slawischer Sprache abzuhalten, jedoch unter der Bedingung, daß die slawische Übersetzung nach Inhalt und Sinn mit den lateinischen Gottesdienstbüchern völlig übereinstimmt.⁵³ Daher verlangt Papst Johannes VIII. in seinem Brief an Methodij aus dem Jahre 879, die „Gottesdienste“ nur in griechischer oder lateinischer Sprache abzuhalten, gestattet aber das Predigen in slawischer Sprache.

Alles dies zeigt, daß durch die „Dreisprachendoktrin“ die Vermeidung etwaiger Entstellungen der Dogmen und die Erhaltung der Reinheit der offiziellen Religion bezweckt wird.

Trotzdem ist die Frage von der Genauigkeit der Übersetzung nicht der Hauptgrund für die Entstehung der „Dreisprachendoktrin“. Die Genauigkeit

⁵¹ Wenn Übersetzungen in irgendeiner anderen Sprache irgendwo entstanden sind, so ist dies aus Nachsicht erfolgt, da das entsprechende Volk ungebildet ist. In der Lebensbeschreibung Kliments verzeichnet Theophilakt ausdrücklich, daß die Zusammenstellung des slawischen Alphabets infolge der Plumpheit der Bulgaren zugelassen wurde, da sie nicht in der Lage waren, die feine, schöne griechische Sprache zu begreifen. Siehe Denselben Gedanken enthält auch die Mährische Legende. Siehe im 9. Jh. nennen die Deutschen die mährische Christenheit „rudis christianitas“. Siehe P. Lavrovskij, a. a. O., p. 519.

⁵² Izvori, a. a. O., VII, p. 176.

⁵³ P. Lavrovskij, a. a. O., p. 552—553.

der Übersetzung und das Bestreben, die Rechtgläubigkeit rein zu erhalten, spielen in diesem Falle eine zweitrangige Rolle und sind nur eine Tarnung der politischen Bestrebungen Roms und Konstantinopels. Durch die Verbreitung des Gottesdienstes und der Kirchenbücher in griechischer und lateinischer Sprache dehnen Konstantinopel und Rom ihren Einfluß aus und stärken ihre Autorität. Die „Dreisprachendoktrin“ gibt ihnen in diesem Fall ein geeignetes Mittel für die Verwirklichung ihrer politischen Ziele in die Hand. Daher wird sie auch so eifrig von der geistlichen und weltlichen Gewalt verteidigt. Daher wird der Gedanke von der Entwicklung eines Schrifttums und Abhaltung des Gottesdienstes in irgendeiner anderen Sprache als Erscheinung betrachtet, die die Interessen der höchsten Gewalt schädigt, und als Häresie gilt. Die Ereignisse entwickeln sich tatsächlich in dieser Richtung; die Häretiker verharren beim Gottesdienst in ihrer Muttersprache, die volksnahen Kirchen entwickeln sich durch die im Gottesdienst verwendete Sprache zu Bundesgenossen der Häresien und Spaltungen: die syrisch-chaldäische Kirche entscheidet sich für die Nestorianer, die syrisch-jakobitische, koptische und armenische für die Monophysiten.⁵⁴ Im Osten behält nur die grusinische orthodoxe Kirche eine unabhängigere Stellung bei. Im Gebiet Westeuropas verfügen nur die Goten über Bücher in ihrer Sprache, in der sie auch den Gottesdienst abhalten. Auch sie werden als Häretiker (Arianer) betrachtet. Die Römische Kirche übernimmt und entwickelt den Gedanken vom Gottesdienst in der Muttersprache als Häresie in enger Verbindung mit der Bibelübersetzung von Ulfilas (4. Jh.). Die Slawen mit den Goten verwechselnd, schreibt Papst Alexander II. (1061—1072) den Kroaten folgendes „Wisset, Kinder, daß jenes, was die Goten erstreben, ich nicht nur einmal gehört habe; als Erfinder dieser Art von Literatur werde ich, ebenso wie meine Vorgänger, den Arianern in keinem Falle gestatten, den Gottesdienst in ihrer Sprache abzuhalten.“⁵⁵ Der Hauptgedanke besteht dabei darin, daß die Zelebrierung des Gottesdienstes in einer Umgangssprache eine häretische Handlung sei.

Von der negativen Einstellung der Römischen Kirche zum Gottesdienst und Schrifttum in der Umgangssprache zeugt am eindeutigsten das slawische Schrifttum in Dalmatien⁵⁶ und in der Tschechei.⁵⁷ Jahrhundertelang unternehmen die Päpste alle möglichen Schritte, um den slawischen Gottesdienst in diesen Gebieten zu beseitigen, die lateinische Sprache und den lateinischen Gottesdienst einzuführen. Bezeichnend ist auch die Tatsache, daß die Heilige Schrift im Bereich der Römischen Kirche sehr spät in die Umgangssprachen übersetzt wird: ins Deutsche im 12. Jh., ins Französische im 16. Jh., ins Englische im 14. Jh., ins Polnische im 13. bis 14. Jh., ins Tschechische im 14. Jh., ins Italienische im 18. Jh. Dabei sei betont, daß die französische Übersetzung von einem Protestanten und die englische von einem Reformierten (Wiclif) stammt.

⁵⁴ Iv. Malyševskij, Kirill i Mefodij, Kiew, 1886, p. 102.

⁵⁵ P. Lavrovskij, a. a. O., p. 525.

⁵⁶ Ebenda, p. 505 ff.; V. A. Bilbasov, a. a. O., č. 1, p. 99 sq.

⁵⁷ M. Drinov, a. a. O., II, p. 47. Z. B. schreibt Papst Gregor VII. in seiner Botschaft an den tschechischen König Brastislav im Jahre 1880: „Was deine Bitte anbetrifft, den Gottesdienst in slawischer Sprache zu gestatten, so wisse, daß wir einer solchen Bitte gegenüber in keiner Weise gnadig gesinnt sind.“ Siehe V. A. Bilbasov, a. a. O., č. 1, p. 104, 157.

L'ORIGINE DE L'ORGANISATION DE L'ÉGLISE EN BULGARIE ET SES RAPPORTS AVEC LE PATRIARCAT DE CONSTANTINOPLE (870—919)

V. Swoboda (Poznan)

P. Petrov¹ a publié ces derniers temps un article dans lequel il examine et critique les opinions émises précédemment sur la date de la conversion des Bulgares au christianisme. L'organisation de l'Eglise bulgare constitue le sujet de cette étude. Ce sujet comprend de nombreux problèmes complexes. Parmi ceux-ci l'organisation politique de l'Eglise bulgare occupe la première place, mais tout particulièrement les rapports du diocèse bulgare avec le patriarcat de Constantinople. Ce problème que l'on connaît aussi comme celui de l'obédience envers Constantinople est très ardu. C'est non seulement par suite de sources fragmentaires mais aussi parce que dans l'historiographie on considérait jusqu'ici que ce problème n'était pas entièrement étudié. Ce motif est toutefois insuffisant. Pendant ces dernières années on n'a pas accordé une attention suffisante à l'organisation politique de l'Eglise bulgare, d'autres questions plus urgentes de l'historiographie bulgare ayant eu la priorité.² Cependant les opinions des historiens de l'Eglise, qui en l'occurrence font autorité, reposent sur l'analyse partielle ou isolée du contexte des données fournies par les sources et sont malheureusement totalement dénuées des motifs invoqués actuellement. Ces opinions doivent être revues et approfondies, corrigées et complétées. Nous devons cependant dans cette étude nous limiter au cadre restreint par la dimension de cet article.

La conversion des Bulgares au christianisme par Byzance en 864³ a posé à son souverain Boris-Michel le problème des rapports entre l'Eglise qui venait de se former au sein de l'Etat et le patriarcat de Constantinople

¹ Sur l'année de l'introduction du christianisme en Bulgarie (en bulgare), *Izv. Inst. ist.*, 14—15, (1964), pp. 569—590.

² Après la dernière guerre on a publié deux ouvrages sur l'histoire de l'Eglise bulgare. Ce sont des publications genre manuel récapitulant les opinions précédentes : I. Snegarov, *Histoire abrégée des Eglises contemporaines orthodoxes* (en bulgare), Sofia, 1954 ; on a accordé aussi une certaine attention à certains problèmes détaillés, par ex. une vaste étude écrite par Snegarov intitulée : „Le premier patriarcat bulgare“ (919—1018). L'origine, les patriarches, les capitales (en bulgare), 1^e partie, *GSU, Bogosl. fak.*, 26 (1948—1949), pp. 1—31 ; 2^e partie, *GDA*, 1 (1950—1951), pp. 1—26 ; au sujet de la localisation des diocèses de Kliment Ohridski et Glavenica : elles portent sur les publications suivantes ; I. Snegarov, Sur le problème du diocèse de Clément d'Ohrid (en bulgare), *III*, 10 (1962), pp. 205—223 ; K. Mijatov, Où se trouvait Clavenica (en bulgare), *Archéologie*, IV (1961), 1, pp. 5—6.

³ P. Petrov, Sur l'année . . . , *passim*.

et les autres églises orthodoxes. En subordonnant strictement les affaires religieuses à Byzance il y avait danger de perdre ou de réduire la souveraineté de la Bulgarie comme Etat par suite de la dépendance directe ou indirecte aux empereurs de Byzance. Boris-Michel conscient de ce danger a tâché probablement au début d'obtenir l'autonomie religieuse de son pays à Constantinople.⁴ Mais à Byzance on n'entendait pas donner satisfaction à ces désirs et à ces démarches. L'Empire et le patriarcat ne voyaient pas seulement dans l'activité en Bulgarie d'une hiérarchie épiscopale (sc. grecque) proprement byzantine la possibilité d'enrayer l'expansion bulgare toujours dangereuse pour Byzance. Il s'agissait peut-être aussi de créer une possibilité d'influencer les tribus slaves établies sur la frontière byzantino-bulgare très agitées et qui pesaient plutôt sur la Bulgarie. On ne se dépêchait donc pas à Constantinople de séparer la Bulgarie de l'administration religieuse. Ceci est attesté par le passage des *Responsa Nicolai I papae ad consulta Bulgarorum* maintes fois citées dans l'ancienne littérature ainsi que par Snegarov.⁵ La correspondance du patriarche Photius avec Boris-Michel vient également le confirmer. Dans l'une de ses lettres non datée, ayant probablement trait à cette époque il ressort d'une manière non équivoque l'énorme intérêt personnel de Photius sur l'évolution des questions religieuses en Bulgarie et indirectement aussi la subordination personnelle du clergé grec établi en terre bulgare au patriarche.⁶ Par le contenu de cette lettre on peut admettre comme très vraisemblable que l'action en vue de la christianisation de la Bulgarie était surveillée par le chorepiscopus nommé personnellement par le patriarche. Or, on sait que ses compétences et son initiative étaient, selon les règles canoniques, strictement limitées et subordonnées à l'approbation du patriarche délégué.⁷ En août 866 Boris-Michel déçu de la lenteur des négociations et de l'ajournement d'une réponse positive à ses démarches s'adressait à Rome persuadé qu'il obtiendrait plus rapidement et avec plus d'empressement un résultat par suite d'une normalisation des rapports entre la curie romaine et Constantinople.⁸ Peu après des membres du clergé romain sous l'égide des légats du pape sont venus

⁴ Et voilà qu'on peut interpréter le transfert du Theophanes Continuatus..., rec. E. Bekkeri, Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae, Bonnae, 1838, p. 165; Boris-Michel était sûrement parfaitement informé que dans le domaine de l'Eglise orientale existaient plusieurs organisations ecclésiastiques entièrement autonomes: Antioche, Alexandrie, Jérusalem, Chypre, Synaï et Géorgie — cf. Γ. Α. Παλλη καὶ Μ. Πότλη, *Σύνταγμα*, vol. 2, 1852, pp. 171, 204—205; cf. aussi Pravilata na sv. pravoslavna cirkva..., pod redakcijata i prevoda na S. Cankov I. Stefanov, P. Stanev, Sofia, vol. 1, 1912, p. v. Avtokefalija.

⁵ Requisitis si liceat in vobis patriarcham ordinari... Nam interim episcopum habetote, Responsa Nicolai I papae: respons 72, Fontes Historiae Bulgaricae, Sofia, vol. 7, 1960, p. 110. La présence du clergé grec est confirmée par Theophanes Continuatus, p. 163: cf. aussi I. Snegarov, La fondation de l'Eglise orthodoxe en Bulgarie (en bulgare), Make-donski pregled, 8 (1931), c. 1, p. 5.

⁶ Photii patriarchae epistola ad Michaellem Bulgariae Principem, Fontes Historiae Bulgaricae, vol. 8, 1961, p. 78.

⁷ Cf. Pravilata... s. v. chorepiskop; aussi *Σύνταγμα*, vol. 6, 1859, s. v. χορεπίσκοπος.

⁸ Cf. F. Dvornik, The Photian Schism, History and Legend, Cambridge, 1948, passim; dans cette œuvre se trouve aussi la littérature plus ancienne et sa critique.

en Bulgarie, mais tous leurs essais de créer en Bulgarie un archevêché dans l'esprit occidental⁹ sont restés un simple projet. L'une des réponses du pape Nicolas I^{er} citée ci-dessus et selon laquelle le début des pourparlers entre la curie romaine et Boris-Michel en vue de déclarer la Bulgarie un pays à Eglise indépendante devrait être subordonné au degré de préparation du pays lui permettant de remplir ce rôle est particulièrement significative.¹⁰ La mesure dans laquelle cette préparation existait restait évidemment à l'appréciation de la curie romaine, qui par la force des choses, ajournait la réalisation du programme religieux de Boris-Michel, programme laissé pour un avenir lointain. Ce point de vue du pape était basé sur des motifs analogues à ceux du patriarche de Constantinople. En l'occurrence il s'agissait, comme on peut en juger, non seulement de garder les terres bulgares dans le cadre du diocèse relevant du pape mais aussi du point de vue des rapports matériels. La domination permanente sur ces territoires permettait d'autre part à la curie romaine d'être voisine indirectement avec des terres se trouvant sous la juridiction de Constantinople ce qui donnait à la curie la possibilité d'influencer ainsi le cours des choses dans le patriarcat, d'intervenir par la voie diplomatique ou bien d'exercer une pression sur l'Empire byzantin étant appuyée par la force militaire de l'Etat bulgare. C'était en même temps la restitution au pape d'une partie des terres soumises à sa juridiction et qu'il avait perdues en 732 au profit du patriarcat de Constantinople, ce qui pouvait créer un précédent grave pour l'avenir. Bien que les avantages pour chacune des parties soient évidents pour terminer favorablement les négociations en cours, et tout particulièrement pour le pape, l'entêtement des deux côtés qui maintenaient chacun leur point de vue est frappant. Boris-Michel à maintes fois réclamé, ayant en vue la position de son archevêque dans les relations avec Rome, la nomination à ce poste de l'évêque Porto Formose ou du diacre Marinus qu'il avait bien connu à l'époque où celui-ci séjournait en Bulgarie, ou comme un cardinal de la curie romaine.¹¹ Les papes qui se sont succédé ont donné diverses excuses seulement pour se débarrasser et la curie a envoyé en Bulgarie un candidat qui ne pouvait pas convenir et pour lui ajouter quelque splendeur on l'a assisté de deux évêques. La curie proposa enfin à Boris-Michel de choisir quelqu'un du clergé actif de Bulgarie après la révocation de Formose.¹² Les négociations entre Boris-Michel et Rome se sont prolongées jusqu'à la fin de l'année 869. Mais, comme la dernière délégation bulgare envoyée à Rome cette année, est retournée une fois de plus en n'ayant rien obtenu,¹³ le souverain bulgare

⁹ Respons 73, Responsa Nicolai I papae, Fontes, vol. 7, p. 111; selon nos arguments suivants aussi dans le sens de l'Eglise orientale, comme archevêque autocéphale de haut grade.

¹⁰ Comme ci-dessus.

¹¹ Anastasii Bibliothecarii Vita Nicolai I papae, Fontes, vol. 7, p. 186; idem Vita Hadriani II papae, ibidem, p. 194.

¹² Comme ci-dessus — cf. aussi V. N. Zlatarski, L'Histoire de l'Etat bulgare au Moyen Age (en bulgare), Sofia, vol. 1, 2^e partie, 1927, p. 113 sqq.; M. Vojnov, De la rupture entre le prince bulgare Boris et l'Eglise de Rome, IIBI, 7 (1957), pp. 321—328.

¹³ Anastasii Bibliothecarii Vita Adriani papae, ed. cit., col. 1395—6; compare aussi Fontes Historiae Bulgaricae, vol. 7, p. 194; l'interprétation de Zlatarski, l'Histoire, vol. 1, 2^e partie, p. 132; Snegarov, La fondation, p. 3, et Dinekov, Histoire, p. 88.

avait probablement perdu l'espoir d'obtenir l'assentiment de la curie romaine. Il s'est adressé alors une seconde fois au patriarcat de Constantinople dans ce but. Les ouvrages écrits dans le passé¹⁴ reflètent plus profondément les causes de ce nouveau revirement de la politique religieuse de Boris-Michel. On y a souligné tout particulièrement le facteur mentionné ci-dessus et la possibilité d'acquérir plus facilement l'indépendance dans le cadre de la juridiction constantinopolitaine. Un autre motif a vraisemblablement aussi joué un certain rôle. Le patriarcat de Constantinople était l'initiateur et soutenait l'activité des missionnaires — les deux frères Constantin-Cyrille et Méthode parmi les Slaves, et bien que leurs efforts tendaient à introduire la langue slave dans la liturgie et l'écriture. Il est probable que Boris-Michel connaissait cette activité des deux apôtres slaves, et qu'en même temps il se rendait compte des difficultés qu'elle rencontrerait dans les terres soumises à la juridiction de Rome et avait dès ce moment l'intention d'introduire le rite slave en Bulgarie.¹⁵ Or, ceci pouvait rendre son Etat réellement indépendant des influences du clergé grec et du patriarcat de Constantinople.

Cependant dès le début du mois d'octobre 869 des pourparlers étaient déjà en cours au concile convoqué à Constantinople par l'empereur de Byzance Basile I^{er} pour juger le patriarche précédent Photius et pour pallier à la rupture des relations entre le patriarcat et Rome, dont il était responsable. Des légats du pape participaient à ce concile avec des pleins pouvoirs. La légation bulgare qui revenait de Rome était arrivée à la fin du mois février 870 à Constantinople, où elle était reçue très cordialement.¹⁶ On manque de données certaines et ignore si des discours officiels portant sur le problème de l'Eglise ont tout de suite eu lieu. Cela paraît très vraisemblable d'autant plus que les autorités de Constantinople devaient parfaitement être informées sur l'échec des démarches bulgares à Rome. La légation bulgare a pris part à la clôture solennelle du concile le 28. II. 870.¹⁷ Aucune décision concernant cette question n'a été prise à cette époque. Ce n'est que trois jours plus tard, soit le 4. III. 870, qu'une session extraordinaire a été convoquée pour statuer la juridiction à laquelle devait appartenir la future Eglise bulgare. Aux côtés de l'empereur, du patriarche de Constantinople et des représentants des autres patriarchats d'Orient, d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem siégeaient à ce concile des nombreux évêques et des légats pontificaux. En leur présence la légation bulgare a présenté

¹⁴ V. N. Zlatarski, Comment était décidé le problème ecclésiastique bulgare (en 870) (en bulgare), *Duhovna kultura*, 1 (1920), vol. 1—2, pp. 49—63; le même, *Histoire*, pp. 130—132; *Snegarov*, La fondation, pp. 2—3. Voir aussi les vastes quoique pas trop convaincants arguments à cet égard chez D. Cuhlev, *Histoire de l'Eglise bulgare* (en bulgare), Sofia, vol. 1, 1910, p. 300 sqq.

¹⁵ Ceci est appuyé par le fait qu'à cette époque Constantin et Méthode attendaient à Rome l'appui du pape — cf. aussi V. S. Kiselkov, *Cyrille et Méthode à Rome et le pape Adrien II* (en bulgare), *IP*, III (1946—1947) № 1, pp. 98—105.

¹⁶ Zlatarski, *Histoire*, vol. 1, 2^e partie, p. 135.

¹⁷ Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, Paris, Leipzig, vol. 16, 1902, col. 158 — cf. aussi Anastasii Bibliothecarii Interpretatio Synodii VIII Generalis, Migne PL, vol. 129, col. 148; *Fontes Historiae Bulgaricae*, vol. 7, p. 208. Cf. aussi J. Hergenrother, Photius, vol. 2, 1868, pp. 119—128 et J. Ch. Héfele, H. Leclercque, *Histoire des conciles*, vol. 4, 1^{re} partie, 1911, pp. 535—537.

sa requête demandant une réponse immédiate.¹⁸ Les légats du pape furent très surpris de la tournure prise par cette question. Ils s'attendaient seulement à une confirmation officielle de la juridiction du Saint-Siège sur les terres bulgares, et non pas à des discours sur ce sujet. L'attitude de la légation bulgare les surprit énormément lorsqu'ils virent qu'il y avait un accord sur l'appartenance religieuse traditionnelle des terres bulgares à Constantinople.¹⁹ Leurs protestations qui se référaient aux lettres de Boris-Michel remises par le représentant de ce souverain — le boljar Pierre — et par lesquelles il plaçait la Bulgarie sous le patronnage de Rome n'ont trouvé aucun écho.²⁰ Vu la tournure de cette session et la décision définitive prise par les représentants des patriarches d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, qui plaçaient la Bulgarie sous la juridiction de Constantinople,²¹ il est permis de supposer que tout avait été préparé à l'avance. Selon toutes probabilités peu de temps après, le patriarche de Constantinople Ignace, nommait un archevêque et dépêchait des évêques en Bulgarie.²² Il est impossible d'en établir la date précise. C'était en tout cas après la décision de 4. III. 870 qui mettait l'Eglise bulgare sous l'obédience de Constantinople et avant novembre 871, lorsque le pape Adrien II s'est plaint à l'empereur Basile I^{er} de la nomination illégale d'antistes en Bulgarie.²³ Sans doute c'est

¹⁸ Anastasii Bibliothecarii Praefatio, Migne PL., vol. 129, col. 20—22 et Vita Adriani papae, là aussi, col. 1391—4. Cf. aussi Fontes Historiae Bulgaricae, vol. 7, p. 188; une vaste interprétation chez Zlatarski, Histoire, vol. 1, 2^e partie, pp. 132—139.

¹⁹ Nos illam patriam a Grecorum potestate armis evicimus in qua non Latinos sed Graecos sacerdotes reperimus, Fontes Historiae Bulgaricae, vol. 7, p. 190; cf. l'interprétation chez Snegarov, La fondation, p. 3; Histoire abrégée — le premier patriarchat bulgare, pp. 9—10, cf. aussi Dinekov, Histoire, pp. 35—36.

²⁰ Fontes Historiae Bulgaricae, vol. 7, p. 189.

²¹ Cf. l'annotation 19 et Zlatarski, Histoire, vol. 1, 2^e partie, p. 140.

²² Theophanes Continuatus, p. 342. La question relative au nom du premier préposé de l'Eglise bulgare n'est pas résolue dans la littérature. Ce sujet est mentionné trois fois dans les sources: Georgius dans la lettre du pape Jean VIII de 16. IV. 878 — cf. Johannis VIII papae epistolae, éd. E. Caspar, MGH Epistolae, Berlin, vol. 7, 1912, p. 60; Josephé dans les sept copies existantes de XIV—XVII siècle de l'œuvre „Le miracle du bulgare Georges“ d'après la rédaction russe; et enfin Stéphane dans une seule copie de XIV siècle d'après la rédaction bulgare-serbe de la même œuvre. Cf. Gofubinski, Le croquis bref, p. 34; Drinov, La revue historique de l'Eglise bulgare (en bulgare), Vienne, 1869, pp. 25—26; Cuhlev, Histoire, pp. 361—364; Zlatarski, Histoire, vol. 1, p. 216 sqq.; 261—262. Aussi ce qui concerne „le miracle“ — cf. I. Snegarov, Une ancienne narration bulgare „Le miracle du Bulgare Georges“ comme une source historique (en bulgare), GDA, 4 (1954—1955), vol. 2, pp. 217—241, et B. Angelov, Les anciens textes slaves (en bulgare), Izvestija na Instituta za bălgarska literatura. Le dernier nom semble le plus probable. Le fait non remarqué jusqu'ici parle en sa faveur suivant lequel un certain Stéphane avait une activité de premier plan parmi les métropolitains de Preslav — cf. Synodique du tzar Boril, éd. M. G. Popruženko, Bălgarski starini, vol. 8, Sofia, 1928, p. 150.

²³ ... delictet quia favore vestro (de l'empereur Basile I^{er}) frater et coepiscopus noster Ignatius in Vulgarorum regione consecrare praesumpsit antistitem ... Verum tamen saltem nunc iam dictum reverentissimum praesulem ab illius regionis depositione salubribus monitis, quaesumus, coercete; alioquin nec ipse canonicam effugiet ultionem — Hadriani II papae epistolae, éd. E. Perels, MGH Epistolae, Berlin, vol. 6, 1925, 2^e partie, vol. 2, pp. 759—60. De ce contexte il semble résulter que la décision était prise mais que le préposé désigné de l'Eglise bulgare n'était pas encore consacré. Il est donc possible que cette consécration n'a eu lieu qu'après novembre 870, bien que le clergé et les évêques grecs aient eu déjà en Bulgarie depuis longtemps une certaine activité.

au cours de cette période que l'organisation de l'Eglise en Bulgarie était déjà un fait accompli. La preuve des rapports existant entre la Bulgarie et Rome était un avertissement efficace pour Byzance. Comme il y avait une possibilité de perdre entièrement les territoires bulgares, le caractère de la subordination de ce diocèse envers le patriarcat a passé au second plan. Il en résultait donc non seulement une décision rapide des autorités byzantines mais aussi un accord avec les émissaires de Boris-Michel. On peut difficilement supposer que cet accord était entier et que Byzance ne se soit pas laissé une possibilité d'ingérence dans les affaires religieuses de la Bulgarie et que Byzance ne voulait pas avoir d'influence sur les relations entre les deux parties. Nous voulons tâcher de déterminer quelles étaient les relations de cette organisation avec Constantinople. Bien que nos opinions qui coïncident jusqu'ici avec les opinions de toute l'historiographie diffèrent dans ce cas, on peut classer les historiens dans la question de l'obédience religieuse de la Bulgarie pendant cette période en deux groupes suivant leur point de vue. E. Gołubiński a été le premier, qui a émis l'hypothèse sur le caractère de la subordination du diocèse bulgare envers le patriarcat de Constantinople. Selon lui, bien que dans l'Eglise orientale dans la hiérarchie, la dignité d'archevêque — métropolitaine autocéphale — existait, ce titre est peu probable concernant le chef de l'Eglise bulgare. Selon lui l'archevêque bulgare portait ce titre seulement parce que les Bulgares s'étaient efforcés jusque là d'avoir un archevêque dans le sens de l'Eglise romaine.²⁴ Gołubiński sans donner des motifs suffisants à l'appui de son opinion, l'a exprimée néanmoins sous une forme catégorique. I. Snegarov, le célèbre chercheur dans le domaine de l'Eglise bulgare, s'est attelé à cette tâche dans beaucoup de ses travaux. Il a donc affirmé que le métropolitaine bulgare selon Gołubiński avait aussi une charge d'exarque au patriarcat de Constantinople.²⁵ A cette hypothèse de Snegarov se sont ralliés les savants, qui voient en Jean l'Exarque le chef de l'Eglise bulgare.²⁶ Les arguments de Snegarov portent surtout sur la signification du terme „antistes“ existant dans la lettre du pape Adrien II à l'empereur Basile I^{er}, citée ci-dessus, qu'il conteste et sur le fait de figurer comme archevêque bulgare dans les index byzantins des grades officiels, et par la lettre du pape Jean VIII au patriarche Ignace et au clergé constantinopolitain (août 878), et enfin du fait que Rome connaissait la subordination du diocèse bulgare envers le patriarcat, y compris la nomination des évêques. V. N. Zlatarski s'est rallié à la seconde opinion. Il a soumis à une critique sévère l'opinion de Gołubiński. Contrairement à ce dernier, il était d'avis que l'archevêque bulgare devait être un métropolitaine autonome et seul le pouvoir suprême revenait au patriarcat. Pourtant cet auteur lui aussi ne s'est pas efforcé de motiver d'une manière plus approfondie son opinion se référant seulement à la lettre citée du pape Adrien II avec le terme „antistes“ mais en lui

²⁴ Gołubiński, *Le croquis bref*, pp. 30 et 254—256.

²⁵ Le patriarcat d'Ohrid (en bulgare), Sofia, 1919, pp. 3—4; *La fondation*, pp. 35—89; *Le premier patriarcat*, p. 11.

²⁶ V. S. Kiselkov, *Les études et les esquisses de l'ancienne littérature bulgare* (en bulgare), Sofia, 1956, p. 98; un peu différemment E. Georgiev, *L'épanouissement de la littérature bulgare en IX^e—X^e siècle* (en bulgare), Sofia, 1962, p. 210.

donnant une signification contraire à celle de Snegarov.²⁷ D'ailleurs, tous ces arguments de Zlatarski figurent dans l'annotation. Il ne réfléchit pas suffisamment au caractère de cette autonomie d'archevêque bulgare par rapport à Constantinople. Les historiens penchent vers l'une ou l'autre thèse et ne discutent pas ce problème.²⁸ Cependant la base sur laquelle cette source repose peut être élargie un peu. Vu l'absence de données directes des sources déterminant clairement les rapports ecclésiastiques de la Bulgarie avec Constantinople, toute la discussion, comme il ressort de ce qui précède, se ramène à l'interprétation de la titulature de chef de l'Eglise bulgare. L'unique mention moderne concernant cette titulature remontant au IX^e siècle se trouve dans la correspondance du pape avec diverses personnes concernant le sort de la province bulgare ecclésiastique. Ceci bien que dans la lettre citée déjà plusieurs fois du 10. XI. 871 le pape Adrien II nomme quelques hiérarques ecclésiastiques dans la Bulgarie „antistes“. La signification de ce terme est controversée. Certains savants l'expliquent comme le titre de chef autonome de l'Eglise.²⁹ D'autres, et surtout Snegarov, contestent cette explication rappelant l'existence de nombreux titres similaires désignant un simple évêque.³⁰ Selon nous-mêmes cet argument ne peut pas avoir le pouvoir d'une preuve. Snegarov, rappelant cette analogie cite des données de sources postérieures. Mais cela n'est pas important. Car, en l'occurrence, nous considérons que le titre „antistes“ était pris du contexte d'attributions et seulement à cette époque-là soumis à la discussion, Adrien II écrit : ... *frater et coepiscopus noster Ignatius in Bulgarorum regione consecrare praesumpsit antistitem*.³¹ Ainsi donc, si le pape nomme le patriarche et en même temps soi-même comme simple évêque il semble qu'on ne peut pas tirer de conclusions quant à la signification du terme „antistes“ dans ce cas déterminé comme le fait Snegarov. Cet auteur cite le cas où le métropolite de Thessalonique au concile de 869—870 a signé comme archevêque.³² Snegarov considère que cela constitue un argument attestant l'identité de souverain de l'Eglise bulgare avec le métropolite dans le sens occidental. Nous pouvons citer plusieurs exemples similaires. Par exemple l'archevêque de Chypre au V^e siècle ayant sous sa juridiction une métropole autocéphale, signifiait seulement comme évêque, et beaucoup d'autres simples métropolitains.³³ A ce concile aussi le patriarche de Constantinople signifiait comme archevêque³⁴ et une fois même seulement comme évêque³⁵ et

²⁷ Zlatarski, Histoire, vol. 1—2, p. 147, ann. 1.

²⁸ Drinov, La revue historique, p. 26 sqq.; Cuhlev, Histoire, pp. 360 sqq.; et dernièrement Dinekov, Histoire, p. 35, et G. Ostrogorski, Histoire de Byzance (en serbo-croate), Beograd, 1959, p. 231.

²⁹ Zlatarski, Histoire, vol. 1—2, p. 148, et V. Zaykin, Compte rendu de l'œuvre de I. Snegarov, Histoire d'archevêché d'Ohrid, vol. 1, Przewodnik historyczno-prawny, 2 (1931), vol. 2—3, p. 329.

³⁰ Snegarov, La fondation, p. 37.

³¹ Cf. ann. 32.

³² Snegarov, La fondation, p. 35.

³³ Ephèse, Thessalonique, Dyrrachion — cf. Mansi Sacrorum conciliorum, vol. 13, 1902, col. 134 sqq.

³⁴ Ibidem, col. 366 et 497.

³⁵ Ibidem, col. 497.

le pape paraît en ce temps-là comme „beatissimusque archiepiscopus veteris Romae“³⁶. Dans les actes du synode de Constantinople de 812—814 aussi le patriarche constantinopolitain est intitulé archevêque.³⁷ Enfin il en est de même au VIII^e concile œcuménique (868—870), auquel non seulement le métropolite de Thessalonique mentionné par Snegarov, mais aussi le patriarche de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem et le pape sont intitulés de la même manière.³⁸ C'est la preuve que ces titres étaient courants pendant cette période.³⁹ C'est pourquoi le terme „antistes“ pouvait, mais ne devait pas nécessairement signifier le souverain de l'Eglise bulgare, bien que le contexte de l'assignation le fasse supposer. La lettre d'Adrien II met distinctement en rapport, bien qu'elle ne le mentionne pas, à la décision de 4. III. 870, dont il résulte la décision d'accomplir l'ordination mentionnée dans cette lettre. Par conséquent s'il s'agissait d'un simple évêque cela ne serait pas conforme au principe accepté dans toute la littérature avec laquelle nous ne sommes pas en contradiction, et suivant laquelle les postulats de Boris-Michel étaient à cette époque accomplies par le patriarcat. D'autre part, si cet „antiste“ devait être seulement l'un de ces archevêques désignés et envoyés en Bulgarie après 4. III. 870 par le patriarcat, nous ne voyons pas de raison pour laquelle lors de la décision de sa consécration le pape pouvait se plaindre. Il reste seulement la troisième possibilité, et notamment, que lui-même était le chef de l'Eglise bulgare. Le successeur d'Adrien II (mort en 872), le pape Jean VIII, menait une vaste action diplomatique tendant à restituer le diocèse bulgare à Rome. De la correspondance échangée à cette époque nous apprenons les faits suivants, qui peuvent déterminer plus exactement les conclusions sur l'identité du terme „d'antistes“. Dans la lettre envoyée entre le mois de novembre 872 et le mois de mai 873 à Boris-Michel, le pape Jean VIII menace de déposer et d'anathémiser tout le clergé, c'est-à-dire... *episcopos ac presbiteros Grecorum, qui illic (en d'autres mots de Bulgarie) inveniuntur*.⁴⁰ Dans la seconde lettre envoyée en même temps au duc de Croatie Domagoj le pape Jean VIII mentionne que le patriarche Ignace de Bulgarie... *quandam scismaticum sub nomine archiepiscopi destinavit*.⁴¹ Ces attributions parfaitement authentiques certifient nettement l'existence en Bulgarie, outre un nombreux clergé de grade inférieur, au moins de quelques évêques. On y mentionne aussi la dignité du chef de l'Eglise bulgare. Celle d'un archevêque. Le premier de ces deux renseignements exclut totalement la possibilité avancée d'une identité entre „antistes“ avec celle d'un simple évêque. La seconde permet avec une grande probabilité de relier l'information contenue dans la lettre d'Adrien II avec celle de la lettre de Jean VIII à Domagoj. Le fait qu'Adrien II menace d'anathème le

³⁶ Ephèse, Thessalonique, Dyrrachion — cf. *Mansi Sacrorum conciliorum*, vol. 13, 1902, col. 497.

³⁷ *Ibidem*, vol. 14, 1902, col. 131 sqq.

³⁸ *Ibidem*, col. 18 et 158.

³⁹ Cf. aussi la correspondance du pape Jean VIII, dans laquelle celui-ci emploie plusieurs fois pour se nommer soi-même ou les métropolites occidentaux seulement le titre d'évêque, par exemple parlant de Méthode—*Johannis VIII papae epistolae*, pp. 281—282.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 277.

⁴¹ *Ibidem*, p. 278.

patriarche Ignace dans le cas de la consécration d'„antistes“ pour la Bulgarie vient appuyer cette affirmation.⁴² Pourtant le pape Jean VIII en constatant: Qui (le patriarche Ignace) frequentur ob hoc excommunicatus non solum quievit, verum etiam illuc... archiepiscopi destinavit,⁴³ — prouve que la consécration était exécutée malgré l'excommunication pontificale. Cela mène à reconnaître l'identité d'antistes avec cet archevêque bulgare. Il reste une question essentielle de savoir qui était l'archevêque. Il existe trois possibilités. La première — que le souverain de l'Eglise bulgare était un archevêque dans le sens occidental, romain, c'est-à-dire simplement métropolitain. La seconde — qu'il était archevêque-métropolitain autocéphale comme à Chypre ou de la Justiniana Prima, et enfin — qu'il était un simple archevêque autocéphale. Dans la correspondance ultérieure de Jean VIII nous trouvons une mention d'évêque qui, peut être, grâce à une désignation d'un autre évêque, nommé par lui, permet de le reconnaître comme un archevêque bulgare sans discuter de sa personne.⁴⁴ Cela prouve seulement qu'il remplissait les fonctions normales de métropolitain. Les autres renseignements permettent de constater l'existence dans le diocèse bulgare de nombreux évêchés.⁴⁵ C'est pourquoi on doit éliminer d'emblée la troisième possibilité concernant le caractère d'archevêque bulgare parce que l'archevêché autocéphale ordinaire ressemblait à l'archevêché occidental avec cette seule exception qu'il ne pouvait pas tenir sous sa suprématie d'autres évêchés. Nous ne pouvons arriver ainsi à des conclusions, parce que les fonctions intérieures dans le diocèse de métropolitain ou d'archevêque métropolitain autocéphale ne différaient pas. Bien que nous ayons relevé la faillibilité d'une argumentation appuyée sur les titres par leur caractère fragmentaire, nous sommes obligés d'y revenir. Parallèlement à la correspondance des papes Adrien II et Jean VIII analysée ci-dessus, le chef de l'Eglise bulgare figure anonymement sous le titre d'archevêque en tête de l'œuvre de Pierre le Sicilien portant sur les Pauliciens rédigée en 872 et dédiée à ce prélat.⁴⁶ Il est difficile de supposer que Pierre le Sicilien s'engageait dans les nuances de la titulature entre le terme d'archevêque dans la signification byzantine et occidentale. Les suggestions de Snegarov⁴⁷ concernant l'intention de la nomination par le patriarcat de Constantinople d'archevêque bulgare dans le sens de simple métropolitain, parce que les Bulgares avaient sollicité auparavant d'en avoir un de Rome, ne peuvent constituer un pouvoir de preuve. Ceci sans savoir si les Bulgares étaient à cette époque si bien orientés dans ces nuances. Mais même s'il en avait été ainsi, cela n'était pas universellement connu et devait aussi être oublié. On peut donc supposer que les mentions suivantes données à l'archevêque bulgare dans le sens que ce titre avait dans le monde byzantin

⁴² Cf. ann. 23.

⁴³ Ibidem, p. 278.

⁴⁴ Ibidem, p. 60, cf. aussi ann. 22.

⁴⁵ Ibidem, pp. 62—63, 66—67, 294—265; cf. aussi Genesios, éd. C. Lachmann, *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*, Bonnae, 1834, p. 97 et Theophanes Continuatus, p. 342.

⁴⁶ Migne, *Patrologia Graeca*, Parisiis, vol. 104, 1864, col. 1231 et *Fontes Historiae Bulgaricae*, vol. 8, 196, p. 108; cf. aussi H. Grégoire, *Sur l'histoire des Pauliciens*, *Bulletin de l'Académie royale de Belgique, Classe des Lettres, sciences morales et politiques*, 22 (1936), p. 224.

⁴⁷ La fondation, pp. 35—39; Le premier patriarcat, p. 12.

est en accord avec ses propres compétences. L'état de choses contraires eût exigé conformément aux sources byzantines quelques explications et discussions. Or nous ne rencontrons pas du tout cela dans ces sources. Le chef de l'Eglise bulgare emploie par la suite ce titre non seulement dans toutes les copies écrites en terre bulgare à la fin du IX^e et au début du X^e siècle „Le miracle du Bulgare Georges“⁴⁸ mais il est mentionné comme archevêque aussi dans les deux lettres qui lui sont adressées personnellement non datées du patriarcat de Constantinople Nicolas Mystique (mort en 925).⁴⁹ L'empereur Constantin VII Porphyrogénète lui donne le même titre en parlant de la conversion de la Bulgarie dans le panégyrique de son arrière-grand-père l'empereur Basile I^{er} écrit après 948 et conservé comme un cinquième livre de compilation appelé Theophanes Continuatus.⁵⁰ Enfin comme archevêque il agit en qualité de chef de l'Eglise bulgare dans deux *Notitiae Dignitatum* byzantines connues sous le nom de Kletorogion et Taktikon de Benešević. La première d'entre elles était rédigée à la fin du IX^e siècle, et la seconde le plus probablement, en 921—934.⁵¹ Ces dernières attributions compliquent un peu l'image précédente des statuts de l'organisation de l'Eglise bulgare envers Byzance. Surtout l'archevêque bulgare y est mentionné à un rang très élevé — à la 13^e et 16^e place, immédiatement après le syncelle du patriarcat de Constantinople.⁵² Cependant les métropolitains, les simples archevêques autocéphales et les évêques n'y occupent que les 58^e à 60^e places.⁵³ A notre avis cela préjuge cette affaire, et confirme d'une manière certaine que l'archevêque bulgare n'était pas un simple métropolitain bulgare soumis au patriarcat. Dans ce cas il se serait trouvé parmi les autres métropolitains à la 58^e place du tableau. D'autre part ces places mentionnées du tableau qui font supposer qu'il s'agit d'un archevêque métropolitain autocéphale sont significatives. Donc ce n'était pas seulement un hiérarque de ce grade dans les terres soumises au patriarcat constantinopolitain. Et cependant le métropolitain autocéphale de Chypre dont on ne peut mettre en doute l'existence ne figura pas dans les *Notitiae Dignitatum*. C'est la preuve d'une différence distincte entre la position de deux hiérarques envers le patriarcat. Selon Snegarov ce serait une indication permettant d'admettre l'hypothèse de l'existence d'un exarchat bulgare.⁵⁴ Cela signifie que le métropolitain bulgare était un remplaçant et le vicaire du

⁴⁸ B. Angelov, Les anciens textes slaves, p. 163—167.

⁴⁹ Fontes, vol. 8, pp. 188 et 223.

⁵⁰ P. 342 — cf. aussi Moravcsik, Byzantinoturcica, Berlin, vol. I, 1958, pp. 151, et A. P. Každan, De l'histoire de la chronographie byzantine du X^e siècle (en russe), VVr, 21 (1962), pp. 95—117.

⁵¹ V. Benešević, Die byzantinischen Ranglisten nach dem Kletorogion Philothei (De Cer., I. II. c. 32) und nach der Jerusalemer Handschriften zusammengestellt und revidiert, Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher, 5 (1926), vol. 1—2, pp. 97—167 et G. Ostrogorski, Taktikon d'Uspienski et Taktikon de Benešević. Du temps de leur création (en serbo-croate), Zbornik radova Vizantološkog Instituta SAN, 3 (1953), pp. 39—59, et Fontes, vol. 8, pp. 121—123.

⁵² Benešević, Ranglisten, p. 116 — en rapport à la composition du synklit cf. N. Skabalanovič, L'état byzantin et l'église (en russe), SPb, 1893, pp. 156—157.

⁵³ Benešević, Ranglisten, p. 122 sqq.; 144.

⁵⁴ Snegarov, Le patriarcat d'Ohrid, pp. 3—4.

patriarche sur le territoire de l'Etat bulgare. Le terme exarque avait perdu pourtant depuis longtemps une telle signification et il ne pouvait pas être au IX^e et au X^e siècle utilisé pour indiquer un haut dignitaire ecclésiastique, un métropolite possédant les prérogatives mentionnées, ceci d'autant plus qu'une telle forme d'administration séparée ecclésiastique dans ces terres n'existait pas pendant cette période.⁵⁵ Donc l'hypothèse de Snegarov n'étant pas suffisamment motivée doit tomber. Il existe notamment une autre explication de cet événement. L'Eglise bulgare n'est pas mentionnée dans les „Notitiae episcopatum“, c'est-à-dire les listes des métropolies, des archevêchés autocéphales et des évêchés soumis au patriarcat constantinopolitain. Pendant la période dont il est question ici deux Notitiae episcopatum se réfèrent indirectement. Ce sont: Notitia Basilii, rédigée pendant le pontificat de Photius⁵⁶ et la liste dressée sous le règne de l'empereur Léon VI (886—912) et le patriarche Nicolas Mystique cité ci-dessus.⁵⁷ Une autre signification qui constitue également une confirmation est l'ainsi dite Nea Tactica, rédigée probablement sous le règne de l'empereur Constantin VII Porphyrogénète (944—959).⁵⁸ Car bien qu'on y trouve quelques archevêchés appartenant à l'Etat bulgare, aucunes des *Notitiae episcopatum* déjà citées, ne donnent des informations sur l'existence d'un diocèse bulgare séparé. L'unique mention date seulement de la deuxième moitié de X^e siècle. Notamment, dans la liste des évêchés dressée sous le règne de l'empereur Jean Tzimiscès (969—976) paraît l'archevêché bulgare, aussi bien que l'archevêché de Chypre.⁵⁹ La situation identique de la Bulgarie et de Chypre dans ces Notitiae episcopatum pourrait par conséquent être la première indication concernant la structure des relations entre le patriarcat et l'Eglise bulgare. Sa valeur est soulignée, par le caractère officiel de cette source. Sur cette base on peut, à notre avis, supposer que le chef de l'Eglise bulgare avait aussi le titre archevêque-métropolite autocéphale. Les données de Klétorologion de Philoteos et Taktikon de Benešević ne contredisent pas tout à fait cela. Il en résulte que la différence entre ces deux dignitaires concernait exclusivement leurs contacts personnels avec le patriarcat. Nous constatons qu'ils se limitaient à leur nomination. L'archevêque de Chypre était nommé et consacré par son propre épiscopat en accord avec les prescriptions canoniques.⁶⁰ Par contre le choix et la consécration d'archevêque bulgare dépendait en quelque manière du patriarcat et peut-être aussi de l'agrément de

⁵⁵ *Ῥάλλη καὶ Πότλη, Σύνταγμα*, vol. 2 (1852), pp. 237—240; vol. 3 (1853), pp. 404, 539, 570, 580, 585; vol. 5 (1855), p. 533; vol. 6 (1859), p. 286; cf. aussi K. M. Kuev, En ce qui concerne le titre „exarque“ dans l'ancienne littérature bulgare (en bulgare), III, 14—15 (1964), pp. 325—345.

⁵⁶ G. Parthey, Hieroclis Synecdemus et Notitiae graecae episcopatum, Berolini, 1866, pp. 54—94; aussi H. Gelzer, Georgii Cyprii Descriptio Orbis romani, Lipsiae, 1890, p. 3 sqq.

⁵⁷ H. Gelzer, Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae episcopatum, Abhandlungen der königlichen Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Phil.-Philol. klasse, 21 (1901), pp. 549—567.

⁵⁸ Gelzer, Georgii Cyprii Descriptio . . ., pp. 57—84.

⁵⁹ Gelzer, Ungedruckte . . ., pp. 569—572; cf. aussi: Ungedruckte und wenig bekannte Bistümerverzeichnisse der orientalischen Kirche, Byzantinische Zeitschrift, 2 (1892), p. 54.

⁶⁰ *Ῥάλλη καὶ Πότλη, Σύνταγμα*, vol. 6 (1859), s. v. *μητροπολίται* aussi, Pravilata, vol. 2 (1913), s. v. mitropolit.

l'empereur. Nous prenons ici en considération la supposition de Snegarov fondée sur les données du „Miracle du Bulgare Georges“. Cet historien estime qu'il résulte de ce contexte que Boris-Michel a donné son accord au choix fait et à la consécration avant l'envoi de l'archevêque Stéphane en Bulgarie, en 870.⁶¹ C'est fort probable qu'à cette époque on ait fixé le principe réglant cette question portant sur la désignation des archevêques bulgares. Bien sûr, après les consultations avec le souverain bulgare celui-ci devait être désigné peut être par l'empereur et seulement après la consécration des mains du patriarche! C'était une omission d'une procédure normale canonique. Mais il faut souligner que c'est seulement par une telle pratique que l'empereur et le patriarche pouvaient préserver leur souveraineté réelle et le contrôle sur l'Eglise bulgare. La désignation personnelle par l'empereur Basile II en 1018 du premier archevêque métropolite d'Ohrid autocéphale vient appuyer ce point de vue.⁶² Cela ne pouvait être un cas sans précédent. Il n'est donc pas exclu que l'empereur restituait dans ce cas des droits qu'il avait auparavant en ce qui concerne le chef de l'Eglise bulgare et dont sans doute l'archevêché d'Ohrid était la continuation. Cette probabilité est confirmée aussi par toutes les désignations successives des archevêques d'Ohrid faites postérieurement. Elles étaient effectuées exclusivement parmi le clergé grec par le patriarcat et l'empereur.⁶³ Nous pouvons rappeler aussi que les métropolites russes après la conversion de la Russie au christianisme et après la fondation sur son territoire d'une organisation ecclésiastique étaient généralement des Grecs envoyés de Constantinople.⁶⁴ La métropolie russe au contraire agissait d'après les *Notitiae episcopatum* bien que dans la majorité des cas sans archevêchés soumises à elle.⁶⁵ Cela confirme aussi notre supposition sur la situation de l'archevêque bulgare. La mention qui en est faite dans les *Notitiae dignitatum* (Kletorologion et Taktikon) permet seulement de douter de l'appartenance ethnique et politique à la Bulgarie des personnes proposées par les autorités byzantines. Ceci surtout, si on tient compte du rang élevé occupé par l'archevêque bulgare dans ces deux listes de grades. L'archevêque bulgare tient immédiatement après le syncelle du patriarche constantinopolitain. C'était l'un des plus importants membres du clergé de l'Empire. Compte tenu de ses fonctions remplies auprès du patriarche et de l'empereur il appartenait aussi au *synklit* de ce conseil du corps de l'empereur.⁶⁶ Il y a donc une possibilité que l'archevêque

⁶¹ Snegarov, *La fondation*, pp. 32—33, ann. 2.

⁶² B. Granić, *Kirchenrechtlichen Glossen zu den vom Kaiser Basileios II dem autokephalen Erzbischof von Achrida verliehenen Privilegien*, Byzantion, 12 (1937), pp. 395—415; cf. aussi G. Ostrogorski, *Histoire*, p. 296, ann. 1 à juste raison contre Zlatarski, *Histoire*, vol. 1, partie 2, p. 17 sqq.

⁶³ Ibidem; cf. aussi Snegarov, *Histoire*, vol. 1, pp. 285—316.

⁶⁴ E. Honigmann, *Studies in Slavic Church History*, Byzantion, 17 (1944—1945), p. 128 sqq.; aussi A. Ammann, *Die ostslavische Kirche im jurisdiktionellen Verband der byzantinischen Grosskirche*, *Das ostliche Christentum*, N. F., 13 (1955).

⁶⁵ Par exemple dans *Notitiae episcopatum* à l'époque de l'empereur Alexios I (1081—1118) η *ῥωσσία* est mentionné à la 60^e place, parmi autres métropolites — Parthey, *Hieroclis Synecdemus*, p. 97; aussi Gelzer, *Ungedruckte und wenig bekannte Bistumerverzeichnisse*, *Byzantinische Zeitschrift*, 1 (1892), p. 253.

⁶⁶ Skabalanovič, (op. cit.), pp. 156—157, cf. aussi G. Ostrogorski, *Rapports entre l'Eglise et l'Etat à Byzance* (en russe), *Annales de l'Institut Kondakov*, 4 (1931), pp. 121—132.

appartint aussi au synklit. Il est difficile de ne pas être stupéfait qu'une telle situation fût occupée par un Bulgare ou même un Grec, mais soumis entièrement à son souverain bulgare, comme cela est visible des relations entre le patriarche de Constantinople et l'empereur byzantin.⁶⁷ Notre argumentation ne s'arrête pas là par suite des données mentionnées. Des preuves ultérieures mais décisives sont fournies par des sources postérieures. En les examinant en ordre chronologique nous commencerons par un document de l'empereur Basile II établissant les lois et les privilèges de l'archevêché d'Ohrid mentionné déjà. C'est le deuxième en train de documents, complétant la nomination de 1019. Dölger le date du 20 mai 1020.⁶⁸ Bien qu'il ne soit que sous la forme de transumpt en chrysobulle délivré par l'empereur Michel VIII Paléologue en 1272 confirmant les lois de l'archevêché d'Ohrid, le texte est authentique et n'inspire pas de doute.⁶⁹ Il contient à plusieurs endroits des formules très intéressantes pour nous, auxquelles on n'accordait pas, il nous semble, une attention suffisante dans le temps. Dans le premier d'entre eux le signataire du document, l'empereur Basile II, préserva intactes les limites du diocèse bulgare et fait de bonnes recommandations destinées aux questions ecclésiastiques de la Bulgarie par ses prédécesseurs.⁷⁰ De quelles recommandations s'agit-il? Basile II constate qu'elles étaient prescrites par des souverains avant lui. Du contexte du document il semble résulter que cette détermination concerne les souverains bulgares mentionnés avant Pierre (927—969) et Samuel (976—1014). Nous supposons cependant que c'est là seulement une impression superficielle. Basile II faisait allusion ici comme il semble de prédécesseurs beaucoup plus lointains, mais à ceux, qui formaient l'organisation ecclésiastique dans le territoire de la Bulgarie nouvellement convertie. Il est difficile de supposer que le conquérant nommait les représentant de la dynastie bulgare ses prédécesseurs. D'autant plus que les statuts de l'Eglise bulgare sous leur règne n'était pas entièrement en faveur de Byzance. Ni dans le premier, ni dans le document analysé on ne mentionne le patriarcat bulgare existant selon l'opinion de presque toute l'historiographie des environs de 919.⁷¹ Il en résulte qu'il ne pouvait s'agir de lois de l'Eglise bulgare en 919—1018. Il reste donc seulement la constatation que Basile II reliait dans son chrysobulle de 1020 à la décision de 870. Plus distinctement encore une telle solution donnant une interprétation du fragment analysé est confirmée par le passage qui se trouve un peu plus bas. Basile II y souligne qu'il a maintenu

⁶⁷ Skabalanovič, passim.

⁶⁸ F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden der oströmischen Reiche*, vol. 1 (565—1025), München—Berlin, 1924, p. 103—104. Edition critique: V. N. Beneševič, *Catalogus codicum manuscriptorum graecorum qui in monasterio sanctae Catharinae in monte Sinai asservantur*, St. Petersburg, 1911. Pour les détails voir J. Ivanov, *Les antiquités bulgariennes en Macédoine*, éd. 2, Sofia, 1931, pp. 556—559.

⁶⁹ Cf. B. Granič, *Kirchenrechtlichen Glossen*, passim. Voir entre autres aussi Ivanov, *Les évêchés dans l'archevêché d'Ohrid au début du XI^e siècle (en bulgare)*, *Spisanie na BAN*, 1 (1911), pp. 93—112; S. Novakovič, *L'archevêché d'Ohrid au début du XI^e siècle (en serbo-croate)*, *Glas SAN*, 76 (1908), pp. 1—62.

⁷⁰ Ivanov, p. 558... *Τῷ γὰρ ἀρχιεπισκόπῳ Βουλγαρίας ταύτας ἐκνρώσαμεν ὡς καὶ ἀπὸ παλαιῶν τὸ κῆρος ἦν αὐτῷ καὶ ἡ ἐξουσία παρὰ τῶν ἀρχαίων τεύχεται.*

⁷¹ *Histoire de Bulgarie (en bulgare)*, Sofia, vol. 1 (1954), p. 120.

ces droits aussi bien que le pouvoir donné à l'archevêque d'Ohrid (de Bulgarie) que celui-ci possédait depuis longtemps des souverains précédents. Il n'a rien détruit de ce qui avait été fixé auparavant en faveur de l'archevêque bulgare et il décide que tout resterait intact sans y toucher.⁷² Il ne fait aucun doute que tel était le caractère du diocèse d'Ohrid après 1018 et on peut considérer sur cette base aussi la Bulgarie depuis 870 métropole autocéphale. Une des données suivantes qui présentent une importance dans nos arguments est la mention de statuts de l'Eglise bulgare dans rédigés à la fin du XII^e siècle par un moine sicilien Nil Doxopatros.⁷³ Cet auteur était très bien informé et il n'y a aucune raison pour ne pas avoir confiance en lui.⁷⁴ Il constate que la Bulgarie avait la même administration ecclésiastique que Chypre, c'est-à-dire une métropole autocéphale. Nil souligne pourtant que la Bulgarie n'a pas toujours été nommée ainsi, mais seulement du moment de domination par les Bulgares.⁷⁵ Cette information ne peut causer aucun doute, mais conduit à certaines suppositions. L'œuvre de Nil était créée pendant la période où à Ohrid il y avait tendance d'annexion de cet archevêché à la métropole autocéphale de Justiniana Prima fondée par l'empereur Justinien le Grand (527—565) et délaissé plus tard.⁷⁶ Si même la mention de Nil provient de la connaissance de cette tendance des archevêques d'Ohrid, il ne saurait en être question. Ce qui est important, c'est surtout l'indication sur le traditionalisme que comportent ces tendances. La tradition de Justiniana Prima avait de fortes racines dans la législation byzantine, et notamment dans le Nomokanon de Photius, par l'intermédiaire duquel elle était connue dans les milieux ecclésiastiques de l'hérarchie constantinopolitaine, et par tant à Ohrid. L'excellent commentateur des lois canoniques orthodoxes Théodore Balsamon vivant à la fin du XII^e et au commencement du XIII^e siècle,⁷⁷ mentionne deux fois l'ancienne métropole autocéphale bulgare, jusqu'au temps de Justinien le Grand. Il le fait pour la première fois dans le commentaire de ce Nomokanon,⁷⁸ la seconde fois dans le commentaire du second canon du II^e concile œcuménique concer-

⁷² Ivanov, p. 558—559, ... οὐ γὰρ παραχαράττομέν τι ἐκ τῶν προτυποθέτων τῇ ἀρχιεπισκοπῇ Βουλγαρίας ἀλλ' εἰ καὶ ἡμυνρόθησαν ἀντισιορῶμεν καὶ ἀνατιποῦμεν διὰ τοῦ παρόντος σιγγιλίου ἡμῶν ἀπαράθραυστά τὲ διατηρεῖσθαι καὶ ἀκαινοτόμητα πάντα τὰ ἐξ ἀρχαίων ἀνήκοντα τῇ ἀρχιεπισκοπῇ.

⁷³ Edition critique: F. N. Finck, Des Nilos Doxopatres „τάξεις τῶν πατριαρχικῶν θρόνων, Vataršapat, 1902, p. 11 sqq. Voir aussi Ivanov, pp. 563—564.

⁷⁴ V. Laurent, L'œuvre géographique du moine sicilien Nil Doxopatri, Echos d'Orient, 50 (1937), pp. 5—30.

⁷⁵ Ivanov, p. 363 sqq. ... Ὁμοίως τῇ Κύπρῳ ἐστὶν αὐτοκεφαλὸς μὴ ὑποκειμένη τινὶ τῶν μεγίστων θρόνων ἀλλ' αὐτὴ ὡς αὐτοκεφαλὴ ἀγομένη καὶ ὑπὸ τῶν ἰδίων ἐπισκόπων χειροτονουμένη καὶ ἡ Βουλγαρία ... μὴ οἶσα ἐξ ἀρχῆς Βουλγαρία ὕστερον δὲ διὰ τὸ αὐτὴν ὑπὸ τῶν Βουλγάρων κυριευθῆναι λέγεται Βουλγαρία ἐμ. νεν οὖν καὶ αὐτὴ αὐτοκεφαλὸς διὰ τὸ ὑπὸ βασιλικῆς ἐξουσίας ἀποσπασθῆναι τῆς χειρὸς τῶν Βουλγάρων ... διὸ καὶ ἔως τοῦ νῦν ... ἡ Βουλγαρία ὑπὸ μὲν τοῦ βασιλέως χαμβράνουν ἐπισκόπους χειροτονοῦνται δὲ οὗτοι ὑπὸ τῶν ἰδίων ἐπισκόπων ὡς εἴρηται καὶ καλοῦνται ἀρχιεπισκοπαὶ ὡς αὐτοκέφαλοι.

⁷⁶ V. N. Zlatarski, Prima Justiniana im Titel des bulg. Erzbischof von Achrida, Byzantinische Zeitschrift, 30 (1929), p. 484—489.

⁷⁷ K. Krumbacher, Geschichte der byzantinischen Literatur, ed. 2, München, 1896, p. 607, 609 sqq. Voir aussi Moravcsik, Byzantinoturcica, vol. I, p. 520.

⁷⁸ Πάλλη καὶ Πότλη, Σύνταγμα, vol. 1 (1852), p. 44 — compare aussi V. Nardakov, Les commentaires du Balsamon (en russe), Kazan, 1889.

nant l'inviolabilité du territoire du diocèse, son autonomie intérieure et sa juridiction d'archevêque-métropolitaine autocéphale.⁷⁹ Dans ces deux cas il ne mentionne pas du tout l'indication d'Ohrid avec Justiniana Prima. Balsamon se réfère exclusivement à la 131^e nouvelle de l'empereur Justinien le Grand qui comprend la décision de la désignation de ce diocèse.⁸⁰ On peut en déduire certaines probabilités provenant de ses données, même si elles ont des intentions tendancieuses envers l'archevêque d'Ohrid. En réalité une seule conclusion en résulte. C'est qu'Ohrid était situé sur le territoire du diocèse de Justiniana Prima. Mais nous laissons cette question de côté. Selon la 11^e nouvelle de l'empereur Justinien le Grand mentionnée déjà le diocèse de Justiniana Prima comprenait; Dacia Mediterranea, Dacia Ripensis, Moesia Superior, Dardania, Pravalitana, Macedonia Salutaris et une partie de la province Pannonia Secunda.⁸¹ En 870 presque toutes ces terres étaient incluses dans les frontières de l'Etat bulgare. Il est difficile dans ce cas d'exclure totalement la possibilité du renouvellement de ce diocèse par Byzance, même avec un autre centre, lorsqu'une telle occasion existait. Ainsi donc ces données viennent renforcer notre opinion sur l'hypothèse de la convocation en 870 d'une métropole autocéphale bulgare.

⁷⁹ Pravilata, vol. 1 (1912) p. 380—1.

⁸⁰ Sur le problème de XI Novaella (faux) voir les indications chez Zlatarski, Justiniana Prima, passim, aussi Dinekov, Histoire, p. 48 sqq. Texte dans *Ῥάλλη καὶ Πότλη, Σύγγραμμα*, vol. 5 (1855), pp. 219—223.

⁸¹ Corpus iuris civilis, vol. 3, Novellae, éd. R. Schoell, G. Kroll, Berolini, 1958, p. 654 sqq.

LE „ЛѢТОПИСЬЦЪ ВЪКРАТЦѢ“ DU RECUEIL DE SIMEON
(СИМЕОНОВ СБОРНИК) DE 1073

B. St. Angelov

Il est permis d'affirmer aujourd'hui que l'ancienne littérature bulgare comprenait de beaucoup plus nombreuses chroniques et autres ouvrages historiques que ceux qui nous sont connus à ce jour. L'épanouissement des lettres devait nécessairement comporter des œuvres avec des thèmes de ce genre. La très grande instruction des représentants marquants du monde des lettres, ainsi que les exigences de la classe dominante devaient tout naturellement porter vers des traductions ou la création d'ouvrages historiques. Tous, comme dans d'autres domaines de notre vie culturelle ces œuvres ont pénétré, elles également, en Bulgarie de Byzance. Les écrivains bulgares puisent largement dans les œuvres historiographiques de l'importante littérature byzantine. L'existence de traductions paléoslaves, et en particulier en vieux bulgare, de nombreuses chroniques byzantines sont un témoignage de l'intérêt marqué par la société bulgare pour l'historiographie.¹

Les renseignements dont on dispose mettent nettement en évidence cet intérêt qui s'est manifesté de très bonne heure. Il remonte au règne mouvementé du roi Simeon. Malheureusement aucuns manuscrits de cette époque ne sont parvenus jusqu'à nous. Les versions connues de certaines chroniques byzantines ne remontent qu'aux traductions qui en avaient été faites à l'époque. Même l'ouvrage historiographique bulgare original considéré comme le plus ancien n'est connu que par une version du XIII^e siècle.

La présence de versions tardives des divers ouvrages historiographiques ne signifie cependant pas qu'ils sont apparus aussi tard dans notre ancienne littérature. Ceci ne concerne pas seulement les œuvres historiographiques traduites, mais aussi des ouvrages bulgares originaux ou de compilation de ce genre. Les „Istorikii“ („Историкни въкратцѣ“) de Constantin de Preslav, le „ЛѢТОПИСЬЦЪ ВЪКРАТЦѢ“, publiés dans le célèbre recueil de Simeon de 1073, ainsi que d'autres œuvres de ce même recueil, qui traitent des problèmes de chronologie (f. 248, 250 sq.), en sont le meilleur témoignage.

Sur cette question qui présente pour l'histoire de notre culture un tel intérêt on doit rappeler les paroles suivantes de V. I. Grigorovič: „Краткие летописи южных славян, заключающая преимущественно события со второй половины XII столетия до половины XVI ст., будут всегда драгоценным материалом для истории болгар и сербов. Судя по содержанию их, оны

¹ Pour détails voir M. Weingart, *Byzantské kroniký v literatuře církevněslovenské, Přehled a rozbor filologický*, Bratislava, č. I, 1922, č. II, 1923.

были двух разрядов, болгарские и сербские. Болгарские, *еще не открытые в самой Болгарии*, встречаются в румынских переводах. Судя по этим переводам, можно заметить, что события, ими помеченные, относятся к сербам и болгарам, тогда как сербские летописи, сколько мне известно, ограничиваются только своим краем. *Что действительно существовали летописи болгарские*, в доказательство сего могу привести одну заметку, найденную мною в Номоканоне, хранящемся в библиотеке Букурещской митрополии. В Номоканоне этом после статьи о масалианах, глаголемых богомили, бабуни, следует статья о ложных учениях и в ней сказано; *кождо рече ѿкоже рече ѿоаннъ астенъ царь, нже въ летописци написано и в послоушество того прнводить, ѿкоже тамо пишє, ѿкоже ложна глаголаніа быша.*“ Это свидетельство почитаю я нелишним доказательством того, что *болгаре имели своих летописцев*. Подвергшись разорению, которому подобное находим только у чехов, книгохранилища их едва ли теперь сохранили остатки этих летописей. Тем не менее *следы болгарских летописей*, как я думаю, сохранились в Молдавии, Валахии и, может быть, в южной России, где случалось мне слышать о румынских летописях² („Les courtes chroniques des Slaves méridionaux, comprenant les principaux événements de la seconde moitié du XII^e siècle jusqu'au milieu du XVI^e siècle seront toujours un matériel précieux pour l'histoire des Bulgares et des Serbes. A juger de leur contenu elles (les chroniques) étaient bulgares et serbes. *On n'a pas découvert encore des Bulgares en Bulgarie même*, mais on les trouve dans des traductions roumaines. A juger de ces traductions on s'aperçoit que les événements qu'on y relate ont trait aussi bien aux Serbes qu'aux Bulgares, alors que les chroniques serbes à ma connaissance, ne sont limitées qu'à leur propre pays. *Que des chroniques bulgares aient existé* je peux en donner une preuve par une notice, trouvée par moi dans le Nomocanon conservé dans la bibliothèque de la métropole de Bucarest. Dans ce Nomocanon après les articles sur les masaliani, les récits sur les bogomiles, les babunes, suit un article sur les faux savants dans lequel on dit: *кождо рече ѿкоже рече ѿоаннъ астенъ царь, нже въ летописци написано и в послоушество того прнводить, ѿкоже тамо пишє, ѿкоже ложна глаголаніа быша.*“). Je considère que ceci est une preuve suffisante que *les Bulgares ont eu leurs propres chroniqueurs*. Cependant ils ont subi des destructions comme chez les Tchèques et c'est à peine maintenant qu'on a commencé à conserver des restes de ces chroniques dans des bibliothèques. Néanmoins, je crois qu'on trouve *des traces de chroniques bulgares* conservées en Moldavie, en Valachie et peut être même en Russie méridionale où justement il m'est arrivé d'entendre parler des chroniques roumaines.

A l'appui de ces suppositions et de ses observations Grigorovič donne certains extraits d'un chroniqueur roumain, écrites par le moine Mihail Mocsa en 1620, et publie en outre in extenso une chronique serbe du manuscrit,

² V. I. Grigorovič, O Serbii v ee otnošenijah k sosednim deržavam, preimuštenno v XIV i XV stoletijah, Kazan, 1859, Suppl. pp. 1—2.

dit de Gabarovski, dont il fournit également des variantes. L'écrivain roumain mentionne d'une manière très précise les sources dont il s'est servi pour son supplément sur l'histoire des Roumains, intimement liée à celle des Bulgares, des Serbes et des Grecs. Il y dit dès le début que: „Доселе извлекъ (переводя) из других словянских книг в язык наш жития и деяния императоров... Отселе я извлекал из других изводов о следующих царствованіях“³ („Jusqu'ici j'ai extrait (en traduisant) dans notre langue d'autres ouvrages slaves des Vies et des actes des empereurs... Depuis j'ai extrait d'autres sources sur les règnes suivants“).

L'éminent écrivain bulgare de la première moitié du XV^e siècle Constantin Kostenečki fait également allusion à l'existence et la diffusion d'ouvrage de chroniques parmi les Slaves méridionaux.

Sur ce moment initial de notre historiographie, qui était sans aucun doute beaucoup plus riche qu'on ne le pense, j'aimerais citer un ouvrage de chronique, inconnu ou bien très négligé en Bulgarie. Il nous permet de compléter nos connaissances sur les écrits historiographiques du IX—X^e siècle, met en lumière l'intérêt marqué par les milieux intellectuels à l'historiographie et son domaine d'action; il montre quelles étaient les sources de cet intérêt, les rapports réciproques entre les différents ouvrages historiographiques, etc. Cet ouvrage peu connu présente également un certain intérêt pour le développement des annales russes.

2

Il s'agit d'un ouvrage historiographique qui se trouve dans le Recueil de Simeon (Svetoslav) de 1073. Le „Лѣтописецъ“ („Chroniqueur“) ci-inséré est bien connu par les hommes de lettres. Dès 1859, Gorski et Nevostrouev le mentionnent en analysant le recueil.⁴ Deux années plus tard une partie de ce texte a été publiée par F. I. Bouslaev — le début (D'Auguste à Neruas) en ajoutant aussi de courtes notes au texte. Selon Bouslaev la chronique est certainement une traduction des œuvres du patriarche de Constantinople Nicéphore „Χρονογραφία σύντομος“⁵.

Pour l'instant le texte complet de la chronique n'existe que dans le manuscrit (conservé à Moscou, au Musée historique de l'Etat), et dans une seule édition photocopiée du Recueil (intégral) de Simeon (Svetoslav) de 1880 sous le titre „Изборник великого князя Светослава Ярославича 1073 года“ („Recueil du Grand duc Svjatoslav Jaroslavič — 1073“), édition de la Société des Amis des vieilles lettres, avec une préface de G. F. Karpov (Petersbourg, 1880). Malheureusement, cette édition rare n'a été émise qu'en

³ V. I. Grigorovič, op. cit., suppl., pp. 5, 7. Il faudrait que nos historiens accordent une plus grande attention à cette chronique roumaine.

⁴ Opisanie slavjanskikh rukopisej Moskovskoj Sinodalnoj biblioteki, Otdel II, 2, pp. 390—391.

⁵ F. I. Buslaev, Istoričeskaja hristomatija cerkovnoslavjanskogo i drevnerusskogo jazikov, Moskva, 1861, pp. 266—267, 282.

360 exemplaires dont l'un se trouve à la Bibliothèque de l'Académie bulgare des Sciences offert par l'Académie des Sciences de l'URSS.

La chronique du Recueil de Simeon est considérée uniquement comme source de la chronologie russe (tel que A. S. Belokourov, etc.). Sous l'angle des savants russes qui l'ont étudié ce point de vue est parfaitement justifié. Dans la science historiographique bulgare cet ouvrage n'a pas été introduit ni étudié. Le chroniqueur est complètement ignoré. Même le professeur Zlatarski ne le mentionne pas dans ses recherches très détaillées et précieuses sur le stade initial de l'historiographie bulgare, notamment dans les études intitulées „Les Bulgares ont-ils eu une chronologie?“⁶ et „L'ouvrage historique le plus ancien dans les vieilles lettres bulgares“⁷.

Dans la science historique plus récente le chroniqueur a retenu l'attention du savant tchèque très connu Miloš Weingart dans son ouvrage très précieux „Byzantské kroniký v literatuře cirkevneslovenské“ (partie I, Bratislava, 1922, pp. 55—62).

Il est admis scientifiquement que les „Istorikii“ de Constantin de Preslav sont apparues aux environs des années 894—895, et c'est pourquoi on les considère à juste titre comme l'ouvrage bulgare le plus ancien de ce genre (du moins dans l'état actuel de nos connaissances). Il est cependant incontestable que ce n'est pas les seuls écrits de chronique bulgare. D'autres œuvres — traduites, compilées ou originales — existaient également. Il est probable que les ouvrages historiques traduits constituaient la majorité. Ce point de vue est confirmé d'ailleurs par la chronique du Recueil de Simeon (Svetoslav) de 1073. Comme nous le verrons par la suite cette chronique comporte des similitudes avec les „Istorikii“ de Constantin de Preslav et avec le „ЛѢТОПИСЕЦЪ ВЪСКОРЪ“ („Chronique“) du patriarche Nicéphore. On peut donc en déduire que la chronique de Nicéphore est la source première commune des deux chroniques bulgares mentionnées. Un fait particulièrement important à relever est celui de l'ancienneté. Le chroniqueur du Recueil de Simeon (Svetoslav) est, en effet, la plus ancienne chronique slave datée, connue par le manuscrit de 1073. Les „Istorikii“ de Constantin de Preslav et la chronique de Nicéphore sont connues par des manuscrits à peine au XIII^e siècle. Les chroniques russes sont également conservées dans des versions plus tardives — par exemple la version Laurentienne de „Повесть временныхъ летъ“ est de 1377.

3

Toutes ces raisons viennent appuyer notre point de vue sur la nécessité de publier en Bulgarie le chroniqueur du Recueil de Simeon. Ceci ne s'impose pas seulement pour la grande rareté bibliographique des éditions russes, mais pour une autre raison encore: on doit confronter les „Istorikii“ de Constantin de Preslav avec la „Chronique“ de patriarche Nicéphore. Une telle confrontation n'a pas été faite jusqu'ici, et à notre avis, elle est im-

⁶ Sp. BAN, I, 1911, pp. 1—92.

⁷ Sp. BAN, XXVII, 1923, pp. 132—182.

portante pour la période initiale de notre historiographie, et plus particulièrement pour le rapport qui existe entre les „Istorikii“ et le chroniqueur de Simeon. Il ne fait aucun doute que cet examen contribuerait à résoudre certains problèmes de l'histoire de la chronologie bulgare et russe. Ceci d'autant plus que le recueil est un manuscrit russe qui remonte directement, au prototype bulgare.

Il est étonnant que le recueil, connu depuis si longtemps par les hommes de lettres ne comporte que deux éditions (dont l'une partielle et la seconde phototypée),⁸ mais il n'est pas suffisamment mentionné, et partant, on n'a pas utilisé la chronique qu'il contient. N. V. Stepanov, qui s'est attaché à l'étude de la chronique de Nicéphore et à sa pénétration dans les lettres paléoslaves n'en parle même pas, car selon ses propres dires, il n'a utilisé dans ses recherches que l'édition de „Общество истории и древностей российских при Московском университете“ („La Société d'histoire et d'antiquités russes de l'Université de Moscou“) de 1884. Or, cette édition n'est pas complète, ne contient pas même le chroniqueur, qui n'est pas même mentionné dans l'index général du recueil.

A ma connaissance le professeur Jordan Ivanov a été le seul à mentionner la chronique de Recueil de Simeon. Dans une édition lithographique de 1939 de son cours il est dit que la traduction de la chronique „a été faite au temps de Simeon, qu'on la trouve aussi dans le Recueil de Svetoslav de 1073 sous une forme remaniée... et dans la „Novgorodska kormčaja“. Traduit sous Simeon, le Recueil de Nicéphore a été introduit de très bonne heure en Russie — l'année 852 indiquée par erreur au lieu de 842 (intronisation de Michel III) de la chronique de Nestor est prise chez Nicéphore. La chronique de Nicéphore relate les événements depuis Auguste jusqu'au début du X^e siècle (913).“⁹

Cette œuvre slave de chroniques des premiers temps est écrite sur des feuillets 264—266. Elle porte comme titre „ЛѢТОПИСЬЦЪ ВЪКРАТЪЦЪ ОУЗЪ АУГУСТА ДАЖЕ И ДО КѢНСТАНТИНА И ЗѢЛА, ЦЕАРЬ ГРЪЧЬСКИНХЪ“. Ce titre laisse supposer que la chronique est la continuation d'un autre œuvre similaire et antérieure. On peut le constater parfaitement de la phrase — „ДАЖЕ И ДО КѢНСТАНТИНА И ЗѢЛА, ЦЕАРЬ ГРЪЧЬСКИНХЪ“, soit même jusqu'à Constantin VII le Porphyrogénète et de sa mère Zoé qui pendant un certain temps fut à la tête de la régence. Le nom de Zoé qui y figure présente une importance particulière car il permet d'établir approximativement l'époque où la chronique est apparue, et par conséquent aussi celle du recueil. Zoé joua un rôle très important dans la régence pendant les années 914—919; elle fut obligée de renoncer à cette charge peu après la victoire que le roi Simeon remporta sur les armées byzantines près de la rivière Aheloy (20. VIII. 917). Il s'ensuit donc que la chronique est apparue entre 914 et 919. Le

⁸ Les éditions sont les suivantes : phototypie de 1880 (texte intégral v. p. 85) et impression partielle de 1884 — Izbornik velikogo knjazja Svjatoslava Jaroslaviča 1073 goda, s grečeskimi i latinskimi tekstami. S predislaviem E. V. Barsova i zapiskoj A. L. Djuvernua. Izdanie Imperatorskogo Obščestva istorii i drevnostej rossijskikh pri Moskovskom universitete, Moskva, 1884, XXV + 184 p.

⁹ Stara bălgarska literatura, Sofia, 1939, p. 188.

seul détail qui reste dans l'ombre c'est l'endroit où le supplément a été rédigé — était-ce à Byzance même dans quelque ouvrage de chronique, ou bien l'œuvre d'un traducteur ou d'un compilateur bulgare. S'il est de la main d'un Bulgare, on pourrait admettre que tout le recueil a été composé entre les années 914—919; par contre si c'est une traduction, la rédaction se situe après l'an 917. Ces deux possibilités permettent d'établir en grandes lignes quelle a été l'époque où le roi Simeon a ordonné à ses clercs lettrés de préparer cette encyclopédie-recueil en l'occurrence le X^e siècle. De toute façon cela devait être dans les années vingt du X^e siècle, lorsqu'on complétait ce recueil. Cette précision est importante, car elle permet d'ores et déjà de corriger l'idée qu'on s'était faite sur la date de son apparition et selon laquelle le recueil remontait à la fin de IX^e siècle.

4

Comme l'ouvrage historiographique du Recueil de Simeon est intimement lié à un ouvrage similaire du patriarche de Constantinople, Nicéphore, nous devons donner certains renseignements sur ce dernier et sur son œuvre littéraire. Nicéphore vécut au VIII—IX^e siècle (décédé en 829; occupa le trône patriarcal de 805 à 815). Il naquit à Constantinople pendant le règne de l'empereur Constantin V (741—775). Son père, Théodore, occupa une charge importante au palais — secrétaire de la chancellerie secrète. Il a pris avec son fils une part active à la vie publique de son temps. Nicéphore participa au Concile œcuménique de 787. En 815, par suite de son ralliement aux iconolâtres il fut déposé et exilé.¹⁰ D'après l'historienne soviétique E. Lipšic Nicéphore était „церковный и политический деятель позднеиконоборческого периода, занимавший в 805—815 г. г. патриарший престол в Константинополе, известный не только своими церковно-политическими трудами, представляющими значительный интерес“¹¹ („un homme politique et d'Eglise pendant la période post iconoclaste, qui occupa le trône patriarcal de Constantinople, et célèbre non seulement par ses ouvrages religieux et politiques qui présentent un grand intérêt“).

L'œuvre littéraire du patriarche Nicéphore a porté tant sur des questions religieuses qu'historiques. Ses principaux ouvrages religieux sont: *Ἱστορία σύντομος* (Breviarium) et *Χρονογραφικὸν σύντομος* (Brève chronographie). Jordan Trifonov a relevé à juste titre que seul le premier de cet ouvrage „a de la valeur pour la science, il est rédigé d'après les mêmes sources que celles de la chronique de Théofane; entre autres, il contient aussi des informations sur les Bulgares, lesquelles (les informations) ont été attentivement examinées par le professeur Zlatarski dans ses „Студии по българската история“ (Etudes sur l'histoire bulgare). Mais cette œuvre n'a pas été traduite en vieux bulgare.“¹² Cependant son second ouvrage — „La chrono-

¹⁰ Pour plus de détails voir E. Z. Lipšic, *Nikifor i ego istoričeskij trud*, VV, III, 1950, pp. 85—105; M. Weingart, *Byzantské kroniky*, I, ..., p. 55; Z. G. Samodurova, *K voprosu o malih vizantijskih hronikah*, VV, XXI, 1962, pp. 127—147.

¹¹ E. Z. Lipšic, *Nikifor i ego istoričeskij trud*, VV, III, 1950, p. 85.

¹² Jurdan Trifonov, *Vizantijskite hroniki v carkovnoslavjanskata knižnina*, Izvestija na Istoričeskoto družestvo, fasc. VI, 1924, p. 170.

logie abrégée“ — a été largement diffusé chez les Slaves méridionaux et les Russes.

La chronique du patriarche Nicéphore est connue depuis longtemps dans le monde scientifique — dès le milieu du siècle passé, I. I. Sreznevsky, F. Iv. Bouslaev, P. Stroeve et autres la mentionnent en la rattachant aux chroniques et chronographies russes, et surtout à la „Повесть временных лет“¹³. Ces études ont continué aussi par la suite. La plus complète et la plus belle est incontestablement celle de Stepanov — „Лѣтописецъ въскорѣ патриарха Никифора в Новгородской Кормчей“¹⁴. La première pensée qu'on y trouve est caractéristique: „Для будущего историка древнерусской хронологии важно знать, в каком виде доходили до наших летописцев иностранные сочинения по хронологии: были ли это точные переводы, выдержки изложения или переделки“ („Pour le futur historien de l'ancienne chronologie russe il est important de savoir dans quel état parvenaient à nos chroniqueurs les écrits étrangers de chronologie: étaient-ce des traductions exactes ou des extraits, de simples exposés ou des remaniements“). Ce point de vue est parfaitement valable pour les historiens de chroniques bulgares.

5

Le „Лѣтописецъ въкратцѣ“ du recueil de Simeon est intimement lié à la brève chronologie du patriarche Nicéphore connue chez les Slaves du Sud-Est sous le titre de „Лѣтописецъ въкратцѣ“, „Лѣтописецъ въскорѣ“, „Лѣтописецъ въборѣ“ et autres.¹⁵ La confrontation entre ces deux chroniques le prouve amplement. Le sentiment existant de longue date d'enrichir la littérature historiographique bulgare a trouvé ainsi une nouvelle confirmation. Or celle-ci n'a pas manqué d'exercer par la suite une forte influence sur les ouvrages de chroniques russes. Dans l'étude que le professeur Zlatarski a faite des „Istorikii“ de Constantin de Preslav, dans son étude „Найстарият исторически труд в старобългарската книжнина“¹⁶, il s'oppose énergiquement à l'affirmation de Sahmatov, suivant laquelle Constantin de Preslav n'aurait effectué qu'une traduction servile du chronographikon du patriarche Nicéphore. Selon Zlatarski cet ouvrage de Constantin est une compilation rédigée principalement sur la base de la chronique pascalienne en utilisant l'ouvrage du patriarche Nicéphore.¹⁷ Il est important de relever que pour Zlatarski les données contenues dans le „Лѣтописецъ въскорѣ“ russe, ainsi que les données chronologiques de la „Повесть временных лет“ sont empruntées par les chronographes russes. Voici ce qu'il a écrit à ce sujet: „Elles (les données) sont empruntées à des sources bulgares du Xe siècle: car elles sont toutes exprimées dans la chronologie bulgare. Pour l'instant

¹³ Pour des détails bibliographiques voir M. Weingart, op. cit., I... pp. 59—62.

¹⁴ Izvestija ORJAS, 1912, fasc. 2, pp. 251—293; fasc. 3, pp. 256—320.

¹⁵ Voir V. N. Stepanov, op. cit., fasc. 2, p. 250.

¹⁶ Sp. BAN, XXVII, 1923, pp. 132—182.

¹⁷ Op. cit., pp. 161—162, 165—166.

ΚΩΝΣΤΑΝΤΗΝΩ (75), ΒΑΣΙΛΗΩΣ Η ΚΩΝΣΤΑΝΤΗΝΩ (85), ΛΕΩΝΩ Η ΑΛΕΞΑΝΔΡΩΣ (86). Il en existe par contre d'autres chez Nicéphore que l'on ne trouve pas dans la chronique de Simeon: ΑΝΤΩΝΗΝΩ ЖЕ Η ΒΗΡΩ. On trouve une différence aussi dans les suppléments chez différents souverains, par ex. pour le 79 empereur Michel, contrairement à Nicéphore et Constantin de Preslav on a ajouté: НЗГЗНАНЪ БЫ ѿ ΑΡΜΕΝΗΝΑ ΜΥΛΑ; pour le 58 empereur Mauricius on ajoute: ОУБЕНЕ БЫ ѿ ΦΩΚΗ Η СЪ ЖЕНОЖ Η СЪ ЧАДЫ СВОИМЪ. Il est à remarquer que dans le Recueil de Simeon pour la plupart des souverains on indique qu'ils sont décédés d'une mort violente — étranglés, tués, égorgés, brûlés vifs. Ce détail manque chez Constantin, on n'y trouve que la liste des empereurs avec les années (et parfois les mois) de leur règne. Dans la chronique de Simeon, outre les années et les mois du règne de l'empereur mentionné, on indique souvent aussi le nombre de jours de leur règne. D'une manière générale la précision est plus grande. Cette tendance fait défaut chez Constantin de Preslav et chez Nicéphore est très rare.

Chez Constantin de Preslav les souverains suivants manquent, que nous trouvons dans les chroniques de Nicéphore et Simeon: Galba, Othon, Vitellius, Sévère, Antoninos, Tacite, Carus Aurelianus, Numerien. Mais il indique les souverains Lucius, Septime, Aurelien, Vardanius qui manquent dans les deux autres chroniques. Les souverains ΟΥΑΛΗΣ (44), ΚΟΝΣΤΑΝΤΗΝΩΣ (61), ΛΕΩΝΩ (73), ΗΡΗΗ (74), ΚΟΝΣΤΑΝΤΗΝΩ ΕΔΗΝΩ (75) sont communs pour Constantin de Preslav et la chronique de Simeon. Il existe certaines différences dans la chronique de Simeon par rapport au texte grec du chronikon du patriarche Nicéphore.²²

Les différences et les analogies entre ces trois ouvrages historiographiques examinés de l'ancienne littérature bulgare nous permettent d'affirmer qu'il existe une différence entre les sources originelles grecques utilisées. Il est hors de doute que nos trois ouvrages remontent, même si ce n'est que dans leurs grandes lignes à Nicéphore et à son texte grec. Il est très vraisemblable que plusieurs versions de son histoire abrégée aient existé dans la littérature byzantine, d'où doivent provenir d'une certaine mesure les différences de traductions slaves et des textes remaniés. On peut réellement employer le mot de remaniement, ce qui est surtout le cas de „Istorikii“ de Constantin, et plus tard, la chronique du Recueil de Simeon. L'écrivain slave ne s'est pas considéré obligé de se tenir à l'original grec, la chronique ne portant pas sur des sujets de culte religieux. Libéré donc d'une obligation religieuse il s'est permis de faire une traduction libre, soit en combinant les renseignements connus, soit en ajoutant d'autres sur l'un ou l'autre des souverains mentionnés.

Tout ceci nous permet de tirer certaines conclusions fort importantes sur l'activité de nos hommes de lettres dans la période initiale de la littérature bulgare. Il s'agit en l'occurrence d'une attitude plus indépendante, pé-

²² Le texte confronté avec sa traduction du slave, d'après la Novgorodska Kormčaja de 1282, est publié par V. N. Stepanov, op. cit., Izvestija OR IAS, fasc. 3, pp. 293—320. On indique aussi divers autres déchiffrements d'après d'autres manuscrits.

nétrée d'un esprit créateur pour les valeurs culturelles que notre peuple, par suite de son développement politique et social devait emprunter à des civilisations étrangères, et en premier lieu à la civilisation et aux lettres byzantines. Ces faits nous autorisent par conséquent de corriger une idée traditionnelle ancrée dans la passé sur le caractère d'imitation de l'ancienne littérature bulgare.²³ En examinant sous ses divers aspects de l'activité fructueuse des lettrés bulgares du Moyen Age et plus particulièrement ceux du IX—X^e siècle on peut facilement détruire cette légende. Voici ce qu'écrit à ce sujet la critique littéraire soviétique — N. A. Mešterski: „За последние годы раздаются справедливые голоса, указывающие на значительную степень самостоятельности славянских литератур“²⁴ („Ces dernières années, s'élèvent de voix qui prétendent à juste titre que les littératures slaves étaient dans une grande mesure indépendantes“). Sur cette nouvelle manière d'envisager le problème des relations culturelles byzantino-slaves parfaitement correcte du point de vue méthodologique ils est intéressant de rappeler l'attitude adoptée par l'éminent historien d'art médiéval russe et byzantin — Lazarev: „Было бы, конечно, неверно игнорировать ведущую роль Константинополя и сбрасывать со счета все то, что он дал Италии, Древней Руси, Сербии, Болгарии, Армении и Грузии. Без выяснения взаимосвязей различных художественных центров средневекового искусства невозможно строго научное изучение последнего. Но еще более ошибочно сводить весь художественный процесс в рамках национальных школ к одним византийским влиянием и не замечать при этом, как в борьбе с этими влияниями складывались национальные черты и как постепенно эти черты возобладали над всем занесенным извне“²⁵ („Il serait, naturellement, injuste d'ignorer le rôle primordial de Constantinople et de rejeter tout ce qu'elle a donné à l'Italie, à la vieille Russie, la Serbie, la Bulgarie, l'Arménie et la Géorgie. Sans connaître l'interpénétration des différents centres de peinture de l'art médiéval il est impossible d'étudier cet art d'une manière scientifique. Mais il serait encore *plus faux d'attribuer tout le processus artistique dans le cadre des écoles nationales à l'influence byzantine* et de ne pas apercevoir comment *dans la lutte avec cette influence s'amoncelaient les traits nationaux* et comment *peu à peu* ces traits ont fini par *prédominer* sur tous les apports étrangers“) (le souligné par moi — B. A.).

Ce nouvel aspect du problème n'est pas mis au point, c'est un des objectifs majeurs de la byzantologie et des études slaves. C'est seulement par les résultats d'une telle étude que, pour citer à nouveau Lazarev, Constantinople prendra „свое реальное историческое место, в объективной оценке которого не будет ни непомерных преувеличений, не необоснованного скепсиса“²⁶ („sa place historique réelle, avec une appréciation objective qui ne comprendrait ni des exagérations hors de mesure ni un scepticisme injustifié“).

²³ B. St. Angelov, *Za samobitnija harakter na starobălgarskata literatura*, Ezik i literatura, X, 1955, kn. 6, pp. 449—459.

²⁴ N. A. Mešterski, *K voprosu o vizantijsko-slavjanskijh literaturnih svjazah*, VV, XVII, 1960, p. 57.

²⁵ V. N. Lazarev, *Konstantinopol i nacionalnie školi v svete novih otkritij*, VVr, XVII, 1960, p. 93.

²⁶ Op. cit., p. 104.

Tous les chercheurs russes qui ont étudié le problème compliqué des chroniques russes, et plus spécialement celui de la „Повесть временных лет“, considèrent qu'elle est précédée par d'autres ouvrages du même genre. Cette thèse est soutenue d'une manière très détaillée par Šahmatov. L'historien soviétique L. V. Čerepnin écrit à ce sujet: „В настоящее время можно считать установленным, что „Повесть временных лет“ является не первым летописным сводом. Сделана попытка путем сопоставления текста „Повести“ с памятниками новгородского летописания (сохранившегося в ряде списков, причем древнейший из известных списков восходит к XIII в.) и другими литературными произведениями, раскрыть содержание более ранних летописных сводов, предшествовавших „Повести временных лет“ и даже предположительно реконструировать их тексты. Обычно считают, что уже до „Повести временных лет“ существовало четыре летописных свода“²⁷ („De nos jours on peut considérer comme un fait acquis que la „Повесть временных лет“ n'est pas le corps chronologique le plus ancien. On a essayé de comparer le texte des „Повести“ avec les monuments de la chronologie de Novgorod (conservée dans un certain nombre de listes, dont les plus anciennes entre les listes connues remontent au XIII^e siècle), et d'autres ouvrages littéraires, pour découvrir le contenu des chroniques plus anciennes qui sont antérieures à la „Повесть временных лет“ et même reconstituer leur texte probable. On considère habituellement qu'avant la „Повесть временных лет“ il existaient quatre corps de chronologie“). Il admet même que lors de la rédaction de ces chroniques des premiers temps on avait utilisé des ouvrages d'anciennes chroniques bulgares. C'est cette même idée que Šahmatov soutient dans ses recherches sur la „Повесть временных лет“. Ainsi dans l'une de ses dernières publications faite avant sa mort il dit: „Славянский перевод второй редакции Никифорова летописца был, вероятнее всего, исполнен в Болгарии... Это делает вероятным, что к нему могли быть сделаны некоторые добавления из болгарской истории, ср. подобные добавления в распространенной русской редакции перевода первой редакции Никифорова летописца. Быть может, наличность подобных добавлений и побудила составителя „Повести временных лет“ сообщить вслед за выкладкой мировых событий некоторые свои, русские... Эти болгарские известия могли таким путем сделаться достоянием составителя „Повести временных лет“. И вот в виде предположения высказываю мысль, что к болгарскому переводу второй редакции Никифорова летописца восходят следующие данные „Повести временных лет“²⁸ („La traduction slave de la seconde rédaction des chroniques de Nicéphore était de toute évidence exécutée en Bulgarie... Il est probable que le copiste y a ajouté quelques suppléments de l'histoire bulgare, on peut confronter ces suppléments avec la rédaction russe de la traduction de la première rédaction de la chronique de Nicéphore. Il est possible que la présence de pareils suppléments incite l'auteur de „Повесть временных лет“ après son

²⁷ L. V. Čerepnin, Russkaja istoriografija do XIX veka, Moskva, 1957, pp. 29—30.

²⁸ A. A. Šahmatov, „Povest' vremennih let“ i ee istočnici, Trudi ODRL, IV, 1940, p. 67.

exposé des événements mondiaux de nous mettre au courant de quelques événements russes qui présentaient un intérêt pour lui... Ces chroniques bulgares ont pu de telle façon être connues par l'auteur de „Повесть временных лет“. Ainsi comme supposition il me semble que c'est à la traduction de la seconde version de la chronique de Nicéphore que remontent les données suivantes des „Повесть временных лет“).

C'est aussi la conclusion de Zlatarski que nous tenons à citer : „Ces conclusions sur la chronologie de la chronique russe viennent confirmer jusqu'à un certain point indirectement la pensée de Šahmatov lorsqu'il dit que le chroniqueur russe avait à sa disposition parmi les diverses sources aussi des chroniques bulgares.“²⁹ Le professeur Zlatarski à très juste raison admet que l'une de ces chroniques bulgares devait être les „Историкни за бoгa въкратце“ du célèbre écrivain bulgare du IX—X^e siècle Constantin de Preslav. Il indique de plus qu'à la base des „Istorikii“ de Constantin on trouve „la traduction de *Χρονογραφία σύντομος* du patriarche Nicéphore, complétée et continuée en Bulgarie par diverses personnes, qui calculaient différemment les années“³⁰. Il affirme à peu près la même chose dans ses études sur les „Istorikii“ de Constantin de Preslav.³¹ Il est admis que les „Istorikii“ sont apparues aux environs des années 894—895.

La présence du „Летописъ въкратъѣ“ dans le Recueil de Simeon de 1073 vient confirmer les suppositions émises sur l'utilisation par les littérateurs russes des ouvrages historiographiques bulgares de „Историкни въкратъѣ“ de Constantin de Preslav et de la Chronique de Simeon. L'historiographie bulgare dès la période initiale a été utilisée par les écrivains russes du XI—XII^e siècle lorsqu'ils rédigeaient les chroniques russes; il est donc permis d'affirmer qu'elle constitue l'une des sources de l'historiographie russe.

²⁹ V. N. Zlatarski, Imali li są bălgarite svoje letobroenie? Sp. BAN, I, 1911, p. 78. Voir aussi P. Mutaščiev, Kăm vāprosa za bălgarskite izvori na ruskite letopisni izvestija, Sp. BAN, III, 1912, pp. 135—148.

³⁰ Op. cit., p. 79.

³¹ Sp. BAN, XXVII, 1923, pp. 172—173 et autres.

Константин Преславски

Никифор

Симеонов сборник

Историкни за ба въ-
кратѣцѣ, одръжащн лѣ
отъ Адама до Хѣа при-
шествена н пакъ отъ Ха
до настоящааго въ .ѿ.
нидникта.

Никифора патрарха
ѿаграда. лѣтописецъ
въскорѣ.

Лѣтописць въкратѣ-
цѣ отъ Авъгоуста даже
н до Константина н
Зѿна ѿрь гръчьскыхъ.

Въкоупѣ же отъ Ада-
ма до Хѣа възпашенна
есть лѣ .ѿне. По въз-
пашенни же Хѣѣ Авгоу-
стоу лѣ .ѿ. а Тиверню
ни. до спсьнѣа же мочъ
гѣ нашего Іс Ха.

Отъ Адама до Ав-
гоуста лѣ .ѿнѣ. Въ .мѣ.
не ѿртенна него родна
по плоти ѿ стѣне вѣѣ
Мрнѣ гѣ нашъ Іс Хѣ.

а. Авъгоустѣ, нже н
осмородьнын, лѣ .нѣ. мѣ
а. днѣ .а. Въ .мѣ. лѣ
его родна Хс бѣ нашъ,
въ лѣ всего мѣра .ѿа.

По възкръсенни же гѣ
нашего Іс Ха Тиверню
лѣ .ѿ.

По Авгоустѣ ѿртова
в Рнмѣ снѣ Ноуанкѣѣ
Тиверни лѣ .кѣ.

ѿ. Тиверносѣ. лѣ .кѣ.
мѣ .ѿ. днѣ .ѿ.

Ганю .гѣ., а мѣн .а.

А Ган лѣ .гѣ. н .н.
мѣ.

гѣ. Ганосѣ. лѣ .гѣ. мѣ
.ѿ.

Клавѣдню .гѣ., а мѣ
нѣ.

Клавѣднн лѣ .гѣ. нѣ.
мѣ. днѣ .кѣ.

а. Клавѣдносѣ. лѣ .
гѣ. мѣ нѣ. днѣ .ѿ.

Неронѣ .гѣ., а мѣ .нѣ.

Неронѣ лѣ .гѣ. н днѣ
нѣ. Погребѣ себе живого. При-
семь Петръ н Павълъ н
Іаковѣ, бра гнѣ, мѣнн.

ѿ. Неронѣ. лѣ .гѣ. мѣ
.ѿ. днѣ .ѿ. Съ вър-
ховьнаа аѿла въ Рнмѣ
оубн.

.

Галвѣ. а. мѣ .нѣ. н за-
коленѣ бѣ.

ѿ. Галвѣвѣ. мѣ .ѿ.
днѣ .ѿ.

.

Вфонѣ. днѣ .а. н за-
рѣза са.

ѿ. Вфонѣ. мѣ гѣ. днѣ.
ѿ.

.....	Ноуѣтѣлнн. мѣ н .ѣ. н. Оуѣтѣлносѣ. мѣ дѣвѣ. Н оуѣнша н в .з. дѣн .а. Рнмѣ пыаного.	
Въсп(ас)нанъ .ѣ., а мѣ .ѣ.	Оуспасѣанъ. лѣ .і. въ ѣ. н лѣ цѣства нго .і. При семь Іероусалнмъ плѣннѣнъ бы Іерѣлмъ тн- томъ, сѣмъ нго, по въз- несеннн .мс. лѣ.	ѣ. Оуспасѣаносѣ. лѣ полоненъ бысть.
Тнтъ .ѣ., а мѣ .ѣ.	Тнтъ. лѣ .ѣ. н мѣ ѣ. Н заколенъ бы въ по- латѣ.	і. Тнтосѣ. лѣ .ѣ. И оуѣненъ бы ѡ Домѣтн- ана.
Домѣтѣанъ .ѣ., а мѣ .ѣ.	Доментѣанъ. лѣ .ѣ. н мѣ .ѣ. То гоненнн въз- дѣнже. Іѡ бѣсловъ патѣмъ поточѣнъ.	іа. Домѣтѣаносѣ. сѣнъ нго, лѣ .а. дѣн .ѣ.
Неѣаросѣ .а., а мѣ .а.	Нероуѣа. лѣ .а. н мѣ . а.	ів. Нероуѣасѣ. лѣ .а. мѣ .а. дѣн .ѣ.
Троѣанъ .ѣ., а мѣ .с.	Троѣанъ. лѣ .ѣ. н с. мѣ. При семь Ігнатъ бѣносецъ мѣнъ.	іг. Троѣаносѣ. лѣ .іѣ. мѣ с. дѣнн .і. Съ сѣ- мѣвна расѣа н Ігнатѣа бѣгосѣсѣа прѣложн же бѣгосѣловѣцъ,
Аѣрѣанъ .кѣ., а мѣ .ѣ.	Аѣдрѣанъ. лѣ .к. И сѣ разѣроушн Іерѣлмъ. Іѣлнн граѣъ нарѣче. во- днмъ троѣдомъ ѡтроѣ- довѣт. оуѣнѣнъ бы.	іа. Аѣѣдрѣаносѣ. лѣ ка. Съ сѣзѣѣа Іерѣлмъ.
Аѣнтонннъ .кѣ. а мѣ .ѣ.	Тнтъ, Аѣнтонннъ нарѣ- ченъ н бѣгѣчѣнн, сѣ дѣѣтмн сѣонмн лѣ .кѣ. н мѣ .ѣ.	ѣ. Аѣѣнтоннносѣ. лѣ. кѣ. съ хрѣстѣса.
.....	сі. Оуѣрѣ. лѣ .з. мѣ .і. дѣн .іѣ.

Маркѣ · 3 · лѣ ·	Марко, сѣ · ѿ · него, лѣ · 31. Марѣ · ко · сѣ · лѣ · 1 · 4 ·	
	· в · и · мѣ · а · і · При томъ мѣ · н · д · н · н · . . . При	
	Ноу · ст · н · ѣ · ф · и · л · о · с · о · ф · ѣ · м · ч · н · ѣ · томъ м · ч · е · н · ѣ · б · ы · Іоу · ст · н · ѣ ·	
Люк · н · 1 · 4 ·	А · н · т · о · н · н · ѣ · же · и · В · н · ѣ ·	
	лѣ · 5 ·	
Ко · мо · д · ѣ · 1 · 1 ·	Ко · мо · д · ѣ · 1 · 1 ·	н · і · Ко · мо · до · сѣ · лѣ · 1 · в ·
		мѣ · 1 · 4 · д · н · н · 1 · д ·
С · е · п · т · и · м · ѣ · 31 ·	І · е · л · н · ѣ · Прот · н · а · к · сѣ ·	ф · і · Пер · ѣ · т · н · а · г · ѣ · м · ѣ ·
	мѣ · 5 · За · ко · л · е · н · ѣ · б · ы · в · 5 · д · н · н · 5 ·	
	по · ла · т · ѣ ·	
.	к · Іоу · а · н · а · но · сѣ · м · ѣ · 5 ·
		д · н · н · 5 ·
.	С · е · в · ѣ · р · ѣ · лѣ · н · і · При	к · а · С · е · в · ѣ · ро · сѣ · лѣ · 1 · н ·
	то · м · ле · о · н · н · д · ѣ ·, ѿ · ц · ѣ · Ѿ · р · н · При томъ м · ч · е · н · ѣ · б · ы · Га ·	
	ге · о · н · о · в · ѣ ·, м · ч · н · ѣ · Н · по · л · н · т · ѣ · ле · о · н · н · д · н · сѣ ·, О · р · н · ге · о · н · о · в · ѣ · о · ц · ѣ ·,	
	р · и · м · с · к · ы · и · ро · с · та · ш · е · же · и · н · по · д · ѣ · ро · у · м · н · е · В · н · за · н · т · н · а ·	
	Г · р · и · го · р · и · ѣ · ч · ю · т · в · о · р · ѣ · ц · ѣ · с · ѣ · в · ѣ · р · ш · н ·	
.	А · н · т · о · н · н ·, сѣ · ѣ · С · е · в · ѣ · ро · в · ѣ ·,	к · в · А · н · т · о · н · н · ѣ · лѣ ·
	лѣ · 3 · За · ко · л · е · н · ѣ · б · ы ·	3 ·
Ма · к · р · и · ѣ · а ·	Ма · р · к · и · ѣ · лѣ · а · и ·	к · г · Ма · к · р · и · ѣ · лѣ · а ·
	за · ко · л · е · н · ѣ · б · ы ·	
А · н · т · о · н · н · ѣ · д · роу · г · ѣ ·	А · н · т · о · н · н · ѣ · Га · л · л · ѣ · лѣ ·	к · д · А · н · т · о · н · н · ѣ · д · роу ·
д · і ·	д · За · ко · л · е · н · ѣ · в · Р · и · м · ѣ ·	г · ѣ · лѣ · д ·
А · л · е · к · с · а · н · д · р · ѣ · 1 · 1 ·	А · л · е · к · с · а · н · д · р · ѣ · 1 · 1 · За · ко ·	к · е · А · л · е · к · с · а · н · д · ро · сѣ · лѣ ·
	л · е · н · ѣ · б · ы ·	1 · 1 · При с · е · м · р · а · ш · н · р · н · с · а ·
		б · ж · н · е · сло · во · и · х · р · и · с · т · н · а · н · е ·
Ма · к · с · и · м · н · ѣ · 1 · 1 ·	Ма · к · с · и · м · ѣ · лѣ · 1 · 1 · и ·	к · с · Ма · к · с · и · м · н · ѣ · лѣ ·
	за · ко · л · е · н · ѣ · б · ы ·	1 · 1 · Оу · б · ѣ · н · ѣ · б · ы ·
.	к · з · Поу · л · п · н · ѣ · и · Ва ·
		л · з · ѣ · н · ѣ · м · ѣ · 1 · 1 ·

Горѣднанъ . ѿ .	Горднн . лѣ . ѿ . н оу-	кн . Горѣднаносъ . лѣ
..	давнса въ Афрнкнн .	ѿ . Погребеса самъ .
Фнанппъ . ѿ .	Фнанпъ . лѣ . ѿ . н за-	кѣ . Фнанппъ бл҃гочъ-
	коленъ бы въ ѡградѣ .	стнвын . лѣ . ѿ . Оубненъ
		бы ѡ Де(к)на Купрьска .
Декнн . ѿ .	Декнн . лѣ . ѿ . н мѣ	л . Декносъ . лѣ . ѿ .
	ѿ . н заколенъ бы на	Оубненъ бы .
	торгоу .	
Галоусъ . ѿ .	Галъ н Оулоусннъ .	ла . Галлосъ н Воуанс-
	лѣ . ѿ . н мѣ . ѿ .	кануу . лѣ . ѿ .
Валерннъ . ѿ .	Оувалерннъ н Ганъ .	лѣ . Оувалернносъ н
	лѣ еи . н заколена бы .	Галннуу . лѣ . ѿ . Оубненъ
		бы . При томъ явнса Па-
		вълъ гоннтель , ересна-
		чальннкъ .
Клавѣднн . ѿ .	Клавѣднн . лѣ . ѿ . н	лѣ . Клавѣдносъ . лѣ .
	мѣ . ѿ .	ѿ .
	Аврннъ . лѣ . ѿ . н	Врннаносъ . лѣ . ѿ .
	мѣ . ѿ . н заколенъ бы .	Оубненъ бы .
Аврнннъ . ѿ . ѿ , а мѣ	Такнтъ . мѣ . ѿ . н	лѣ . Такнтосъ н Фло-
ѿ .	заколенъ бы .	рнносъ . мѣ . ѿ .
Провъ . ѿ . ѿ , а мѣ . ѿ .	Провъ . лѣ . ѿ . н мѣ	лѣ . Провосъ бл҃гочъстн-
	ѿ . ѿ . заколенъ бы .	вын . лѣ . ѿ . Оубненъ бы .
..	Каръ со втрокома сво-	лѣ . Каросъ съ Карн-
	нна Карннъ н Ноумеръ-	номъ Існоумернносъ . лѣ
	ннъ . лѣ . ѿ . н заколенн	ѿ . Оубненн быша .
	быша .	
..	..	лѣ . Ноумерннъ едннъ ,
		дннн лѣ . н Оубненъ бы
		ѿ тѣстн своего . н стын
		Вавула мѣ .

Днокланѣанъ .к̄. Ма-
ѣмнанъ .н̄. Ѡ Авоуста
же црѣ до Макъсн(мн)-
ана .л̄. црѣ, а лѣтъ
.тмг̄.

Съвъкоупльше же отъ
Адама до стѣаго Костан-
тина вѣрнаго црѣ ксть
лѣт̄ еѡмг̄. Црѣствова же
вѣрнѣи црѣ Костантинъ
лѣт̄ .лг̄.

Днѡкланѣанъ н Ма-
ѣмнанъ .лѣт̄ .к̄. Ѡ Ада-
ма до оумьртвнѣа Днѡ-
кланѣана лѣт̄ еѡѣс̄. Ѡ
страстн̄ же гнѣа до на-
чала Днѡкланѣана лѣт̄ .
сѡс̄.

Крѣѣанѣскоѣ црѣво.
Костантинъ, снѣ стѣана
Ѡленѣи, лѣт̄ .лѣ. Вѣт̄ .в̄.
лѣто црѣва нег̄о .л̄. своръ
бѣи в Никѣн̄ .т̄. н̄ .н̄.
ѡщѣ на Арѣа попа алѣ-
ѣандрѣскаго, раздѣлаю-
щаго вѣтѣво. Ѡ вѣзнесе-
ннѣа Хѣа до .л̄. свора
лѣт̄ .тн̄. А ѡ Адама
до оумьртвнѣа Костан-
тинова лѣт̄ .еѡлс̄. Всег̄о
жнѣота нег̄о лѣт̄ .ѣе̄. Ѡста-
вн̄ же .г̄. снѣи — Костоу
в Рнмѣ, Костантина на
Црѣгородѣ, Костантинѣа
вѣ Антнѡхнн̄. Се стѣорн̄
нпатннъ, црѣтоваша же
лѣт̄ .кѣд̄.

Костантинн̄ .к̄г̄.

Ноуѣанъ .ѣ̄.

Ноуѣанъ Престоупь-
ннкъ .лѣт̄ .ѣ̄. н̄ мѣт̄ .с̄.
Н оуѣнн̄ бѣи вѣ Пер-
снѣдѣ.

лн̄. Днокланѣаносѣ н
Маѣмнаносѣ н Галѣрносѣ.
лѣт̄ .к̄. Многы тѣмы мкѣ
показаста за многѣа нх̄
безаконнѣа. Съцрѣствова
же вѣ Галлоусѣ Кѡстасѣ,
ѡщѣ велнкааго Кѡнстан-
тинѣа.

лѣ. Кѡнстантинъ ве-
лнкн̄. лѣт̄ .лѣ. Вѣт̄ .к̄.
нег̄о лѣт̄ бѣи стѣи пѣрѣвн̄
сѣворъ, нже вѣ Никѣн̄, на
Арѣа. Вѣт̄ .кѣ. нег̄о лѣт̄
посѣла мѣн̄ нег̄о Еленн̄ вѣ
Іеросолнмъ вѣзнскатѣ чѣ-
стѣнааго дрѣва. Вѣт̄ .кѣ.
лѣт̄ прнѣе црѣа Еленн̄ ѡ
Іеросолнма. Вѣт̄ .кѣ. лѣт̄
нег̄о оумьре црѣа Еленн̄ н
погребѣна бѣи вѣ домоу
стѣхъ алѣт̄.

м̄. Кѡнстантинѣосѣ, снѣ
нег̄о, лѣт̄ .кѣд̄.

мѣ. Ноуѣаносѣ Прѣ-
стоупьннкъ .лѣт̄ .ѣ̄. Оу-
ѣнн̄ бѣи вѣ Пер-

НВѢНДІАНЪ . Ѡ	МВ. ІоуВНАНОСЪ ДОВЕРЫН- МЦЬ . Ѡ . ПУТЕОРЕНЪ БЫ.
ВАЛЕНТИАНЪ . ВІ .	ОУВАЛЕНТИАНЪ НОВЫН Н ФЕУДОСНН ВЕЛНКНН ЛѢ . Ѡ . Н СЫНДЕЪ ВЪ РИМЪ. СИ . ПРИ СЕМЬ . Ё . СБОРЪ БЫ ВЪ ЦРНГРДЪ ѠЦЬ РН . НА МАКЕДОНИИ ДХО- БОРЦА . Ѡ . Ѡ . ГО СБОРА ДО . Ё . ГО ЛѢ . Ё .	МГ. ОУВАЛЕНТИАНОСЪ . ЛѢ МД. ОУАЛНСЪ ЗЛОЧЬ- СТНВЫН . ЛѢ . І . СЗЖЬ- ЖЕНЪ БЫ ВЪ ФРАКН. МЕ. ГРАТНАНОСЪ БЛГО- ЧЬСТНВЫН . ЛѢ . Д . ОУ- ВНЕНЪ БЫ. МС. ФЕОДАУСНОСЪ ВСЕ- ПРАВОСЛАВНЫН . ЛѢ . ІЗ . МЦА . Ё .
ФЕОДОСНН ВЕЛНКЪН . ЗІ	МЗ. АРКАДНОУ Н ОНН- СЫКЕВЪ, ЛѢ . ГІ . Н МЦѢ РНОУ . ЛѢ . ІД . Р .
АРКАДНН . ГІ .	АРКАДНН, СНЪ ФЕУДО- СЫКЕВЪ, ЛѢ . ГІ . Н МЦѢ РНОУ . ЛѢ . ІД . Р .	МН. ФЕОДАУСНОСЪ, СНЪ ЛѢ . МВ . МЦА . Ё . ПРИ АРКАДНЕВЪ, ЛѢ . МВ . МЦѢ СЕМЬ . Г . Н СБОРЪ БЫ ВЪ . Г . ИФЕСѢ ѠЦЬ . С . НА НЕС- ТОРЬА ЧЛВКО СЛОУЖЕВНИКА . Ѡ . Ё . ГО СБОРА ДО . Г . ГО ЛѢ . Н .
ФЕОДОСНН МАЛЫН . МЕ .	ФЕУДОСНН, СНЪ ЕГО, ЛѢ . МВ . МЦА . Ё . ПРИ АРКАДНЕВЪ, ЛѢ . МВ . МЦѢ СЕМЬ . Г . Н СБОРЪ БЫ ВЪ . Г . ИФЕСѢ ѠЦЬ . С . НА НЕС- ТОРЬА ЧЛВКО СЛОУЖЕВНИКА . Ѡ . Ё . ГО СБОРА ДО . Г . ГО ЛѢ . Н .	

Маркнанъ .с̄.

Маркнанъ н Оувален- мѡ. Маркнаносъ н Поу-
тнанъ лѣ .кѡ. При сею лхерна .лѣ .с̄. злата
же .д̄. сѡрѣ бы в хал- лѣ. При томъ бы .д̄.
кндонѣ оцѣ .хл̄. на сѡрѣ .хл̄. оцѣ въ Мѣ-
рѣтоуха н Днѡскора н допркоупнѣн.
Севгнра, смѡщеннѣ н рѣз-
мѣшеннѣ въводащѣмъ .
Ѡ .г̄. го сѡра до д̄.
го лѣ .і̄.

Лѣвъ велнкынъ .з̄.

лѣвнъ велнкынъ .лѣ н̄. лѣонъ велнкынъ .лѣ
с̄. .і̄.

Лѣвъ малынъ .а̄.

лѣвнъ малынъ .лѣ .а̄. н̄. лѣонъ, въноукъ его,
лѣ .а̄.

Зннъ .з̄і̄.

Зннонъ лѣ .з̄і̄. н̄. Зннонъ, оцѣ его,
лѣ .і̄. Жнѣз сѡ погрѣбѣ.

Анастасъ .з̄і̄.

Анастасн лѣ .к̄з̄. н̄. Анастасносъ .лѣ
мцѣ .д̄. .і̄.

Ноустннъ .ѡ̄.

Ноустннъ волосатынъ .н̄д̄. Іоустннъ .лѣ .ѡ̄.
лѣ .ѡ̄. н дннн .к̄г̄.

Ноустннѣанъ .ѡ̄і̄.

Ноустннѣаннъ лѣ .ан̄. н̄. Іоустннѣаносъ ве-
мцѣ з̄. При семь .ѣ̄. н анкынъ .лѣ .ан̄. При томъ
сѡрѣ бѣ въ Црнградѣ бысть с̄тын̄ ѣ̄. сѡрѣ, н
оцѣ .рѣд̄. на бладѣ велнкаѣ цркы сѣзѣдана
стеѣ Ѡрн҃гевнова .Ѡ̄. д̄. бы̄.
го сѡра до .ѣ̄. го лѣ
р̄.

Нѣстннѣанъ дѡвгынъ .г̄і̄.

Оустыѣанъ лѣ .в̄і̄. мцѣ н̄с̄. Іоустннѣаносъ ста-
і̄. дннн .к̄. въ .з̄. рынъ .лѣ .і̄г̄.
лѣ Ноустннъ, нетнн нго,
скончасѣ крѣгъ с̄тына па-
скы лѣ .ѡ̄лѣ. Ѡннѡдоу
же г̄ распасѣ.

Нюстн(нѣ)анъ .І.	Иоустннѣанъ лѣ .І.	ѡд. Иоустннѣаносъ, снѣ его, въспорѣна ѡздрѣ . лѣ .І. Нзгънанъ бы.
Лѣвъ .З.	Лѣонти лѣ .Г.	ѡе. Лѣонъ оуброуѣснннъ. лѣ .Г. Оубенъ бы.
Твернн .З.	Твернн же н апсн лѣ .З.	ѡс. Тверносъ . лѣ .З. Оубенъ бы.
Нюстн(нн)анъ н снѣве его .С.	Ноустѣанннъ .Б. лѣ .С.	ѡз. Иоустннѣаносъ па- кы . лѣ .С. въсь оубенъ бы коупно въ даматроу.
Варданн .Б.	Филккъ лѣ .Б.	ѡн. Филппккъ . лѣ .Б. Нзгънанъ бы.
Артемнн .Б.	Анастаснн же н Арѣ- мнн, лѣ .Б.	ѡф. Артемносъ, нже Анастасносъ, лѣ .Б.
Фѣодосъ .А.	Фѣдоснн лѣ .А.	ѡ. Фѣодосносъ . лѣ .Б.
Лѣвъ .КД.	Лѣонъ кононъ лѣ .КЕ. мцѣ Г. Дннн .Н.	ѡа. Лѣонъ моучнтель . лѣ .КЕ.
Костантннъ н снѣ его .НВ.	Костантннъ, снѣ Лѣовъ . . . сз мѣрню лѣ .ЛА. н мца .Б. н днн .Б. Прн тою в .Н. ѣ лѣ .З. своръ бы в Нн- кѣн второе щѣ .ТѡЗ. на нконоборцѣ . Ѡ .С. го свора до З. го лѣ .РКВ. а Ѡ Адама въ лѣ .СТѣ. а Ѡ снса на- шего ба лѣ . Ѡе. Ко- стантннъ оубенъ бы на торгоу.	ѡв. Кѡнстантнносъ Хѡ- боръцѣ н образоломнтель . лѣ .ЛА.

ЛЪВЪ Н СЊЪ ЕГО . ѿ		ог. леонъ, сѡъ его, лѣ . ѿ .
.	од. Ирнин, снѡха его, сѡ константиномъ, сѡмъ его, лѣ . ѡ . мѣъ . ѡ .
КОНСТАНТИНЪ ЕДННЪ		ое. константинъ едннъ . лѣ . ѿ . слѣплѣнъ бы ѡ своѣа мѣъ .
сѡ .		
Ирнин, мати его, ѿ . Ирнин мѡи лѣъ . ѿ . Н	мѣа ѿ . Н днн . вѡ .	ос. Ирнин еднна . лѣъ . ѡ (оубенѣ)на бы .
Никнфоръ . ѡ . а мѣъ Никнфоръ лѣъ . а . Н	мѣъ . ѡ .	[ос. Никн]форосъ . лѣъ . ѡ . мѣъ [ѡ] . . оубенѣнъ бы .
ѡ . ѡ . его же оубѣша . . .		
въ блѡгарѣхъ мѣа нѡна		
въ . кс .		
Ставракъ мѣа . ѿ .	Ставракни, сѡъ его, мѣа . ѿ .	[он. Став]ракниъ . сѡъ его . [мѣа] . ѿ . дннн . ѡ .
Мѡхалъ, зѡтъ его, Мѡхалъ, зѡтъ его, [ѡѡ. М]ѡхалъ, зѡтъ	лѣъ . а . Н мѣъ . ѡ . днн	его, лѣъ . ѿ . мѣъ . ѡ . Нзгѡнѣнъ бы ѡ Арменнна мѣа .
ѡ . лѣъ , а мѣъ . ѡ .	лѣъ . а . Н мѣъ . ѡ . днн	
	аѡ .	
Лѣвъ Арменннъ лѣъ	Лѣвъ лѣъ . ѡ . Н мѣъ	п. леонъ Арменннъ ере
ѡ . а мѣъ . ѿ .	ѿ . Н днн дѡ .	[тн]косъ . лѣъ . ѡ . м . ѡ .
	ленъ бы въ полѡтѣ .	сѡ оубенѣнъ бы оу сѡаго сѡѣфана .
Мѡхалъ дѡвгын . ѡ .	Мѡхалъ лѣъ . ѡ . Н	па. Мѡхалъ . лѣъ . ѡ .
а мѣъ . ѡ .	мѣъ . ѡ .	мѣъ . ѡ . дннн . ѡ .
ѡѡѡнъ Н сѡъ его	ѡѡѡнъ лѣъ . вѡ .	пв. ѡѡѡносъ бого
вѡ . а мѣа . ѿ .	мѣъ . ѿ . дннн . к .	ненѡвнстѣннн еретнкосъ . лѣъ . ѡ . мѣъ . ѿ .

Фео́дора, жена́ его, съ Мнѣхана́, снѣ́ его, съ
снѣ́ Мнѣхана́мъ, лѣ́ Феодо́рою, мѣ́рю его, н
· дѣ́, а мѣ́ · а ·, днѣ́ съ Фе́клою, сестро́ю его,
· е́ · лѣ́ · дѣ́ ·

Мнѣхана́ еднѣ́ лѣ́ Мнѣхана́ лѣ́ · вѣ́ · съ
· дѣ́, а мѣ́ · а ·, днѣ́ Васна́емъ лѣ́ н мѣ́
· ф́ · · дѣ́ · Зако́ленъ бы́ ·

Васна́ · ќ · лѣ́ ·

Лѣ́въ, снѣ́ его, · з́ ·
лѣ́ ·

Въсѣ́хъ же́ лѣ́ ѿ про-
патна́ Хе́а до́ Лѣ́ва,
цѣ́ра ны́нѣшнѣа́го, де-
ва́тъ съ́тъ · нѣ́, а ѿ́ Ада-
ма́ до́ насто́щаа́го въ́
· вѣ́ · ннѣ́нкта́ е́сть лѣ́ ·
· сы́ ·

пѣ́. Феодо́ра съ снѣ́мъ
свои́мъ лѣ́ · дѣ́ · Изгѣ́-
на́на бы́ ѿ снѣ́а́ своего́ н
Ва́рды, бра́та своего́; та
поста́вы съ́тъа́ нконы́ ·

пѣ́. Мнѣхана́ еднѣ́,
ко́упно съ́ Ва́рдо́ж ке-
са́рьмъ, лѣ́ · вѣ́ · И оу-
бне́на бы́ста́ оба́ ·

пѣ́. Васна́осъ н Кѡн-
ста́нтннъ, снѣ́ его, лѣ́
· дѣ́ · в · · · · · кѣ́ · днѣ́ ·

пѣ́. Лѣ́о́нъ н Але́ѣан-
дро́съ, снѣ́ его, лѣ́ · кѣ́ ·
мѣ́ · н · дѣ́нн · іѣ́ ·

пѣ́. Але́ѣандро́ еднѣ́ ·
лѣ́ · а · дѣ́нн · кѣ́ ·

пѣ́. Кѡнста́нтннъ н
Зѡн · лѣ́ · · · · · Дно́кан-
ти́носъ нго́ ·

6

7

8

9

10

11

AU SUJET DES RELATIONS FÉODALES DANS LES TERRITOIRES BULGARES SOUS LA DOMINATION BYZANTINE À LA FIN DU XI^e ET PENDANT LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XII^e SIÈCLE

P. Tivčev et G. Cankova-Petkova

Le sujet des relations féodales en Bulgarie médiévale ne saurait être considéré comme élucidé complètement et sous tous les rapports. Au cours des dernières décennies, beaucoup d'aspects de ce problème ont fait l'objet de monographies.¹ Toujours est-il que le sujet n'en présente pas moins certaines lacunes qui nécessitent des recherches ultérieures, appuyées sur de nouvelles sources.

Dans cet ordre d'idées, la question de la pénétration de la féodalité byzantine et de son imposition dans les terres bulgares conquises par l'Empire byzantin acquiert une importance particulière.

On sait qu'à partir de 1018, le pouvoir central de Byzance se prit à distribuer généreusement des terres en Bulgarie conquise à des personnages de la noblesse byzantine, à de hauts dignitaires militaires, à des couvents et à des églises. Les nécessités d'ordre militaire suscitèrent une mise en pratique étendue de l'institution des pronies. En effet, Byzance s'efforçait d'affermir sa suprématie politique tout en assurant en même temps à la noblesse byzantine, et autant que possible, de gros revenus. L'introduction du régime féodal était stimulé et gagnait des couches toujours plus étendues du peuple bulgare. Une grande partie des boyards bulgares se vit contrainte de céder ses possessions et ses privilèges au profit des conquérants. D'autres, en revanche, dans leurs efforts de sauvegarder leurs intérêts de classe, passèrent au service de Byzance.²

Vers la fin du XI^e siècle, l'aristocratie féodale byzantine s'était déjà assurée des positions solides dans les terres bulgares. Les sources conservées nous fournissent à ce sujet certains noms des nombreux propriétaires féodaux ecclésiastiques et laïques en Thrace et en Macédoine. Ainsi on y trouve les noms des monastères du Mont Athos: la Laure de St Athanase, Ibéron, les couvents constantinopolitains Euergetès et Pantokrator, les monastères de Notre Dame de Pitié près de Strumica, Notre Dame de Kosmosotira près d'Aenos, Notre Dame Petritzonitissa près de Bačkovo, etc. qui possédaient de vastes biens. Parmi les gros feudataires laïques ceux de Ke-

¹ Cf. G. G. Litavrin, *Bolgarija i Vizantija v XI—XII v.*, Moskva, 1960.

² Sur la condition en général du peuple bulgare pendant cette période, cf. V. N. Zlatarski, *Istorija na bălgarskata dărzava prez srednite vekove*, II, Sofia, 1934; *Istorija na Bălgarija*, I, Sofia, 1962.

kaumenos, la famille Bakuriani, le sebastokrator Isaac Comnène, Léon Kephala et d'autres encore méritent d'être mentionnés. Parmi les bénéficiaires de domaines et les seigneurs féodaux installés en territoires bulgares, on trouvait en dehors des seigneurs grecs et bulgares, aussi des Géorgiens, des Koumanes et des personnes d'autres nationalités.

L'étendue de nos connaissances sur le rôle de ces feudataires byzantins, sur leur puissance économique nous permet de découvrir d'une manière plus concrète les conditions dans lesquelles se trouvait le peuple bulgare sous le joug byzantin, les relations entre vainqueurs et vaincus, les formes que revêtait l'exploitation féodale de ce peuple, et l'envergure de celle-ci.

Le présent article se propose de mettre à profit certaines sources encore non utilisées, d'en analyser les renseignements qu'elles renferment et qui apportent leur témoignage probant de la pénétration en masse de feudataires byzantins en Bulgarie. Nous retiendrons tout d'abord deux documents provenant des archives du monastère Ibéron, notamment: le testament de Symbatios Bakuriani et celui de son épouse Kali Bakuriani. Le premier de ces testaments a été rédigé en 1093.³

Le deuxième testament a été écrit cinq ans plus tard, en 1098.⁴ Ces deux testaments ont été publiés dans la revue *Orthodoxia*, année V (1930) et VI (1931), par le moine du monastère Ibéron Ioakim Ibéritès. Dans une brève introduction, l'éditeur attire l'attention du lecteur sur l'abondance de renseignements que nous fournit la teneur de ces documents au sujet de la vie en Byzance, son économie, ses mœurs et coutumes, etc.⁵ Le savant grec K. Amantos, dans un compte-rendu succinct à ce propos, retient les données fournies par cette source sur l'histoire économique à cette époque.⁶

³ Ἰωαννῆς μ' Ἰβηρίτης, *Ἐκ τοῦ ἀρχείου τῆς ἐν ἁγίῳ ὄρει ἱερᾶς μονῆς τῶν Ἰβήρων, Βυζαντινὰ Διαθήκαι, Ὁρθοδοξία*, V, 60, 1930, p. 618, 12—13: ἐργάτη --- μηνὶ Ἰανουαρίῳ α', ἰνδ. α' ἔτει, σιχα' (AM. 6601=AD. 1093). Fr. Dölger (Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges, München, 1948, n° 65, pp. 180—181), dont l'attention ne s'est pas arrêtée sur la publication de ces documents, identifie à tort Symbatios Bakuriani avec le fondateur du monastère de Bačkovo, Grégoire Bakuriani. L'identification de Dölger est adoptée, sous certaines réserves quant à la datation, par G. Ostrogorski, Radolivo, Sbornik radova Visantološkog instituta, 7, 1961, p. 67 et n. 1. Cf. Cankova-Petkova, *Za agrarnite otnošenija v srednovekovna Bălgarija*, Sofia, 1964, p. 41, n. 100. On sait que le „Grand Domestique d'Occident“ Grégoire Bakuriani a péri dans une bataille contre les Petchénègues, près de Beliatovo en 1086 (cf. D. Angelov, *Istorija na Vizantija*, II, Sofia, 1963, pp. 154—155), alors que le testament de Symbatios Bakuriani porte la date 6601, c'est-à-dire l'an 1093 de notre ère. S. Vryonis Junior, *The Will of a provincial Magnate Eusthathios Voilas*, *Dumbarton Oaks Papers*, XI, 1957, p. 263, n. 1, estime avec raison que Grégoire et Symbatios Bakuriani sont deux personnages différents. Le même rang social de Symbatios et de Grégoire Bakuriani, en tant que feudataires, leur commune origine géorgienne, leurs noms de famille et presque la même époque à laquelle ils ont vécu et ont agi, montrent de toute évidence que ces deux personnages ont été de proches parents.

⁴ V. Ἰβηρίτης op. cit., VI, p. 371, 19: μηνὶ νοεμβρίῳ ἰδ', ἰνδζ', ἔτος σιχα'. Evidemment σιχα' (6660) devrait être rectifié en σιχα', c'est-à-dire 6606 (= 1098) étant donné que l'extrait du registre cadastral du village de Radolivo a été effectué la même année 1098, immédiatement après le testament de Kali. Cf. Fr. Dölger, op. cit., n° 65; et note 1; Cf. Cankova-Petkova, op. cit., V, pp. 184, n. 3, p. 192.

⁵ Ἰβηρίτης, op. cit., V, pp. 613—614.

⁶ Ἐλληνικά, V, 1932, pp. 231—232.

En dehors de cette documentation, le présent article usera aussi de certains renseignements datant de la première moitié du XII^e siècle, peu ou point utilisés jusqu'ici et qui ont trait au monastère de Notre Dame de Pitié, lequel était à cette époque une possession d'Ibéron; le typicon du monastère d'Euergetès à Constantinople; le typicon du monastère Pantokrator de Constantinople; le typicon de Notre Dame de Kosmosotira près d'Aenos, etc.

Symbatios Bakuriani était un parent du célèbre gentilhomme byzantin Grigorij Bakuriani, fondateur du monastère de Bačkovo. Il faisait partie de l'aristocratie des propriétaires fonciers militaires, qui, parvenue au pouvoir, était très influente à l'époque d'Alexis I^{er} Comnène. Symbatios Bakuriani occupait le poste important de curopalate et possédait en même temps de nombreuses propriétés le long du cours inférieur de la Struma. Son frère d'un autre lit était le magister Serge Bakuriani.⁷ Son fils Velikon porte un nom bulgare,⁸ ce qui témoigne d'apparentages entre les feudataires byzantins et les feudataires bulgares à l'époque de la domination byzantine. La femme de Symbatios Bakuriani, Kali, qui était la fille du curopalate Vassilaki, lui avait apporté en dot de grandes richesses. Après la mort de son mari, Kali Bakuriani résolut de prendre le voile et entra comme religieuse dans le monastère Ibéron, en prenant le nom de Marija. Elle légua ses biens au monastère géorgien Ibéron où son époux, né géorgien, avait exprimé le désir d'être enseveli. Dans son testament qu'elle écrivit le 4 novembre 1098, elle énumère et décrit dans le détail ses biens et ses richesses, dont elle lègue la plus grande partie à ce même monastère. De cette manière les deux testaments se complètent l'un l'autre, donnant une idée plus achevée et très détaillée des possessions de ces grands feudataires byzantins en Macédoine. La publication par Fr. Dölger d'un extrait du registre cadastral du village de Radolivo, propriété des deux époux, constitue d'autre part un complément précieux de ces testaments.

En exposant les causes qui l'avaient amené à faire son testament de son vivant, Symbatios Bakuriani commence par ces mots: „Nous n'avons en

⁷ *Ἰβηριότης*, op. cit. V, p. 615, 23; VI, p. 365, 7. De cette même famille on connaît encore „Sebastos Pakuriani“ auquel Théophilacte d'Ohrida a adressé trois lettres, notamment: lettre n° 7 et lettre n° 25 d'après Meursius, ainsi que lettre n° 14, d'après Finetti. Voir: PGr., éd. Migne, t. 126, coll. 369 C—372D; 409 A—C; 333 D—336 B. Comme l'indique l'éditeur (ibidem, coll. 409—410) la lettre n° 25 a été adressée à Sebastos Nikolai Pakurian. A celui-ci fut probablement adressée la lettre n° 7, d'après Meursius (ibidem, coll. 369 C—372 B), inexactement portée dans l'édition de Migne, comme étant adressée à Grégoire Pakurian (*τῷ Πακουριανῷ κυρίῳ Γρηγορίῳ τῷ γαμβρῷ τοῦ μεγάλου Δρουγγαρίου*). La teneur de cette lettre nous apprend que le destinataire Pakurian en était encore jeune (*ἡ νεότης χρημα παντόλμων καὶ δραστήριον*, coll. 369 D), or, Grégoire Pakurian parlant de soi-même en 1083, alors qu'il écrivit le typicon du monastère de Bačkovo, dit qu'il est déjà vieux. Par ailleurs on sait que Théophilacte d'Ohrida se trouvait encore à Constantinople jusqu'en 1089, tandis que le Grand Domestique Grégoire Pakurian était déjà mort en 1086—1087. Il est donc impossible que la lettre soit adressée à celui-ci. Cf. *Metropolitane Simeon, Pismata na Teofilakt Ohridski, arhiepiskop bălgarski*, Zb BAN, XXVII, 1931, p. 15, pp. 46—50 et 84—85; G. Litavrin, *Bolgarija i Vizantija*, pp. 101, note également que la lettre de Théophilacte est adressée à Nikolai Pakurian, en citant à l'appui la lecture du manuscrit de Buda-Pest, fol. 46v: *τῷ Σεβαστῷ τῷ Πακουριανῷ Κυρῷ Νικολάῳ*. Cf. aussi G. G. Litavrin, *Budapeštenskaja rukopis pisem Teofilakta Bolgarskago* (Codex Budapestinensis, 2 Fol. graec.), Izv. Inst. Ist., t. XIV—XV, 1964, p. 527. De cette manière, la supposition de Meursius, que la lettre est adressée à Nikolai Pakurian se trouve confirmée.

⁸ *Ἰβηριότης*, op. cit., VI, p. 367, 5.

rien contribué à ce monde, ni ne pouvions y contribuer en quoi que ce fut, ai-je entendu qu'il était dit dans les Ecritures saintes +++ Quant à moi, j'ai appris par ma propre expérience, qu'il n'est pas un seul homme qui ait vécu et qui n'ait pas connu la mort, c'est pourquoi moi aussi, curopalate Symbatios Bakuriani, qui suis absolument sain de corps par la miséricorde divine et qui ai toute ma raison, craignant l'étrange et redoutable mystère de la mort, j'ai résolu +++ considérant que j'y ai souvent pensé, à la mort +++ et que le cas échéant, mes affaires resteraient non éclaircies et en suspens. C'est pourquoi j'ai désiré faire aujourd'hui un testament public...⁹

Le testament de Symbatios Bakuriani, qui est plus court que celui de Kali, fait mention principalement des biens immeubles qu'il possède. Il possédait plusieurs villages et propriétés en Macédoine méridionale: les villages de Radolivo, Sudaga, Velemisda et d'autres propriétés dont il ne communique pas les noms, celles-ci étant mentionnées dans le contrat de mariage où elles figuraient au nom de Kali.¹⁰ Il lègue ces propriétés à sa femme. En outre de ces propriétés Symbatios possédait aussi le village de Mušteniana qu'il lègue à son frère, le magistre Serge Bakuriani.¹¹ Par ailleurs nous apprenons du testament de Kali que par la suite, ledit village de Radolivo a changé de propriétaire en passant aux mains du monastère d'Ibéron, où avait été enseveli son mari: „Et pour cette raison, ayant toujours en vue la volonté exprimée par mon mari, et désirant moi-même que son souvenir ne s'efface jamais, pour le salut de l'âme de mon maître et compagnon de ma vie, si souvent mentionné, et pour qu'il me pardonne mes nombreux péchés, je fais don au monastère de mon village de Radolivo avec tous ses biens et droits, exception faite du gros et menu bétail qui s'y trouve et de tous les revenus provenant du blé et de l'orge des récoltes des années précédentes et de celle de ma mort. Parce que je veux que tout le revenu de cette année-là, ainsi que celui de toutes les années précédentes soient distribués en souvenir de lui. Et après cela, que les moines de ce monastère recouvrent tout le revenu comme possesseurs et propriétaires.”¹²

Comme on le voit, le village de Radolivo a été cédé en bien propre au monastère d'Ibéron par la donatrice Kali Bakuriani qui se réservait toutefois une partie des revenus. Ce n'est qu'après sa mort seulement que ce village devait revenir en propriété intégrale au monastère, ce qui concédait aux moines le droit sur tous les revenus que produisait ce village.

On ignore quel a été le sort des autres villages et propriétés possédés par Symbatios et Kali Bakuriani. Le testament de Kali mentionne en passant le nom de la propriété Mulika, sans pourtant préciser si l'on en a fait don à quelqu'un.¹³

Il est évident que Symbatios, en tant que rejeton de la célèbre famille Bakuriani, était un gros propriétaire foncier. C'est le cas de rappeler ici les immenses propriétés foncières dont disposaient aussi le „Grand Domestique d'Occident“ Grigori Bakuriani et son frère le magistre Abazios. Le typicon

⁹ Ibidem, V, pp. 614, 32 — 615, 5. G. Cankova-Petkova, op. cit., p. 176.

¹⁰ *Ἰβήρωνης*, op. cit., V, p. 615, 14—17.

¹¹ Ibidem, V, p. 615, 23—24.

¹² Ibidem, VI, p. 365, 29—39.

¹³ Ibidem, VI, p. 368, 16.

du monastère de Bačkovo mentionne que Grigori Bakuriani possédait plus de trente villages, domaines et forteresses dans les régions de Plovdiv et de Mosinopolis, dont il fit don au couvent de notre Dame de Petritzonitissa (monastère de Bačkovo). Le magistre Abazios possédait aussi plusieurs villages et domaines dans la région de Salonique. De toute évidence les deux frères possédaient en outre aussi d'autres domaines qu'ils retenaient par-devers eux. Avant d'acquérir des propriétés dans les terres bulgares, ils possédaient aussi des biens à l'Est, en Asie Mineure.¹⁴

Des renseignements tirés du typicon du monastère de Notre Dame de Kosmosotira près d'Aenos, témoignent aussi du grand nombre de feudataires byzantins installés dans les anciens territoires de l'Etat bulgare et qui y élargissaient leurs possessions au détriment des petits propriétaires villageois. Le donateur de ce monastère, le sebastokrator Isaac Comnène, était, à titre de membre de la famille impériale, l'un des seigneurs féodaux les plus éminents vers le milieu de XII^e siècle. Des dizaines de villages, domaines, forteresses, marchés et autres biens se trouvaient en sa possession.¹⁵ Le sebastokrator Isaac Comnène fit don d'une grande partie de ces biens au monastère de la Kosmosotira, en léguant une autre partie à ses hommes de confiance. Les gens de son entourage dont fait mention le typicon de ce monastère : Kastamonit, pinkernis Konstantin, Nikita Romanit, étaient de toute évidence de moindres feudataires byzantins qui possédaient également des villages entiers et des domaines. Isaac Comnène comptait dans son entourage aussi d'autres personnes de confiance et des serviteurs auxquels il concéda certains droits et privilèges, à charge pour eux de remplir du service militaire.¹⁶

Le typicon du monastère de Constantinople, Notre Dame d'Euergetès, qui possédait des biens et des parèques dans le thème de Boleron, nous fournit d'intéressants renseignements à ce sujet.¹⁷ Le monastère de Pantokrator à Constantinople, fondé par l'impératrice Irène, possédait de plus vastes domaines encore. Le typicon de ce monastère, dressé en 1137, par l'empereur de Byzance Jean II Comnène, nous apprend que celui-ci fit don au monastère des biens suivants, dont quelques-uns portent des noms bulgares : proastion Slavi, le village de Dobrovul, celui de Čerkovičane, proastion Slavopoul, village de Nevoljane.¹⁸ Parmi ces biens on note aussi d'anciens domaines ayant appartenu à Nestongos¹⁹ et à Alousia-

¹⁴ L. Petit, Typicon de Grégoire Pacourianos pour le monastère Pétritzos (Bačkovo) en Bulgarie, VV, t. XI (1904), Annexe, n° 1, § 2, p. 10, 54—55.

¹⁵ L. Petit, Typicon du monastère de la Kosmosotira près d'Aenos (1152), IRAIK, XIII (1908), pp. 52—53.

¹⁶ Petit, Typicon du monastère de la Kosmosotira, pp. 71, 15; 72, 9—10. Cf. Litavrin, Bolgarija i Vizantija, pp. 244—245; P. Tivčev, Narastvaneto na edroto zemevladenie vŭ Vizantija prez XII v., Izv. Inst. Ist., 9 (1960), pp. 236—238.

¹⁷ Voir A. Dmitrievskij, Opisanije liturgičeskikh rukopisej, hranjaštihjsja v bibliotekah pravoslavnogo vostoka, t. I, Τυπικά, part 1, Kiev, 1895, p. 655, 10—14: *Καὶ ἐν τῷ κατὰ τὸ Βολερὸν διακεμένῳ κτήματι ἡμῶν, καὶ τοῦ Θεοφάνους ὀνομαζομένου, παροίκων ἐξκουσσεῖαν, ζευγαράτων δώδεκα, ὡσαντως δὲ καὶ ἐν τῷ κατὰ τὸ Χοροκόπιον διακεμένῳ κτήματι ἡμῶν. . . , ἑτερον δεκα ἐξ παροίκων, ζευγαράτων καὶ αὐτῶν.*

¹⁸ Ibidem, pp. 697, 35—698, 22.

¹⁹ Le nom Nestong est de provenance bulgare. Cf. Iv. Du jčev, Poslednijat zaštitnik na Srem v 1018, Izv. Inst. Ist., t. VIII, 1960, pp. 310, 316—319. Selon toute probabilité le domaine dont il s'agit ici est lié au nom, mentionné par Skilitza-Kedrin, du fameux boyard bulgare

nos.²⁰ Selon toute probabilité, ces deux derniers sont des représentants de la classe féodale bulgare, passés au service de Byzance et ayant reçu du pouvoir central des terres et des privilèges. De cette manière ils se trouvaient incorporés à l'aristocratie byzantine. Conformément à la politique suivie par Byzance, des titres de noblesse, des charges et d'autres privilèges étaient généreusement octroyés à certains boyards bulgares qui avaient capitulé devant le pouvoir central, tandis que celui-ci s'assurait ainsi leur collaboration et pouvait tenir en état de soumission le peuple bulgare. Nestongos possédait à Redesto et dans ses environs une maison, deux hôtelleries, des champs et des vignobles. Le même document fait aussi mention de parèques, appartenant à Alousianos, qui étaient installés dans les deux villages de soldats Daphné et Damon.²¹

Outre les biens immeubles, les seigneurs féodaux possédaient encore du bétail et des chevaux en grand nombre. Ainsi par exemple Symbatios Bakuriani lègue à son frère Serge vingt juments et la moitié de son bétail, gros et menu, et à l'empereur, il laisse „à titre de don posthume et de modeste souvenir“ huit de ses étalons.²² Il possédait aussi un grand nombre de porcs qu'il lègue en parties égales à sa femme et à son frère.²³ Kali énumère aussi dans son testament les noms de ceux de ses gens qu'elle daigne gratifier de dons: à Apelgarip — deux juments, une vache et une paire de bœufs; à Chasan — un poulain de quatre ans, une jument, une vache et un bœuf; à l'eunuque Vasilij — une jument; à Selakouz — une vache et un bœuf; à l'eunuque Nikolaj — un cheval de selle; à Théodor Joanokampitès — une paire de bœufs, une vache, un poulain de quatre ans; à Tougan — un poulain noir; à Charadja — une jument et une vache; à Tapan — un poulain de trois ans; à Solima — une jument; à Chastouri Valma — une jument. A son cousin, le protovestiaire Léon Diabations, Kali lègue toutes les juments et étalons de son domaine de Moulika.²⁴ Kali lègue aussi à chacun de ses serviteurs, esclaves et affranchis deux porcs et deux brebis.²⁵

De toute évidence ces feudataires byzantins disposaient de nombreux troupeaux de toutes espèces d'animaux domestiques, animaux de trait, aussi bien que de menu bétail, de juments et d'étalons. Les dons qu'ils en faisaient témoignent du grand nombre de moutons et de porcs qu'ils possédaient. Tout ce nombreux cheptel vif assurait la culture des terres. D'importantes quantités de céréales et autres vivres étaient amassés dans les magasins des divers domaines. Ainsi Symbatios Bakuriani devait tenir des milliers de mo-

Nestong, frère de Sermon le défenseur de Srem en 1018 (G. Cedrini *Compendium Historiarum*, éd. Bonn., II, p. 476, 8). Cf. V. Zlatarski, *Istorija*, I, 2, p. 786; Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, Berlin, 1958, p. 210.

²⁰ Il paraît que les parèques mentionnés ici étaient relevants d'Alusian, personnage connu dans l'histoire bulgare, fils du tzar Ivan Vladislav (1015—1018) ou d'un de ses descendants. Il prit part à l'insurrection de Petăr Deljan en 1040—1041, et après sa répression, passa de nouveau au service de Byzance. L'empereur Michel IV le Paphlagonien le récompensa en lui conférant le titre de 'magister'. Cf. Zlatarski, *Istorija*, II, pp. 63—71.

²¹ A. Dmitrievskij, op. cit. p. 697, 36—37.

²² *Ἰβηγοτεῖς*, op. cit., V, p. 616, 3—5.

²³ Ibidem, V, p. 615, 20—26.

²⁴ Ibidem, VI, pp. 367, 19—368, 17.

²⁵ Ibidem, VI, p. 369, 12—15. Cf. G. Cankova-Petkova, *Beitrag zu einigen Fragen des bulgarischen und Byzantinischen Feudalismus im 11—13. Jahrhundert*, *Etudes historiques*, II, 1965.

dus de grains en réserve, du moment qu'il destinait trois mille modius de céréales à être distribués aux pauvres après sa mort.²⁶

Nous pouvons, dans une certaine mesure, nous faire une idée du volume de ces réserves de grains en considérant la teneur du testament de Kali qui ordonne aux moines d'allouer chaque année cent modius de blé, dix moutons et cent mesures de vin pour subvenir au festin consacré en mémoire de son époux, ainsi que cent modius de blé, dix moutons et cent mesures de vin pour le repas qui, après sa mort à elle, sera donné annuellement pour sa commémoration.²⁷

Une partie des provisions en réserve était destinée à être distribuée aux pauvres et aux moines „pour le repos de l'âme“ des deux époux, tandis qu'une autre partie devait servir à la sustentation de leurs esclaves et de leurs serviteurs. „En outre, dit encore le testament de Kali, j'ordonne également que des vivres et les vins qui se trouveront dans toutes mes propriétés au moment de ma mort soient employés en partie à assurer la subsistance durant toute une année de tous mes gens, grands et petits, esclaves et affranchis, hommes et femmes que j'ai, de mon vivant, pourvus de blé et de vin.“²⁸

Le stockage de réserves de céréales, de fromages, de vin et d'autres provisions de bouche est un trait caractéristique de la grosse propriété féodale. Ces réserves de provisions servaient à assurer non seulement l'entretien du seigneur féodal, mais aussi la subsistance de sa nombreuse famille et de ses gens. Elles constituaient un stock important pour parer aux éventualités de mauvaises récoltes, aux contingences de faits de guerre,²⁹ de calamités naturelles, ou bien enfin, pour être vendu au marché. Dans les riches monastères, en particulier, on emmagasinait de grandes quantités de provisions de bouche et de vin pour subvenir aux besoins de la confrérie du monastère.³⁰

Les réserves de provisions emmagasinées constituaient donc un élément substantiel de la fortune du seigneur féodal.³¹

Une confrontation de ces testaments avec le typicon du monastère de Bačkovovo, qui a été dressé approximativement vers la même époque (1083) montrerait que par la quantité de bétail et de chevaux, les propriétés de Symbatios et de Kali Bakuriani ne le cédaient guère à celles de Grigorij Bakuriani. Celui-ci avait fait don au monastère de Bačkovovo de 110 chevaux, 47 paires de bœufs, 72 bovins de pacage, 238 brebis, 94 béliers, 52 chèvres, de même qu'un grand nombre de bufflons, de veaux et d'ânes.³²

²⁶ *Ἱβηροίτης*, op. cit., V, p. 616, 11—12.

²⁷ Ibidem, VI, pp. 365, 39—366, 6; 369, 14—15.

²⁸ Ibidem, VI, p. 369, 7—12.

²⁹ Ainsi par exemple, Kekaumenos recommande à ses sujets dans les territoires de son 'Strategikon' de constituer des réserves de céréales pour le cas de famine ou d'autres calamités. Voir Cecaumeni Strategikon et Incerti Scriptoris de officiis regis Libellus, ed. B. Wassiliewsky—V. Jernstedt, Petropoli, 1896, p. 36, 25—30.

³⁰ Au monastère de Bačkovovo la nourriture des moines était abondante et riche. Ils mangeaient trois et souvent quatre fois par jour et buvaient quatre verres de vin par jour. Voir Petit, Typicon de Grégoire Pacourianos, p. 24, 29—25, 2. Cf. aussi Dmitrievskij, op. cit., pp. 654, 30—655, 10.

³¹ A la fin de son testament Symbatios Bakuriani fait mention des „richesses, biens, vivres, argent et tout le reste“ qu'il lègue. Voir *Ἱβηροίτης*, op. cit., V, p. 616, 15—16.

³² Voir L. Petit, Typicon de Grégoire Pacourianos, p. 54, 3—9.

En dehors des propriétés et des biens meubles dont nous venons de parler, les seigneurs féodaux byzantins possédaient encore d'autres richesses en or et en argent, constitués par des bijoux, de la vaisselle plate, des armes, des vêtements coûteux, des brides et autres accessoires de harnais richement ornements d'or, enfin des plus divers objets d'agrément et d'usage domestique. Ils vivaient entourés de nombreux gens de service, dans des résidences richement meublées et d'un luxe inouï. Ainsi Symbarios avait un harnais à ornements d'or, dont il fit don au frère de Kali. Il légua son coffret d'or à son serviteur dévoué Thomas, en souvenir.³³

Dans son testament, Kali énumère en détail les vêtements de cérémonie et les couvertures, de précieuses icônes, des bijoux et des couverts travaillés en or et en argent, ainsi qu'un grand nombre de monnaies d'or qu'elle lègue à ses proches, à ses domestiques et à ses esclaves: „Je lègue à ma noble mère en don et en souvenir ma grande louche aux bords sertis d'argent, mon manteau lilas et une livre de monnaies en or, dites „Romanates“. A ma sœur Maria, femme du proèdre, ma cape lilas ornée de perles, mon vêtement de taffetas rouge, la ceinture verte et une paire de larges bracelets d'or massif. A ma sœur Eudoxie, femme du proèdre, la cape rouge de soie épaisse à paillettes et à bordure d'or, ainsi que mon fichu à ornements d'or. A ma sœur la religieuse madame Irène, une coupe blanche polie et la boîte à couvercle doré. A mon frère Philarète, deux caissettes ferrées d'argent et un coffret doré à couvercle. Au frère de mon mari, monsieur le proèdre Serge, je laisse en souvenir de mon attachement pour lui 54 livres de monnaies. A mon neveu Vassilaki, la bride à ornement d'or et la selle dorée de mon mari. A la confrérie de la sainte Laure d'Athos, le bracelet d'or à fermeture valant (en poids) deux livres, douze mesures de poids et ma cape tissée d'or. Mon grand coffre d'argent à couvercle, le grand chaudron d'argent, la cuvette d'argent, le plat sarrasin doré à couvercle et à deux anses, l'autre coffret doré et les deux coussins de soie neufs; je veux que tous ces objets soient vendus et que l'argent réalisé de cette vente soit donné aux honorables moines, mes frères en Jésus-Christ. Je laisse à Velikon, le neveu de mon mari, la tunique lilas ornée de croix. A mon révérend précepteur le moine père Sabas, élève du patriarche, je lègue mon médaillon d'or orné d'une croix sur la face extérieure et qui pèse 24 onces.“³⁴

Les richesses en vêtements et autres biens meubles surpassent toute attente. La liste des divers vêtements de cérémonie et d'objets précieux ayant appartenu à cette aristocrate byzantine pourrait encore être complétée par tous les présents dont elle avait gratifié diverses autres personnes: bracelet en or massif, manteau de fourrure à ornements, vêtement de soie grège et de chanvre, un grand nombre de capes de soie, de coton ou d'autres matières, des manteaux, des couvertures et beaucoup d'autres choses encore.³⁵

Des renseignements extrêmement intéressants nous sont encore livrés par ces deux testaments sur des trésors d'or monnayé (*διὰ χαράγματος*) ou en

³³ *Ἰβηρική*, op. cit., V, p. 615, 27—28.

³⁴ *Ibidem*, op. cit., VI, pp. 366, 18—367, 8.

³⁵ *Ibidem*, VI, pp. 366, 18 — 367, 18.

lingots (*ἀσήμων*).^{35a} On est impressionné des sommes énormes en numéraire que possédaient Symbatios et Kali Bakuriani. Symbatios mentionne expressément que, lors de son mariage, il avait reçu en dot de sa femme Kali cinquante livres d'or monnayé, c'est-à-dire 3600 nomismata (monnaies d'or). Avec cette somme il avait acheté différents couverts et services en argent.³⁶

Avant sa mort il ordonna de distribuer aux pauvres et à ses nombreux domestiques douze livres d'or „dont six livres de nouvelles monnaies d'or aux pauvres, et les autres six livres à ses serviteurs libérés „éléutheroi“³⁷. On se fait une idée encore plus frappante de leur fortune en numéraire, de la teneur du testament de Kali. Ainsi, pour le seul emplacement du tombeau de son mari au monastère d'Ibéron, Kali a versé aux moines de ce monastère sept mille pièces d'or (nomismata).³⁸ Pour ses propres funérailles et l'obit qui s'y rattache, Kali ordonne la dépense d'un poids de 100 livres d'or: „Lors des funérailles de mon corps de pécheresse, trois fois malheureux et misérable, des messes aux troisième, neuvième et quarantième jours et des obits anniversaires, je veux que soient dépensées cent livres de monnaies d'or 'trachy', que l'on aura soin de mettre de côté à cet effet, après que tous les dons légués par moi auront été intégralement distribués aux bénéficiaires de ma fortune constituée d'or monnayé, d'or en lingots, de coûteuses étoffes, de bétail et d'autres biens meubles.“³⁹

En versant la somme de sept mille pièces d'or, il se peut que Kali ait voulu faire de cette manière un don au monastère d'Ibéron. Une part importante des richesses de Symbatios et de Kali Bakuriani est passée aux mains de Serge Bakuriani qui apparaît aussi comme un gros propriétaire féodal. A ce propos Kali écrit dans son testament: „... de concert avec le frère de mon mari, monsieur le prêtre Serge, nous nous sommes partagés tout ce que nous avait laissé en héritage, à lui et à moi, son défunt frère, selon la volonté de celui-ci exprimée dans son testament. Je lui ai transféré toute la quote-part qui lui revenait et j'en ai reçu quittance“⁴⁰. Comme il a déjà été dit plus haut, Kali lui légua ainsi une forte somme d'argent. Elle légua aussi par testament à la religieuse Diaxéni trente livres et trois quarts de monnaies (*διὰ χαράγματος λίτρας τριάκοντα τέταρτα τρία*).⁴¹ Au père Ravula, supérieur du monastère, trois livres et trois quarts en monnaies,⁴² à la religieuse Christina, esclave affranchie de Kali, deux livres de monnaies d'or 'trachy'.⁴³ Elle légua également à son confesseur, le moine Thomas, trois livres et un quart de monnaies 'trachy';⁴⁴ à son esclave affranchi Tugan, cent monnaies d'or 'trachy';⁴⁵ à son homme de confiance une livre de 'nou-

^{35a} *Ιβήριτης*, op. cit., VI, p. 369, 26: *διὰ τε χαράγματος χρυσίων, βλατίων, ἀσήμων, ζώων καὶ λοιπῶν κινήτων εἶδων*.

³⁶ Ibidem, V, p. 615, 9.

³⁷ Ibidem, V, p. 616, 9—13.

³⁸ Ibidem, VI, p. 365, 25—27.

³⁹ Ibidem, VI, p. 369, 20—27.

⁴⁰ Ibidem, VI, p. 365, 15—18.

⁴¹ Ibidem, VI, p. 368, 18.

⁴² Ibidem, VI, p. 368, 14.

⁴³ Ibidem, VI, p. 368, 22—23.

⁴⁴ Ibidem, VI, p. 367, 9.

⁴⁵ Ibidem, VI, pp. 367, 19—368, 2.

velles monnaies d'or trachy';⁴⁶ à ses gens de confiance, Apelgarip, Chasan, Josif, Patrikij, l'eunuque Vasilij, l'eunuque Nikolai, à Todor Yonakampit, Kali lègue des 'nouvelles monnaies d'or trachy', à raison d'une livre à chacun;⁴⁷ à ses anciens esclaves Charadja et Tapan elle lègue également une livre de 'nouvelles monnaies trachys' (nomismata) à chacun.⁴⁸

En outre, Kali lègue à la religieuse Théodoula une livre de 'nouvelles monnaies trachys';⁴⁹ à son ancienne esclave Thaumaste, qui „était esclave dans notre famille“ (τῇ οἰκογενεῖ ἀποδούλῃ μου τῇ Θανμάστῃ) elle fait à titre posthume, un don de trente-six monnaies d'or 'trachy'. A la religieuse Ukre-na, également ancienne esclave, Kali lègue deux livres de monnaie d'or 'trachy';⁵⁰ à l'ancienne esclave Maria, une livre de monnaies d'or 'trachy';⁵¹ à sa novice, une livre de monnaies d'or 'trachy';⁵² à chacune de ses anciennes esclaves Euphémia, Agatè, Epilektè et Melitinè, trente-six nomismata 'trachy';⁵³ enfin à tous ses parents non mentionnés dans le testament, Kali lègue une nomisma à chacun.⁵⁴

En plus de tous les autres legs qu'il fait, Symbatios Bakuriani ordonne dans son testament que tous ses gens qui n'y sont pas expressément mentionnés reçoivent chacun six monnaies d'or.⁵⁵ Symbatios destine trois monnaies d'or (nomismata) à chacun des témoins de son testament écrit.⁵⁶ Pour la seule mise en écrit de son testament Kali fixa généreusement la somme de 36 monnaies d'or.⁵⁷ Le fait que Symbatios lègue au trésor impérial la somme modique d'une nomismata est assez étrange.⁵⁸ En l'occurrence il pourrait bien s'agir d'un don symbolique, où alors le texte original qui renferme d'ailleurs aussi d'autres passages endommagés, n'a-t-il pas été correctement déchiffré.

La documentation que nous venons de citer ici est un témoignage éloquent de l'énorme puissance matérielle de ces seigneurs féodaux byzantins. La famille Bakuriani avait amassé une inestimable fortune. Ses membres distribuaient à pleines mains, à diverses personnes, des sommes d'argent d'affectations diverses, qui correspondent, ou peu s'en faut, aux moyens d'un trésor quasi royal.

Les renseignements sur l'existence de pareils dons en argent d'une magnificence surprenante nous permettent non seulement de constater une grande puissance économique, mais aussi de jeter un coup d'œil sur les relations pécuniaires et sur le système monétaire de cette époque.

Il est notoire que pendant la seconde moitié du XI^e siècle, la monnaie (nomisma) byzantine qui, des siècles durant, avait joué le rôle de monnaie

⁴⁶ Ἰβηθητικῆς, VI, p. 367, 17—19.

⁴⁷ Ibidem, VI, p. 367, 19—26.

⁴⁸ Ibidem, VI, p. 368, 3—7.

⁴⁹ Ibidem, VI, p. 368, 24.

⁵⁰ Ibidem, VI, p. 368, 25—27.

⁵¹ Ibidem, VI, p. 368, 33.

⁵² Ibidem, VI, p. 368, 28—29.

⁵³ Ibidem, VI, pp. 368, 33—369, 5.

⁵⁴ Ibidem, VI, p. 369, 42.

⁵⁵ Ibidem, V, p. 615, 32—33: καὶ ὅσοι ἑτεροὶ ἴδιοι μου εὐρηθῶσι, λαβῶσιν ἀνὰ ἑξ(?) ἑξ.

⁵⁶ Ibidem, V, p. 615, 34.

⁵⁷ Ibidem, VI, p. 369, 40—41.

⁵⁸ Ibidem, V, p. 615, 33.

d'or internationale de valeur stable et au titre invariable, commença à se déprécier. Sous Constantin IX Monomaque (1042—1054) le pouvoir central commença à mettre en circulation des émissions de monnaies d'or (nomismata) d'un titre réduit. Ce processus s'intensifia davantage sous le règne d'Alexis I^{er} Comnène, à tel point que le fisc impérial se vit obligé de mettre en circulation de nouvelles monnaies d'or dont le cours n'atteignait plus que le tiers de celui des „anciennes monnaies“, en sorte qu'une „nomisma“ d'or ne valait plus que quatre miliarisia d'argent au lieu de douze. Pour se procurer les moyens pécuniaires que nécessitait la politique extérieure qu'il menait, Alexis I^{er} Comnène exigeait au début que les impôts fussent perçus en anciennes monnaies d'or d'aloï, cependant, il se vit contraint par la suite de passer une réforme monétaire. En vertu de celle-ci, les versements des impôts courants étaient exigés en monnaies d'or nouvelles, au titre réduit, alors que les impôts accessoires (dikératon, exapholon, synithia, elatikòn) qui s'élevaient à 230% environ des impôts courants, devaient être payés en anciennes nomismata, c'est-à-dire au cours de douze miliarisia d'argent pour une nomisma d'or. De cette manière les impôts se trouvèrent de fait augmentés de 500%.⁵⁹

Diverses opinions ont été émises au sujet des réformes monétaires passées sous Alexis I^{er} Comnène. Pendant la deuxième moitié du XI^e siècle une grande diversité régnait dans l'effectif monétaire en circulation, comprenant des monnaies d'or frappées par les différents empereurs, et dont le cours, variant entre 9 et 4 miliarisia d'argent pour une monnaie d'or, baissait constamment.⁶⁰ Les sources documentaires de cette époque témoignent aussi de ce fait; en effet, on rencontre les termes de: *παλαιὰ νομίσματα, ιστάμενα, προτιμώμενα, τραχέα, καινούργια, τετάρτερα*, etc. désignant diverses espèces de monnaies d'or qui différaient les unes des autres par leur poids et leur titre.⁶¹ Entre 1071 et le début du XII^e siècle, le dépréciement constant de la monnaie d'or engendre un nouveau système monétaire fondé sur l'étalon de la monnaie d'argent (le miliarisia d'argent retenait toujours sa valeur constante, égale à vingt-quatre 'pholeis'). Or, il y avait en réalité deux étalons parallèles: l'étalon d'or et celui d'argent.⁶²

⁵⁹ Cf. Fr. Dölger, Beiträge zur Geschichte des byzantinischen Finanzverwaltung, Byzantinisches Archiv, Heft 9, Leipzig—Berlin, 1927, pp. 75—76; G. Ostrogorski, Istorija Vizantije, Beograd, 1959, pp. 347—349; D. Angelov, Istorija na Vizantija, II, Sofia, 1963, pp. 170—171.

⁶⁰ Dans ses recherches approfondies sur le système monétaire et la valeur de la monnaie pendant la seconde moitié du XI^e siècle, Sforonos établit que la valeur de la nomisma au cours de cette période varie approximativement entre 9 et 4 miliarisia. Voir N. G. Svoronos, Recherches sur le cadastre byzantin et la fiscalité aux XI^e et XII^e siècles: le cadastre de Thèbes, Bulletin de Correspondance Hellénique, LXXXIII — 1959, I, pp. 102—106.

⁶¹ Cf. par exemple V. Laurent, Le „juste poids“ de l'hyperpyron trachy, Congrès International de numismatique, Paris, 6—11 juillet 1953, t. II, Actes, Paris, 1957, pp. 299—307, qui admet la valeur d'une trachy comme égale à 4 miliarisia. Selon F. Chalandon, une nomisma trachy valait 5 miliarisia (F. Chandon, Essai sur le règne d'Alexis I^{er} Comnène, Paris, 1900, pp. 305 sq.). Une opinion différente est émise par A. Frolow qui admet, que la nomisma trachy représentait une menue monnaie d'argent (= 1/48^e de la nomisma d'or): A. Frolow, Les noms des monnaies dans le typicon du Pantocrator, Byzantinoslavica, X, 2, 1949, pp. 248—249.

⁶² Svoronos, op. cit., p. 104.

Des monnaies de moindre valeur avaient été mises en circulation pour subvenir aux dépenses toujours croissantes de l'Etat. Cependant la perception des impôts en „nomismata neuves“ nécessitait toujours des calculs compliqués et les agents du fisc exploitèrent cette situation nouvellement créée pour amasser de l'argent au détriment de la population. Des pétitions envoyées simultanément de plusieurs régions à Alexis Comnène, requéraient des éclaircissements sur la manière de procéder lors de la perception des impôts en monnaies nouvelles (nomismata). Dans son ordonnance de 1094, donnant des directives sur la manière de procéder lors du calcul des différents impôts, en conformité avec le nouveau cours de la „nomisma“, Alexis Comnène relève que le prétendu „manque de précision n'indique rien d'autre qu'une cupidité de la part des percepteurs“⁶³.

Alors que la dénomination de *παλαία νομίσματα* se rapportait ordinairement aux anciennes monnaies d'aloï en or, les monnaies d'or à titre réduit, mais qui avaient toujours une valeur supérieure à celles nouvellement frappées (*καινούργια*), étaient spécifiées par les termes *ιστάμενα* et *προτιμώμενα* (c'est-à-dire stables et d'un poids fixé, ou préférées),⁶⁴ pour les différencier de celles-là, en même temps que des monnaies de moindre aloï frappées en dernier lieu et connues sous le nom de „nouvelles trachys“ (*τραχέα και καινούργια*). Ainsi, le typicon du monastère de Bačkovo nous apprend que Grigorij Bakuriani possédait un trésor de diverses monnaies: *παλαιὸν λογάριον Ρωμανάτον, τραχὺ Μονομαχάτον, Δουκάτον τε καὶ Σκηπτράτον, πρὸς δὲ καὶ Μιχαηλῆτον*, c'est-à-dire d'anciennes monnaies d'or au nom de Romain II, des monnaies au nom de Constantin IX le Monomaque, de l'empereur Constantin X Doucas, de l'empereur Michel VII le Doucas, ainsi que des monnaies à l'effigie d'un sceptre (*Σκηπτράτον*).⁶⁵ Les dons pécuniaires que Grigorij Bakuriani fait aux moines du monastère et aussi à d'autres personnes témoignent de la grosse fortune qu'il possédait. Dans son typicon il ordonne la répartition entre les moines de soixante-douze monnaies d'or chaque année, au jour de son obit. Ce même jour on devait distribuer vingt-quatre 'nomismata' à tous ceux qui auraient honoré sa mémoire.⁶⁶

La nouvelle d'Alexis I^{er} Comnène publiée en 1094, c'est-à-dire vers la même époque à laquelle se rapportent aussi les testaments de Symbatios et de Kali Bakuriani, nous apprend que les monnaies d'or 'trahys' avaient une valeur de quatre miliarisia.⁶⁷

Ces documents parlent surtout de nomismata nouvellement frappées dénommées *τραχέα*, c'est-à-dire 'rugueuses' parce que, mises en circulation récemment, elles n'étaient pas encore polies par l'usure comme c'était le cas des monnaies plus anciennes.⁶⁸

⁶³ C. E. Zachariae von Lingenthal, *Jus Graeco-Romanum*, III, Lipsiae, 1857, p. 395, 20.

⁶⁴ Cf. N. G. Svoronos, op. cit., p. 102, n. 2.

⁶⁵ Voir L. Petit, *Typicon de Grégoire Pacourianos*, p. 13, 22—23; Cf. Svoronos, op. cit., p. 99. La ponctuation dans le texte grec est donnée selon Svoronos.

⁶⁶ Voir L. Petit, *Typicon de Grégoire Pacourianos*, pp. 41, 30—42, 1. Cf. Str. Lišev, *Za pronikvaneto i roljata na parite vav feodalna Bălgarija*, Sofia, 1958, p. 132.

⁶⁷ Jus, III, p. 395, 12—20.

⁶⁸ Cf. A. Frolov, *Les noms des monnaies dans le typicon de Pantocrator*, pp. 247—249.

Le testament de Symbarios Bakuriani souligne la différence qu'il y avait entre les monnaies frappées précédemment (*πρωτοχαράγματα*) et d'autres, plus récentes, qui avaient une moindre valeur. En effet, il y est dit que des douze livres de monnaies d'or destinées à être distribuées, il fallait donner six livres de 'nomismata' anciennes à ses gens et anciens esclaves qui l'avaient servi (*τὰς δὲ ἑτέρας ἕξ πρωτοχαράγ. ἐπιδώσει πρὸς τοὺς ἔχοντας εὐρεθῆναι ἐκδουλεύοντάς με ἐλευθέρους ἀνθρώπους μου*).⁶⁹ En revanche, il ordonne de distribuer aux pauvres les six autres livres — *χιχαι* (sic), qui, selon toute probabilité étaient de monnaies d'or plus récentes et de moindre aloi.⁷⁰ Le fait que ces dernières monnaies avaient une moindre valeur appert de l'allégation du donateur, disant que ses gens l'avaient servi et méritaient par conséquent une meilleure récompense (*πρωτοχαράγματα*).

Nous avons déjà vu que le testament de Kali fait mention d'une très grande quantité de monnaies d'or 'trachy', détail qui a échappé aux recherches faites jusqu'à présent. Conformément à son désir exprès, toutes les sommes léguées par elle devaient être acquittées en monnaies récentes 'trachy' (*διὰ τραχέα καὶ καινούργια*). Seuls les dons, destinés à la religieuse Elena et à la trésorerie impériale devaient être payées en 'tetartas' (*διὰ τετάρτης ποιότητος*).⁷¹

Comme on le sait, les 'tetartas' étaient des monnaies d'or, frappées pendant le règne de l'empereur Nicéphore II Phocas (963—969). Selon la communication de Skilitzès-Cedrin, Nicéphore Phocas avait réduit le poids de la nomismata en introduisant le tetarterone.⁷² Le sujet de la valeur et du poids de cette espèce de monnaies d'or est traité en abondance dans la littérature. Dans le Livre du Préfet il est fait mention à plusieurs endroits que le tetarterone n'est accepté qu'à contre-cœur par les commerçants et les changeurs. De toute évidence cette monnaie avait été mise en circulation à un cours obligatoire.⁷³ Les recherches faites jusqu'ici sur ce sujet permettent de conclure que le tetarterone avait tout de même un pouvoir d'achat concret, quoique au-dessous de celui de la monnaie d'or d'aloï. A partir du milieu du XI^e siècle le titre du tetarterone était réduit de plus en plus, au point que celui-ci se transforma en une simple monnaie d'échange courant. Cependant il y avait aussi d'anciens tetarterones d'or circulant de pair avec celui-là, et qui sont mentionnés jusqu'à la fin du XI^e siècle et la première moitié du XII^e siècle.⁷⁴ Mais on ne saurait dire au juste quelle était la valeur des 'tetartas' mentionnés dans le testament de Kali.

Dans les documents examinés, et plus particulièrement dans le testament de Kali, on rencontre la désignation de monnaies d'or „Romanates“;

⁶⁹ *Ἰβηρίτης*, op. cit., p. 616, 12—13.

⁷⁰ Ibidem, V, p. 616, 9—11. Le texte n'est pas bien déchiffré. L'éditeur lui-même met en doute le déchiffrement : *ἕξ ὧν τὰς ἕξ χιχαι* (·).

⁷¹ *Ἰβηρίτης*, op. cit., VI, p. 369, 36—39.

⁷² Voir Cedrin i Compendium Hist., II, p. 369, 10.

⁷³ Voir M. Sju zju m o v, Vizantijskaja kniga Eparha, Moskva, 1962, IX, 5, p. 82; X, 4, p. 83; XI, 9, p. 84; XIII, 2, p. 86.

⁷⁴ Cf. Sju zju m o v, op. cit., pp. 194—197 et les références y indiquées; A. Frow, op. cit., pp. 251—252.

Kali lègue à sa mère une livre de „Romanates“⁷⁵. Ces monnaies d'or d'aloi étaient anciennes et c'est pourquoi elle les lègue à sa mère.

Dans le typicon du monastère de Pantokrator qui possédait des terres dans la Thrace orientale d'aujourd'hui, diverses espèces de monnaies d'or sont également mentionnées. En effet, il y est fait une distinction entre 'anciennes nomismata', et des monnaies d'or dites 'trachéa' (νομίσματα τραχέα). Concernant cette dernière espèce de monnaies, on souligne qu'elle était préférée à cette époque (κατὰ τὴν ἡμέραν προτιμώμενα).⁷⁶ Selon toute probabilité elles étaient 'préférées' parce que leur titre d'or fin était supérieur à celui d'autres monnaies d'une frappe plus récente.⁷⁷

Selon un document datant du milieu du XII^e siècle, l'empereur de Byzance Manuel I^{er} Comnène fit une donation au monastère de Notre Dame de Pitié, près de Strumica, en décrétant que les moines de ce monastère toucheraient annuellement, sur la caisse du Thème, trente monnaies d'or dites 'trichéphales préférées' chacun.⁷⁸

De l'analyse des documents mentionnés il appert que les seigneurs féodaux byzantins établis sur les terres bulgares ont amassé d'immenses fortunes.⁷⁹ La circonstance que, vers la fin du XI^e siècle et au début du XII^e siècle, la monnaie en circulation commença à se déprécier, ne saurait affecter l'envergure de leurs fortunes qui, en dehors de leurs trésors en or monnayé, consistaient en des quantités incalculables de bijoux, de vivres et de bétail. La majeure partie de ces biens avait été acquise dans les terres bulgares, où ces feudataires possédaient des propriétés foncières et une population asservie. Au moyen d'une exploitation féodale impitoyable ils en tiraient des biens matériels qu'ils entassaient au détriment de la population bulgare qui leur était assujettie. Nous retrouvons aussi dans d'autres documents datant de cette époque⁸⁰ des indications témoignant de l'existence de parèques et d'autres catégories de population asservie.

Le testament de Kali fait mention de parèques qui travaillaient ses terres à charge de diverses redevances féodales: „Je désire également et j'ordonne que, le jour de ma mort, les parèques de tous mes domaines soient dispensés des charges et exemptés de toutes les redevances (ἀβασεῖς καὶ ἀτελεῖς) qu'ils sont tenus d'acquitter envers moi présentement, notamment de l'oïkomodion, du zeugologion, de la dime sur le bétail et du reste de leur taille annuelle. Car je veux qu'ils prient pour moi, l'infime.“⁸¹

Dans un extrait du registre cadastral du village de Radolivo, datant de 1098, nous retenons un détail important qui complète les renseignements

⁷⁵ *Ἱβηροίτης*, op. cit., VI, p. 366, 20—21.

⁷⁶ Voir Dmitrievskij, *Τυπικά*, I, p. 690, 22—28; Cf. A. Frolov, op. cit., p. 243. Les Statuts du monastère Pantokrator ont été écrits en 1137; Cf. G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, Berlin, 1958, p. 552.

⁷⁷ Cf. Svoronos, op. cit., p. 102, n. 2.

⁷⁸ Voir L. Petit, Le monastère de Notre Dame de Pitié en Macédoine, *IRAIK*, VI, 1, 1900, p. 31, 10—14. Le document remonte à 1160.

⁷⁹ Au sujet des nombreuses trouvailles de monnaies dans les terres bulgares, au XI^e et XII^e siècle cf. Lišev, *Za pronikvaneto i roljata na parite*, pp. 120—130; T. Gerassimov: *IBAI*, t. XVII, 1950, pp. 314 sqq.

⁸⁰ Cf. Litavrin, *Bolgarija i Vizantija*, pp. 175—205.

⁸¹ *Ἱβηροίτης*, op. cit., VI, p. 369, 15—20.

donnés dans le testament de Kali sur les impôts que lui payaient ses parèques. Dans ce document il est dit entre autres que „tous les impôts payés par ce village, y compris le dikeratoexapholon, la synithie et l'elatikon sont crédités au nom de Maria, curopalatisa Kali, fille de Vassilaki“. Suit une description détaillée de tous les ménages d'agriculteurs au nombre de treize, dont les dix premiers payaient chacun quatre espèces d'impôts: $1/2 + 1/3 + 1/24 + 1/48$ de la nomisma. Le onzième ménage ne payait que deux espèces d'impôts: $1/2 + 1/24$ de la nomisma, et les deux derniers ménages payaient chacun $1/16$ et $1/48$ de la nomisma, probablement parce qu'ils ne disposaient pas de terre en propre. Parmi ces contribuables on mentionne expressément Ioan le Bulgare, qui était cordonnier de profession (τζαγγαρίων).⁸² Ce document ne spécifie pas les noms de chaque impôt, n'exprimant qu'en chiffres leur montant respectif. Cependant une confrontation des deux documents nous permet de supposer que les deux impôts principaux, oikomodion et zeugologion, ont été percevables de chaque ménage agricole à raison de $1/2$ et de $1/3$ de la nomismata. La dîme s'élevait à $1/24$ de la nomismata, alors que les impositions accessoires (dikeratoexapholon, synithia et elatikon) étaient perçues à raison de $1/48$ de la nomismata. En dehors de ces impositions, le testament de Kali mentionne aussi d'autres redevances de ses parèques envers elle.⁸³

Le typicon du monastère Euergetès, datant de la fin du XI^e siècle et du début du XII^e siècle⁸⁴, fournit des données sur les parèques de ce monastère dans le thème de Boleron. Dans ses terres de Theophanous, le monastère avait sous sa dépendance douze parèques, dits de zeugarates et seize autres parèques zeugarates aussi dans ses domaines de Hortokopion Epiphanyon, sis dans le même thème. Ces parèques avaient fait l'objet d'un don, fait au monastère par le pansebastè, sebastè et duc Antoine qui remit aux moines une exkousseia à leur sujet.⁸⁵ Les domaines du monastère dont il s'agit étaient situés dans les terres bulgares. On sait que le thème de Boleron englobait les territoires sis entre les cours intérieurs des rivières Mesta et Struma.

Le monastère de Pantokrator tenait lui aussi sous sa dépendance la population dans ses terres bulgares, dont il disposait à son gré. Les anciennes possessions d'Alousianos en Thrace orientale passèrent aussi sous la domination de ce monastère, y compris les parèques qui s'y trouvaient.⁸⁶

En dehors des parèques, les sources documentaires de cette époque font aussi mention d'un autre groupe de paysans, dits „éléutheroi“. Les

⁸² Voir Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, München, 1948, Nr. 65. Cf. G. Cankova-Petkova, *Socialnij sostav naselenija bolgarskih zemel v period vizantijskogo gospodstva*, VVr, XXIII, 1963, pp. 6—7.

⁸³ *Ἰβηροίτης*, op. cit., VI, p. 369, 16—17.

⁸⁴ Cf. Dmitrievskij, op. cit., p. XXXVII.

⁸⁵ Voir Dmitrievskij, op. cit., p. 655, 10—14. On ignore qui était exactement ce Pansevast Sevast Antonij. On sait pourtant que c'était un contemporain de l'abbé de ce monastère, qui fut revêtu de cette dignité après Timothée. Par conséquent la donation a été faite pendant la seconde moitié du XI^e siècle. Cf. ibidem, pp. XXXVII, XLII—XLIII. Quant à l'exemption de ces parèques cf. A. P. Každān, *Formirovanie feodal'nogo pomest'ja v Vizantii X v.*, VVr, XI (1956), p. 120. Sur l'exemption en général pendant cette période cf. A. P. Každān, *Ekskussija i Ekskussati v Vizantii X—XII vv.*, *Vizantijskie očerki*, Moskva, 1961, pp. 186—202.

⁸⁶ Dmitrievskij, op. cit., pp. 697, 35—698, 3.

eleutheroi étaient des paysans qui ne disposaient pas de biens fonciers et ne figuraient pas sur les registres des impositions. On les retrouve aussi sous l'appellation d'„inconnus au trésor public“⁸⁷. Les eleutheroi étaient installés dans un domaine féodal et soumis à la dépendance féodale par la remise d'un lopin de terre qu'ils avaient à cultiver et sur lequel ils pouvaient organiser leur propre exploitation agricole.⁸⁸ Ainsi qu'il appert des testaments de Symbatios et de Kali Bakuriani, ces eleutheroi étaient chargés de l'exécution de divers travaux dans les domaines seigneuriaux.⁸⁹

Symbatios et Kali Bakuriani disposaient d'un nombreux domestique composé d'esclaves, d'affranchis et de gens de confiance, dits *ἀνθρωποι*. D'ordinaire la dénomination „d'anthropoi“ s'appliquait à des gens libres, aussi bien qu'à des esclaves qui jouissaient de la confiance du seigneur féodal. On concédait même, à certains d'entre eux des terres et ils se transformaient ainsi en petits vassaux. Ces terres leurs étaient concédées par le seigneur féodal à charge pour eux de s'acquitter de diverses obligations qui se rattachaient à l'exploitation des terres et de la population : gérer les biens, percevoir les impôts, et les prestations en nature, surveiller l'exécution des corvées, etc. En d'autres termes, ils formaient l'appareil de coercition dont usait le seigneur féodal. D'autres sources datant de cette époque nous apprennent encore que les 'anthropoi' constituaient une partie des troupes du seigneur féodal.⁹⁰

Les esclaves étaient employés tout d'abord au service domestique mais il y en avait toujours certains qui, à cette époque, étaient chargés de travaux agricoles sur les terres seigneuriales. En même temps ils prenaient aussi soin du nombreux bétail, gros et menu, ainsi que des troupeaux de chevaux des feudataires. Le testament de Kali met en évidence que ses esclaves et ses gens s'acquittaient d'un service non seulement dans sa résidence, mais aussi dans ses différents domaines : „Que ces gens à moi reçoivent leurs donations indépendamment du fait qu'ils travailleraient dans mon entourage ou ailleurs.“⁹¹ A en juger d'après leurs noms, la plupart des esclaves étaient d'origine orientale. En effet on y trouve des noms d'esclaves et d'affranchis comme Toughan, Tapan, etc.

En général le nombre d'esclaves, hommes et femmes, que mentionne le testament de Kali est impressionnant. Elle les affranchit en leur donnant en même temps en propre leurs vêtements, leurs domiciles et les terres qu'ils cultivent : „Que mes anciens esclaves, hommes et femmes, mentionnés ici gardent par devers eux tous leurs vêtements, leurs demeures et leur pécule, en outre j'ordonne que les vivres et les vins qui se trouveraient dans tous mes do-

⁸⁷ Cf. G. Ostrogorskij, *Vizantijskie piscovie knigi*, Byzantinoslavica, IX, 2, 1948, pp. 273—274.

⁸⁸ Cf. G. Cankova-Petkova, *Jugozapadnite bălgarski zemi prez XI v. selon le „Strategikon“ de Kekavmen*; IIBI, VI, 1956, p. 604; G. G. Litavrin, *Bolgarija i Vizantija XI—XII vv.*, pp. 245 sqq.; Angelov, *Istorija na Vizantija*, II, pp. 137—142.

⁸⁹ *Ἰβηροίτης*, op. cit., V, p. 616, 14; VI, p. 365, 19.

⁹⁰ *Cecaumeni Strategicon*, p. 64, 18—65, 5. L. Petit, *Le Typicon du monastère de la Kosmosotira*, p. 71; cf. Litavrin, *Bolgarija i Vizantija*, pp. 244—245; Idem, *Bil li Kekavmen feodalom? Vizantijskie očerki*, Moskva, 1961, pp. 230—232; P. Tivčev, *Za klasovata borba văr vizantijskoto selo prez XII v.*, IPr, XVII, 1961, 1, pp. 96—97.

⁹¹ *Ἰβηροίτης*, op. cit., VI, p. 367, 32—35.

maines et possessions, au moment de ma mort, servent à assurer, pendant la durée d'une année, la subsistance de tous mes gens, grands et petits, esclaves et affranchis, hommes et femmes qui ont été entretenus chez moi.⁹²

On sait par ailleurs qu'à cette époque un certain adoucissement des mœurs se fait sentir dans les rapports envers les esclaves. Cela est dû tout d'abord au changement intervenu dans les conditions sociales à cette époque. L'institution de l'esclavage ayant perdu beaucoup des avantages économiques qu'elle offrait, devient de moins en moins praticable dans l'exploitation agricole.⁹³ Dans de nombreux cas on rend la liberté aux esclaves, mais ceux-ci continuent de servir leurs maîtres et prennent peu à peu le statut d'hommes dépendants. C'est aussi ce que reflète le testament de Kali. Celle-ci donne la liberté à ses esclaves, mais en réalité continue d'exploiter leur travail jusqu'à la fin de sa vie. Ce n'est qu'après sa mort qu'ils recouvreront leur entière liberté: „Quant à tous mes anciens esclaves, hommes et femmes, auxquels j'ai donné la liberté il y a déjà longtemps, tout en les gardant, par la grâce de Dieu, à mon service jusqu'à la fin de ma vie, je désire et je veux qu'ils soient, après, de libres citoyens de l'Empire byzantin, sans qu'il leur soit fait obstacle soit de la part de quelque parent à moi, soit d'un mandataire quelconque, de séjourner ou de servir là où bon leur semblerait.“⁹⁴ Ces derniers mots témoignent du fait qu'en réalité la liberté juridique des esclaves n'a pas toujours été observée. La majeure partie des esclaves affranchis devenaient des paysans asservis à la féodalité. En vertu de la nécessité et à cause de leur dépendance économique ils continuaient de servir dans la propriété de leurs anciens maîtres. Cela n'empêchait pas, du reste, certains esclaves de pouvoir recouvrer leur entière liberté. Il y avait même des cas où des esclaves se faisaient moines, après leur libération.⁹⁵

Il est notoire par ailleurs, que l'Empire byzantin garda un nombre important d'esclaves jusqu'à la fin de son existence. Dans les terres bulgares, le nombre d'esclaves s'accrut pendant l'époque de la domination byzantine, ce qui était dû à la condition précaire du peuple bulgare. De nombreux Bulgares étaient convertis en esclaves, ce dont témoignent d'ailleurs les sources de cette époque.

* * *

L'analyse de la documentation, qui vient d'être faite, met en évidence que nombre de feudataires byzantins étaient installés systématiquement dans les terres bulgares conquises. Ils y acquéraient d'immenses propriétés foncières, soit pas voie de donations de la part du pouvoir central, soit par usurpation et expropriation des terres de la population indigène. Les régions bulgares constituaient pour eux de séduisants objectifs d'exploitation. Elles servaient à

⁹² *Ιβηροί τ ης*. VI, p. 369, 7—12.

⁹³ Cf. D. Angelov, *Robstvoto v srednovekovna Bălgarija*, IPr, II, 1945—1946, fasc. 2, pp. 129—156.

⁹⁴ *Ιβηροί τ ης*, op. cit., VI, pp. 370, 34—371, 13; cf. Litavrin, *Bolgarija i Vizantija*, pp. 182—187.

⁹⁵ Kali mentionne la religieuse Hristina qui avait été son ancienne esclave. Voir *Ιβηροί τ ης*, op. cit., VI, p. 368, 22.

enrichir les seigneurs féodaux byzantins qui s'y étaient installés et, partant, l'Etat féodal byzantin en général. De gros propriétaires féodaux, tels que Symbatios et Kali Bakuriani, Grigorij et Abazios Bakuriani, le sebastokrator Isaac Comnène et d'autres personnages laïques encore, exploitaient le travail des paysans bulgares, leur imposaient des corvées et taillaient leurs maigres revenus. Disposant d'une puissance économique immense, les représentants de l'aristocratie féodale byzantine entassaient des richesses de plus en plus grandes et vivaient dans l'opulence et le luxe. Les testaments de Symbatios et de Kali Bakuriani fournissent des témoignages, aussi évidents qu'éloquents, des ressources matérielles énormes que possédaient de pareils feudataires. Entourés d'un grand nombre de gens de confiance, „anthropoi“ et esclaves, ils constituaient une force militaire importante, capable de parer à toute manifestation de mécontentement de la part de la population bulgare asservie. Ce n'est pas par hasard que le pouvoir byzantin établissait sur les terres bulgares des éléments nationaux étrangers. Au moyen de gens d'origine étrangère : Géorgiens, Arméniens, Koumanes, Petchénègues, etc. établis dans les confins des terres bulgares, l'Empire byzantin consolidait sa domination sur les Bulgares. Le clergé byzantin joua aussi un rôle important dans cette politique. Marchant la main dans la main avec le pouvoir séculier, les monastères et l'Eglise pillaient le peuple bulgare. Les empereurs de Byzance dotaient généreusement des monastères tels la Laure d'Athos, le couvent d'Ibéron et d'autres monastères du Mont Athos, qui possédaient des domaines dans les terres bulgares. Des monastères surgirent en grand nombre sur les territoires de l'ancien Etat bulgare, comme par exemple le monastère de Bačkovo, celui de Notre Dame de Pitié, le couvent de Notre Dame de la Kosmosotira, etc. Le pouvoir byzantin s'édifiait ainsi un appui sûr et fiable en terre bulgare.

Les testaments de Symbatios et de Kali Bakuriani témoignent aussi d'un autre processus en cours à Byzance à cette époque : la collusion de plus en plus étroite entre les feudataires séculiers et les feudataires religieux pour la conversion de la propriété féodale séculière en propriété de monastère. Sous ce rapport Symbatios et Kali suivent la même voie que leur parent Grigorij Bakuriani. A l'instar de celui-ci qui institue et dote le monastère de Bačkovo, eux lèguent une partie considérable de leurs biens et de leur fortune au monastère d'Ibéron. Possédant d'immenses richesses, acquises par le travail d'autrui, il ne leur est pas difficile de faire de généreuses donations à leurs proches et aux moines. Comme nous venons de le constater, ces donations consistent en biens immeubles, vivres, bétail, bijoux de prix, icônes, ainsi que d'énormes sommes en or. Les testaments de Symbatios et de Kali Bakuriani renferment de fraîches informations non utilisées jusqu'à présent qui en témoignent. Il y a une tendance dans la littérature scientifique à mettre en relief surtout la propriété foncière, tout en soulignant son caractère féodal. Ceci est rationnel, incontestablement, mais contribue dans une certaine mesure à eclipser inconsciemment l'importance qu'ont les biens meubles en possession des seigneurs féodaux et le rôle qu'ils peuvent jouer. Pour pouvoir nous faire une idée plus complète de la puissance économique d'un feudataire du type de Symbatios Bakuriani ou de Grigorij Bakuriani, il est indispensable d'analyser au préalable les immenses fortunes

pécuniaires dont ils disposent, d'en retenir les quantités d'objets en or et en argent affectés à l'usage quotidien, les riches armures, armes et vêtements de cérémonie, etc. C'est seulement ainsi qu'est mis en évidence d'une manière encore plus frappante le caractère d'exploiteur que porte le pouvoir étranger.

Une dépréciation monétaire a eu lieu au cours de cette période et la population a terriblement souffert de la politique fiscale de l'Empire. Les réformes entreprises dans ce domaine de la part d'Alexis I^{er} Comnène ne firent qu'empirer la condition des contribuables. Lors de la perception des impôts il fallait recourir à des calculs compliqués, incompréhensibles pour les simples paysans. La condition des paysans bulgares qui se trouvaient littéralement dépouillés par les collecteurs des impôts, devenait encore plus déplorable. De surcroît, l'ignorance de la langue grecque ne faisait que renforcer cet état de choses.

Par ailleurs, indépendamment de la dépréciation et du dépérissement de la monnaie d'or byzantine, la seule mention des énormes quantités d'argent monnayé témoigne d'une intensification des relations monétaires et marchandes dans l'Empire. Au cours de la seconde moitié du XI^e siècle, la rente monétaire acquiert une étendue toujours plus vaste. Les feudataires byzantins faisaient du commerce avec leurs excédents de produits agricoles, accumulés grâce au travail de leurs parèques. En échange de ces excédents ils acquéraient de riches vêtements, de la vaisselle plate, des armes, des bijoux et des vases d'église.

Le peuple bulgare supportait péniblement le fardeau de l'exploitation sans scrupules exercée tant de la part de l'administration byzantine que de celle des feudataires établis sur les terres bulgares. Voilà pourquoi les Bulgares se sont révoltés à maintes reprises au cours de la domination byzantine, non seulement pour rejeter cette domination étrangère, mais aussi pour se débarrasser de l'exploitation féodale byzantine.

GRIECHISCHE SCHREIBERNOTIZEN ALS QUELLE FÜR POLITISCHE, SOZIALE UND KULTURELLE VERHÄLTNISSE IHRER ZEIT¹

Kurt Treu

„Beendet wurde durch Gottes Gnade dieses heilige und inspirierte Buch am 7. Mai, Indiktion 13, im Jahr der Welt 6343. Ich beschwöre alle Leser, meiner Erwähnung zu tun (im Gebet), des Schreibers Nikolaos, des sündigen Mönches, damit ich Erbarmen finde am Tage des Gerichts. So geschehe es, Herr. Amen.“²

So lautet die Unterschrift der ältesten datierten griechischen Minuskelhandschrift, des Uspenskij-Evangeliums Leningrad 219 vom Jahre 835. Schon voll entwickelt tritt uns hier eine Sitte entgegen, die durch das ganze byzantinische Mittelalter und weiter bis zur Schwelle der Gegenwart wirkt.

Etwa jede zehnte griechische Handschrift trägt eine solche Schreibernotiz. Anfangs sind sie selten, Nikolaos im Jahre 835 steht für uns noch vereinzelt da. Ab Ende des 9. Jahrhunderts werden die Belege häufiger, erreichen einen Höhepunkt im 11. und 12. Jahrhundert, nehmen auch mit der Krise des Byzantinischen Reiches kaum ab und erscheinen schließlich massenhaft bei den berufsmäßigen Schreibern der Renaissance.

Für den Inhalt der Schreibervermerke ist das angeführte Beispiel typisch. Der Abschluß wird festgestellt, das Werk charakterisiert. Es folgt Datum, Name und Stellung des Schreibers, Anrede an den Leser, Gebet. Der Rahmen ist ziemlich einheitlich, die Ausführung im einzelnen variiert. Jedes Element kann kürzer oder länger ausgeführt sein oder auch fehlen. Hinzu kommen häufig noch Angaben über den Besteller der Handschrift und ein Fluch gegen Diebe.

Die Wichtigkeit der Unterschriften liegt auf der Hand. Für den Textkritiker und Paläographen ist vor allem die Datierung wichtig. Datierbare Handschriften sind die unentbehrlichen Marksteine in der Entwicklung der Schrift. Daneben hat man sich für die Schreiber interessiert. Aber über Zeit und Namen hinaus liefern uns die Unterschriften Informationen über Verhältnisse und Ereignisse in der byzantinischen Welt. Verglichen mit den lateinischen

¹ Habilitationsvortrag, gehalten am 15. Mai 1963 vor der Philosophischen Fakultät der Humboldt-Universität in Berlin. Die Anmerkungen sind für den Druck erweitert, doch ist eine vollständige Dokumentation im Rahmen dieses Überblicks nicht möglich.

² *Ἐτελειώθη θεοῦ χάριτι ἡ ἱερὰ αὕτη καὶ θεοχάρακτος βίβλος μηνὶ Μαίῳ ζ' ἰνδικτιῶνος ιγ' ἔτους κόσμου ςτμγ'* δυσωπῶ δὲ πάντας τοὺς ἐντυγχάνοντας μνηεῖαν μου ποιῆσθαι τοῦ γραφάντος Νικολάου ἁμαρτωλοῦ μοναχοῦ, ὅπως εὐροιμι ἔλεος ἐν ἡμέρᾳ κρίσεως. γένοιτο κύριε ἀμήν. Die Notiz ist öfters abgebildet und abgedruckt. Vgl. etwa Lake (s. u. Anm. 11), Band VI, Nr. 234, Taf. 432; E. Granstrem, Katalog grečeskikh rukopisej leningradskih hranilšč, I. Rukopisi IV—IX vekov, Vizantijskij vremennik 16, 1959, 233 f., Nr. 71.

Schreibernotizen³ sind die griechischen eher karg und zurückhaltend, Humor sucht man bei ihnen vergeblich. Dennoch lohnt es sich, sie genauer zu untersuchen, als es bisher geschehen ist.

Das Interesse für die Schreibernotizen ist alt. Schon der Begründer der griechischen Paläographie, Montfaucon, würdigte sie in seiner *Palaeographia Graeca*⁴ und druckte zahlreiche Proben ab. Gardthausen widmet das dritte Buch seiner Griechischen Paläographie den Unterschriften und der Chronologie.⁵ Aber dieses Buch ist im Gesamtwerk nur ein Anhang, den Unterschriften gelten eigentlich nur ein Dutzend Seiten.⁶ Sie vermitteln einen allgemeinen, aber nicht immer exakten Eindruck. Die angeführten Beispiele sind zwar instruktiv, wirken aber etwas zufällig. Auf Einzelheiten werden wir noch eingehen, da Gardthausen im deutschen Sprachbereich immer noch das gängigste Handbuch ist. Eine knappe, aber abgewogene und materialreiche Behandlung des Gegenstands gibt Devreesse.⁷ Er weist auch auf den allgemeinen Quellenwert der Schreibernotizen hin⁸ und gibt im Anhang eine Liste der datierten Handschriften, soweit Schriftproben von ihnen veröffentlicht sind.⁹ Trotz mancher Lücken ist das alphabetische Verzeichnis der Schreiber von Vogel-Gardthausen¹⁰ unentbehrlich. Für unsere Zwecke kann es aber nur zur Kontrolle dienen, da nur vereinzelt die Notizen voll zitiert werden, dagegen der griechische Wortlaut oft stillschweigend umgeformt und verkürzt ist.

Für eine allseitige Auswertung der Notizen brauchen wir aber den vollen Wortlaut, nicht nur inhaltliche Zusammenfassungen der den jeweiligen Bearbeiter interessierenden Teile.

Als Quellen dienen im Idealfall die Handschriften selbst, in der Praxis weitgehend Photographien und Abbildungen. Besonders zu nennen ist das große Tafelwerk des Ehepaars Lake, dessen 10 Bände rund 400 Handschriften in meist mehreren Proben darbieten.¹¹ Vor allem sind, im Unterschied zu anderen Facsimile-Veröffentlichungen, die Seiten mit den Schreibernotizen regelmäßig mit abgebildet. Die Grenzen liegen in der zeitlichen Beschränkung

³ Zahlreiche Belege gesammelt bei W. Wattenbach, *Das Schriftwesen im Mittelalter* 3. Auflage, Leipzig, 1896, S. 491—534.

⁴ B. de Montfaucon, *Palaeographia Graeca sive de ortu et progressu litterarum Graecarum et de variis omnium saeculorum scriptionis Graecae generibus, itemque de abbreviationibus et de notis variarum artium ac disciplinarum, additis figuris et schematibus ad fidem manuscriptorum codicum*, Parisiis 1708.

⁵ V. Gardthausen, *Griechische Paläographie*, 2. Auflage. 1. Band: *Das Buchwesen im Altertum und im byzantinischen Mittelalter*, Leipzig 1911. 2. Band: *Die Schrift. Unterschriften und Chronologie im Altertum und im byzantinischen Mittelalter*, Leipzig 1913. Darin 3. Buch: *Unterschriften und Chronologie*, S. 424—483.

⁶ S. 425—437.

⁷ R. Devreesse, *Introduction à l'étude des manuscrits grecs*, Paris 1954, besonders Kap. 5, *L'exécution du manuscrit*, S. 46—58.

⁸ S. 46.

⁹ S. 286—320.

¹⁰ Marie Vogel und Victor Gardthausen, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, Leipzig 1909 (Zentralblatt für Bibliothekswesen, Beiheft 33). Das Werk wird gewöhnlich unter beiden Namen zitiert, stammt aber von Marie Vogel, während Gardthausen einzelne Zusätze und ein Vorwort beigezeichnet hat, in dem er sich von der Grundkonzeption distanzieret.

¹¹ Kirsopp Lake and Silva Lake (edd.), *Dated Greek Minuscule Manuscripts to the Year 1200*, 10 Bände, Boston 1934—1939 (*Monumenta Palaeographica Vetera*, First Series).

bis 1200 sowie darin, daß die vielen nicht fest datierten Notizen nicht berücksichtigt sind, da der Zweck der Sammlung paläographisch ist. Die anderen Sammelwerke bilden die Notizen nur gelegentlich ab, geben aber doch oft den Wortlaut in Umschrift.¹² Dies gilt auch von der gründlichen Monographie Bicks über die Schreiber der Wiener Handschriften.¹³ Auch die besseren Handschriftenkataloge drucken die Schreibernotizen in extenso ab, angefangen von Montfaucons noch heute unentbehrlicher Bibliotheca Coisliniana¹⁴ bis zu den neuen, vorbildlichen Katalogen der Vaticana.¹⁵ Leider genügen aber nicht alle Kataloge den Ansprüchen.¹⁶ Manche Ergänzung findet sich in monographischer Literatur und Einleitungen zu Textausgaben, doch auch hier ist das für den jeweiligen Zweck Belanglose oft übergangen.

Für eine systematische Auswertung der Schreibernotizen ist aber keine Einzelheit a priori belanglos. Eine Notiz, die inhaltlich nichts Außergewöhnliches aufweist, ist zumindest für die Statistik von Nutzen. Gardthausen meint z. B., daß die Formeln in älterer Zeit meist mit „Geschrieben“ oder „Vollendet“, seit dem 11. Jahrhundert häufiger mit „Beendet“ eingeleitet werden.¹⁷ Um das zu entscheiden, muß man schon eine große Zahl von Unterschriften heranziehen, auch ansonsten unwichtige.¹⁸

¹² Vgl. die Zusammenstellung bei Devreesse S. 287. Hervorzuheben sind: The Palaeographical Society. Facsimiles of Manuscripts and Inscriptions, ed. by E. A. Bond and E. M. Thompson, I, vol. 1—3, London 1873—1883; Second Series, ed. by E. A. Bond, E. M. Thompson and G. F. Warner, vol. 1—2, London 1884—1894. (Index 1901). The New Palaeographical Society. Facsimiles of Ancient Manuscripts, ed. by E. M. Thompson, G. F. Warner (u. a.), Ser. I, vol. 1—2, London 1903—1912. Ser. 2, vol. 1, London 1913—1930. (Index 1932). Collezione Fiorentina di facsimili paleografici greci e latini illustrati da G. Vitelli e C. Paoli, 2 Bände, Firenze 1884. 1897. Ch. Graux — A. Martin, Fac-similés de manuscrits grecs d'Espagne, Paris 1891. H. Omont, Fac-similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque Nationale du IX^e au XIV^e siècle, Paris 1891. H. Omont, Fac-similés des manuscrits grecs de XV^e et XVI^e siècles reproduits en photolithographie d'après les originaux de la Bibliothèque Nationale, Paris 1902. G. Cereteli et S. Sobolevski, Exempla codicum Graecorum litteris minusculis scriptorum annorumque notis instructorum. I: Codices Mosquenses. II: Codices Petropolitani. Mosquae 1911. 1913. P. Franchi de Cavalieri et I. Lietzmann, Specimina codicum Graecorum Vaticanorum. Editio iterata et aucta, Bero lini et Lipsiae 1929. L. Th. Lefort — J. Cochez, Palaeographisch Album van gedagteekende Grieksche Minuskelhandschriften uit de IX^e en X^e eeuw. Met enkele specimina van Handschriften uit de XI^e—XVI^e eeuw, Leuven 1932 (Titelaufgabe 1943) (Philologische Studien. Albumreeks Nr. 1).

¹³ Joseph Bick, Die Schreiber der Wiener griechischen Handschriften, Wien—Prag—Leipzig 1920 (Museion-Abhandlungen Band I).

¹⁴ B. de Montfaucon, Bibliotheca Coisliniana olim Segueriana, sive manuscriptorum omnium Graecorum, quae in ea continentur accurata descriptio, Parisiis 1715.

¹⁵ Außer den bei M. Richard, Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs, 2. Auflage, Paris 1958, S. 198—202, genannten Katalogen vgl. noch: Bibliothecae Apostolicae Vaticanae codices manu scripti recensiti iussu Ioannis XXIII Pontificis Maximi. Codices Barberiniani Graeci, Band I: Codices 1—163 rec. Valentinus Capocci, In bibliotheca Vaticana 1958.

¹⁶ Auch der neueste Pariser Katalog beschränkt sich leider auf Auszüge und auf Verweisungen auf frühere Veröffentlichungen: Bibliothèque Nationale, département des manuscrits. Catalogues des manuscrits grecs. III: Le supplément grec. 3: Nos. 901—1371, par Ch. Astruc et M.-L. Concasty, Paris 1960. Summarische Inventare wie die der Pariser Handschriften von H. Omont (s. Richard S. 12) sind für die Schreibernotizen so gut wie nutzlos.

¹⁷ Palaeographie II, S. 430. *ἐγράφη* oder *ἐπληρώθη* bzw. *ἐτελειώθη*.

¹⁸ Unsere Auszählung an mehreren Hundert Handschriften zeigte, daß seit dem 10. Jahrhundert *ἐτελειώθη* an der Spitze steht, mehr oder weniger dicht gefolgt von *ἐγράφη*, während *ἐπληρώθη* und alle anderen Formen (vgl. Devreesse S. 50, Anm. 7) seltener oder.

Insbesondere darf sich eine allseitige Auswertung nicht an die paläographischen und prosopographischen Kriterien binden. Lake übergeht Handschriften mit Schreibernamen, aber ohne Datum, bringt aber Handschriften mit Datum, jedoch ohne Schreibernamen. Umgekehrt berücksichtigen Vogel-Gardthausen wohl die undatierten mit Schreibernamen, aber natürlich nicht die datierten Handschriften, bei denen der Name fehlt. In manchen Unterschriften fehlt sogar sowohl der Name als auch das Datum, so daß die Handschrift nicht einmal in den Registern der Kataloge erscheint. Und doch kann die Notiz inhaltlich von Bedeutung sein.¹⁹

Die Abbildung ist auch durch eine gute Umschrift nicht zu ersetzen. Auf ihr sieht man mit einem Blick, was mit Worten nur umständlich zu umschreiben ist. Manche Notizen sind sorgfältig, z. T. in Zierschrift ausgeführt, mit Ornamenten versehen (so die eingangs zitierte Unterschrift des Nikolaos), sie erhalten eine halbe oder sogar eine ganze Seite. Andere sind flüchtig an den Fuß der letzten Seite zusammengedrängt. Die Orthographie ist oft merklich schlechter, wenn der Schreiber frei formuliert, als wenn er literarischen Text abschreibt. Abkürzungen sind häufig und für manche Bestandteile, wie das Datum, die Regel. Zahlen können leicht verlesen werden. Manchmal hat der Schreiber selbst, häufiger eine spätere Hand korrigiert und getilgt, so bei Besitzvermerken. Oft ist die Lesbarkeit mechanisch beeinträchtigt, weil das Schlußblatt besonders exponiert war. Manche Schreibernotiz wird mit dem Schluß der Handschrift verlorengegangen sein.

Neben den Schreibernotizen, mit denen man die gleichzeitigen Eintragungen des Bestellers und ersten Besitzers auf eine Stufe stellen kann, haben die Handschriften oft Eintragungen von späteren Besitzern und Benutzern, die in ihrer Art höchst wichtig sein können, aber jenseits des Rahmens unseres Themas liegen.²⁰ Wir klammern sie daher grundsätzlich aus, werden jedoch auf Einzelnes bei Gelegenheit hinweisen.

Wenn wir hier vor allem auf politische, soziale und kulturgeschichtliche Dinge achten, so müssen wir uns doch dessen bewußt sein, daß bei den Schreibern selbst das religiöse Moment obenan steht. Nikolaos nennt sich nicht, um sich ein monumentum aere perennius zu errichten, sondern um die Fürbitte seiner Leser zu erwirken. Auf diese religiöse Komponente wollen wir hier jedoch nicht weiter eingehen — soweit das eben möglich ist bei einer Kultur, in der religiöse Ideologie und Terminologie auf alle Lebensgebiete einwirkt.

*
* * *

Wenig vom Leben der großen Welt dringt durch die Klostermauern, hinter denen die meisten unserer Handschriften entstanden sind. Der Schrei-

nur vereinzelt gebraucht werden. Daß im 9. Jahrhundert *ἐργάση* etwas häufiger belegt ist, hat bei der geringen Zahl der Handschriften aus dieser Zeit keine Beweiskraft. *διὰ χειρός*, das Gardthausen als Alternative angibt, hat überhaupt keine selbständige Stellung, sondern verbindet sich mit den verbalen Begriffen.

¹⁹ Vgl. z. B. Vat. 9, ohne Namen und Datum, aber mit Angabe der Schreibdauer (s. u. Anm. 103).

²⁰ Schreiber- und Benutzernotizen ohne Unterschied, dazu Verse auf Autoren und Werke sammelt aus Athoshandschriften Σωφρόνιος [*Εὐσταθιάδης*], *Ἀγιορειτικῶν κωδίκων σημειώματα*, Γρηγόριος δὲ Παλαμᾶς 1, 1917, 49—62 und passim, 2, 1918, 167—173. Etwa 560 Notizen verschiedener Art aus gedruckten Quellen, chronologisch geordnet, gibt Σπ. Λάμπρος, *Ἐνθυμήσεων ἤτοι χρονικῶν σημειωμάτων συλλογή πρώτη*, Νέος Ἑλληνομονήμων 7, 1910, 113—313.

bermönch blickt mehr nach oben und zurück als auf die Ereignisse des Tages. Nur manchmal, in den schlimmen Krisenzeiten des Reiches und seiner engeren Heimat, dringt auch ihm die Gegenwart in die Feder.

Die häufigste, in weiterem Sinne politische Nachricht ist die Nennung des regierenden Kaisers. Sie knüpft an das Datum an, ist aber mehr als nur chronologische Bestimmung, zumal das Regierungsjahr nicht genannt zu werden pflegt.²¹ Drei Ausnahmen sind zu erklären. Wenn der Mönch Basileios in zwei Handschriften von 1113 und 1116 das 31. und 34. Jahr des Kaisers Alexios I. Komnenos (1081–1118) angibt,²² so ist das nicht Datierungshilfe, sondern geschieht unter dem Eindruck dieser ungewöhnlich dauerhaften Herrschaft, die nach den vorangegangenen Wirren als Segen empfunden wurde.²³ Ähnlich, wenn auch nicht ganz so deutlich, ist es bei der dritten Handschrift aus dem 15. Jahr des zweiten großen Komnenen, Johannes II. (1118–1143).²⁴

Die älteste Handschrift mit Kaisernamen ist der berühmte Platon-Kodex des Arethas vom Jahre 895 unter Leon VI. dem Weisen (886–912), bemerkenswert auch wegen der rühmenden Nennung des Vorgängers Basileios I.²⁵ Es folgt eine kontinuierliche Reihe von Handschriften — ich habe über 100 zusammengestellt —, in denen fast alle Kaiser erscheinen. Selbst aus der viermonatigen Regierungszeit Michaels V. Kalaphates (10. 12. 1041–20. 4. 1042) haben wir einen Beleg.²⁶ Die lakonische Form „unter Kaiser Konstantin“²⁷ ist nicht selten, aber häufiger erhält der Basileus und Autokrator (gelegentlich *ἄναξ*) ein oder mehrere rühmende Epitheta. Die religiösen überwiegen und feiern die Rechtgläubigkeit, die anderen, allgemeineren die Macht des Herrschers.²⁸ Wenn der Schreiber oder Besteller dem Hof angehört oder nahesteht, tönen die Floskeln höher, aber die eigentliche amtliche Titulatur wird vermieden. Sonst wechselt die Formulierung offenbar nach Geschmack, eine zeitliche Entwicklung ist nicht festzustellen.

Nicht selten ist neben dem Kaiser die Kaiserin genannt, gelegentlich Mitherrscher und Thronerben. Nach dem Kaiser folgen häufig noch andere Persönlichkeiten, so der Patriarch und der Abt des Klosters oder lokale Würdenträger, in Einzelfällen ganze Listen. So sind diese Notizen meist ziemlich ausführlich, verschiedentlich auch in Versen gehalten. All das ist viel mehr, als zur bloßen Zeitbestimmung nötig ist. Eher könnte man von einer zeitgeschichtlichen Einordnung reden.

Mit der Nennung örtlicher Persönlichkeiten ist zugleich eine geographische Einordnung gegeben. Dagegen kann man die Nennung des Kaisers

²¹ Gegen Gardthausen S. 431 und Devreesse S. 53.

²² Esphigmenu 2 (Lambros 2015) und Mosq. 8 (Vladimir). Der Schreiber rechnet beide Male zwei Jahre zu wenig, in Esphigm. 2 ist dann 31 zu 33 korrigiert worden.

²³ Von den 13 Herrschern vor Alexios I. zwischen 1025 und 1081 regierten 8 nicht länger als drei Jahre und nur einer über zehn Jahre, was den Zeitgenossen schon auffiel. Vgl. P. Charanis in: Kenneth M. Setton (ed.), *A History of the Crusades*, I, Philadelphia 1955, S. 193 f.

²⁴ Dionysiu 8 (3542) vom Jahre 1133.

²⁵ Oxford, Bodleian, Clark. 39: βασιλείας Λέοντος τοῦ φιλοχρίστου υἱοῦ Βασιλείου τοῦ ἀειμνήστου.

²⁶ Ivron 16 (4136) vom 14. 2. 1042.

²⁷ Athen 2641 vom Jahre 914 ἐπὶ βασιλείᾳ Κωνσταντίνου = Konstantin VII., 913–959

²⁸ ἅγιος, εὐσεβής, εὐσεβέστατος, θεόσεπτος, ἐκ θεοῦ ἐστεμμένος, ὀρθόδοξος, ἐν ὀρθοδοξίᾳ διαλάμπων, πιστότατος, χριστιανικώτατος, φιλόχριστος, αἰδίδμος, ἐνδοξότατος, κραταῖος, κράτιστος, κραταιώτατος, μέγας.

nicht ohne weiteres werten „als Beweis für die byzantinische bzw. europäische Provenienz der Handschrift“ (so Gardthausen 431). Der Basileus der Rhomäer war ideelles Oberhaupt auch derjenigen Griechen, die außerhalb der schrumpfenden Grenzen seines Reiches lebten, nicht nur in Europa. So nennt ein 1285 für das Michaelskloster in Palästina geschriebener Mosquensis „unseren Kaiser Andronikos Komnenos Angelos Dukas Palaiologos“ vor dem ökumenischen Patriarchen und dem Abt des Klosters.²⁹ Eine Sinai-Handschrift, geschrieben 1334 von Gabriel aus dem palästinensischen Sabas-Kloster im Filiationkloster auf Kypros, also unter lateinischer Herrschaft, hat trotzdem „unseren Kaiser“ samt Kaiserin und Abt.³⁰ Es spricht daraus eine Art Verweigerung einer de-iure-Anerkennung der faktischen Verhältnisse, eine Haltung, zu der die Klöster noch am ehesten imstande waren.

Gelegentlich wird Thronwechsel registriert, so 1055 unter Theodora nach dem Tode des Monomachos,³¹ etwa 1180 um die Zeit des Todes von Manuel I. und unter seinem Sohn Alexios II.³²

Revolutionären Geist kann bei den Mönchen schwerlich finden, eher einen Hang zur Legitimität. Wenn aber einmal zwei rechtmäßig gekrönte Kaiser, Andronikos II. und sein Enkel Andronikos III., im Bürgerkrieg widereinander liegen, so wird das ohne Stellungnahme als trauriges Phänomen verzeichnet.³³

Einen implizierten Vorbehalt spürt man in der Formulierung „unter den gläubigsten Kaisern Romanos und Eudokia und den Söhnen der letzteren, Michael, Andronikos und Konstantin“, denen dann die kaiserlichen Epitheta gegeben werden.³⁴ Die jungen Prinzen sind die legitimen Erben, auch nachdem die Kaiserinwitwe und Regentin Eudokia Makrembolitissa gegen den Widerstand von Kirche und Hof in der schweren Not des Reiches dem General Romanos IV. Diogenes die Hand hatte reichen müssen.

Es ist wohl kein Zufall, daß gerade zwei Notizen mit dem Namen des Romanos die Zeitereignisse besonders deutlich widerspiegeln — mit Rücksicht auf die übliche Wortkargheit muß man schon sagen, dramatisch widerspiegeln. Kurz vor der eben zitierten Handschrift wurde eine andere in Laodii-

²⁹ Mosq. 189: ἐπὶ τῆς βασιλείας τοῦ εὐσεβεστάτου βασιλέως ἡμῶν κυροῦ Ἀνδρονίκου Κομνηνοῦ Ἀγγέλου Δούκα τοῦ Παλαιολόγου = Andronikos II. (1282—1328).

³⁰ Sinai 432: βασιλεύοντος τοῦ εὐσεβοῦς βασιλέως ἡμῶν Ἀνδρονίκου καὶ Ἀννης = Andronikos III. (1328—1341) und Anna von Savoyen.

³¹ Paris. 1449, beendet im Januar 1055 ἐπὶ τῆς βασιλείας Θεοδώρας τῆς θυγατρὸς Κωνσταντίνου τοῦ Πορφυρογεννήτου ἡδὴ κοιμηθέντος τοῦ Μονομάχου. Theodora (1055—1056), Tochter Konstantins VIII. (1025—1028), folgte auf Konstantin IX. Monomachos, der am 11. Januar 1055 starb. Das Ereignis ist also noch frisch im Gedächtnis.

³² Leningrad 512: ἐπὶ μὲν βασιλείῳ Μανουὴλ Πορφυρογεννήτου τοῦ Κομνηνοῦ εἰς τὴν τελευταίαν αὐτοῦ, βασιλεύοντος δὲ τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ Ἀλεξίου Πορφυρογεννήτου καὶ Μαρίας τῆς ἀδελφῆς αὐτοῦ καὶ Πορφυρογεννήτου. Dadurch festgelegt auf die Zeit bald nach dem 24. September 1180, Manuels I. Todestag.

³³ Escorial Y—III—14, beendet Mittwoch, 1. März 1323 (? in Wirklichkeit ein Dienstag, dagegen 1324 durch das Schaltjahr ein Donnerstag) ἐπὶ τῆς βασιλείας Κομνηνοῦ κυροῦ Ἀνδρονίκου τοῦ Παλαιολόγου, ταραττομένου μετὰ τοῦ ἐκρόνου αὐτοῦ κυροῦ Ἀνδρονίκου τοῦ Παλαιολόγου καὶ βασιλέως τῷ χρόνῳ ἐκείνῳ.

³⁴ Oxford, Christ Church, Wake 15 vom 24. Juni 1068: ἐπὶ μὲν βασιλείῳ Ῥωμανοῦ καὶ Εὐδοκίας τῶν πισοτάτων καὶ τῶν αὐτῆς τέκνων Μιχαὴλ Ἀνδρονίκου καὶ Κωνσταντίνου τῶν Πορφυρογεννήτων καὶ αὐτοκρατόρων Ῥωμαίων. Romanos hatte erst ein halbes Jahr zuvor, am 1. Januar 1068, den Thron bestiegen.

keia beendet „unter Romanos Diogenes, in den Tagen, als die gottlosen Türken diese Stadt und viele andere zerstört hatten.“³⁵ Hinter dem Ansturm von Alp Arslans Seldschuken zeichnet sich die Katastrophe von Mantzikert 1071 ab. Und als der geschlagene Kaiser aus der Gefangenschaft zurückkehrt und trotz feierlicher Garantie Michaels VIII. und der Geistlichkeit geblendet wird, da schließt ein Schreibermönch im Jahre 1072 „zur Zeit der Blendung des Kaisers Romanos Diogenes und des Einfalls der gottlosen Türken“³⁶. Wenn er die unerhörte Tatsache umschreibt mit „Wegnahme der sinnlichen Augen“, so erinnert das an das Schreiben des Psellos an Romanos, in dem er sein Opfer heuchlerisch als Märtyrer rühmt: Gott habe ihm das Augenlicht genommen, weil er ihn eines höheren Lichtes würdig schätze.³⁷

Eine andere Notlage hat zwei Jahrhunderte später den Athosmönch beeindruckt, der 1367 seine Arbeit beendete „als unser frömmster, mächtigster, heiliger Herrscher und Kaiser mit dem begnadeten Namen (d. h. Johannes) Palaiologos auf Reisen ging, um Bundesgenossen für die Christen zu finden im Lande der...“³⁸ Das entscheidende Wort ist verstümmelt, aber es kann sich nicht um die zweite Reise, nach Rom 1369, handeln,³⁹ sondern nur um die erste, nach Ungarn, zu der Johannes V. im Frühjahr 1366 aufbrach. „Zum erstenmal zog ein Kaiser von Byzanz in die Fremde nicht an der Spitze seiner Armee, sondern als hilfesuchender Bittsteller.“⁴⁰ Der Bittgang war umsonst, und auf der Rückreise wurde der Kaiser in demütigender Weise von den Bulgaren aufgehalten. Kein Wunder, daß der Eindruck nachhaltig war.

Die politische Spaltung der griechischen Welt während der Lateinerherrschaft zeigt sich in einer Unterschrift „unter Kaiser Manuel Komnenos“⁴¹. Nichts deutet an, daß es sich um den Teilherrscher von Thessalonike (1230—1237/8) handelt. Entsprechend ist der 1311 genannte „Kaiser Alexios der große Komnenos“⁴² der Herrscher von Trapezunt (1297—1330).

Aber nicht nur griechische Herrscher sind genannt. Einen besonderen politischen Augenblick zeigt die lange Notiz, mit der 1167 Notar Solomon aus Noto bei Syrakus eine ganze Seite füllte „als in Konstantinopel herrschte Manuel Porphyrogenetos der ruhmreichste Kaiser, in Jerusalem Amalrich der starke König, auf der Insel Sizilien König Wilhelm II“⁴³. Der eigene Fürst ist am bescheidensten titulierte. Manuels Reich wirkt mächtig nach Ost und West

³⁵ Vatopedi 919 vom 24. April 1068: βασιλεύοντος δὲ Ῥωμανοῦ τοῦ Διογένους· ἐν αἷς ἡμέραις οἱ ἄδελφοὶ τοῦτοιοὶ τὴν αὐτὴν πόλιν σὺν καὶ ἄλλαις πολλαῖς ἐπόρθησαν.

³⁶ Panteleimon 27 (5533) vom Jahr 1072: ἐπὶ τῇ ἀφαιρέσει τῶν αἰσθητῶν ὀφθαλμῶν Ῥωμανοῦ βασιλέως τοῦ Διογένους καὶ τῇ ἐπελεύσει τῶν ἀθῶν Τουρκῶν.

³⁷ Vgl. G. Ostrogorsky, Geschichte des byzantinischen Staates, 2. Auflage, München 1952, S. 274. Auch für den historischen Hintergrund der übrigen zitierten Notizen sei auf Ostrogorsky verwiesen.

³⁸ Kutlumsiu 316 (3389) vom 9. März 1367: ὁπότε καὶ ὁ εὐσεβέστατος κράτιστος ἅγιος ἡμῶν ἀθνήτης καὶ βασιλεὺς ὁ χαριτώννμος Παλαιολόγος ἀπεδήμει διὰ τὸ λαβεῖν συμμαχίαν ἐπὶ τῶν Χριστιανῶν ἐν τῇ τῶν ... τῶν χώρῳ.

³⁹ So Vogel-Gardthausen S. 110 und Anm. 3.

⁴⁰ Ostrogorsky S. 428.

⁴¹ Mosq. Bibl. Len. Gr. 50 vom 22. Juni 1235: βασιλεύοντος Μανουὴλ τοῦ Κομνηνοῦ.

⁴² Esphigmenu 27 (2040) vom Jahre 1311: βασιλεύοντος κυροῦ Ἀλεξίου τοῦ μεγάλου Κομνηνοῦ.

⁴³ Paris. 83 vom 14. Dezember 1167: βασιλεύοντος ἐν Κωνσταντινουπόλει Μανουὴλ τοῦ Πορφυρογενήτου καὶ ἐνδοξοτάτου βασιλέως καὶ ἐν τοῖς Ἱεροσολύμοις Ἀμαρρῇ τοῦ κραιναίου ῥίξ· ἐν δὲ τῇ νήσῳ Σικελίᾳ Γουλιέλμου τοῦ δευτέρου ξιγός.

Amalrich I. hat gerade erst, vor einem Vierteljahr, die Großnichte des Kaisers geheiratet und bereitet eine Invasion Ägyptens vor. Dagegen ist der sizilische König ein vierzehnjähriger Knabe unter der Regentschaft seiner Mutter.⁴⁴

Sogar nichtchristliche Herrscher treten neben den Kaiser. Die späteste Kaisernotiz, die ich gefunden habe, läßt schon das Ende ahnen, 1438 „unter Johannes Palaiologos Kaiser der Rhomäer, zur Zeit des gottlosesten Kaisers der Ismaeliten Murad.“⁴⁵ Es ist ein merkwürdiger Zwiespalt zwischen dem Epithet *ἀσεβέστατος* und dem Verbum *βασιλεύειν*, mit dem Murad II. neben dem rechtgläubigen Kaiser rückt.

Zeigt sich hier eine widerwillige Koexistenz, so hat sich schon zwei Jahrhunderte früher der Protonotar Basileios Meliteniotes auf den Boden der neuen Realität gestellt, als er 1226 eine Evangelienhandschrift beendete „im großen Kaisareia, zur Zeit als mein heiligster Herrscher und allerhöchster Sultan Kaikubad, Sohn des Ghijaseddin Kaj-Chusraw, über Romania, Armenien, Syrien und alle Gebiete der Türken zu Wasser und zu Lande herrschte“⁴⁶. Unzweifelhaft steht der Schreiber im Dienst des seldschukischen Sultans von Rum, Kaikubad I. (1220—1237).

In der Regel sind es aber die „gottlosen Türken“, von deren Vordringen die Schreiber schauernd berichten. Die Notizen aus der Zeit des Romanos gaben schon Proben davon. Klassisch gibt sich 1306 Michael Luludes aus Ephesus, „der ich in Kreta eine neue Heimat fand, als die gottlosen Perser meine Heimatstadt erobert hatten am 24. Oktober 1304 unter dem Perserherrscher Ghāzan“⁴⁷. Ebenso erwähnen dann spätere Schreiber den Fall Konstantinopels oder ihrer Heimatstadt, der sie in die Not der Fremde trieb, so Michael Apostolios aus Byzanz⁴⁸ und Demetrios Tribbles aus Sparta.⁴⁹

Die historischen Notizen in Handschriften aus Unteritalien beziehen sich entsprechend vor allem auf die dortigen „Ungläubigen“. Wir hören vom Fall von Taormina 902, der letzten Bastion der Byzantiner auf Sizilien,⁵⁰ von Kämpfen zwischen Sarazenen und Franken in Kalabrien im Juni 982,⁵¹ von den „gottlosen Franken“ im Jahre 1056,⁵² von der Rückkehr Bohemunds nach Kalabrien 1105,⁵³ vom Regierungsantritt Friedrichs II. 1220.⁵⁴ Man erhält den

⁴⁴ Zur Situation vgl. F. Chalandon, *Les Comnènes. II: Jean II Comnène* (1118—1143) et Manuel I Comnène (1143—1180), Paris 1912, S. 535 f., und F. Chalandon, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile, II*, Paris 1907, S. 305 ff.

⁴⁵ Karakallu 228 (1741) vom Jahre 1438: *εἰς τὴν βασιλείαν Ἰωάννου τοῦ Παλαιολόγου καὶ αὐτοκράτορος Ῥωμανῶν καὶ ... Ἰσλαμλίτου βασιλεύοντος ἀσεβεστάτου Ἀμουράτου*. = Johannes VIII. (1425—1448) und Murad II. (1421—1451).

⁴⁶ Athen, Gennadeion 1.5 (olim Wien, N. Th. Dumba) vom 1. Mai 1226: *ἐν μεγάλῃ Καισαρείᾳ ... κατὰ τὸν καιρὸν ὃ καὶ ἐκυρλέυσεν ὁ ἅγιός μου ἀνθέντης καὶ παννυγηλώτατος ... σουλτάνος Ῥωμανίαν Ἀρμενίαν Συρίαν καὶ πασῶν τόπων καὶ χώρας Τουρκῶν γῆς τε καὶ θαλάσσης ὁ Καϊκουπάδης υἱὸς δὲ Γιάθατίνης τοῦ Καϊχωσροῦ*.

⁴⁷ Marc. 292 vom August 1306: *μετοικισμὸν εὐρισκομένον μου ἐν τῇ νήσῳ Κρήτῃ διὰ τὸ τὴν ἐμὴν πατρίδα ἐπὶ τῶν ἀθέων αἰχμαλωτισθῆναι Περσῶν ἐν τῷ μηνὶ Ὀκτωβρίῳ κδ' ἡμέρᾳ γ' ἔτους* „ζω' τριακαδεκάτου περσαρχούντος τοῦ Σάσα“.

⁴⁸ Laur. 59, 20, in Kreta *μετὰ τὴν ἀλωσιν τῆς φιλῆς πατρίδος*.

⁴⁹ Escorial Y-III-43, 1462 in Korfu *μετὰ τὴν τῆς ἡμετέρας πατρίδος ἀλωσιν*.

⁵⁰ Vat. 1673, als Randnotiz.

⁵¹ Vat. Reg. 75.

⁵² Vat. 2082, sehr verstümmelt.

⁵³ Vat. 2050.

⁵⁴ Vat. 772.

Eindruck, daß die griechischen Schreiber in Unteritalien, im Grenz- und Kampfgebiet verschiedener Einflüsse, dem Zeitgeschehen mehr Aufmerksamkeit schenkten und auch sonst nicht ganz so zurückhaltend waren wie ihre mutterländischen Kollegen. Vielleicht wirkt das Vorbild der lateinischen Schreiber mit.

Wie für die politische Geschichte, so ist auch* für die Biographie politischer Persönlichkeiten Material aus den Schreibernotizen zu gewinnen, wenn sie als Auftraggeber, seltener als Schreiber auftreten.⁵⁵

Am Schnittpunkt von politischer und Kirchengeschichte steht der Patriarch. Ist der Kaiser relativ oft genannt, so tritt der Patriarch hinter ihm durchaus zurück. Wenn er erscheint, dann immer nach dem Kaiser, und seinerseits häufig gefolgt von anderen Würdenträgern. Besonders der eigene Abt scheint dem Schreibermönch viel wichtiger zu sein und wird daher oft auch gleich nach dem Kaiser oder aber allein genannt. Interessanterweise erscheinen vornehmlich diejenigen Patriarchen, die auch politisch eine Rolle spielen oder die durch ihre theologische Position den klösterlichen Schreibern sympathisch sind, so Michael I. Kerullarios,⁵⁶ Konstantin Leichudes,⁵⁷ Theodosios I.,⁵⁸ Athanasios I.⁵⁹ und Philotheos Kokkinos.⁶⁰ Besonders in den oben angeführten Handschriften aus Situationen der Schwäche des Kaisertums⁶¹ bildet der Patriarch eine Art Stabilitätsfaktor.

Mehr als für die politische und die allgemeine Kirchengeschichte ist aus den Schreibernotizen für die Geschichte der einzelnen Kirchen und besonders der Klöster zu gewinnen. Geistliche Würdenträger erscheinen viel häufiger den Stiftern und Schreibern als weltliche. Nicht selten nennt der Schreiber sein Kloster und auch den Abt, zumal wenn dieser die Handschrift in Auftrag gegeben hat. So begegnen uns viele der geschichtlich bedeutsamen Klöster und daneben eine große Zahl von Klöstern, deren Lokalisierung beim Fehlen näherer Angaben ein schwieriges Problem ist.

Insbesondere in dem durch seine Schreiberschule berühmten Studiu-Kloster in Konstantinopel⁶² scheint es Sitte gewesen zu sein, den Abt zu nennen. So kennen wir aus den Unterschriften den Abt Anatolios von 916, seinen Nachfolger (?) Timotheos ohne Jahr, Johannes von 974, Nikolaos 1018, Michael 1048, Kosmas 1075, dann nur noch Lukianos im 13. Jahrhundert. Übrigens hat man auch unseren Nikolaos vom Jahre 835 als Studiu-Mönch und späteren Abt identifiziert.⁶³ Interessant sind Handschriften, die kurz nach der

⁵⁵ Vgl. z. B. den Großstratopedarchen Johannes Synadenos Komnenos in Coisl. 89, Vat. 456 und Paris. Suppl. 1062.

⁵⁶ Paris. 1449 vom Jahre 1055 (s. Anm. 31): *πατριάρχον δὲ Μιχαὴλ τοῦ ἀγιωτάτου*.

⁵⁷ Coisl. 263 vom Jahre 1059: *πατριάρχον τῆς βασιλίδος Κωνσταντινίου*. Mosq. 382 vom Jahre 1063: *Κωνσταντίνου τοῦ ἀγιωτάτου καὶ οἰκουμενικοῦ πατριάρχου*.

⁵⁸ Leningrad 512, um 1180 (s. Anm. 32): *ἐπὶ πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως Θεοδοσίου μοναχοῦ*.

⁵⁹ Lavra 339 vom Jahre 1303: *πατριαρχεύοντος Ἀθανασίου τοῦ ἀγιωτάτου καὶ ἀσκητικοτάτου*.

⁶⁰ Kutlumuslu 316 (3389) vom Jahre 1367 (s. Anm. 38): *πατριαρχεύοντος καὶ τοῦ ἀγιωτάτου καὶ λοιμοτάτου πατριάρχου τοῦ κυροῦ Φιλοθέου τοῦ οἰκουμενικοῦ πρωτοῦ*.

⁶¹ Vgl. Anm. 31 und 56, 32 und 58, 38 und 60.

⁶² Vgl. R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin*. I: Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique. 3: Les églises et les monastères, Paris 1953, S. 444–455.

⁶³ Vgl. A. Diller, *A Companion to the Uspenski Gospels*, Byzantinische Zeitschrift 49, 1956, 332–335.

Gründung eines Klosters geschrieben sind, offensichtlich für die neu entstehende Bibliothek.⁶⁴ So haben wir Handschriften des 1054 gegründeten Euergetis-Klosters von 1064 und 1067, in denen Abt Timotheos als zweiter Stifter (Ktitor) genannt wird.⁶⁵ Im Panoiktirmon-Kloster, dem Michael Attaleiates 1077 sein bekanntes Typikon gab, entstand 1081 ein repräsentativer Kodex des Gregor von Nazianz.⁶⁶

Auch als Beleg für die Dauer von Blüte und Existenz von Klöstern haben die Schreibernotizen Bedeutung. Das Akapniu-Kloster in Thessalonike ist nach Beck⁶⁷ „noch im 14. Jahrhundert erwähnt“. Eine Stiftungsnotiz nennt es aber noch am Anfang des 15. Jahrhunderts, im Jahre 1404.⁶⁸ Das Prodromos-Kloster am Jordan ist „noch um die Mitte des 13. Jahrhunderts erwähnt“⁶⁹. Aber noch 1330 und 1354 werden Handschriften für das Kloster geschrieben.⁷⁰ Gelegentlich hören wir von Ereignissen aus der Klostergeschichte, so 1328 über die Vertreibung von Athosmönchen durch die Türken,⁷¹ wiederholt über Brände wie die des Dionysiu-Klosters.⁷²

Von der Brandkatastrophe ist der Schritt nicht weit zu den großen Naturereignissen. Sonnen- und Mondfinsternisse, Kometen und Erdbeben sind bevorzugte Themen der späteren Benutzer. Vom Schreiber selbst stammen die Notizen nur in den selteneren Fällen, wenn das Ereignis während des Schreibens eintritt. Paris. 243 ist am 2. August 1133 beendet, in der 8. Stunde, „in der eine Finsternis geschah über die ganze Oikumene“⁷³. Wegen der anschließenden Nennung von Kaiser und Patriarch meint Mentz, die Handschrift sei sicherlich in oder nahe bei Konstantinopel geschrieben.⁷⁴ Dabei übersieht er zweierlei: nach dem Patriarchen (der bezeichnenderweise den Zusatz „in Konstantinopel“ erhält) wird noch der Erzbischof Niketas von Thessalonike genannt, und die Totalitätszone jener Sonnenfinsternis schloß nicht Konstantinopel, wohl aber Thessalonike ein.⁷⁵ Damit ist die Entstehung

⁶⁴ Vgl. O. Volk, Die byzantinischen Klosterbibliotheken Griechenlands, Konstantinopels und Kleinasien, Diss. München 1955 (München 1955 (Maschinenschrift). S. auch Anm. 108.

⁶⁵ Messina 71 vom April 1064. Oxford, Bodleian, Auct. T. 2. 2 vom 11. Februar 1067.

⁶⁶ Oxford, Christ Church, Wake 6, vom 12. Juni 1081, geschrieben von Mönch Michael. Fehlt bei Vogel-Gardthausen und daher auch bei Janin (S. 527).

⁶⁷ H.-G. Beck, Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich München 1959, S. 223.

⁶⁸ Esphigmenu 91 (2104).

⁶⁹ Beck S. 205.

⁷⁰ Jerusalem, Sabas 230 und 150.

⁷¹ Athen 176 vom Jahre 1328: κατέλαβε τὸ ἄνομον γένος τῶν Μουσουλμάνων καὶ ἐξορίσθημεν ἀπὸ τοῦ ἁγίου ὄρους τοῦ Ἀθωνος διὰ τὰς ἀμαρτίας ἡμῶν. Die Notiz ist auch sonst interessant. Der Schreiber kommt in das Hypapante-Kloster in Beroia, und da dort kein Evangelium vorhanden ist, schreibt er das vorliegende: ἐγράφη παρ' ἐμοῦ τοῦ χωρικολογράφου διὰ τὸ μὴ εὑρεθῆναι τεχνίτην.

⁷² Dionysiu 120 (3664) vom Jahre 1537 über einen Brand des Klosters drei Jahre zuvor. Simopetra 44 (1312) vom Jahre 1626, im zweiten Jahr nach dem zweiten Brand des Klosters. Simopetra 104 (1372) vom Jahre 1583 erwähnt den Brand vom 11. Dezember 1580, der also der erste ist.

⁷³ Paris. 243: σκότος ἐγένετο ἐφ' ὅλην τὴν οἰκουμένην (vgl. Ev. Marc. 15, 33=Luc. 23, 44).

⁷⁴ A. Mentz, Zur byzantinischen Chronologie. II: Die Stundenzählung der Byzantinische Zeitschrift 17, 1908, 475.

⁷⁵ J. F. Schroeter, Spezieller Kanon der zentralen Sonnen- und Mondfinsternisse, welche innerhalb des Zeitraums von 600 bis 189 n. Chr. in Europa sichtbar waren, Kristiania 1923, Nr. 128 und Karte 64 b.

im Bereich von Thessalonike sicher. Der genannte Erzbischof ist Niketas von Maroneia, der nach Beck 621 wahrscheinlich schon 1132 im Amt war. Nach unserer Handschrift können wir sagen: sicher jedenfalls 1133. Laur. Conv. Soppr. 114 ist am 18. Februar 1328 beendet. Acht Tage später trug der Schreiber die Mondfinsternis vom 26. Februar nach. Der Schreiber von Barocc. 197 notiert am Rande: „Als ich dieses Buch schrieb und so weit gekommen war, geschah ein Erdbeben in Konstantinopel am 14. Oktober 1343.“⁷⁶



Unter den Nachrichten über soziale Verhältnisse stehen obenan die Angaben, die die Schreiber über ihren Stand und Beruf machen. Nur eine Minderheit begnügt sich mit dem bloßen Namen. Da Familien- oder Beinamen erst allmählich häufiger werden, ist die Bezeichnung der Stellung zugleich das wichtigste Unterscheidungsmerkmal der Homonymen. Die statistische Untersuchung erhärtet, was schon der erste Eindruck zeigt: mit Abstand an der Spitze stehen die Mönche (*μοναχός*, auch *βασικενδύτης*, *μονότροπος*, *αναχωρήτης*, *ραζιωαῖος*, *ἀδελφός*, z. T. nur zu erschließen aus Demutsbezeichnungen wie *ἀμαρτωλός*, *ταπεινός*). Es folgen Priester (*ιερεύς*, auch *προεσβύτερος*, *θύτης*, seltener *ιεροθύτης*, *παπῖας*) Priestertermönche (*ιερομόναχος*, selten *θυτορακενδύτης*), Vorleser (*ἀναγνώστης*), Diakone (*διάκονος*, vereinzelt *λενίτης*), weniger Priesterdiakone (*ιεροδιάκονος*), gelegentlich Subdiakone (*ὑποδιάκονος*). Diese zusammen machen die große Masse der Schreiber aus. Alle anderen Stellungen sind viel seltener, kommen z. T. nur vereinzelt vor.

Von den Klosterfunktionen erscheint noch am häufigsten der Abt (*ἡγούμενος*, *προηγούμενος*, *καθηγούμενος*, seltener *ἀρχιμανδρίτης*, *προεστώς*, *ποιμήν*, *ἄββās*). Es folgen der Beichtvater (*πνευματικὸς* bzw. *πνευματικὸς πατήρ*), der Ekklesiarch und der Prosmonarios als die für Kircheninventar und gottesdienstliche Bücher Zuständigen, der Chartophylax als Archivar, der Skeuophylax, der im Schatz auch die kostbar verzierten Bücher hütet, dann merkwürdig selten der eigentliche Bibliophylax.

Auch höhere kirchliche Würdenträger schreiben nicht selten, Bischöfe, Metropolitane, sogar (aber meist in später Zeit) Patriarchen. Die zahlreichen Ämter aus ihrer Umgebung sind in bunter Reihe vertreten, wenn auch oft nur einige Male. Wir haben den Protosynkellos und den Synkellos, den Sakellarios, Sakelliu, Protekdikos, Kubukleisios, Kubikularios, Logothetes, Referendarios, Archidiakonos.⁷⁷ Wir haben das Kirchenpersonal, insbesondere das der „großen Kirche“ Hagia Sophia, bis hinab zum Lampadarios. Liturgische Handschriften sind die Domäne der Kirchenmusiker: Protokanonarch, Kanonarch, Domestikos, Protopsaltes, Deuteros Psaltes, Psaltes. Stark vertreten sind natürlich diejenigen Gruppen, die von Berufs wegen mit Schreibarbeiten zu tun haben. Hier sind die Grenzen zwischen Geistlichkeit und Laien flie-

⁷⁶ Oxford, Bodleian, Barocc. 197, f. 374: *γραφόμενον μου τὸ παρὸν βιβλίον καὶ φθάσαντος ὧδε, γέγονεν σεισμός ἐν Κωνσταντινουπόλει κατὰ τὸ ζωνβ' ἔτος μηνὶ Ὀκτωβρίῳ ἰδ', ἡνδ. β'*. Das Erdbeben ist auch sonst bezeugt. Vgl. die Liste der Beben bei V. Grumel, *La chronologie*, Paris 1958, S 481.

⁷⁷ Zu diesen und den folgenden Titeln und Ämtern s. Beck S. 98 bis 120 u. ö.

bend. Wir haben die Protonotarioi und Notarioi (gelegentlich spezifiziert als Basilikoi und Patriarchikoi Notarioi), die Prototabullarioi und Tabullarioi, die Chartularioi, den Nomikos und Nomophylax, den Hypomnematographos, Grammatikos, Didaskalos. Der eigentliche Kalligraphos ist nicht besonders häufig. Manchmal scheut der Mönch den Anspruch, der im Namen „Schönschreiber“ liegt, und nennt sich lieber „Schlechtschreiber“.⁷⁸ An Spezialberufen sind die Maler und besonders die Ärzte zu nennen, die sich ihre Fachliteratur nicht selten selbst abschreiben. Die genannten Titel spiegeln das reich entfaltete Ämterwesen der Byzantiner wider. Genauere Analyse würde die zeitliche und sachliche Geltung der Titel noch präzisieren können.

Über die soziale Herkunft der Schreiber erfahren wir wenig. Selten ist der Name des Vaters, noch seltener sein Beruf genannt, und dann ist er fast immer Priester. Das zeigt die Kontinuität des Berufs oder der sozialen Schicht, ist aber schwerlich repräsentativ. Wer einen weniger angesehenen Vater hatte, nannte ihn eben nicht.

Wenn die Heimat genannt ist, weist das meist darauf hin, daß der Schreiber zur Zeit seiner Arbeit von ihr entfernt ist. Die Mönche waren keineswegs streng an ihr Heimatkloster gebunden, besonders zwischen Mutter- und Tochterklöstern bestand Austausch auch über politische Grenzen hinweg. Die türkische Eroberung verschlug dann viele Schreiber in die Fremde. Verschiedentlich ist der Heimatort so klein, daß er nicht zu lokalisieren ist. Ein kleines Dorf als Heimat spricht dafür, daß der Schreiber den unteren Volksschichten entstammt.

Aufschlußreich für soziale und wirtschaftliche Verhältnisse ist die Beziehung zwischen Schreiber und Besteller. Die Herstellung einer Handschrift ist auch ein wirtschaftlicher Vorgang, der Material und Arbeitszeit erfordert. Häufig arbeitet der Schreiber nicht aus eigenem Antrieb, sondern im Auftrage eines Bestellers, der dann in der Schlußnotiz mit erscheint.⁷⁹ Oft gibt der Abt seinem Mönch den Auftrag, oft ist es eine andere Person, der der Schreiber verpflichtet ist. Der Mönch bekommt die Aufwendungen ersetzt, braucht jedoch nicht für seinen Lebensunterhalt zu arbeiten. Dagegen sind die Renaissanceschreiber auf den Lohn angewiesen, so daß Michael Apostolios es besonders betont, wenn er einmal „aus Liebe und nicht aus Armut“ schreibt.⁸⁰

Die Terminologie liebt die Umschreibungen. „Befehl, Auftrag“ und „Bezahlung, Entlohnung“ sind seltener als „Aufwand“ und andeutende Begriffe wie „Mitwirkung, Mithilfe“,⁸¹ Bemühung, Sorgfalt“ und noch emotionellere wie „Sehnsucht, Eifer, Mühe“. Besonders das beliebte „aus großem Verlangen“

⁷⁸ Theodoros Hagiopeitres nennt sich z. B. 1278 und 1280 *κακογράφος* (Havn. 1322, Vat. 644), dagegen 1295, 1301, 1304 *καλλιγράφος* (Mosq. 354, Pantokrat. 47 (1084), Coisl. 13).

⁷⁹ Das ist ganz geläufig, und es führt daher irre, wenn Gardthausen II S. 437 es für Johannes Rhosos so hervorhebt, als sei es eine Ausnahme.

⁸⁰ Leeuw. 33: *ἐρωτι οὐ πένιᾳ*.

⁸¹ Devreesse S. 48 meint, daß die Komposita mit *συν-* nur einen Teilbeitrag zu den Unkosten ausdrücken. Dies erscheint bei ihrer Häufigkeit nicht überzeugend. Die „Mitwirkung oder Zusammenarbeit besteht eben darin, daß der Besteller die Kosten trägt und der Schreiber die Arbeit ausführt. Gardthausen II S. 430 will *διὰ συνδρομῆς* zuweilen auch auf die Tätigkeit des Schreibers bezogen wissen. Aber sein einziger Beleg, Mosq. 401 vom Jahre 1126, ist hinfällig. Die Abbildung bei Lake VI, Taf. 418, läßt erkennen, daß Ioannikios der Besteller ist und daß der Schreiber sein Gebet am Schluß ohne Namensnennung zufügt.

(πόθῳ πολλῷ) drückt den religiösen Eifer des Bestellers aus. Wie der Schreiber, so wird auch gern der Besteller mit Stand und Rang genannt. Die Stellungen sind zum großen Teil dieselben, aber die Proportionen sind in charakteristischer Weise verschoben. Mönche, Priester, Priestermonche kommen zwar auch als Besteller vor, aber an der Spitze stehen diesmal die Äbte, gefolgt von den Bischöfen. Auch die weltlichen Würdenträger sind nicht selten, und manche Handschrift ist für Angehörige der höchsten Adelsfamilien und des Kaiserhauses geschrieben. Ein interessantes Sondergebiet sind die Prunkhandschriften, die der Kaisers als Geschenk für fremde Fürsten anfertigen läßt. Die Rangabstufung zwischen Schreiber und Besteller zeigt sich subjektiv darin, daß sich der Schreiber mit den verschiedensten Demutsbezeichnungen belegt, den Besteller dagegen mit Ehrentiteln auszeichnet. Wo der Besteller ausnahmsweise mit Demutsformeln erscheint, muß man annehmen, daß er die Notiz selbst schrieb oder dem Schreiber die Formulierung aufgab. Manchmal wird der Schreiber auch überhaupt nicht namentlich genannt, zumal bei prominenten Bestellern. Doch kommt auch der umgekehrte Fall vor. Schreibt ein Schreiber höheren Ranges für einen tiefer gestellten Auftraggeber, so ist er ihm entweder persönlich verbunden, oder er befindet sich vermutlich in materieller Bedrängnis, wie manche Kirchenfürsten aus Gebieten unter islamischer Herrschaft.

Für unser Thema interessant sind Notizen, in welchen die Kosten genannt werden. Leider sind sie nicht zahlreich und nicht klar genug, um eine kontinuierliche Linie zu ergeben. Die wichtigste, zugleich älteste Gruppe sind die Handschriften des Arethas. Hier haben wir die Reihe: 14 Nomismata;⁸² 13 Nomismata Schreiberlohn + 8(?) Nomismata für Pergament;⁸³ 6(?) Nomismata;⁸⁴ 20 Nomismata + 6 für Pergament;⁸⁵ Das ergibt zwar keinen festen Standard, aber doch einen Eindruck von der Variationsbreite und von dem beträchtlichen Anteil der Materialkosten. Anderthalb Jahrhunderte später sind die Preise inflationär gestiegen: für Patmos 245 vom Jahre 1057 hat der Patrikios Pothos schon 150 Nomismata gegeben, und noch bleibt ein Viertel des Buches zu schreiben. Wieder ein Jahrhundert später zahlt der Besteller der liturgischen Handschrift Patmos 218 vom Jahre 1166 für Pergament, Schreiberlohn und Bindung 12 Hyperpyra, für die Einsetzung der Noten allein 6 Nomismata, „ungerechnet das Trinkgeld“⁸⁶. 1416 kostete das Evangelium London Add. 37008, obwohl Papier, den Stadthauptmann von Belgrad Nikephoros Lubros 16 Hyperpyra zu 12 Dukaten, wozu noch der Silberschmuck kam, und 1620 wendet der Goldschmied Manuel aus Trapezunt für Sinai 1385 insgesamt 360 Aspra auf.⁸⁷

⁸² Oxford, Bodleian, d'Orville 301 vom Jahre 888, 385 Blatt.

⁸³ Oxford, Bodleian, Clark. 39 vom Jahre 895, 420 Blatt.

⁸⁴ Vat. Urb. 35, ohne Jahr, 440 Blatt. Der Katalog gibt die Zahl als s. Ein Sigma = 200 ist unvorstellbar, das Stigma = 6 im Vergleich mit den anderen Preisen freilich etwas niedrig.

⁸⁵ Paris. 451 vom Jahre 914, ursprünglich 471 Blatt. Vielleicht gehört hierher auch Laur. Conv. Soppr. 177, 10. Jahrhundert, für 28 Nomismata. Zu den Arethas-Handschriften vgl. E. Maass, *Observationes palaeographicae*, in: *Mélanges Graux*, Paris 1884, S. 749–766.

⁸⁶ χωρίς τῶν κανονίων.

⁸⁷ Am ausführlichsten hat im Lips. 72,4 der Besteller die Kosten aufgerechnet, einschließlich Schmuck und Einband. Devreesse S. 48 f. kommentiert die einzelnen Posten. Leider handelt es sich jedoch nur um ein loses Fragment der Sammlung Tischendorf, so daß der Vergleich mit der Handschrift selbst nicht möglich ist.

Häufiger ist in allgemeinen Wendungen von den „Gesamtkosten“ die Rede, oder es wird ihre Höhe betont. Hier wie in den angeführten Fällen sind es meist Besteller in höherer weltlicher Position, die ihre Verdienste auf Heller und Pfennig festhalten lassen. Gelegentlich betont aber auch der Schreiber, daß er auf eigene Kosten und für sich selbst geschrieben hat.⁸⁸ In diesem Zusammenhang wäre auch hinzuweisen auf die späteren Notizen über Kauf (oft mit Preis), Bindung, Umbindung, Restaurierung sowie Eintragungen über Teuerungen mit Angabe von Höchstpreisen.

Über die materiellen Verhältnisse der Schreiber erfahren wir in der älteren Zeit kaum etwas. Wenn der Mönch sich „arm“ (*πτωχός*) nennt, meint er natürlich seine Sündhaftigkeit. Dagegen beklagen die Renaissanceschreiber gern ihre Armut, oft in stereotypen Formeln, die für den jeweiligen Augenblick nicht viel beweisen, die allgemeine Misere aber doch zutreffend widerspiegeln. Für Michael Apostolios ist typisch die Formel „mit der Armut zusammenlebend“ (*πενία συζών*), die auch bei anderen wiederkehrt. Sein Sohn Aristobulos klagt 1491: „Ich habe nicht ohne Lohn geschrieben, denn das verderbliche Untier, die Armut, würgt mich wie meinen Vater.“⁸⁹ Ebenso Johannes Nathanael aus Kreta, „der ich gewürgt werde von der schlimmen Armut“⁹⁰, und sein Landsmann Michael Damaskenos, „mit der Armut, dem vielköpfigen Untier, zusammenlebend“⁹¹. In einer speziellen Verlegenheit ist Georgios im Jahre 1434: aus Mangel an Papier kann er nicht weiterschreiben.⁹²

In sehr jungen Handschriften klagen auch einmal geistliche Würdenträger über ihre Notlagen, die aber nicht materieller Art sind. Metropolit Athanasios von Tarnovo schreibt 1687 im Gefängnis,⁹³ Metropolit Gerasimos von Rasien 1778 in der Verbannung,⁹⁴ wohin sie der Konflikt mit der weltlichen oder geistlichen Macht gebracht hatte.

* * *

Was sonst die Schreiber über ihre Mühen und Nöte erzählen, ist von mehr allgemein kulturgeschichtlichem Interesse, wirft aber auch manches Licht auf die Psychologie der Gruppe wie des Einzelnen. Gerade hier ließe sich manches lebendige, wohl auch amüsante Beispiel anführen, doch wollen wir uns auf die Grundzüge beschränken. Die Mühen des Schreibens werden nicht um der Klage willen erwähnt. Sie erhöhen die Verdienstlichkeit des frommen Werkes und die Freude über den glücklichen Abschluß. Kälte, Alter, schwache Augen, zitterige Hand, auch Unbildung, Unsicherheit in der Orthographie, der

⁸⁸ Vat. 648 vom Jahre 1238: *ἐξ οἰκείων ἀναλωμάτων*. Vat. Reg. 13 vom Jahre 1167: *ἐκ πόθον... καὶ κόπων ἰδίων*. Lavra 1591 vom Jahre 1449: *εἰς ἰδίαν περὶποίησιν*.

⁸⁹ Sinai 1194 vom 4. Dezember 1491 in Kreta: *ἐξέγραφα οὐκ ἄνευ μέντοι μισθοῦ ὑπὸ γὰρ τοῦ ἐξολεστάτου θηρὸς τῆς πενίας καὶ αὐτὸς ὥσπερ ὁ πατήρ μου στραγγεύομαι*.

⁹⁰ Paris. 831 vom 10. Februar 1541 in Gotyn: *στραγγεύομενος ὑπὸ τῆς δεινῆς πενίας*.

⁹¹ Vat. Ross. 13 vom 17. Februar 1525 in Rom: *πενία τῷ πολυκεφάλῳ θηρίῳ συζών*.

⁹² Stauronik. 64 (929) vom März 1434.

⁹³ Sinai 1282 vom 1. Juni 1687: *ὄντος μου εἰς φυλακὴν ἀπὸ ἐθελοκακίας τοῦ πατριάρχου Διονυσίου σὲρ ὁγλάν*.

⁹⁴ Iviron 313 (4433) vom Jahre 1778; im Barlaam-Kloster Meteora *ἐν ἐξωρίᾳ διὰ βασιλικῶν ὀρισμῶν καὶ ἀποφάσει τῆς μεγάλης ἐκκλησίας ἀδίκως καὶ παραλόγως*.

Interpunktion und der Setzung der Lesezeichen, all das wird nur erwähnt, damit der Leser Nachsicht übe, die Fehler verbessere und Fürbitte einlege. Auch wenn der Schreiber sich keiner speziellen Schwäche bewußt ist, er weiß, der Mensch ist fehlerhaft und „Wer schreibt, schreibt falsch“, wie das oft zitierte Wort lautet.⁹⁵ Daher nennt er sich meist mit allerlei demütigen Schelt-namen (sündig, elend, unwürdig, unnütz, niedrig, schmutzig, befleckt, demütig), wie sie die Demut (ταπεινότης) des Mönches gebietet. Es ist eine völlige Ver-kehrung, wenn Vogel-Gardthausen⁹⁶ aus dem häufigen „Unmönch“ (ἀμόναχος) einen „Obermönch“ (πρωτομόναχος) machen.⁹⁷ Den gleichen Sinn wie ἀμόναχος hat κακομόναχος und das häufig der Standesbezeichnung vorgesetzte τάχα, „der sogenannte“. Demut führt auch zum Verschweigen des Namens, dann spricht nur noch „ein gewisser elender Mönch“, ein „armseliger Schreiber“, ein „unwürdiger Priester“.⁹⁸ Und wenn die große Masse der Handschriften überhaupt keine Schreibernotiz hat, so liegt das gewiß auch an der Demut der Schreiber, die hinter ihrem Werk zurücktreten wollten.

Daß dieses Werk erhalten bleibe, daran sind Schreiber, Stifter und Besitzer gleichermaßen interessiert. Dem dient die Warnung vor Beschädigung und der Fluch gegen etwaige Diebe. Häufig ist diese Verwünschung mit einem Besitzvermerk späterer Hand verbunden, etwa des Klosterbibliothekars. Manchmal stammt sie vom Schreiber selbst, zumal wenn er von vornherein für eine bestimmte Kirche oder ein Kloster schrieb. Angedroht wird der Zorn Christi, der Gottesmutter, der 318 Konzilsväter von Nikaia, des jeweiligen Namensheiligen, zgedacht wird dem Dieb das Schicksal des Judas und aller Ketzer und die Lepra. Ausführliche Formeln zählen die in Frage kommenden Delinquenten nach der Rangordnung auf, den Bischof an der Spitze, und ver-gessen keine Art der Beeinträchtigung: Diebstahl, Verkauf, Versenkung, Verpfändung, Entfernen von Lagen, Blättern, Ornamenten, besonders auch die Vernichtung eben dieser Warnung. Der Stifter von Patmos 218 vom Jahre 1166, den wir schon wegen der Preisangabe zitierten, verbietet noch aus-drücklich, die Handschrift in das Filialkloster (Metochion) zu verbringen. Aber-wenn die religiöse Scheu nachläßt, helfen auch die stärksten Flüche nicht mehr. Wenn der Entwender doch noch ein schlechtes Gewissen hat, streicht er den Fluch eben dick aus.⁹⁹ Häufig sind die Fälle, wo Namen von Besit-zern und Klöstern ausgekratzt sind zum Kummer des Forschers.

Auch aus den Datierungen läßt sich mehr gewinnen, als die bloße Zeit-angabe. Eine ganze Reihe von Handschriften trägt nicht nur den Tag, son-derne auch die Stunde des Abschlusses.¹⁰⁰ Stellt man sie nach den Stunden-zahlen geordnet zusammen, so zeigt sich: alle Stunden des Tages sind ver-

⁹⁵ ὁ γράφων παραγράφει, im Paris. 83 vom Jahre 1167 als sprichwörtlich bezeichnet: ἡγοῦσατε γὰρ οὐ πολλὰκις ἐρρέθη etc.

⁹⁶ Vgl. S. 201, 227, 272, 300, 378.

⁹⁷ An sich ist α- für πρωτο- geläufige Abkürzung, hier jedoch fehl am Platz, be-weisbar z. B. durch das Versmaß der Stichoi im Pantel. 811 (6318), inc. ὁ μοναχὶ ἀμόναχε.

⁹⁸ Jerusalem, Sabas 239 vom Jahre 1418: παρὰ τλήμονός τινος, βακентοθύτου. Lavra 1665 vom Jahre 1274: γραφεὺς πενηχρός. Laur. 5, 32 vom 30. September 1354: χεῖρ γέγραπεν ἀναξίου θύτου.

⁹⁹ Sinai 837 vom Jahre 1383.

¹⁰⁰ Das ist viel häufiger als etwa die Angabe des kirchlichen Feiertages oder des Ta-gesheiligen, auch wenn Gardthausen II S. 477 den gegenteiligen Eindruck erweckt.

treten und dazu mehrere Stunden der Nacht. Der Häufigkeit nach an der Spitze stehen die dritte, etwas weniger die sechste, besonders aber die neunte Stunde. Zusammen machen sie weit über die Hälfte aus. Da das die Zeiten der Stundengebete (Horen) sind, muß man die Angaben wenigstens zum Teil abgerundet verstehen im Sinne von „vormittags, mittags, nachmittags“. Um so sicherer kann man die übrigen Stundenzahlen als exakt betrachten. Sie zeigen die Mönche unermüdlich am Werk, von der ersten Morgenstunde bis zum Abend und in der 3., 6., 7. und 9. Nachtstunde.¹⁰¹ Entsprechend arbeiteten sie auch an allen Tagen. Nicht wenige Handschriften sind am Sonntag beendet, einige auch am Weihnachtstag, ohne daß das Fest erwähnt wäre.¹⁰² Für den Ostersonntag habe ich keinen Beleg. Wiewohl der Schluß *e silentio* nicht zwingt, möchte man annehmen, daß wenigstens am höchsten Fest des orthodoxen Kirchenjahres die Arbeit ruhte.

Eine bekannte Schwierigkeit bieten Datierungen, deren Elemente nicht zusammenstimmen. Wenn man mindestens drei hat (Jahr, Indiktion, Tagesdatum mit Wochentag) und zwei davon harmonisieren, kann man den Fehler erschließen. Leider ergibt sich aber keine Regel. Einmal ist die Jahreszahl, ein andermal die Indiktion, gelegentlich sogar das Tagesdatum falsch. Coisl. 263 ist beendet am Karsamstag, dem 4. April 1059: richtig wäre der 3. April, denn daß der Schreiber Karsamstag und Ostersonntag verwechselt, ist unglaublich. Der Mönch kannte den Rhythmus der Wochentage und des Kirchenjahres. Sonst lebte er außerhalb der Zeit und mußte vielleicht erst nachschlagen oder nachzählen. Im Vind. theol. 162 notiert der Schreiber Indiktion und Kaiser, läßt aber vorher Platz für die Jahresziffer. Er wollte sich also noch vergewissern, vergaß dann aber das Nachtragen.

Gelegentlich ist nicht nur der endgültige Abschluß, sondern auch die Fertigstellung von Teilstücken angegeben, wohl auch der Anfangstag oder ausdrücklich die Schreibdauer.¹⁰³ Ebenso kann man aus der Beendigung mehrerer Handschriften desselben Schreibers in nicht zu großen Abständen Schlüsse auf sein Arbeitstempo ziehen, unter der Voraussetzung, daß er nicht noch andere Handschriften in der Zwischenzeit geschrieben hat, die uns verloren sind. Die Schwierigkeit liegt darin, daß man nicht wissen kann, wieviel effektive Arbeitszeit in einem gegebenen Zeitraum lag. Es ist ungewöhnlich, wenn Johannes Rhosos im Laur. 70, 22, geschrieben 1490 in Florenz für Lorenzo de' Medici, genau abrechnet: Beginn 1. September, Abschluß 28. September, abzüglich 4 Sonn- und 2 Festtage, bleiben 22 Arbeitstage.¹⁰⁴ Bei 185 Blatt

¹⁰¹ Nachtstunden: Athen 2164 vom Jahre 1089. Laur. 28,33 vom Jahre 1542, Vind. phil. 231 vom Jahre 1458, Vorlage von Jerusalem, *Táphon* 1 vom Jahre 1103. Dazu „mitten in der Nacht“ Brux. 8231 vom Jahre 1617. Man sieht, daß die späten Handschriften überwiegen.

¹⁰² Karakallu 17 (1530) vom Jahre 1231, Laur. 8, 21 vom Jahre 1323, Sinai 297 vom Jahre 1510.

¹⁰³ So Vat. 9 (s. Anm. 19) geschrieben von Oktober bis Juli (ohne Jahr), 306 Blatt in 9–10 Monaten, also eines pro Tag.

¹⁰⁴ Laur. 70, 22: *τὸ παρὸν βιβλίον ἠρξάμην Σεπτεμβρίῳ πρώτῃ· ἐτελέσθη δὲ ἐν τῇ κη'. ἔκβαλον τέσσαρας κυριακάς, καὶ μίαν ἡμέραν τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου Μαρίας, καὶ ἄλλην τοῦ τιμίου καὶ ζωοποιῦ σταυροῦ· ἐγράφη λοιπὸν διὰ κβ' ἡμέρας ὅλον τὸ βιβλίον. Θεῷ χάρις.* Sonntage waren am 5., 12., 19. und 26. September, dazu Mariä Geburt 8., Kreuzerhöhung 14. September. Die vorhergehende Handschrift, Laur. 86, 4, hat Johannes Rhosos sm 28. August 1490 beendet. Der 29. war Sonntag, dann blieben ihm nur noch zwei Tage Pause.

entfallen auf den Tag fast 17 Seiten. Die Rekordleistungen der Renaissance-schreiber, die aber z. T. mit Hilfskräften¹⁰⁵ arbeiteten, sind ein Maximum, das auf Kosten der Gewissenhaftigkeit geht. Die Schreibermönche der alten und mittleren Minuskel fanden schon 5—10 Seiten täglich erwähnenswert. Der älteste Schreiber, von dem wir eine zusammenhängende Reihe von Handschriften haben, ist der Athosmönch Johannes, Kalligraph der Großen Lavra, Freund und Nachfolger des Athanasius, deren Gründung 1963 ihr tausend-jähriges Bestehen feiert. Zu den vier Handschriften bei Vogel-Gardthausen¹⁰⁶ kann ich noch drei weitere datierte zufügen, davon zwei ohne Namensnennung.¹⁰⁷ Nach zwei Handschriften von 984 und 986 haben wir von 990 bis 995 fünf Kodizes mit den Abschlußdaten 9. April 990, 3. Februar 991, 8. März 992, 7. April 993, 12. März 995. Die Art, wie in jedem Frühjahr ein schöner, 230 bis 300 Blatt starker Band fertig wird, erweckt eine hohe Vorstellung von dem ruhigen, aber unermüdlichen Fleiß unseres Schreibers.¹⁰⁸ Der Vergleich der einzelnen Notizen des Johannes zeigt eine Reihe von wiederkehrenden Elementen, die zur Identifizierung beitragen.¹⁰⁹ Der Gesamteindruck ist aber variabel, auch in der äußeren Form, so daß das Schriftbild zur Entscheidung verhelfen muß.¹¹⁰ Hier mündet der Seitenpfad, auf dem wir den Schreibernotizen nachgegangen sind, wieder in die große Straße der Paläographie.

¹⁰⁵ Nur so ist es zu erklären, wenn z. B. Andreas Darmarias mehrmals zwei Handschriften am gleichen Tag signiert: 6. März 1571, 1. Januar 1573, 21. Oktober 1578, 14. Juli 1580, vgl. Vogel-Gardthausen S. 18—21.

¹⁰⁶ S. 204 f.: Lavra 446 vom Jahre 986, Lavra 451 von 986, Lavra 19 von 992, Mosq. 108 von 993 (vgl. Lake III Nr. 89, 91, 92, VI Nr. 222), die Zusammenordnung als fraglich bezeichnet. Die ebenfalls dazu gestellte undatierte Handschrift Lavra 452 stammt nach dem Katalog aus dem 13. Jahrhundert.

¹⁰⁷ Vogel-Gardthausen S. 210 unter „Johannes ohne nähere Bestimmung“ haben noch Mosq. 101 vom Jahre 990 (vgl. Lake VI, Nr. 220) und wiederholen hier fälschlich Lavra 19. Hinzuzufügen sind ohne Namen: Athen 263 vom Jahre 991 und Lavra 371 von 995 (Lake I Nr. 33 und III Nr. 93). Die beiden Mosquenses stammen ebenfalls aus der Lavra.

¹⁰⁸ Der Inhalt legt nahe, daß die Handschriften für den systematischen Aufbau der Klosterbibliothek geschrieben sind. Außer einem Psalter (von 984) und einem Tetraevangelium (von 992) handelt es sich um verschiedene Bände der Chrysostomos-Homilien: 986 zum Joh. Ev. 2. Teil, 990 und 991 zum 1. und 2. Korintherbrief, 993 zu Hebr. und Kol., 995 zu Thess. und Tim. Es liegt nahe anzunehmen, daß Johannes noch weitere Bände schrieb, die nicht erhalten oder noch nicht identifiziert sind.

¹⁰⁹ Besonders das seltene *ἐπινέμησις* = Indiktion, 991 bis 993.

¹¹⁰ Außer der großen Einheitlichkeit des Gesamtbildes beachte man die Verbindung *εξ*, den Anstrich von unten bei *α*, Iota adscriptum, Doppelakzent bei *μέν*, *δέ* etc.

ZUR FRAGE DER KRÖNUNGSZEREMONIEN UND DIE ZEREMONIELLE GEWANDUNG DER BYZANTINISCHEN UND DER BULGARISCHEN HERRSCHER IM MITTELALTER

I. Goschew

Bis zu den letzten Tagen des Reiches hatten die byzantinischen Herrscher Feierlichkeiten sehr gerne. Sie veranstalteten festliche Empfänge, nahmen immer Anteil an den zeremoniellen Eingängen durch die Hofkapellen und durch die Stadtkirchen; sie boten ihren ausländischen Gästen märchenhafte Gastmähle, veranstalteten auch teure Spiele auf dem Hippodrom und promovierten mit großer Feierlichkeit alle Würdenträger des Hofes und des Staates, welche am bestimmten Feiertagen in ihren goldgewebten bunten offiziellen Gewändern erscheinen mußten, reich geschmückt mit Perlen, teuren Stäben und Halsketten aus Edelsteinen.

Die erste Stelle unter diesen Feiern hatten die Krönungsfeierlichkeiten eingenommen. Heute können wir diese byzantinische auch bulgarische Krönungszeremonien hauptsächlich aus zwei Arten Quellen kennen lernen: den literarischen und den monumentalen, die sich gegenseitig vervollständigen. Unter den vielen byzantinischen literarischen Quellen die erste und die wichtigste Stelle nimmt das s. g. Zeremonienbuch des byzantinischen Hofes ein, *Ἐκθεσις τῆς βασιλείου τάξεως*, bekannt nach einer einzigen Handschrift aus dem 12. Jahrhundert, die sich in Leipzig befindet.¹ Dieses Buch, das in seiner Bonner Ausgabe mehr als 800 Druckseiten verschiedener genauen Zeremonien des byzantinischen Kaiserhofes enthält, ist schon allein ein anschaulicher Beweis für die besondere Neigung der Byzantiner zu verschiedenartigen Zeremonien. Die Angaben dieses Buches beziehen sich hauptsächlich auf das 9. und das 10. Jahrhundert.

An zweiter Stelle kommen die Anordnungen des byzantinischen E u c h o l o g i o n, aber seine Angaben beziehen sich nicht auf frühbyzantinischen Jahrhunderte.²

Wichtiger Zeuge für die Entwicklungsstufe des spätbyzantinischen Krönungsritus ist das Werk „De officialibus palatii Constantinopolitani“,³ welches Georgios Kodinos, einem spätbyzantinischen Schriftsteller aus dem 14. Jahrhundert, zugeschrieben wird. Altbulgarische Zarenkrönungsquellen

¹ Constantini Porphyrogeniti imperatoris De cerimoniis aulae Byzantinae libri duo, rec. I. I. Reiske I—II, Bonnae, 1829—1830 (verk. De cerim).

² A. Dmitrijewskij, Opisanie liturgičeskich rucopisei hranjaeštisja v bibliotekah pravoslavnogo Vostoca, II, *Εὐχολόγια*, Киев, 1902.

³ G. Codini, De officialibus palatii Constantinopolitani, Bonnae, 1839 (=De offic.).

sind nur aus dem 14. Jahrhundert, d. h. aus der Zeit des letzten bulgarischen mittelalterlichen Patriarchen Euthimios bekannt.

Alle diese Quellen des Mittelalters, besonders die byzantinischen, stellen den gekrönten Herrscher als eine fast heilige Person dar, welche auf den Thron selbst von Gott gesetzt wird. Die kirchlichen Krönungsgebete nennen den Herrschersitz ein *θρόνος τῆς δικαιοσύνης*, d. h. Thron der Gerechtigkeit, daher sehen wir auf den damaligen Miniaturen sehr oft hinter dem thronenden Herrscher auch die allegorische Figur der Gerechtigkeit. Wie groß und mystisch die Bezauberung eines mittelalterlichen Krönungsaktes gewesen sein sollte, ist aus der Tatsache zu ersehen, daß die Byzantiner die Krönungszeremonie auch als *χειροτονεῖα* bezeichnen und damit die kirchliche Herrscherskrönung der bischöflichen Weihe fast gleichstellen.⁴ Von dem Augenblicke der Krönung an war jeder byzantinischer Basileus als *ἅγιος*, d. h. als heilig angesehen.⁵ Deswegen hält das Zeremonienbuch jeden Basileus für *ἐνθεός*, d. h. für gottbegeistert. Die von dem Basileus erteilten Würden *ἀξίαι* werden *χίρῳ Θεοῦ*, d. h. von Gottes Gnaden, und *ὡς ἐκ Θεοῦ*, d. h. als von Gott selbst, gegeben.⁶ In manchen Momenten, z. B. bei einer Cäsarkrönung, segnen das Volk dreimal die Basileis — *κατασφραγίζουσιν τὸν λαὸν ἐκ τρίτου* und sogar auf derselben Weise, auf der selbst der Patriarch und die Bischöfe ihre Segnungen erteilen.⁷

Dieser mystische Grundsatz spiegelt sich auch in den Denkmälern der byzantinischen Kunst ab. Das Basileus-Haupt ist fast immer von einem Nimbus umgeben. In den Miniaturen, in den Wandmalereien, sowie in allen anderen byzantinischen Kunstdenkmälern ist sehr oft zu sehen wie selbst Christus, oder die Gottesmutter, Engel, oder Heilige die Krone auf das Haupt eines Herrschers setzen.

Mit dem Laufe der Jahrhunderte verändert sich der Krönungsritus der byzantinischen, sowie der bulgarischen Herrscher. Die eingetretenen Veränderungen erlauben uns in den letzten 6 Jahrhunderten des hohen und des späten Mittelalters zwei verschiedene Krönungsepochen zu unterscheiden: die erste von diesen zwei Epochen, die des 9., 10. und 11. Jahrhundert, verfließt in der Zeit des ersten Bulgarenreiches; die zweite Krönungsepoche, die des 12., 13. und 14. Jahrhunderts, verfließt in der Zeit des zweiten Bulgarenreiches. Im 15. Jahrhundert verschwindet einmal für immer das byzantinische Reich und für die Bulgaren beginnt eine lange und dunkle Knechtschaft, die 5 Jahrhunderte dauert.

⁴ De cerim. I 38, 194. 218 und 220).

Die kaiserliche Heirotonie wird sogar vor der bischöflichen vollzogen, denn die kaiserliche findet *πρὸ τοῦ τρισαγίου ὕμνου* (De Offic. XVII 89), während die bischöfliche *μετὰ τὸ τρισαγιον* I. A. Assemanus, Codex liturgicus Ecclesiae universae, B. I—XIII, Romae 1749—1766, B. XI, 103).

Die anderen hierarchischen Heirotonien finden in der Meßliturgie noch später statt: die eines Priesters *μετὰ τὸ εἰσενεχθῆναι τὰ ἅγια δῶρα καὶ ἀνατεθῆναι ἐν τῇ ἁγία τραπέζῃ*, die eines Diakons *μετὰ τὸ γένεσθαι τὴν ἁγίαν ἀνάφοραν* (Assemanus, Cod. liturgicus, B. XI, 108 und 111).

⁵ De cerim. I 38, p. 193.

⁶ De cerim. II 52, p. 705.

⁷ De cerim. I 43, p. 220.

* * *

In der ersten Periode, d. h. etwa zwischen dem 9. und 11. Jahrhundert erscheint der byzantinische Basileus, sowie der bulgarische Zar, in offiziellen Versammlungen verschiedenartig bekleidet. Τὰ στρατηγικά, d. h. Militärkleidung, trägt er bei militärischen Angelegenheiten. Bei solchen besonderen



Abb. 1

Fällen trägt er Chiton mit einem goldgewebten Überwurf, auch Gürtel, Schwert, Krone und Zepter.⁸ Es ist möglich, daß eben in solcher Kleidung der bulgarische Zar Symeon in seinem hier gezeigten (vgl. Abb. 1) Bleisiegel dargestellt war. So schildert ihn auch (in einer, leider unvollkommenen Beschreibung) einer seiner Zeitgenossen,⁹ der altbulgarische Schriftsteller

⁸ De cerim. II, Ad appen dicem, p. 500, 502 und 505. Der Überwurf wird auch ἐπιβραχάριον genannt (a. a. 0.470), Vgl. auch, II 52, 273₁₀.

⁹ Vgl. K. Kalaidovič, Ioan Ekzarh Bolgarskii, Moskva, 1828, 156.



Abb. 2

Joann Exarch. Er erzählt nämlich, daß in seinem Palast der bulgarische Zar auf seinem Thron sitze in goldgesticktem, mit Perlen über den Schultern besetzten Chiton, mit goldenem Halsband und mit einem goldenen über der Hüfte an Purpurgürtel hängende Schwert.¹⁰

¹⁰ Überhaupt vgl. V. N. Zlatarski. *Istorija na bǎlgarskata dǎržava*, I, 2, Sofija, 1927, p. 380—401. Fr. Dölger, *Byzanz und die Europäische Staatenwelt*, Ettal, 1858, S. 51 ff.



Abb. 3

In anderen Fällen tragen diese Herrscher andere Bekleidung. Die offizielle nichtmilitärische Kaisergewandung ist uns hauptsächlich in zwei Arten bekannt.

Die erste wird gewöhnlich und hauptsächlich in den Palästen gebraucht. Dieselbe wird vom Kaiser auch an Ostern getragen und zwar wenn der Kaiser von dem Palast in die Kirche hingeht und noch einmal, wenn der Kaiser von der Kirche in den Palast zurückkehrt.¹¹ Bei den aufgezählten Fällen — wie es auf der Abb. 2. zu sehen ist, hatten sich die byzantinischen Kaiser *μετὰ σκαραμάγγιον*, d. h. mit langen chitonartigen Kleidung angezogen, über die sie den langen Loron nach der üblichen Weise umgelegt hatten. Auf dem Haupte hatten sie das Kranzartigen Stemma, in der rechten Hand das Zepter und in der Linken die *ἀνεξικακία* gehabt. Diese *Anexikakia* war ein mit Erde gefülltes Säckchen und sie hatte den Kaiser

¹¹ De cerim. I 37, p. 187 sq.

Loron tragen am Tage der Pascha auch *οἱ μάγιστροι*, *οἱ ἀνθύπατοι* und *οἱ πατρίμοι* (De cerim. II 40, 637).



Abb. 4

immer erinnern daran sollen, daß auch er ein sterblicher ist. So ist z. B. Nikephoros Botaniates aus dem 11. Jahrhundert angekleidet (vgl. Abb. 2).¹²

Auf der Krone (vgl. Abb. 3) des Ungarischen Herrschers Gesa des I. (auch aus dem 11. Jahrhundert) an der vorderen Seite über dem großen Edelstein ist der damalige byzantinische Kaiser Michael VII Dukas als Sender der Krone abgebildet.¹³ Es ist leicht zu erkennen, daß er auch in Loron gekleidet ist.

Die zweite nichtmilitärische Art der offiziellen Kaiserbekleidung stellt den wirklichen Kaiserornat dar (vgl. Abb. 5). Wenn der byzantinische Kaiser

¹² Die Abbildung geben wir nach D. Th. Beljaew, *Byzantina*, I–II, Petersburg, 1891–1893. Die Miniatur ist v. einem Cod. (Coislin 79) der Nat. Bibl. in Paris entnommen und stammt aus d. 11. Jahrh. — Vgl. auch Σ. Π. Λαμπροῦ, *Λεύκωμα τῶν βυζαντινῶν αὐτοκρατόρων* Athen 1930, Taf. 63.

¹³ Gy. Moravcsik, *A magyar sánt korona Górgo Feliratai*. Budapest 1935.

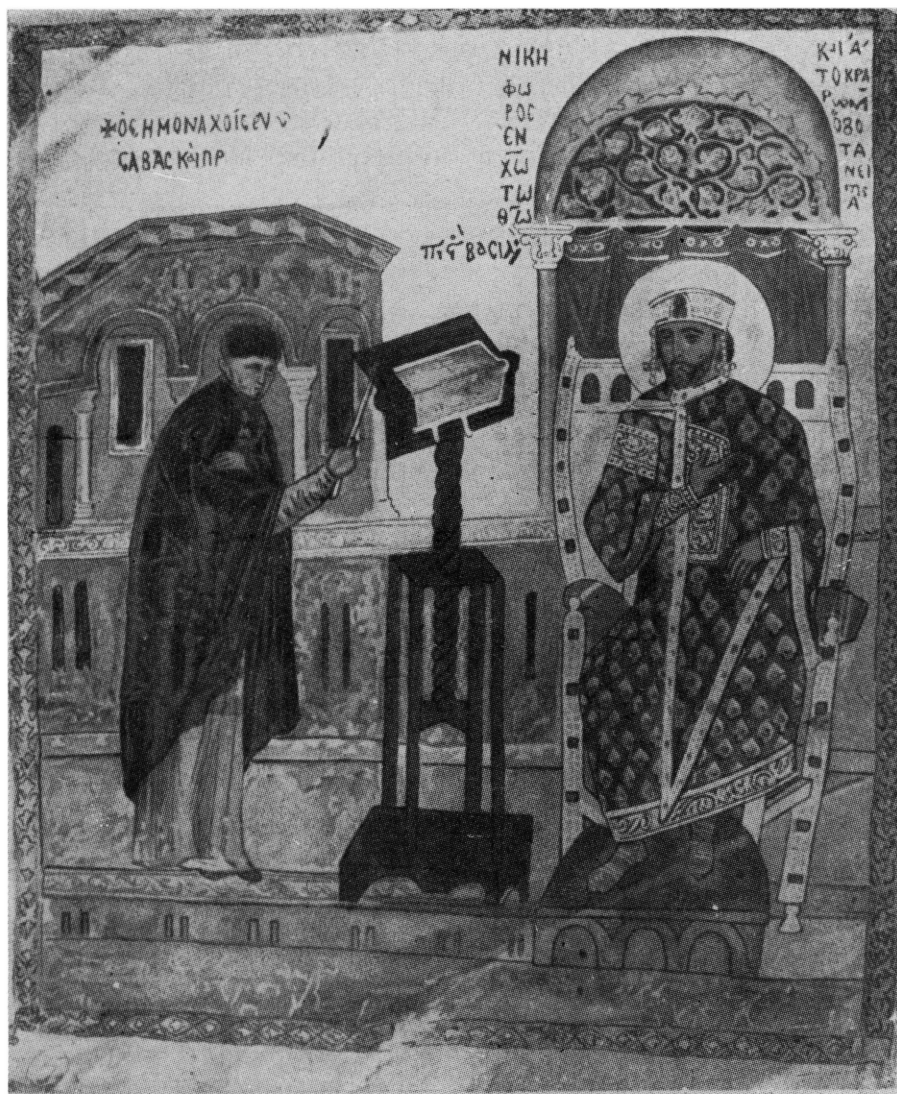


Abb. 5

in die Kirche eintritt, wechselt er in seinem Metatorion seine Kleidung. Er zieht sein Skaramangion aus und zieht ein breitärmeliges Dibetesion an; darauf wirft er seine kaiserliche Chlamys über die Schultern. So angezogen, wie wir den Kaiser Nikephoros III Botaniates (1078—1081) sehen,¹⁴ wohnt er der Meßliturgie bei. Die Krone dieses Ornates ist das erwähnte Stemma,

¹⁴ Nach D. Th. Beljaew, Byzantina II.



Abb. 6



Abb. 7

das aus goldenen, nicht hohen und mit Perlen und Edelsteinen geschmückten Streifen gebildet ist; an den Schläfen hängen zwei Perlenreihen herunter, die gewöhnlich in einem Dreiblatt auslaufen. Diese Perlenreihen, *πρεπενδούλια* genannt, wurden erst nach dem Aufsetzen der Krone an diese angehängt.¹⁵ Diese Kleidung, also: Dibetesion, Clamys und Stemma, ist dieselbe, die ein Basileus bei seiner feierlichen Krönung erhält. Deswegen zieht der Basileus Dibetesion, Chlamys und Stemma in den heiligsten Momenten seines Lebens, nämlich bei Krönungen, beim Gebet und bei Ausübung seiner kaiserlichen Rechte wenn er die Staatswürden im Gottesnamen verteilt.¹⁶

¹⁵ Vgl. De cerim. I 37, p. 189, 191.

¹⁶ De cerim. I 41, p. 209: ὁ πατριάρχης ἐπιδίδωσι τὸ στέμμα . . . , ὁμοίως ἐπιδίδωσιν ὁ πατριάρχης καὶ τὰ πρεπενδούλια τοῖς δεσπόταις, καὶ κρεμῶσιν αὐτὰ ἐν τῷ στέμματι.

In einer anderen Miniatur aus dem 11. Jahrhundert (vgl. Abb. 6), die uns wieder denselben Nikephoros Botaniates darstellt, sehen wir ein byzantinischer Kaiser, so gekleidet, auf seinem Throne sitzt. Neben ihm stehen einige von seinen Palastleuten — *οἱ βασιλικοὶ ἄνθρωποι* —, deren



Abb. 8

Hände an der Brust gekreuzt oder unter langen Mänteln versteckt sind. Hinter dem Kaiser, ihm zuflüsternd, stehen die allegorischen Figuren der Strenge und der Gerechtigkeit. So sieht ein ebengekrönter Kaiser aus.

In solchen Gewändern ist dargestellt worden, wie wir es auf der Abbildung 7 sehen, auf seinen Bleisigeln nicht nur der bulgarische Zar Peter im 10. Jahrhundert, sondern auch seine Frau, deren weibliches Stemma überlieferungsmäßig nach oben gerichtete gespitzte Verzierung hat (vgl. Abb. 7).

Viel anschaulicher sehen wir dieselbe geheiligte Krönungsgewandung einer byzantinischen Kaiserin in eine Miniatur des Vatikanischen Menologion aus dem X. Jahrhundert (vgl. Abb. 8). Hier ist die byzantinische Kaiserin Theodosia aus dem Anfang des IX. Jahrhundert dargestellt in vollem Krönungsornat: gespitztes Damenstemma^{16a} mit Prependulien und Chlamys. Daß das Damenstemma mit nach oben gespitzten Verzierungen eine dauernde

^{16a} Für die Entstehung der halbspherischen Kaiserkronen im X. Jahrhundert vgl. bei Konst. Porphyrogeniti: *De adm. imp.* ed. Bonn. 13, p. 82. — Vgl. auch bei Anna Comnena e, Alexias, ed. A. Reiferscheid, I—II, Lipsiae 1884, II 4 (I, 147, 17) — *τὸ μὲν γὰρ βασιλικὸν διάδημα καθάπερ ἡμεοφαίριον εὐγυρον, τὴν κεφαλὴν διαδεῖ, πανταχόθεν μαργάροις καὶ λίθοις κοσμούμενον.* — Vgl. auch Th. Gerasimow, IBAI, XII, Sofia, 1939, S. 355).

Überlieferung war, ist auch aus den späteren Denkmälern sichtbar. Das Zellenschmälzbild aus dem 12. Jahrhundert zeigt uns dasselbe Damenstemma, obschon die gezeigte Kaiserin Eirene Dukaina (1081—1118) nicht in Krönungsgewandung abgebildet ist.



Abb. 9

Dies waren also die gewöhnlichen Gewandungen der byzantinischen und der bulgarischen Herrscher in der Zeit zwischen dem 9. und dem 11. Jahrhundert, d. h. um die Zeit, in der auch der Kaiserkrönungsritus eine feste und dauernde Form bekam.

Die Krönung selbst¹⁷ vollzieht sich in Byzanz in dieser Epoche nach festgesetzten Zeremonien und Riten.

An einem solchen Tage noch beim frühen Morgen ist der ganze Palast schon auf den Beinen. Auf dem Augusteonplatz befindet sich das ganze Heer und das Volk. Der neue Kaiser, auf einem großen emporgehobenen

¹⁷ Vgl. Dmitrijewskij, *Εὑχολόγια*, p. 997; Goar, *Εὑχολόγιον* (ed. 1730) 726 f.; auch De cerim., I 96, p. 434.

¹⁸ De cerim. I 92, p. 423: Anastasios I bei solchem Falle ἐφόρεσιν σιγάριον διβη-
τίσιν αὐρόκλαβον καὶ ζωνάριον, καὶ τουβία καὶ καμπάγια βασιλικά.

Schilde¹⁸ stehend, wird von der Menge durch Zurufe akklamiert. Eine nicht ganz sichere, aber gewissermaßen doch wahrhafte Vorstellung von diesen ersten Stufe jeder Krönungsfeier gibt uns eine Miniatur aus der Madriter Skylitzeschronik (Abb. 9). Hier sehen wir, wie Michael der I. Rangabes Leon den V. im 9. Jahrhundert zum Kaiser erhebt, nach welcher Zeremonie derselbe Leon V. — wie bekannt — von dem Patriarchen Nikephoros gekrönt worden ist. Die Miniatur ist erst 500 Jahre nach dem Ereignisse gemalt worden, deswegen stellt sie kaum die Figuren in ihren historischen Gewändern dar. Sie stellt uns aber die Tatsache der Kaiseremporhebung dar, die in allen Jahrhunderten des Mittelalters eine feste byzantinische Überlieferung blieb.¹⁹

Nach diesem Akt kommt die eigentliche Krönung. In Byzanz wurde sie am häufigsten in der hl. Sophiikirche vollzogen. Die Euchologia, vielmehr aber das byzantinische Zeremonienbuch, erzählen uns folgendes darüber.

Die ganze Synkletos, d. h. alle Würdenträger des Senats,²⁰ alle anderen Staatswürdenträger, unter der Führung der höchsten Beamten des Palastes, der sogenannten „Menschen des Kaisers“,²¹ nehmen in den verschiedenen Palasträumen Plätze ein. Der neue Kaiser aus dem Prunksal Augusteos kommend, erscheint in Skaramangion und in purpurgefärbtem Überwurf.²² In dieser Vorkrönungskleidung besichtigt der noch nicht gekrönte Kaiser die Gruppen der beschriebenen hohen Versammlung; bei dem kaiserlichen Gruße fallen alle in tiefer Beugung auf dem Boden, indem sie dem neuen Kaiser zurufen: „Auf viele und gute Jahre!“²³

Es bildet sich hier ein feierlicher Zug, der sich zur Kirche begibt. Hier, in dem Narthexmetatorion wechselt der Kaiser sein Skaramangion mit Debetesion, tritt in die Kirche, betet *εἰς τὰ ἅγια θύρια* und steigt auf dem Ambon. Mit ihm steigt auch der Patriarch auf dem Ambon.

Hier auf der Plattform des Ambons, der mitten in der Kirche stand, wird die Krönung vollzogen. Aus vielen Quellen, besonders aber aus den damaligen Euchologien, wissen wir, daß hier, auf die Ambonsplattform, in solchen Fällen ein entragbaren Altar, d. h. ein Antiminsion²⁴ aus Holz oder aus Leinwand hergebracht wurde. Aus einem solchen heiligen Altartische sollte jeder Kaiser seinen geheiligten Ornat unter Gebet und Segnung erhalten, deswegen wurden auf das Antiminsion die kaiserlichen Insignien, nämlich die kaiserliche Chlamys, die Chlamysnadel und das kaiserliche Stemma aufgelegt.

Also hier auf dem Ambon, verlies der Patriarch das Gebet über der Chlamys (*εὐχή ἐπὶ τῆς χλαμύδος*). Beim Verlesen des Gebetes der neue Kaiser beugt sein Haupt: *ποιεῖ τὴν εὐχὴν ὁ πατριάρχης ἐπὶ τῆς χλαμύδος... κλίνοντος ἐκείνου* (d. h. der neue Kaiser) *τὴν κεφαλὴν*.²⁵ Der Patriarch betet: Gott,

¹⁹ De offic. (ed. Bonn.) XVII 88.

²⁰ Über diese Würden vgl. De cerim, II 52, p. 708—712.

²¹ Nach De cerim. II 52, p. 721 sind das die s. g. *ἄξια τῶν βασιλικῶν εὐνούχων*; auch — *ἄξια τῶν λαμπροτάτων πραιποσίτων*, — *ἄξια τῶν πρωτοσπαθαρῶν* (welche goldenes *μανάκιον*, mit Edelsteine geschmückt trugen), — *ἄξια τῶν πριμικηρίων*, — *ἄξια τῶν ὁστιαρίων*, — *ἄξια τοῦ σπαθαροκουβικουλαρίου*, — *ἄξια τοῦ κουβικουλαρίου* und *ἄξια τῶν νιμισταρίων*.

²² De cerim. I 38, p. 192.

²³ De cerim. I, 38, p. 192.

²⁴ Vgl. Goschew, Das Antiminsion (in bulgarischer Sprache), Sofia, 1925.

als König der Könige, soll den neuen Kaiser in Gewalt von oben anziehen, — auf sein Haupt einen Kranz aus Edelsteinen auflegen (psal. 20, 4), — ihm ein langes Leben geben in seine Hand das Zepter der Rettung einlegen.

Nach Verlesung des Gebetes nimmt der Patriarch aus dem hl. Tische (d. h. aus dem Antiminsion) die Chlamys und übergibt sie dem anwesenden kaiserlichen Gewandungsbeamten. Dieser kleidet damit den neuen Kaiser. *Das erste Stück des kaiserlichen Ornates war also die Chlamys.* Auch jetzt kann man feststellen, daß die Miniaturen der Madrider Skylitzeschronik nicht immer die geschichtlichen Ereignisse vollständig und ganz genau darstellen. Eine solche Miniatur aus der Skylitzeschronik zeigt uns die Krönung des Konstantinos des IX. Porphyrogenetos zu Anfang des 10. Jahrhunderts durch den Patriarchen Euthymios. Der Maler hat nicht den Tisch mit dem Antiminsion gezeichnet. Das konnte er nach seinem Belieben tun, aber das Auflegen der Krone sollte er nach und nicht vor der Auflegung der Chlamys darstellen. Doch spiegelt sich eine alte Überlieferung in der Miniatur ab, indem sie und einige Gruppen von Würdenträgern zeigt: die Gruppe der *Senatoren*: zwischen den Ambonssäulen links die Gruppe der anwesenden *Palastbeamten*²⁶, weiter, zwischen den Säulen rechts, die Gruppe der Bischöfe²⁷ und zum Schluß die Gruppe τῶν στρατηγῶν,²⁸ d. h. die Gruppe der hohen Militärs. Die erste und die letzte Gruppen, wie es wirklich sein sollte, stehen nicht auf der Ambon.

Nach Anziehung der Chlamys verliest der Patriarch das Gebet über das Stemma, εὐχὴ ἐπὶ στέμματος.²⁹ Nach dem „Amen“ nimmt er von dem hl. Antiminsion das Stemma und indem er es mit beiden Händen hält, bekränzt er damit den neuen Kaiser in Namen des Vaters, des Sohnes und des hl. Geistes.³⁰

Der neue Kaiser wohnt der Meßliturgie bei und kommuniziert.

Nach der eigentlichen Krönung beginnt der dritte Akt der Krönungsfeier — die Akklamation des neugekrönten Basileus. Noch im Momente wenn man das Stemma auf sein Haupt legt, rufen alle Anwesenden dreimal: „Heilig, heilig, heilig! Ehre sei Gott in der Höhe und Frieden auf Erden!“³¹ Der Kaiser begibt sich in sein Metatorion, wo er sich auf einen goldenen Thron niedersetzt. Alle Würdenträger (τὰ ἀξιώματα) fallen vor ihm nieder und küssen ihm die beiden Knie. Die Akklamationszurufe werden zuerst von speziellen Beamten (κράκται) ausgerufen, und erst dann wiederholt sie die Versammlung. Diese beglückwünschenden Zurufe enden mit „Langejahrewünschen“ für die Herrscher und für das Wohl der Romaier — εἰς τελείων σύστασιν τῶν Ῥωμαίων.

²⁵ Vgl. Dmitrijewskij, *Εὐχολόγια* 997 f. — Ποιεῖ τὴν εὐχὴν ὁ πατριάρχης ἐπὶ τῆς χλαμίδος ... κλίνοντος ἐκείνου (d. h. der neue Kaiser) τὴν κεφαλὴν.

²⁶ De cerim. II 52, p. 721 f.

²⁷ De cerim. I, 41, p. 209_g.

²⁸ De cerim. II 52, p. 707.

²⁹ Der Patriarch betet: Gott, als der einzige Basileus der Jahrhunderte, soll den neuen Kaiser hüten und ihn auf den Weg der Frieden und der Gerechtigkeit führen.

³⁰ — λαμβάνει ἐκ τοῦ ἀντιμινσιόν το στέμμα, καὶ κρατῶν αὐτὸ ταῖς δυοῖ χερσὶ, στέφει αὐτὸν λέγων: εἰς τὸ ὄνομα τοῦ Πατρὸς κ. τ. λ. — Dmitrijewskij, *Εὐχολόγια*, 997 sq.

³¹ De cerim. I, 38, p. 193: vgl. auch Dmitrijewskij, a. a. O.

Ähnlich ist in der besprochenen Zeit zu Byzanz auch die Krönung einer Kaiserin, einer Augustai gewesen.³² Der Hauptunterschied zwischen den Krönungen eines Kaisers und einer Kaiserin besteht darin, daß eine Kaiserin nicht auf dem Ambon, d. h. in der Mitte der Kirche, sondern in dem Prunksaale Augusteos, d. h. in dem Palast Daphne gekrönt werden sollte. Bei einem solchen Falle erscheint die zukünftige Kaiserin in Chiton und Damenmantel (μαφόριον) gekleidet. Die Krönung wird neben einem Tische, auf dem ein Antiminsion liegt, vollzogen. Auf dem Antiminsion liegen Chlamys, Nadel und Stemma. Wie wir es früher sahen, hat das Damenstemma die besonderen, nach oben gespitzen Schmuckzugaben.

Leider ist uns heute aus dieser Epoche keine ausführliche Schilderung der Krönungszeremonie der altbulgarischen Herrscher erhalten. Aber alles übrige, was wir wissen, zwingt uns zur Annahme, daß das bulgarische Volk zusammen mit dem Christentum den ganzen kirchlichen Ritus der Byzantiner angenommen hatte, damit aber auch die Kaiserkrönungsritus, dessen Spuren auch in den aufbewahrten mittelbulgarischen gottesdienstlichen Texten leicht zu erfolgen sind.³³

In der zweiten Epoche, d. h., ungefähr zwischen dem 12. und dem 13. Jahrhundert, treten Veränderungen wie in den kaiserlichen Gewändern wie in dem Krönungsritus ein.

In dieser Zeit entstehen auch einige neue Herrschertitel, wie z. B. der Titel des Despotes, des Sebastokrators u. a., deren Träger politisch dem Basileus oder dem Zaren untergeordnet waren.³⁴ Es verändert sich auch die Zusammensetzung des kaiserlichen Senats, sowie auch des ihm entsprechenden bulgarischen „български синклит“. In den beiden Staaten waren die Senatswürden fast dieselben.³⁵

Diese Epoche kennt fast nicht mehr den alten Loros, das alte Stemma und die alte Chlamys. Der freie Loros wird jetzt von den Griechen nicht

³² Decerim. I 40, p. 205—207.

³³ Hier lasse ich die Nachricht der byzantinischen Chronisten (Sym. Logoth., Teoph. contin., Deo Gram., Skyl. Cedr. und anderer), die von einer vermeintlichen Kaiserkrönung des bulgarischen Herrschers Symeon im Jahre 913 spöttisch erzählen, aus. Das, was z. B. Skyl. Cedr. Compendium historiarum, II, Ed. Bon, p. 282, 15—24 erzählt („... ο πατριάρχης ἔμα τῆς λοιποῦς ἐπιτρόποις ἀναλαβόντες τὸν βασιλέα ἐν τῷ παλατίῳ ἦλθον τῶν Βλαγγαρῶν, καὶ ὁμήρους δόντες ἀξιολόγους εἰσήγγαγον τὸν Συμεὼν ἐν τῷ παλατίῳ, καὶ συνεισιτάδῃ τῷ βασιλεῖ, τοῦ Συμεὼν ὑποκλίναντος τῷ πατριάρχει τὴν κεφαλὴν καὶ εὐχὴν δεξιμένην παρ’ αὐτοῦ, ἐπιθέντος, ὡς φασί, τῇ τοῦ βαρβάρου κεφαλῇ ἀντὶ στεφάνου τοῦ ἱδίου ἐυρωπταρίου. Μετὰ δὲ τὴν ἐστίασιν ἀστυμάτων γενομένων περὶ τῆς εἰρήνης... τίς τὴν ἰδίαν ἀπηλλάγησεν χώραν), kann sich meiner Auffassung nach, nicht auf irgendeine Krönung, sondern vielmehr auf Vorlesung eines Gesundheitsgebets, welches, Symeon von dem Patriarchen anstatt Zarenkrönung bekommen hatte das Ereignis findet nicht in der hl. Sofiaskirche statt, wo der eigentliche Krönungsort war; — auf den Kopf des bulgarischen Herrschers nicht eine Krone (στέμμα), sondern das ἐπιβεητάριον des Patriarchen, d. h. sein brodiertes ἐπιτορχήλιον (in der slavischen Übersetzung оувеѣца) aufgelegt wird.

³⁴ Bis zur Zeit des Alexios Komnenos (1081—1118) existierte die Würde eines Sebastokrators nicht: „Ἰστέον ὅτι μέχρι τῆς βασιλείας Ἀλεξίου τοῦ Κομνηνοῦ τὸ τοῦ σεβαστοκράτορος ἀξίωμα οὐκ ἦν“ (De offic. II, 7).

³⁵ In den Synodikon des bulgarischen Zaren Boril (1207—1218) begegnet man sehr oft bulgarische Bojarentitel, die dem Namen nach ganz nach den damaligen byzantinischen entsprechen, z. B. — ἐπικερνῆ, ὁ ἐπιγέρονς; велнкѣ прѣмн кѣрнѣ, ὁ μέγας ποιμικῆριος; логосѣтъ, ὁ λογοθέτης u. a. — Vgl. M. G. Popruženko, Sinodik carja Borila, Bălgarski starini, VIII, Sofija, 1928.

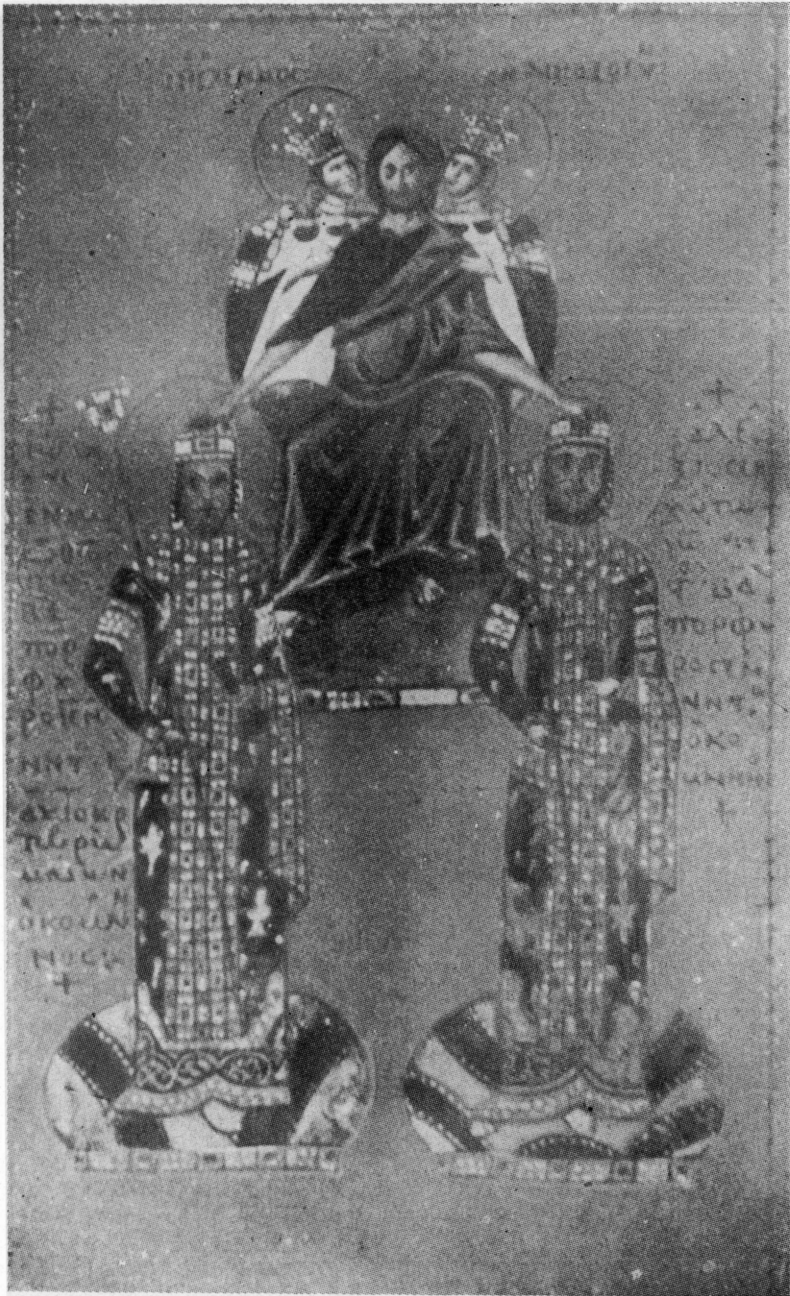


Abb. 10. Johannes II Komnenos (1118—1143) mit seinem Sohne Alexios Komnenos, Miniatur aus d. XII Jhrd (Cod. Urbin. d. Vatik. Bibl. in Rom)



Abb. 11. Der byzant. Kaiser Theodoros der II, Laskaris (1254—1258). Nach
 'Σ. Π. Λαμπρῶ, *Λεύκομα τῶν βυζαντινῶν αὐτοκρατόρων*. Athen 1930

mehr gebraucht. An seiner Stelle kommt eine an den Chiton (jetzt Sakkos genannt) angenähte Verzierung, die aus teuren mit Perlen und Schmucksteinen besetzten Stoffstreifen besteht. Diese Verzierung ist vorne an den Sakkos angenäht und bildet oben auf den Schultern eine Art Schulterbekleidung (*μανδάκιον*). Es ist auch leicht zu erkennen, daß auch die Kaiserkrone ein anderes Aussehen hat: das Haupt des Kaisers ist nicht mehr nur umfaßt, sondern auch bedeckt von der Krone, die schon eine halbsphärische Form hat. Von dem alten Loron ist nur jenes freie Steifenende geblieben, das die Kaiser noch seit den ältesten Zeiten auf ihrem linken Arm tragen, sodaß dieser Streifen etwa wie ein Gürtel aussieht und deswegen *διάδημα* genannt wird.

Wenn wir einen raschen Blick über die damaligen Abbildungen der byzantinischen Herrscher auch nach dem 12. Jahrhundert werfen, werden wir sehen, daß die beschriebenen Neuerungen in der Gewandung der byzantinischen Kaiser sich auch weiter bis zu dem letzten Jahre des byzantinischen Reiches erhalten. In einer solchen Gewandung wird auch der Kaiser Theodoros der II. Laskaris dargestellt (vgl. Abb. 13). Die alten Ärmelbesetzte (*institae*) und das Kreuzförmige Zepter sind regelmäßig nach älteren Mustern gezeichnet, aber die alte *ἀνεξικακία*,³⁶ die man jetzt nur *ἀκακία* nennt,³⁷ ist in einer besonderen Form gezeichnet: anstatt ein Säckchen aus Purpurstoff, sehen wir nicht nur hier, beim Theodoros Laskaris, sondern auch bei allen späteren byzantinischen Kaisern, nur eine rundlange Schachtel in Purpurstoff eingewickelt, die äußerlich die Form einer kleinen Pergamentrolle hat.

Dieselbe spätbyzantinische Kaiserliche Gewandung zeigen uns auch die Denkmäler aus dem Ende des 13. und auch des 14. Jahrhunderts. Das sehen wir zuerst in dem Miniaturbild des Kaisers Andronikos II. Paläologos (Abb. 14), die im Jahre 1293, also noch zur Lebenszeit des Kaisers gearbeitet ist und sehr glaubhaft erscheint, da sie sich auf einem Dokumente der kaiserlichen Kanzlei selbst befindet. Der nicht zufällige Charakter der festgestellten offiziellen Kleidungsstücke eines spätbyzantinischen Kaisers ist auch aus den folgenden zwei Bildern zu ersehen. Das erste (Abb. 15), aus dem 14. Jahrhundert, zeigt uns wiederum denselben uns schon bekannten kaiserlichen Ornat. Es ist hier nämlich eine Miniatur des Kaisers Johannes des VII. Kantakuzenos, gemalt im Jahre 1370, also zur Lebenszeit des Kaisers. Das zweite Bild, das uns einen der letzten byzantinischen Kaiser darstellt, nämlich Manuel den II. Paläologos (1391—1425), zeigt uns nicht nur den Niedergang der byzantinischen Kunst, sondern auch die letzte Entartung des kaiserlichen Ornates, die sich besonders an den nicht mehr verstandenen Ärmelbesetzten offenbart, die jetzt mehr als Zusätze der Schulterbedeckung aufgefaßt sind.

Die bulgarischen Herrscher, nämlich die des zweiten Reiches halten — wie es gewesen zu sein scheint — mehr als die Byzantiner an den alten Formen des kaiserlichen Ornates fest. Auf dem goldenen Siegel aus dem Berge Athos sehen wir den bulgarischen Zaren Iwan Assen den II. (1218—1241). Bei dem neuen Sakkos und *Diádema* hat er Labarum und Stemma.

³⁶ De cerim. I 37 p. 187: Der Kaiser *ἐν τῇ δεξιᾷ χειρὶ τὴν ἀνεξικακίαν* hält.

³⁷ De offic. VI. 51: *ἐν δὲ τῇ ἀριστερᾷ βλάτιον κώδικι εἰκοῦς. δεδεμένον μετὰ μανδυλίου. ὁ βλάτιον ἔχει χῶμα ἐντός, καὶ καλεῖται ἀκακία.*



Abb. 12. Andronikos II Paläologos (1282—1328). Miniatur aus einem Chrysobullos Logos, aus d. Jahre 1293, jetzt in dem Byzantinischen Museum zu Athen. Nach Σ. Π. Λαμπροῦ, *Λεύκωμα κ. τ. λ.*

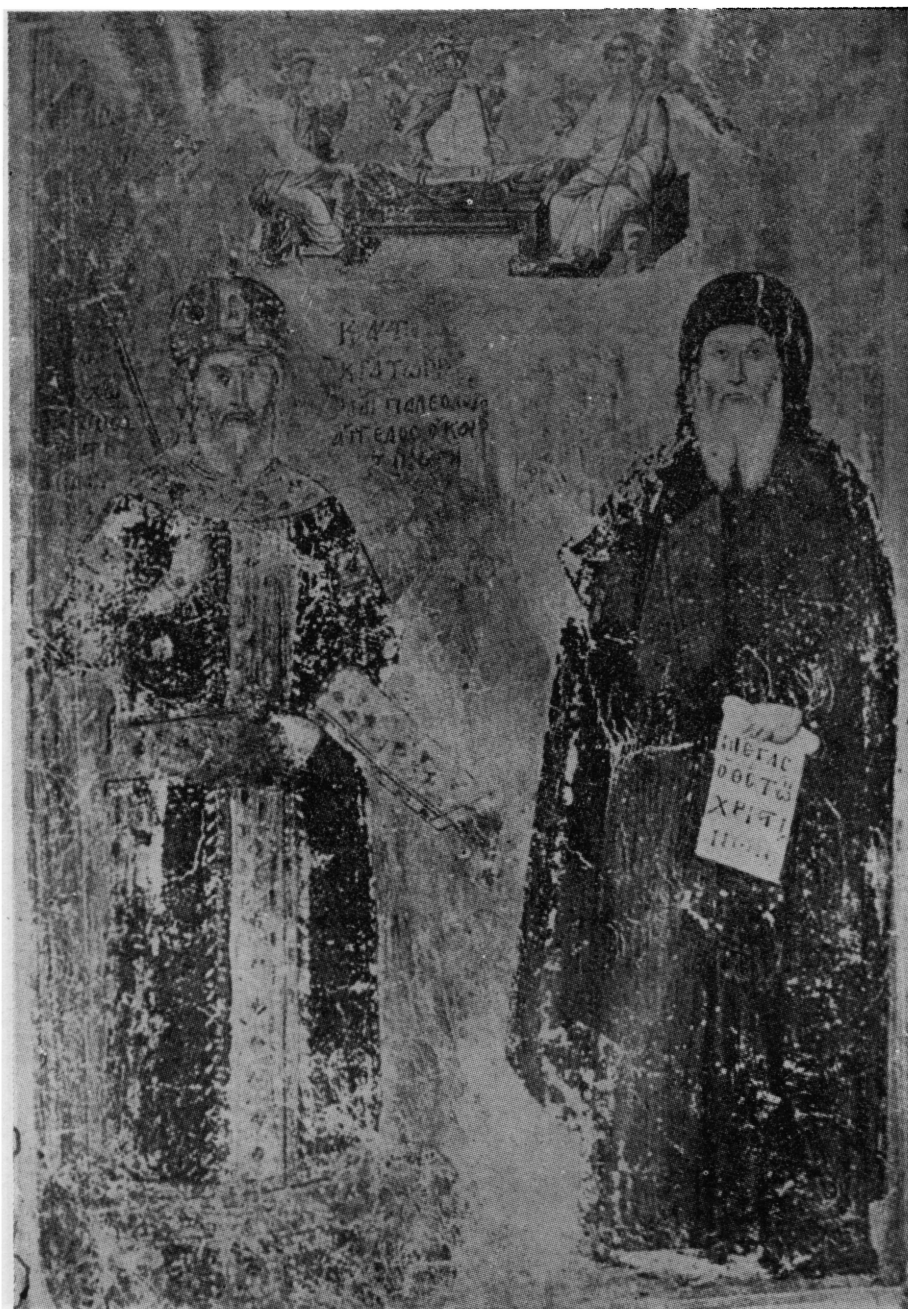


Abb. 13. Johannes VI. Kantakuzenos (1341—1355). Miniatur v. d. Jahre 1371/1375
(Pariser Nat. Bibl., gr. 1242)

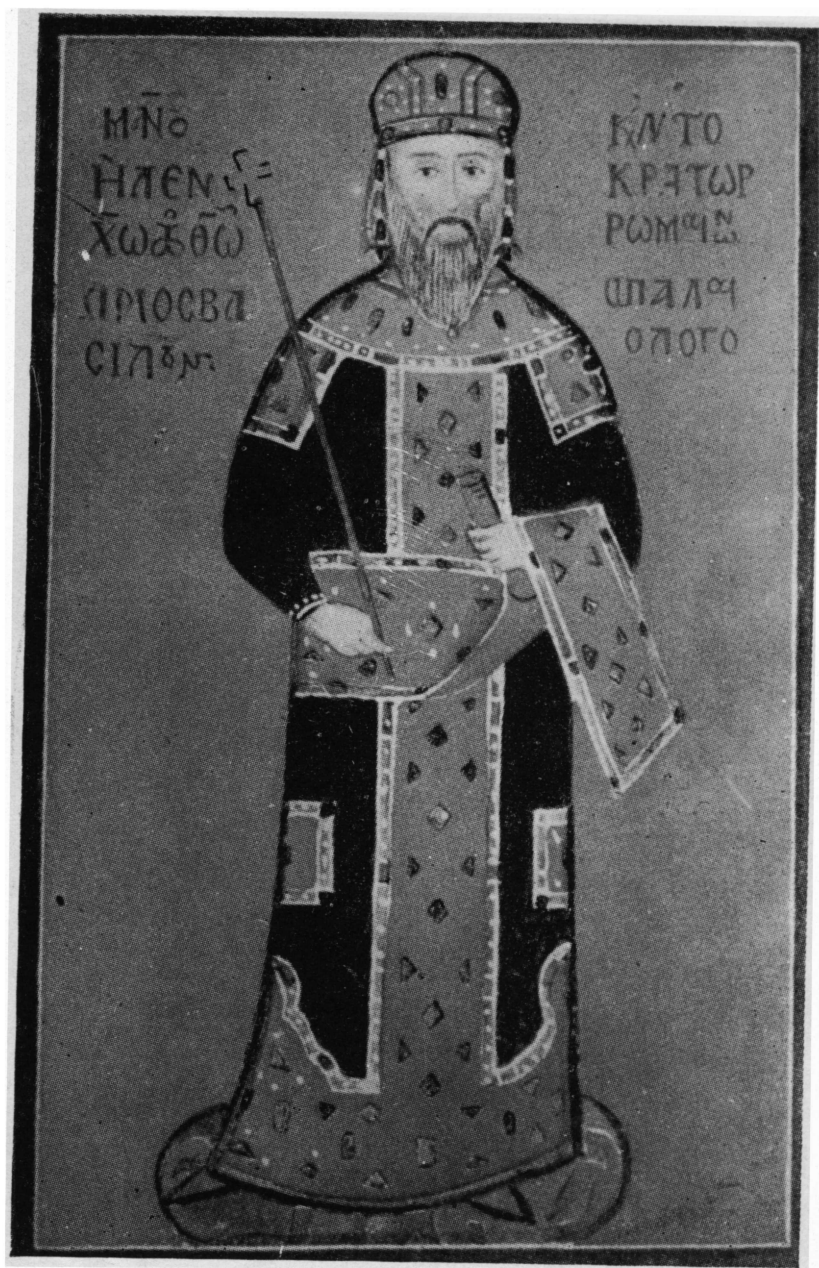


Abb. 14



Abb. 15



Abb. 16



Abb. 17

Das festhalten an der älteren Tradition auch im 13. Jahrhundert ist noch klarer in den Abbildungen des bulgarischen Zaren Konstantin Assen (1257—1277) unterstrichen. In den Wandmalereien der Bojanakirche bei Sofia, die aus dem Jahre 1259 stammen, hat sein *Loros* nicht nur das alte Aussehen, sondern wird noch auf die alte Art und Weise angelegt. Dabei hält der Zar in der Hand die alte Anexikakia, das mit Erde gefüllte Purpursäckchen.

Seit dem 14. Jahrhundert unterscheidet sich die offizielle Kleidung der bulgarischen Zaren auf keine Weise von der der damaligen byzantinischen Kaisern. Das wird durch eine Reihe alter Abbildungen des bulgarischen Zaren Iwan Alexander (1331—1371) vollkommen bestätigt. Sein Kopf (Abb. 17) in den Wandmalereien der Begräbniskirche des Batschkowoklosters (*samt den Nimbus und den anderen daneben gemalten Figuren*) erzählen uns ohne Worte von einer gewesenen Krönung; bei dieser Krönung aber hat der Zar nicht Stemma, sondern eine Krone, die eine halbsphärische Form hat, bekommen.

Die anderen bekannten Bilder desselben Zaren Iwan Alexander, wie z. B. das obengezeigte Miniaturbild aus einem altbulgarischen Kodex der Vatikanischen Bibliothek (der für die Palastbibliothek des Zaren Iwan Alexander geschrieben ((Abb. 18) bestätigen die vollkommene Gleichheit in der Gewandung der bulgarischen und byzantinischen Herrscher aus dieser Epoche.³⁹

³⁹ Dasselbe gilt auch in Bezug auf die Sebastokratoren.



Abb. 18

Der Krönungsritus dieser Epoche ist uns nicht genügend bekannt. Der Hauptunterschied der spätbyzantinischen Krönungen von den alten besteht darin, daß jetzt bei der Segnung nicht Chlamys und Stemma, sondern *Diädema* und *halbsphärische Krone* dem neuen Kaiser überreicht werden,

Ein ganz neues Element ist jetzt auch die Bestreichung des kaiserlichen Hauptes mit Chryσμα, von dem wir in Byzanz zum erstenmal im Jahre 1222 hören, nämlich in den Nachrichten von der Krönung des Epyrischen Despoten Theodoros zum Kaiser, eine interessante Krönung, die der bulgarische Patriarch von Ochrid Demetrios Chomatianos vollzogen hat. Das beweist, daß auf dem Gebiete des Krönungsrituals die Archiepiskopie von Ochrid sich schon unter dem Einflusse der westlichen Krönungsriten befand, die in Konstantinopel selbst von den Kreuzfahrern gebracht wurden. Diese Praxis befestigt sich dort im 14. und 15. Jahrhundert, also in den letzten Jahren des byzantinischen Reiches.

In diesen letzten Zeiten, wenn wir nach den Worten des Georgios Kodinos und des Erzbischof von Saloniki Symeon schließen, erfolgten die Krönungen der byzantinischen Kaiser unter großer Pracht.⁴⁰ Der neue Basileus gibt den Kirchenbehörden eigenhändig geschriebene Glaubensbekenntnis (*δμολογία*). Das Heer und das Volk empfangen jubelnd ihren neuen Basileus, der sich ihnen von seinem Schlosse Chalke zeigt, auf einem Schild gehoben.⁴¹

Bei Beginn der Meßliturgie begibt sich der neue Basileus in der Kirche der hl. Sophia. Dort legt er, in einer eigens dazu gebauten Holzkammer,⁴² den Sakkos an, legt die Diádema um und setzt auf das Haupt eine gewöhnliche kranzartige Krone eines Despoten. Vor dem Trinitätshymnus,⁴³ sowie es auch in den älteren Zeiten üblich war, besteigen der Patriarch und der neue Basileus den Ambon. Dort sind auch die angesehensten Archonten. Tiefe Stille tritt ein. Der neue Basileus erhört die Gebete der Chrysmasalbung, nimmt seinen Kranz vom Haupte ab und der Patriarch bestreicht es mit dem hl. Chrysmasöl, wobei er „Heilig“ ausruft. Alle anwesenden wiederholten dreimal dasselbe Wort.

Auf dem Ambon steht über dem Antiminsion⁴⁴ die kaiserliche Krone. Der Patriarch krönt mit den anderen anwesenden Basileis den neuen Basileus, indem alle ausrufen ἄξιος, d. h. „Würdig!“ Nach der Krönung, — *so steht es auch in den bekannten altbulgarischen Texten* — spricht der Patriarch das Gebet Σοὶ μόνῳ βασιλεῖ (oder im Bulgarischen *Тѣ εΔΗΗΘΗΜΟΥ* *μρ*), das noch in der früheren Epoche als Gebet des Stemmas verlesen wurde.

Damit endet die Krönung und der neue Basileus kommuniziert.

Der dritte Akt der Krönung besteht, wie auch in früheren Zeiten, in der Huldigung des neuen Kaisers. Dasselbe geschah auch in Bulgarien. Nach dem fragmentarisch erhaltenen altbulgarischen Krönungstext, zog sich der Erzbischof aus der Kirche zurück, der Zar und die Zarin aber setzten sich nieder, und es begann nach hergebrachter Sitte die Huldigung der Bojaren.

⁴⁰ De offic. XVII (ed. Bonn! 90), wo Kodinos sagt: τὰς ἐπὶ χρίσει βασιλέων συντεθειμέας εὐχάς. Bevor der Koronation der Patriarch χρίει σταυροειδῶς τὴν καιφαλὴν τοῦ βασιλέως τῶν θεῶν μύρω. Cf. Symeonis Thessalonicensis, Διὰ τὴν χρίσται μύρω ὁ βασιλεὺς, Migne, PGr., 155.

⁴¹ De offic. XVII, 88: ὁ νέος βασιλεὺς ἐπὶ σκονταρίῳ καθεσθὲις ἐπαίρεται εἰς ὕψος.

⁴² Die Kammer ist ξίλικον οἶκημα genannt.

⁴³ Πρὸ τοῦ τρισαγίου ὕμνου.

⁴⁴ Vgl. De offic. XVII, 90.

UNE SOURCE PEU UTILISÉE SUR L'HISTOIRE DE LA BULGARIE AU XV^e SIÈCLE

D. Angelov

L'histoire des terres et du peuple bulgare au XV^e siècle, c'est-à-dire au début de la domination ottomane, est encore peu connue à cause du nombre restreint de sources dont nous disposons. C'est la raison pour laquelle toute source provenant du pays ou de l'étranger est précieuse pour le chercheur. On peut citer parmi les renseignements connus dans la littérature scientifique mais restés presque inutilisés, le récit de l'écrivain français Jean de Wavrin dans lequel son auteur décrit l'équipée commune de chevaliers bourguignons et des Valaques sur le Danube au cours de l'été 1445, c'est-à-dire quelques mois après la bataille malheureuse livrée par Wladislaw III Jagellon à Varna. Les Bourguignons et leur petite flottille étaient commandés par Walerand de Wavrin, neveu de Jean de Wavrin, qui écrivit ce récit sous sa dictée en relatant ses souvenirs et en utilisant certaines lettres écrites en relation avec les événements de 1445.¹

Les débuts de la campagne des Bourguignons et des Valaques sur le Danube peut se résumer comme suit. On sait que Walerand de Wavrin¹ était un des collaborateurs les plus proches du duc de Bourgogne Philippe III le Bon, tout acquis à l'idée d'une croisade pour chasser d'Europe les Turcs osmanlis. Le duc avait entretenu des années durant des relations diplomatiques avec les souverains byzantins dont la grave situation lui était bien connue et suivait de près les événements de la péninsule balkanique. En 1444, année qui vit le début de la seconde campagne du roi de Pologne et de Hongrie Wladislaw III et du voïvode de Transylvanie Jean Hunyadi contre les Turcs, le duc de Bourgogne envoya Walerand de Wavrin avec quelques galères pour participer à l'action de large envergure qui devait, dans l'esprit de ceux qui l'avaient entreprise, empêcher les armées turques conduites par le sultan Murad II de passer d'Asie Mineure en Europe afin d'arrêter l'armée des Croisés. Cette opération se solda cependant par un

¹ La plus ancienne édition du récit de Jean de Wavrin par M^{lle} Dupont dans *Enchiennes chroniques d'Engleterre*, par Jehan de Wavrin, seigneur du Forestel, choix de chapitres inédits, annotés et publiés par la Société de l'histoire de France, II, Paris, 1859. Seconde édition chez W. Hardy, dans *Recueil des croniques et anciennes istoires de la Grant Bretagne à présent nommé Engleterre*, V, London, 1891. Dernière édition de N. Jorga, *La campagne des Croisés sur le Danube (1445)*, Paris, 1927, pp. 3—92. J'ai utilisé dans mon article cette dernière édition, mentionnée sous le titre abrégé de „La campagne . . .”. N. Jorga considère très brièvement le récit de Jean de Wavrin sur cette campagne dans *Les aventures „sarrasines” des Français de Bourgogne au XV siècle in „Mélanges d'histoire générale”, Cluj, 1927, pp. 9—56.*

échec à cause de la trahison des Gênois, dont il est question dans le récit de Jean de Wavrin. On sait que les Turcs passèrent avec le concours des Gênois les Détroits, traversèrent la Thrace orientale et arrivèrent sous les murs de Varna en infligeant une sanglante défaite aux Croisés. Wladislaw III devait lui-même trouver la mort sur le champ de bataille (10 septembre 1444).

La nouvelle de la catastrophe parvint aux Bourguignons commandés par Walerand de Warvin par le truchement de Croisés faits prisonniers par les Turcs et rachetés par la suite. Les galères bourguignonnes se trouvaient à ce moment-là aux environs de la capitale byzantine. Les informations transmises par les prisonniers ne mentionnaient cependant pas le sort de Wladislaw. Certains affirmaient qu'il avait réussi à se sauver et qu'il s'en était retourné en son pays.² En apprenant ceci Walerand de Wavrin décida d'appareiller avec sa flottille en mer Noire et de remonter le cours du Danube pour s'enquérir du sort du roi. Il fut soutenu en ceci par ses collaborateurs les plus proches, ainsi que par le cardinal de Venise qui se trouvait également avec quelques galères dans les eaux byzantines.

La décision prise d'organiser une campagne sur le Danube à la recherche du roi de Pologne après la bataille de Varna concordait avec les intentions du voïvode de Valachie Vlad Dracul (le Diable) qui voulait entreprendre de nouvelles opérations contre les Turcs après les événements malheureux de l'été 1444. Le but de Vlad Dracul était de consolider la situation des points d'appui valaques sur la rive droite du Danube. C'est aussi la raison pour laquelle, comme il est mentionné dans le récit de Jean de Wavrin, dès l'entrée des Bourguignons dans le delta du Danube et leur arrivée dans la ville de Licostomo,³ ceux-ci furent accueillis par les Valaques qui déclarèrent à Walerand de Wavrin qu'ils étaient prêts à participer à une action commune contre les Turcs et à le ravitailler. Les pourparlers entre Bourguignons et Valaques en vue de l'organisation de cette campagne se poursuivirent et aboutirent à un accord conclu entre les deux parties dans la ville de Brăila (Brelage, Brilage).⁴ Il fut décidé d'entreprendre une campagne commune sur le Danube avec objectif final la forteresse bien défendue de Nicopolis. Conformément à l'accord, les Bourguignons devaient progresser sur le fleuve avec leurs galères, suivis par les troupes valaques sur la rive droite du fleuve. Le fils de Dracul prit la tête des troupes valaques.

Les pourparlers duraient encore quand Walerand de Wavrin fit partir son collaborateur Pierre Wast pour entrer en contact avec le voïvode de Transylvanie Jean Hunyadi qui avait pris provisoirement la conduite du pays et pour l'entraîner dans l'opération dirigée contre les Turcs. Il fut arrêté que Hunyadi partirait avec une flotte sur le Danube et ferait la jonction avec les Bourguignons et les Valaques sous Nicopolis. D'après les décisions initiales cette jonction devait avoir lieu dans le courant du mois d'août 1445. Par la suite ce délai fut remis à septembre.⁵

² La campagne . . . , p. 41. Comme on peut le constater du récit de Wavrin, certains prisonniers croyaient même que le roi était rentré dans son pays après avoir remporté la victoire (à victoire en son pays).

³ Dans le texte Licosome (La campagne . . . , p. 44). C'était un port à l'embouchure du Danube sur le bras de Kilia.

⁴ La campagne . . . , pp. 48, 52.

⁵ Ibidem, . . . , pp. 51 et 53.

Ainsi, le plan initial de Walerand de Wavrin d'utiliser la petite flottille qui lui avait été confiée pour partir à la recherche du roi de Pologne s'était transformé en opération antiturque de large envergure à laquelle devaient prendre part Bourguignons et Valaques, auxquels les Hongrois avaient promis leur concours. Les Valaques constituaient la partie la plus intéressée aux opérations. Ils espéraient en effet, comme l'indique Jean de Wavrin, qu'ils pourraient récupérer certaines villes sur le Danube et ainsi consolider leur frontière méridionale.

Après que les détails des opérations eussent été mis au point la campagne sur le Danube commença à la fin de juillet 1445. Les Bourguignons appareillèrent de Braila vers l'ouest. Ils étaient bien équipés en armes offensives et disposaient d'une bouche à feu pour l'assaut de murailles fortifiées (une bombardelle) qui tirait des pierres énormes.⁶ Les galères bourguignonnes étaient accompagnées des galères du cardinal de Venise. La flottille emmenait également un prince turc, oncle de Murad II, venu de Constantinople avec de Wavrin et qui était prétendant du trône des sultans.

Après une courte étape la flottille bourguignonne accompagnée des troupes valaques arriva à la forteresse de Silistra (Triest). Cette ville, indique Wavrin, se trouve en Bulgarie (laquelle ville seoit en Vulgarye sur la costière de la Grèce).⁷ Dans le temps, écrit-il, cette ville avait été prise et détruite par les Valaques et n'avait plus de murs d'enceinte (avoit este prinse et ruynae par des Vallaques et n'y avoit gueres de muraille entiere). Plus tard cependant elle fut reconstruite et repeuplée (foit estoit remaisonée et repeuplée).⁸ On apprit d'un pêcheur turc fait prisonnier que Silistra avait une garnison turque de 30 000 hommes, prête à repousser toute attaque.

Lorsque les galères des Bourguignons approchèrent de la forteresse, les Turcs mirent immédiatement en action les armes de jet et les obligèrent de se retirer et de jeter l'ancre plus loin. En même temps ils incendièrent une partie de la ville et firent sortir hors de l'enceinte des femmes et des enfants qui poussaient des cris stridents. Les Valaques qui observaient ce manège prévirent le commandant de la flottille bourguignonne que c'était chez les Turcs une tactique habituelle pour obliger l'adversaire d'entreprendre une attaque directe dirigée sur le mur d'enceinte de la forteresse.⁹

Walerand de Wavrin, cependant se rendait compte que monter à l'assaut de Silistra était une entreprise risquée à cause de l'importance des troupes qui y étaient massées et ne se laissa pas prendre à ce piège. Il décida de mettre à profit la présence du prince turc — prétendant au trône du sultan — et le dépêcha avec un drapeau blanc sous les murs de la ville pour essayer de gagner à sa cause les soldats turcs et les officiers (soubachins) prêts au combat. Mais ses paroles ne trouvèrent pas d'écho. Après avoir parlementé brièvement les soubachins déclarèrent vouloir rester fidèles à Murad et reprirent l'action contre les galères bourguignonnes. Walerand

⁶ La campagne . . . , p. 52. Cet engin a été apporté par la suite ayant en vue les combats très durs qui s'annonçaient.

⁷ Ibidem, p. 54.

⁸ Ibidem, p. 53.

⁹ Ibidem, p. 56.

de Wavrin voyant que son plan de s'emparer de Silistra par des pourparlers était voué à l'échec ordonna à sa flottille de se retirer en direction de l'ouest. Quant au prétendant turc avec sa suite il le quitta et passa en territoire valaque.

Après un court voyage les galères bourguignonnes accompagnées de l'armée valaque arrivèrent devant la plus proche forteresse danubienne qui était Tutrakan (Tourquant). La description détaillée qu'en donne Jean de Wavrin dans son récit mérite une attention particulière. „La forteresse Tutrakan, dit-il, était située sur le Danube. Elle se présentait en forme de carré, entourée de quatre murs d'enceinte, dont trois comportaient une petite tour et le quatrième avait une massive tour carrée qui mesurait environ 10 pieds.¹⁰ On y accédait par un grand escalier de bois. Tout au haut de cette tour était installé un système spécial de fortifications que l'écrivain français nomme bacicol.¹¹ Il précise plus loin que celui-ci consistait surtout en matériel de bois (estoit charpenté de bois)¹² et contenait de grandes galeries charpentées de poutres de bois (grandes allees d'aisselles de bois).¹³ Ce système de fortification était muni de meurtrières en maçonnerie solide de pierre (barbacannes de pierre bien machonnées),¹⁴ munis de fenêtres que les Turcs employaient aussi pour se défendre. Tout en haut la grande tour se terminait par une coupole (comble), recouverte comme tout le bacicol de bois (qui estoit couverte d'escais de bois).¹⁵

Les trois murs d'enceinte de Tutrakan avec les trois petites tours, ainsi que le quatrième mur sur lequel était construite la grosse tour déjà mentionnée avec le bacicol étaient entourées d'une cour (basse-court). Et, comme dit Jean de Wavrin, à l'extérieur il y avait de grands fossés et une clôture de bois (et y avoit grans fosses et pallis de bois entan y celle).¹⁶ Il est hors de doute que c'était une place forte destinée à repousser des assauts fréquents.

Il ressort des notes de l'écrivain français que les Bourguignons se dirigèrent tout d'abord vers la cour (basse court) et la prirent d'assaut (le prindrent d'assault),¹⁷ malgré la résistance qui leur fut opposée. Ainsi ils arrivèrent sous les murs d'enceinte (pan de murs). Ici ils rencontrèrent une grande résistance désespérée de la part des Turcs qui se trouvaient dans le bacicol de la grosse tour, qui leur lançaient de grandes pierres et des poutres de bois (grans pierres et mairiens)¹⁸ et les empêchèrent d'avancer. En réponse, Walerand de Wavrin ordonna d'emme-

¹⁰ Le chastel Tourquant, seant sur la rive de la Dunoe estoit de quatre pans de mur en quareure en tel manière que à chascune des trois quarrés avoit une petite tour et à la quatresme quarré desdis pans de mur y avoit une grosse tour quarree quy estoit massice, bien de dix piedz de hault (La campagne . . . , p. 61).

¹¹ Ibidem.

¹² Ibidem, p. 62.

¹³ Ibidem, p. 61.

¹⁴ Ibidem, p. 62.

¹⁵ Ibidem, p. 63.

¹⁶ La campagne . . . , p. 61

¹⁷ Ibidem, p. 61.

¹⁸ Ibidem.

ner la baliste et de lancer sur les défenseurs tous les projectiles qui étaient à la disposition de ses trois corps de troupe (cullevriniers, arballes-triers et archiers).¹⁹ La défense se relâcha et bientôt ils furent maîtres des quatre murs d'enceinte à l'exception de la grosse tour. Sa prise s'avéra difficile car elle était très haute et les Turcs qui se trouvaient dans le baticol luttaient avec obstination à travers les meurtrières de pierre. On essaya alors de saper ses fondements et de les miner à l'aide de grandes barres de fer (gros barreaulz de fer), qu'on fit venir des galères. Or il fut impossible d'accomplir ce travail. La tour était extrêmement solide. Un Valaque, ancien prisonnier chez les Turcs et qui avait travaillé à sa construction, fit savoir à Walerand de Wavrin que la tour était tellement solide que tous ses efforts pour la détruire seraient vains. Le commandant des Bourguignons eut alors recours à un autre moyen. On apporta du bois et des planches de la palissade qui avait été détruite et les entassa en bûcher devant la tour assiégée. Lorsque le bûcher arriva à hauteur du baticol les soldats bourguignons se mirent à lancer des fagots allumés qui tombaient sur le baticol et le sommet de la tour construits en bois et allumèrent le tout. Outre les fagots ils lancèrent aussi des vases pleins de haricots et d'avoine allumés qui augmentèrent encore l'incendie. Les Turcs pris de panique abandonnèrent la défense et se rendirent. Jean de Wavrin nous fait savoir qu'ils furent tous tués et leurs biens saccagés.

Après cet exposé détaillé de la prise de Tutrakan, Jean de Wavrin nous conte un épisode intéressant. Les vainqueurs craignant la famine devaient à tout prix se procurer des vivres. Quelques soldats valaques découvrirent le lendemain de la chute de la forteresse „de nombreux dépôts souterrains“ (plusieurs greniers soubsterrins).²⁰ Ils se trouvaient „dans le village de la forteresse Tutrakan“ (au village de chastel Tourquant). Ce qui signifie que le „village“ était séparé de la „forteresse“. Selon le conteur français il était en usage dans „ses terres d'au delà“ (ès pays par delà) de creuser „de grandes fosses dans la terre pareilles à des cisternes pour y cacher du blé, de l'avoine et toute sorte de céréales qu'il recouvraient ensuite de grandes pierres“ (grans fosses en terre comme cysterns ou ils boutent bledz, avains, et toutes manieres de grains et puis coeuvent les trous des fosses de grans pierres).²¹

Cette communication de Wavrin présente un intérêt particulier car elle montre comment les habitants des villes cachaient leurs vivres pour avoir des réserves en cas de besoin. Dans les dépôts souterrains découverts par les Valaques on trouva du blé, des haricots, des pois chiches qui furent emportés dans les galères.²² Ainsi ces vivres découverts d'une façon inattendue leur semblèrent „comme la manne, tombée du ciel“.

Après quoi, les Bourguignons et les Valaques s'étant assurés de vivres en quantité suffisante, décidèrent de continuer la campagne et d'attaquer la puissante forteresse danubienne Giurgevo (Jeorgie). En ce temps, dit

¹⁹ La campagne . . . , p. 62.

²⁰ Ibidem, p. 65.

²¹ Ibidem, pp. 65—66,

²² Ibidem, p. 66.

Wavrin, cette forteresse était entre les mains des Turcs et ils l'employaient comme base d'opérations contre la Valachie. C'est pour cette raison que les Valaques avaient tout intérêt à la conquérir.

La flotte bourguignonne accompagnée des armées de terre valaques mirent deux jours pour franchir la distance de Tutrakan à Giurgevo. Le siège et la prise de cette place sont transmis avec de nombreux détails intéressants. La description de la forteresse mérite une attention particulière. Giurgevo, dit-il, était située sur une île (l'isle) et était d'après les dires des Valaques une forteresse quatre fois plus puissante que Tutrakan.²³ Tout comme Tutrakan elle était entourée de quatre murs d'enceinte, disposés en carré et flanqués chacun d'une tour. Or, la plus petite d'entre elles était plus grosse et plus puissante que celle de Tutrakan dont les Croisés venaient de s'emparer. Chaque tour avait son bacicol en bois (bacicolle de bois).²⁴ Le bacicol était également muni de meurtrières (barbacenes).²⁵

Outre les quatre murs d'enceinte, qui entouraient la forteresse principale, il y avait encore deux murs fortifiés entre la citadelle et le fleuve. Ceux-ci comportaient aussi une tour avec un bacicol. Giurgevo était donc réellement une forteresse imposante munie de six murs d'enceinte, flanqués de six tours de combat.

Dès que la garnison turque qui comptait environ 300 hommes vit arriver les Bourguignons et les Valaques ils firent une sortie et commencèrent à tirer avec rage. Mais ils furent bientôt repoussés et durent s'abriter derrière les murs d'enceinte. C'est ainsi que commença l'assaut de Giurgevo.

Il ressort du récit de Jean de Wavrin que le commandant de la flotte bourguignonne essaya tout d'abord de s'emparer de la forteresse par les armes de jet.²⁶ Cependant les soldats ne réussissaient pas à approcher le mur d'enceinte car les Turcs tiraient sans interruption. Alors Walerand de Wavrin pensa à un moyen astucieux pour se rendre maître de la situation. On trouva dans l'île un grand nombre de petits charriots de bois à quatre roues (plusieurs petits charriots à quatre roes).²⁷ On y fixa de larges planches de bois, qui alignées, formaient une barricade mobile à l'abri de laquelle les Bourguignons purent approcher les fossés se trouvant devant les murs d'enceinte. On fit venir alors les armes de jet parmi lesquelles la plus grosse pièce était la bombarde²⁸ à très grand rayon d'action. Une terrible canonnade fut entreprise contre l'un des murs d'enceinte. L'effet de ce bombardement fut immédiat et les brèches du mur produites par les énormes boulets augmentait à vue d'œil, mais au bout d'un certain temps la bombarde refusa de fonctionner, elle s'était détraquée. Dans cette situation sans issue et convaincu qu'il ne pourrait s'emparer de cette citadelle danubienne par une attaque directe, Walerand de Wavrin eu recours à la même tactique dont il s'était servi déjà à Tutrakan. On apporta et entassa une grande quantité de bois à hauteur de tours afin de provoquer un incendie

²³ La campagne . . . , p. 70.

²⁴ Ibidem.

²⁵ Ibidem, p. 71.

²⁶ Ibidem, p. 70.

²⁷ Ibidem.

²⁸ Ibidem, p. 71.

dans la forteresse. Les Turcs, comprenant le danger, essayèrent d'y parer en lançant sur les bûches des paniers enflammés, mais ils ne firent qu'alimenter l'incendie qui se propagea très rapidement sur les murs d'enceinte. Leurs efforts d'éteindre l'incendie avec de l'eau restèrent vains et bientôt ils furent contraints de se rendre. Il avait été convenu qu'on laisserait la garnison s'en aller en territoire bulgare avec chevaux, armes et bagages. Or dès qu'ils eurent passé le Danube ils furent attaqués par le fils du voïvode valaque qui s'était embusqué pour suivre leurs mouvements et les tua tous jusqu'au dernier.²⁹ Quant à la forteresse Giurgevo elle fut remise aux Valaques. C'est ainsi qu'ils entrèrent de nouveau en possession de leur vieille cité en liquidant en même temps cette dangereuse base d'opérations des Osmanlis contre leur patrie.

Après la chute de Giurgevo vint le tour d'attaquer la puissante forteresse turque sur la rive droite du Danube, Roussé (Roussico). Les Valaques prétendaient que cette forteresse était particulièrement dangereuse pour eux car le sultan s'en servait souvent comme point de départ de ses nombreuses incursions au nord du Danube. C'est pourquoi ils insistèrent auprès de Walerand de Wavrin de l'attaquer sans plus tarder.

La flottille bourguignonne mit deux heures pour arriver devant Roussé. Jean de Wavrin ne donne aucune description de Roussé dans son récit, il se contente de noter brièvement qu'elle se trouvait dans les terres de Bulgarie (sur le pays de Vulgarie),³⁰ et qu'elle était „en tout semblable à la forteresse de Tutrakan“ (auques semblable au chastel Turquant): Il est évident qu'il fait une distinction entre la „forteresse“ (le chastel) Roussé occupée par la garnison turque³¹ et le „village“ Roussé, habité par la population citadine.

Lorsque les Turcs virent arriver la flotte ennemie ils s'alarmèrent car ils étaient au courant de la chute de Tutrakan et de Giurgevo. De peur de subir le même sort que ces deux villes ils n'essayèrent même pas de se défendre et préférèrent incendier eux-mêmes la forteresse et le village entier et puis s'enfuirent (qu'il bouterent le feu au chastel et par tout le village, puis s'enfuyrent).³² A la tombée de la nuit de ce même jour, les galères des Bourguignonnes jetèrent l'ancre devant le village en flammes (devant le chastel et village, qu'y ardoient).

L'apparition des armées bourguignonne et valaque devant Roussé, qui était à cette époque un centre important sur le Danube, provoqua l'enthousiasme parmi la population bulgare et fit naître de grands espoirs chez les Bulgares qui attendaient avec impatience d'être libérés de la domination étrangère. Ici Jean de Wavrin relate un épisode très intéressant pour l'histoire du peuple bulgare sous la domination ottomane au XV^e siècle. Nous allons transcrire ce passage littéralement, tel qu'il est donné par l'auteur français.

²⁹ La campagne, p. 78. Comme l'explique Wavrin, c'était pour se venger contre le commandant de la garnison de Giurgevo, le principal coupable de l'arrestation par trahison du voïvode valaque — Vlad Dracul — pendant sa visite chez le sultan Mourad et sa captivité dans la forteresse de Gallipoli (La campagne..., p. 77; cf. aussi p. 5 sq.).

³⁰ Ibidem, p. 78.

³¹ Ibidem, p. 79.

³² Ibidem.

„Lorsque ces nouvelles se répandirent à travers le pays, comment nos gens vainquaient les païens (les Turcs, note D. A.), les chrétiens qui vivaient en Bulgarie en dépendance³³ (par trebu dans le texte ancien), ils s'éveillèrent, se concertèrent tous ensemble et déclarèrent qu'ils ne voulaient se tenir sous la sujétion des Turcs. Ils prirent cette décision et chargèrent sur des chariots et charrettes tous leurs biens, femmes et enfants, emmenant aussi tout leur bétail avec eux pour se rendre auprès du seigneur de la Vallachie et aussi sous la sauvegarde des (soldats) galères qui leur semblaient être des gens assez (forts) pour résister à une rencontre avec les Turcs qui étaient demeurés“. Ces Bulgares chrétiens prévinrent le hospodar de Valachie et le cardinal de Venise de leur arrivée en les suppliant au nom „de Dieu de les recevoir“.

Comme on voit des paroles de Jean de Wavrin, la population bulgare souffrait tellement du joug turc qu'ils avaient préféré quitter leurs foyers et demander asile pour eux et leurs bagages aux Croisés venus de Giurgevo. L'auteur français ne précise pas de quel endroit étaient ces fuyards mais on peut supposer que c'étaient surtout des habitants de la ville incendiée de Roussé.

Jean de Wavrin dans la continuation de son récit dit que „les Turcs ayant appris que les Bulgares s'étaient mutinés, se mirent à leur poursuite et les talonnaient à une distance d'environ huit milles. Ils les joignirent près de Roussé et les encerclèrent sur une colline. Or le hospodar de Valachie comprit de quoi il s'agissait et ordonna à sa cavalerie de traverser le fleuve à la nage à environ quatre milles pour venir en aide aux assiégés.“³⁴ Effrayés de l'approche de l'armée ennemie, les Turcs prirent la fuite. Les Bulgares s'adressèrent alors au voïvode de Valachie en demandant l'autorisation de traverser le Danube et de s'installer dans son pays, ce qui leur fut accordé. Le voïvode de Valachie accepta avec joie de recevoir ces Bulgares dans ses terres, car elles étaient, comme écrit l'auteur français „grandes, étendues et peu peuplées“ (un grant et spacieux pays, mal peuplé).³⁵

Ce passage des Bulgares en territoire valaque mérite d'être cité. Wavrin dit que le voïvode de Valachie emmena tout d'abord les fuyards à Roussé que les Turcs avaient quitté. Ensuite il pria le cardinal de Venise et le commandant de la flotte bourguignonne de l'aider à transporter les fuyards de l'autre côté du Danube, afin qu'ils soient libres (hors de chetivete).³⁶ Le passage du fleuve dura trois jours et trois nuits. 12 000 personnes — hommes, femmes et enfants — avec bagages et bétail traversèrent le fleuve.

Lorsque la traversée des fuyards fut achevée, le voïvode de Valachie remercia le cardinal de Venise et Walerand de Wavrin de l'aide qu'ils lui avaient prêtée car il était fort satisfait d'avoir acquis pour son pays „une population si nombreuse“ (si grant peuple) et considérait que „le peuple bulgare était très courageux“ (et disoit que la nation vulgarienne estoient moult vaillans hommes). Cette manière de s'exprimer du

³³ Dans le texte, par trehu.

³⁴ La campagne . . . , p. 80.

³⁵ Ibidem.

³⁶ Ibidem, p. 80.

voïvode valaque nous permet de supposer que des relations cordiales existaient entre Bulgares et Valaques qui s'étaient créées grâce à la lutte commune de ces deux peuples contre l'envahisseur osmanli et cela prouve de plus en quelle haute estime on tenait les Bulgares pour leur courage et leur vaillance. Après la prise de Roussé et le passage des fuyards bulgares en Valachie, les galères bourguignonnes accompagnées de l'armée valaque se dirigèrent sur Nicopolis où ils devaient rejoindre l'armée de Jean Hunyadi. Après un voyage pénible, car les Turcs avaient pris position sur les deux rives du Danube et les harcelaient continuellement, ils arrivèrent devant cette puissante citadelle danubienne. Jean de Wavrin en donne une description brève mais intéressante : „La ville de Nicopolis déjà citée (ville de Nycopoly) est longue et étroite, située sur une colline surmontée d'une puissante forteresse. La ville est bordée des deux côtés de deux grands murs d'enceinte (pans de murs), qui se prolongent jusqu'au fleuve. Ces murs sont bien défendus par de grosses tours rondes. Près du fleuve se trouve une grande palissade en bois qui s'étend d'un mur à l'autre.”³⁷ Cette brève description de Wavrin de la ville de Nicopolis confirme certains renseignements plus anciens que nous possédons sur l'importance de cette cité à la même époque comme centre fortifié sur le Danube. On doit relever tout particulièrement qu'ici comme à Roussé et à Tutrakan nous avons d'une part la forteresse proprement dite (chastel), sur le haut de la colline dans laquelle se trouvait la garnison turque et de l'autre — la ville habitée par la population bulgare.

En face de Nicopolis sur la rive gauche du Danube, en territoire valaque, se dressait une grosse tour ronde entourée de murailles.³⁸ Son sommet était muni de meurtrières bien défendues (barbacannes) et à l'intérieur était logé le détachement turc. C'était un fortin très important en territoire valaque que les Turcs employaient souvent comme base pour leurs razzias dans les terres valaques. On comprend donc pourquoi le voïvode valaque pria Walerand de Wavrin dont les galères avaient jetté l'ancre tout près de la tour de l'attaquer et de tâcher de s'emparer de ce dangereux fortin ennemi. Le commandant de la flottille bourguignonne qui attendait l'armée de Jean Hunyadi³⁹ seulement dans 2 jours, accepta la proposition de ses alliés et ordonna l'assaut. Les Croisés cernèrent la tour, parvinrent jusque sous les murs d'où ils se mirent à tirer. Le voïvode valaque avait amené ses bombardes et était entré en action très énergiquement mais n'obtint qu'un résultat insignifiant si ce n'est d'avoir endommagé le haut de la tour par ses boulets. L'armée hongroise commandée par Jean Hunyadi était arrivée entre-temps. Il fut décidé d'employer le même moyen qui avait réussi si souvent — c'est-à-dire de l'incendier en lançant des fagots enflammés. Mais leurs efforts furent vains cette fois-ci. Sur la forme ronde de la tour les flammes glissaient sur ses flancs et retombaient à terre sans l'endommager. On essaya alors d'amener à reddition ses défenseurs en démolissant les murs d'enceinte. Mais ils résistèrent et les défenseurs furent irréductibles.

³⁷ Ibidem, p. 81.

³⁸ Ibidem.

³⁹ Ibidem, p. 82.

Sur ces entrefaites parvint la nouvelle qu'une forte armée turque se dirigeait sur Nicopolis.⁴⁰ Dans ces circonstances il fut décidé non seulement de lever le siège mais de se retirer à l'ouest sur le cours du Danube. Il était évident que Jean Hunyadi qui venait de subir une grande défaite à Varna ne tenait pas à se lancer dans de nouvelles aventures contre les Turcs.

Pour conclure Jean de Wavrin décrit brièvement le voyage de retour de la flotte bourguignonne de Nicopolis sur le cours du Danube jusqu'à l'embouchure de la rivière Jiu où les Hongrois les quittèrent pour retourner dans leur pays. Walerand de Wavrin conseillé par Jean Hunyadi et voyant que son expédition contre les Turcs devenait impossible décida aussi de s'en retourner dans sa patrie. Les galères appareillèrent et se dirigèrent en sens inverse sur le Danube jusqu'à son embouchure, pénétrèrent dans la mer Noire et regagnèrent la capitale byzantine. Les Valaques rentrèrent aussi dans leur pays. Walerand de Wavrin quitta Constantinople et regagna la Bourgogne en passant par l'Italie.

C'est ainsi que se termina en automne de 1445 cette peu glorieuse équipée. Le seul résultat positif en était la prise de Giurgevo qui entra en possession du voïvode Vlad Dracul. Quant aux deux autres villes danubiennes Jean de Wavrin ne les mentionne plus. Nous devons donc supposer que dès qu'elles furent abandonnées par la flotte des Croisés les Turcs ne tardèrent pas à les réoccuper.

Ce récit de Jean de Wavrin, dans lequel il relate les souvenirs du commandant de la flottille bourguignonne qui avait participé à cette expédition contre les Turcs en 1445, constitue une source précieuse pour l'histoire des terres du peuple bulgare au milieu du XV^e siècle. Les données qu'il fournit sur le système de fortifications tout le long du Danube présentent un intérêt particulier. Il apparaît que les Turcs avaient à cette époque transformé de nombreuses villes danubiennes — Silistra, Tutrakan, Giurgevo, Roussé, Nicopolis — en de puissantes citadelles, capables de soutenir de longs sièges et de servir en même temps comme bases de leurs incursions en Valachie. Il ne faut pas oublier que Walerand de Wavrin était militaire de son Etat et nous a laissé une description de spécialiste, intéressante et détaillée sur le système de fortifications créé par les Turcs sur le Danube. Nous apprenons ainsi que l'emploi de la pierre et du bois pour l'édification de cette ligne de défense était largement répandu. On se servait de ces matériaux pour la construction et le revêtement des tours (de combat) qui se dressaient au-dessus des murs d'enceinte, et d'où les défenseurs derrière les meurtrières repoussaient les attaques ennemies. Le bois était utilisé pour des palissades — en d'autres mots des murs d'enceinte — comme ceux qui existaient à Tutrakan et Nicopol. En même temps que des palissades il y avait aussi des trappes et des fosses.

Ainsi donc pour défendre leurs fortifications, les Turcs employaient divers moyens — des engins explosifs (engins), des boulets (cansons), des pierres, des poutrelles (mairiens), etc. Ils ont utilisé au siège de Giurgevo aussi des matières inflammables.

Les soins particuliers pris par l'Etat ottoman pour fortifier la frontière du Danube s'expliquent par le rôle que ce fleuve jouait à l'époque. On sait

⁴⁰ Ibidem, p. 85.

que pendant environ un siècle et demi cette frontière a fait l'objet de nombreuses batailles et sur son cours à plusieurs reprises (en 1396, 1404, 1425, 1444) des flottes importantes ont croisé, transportant des troupes composées principalement de Hongrois et de Valaques qui constituaient à cette époque les deux plus sérieux adversaires de l'Empire ottoman. C'était donc parfaitement normal que l'on ait songé à fortifier ses rives et de transformer les villes qui s'y trouvaient en puissants points d'appui.

L'ouvrage de Jean de Wavrin comprend des détails peu nombreux, mais extrêmement intéressants sur la population des villes danubiennes, qu'il nomme „chrétiens“ ou „bulgares“, ce qui indique nettement leur appartenance nationale. Les habitants des villes vivaient en dehors de la citadelle même (chastel) de lieu (ville, village) étant également entourés de murs d'enceinte ou de palissades. La manière utilisée pour conserver les vivres mérite d'être signalée, on les entreposait dans de grandes fosses sous terre recouvertes de grosses pierres. Ceci atteste l'insécurité générale qui régnait à cette époque et incitait la population à une grande prévoyance.

Les renseignements les plus intéressants et uniques en leur genre sont ceux fournis par Jean de Wavrin ayant trait à la conquête de la ville de Roussé. Son récit sur le mécontentement de la population locale, de la terreur qui y sévissait et de la décision prise de chercher asile en terre roumaine pour échapper à cet odieux esclavage est significatif. Enfin on doit relever aussi l'opinion du voïvode de Valachie sur les Bulgares qu'il nomme „un peuple brave“. Cette estime était due aux nombreuses participations des Bulgares à divers combats contre les Turcs (les campagnes de 1396, 1404, 1425, 1443/44). Dans toutes ces expéditions les Bulgares ont joué un rôle important et donné une aide précieuse aux Hongrois, Valaques et Polonais. C'était donc parfaitement normal qu'ils aient acquis la réputation de soldats intrépides et courageux. Il est par conséquent aisé de comprendre pourquoi le prince valaque avait été heureux de donner asile aux 12 000 Bulgares ayant fui Roussé et d'en faire ses sujets. Il comptait sur eux pour ses futures campagnes contre les Turcs.

Le récit de Jean de Wavrin ne présente pas seulement un intérêt pour l'histoire des cités bulgares danubiennes et du peuple bulgare au XV^e siècle. On y trouve de nombreux autres renseignements : sur l'Etat valaque, la croisade de Wladislaw III Jagellon, la malheureuse bataille de Varna, enfin aussi des détails intéressants sur les vêtements et les armes des Turcs, certains médicaments employés par les médecins français pendant la maladie de Wavrin. Toutes ces données sortent du cadre de cet article. Nous nous sommes attachés de ne montrer ici que ce qui est susceptible d'intéresser les historiens bulgares.

SUR LE SORT DE TÄRNOVO, CAPITALE BULGARE AU MOYEN ÂGE, APRÈS SA PRISE PAR LES OSMANLIS

B. A. Cvetkova

Les renseignements sur le sort tragique de Tärnovο à l'époque de la conquête ottomane sont fort maigres. Ils sont insuffisants à jeter la lumière sur le détail des circonstances dans lesquelles l'ancienne capitale bulgare perdit sa liberté. Il n'y a que Grégoire Tsamblak et son remarquable „Panégyrique du Patriarche Euthyme“ qui reste tout de même la plus éloquente source, riche en renseignements sur ce sujet. Dans cette description imagée, imprégnée de chagrin, une chose ne fait aucun doute, c'est que la capitale n'a été prise qu'après une résistance acharnée. Le massacre des cent dix notables bulgares de la ville, les vaines tentatives de briser la fermeté inébranlable du dernier patriarche bulgare, le bannissement de celui-ci et la déportation en masse des habitants de Tärnovο vers l'Asie Mineure décèlent les efforts des conquérants ottomans de parer à toute velléité de résistance intérieure, d'imposer et de consolider leur domination dans cette ville célèbre au Moyen Âge.¹ Après la soumission de la ville, le pouvoir ottoman s'efforçait sciemment de réduire l'importance de Tärnovο. En effet, dans le cadre du système administratif ottoman, l'ancienne capitale ne fut plus désormais que le centre d'une circonscription administrative de second ordre, d'un vilayet faisant partie du sandjak de Nikbolu (Nikopol).

Les informations plus détaillées sur Tärnovο, connues à ce jour, ne sont guère antérieures au XVI^e siècle. Le sort immédiat de la capitale après sa conquête par les Osmanlis, son aspect national, l'importance et la composition de la colonie turque qui y fut établie, le sort de la population bulgare n'ont pas été mentionnés dans aucune source historique datant de cette époque, qui soit parvenue jusqu'à nous. C'est pourquoi la récente découverte de la documentation d'archives sur la ville de Tärnovο au XV^e siècle présente un intérêt considérable et mérite une attention toute particulière. D'après les renseignements fournis par ces nouvelles sources, l'ancienne capitale bulgare avait été incorporée aux hass (domaines) de divers hauts dignitaires ottomans. Au cours des dernières décennies du XV^e siècle, elle faisait partie du domaine concédé à Süleyman Hadim pacha, haut fonctionnaire auprès de Mehmed II occupant pendant un certain temps le poste de beylerbey (gouverneur)

¹ E. Kalužniacki, *Aus der panegyrischen Litteratur des Sudslaven*, Wien, 1901, pp. 51—55. Cf. P. Nikov, *Turskoto zavladvane na Bălgarija i sădbata na poslednite Šišmanovci*, IID, VII—VIII, 1928, pp. 73—78. Au sujet de la prise de Tärnovο cf. aussi Fr. Babinger, *Beiträge zur Frühgeschichte der Türkenherrschaft in Rumelien* (14—15 Jahrhundert), München—Wien, 1944, S. 34—35.

de la province de Roumélie.² Le registre matricule détaillé concernant la ville de Târnovo et ses habitants comme partie intégrante des hass du susdit pacha, fut récemment découvert parmi les matériaux d'archives non encore étudiés de la Section orientale auprès de la Bibliothèque nationale „Cyrille et Méthode“, à Sofia.³ Malheureusement le registre n'est pas entier; ce n'est là qu'un fragment de registre, contenant probablement des renseignements circonstanciés sur les hass de Süleyman Hadim pacha. Ce registre nouvellement découvert ne porte aucune date. Pourtant plusieurs données et circonstances dignes de foi nous permettent de le dater des dernières années du XV^e siècle. Ce document est un registre appartenant à la catégorie dite mufassal defterleri, qui sont une source très prisée de renseignements sur les conditions démographiques et l'histoire économique des terres bulgares pendant la période initiale de la domination ottomane.

Notre registre est d'autant plus important, que c'est le premier matricule détaillé, le premier témoignage historique connu à ce jour sur l'état de la ville de Târnovo après sa chute sous la domination ottomane.

Ce registre que nous sommes en train d'examiner donne un état nominatif de la population de Târnovo, avec certaines mentions accessoires sur l'activité économique et le statut de cette population. Il va sans dire que notre registre n'est pas un document sur les toutes premières immatriculations de la population de Târnovo, dès après la prise de la ville. Le folio 4a mentionne expressément qu'il y a eu avant celui-ci un registre plus ancien dont on a pris des données pour les reporter à nouveau sur le présent registre. Nous ignorons cependant de combien d'immatriculations la population de Târnovo a fait l'objet. Il est établi que, dans l'Empire ottoman, de pareilles immatriculations avaient lieu toutes les vingt à trente

² M. T. Gökbiğün, Kanunî sultan Süleyman devri başlarında Rumilî eyaleti lî-vâları, şehir ve kasabaları, Beleten, XX, No 78, p. 269, n. 66. Sur la personnalité de Süleyman Hadim pacha cf. M. T. Gökbiğün, XV—XVI asırlarda Edirne ve Paşa livâsi vakıflar-mülkler-mukataalar, İstanbul, 1952, pp. 58, 79, 339, 340.

³ Le registre porte la cote OAK 4/57. Les feuilles mesurent 47,9 cm de long sur 16,2 cm de large. Le papier en est relativement bien conservé sauf quelques taches d'humidité peu graves et de légers dégâts causés par les mites insectes. Les bords supérieurs et inférieurs du registre sont déjà endommagés. La datation du document est facilitée par quelques points et considérations suivantes: 1. Le filigrane du papier de ce registre remonte à la fin du XV^e ou au début du XVI^e s. (cf. Briquet, Les filigranes, t. II, No 5928, p. 345). 2. Le nom de Süleyman pacha, mentionné dans ce registre est sans nul doute Süleyman Hadim pacha, haut dignitaire de Mehmed II. Ceci est confirmé par certains détails, figurant dans le texte à la f. 4a. Il y est relevé que les combattants de la forteresse de Târnovo bénéficiaient d'un dégrèvement des impôts, parce qu'ils avaient pris part à la prise de la ville. Ceci suggère que le document et les personnes y mentionnées se rapprochent du début de l'histoire de Târnovo sous la domination turque, c'est-à-dire que leur époque devrait être reportée plutôt au XV^e s. En confrontant ces considérations avec les renseignements avancés par Gökbiğün, disant que vers la fin du XV^e s. Târnovo était un hass de Süleyman Hadim pacha (cf. ci-dessus notice 2) il n'y a pas de doute que le Süleyman pacha figurant sur notre registre est identique avec Süleyman Hadim pacha, le seul haut fonctionnaire de ce nom, au XV^e s., dont l'activité est de surcroît rattachée à la Roumélie. D'un autre registre, dressé à la fin des années quatre-vingts ou au début des années quatre-vingt-dix du XV^e s., il est notoire qu'à cette époque la ville de Târnovo était incorporée au hass du bey du sandžak de Nikopol, Iskender bey (OAK, 45/29, f. 3a). Au sujet de ce registre cf. B. Cvetkova, Novi arhivni iztočnici za agrarnija režim v Severna Bălgarija prez načalnjia period na osmanskoto vladichestvo, IDA, VII, pp. 304—305. Considérant ce qui vient d'être signalé, nous pouvons reporter notre registre plutôt vers les dernières années du XV^e s.

années.⁴ Eu égard à cette circonstance, l'immatriculation qui précède celle dont il s'agit dans notre registre, devrait être reportée aux environs du milieu du XV^e siècle, ou peu de temps après.

Dans notre document, comme d'ailleurs dans tous ceux de ce genre, le teneur du registre a réparti la population en deux catégories principales: 1) communauté „Musulmans“ (cemaat-i müslimanan), et 2) communauté „Infidèles“ (cemaat-i geberan). La catégorie comprend invariablement tous les non-musulmans, sauf les Juifs qui sont d'ordinaire désignés sous le terme „yehudian“. La population des deux catégories religieuses est groupée selon les quartiers qu'elle habite. Il est regrettable que la liste des quartiers de Târnovo ne soit pas complète, à cause du registre qui n'est qu'un fragment dont la fin est perdue pour nous. Au cas contraire, nous aurions pu nous faire une idée complète sur l'étendue territoriale de Târnovo et sur la composition nationale de la population de ses quartiers, à cette époque.

Dans le fragment de registre examiné sont immatriculés dix quartiers turcs et un quartier mixte, de Turcs et de Bulgares. Il est probable que pour des raisons d'ordre fiscal, le teneur du registre ait séparé dans deux quartiers distincts les immigrés de la forteresse de Târnovo. L'un d'eux est appelé quartier près de la „Mosquée dans la forteresse de Târnovo“, alors que l'autre est désigné sous le nom de „Quartier de la mosquée près des remparts de la ville fortifiée de Târnovo“. Il s'agit sans aucun doute de la mosquée construite par Firuz bey. Il est notoire que cette mosquée est située sur la colline Carevec, près du palais des tzars bulgares. Elle est connue sous le nom de „Hissar Djami“ et date de 1435.⁵ Les habitants du premier quartier ne sont que d'ordinaires immigrants turcs, alors que ceux immatriculés comme habitants du second quartier ne sont que des combattants de la garnison de la forteresse et leurs fils. Selon toute probabilité, il s'agit d'habitants d'un même quartier, établis autour de la mosquée à Carevec, mais que les combattants de la forteresse sont immatriculés séparément à cause de leur statut fiscal plus particulier en rapport avec fonctions spéciales.

Les quartiers bulgares portés sur notre registre sont au nombre de neuf. Evidemment ce ne sont pas là tous les quartiers bulgares, puisque la fin du registre fait défaut.

Le premier quartier turc n'est pas désigné d'un nom par le teneur du registre. Il se peut que ce soit là le quartier du centre de la ville. Selon des renseignements secondaires, pendant les premiers siècles de la domination turque, ce centre, dit „İçmahalesi“, comprenait toute la partie centrale de la ville, située à l'Est de la mairie actuelle.⁶ D'après le registre, ce quartier compte 20 foyers et 15 individus célibataires. La récapitulation coutumière à ces sortes d'immatriculations détaillées de la population mentionne, en

⁴ H. Inalcik, *Hicri 835 tahrirli sûret-i defter-i sancak-i Arvanid*, Ankara, 1945, pp. XIX—XXI; H. Inalcik, *Ottoman methods of conquest*, *Studia Islamica*, II, pp. 107—111.

⁵ Cf. K. Škorpil, *Plan na starata bălgarska stolica Veliko Târnovo*, IBAD, I, 1910, p. 136; F. I. Uspenskiĭ, *O drevnostjah goroda Târnova*, IRAlK, VII, éd. 1, Sofia, 1901, pp. 19—24; Kr. Mijatev, *Razkopki na Carevec v Târnovo*, *Priroda*, 1956, fasc. 1, pp. 31—34.

⁶ J. Nikolova et Tr. Tunev, *Târnovo, Pătevoditel*, Sofia, 1957.

dehors des foyers et des célibataires, deux personnes „descendants du prophète“, et quatre individus raya des vakifs de Medina, la ville sainte musulmane. Leur immatriculation à part est due probablement à certaines différences dans leur statut fiscal. Dans d'autres registres détaillés, datant du XV^e au XVI^e siècle, nous trouvons que dans nombre d'agglomérations bulgares il y a de ces catégories spéciales d'habitants, inscrites parmi les immigrés turcs.⁷ En analysant la liste des noms, nous tombons sur d'indubitables liens de parenté entre les habitants turcs du premier quartier de Târnovo. Nous nous trouvons donc en présence de deux générations: pères et fils.

Selon le registre, le quartier turc „Kasim pacha“⁸ compte 14 foyers normaux et 25 individus célibataires. En dehors de ceux-ci, le registre mentionne 7 personnes „porteurs d'un berat du sultan“ (ehl-i berat). Ce n'est pas par hasard que le teneur du registre les a mis dans une catégorie à part. Il s'agit là, le plus souvent, de religieux: un imam, un müteveli (gérant d'une institution religieuse de bienfaisance, érigée en vakif), un serviteur de la „mosquée connue“⁹. Selon la législation ottomane les serviteurs religieux étaient exempts des impôts des rayas ordinaires. Leur statut était sanctionné par un berat. Ils bénéficiaient de ce dégrèvement seulement pour la durée de leurs obligations de serviteurs du culte musulman.¹⁰ Au registre figurent aussi trois rayas des vakifs de Médine, inscrits de même et toujours à part. On y trouve aussi les noms de quatorze individus portant le surnom d'Abdulah. Très souvent, et surtout dans les documents datant des débuts de la domination ottomane, le surnom d'Abdulah indique une origine servile. On en désigne des personnes d'origine non-musulmane. De même dans d'autres re-

⁷ Cf. p. ex. Orientaliski otdel na Narodna Biblioteka „Kiril i Metodij“, Sofia, OAK 217/8. ff. 32b—33a.

⁸ Selon toute probabilité le quartier porte le nom du beylerbey de Roumélie en 1442, qui a pris part à la lutte contre les troupes de Jan Hunyadi et de Vladislav Varnenčik (İ. H. Uzunçarşılı, Osmanlı tarihi, c. I, 2 baskı, Ankara, 1961, pp. 420—423). Ce pacha reçut à titre de mülk le village de Drjanovo (la ville actuelle de Drjanovo) qu'il aménagea en vakif doté d'un statut spécial et même d'un code de lois spécial, ainsi que de coutûmes et de voies de développement très curieuses. Cf. les détails à ce sujet: B. Cvetkova, Novi arhivni iztočnici za agrarnija režim v Severna Bălgarija, pp. 312—317; B. Cvetkova, Sur certaines réformes du régime foncier au temps de Mehmet II. Journal of Economic and Social History of the Orient, v. VI, p. I, 1963, Leiden, pp. 116—117. Ce même quartier de „Kasim pacha“ est mentionné dans un registre détaillé, datant du milieu du XVI^e s., qui consigne les revenus des biens vakifs d'un certain mescid sis dans ce quartier, ensemble avec un mualimhané (probablement une école turque pour la formation de maîtres d'école), OAK 217/18, p. 38b. Dans un registre du milieu du XVII^e s. où sont inscrits les contingents d'une livraison d'orge pour les besoins de l'Etat, répartie sur la population de la région et de la ville de Târnovo, il est de nouveau fait mention du quartier „Kasim pacha“ (cf. Or. Otdel, fond. 179, doss. d'inv. 25, f. 1a). La littérature scientifique manque de données pouvant contribuer à localiser ce quartier, à cause des recherches régionales insuffisantes de Târnovo à l'époque de la domination turque. Cependant selon des renseignements fournis par l'archéologue érudit T. Nikolov, qu'il a recueillis dans des traditions et des souvenirs locales, le quartier „Kasim pacha“ s'étendait depuis la rue actuelle „Čitališna“ jusqu'à „Răstata“, le marché principal autour du Gymnase actuel de garçons. Il comprenait le côté sud du marché des bourreliers qui se trouvait alors à Kaya baş (la place devant le Conseil départemental).

⁹ Il est difficile d'identifier cette mosquée. Il se peut que le teneur des registres d'alors ait eu en vue la mosquée du quartier „Kasim pacha“.

¹⁰ Cf. H. Inalcik, Osmanlılar'da rayyet rûsûmu-i, Belleten, XXIII, 1959, No 92, pp. 596—597.

gistes,¹¹ datant des XV^e et XVI^e siècles et surtout dans ceux afférents à la Bulgarie du Nord-Est, on trouve immatriculés des „fils d'Abdulah“ en nombre considérable. Il est toujours des raisons de soupçonner sous cette désignation vague des gens d'origine non-musulmane qui est à chercher soit dans les milieux de prisonniers de guerre turcs, soit parmi les autochtones qui ont été convertis à l'islam. L'établissement d'immigrés d'origine servile et de surcroît de souche non-musulmane est un phénomène connu et coutumier pendant les XV^e et XVI^e siècles, surtout dans le domaine des biens mülk et des vakifs qui en sont dérivés.¹²

La liste des habitants du quartier „Kasim pacha“ fournit également certaines données sur les professions exercées par quelques Turcs domiciliés à Târnovo. On y mentionne par exemple: Selim, fils du cardeur Karagöz, Memi, fils d'un pantoufflier quelconque, et Hadži, fils d'Abdulah, cardeur.

Au matricule du quartier Şehrekösevi¹³ (?) ou Şehreköstü figurent 24 foyers, 19 célibataires et 4 individus munis de berats. Parmi ces personnes qui bénéficiaient d'un régime fiscal dégrèvé nous trouvons un imam, un müezin, un employé de l'administration locale, kehaya municipal, enfin un vieillard infirme.¹⁴ Ici de même, il y a des fils d'Abdulah; on en compte neuf. En outre, il y a un fils de pantoufflier, un fils de bourrelier et un fils de boucher.

Le quartier „Tanrâ Vermiş“ comprend huit ménages (foyers), deux célibataires, un raya des vakifs de Médine et neuf personnes „munies de berats“ (un imam, des employés ou serviteurs dans un certain imaret „Saka“ (?) qui ne peut être identifié pour le moment). La liste mentionne deux individus expressément désignés comme combattants de la forteresse de Târnovo. Il y a aussi six personnes du surnom d'Abdulah.

Le quartier suivant, „Kassap Ahmed“¹⁵, est plus grand. Il compte 41 ménages, 25 célibataires et un raya des vakifs de Médine. Les „porteurs

¹¹ Tn 31/10, D/649, OAK 217/8.

¹² Cf. surtout OAK 217/8.

¹³ Ce quartier est aussi mentionné dans le registre déjà cité et datant du XVI^e s., en connexion avec le vakif d'un certain turc, défunt, Hadži Ali (OAK 217/8, f. 38b) et figure aussi au registre d'imposition de l'orge „İştira“ datant du XVII^e s. (Fonds 179, dos. inv. 25, f. 1a).

Il se peut qu'il s'agisse du même quartier qui, selon les renseignements de T. Nikolov s'appelait „Tehrehnosto“ (on ignore si Nikolov a bien saisi la prononciation du nom). De surcroît, on ne dispose pas d'autres données dont on pourrait se servir pour vérifier l'exactitude de l'appellation déchiffrée par nous sur le registre („Şehrekösevi“ ou „Şehreköstü“). Si nous tenions pour identifier le quartier „Şehreköstü“, mentionné dans notre registre et celui appelé „Tehrehnosto“ par l'éminent archéologue de Târnovo, il nous faudrait admettre qu'il s'étendait, selon le témoignage de T. Nikolov lui-même, entre le pont de Firuz bey, l'église „S^{te} Troica“ (S^{te} Trinité) et la route actuelle qui conduit de Târnovo à Elena et Şumen.

¹⁴ Ces personnes jouissaient d'un régime de dégrèvement, raison pour laquelle l'enregistrement fiscal les immatriculait à part dans les registres.

¹⁵ Vers le milieu du XVII^e s., nous trouvons des indications sur l'existence de ce quartier, dans le registre d'imposition de l'orge „İştira“ (fonds 179, dos. inv. 25, f. 1a).

Selon les données fournies par T. Nikolov, le quartier s'appelait „Isa hodža Kassap Ahmed“ et s'étendait depuis la rue actuelle „Čitališna“ à l'ouest jusqu'à la rue actuelle „Maxim Rajkovič“.

d'un berat" y sont au nombre de quatre dont un expressément désigné comme boulanger et un autre comme „cuisinier de l'imaret" (il s'agit probablement du même imaret, mentionné dans le quartier précédemment décrit). Le nombre considérable de personnes du surnom d'Abdulah fait impression dans ce quartier. Les renseignements concernant la profession des habitants sont toujours aussi maigres. En dehors du boulanger déjà mentionné, un fils de pantoufflier et deux individus dont les pères sont bourrelliers, figurent au registre.

Un certain quartier situé autour de la mosquée près du medressé „Emir seid Halil kadi"¹⁶ figure aussi dans notre registre détaillé. Il compte 34 ménages, 5 célibataires et 2 „porteurs de berat" (dont un imam et un serviteur au zavié „Kavak"¹⁷). Pour la première fois nous trouvons ici une indication expresse de l'origine d'un des immatriculés: il est mentionné comme le „fils d'un Anatolien". Il y a peu de données sur la profession des habitants: l'un est le fils de quelque crieur public; un autre est fils d'un militaire, un serdar et un troisième est fils de bourrellier. Deux personnes figurant sur la liste, dont l'origine servile ne fait pas de doute: à côté de leurs noms, une note explicative dit qu'ils sont „des esclaves affranchis". Les registres détaillés des timars, vakif et autres, qui datent du XV^e siècle mentionnent souvent de pareils „esclaves affranchis" qu'on retrouve partout où il y a des vestiges de colonisation turque des terres nouvellement conquises dans les Balkans.¹⁸ Durant la période initiale de l'expansion ottomane dans la presqu'île balkanique, le pouvoir central transférait et établissait des prisonniers de guerre — esclaves — dans les plus importantes régions stratégiques et économiques. Ces immigrés y bénéficiaient d'un statut civil spécial.¹⁹ Peu à peu la nécessité d'une mise à profit plus rentable de leur travail imposa leur affranchissement qui les mettait sur un pied d'égalité avec les autres rayas. De cette manière, ces gens, le plus souvent d'origine non-musulmane étaient employés au service de la politique de colonisation du gouvernement ottoman.²⁰ Il est probable que, les premiers temps, ces „esclaves affranchis" mentionnés dans notre registre aient été

¹⁶ Ce même quartier est mentionné dans le registre détaillé, datant du XVI^e s., dont il a été déjà question. On y indique le vakif d'un certain mesçid sis dans ce quartier (OAK 217/8, f. 39a).

¹⁷ Dans l'inventaire du quartier Hâdârbey on mentionne le zavié „Kavak baba". Il est évident qu'il s'agit du même zavié désigné ici, appelé du nom d'un certain missionnaire religieux musulman qui en est le fondateur. Selon toute probabilité, ce zavié ou communauté religieuse musulmane était installé dans les locaux de l'ancienne église bulgare „Sv. 40 mâčenici" (des „Quarante saints martyrs") ou „Velikata lavra". Dans ses intéressantes notes sur les antiquités de Târnovo, publiées avant la libération de la Bulgarie (1878), Hristo Daskalov communique, que lors de la conquête turque, l'église a été convertie en mosquée (H. r. K. Daskalov, *Otkritija v drevnej stolice bolgarskoj Târnove*, Moskva, 1859, p. 10. Cf. arch. B. Ignatov, *Sto godini ot pârvoto proučvane na cârkvata „Sv. 40 mâčenici" v Târnovo*, Arheologia, IV, 1962, 2, p. 56). L'identité de „Kavak baba zavié" avec l'église bulgare „Sv. 40 mâčenici" est aussi confirmée par les renseignements recueillis par T. Nikolov.

¹⁸ Cf. surtout D/649, Tn 31/10, etc.

¹⁹ Ö. L. Barkan, *XV ve XVI ıncı asırlarda Osmanlı İmparatorluğunda toprak işçiliğinin organizasyonu şekilleri*, İstanbul Üniversitesi İktisat Fakültesi Mecmuası, c. I, pp. 29—74, 198—244, 397 sqq.; H. Inalcik, *Ottoman methods of conquest*, *Studia Islamica*, II.

²⁰ Cf. pour plus de détails sur ce sujet: B. Cvetkova, *Novi arhivni iztočnici za agrarnija režim*, p. 309.

en nombre plus considérable à Târnovo, à en juger d'après les renseignements d'un registre datant des années quatre-vingts du XV^e siècle.²¹ Là ils sont désignés et traités comme une communauté à part et les revenus de leurs obligations fiscales sont portés au compte du timar du sipahi Bali. Il se peut bien qu'ils aient bénéficié d'un statut fiscal différent de celui applicable au reste de la population, car ils étaient immatriculés à l'égal des mûsselem, feronniers et commerçants de Târnovo, dont on sait qu'ils bénéficiaient d'un certain dégrèvement fiscal.

Un fils de sipahi est inscrit séparément sur la liste du quartier de Târnovo „Emir seid Halil kadi“, que nous sommes en train d'examiner. Selon les règles de la législation ottomane, les fils de sipahis (sipahizade) faisaient partie de la catégorie privilégiée de leurs pères, sans pourtant jouir de leurs droits.²² A ce qu'il paraît, leur statut fiscal était exactement fixé, au début. Dans certaines localités ils étaient immatriculés à part, en raison de leur origine, probablement parce qu'ils bénéficiaient d'un régime fiscal différent de celui des autres rayas. Pour cette même raison, le seul „sipahizade“ du quartier près de mosquée du medressé Emir seid Halil kadi²³ est immatriculé séparément, de même qu'il en est des autres personnes bénéficiant de dégrèvements extraordinaires (dits ehl-i berat).

Le quartier „Hādār bey“²⁴ se distingue par le nombre remarquable de ses habitants „porteurs de berat“ qui son au nombre de dix. Parmi eux figurent : un hatib de la mosquée de Firuz bey (sans doute la même mosquée, érigée par ledit dignitaire ottoman sur la colline de Carevec), un cheih de l'imaret „Firuz bey“²⁵, un imam du mesçid „İldirim han“²⁶, un imam du marché (bazar) de commerce et un autre imam sans indication de son poste de service, un nazir (inspecteur) et un cuisinier du zavié „Kavak baba“, un chanteur de la mosquée „Emir“²⁷, enfin deux müezins, dont l'un est en service au bazar, selon une annotation du texte. Parmi les „porteurs d'un berat“, il y a un vieillard turc, infirme. Ce quartier compte 13 ménages et 13 célibataires.

²¹ OAK 45/29, f. 5b.

²² M. Arif, Kanunname-i Ali Osman. TOEM, 19, No 13. Cf. H. Inalcik, Osmanlılar'da rayyet rûsumu, Belleten, c. XXIII, 1959, No 92, p. 596.

²³ Dans un registre datant du milieu du XVI^e s. (OAK 218/8, f. 37b) il est fait mention d'un vakif du mesçid „Emir kadi“, dans un quartier dont le nom n'est pas expressément cité. Peut-être s'agit-il du quartier d'Emir seid Halil Kadi, mentionné ci-dessus.

²⁴ Vers le milieu du XVI^e s., un vakif de mesçid est immatriculé dans le même quartier „Hādār bey“, dans un registre OAK 217/8. Ce quartier a été conservé par la suite, parce que, vers le milieu du XVII^e s., il est mentionné dans le registre affecté à la levée d'une livraison d'orge (cf. Târnovo, fonds 179, doc. inv. 25, f. 1a). D'après les renseignements recueillis par T. Nikolov, ce quartier se situait au sud du Gymnase de garçons actuel, commençant vers la rue „P. Bogdan“ pour finir près du bain public actuel.

²⁵ L'entretien de cet imaret était assuré entre autres par les revenus provenant des villages des environs de Târnovo: Pavlikjan (actuellement Pavlikeni), Mihaliče-i Büzürk, Mihaliče-Küçük (act. Mihalci), Omur bey (Stambolovo) et Murad bey (Bjala čerkva), villages dont Firuz bey fit des vakifs affectés à cet imaret (cf. p. ex. OAK 217/8, f. 2b—7a) ; Ö. L. Barkan, İslâm-Türk Mülkiyet hukuku tatbikatının Osmanlı İmparatorluğunda aldığı şekilleri, III, İÜHFM, 1942, p. 936. Cf. B. Vetrova, Novi arhivni iztočnici, p. 303.

²⁶ De toute évidence ce mesçid a été élevé en l'honneur du conquérant de Târnovo, Bajazet I, connu sous le surnom d'„İldirim“.

²⁷ Pour le moment il n'est pas possible d'en préciser l'emplacement.

La liste des habitants témoigne aussi de quelques liens de parenté. Elle mentionne sept individus du surnom d'Abdulah.

Un quartier turc, constitué sur les ruines médiévales des palais bulgares à Carevec, a été immatriculé par le teneur du registre sous le nom de „Mosquée dans la forteresse de Tărnovo“. Il s'agit du quartier sis auprès de la mosquée de Firuz bey. La garnison de la forteresse, garde armée de la ville de Tărnovo, résidait à ce qu'il paraît dans cet endroit. D'autres immigrants turcs s'établirent autour de la mosquée de Firuz bey et des quartiers de la garnison et formèrent ainsi un quartier séparé.²⁸ Parmi ces immigrants turcs la liste fait mention de deux „porteurs de berats“ : un imam et un müezin auprès de la mosquée de Firuz bey. Les ménages sont trois, les célibataires, deux. Les combattants ou soldats de la garnison et leurs fils, qui faisaient office de corps de réserve à pourvoir l'effectif de la garde de la forteresse, sont immatriculés à part et figurent sur le registre comme un quartier séparé, sous le nom de „Quartier de la mosquée près des remparts de la ville fortifiée de Tărnovo“. Les soldats constituent 35 hanés ou foyers. Leurs fils étaient au nombre de 14. En tête de la liste des membres de la garnison figure le nom de leur chef, Süleyman, fils de Mehmed, commandant ou dizdar de la forteresse.

Une note figurant dans le registre caractérise le statut fiscal de la garnison de la forteresse : „Par un ordre impérial, y est-il dit, émanant de feu le sultan Mehmet han, que sa sépulture lui soit parfumée, et statuant que le quartier mentionné soit exempté de tous les avariz-i divanye.²⁹ Il est fait mention dans l'ancien registre que ces gens ont conquis la forteresse et s'acquittent de leur service dans la forteresse. Le nouveau registre procédant en conformité de l'ancienne décision, exempte ces gens, comme auparavant, de l'avariz-i divanye. Présentement, lors du rapport ayant pour objet la mise en vigueur du nouveau registre, l'ancien état de choses a été confirmé et inscrit au registre du sultan.“

Cette note met en évidence que le statut spécial des soldats composant la garnison de la forteresse de Tărnovo a été sanctionné à une époque antérieure et ce, par un ordre exprès du sultan Mehmed. Il serait difficile de préciser duquel des deux sultans ayant porté le nom de Mehmed au XV^e siècle il s'agit en l'occurrence. Peut-être s'agit-il plutôt de Mehmed I^{er}, car il n'est guère admissible qu'on ait attendu plus d'un demi-siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'avènement de Mehmed II, pour sanctionner les privilèges de la

²⁸ Déjà K. Škorpil a publié des données dont il appert qu'il y avait des maisons d'habitation turques à Carevec, qui furent démolies après la libération de la Bulgarie (cf. K. Škorpil, op. cit., p. 136). Les récentes fouilles archéologiques, faites par les soins du musée départemental de Tărnovo, confirment que Carevec était habité par des immigrants turcs. En effet, des restes d'habitations y ont été mises à découvert, constituant une partie du quartier turc qu'on savait avoir existé du temps de la domination turque, sur les versants méridional et occidental de la colline, et qui était l'un des plus anciens quartiers de la ville (cf. N. Angelov et J. Nikolaova, *Krepostni steni i krepostni săorāženija na srednovekovnata bălgarska stolica Tărnovo*, *Izvestija na Okraǒznija muzej Tărnovo*, Varna, 1962, p. 60).

²⁹ Impôts figurant dans la catégorie „extraordinaires“. Cf. pour plus de détails à ce sujet : B. Cvetkova, *Izvānredni danāci i dārǒavni povinnosti v bălgarskite zemi pod turska vlast*, Sofia, 1958.

garnison, octroyés en reconnaissance des services qu'elle a rendus lors de la conquête de Târnovo. Dans tout les cas il est hors de doute que, à la différence des rayas communs, les soldats de la forteresse étaient exemptés du lourd fardeau de l'avariz-i divanye. Il est également clair que ces dégrèvements, garantis par des ordonnances du sultan, étaient confirmés périodiquement, après avoir été établis en faveur des combattants qui avaient pris part à la conquête de l'ancienne capitale bulgare, à la fin du XIV^e siècle, car on ne saurait admettre que les soldats de la forteresse, immatriculés dans notre registre à la fin du XV^e siècle soient les conquérants de Târnovo en personne.

Un autre quartier peuplé de musulmans est enregistré sous le nom „Bali auprès de la même mosquée“, c'est-à-dire de la mosquée portant le nom de Bali. Ce quartier compte onze foyers (ménages) et cinq individus célibataires. La liste des habitants mentionne un imam, un fils de dizdar et cinq individus du surnom d'Abdulah. A part, dans le registre, sont immatriculés comme un quartier pour soi, les artisans qui vivaient dans leurs ateliers et leurs boutiques. La liste n'en mentionne qu'un bourrelier célibataire. Cette liste est une indication que tous les quartiers mentionnés dans notre registre ne désignent pas toujours des communautés d'habitants établies sur un territoire délimité. En l'occurrence, nous nous trouvons plutôt en présence d'un souci de l'enregistrement fiscal d'englober tous les habitants, même ceux qui ne demeurent pas dans les quartiers d'habitation déterminés, en vue de satisfaire aux fins de l'exploitation féodale. L'immatriculation du dit quartier avec son unique habitant est une indication que la plupart des artisans vivaient avec leurs familles dans les différents quartiers et pas dans leurs boutiques du quartier commercial.

Le quartier „Marna pole“ (évidemment le „Marno pole“ actuel), situé hors du cadre de la ville proprement dite de Târnovo, figure aussi au registre d'immatriculation. Ce quartier compte douze foyers musulmans et trois personnes célibataires. Parmi les musulmans figurent quatre individus, fils d'Abdulah. Par ailleurs le quartier de „Marna pole“ compte, à côté des immigrants turcs, trois ménages bulgares, ceux de Pârvul, d'Iliia et d'Ivan, tous les trois fils d'immigrants qui étaient sans doute venus récemment s'établir dans cette localité, au sein de la majorité musulmane de la colonie.

La population bulgare de Târnovo est également immatriculée par quartiers portant les noms de prêtres bulgares du lieu.^{29a} Selon toute probabilité les quartiers cadraient avec leurs paroisses, car tout porte à croire que ces quartiers n'avaient pas cette envergure territoriale et numérique, coutumière aux quartiers connus de la période postérieure. Ainsi par exemple, l'un de ces quartiers appelé „Dušan pope Stamat“ est immatriculé avec seize ménages et douze personnes célibataires. Au premier rang de ces ménages figure celui d'un prêtre, fils de Stamat. On relève les ménages de personnes qui sont des frères. Dans la liste figure aussi un habitant désigné par la profession de son père : fils d'apiculteur. Dans le quartier „Pope Kojo Ivan“, en tête de la liste figure le prêtre pope Kojo en personne. Ce quartier compte

^{29a} Les listes des habitants de quelques-uns de ces quartiers mentionnent par-ci par-là des noms grecs. Il serait pourtant risqué de vouloir déterminer sur ces seules indications l'appartenance nationale des individus portant ces noms.

vingt-sept foyers et les célibataires sont au nombre de douze. Nous trouvons parmi les habitants des frères, trois fils d'immigrés, un fils de prêtre, puis un certain „maître Vårbo“, artisan dont la profession n'est pas indiquée. Le quartier „Pope Ivan Kostandin“ comptait dix-huit foyers et huit personnes célibataires. Le premier foyer est celui du fils du prêtre dont le quartier porte le nom. Lui-même et encore une autre personne sont immatriculés comme prêtres. La liste mentionne aussi deux fils d'immigrés.

En tête de la liste des habitants du quartier „Pope Ivan Ligur“ figure de même le fils de ce prêtre qui a donné son nom au quartier. Ce fils est également prêtre. Dans la liste des vingt-quatre foyers et seize célibataires, nous ne trouvons qu'un seul „fils d'immigré“. Une autre personne est désignée comme fils de prêtre. Le quartier „Pope Kojo“ qui, selon une note du registre s'était séparé du quartier déjà mentionné „Pope Ivan Ligur“, comptait vingt et un foyers et six célibataires. En tête de la liste des habitants figure le pope Kojo en personne qui est le fils de pope Todoran. La liste mentionne plus loin encore un fils de prêtre et un artisan orfèvre.

Le quartier „Pope Bratan“ compte 25 foyers et neuf personnes célibataires. En tête de la liste des habitants figure le fils de pope Bratan, lui aussi prêtre. On y mentionne entre autres deux fils d'immigré et un fils d'orphelin. Le quartier „Pope Ivan Božidar“ comprend seize ménages et cinq célibataires, tous Bulgares. En tête de la liste des habitants figure le fils du prêtre du même nom, lui aussi prêtre. La liste mentionne encore deux autres fils de prêtres et un fils d'immigré.

Le dernier quartier bulgare qui porte le nom d'un certain „Pope Georgi“, ne figure qu'en partie dans le registre d'immatriculation; le nombre de foyers et de célibataires qu'il compte nous restera inconnu à cause des dernières feuilles du registre qui font défaut. La liste fragmentaire des habitants mentionne un fils de prêtre. On y trouve aussi quelques détails sur les occupations professionnelles des habitants: deux fils de bouchers, trois fils de forgerons et un fils de chaudronnier.

L'unique quartier bulgare de Târnovo qui, dans notre registre, n'est pas désigné sous le nom d'un prêtre est celui de „Koşakçi“ (28 foyers et 8 célibataires). Nous trouvons cependant sur la liste de ses habitants un fils de prêtre, un certain pope Manol et trois fils d'immigrés.

Tout porte à croire qu'une partie des quartiers bulgares figurant au registre (quatre sur neuf en tout) se sont constitués avant que le registre n'ait été encore dressé. La preuve nous en est fournie par le fait qu'à la tête des listes énumérant les habitants de chaque quartier figurent les fils des prêtres du nom desquels ces quartiers ont été désignés.

Quatre autres quartiers bulgares de Târnovo se sont organisés de toute évidence vers l'époque de leur immatriculation: ils comptent au nombre de leurs foyers les ménages des prêtres en personne, du nom desquels furent ensuite désignés les quartiers. Il est même nettement relevé que l'un de ces quartiers s'est constitué par sa séparation d'avec l'ancien quartier „Pope Ivan Ligur“.

L'analyse des listes des habitants comprises dans notre registre est significative sous bien des rapports. D'une part, elle nous révèle la physionomie de la colonie turque de Târnovo. Elle comprenait tout d'abord la garnison

de la forteresse, maintenue pour la sauvegarde des piliers du pouvoir ottoman dans l'ancienne capitale bulgare. A en juger par les données de notre registre, ces défenseurs osmanlis de Târnovo étaient peu nombreux : rien que 34 personnes en plus de 14 soldats de réserve. Leurs fonctions étaient transmises de père en fils, comme il appert des indications concernant les soldats dits „de réserve“, qui ne sont rien moins que les fils des membres de la garnison de la forteresse. En dehors de cette garnison, de simples immigrants osmanlis composaient la colonie turque de Târnovo. Une partie de ces immigrants étaient, comme nous venons de le voir, des serviteurs religieux du culte musulman : imams, müezins, hatibs, kiatibs, procureurs, nazirs, chantres, cuisiniers, etc. auprès de mosquées et d'imarets, surtout de l'imaret fondé par Firuz bey, ou auprès du zavié „Kavak“. Eux tous bénéficiaient d'un statut spécial, attesté par des berats respectifs. De même que les soldats de la garnison, ils bénéficiaient d'une série de dégrèvements. Par l'octroi de ces privilèges le pouvoir ottoman contribuait à l'affermissement des institutions religieuses dans les territoires nouvellement conquis, aux fins de faciliter l'œuvre de la propagande religieuse musulmane, principalement dans les points d'importance stratégique. Ces dégrèvements facilitaient d'autre part, aussi le processus de la colonisation ottomane, en encourageant l'établissement d'immigrants turcs dans les agglomérations bulgares nouvellement conquises.

A côté des serviteurs dans les établissements religieux musulmans nous trouvons au sein des colonies turques de Târnovo aussi des fils de sipahis, de même que les personnes dites „descendants du prophète“. Les renseignements sur les habitants musulmans relativement nombreux qui portent le surnom d'Abdulah sont très significatifs. Nous avons tout lieu de croire que parmi eux se trouvaient non seulement des personnes d'origine servile, anciens prisonniers de guerre non-musulmans, entraînés par les conquérants et installés comme immigrants dans les terres nouvellement conquises.³⁰ Il est très probable et admissible qu'il se trouve parmi eux des personnes de la population bulgare autochtone de Târnovo, nouvellement converties à l'islamisme. Cela va de soi que, à l'instar de ce qui se passait autre part et qui nous est confirmé par des renseignements irréfutables, de même à Târnovo, au temps de la conquête et immédiatement après, la consolidation de la domination ottomane était accompagnée d'une islamisation plus ou moins étendue.

Une circonstance qui mérite notre attention particulière, c'est que malgré les efforts du pouvoir ottoman de fortifier l'élément national turc à Târnovo dont la résistance aux conquérants avait été si acharnée, malgré la déportation d'une partie de la population de la ville, après sa soumission, les ottomans n'ont jamais pu s'y ménager une prépondérance numérique sur la population non-musulmane, comme ils l'ont fait dans d'autres villes. Dès la fin des années quatre-vingts du XV^e siècle, l'immatriculation officielle à Târnovo qui faisait alors partie du hass d'Iskender bey, sandjak bey (préfet

³⁰ Concernant ces méthodes de colonisation turque cf. O. L. Barkan, XV ve XVI inci asırlarda Osmanlı İmparatorluğunda toprak işçiliğinin organizasyonu şekilleri, İÜİFM, c. I, pp. 29—74, 198—244, 397 sqq.; H. İnalcık, Ottoman methods of conquest, p. 124.-v. reg. Document de la Sec. Or. Tn 31/10. Cf. aussi B. Cvetkova, Za poselišnja oblik na Târnovskija kraj prez XV—XVI v., Ikonomgeografski i etnografski sbornik v čest ne čl.-kor. Jordan Zahariev, Sofia, 1964, pp. 125—138.

du sandjak) de Nikopol, compte 132 foyers musulmans, dont 28 dans la forteresse composés sans doute par les soldats de la garnison, contre 372 foyers non-musulmans et 64 foyers de veuves.³¹ D'après des renseignements datant de la fin du XV^e siècle, la ville de Târnovo qui était déjà incorporée au hass du susdit Süleyman Hadim pacha, comptait déjà 206 foyers musulmans et 379 foyers non-musulmans, sans tenir compte des immigrants de Dubrovnik.³² En confrontant ces derniers chiffres avec ceux valables pour les années 80 du XV^e siècle on constate un très sensible accroissement des immigrants musulmans, qu'on pourrait expliquer par l'afflux d'immigrés turcs, mais plus probablement par la conversion à l'islam d'habitants autochtones. Notre registre, malheureusement incomplet, nous donne l'image suivante: 180 foyers et 115 célibataires musulmans, contre 178 foyers et 76 célibataires non-musulmans. La garnison de la forteresse semble avoir été renforcée, comptant au lieu de 28 membres, 34 soldats (les 14 soldats de réserve non compris).

Il ne faudrait pas passer sous silence la circonstance que parmi les habitants bulgares mentionnés dans notre registre, il s'en trouve relativement beaucoup de prêtres. Les quartiers sont constitués autour des prêtres et portent leurs noms. Tout ceci donne certaines indications d'un réveil national, d'autant plus que les quartiers bulgares de Târnovo ont de toute évidence été formés sur un principe religieux-national. Il est notoire que c'est au moyen de ces prêtres, qui sont en l'occurrence bulgares et non grecs, comme on aurait pu s'y attendre après la suppression de l'Eglise autocéphale bulgare, qu'était entretenue et transmise la tradition littéraire bulgare,³³ d'autant plus que l'appartenance religieuse à cette époque était d'une importance accentuée pour l'appartenance nationale. Le registre que nous venons d'analyser, jette quelque lumière sur le statut de la ville de Târnovo dans le cadre du système agraire ottoman pendant les dernières décades du XV^e siècle. Il n'y a pas de doute qu'à partir de 1478 jusqu'à la fin du siècle, la ville a été incorporée aux domaines dits hass des vizirs (ainsi qu'il a été déjà mentionné, d'abord au hass d'Iskender bey et ensuite à celui de Süleyman Hadim pacha). En l'absence d'indications sûres, il est difficile de dire si la ville de Târnovo a été incorporée à de pareils hass dès après sa prise. Dans un registre datant du commencement du dernier quartier du XV^e siècle, 31 ménages non-musulmans sont inscrits au rôle du timar d'un certain Bali, sipahi en service.³⁴ Le teneur du registre note expressément, qu'il s'agit ici de mé-

³¹ OAK 45/29, f. 3a.

³² M. T. Gökbiğlin, Kanunî sultan Süleyman devri başlarında..., p. 269, n. 66. Des citoyens de Dubrovnik visitaient Târnovo encore au XIV^e s. Il y a aussi d'autres données, puisées aux archives mêmes de l'ancienne république de Dubrovnik attestant la présence de citoyens de Dubrovnik à Târnovo (Archives de l'Etat de Dubrovnik — Testamenta notaria, v. 28, f. 79—81). Cf. I. v. S a k a z o v, Stopanskite vrázki meždu Dubrovnik i bălgarskite zemi prez 16 i 17 stoletija, Sofia, 1930, pp. 98—99.

³³ H. r. G a n d e v, Faktori na bălgarskoto vāzraždane, Sofia, 1943.

³⁴ D/649, p. 6. Ce renseignement est confirmé par une immatriculation dans l'autre registre, déjà mentionné ici, datant des années quatre-vingts du XV^e s. (OAK 45/29, f. 5b), où, annexés au timar de Bali, fils d'Osman, sont immatriculés 39 ménages (foyers) ordinaires et un foyer de veuve de mûselleem à Târnovo et quelques spécialistes-artisans (qui de toute évidence ont été employés aux réparations de la forteresse), ainsi que des foyers de mûselleem de la forteresse de Černovi (Červen). Le revenu des obligations fiscales de cette catégorie de contribuables envers le sipahi Bali se montait à 5081 akçe.

nages qui, autrefois jouissaient d'un statut plus spécial, qu'ils étaient exemptés de charges fiscales parce qu'une partie de ces ménages avaient été employés comme müsselim, alors que l'autre part composée de ferronniers et de bâtisseurs avaient contribué aux réparations et à l'entretien de la forteresse. Il paraît qu'après la prise de Târnovo, les conquérants eurent recours à leur méthode stratégique coutumière pour consolider leur domination initiale: de garantir des dégrèvements à quelques catégories de la population subjuguée, tout en la chargeant en même temps d'obligations plus spéciales envers l'Etat. Il est très significatif que des müsselim étaient recrutés dans les milieux de la population bulgare de Târnovo, pour compléter les contingents des corps auxiliaires dans l'armée ottomane. Plus tard, c'est-à-dire vers le dernier quart du XV^e siècle, le statut spécial de ces Bulgares de Târnovo fut aboli, ainsi qu'il appert des données dudit registre et ces Bulgares — ravalés à la condition du raya.

Il est difficile de dire si un certain nombre de ménages bulgares de Târnovo continuaient encore à être incorporés aux fiefs des sipahis à l'époque où, selon nos registres, toute la population de la ville était incorporée aux hass des hauts dignitaires ottomans. C'est pourquoi les données numériques concernant les ménages musulmans et non-musulmans de Târnovo effectés aux hass d'Iskender bey et de Süleyman Hadim pacha, selon les données dont nous disposons ici, ne sauraient être considérées comme absolument sûres en ce qui concerne la composition numérique et nationale de la population de Târnovo à cette époque.

Dans le domaine du système administratif ottoman l'ancienne capitale fut destinée à jouer un rôle secondaire. Aux registres officiels du cadastre ottoman elle figure jusqu'à la seconde moitié du XVI^e siècle dans la catégorie des villes de peu d'importance, dites kasaba.³⁵ Pendant le XV^e siècle la ville n'est que le centre d'un vilayet relevant du sandjak bey de Nikopol. Un registre réglant l'imposition du dżizie dans les domaines ottomans des Balkans mentionne expressément le vilayet de Târnovo.³⁶

Les renseignements sur la vie économique de l'ancienne capitale bulgare, ce centre florissant d'activité artisanale et commerciale jusqu'à l'époque de la conquête ottomane, sont encore plus pauvres. Des lambeaux de renseignements tirés des tout premiers registres, dont il s'agit ici, témoignent d'une diversité de professions artisanales exercées dans la ville. Il va sans dire que ces renseignements sont plutôt fortuits puisqu'il ne s'agit que de certaines indications sur le métier exercé par les habitants immatriculés ou par leurs pères. On y mentionne des métiers en connexion avec les besoins quotidiens de la population de s'habiller, de se nourrir, de se procurer de la vaisselle, des outils agricoles. Ainsi parmi les Turcs on note les métiers de cardeurs, pantouffliers, bouchers, boulangers, burreliers, alors que chez les Bulgares on trouve plutôt des ferronniers, des chaudronniers et un orfèvre. Le registre détaillé, nouvellement découvert, nous donne certaines indications sur le „marché de Târnovo“, sur des artisans demeurant dans leurs ateliers;

³⁵ Jusqu'à la seconde moitié du XVI^e s., Târnovo est toujours mentionné comme kasaba. Cf. Manuscrit de la Bibliothèque Nationale à Paris, Fonds Turc 85, f. 117a.

³⁶ OAK 214/5, f. 9a.

des données suggérant toujours l'existence de métiers formant un secteur distinct de la vie économique de la ville. Les ferronniers et bâtisseurs bulgares de Târnovo, comme nous l'avons déjà vu, étaient si indispensables au pouvoir ottoman, immédiatement après la conquête, que celui-là leur garantissait quelques dégrèvements.³⁷ On ne saurait admettre d'ailleurs que ces maigres renseignements puissent épuiser toute la diversité de l'activité artisanale de Târnovo, ainsi que la liste des personnes qui y étaient engagées.

Malgré la pénurie de renseignements immédiats et formels sur l'importance et le rôle de Târnovo comme centre commercial aux premiers temps de la domination ottomane, nous avons tout lieu de supposer que, vers la fin du XV^e siècle, après que la ville se fut rétablie des dévastations de la guerre, elle s'organisa en un centre d'échanges commerciaux d'une certaine ampleur dans cette région. A la lumière des ordonnances sur le règlement de l'activité commerciale à Târnovo, conservées depuis la seconde moitié du XVI^e siècle, la ville se dessine comme un centre commercial important,³⁸ au cours de la période subséquente, ce qui permet, jusqu'à un certain point, de tirer de ces documents certaines déductions rétrospectives. Le commerce déployé à Târnovo au cours du XVI^e siècle, dont le régime est réglé même par des ordonnances, ne saurait être que le prolongement d'une activité commerciale existante déjà au XV^e siècle. Une autre communication, datant des années quatre-vingts du XV^e siècle, confirme cette hypothèse. Dans un registre de cette époque, afférent au timar du sipahi Bali, déjà mentionné ci-dessus, sont inscrits les revenus d'impositions et de taxes versées par la corporation des commerçants de Târnovo.³⁹ Sans doute, ces commerçants n'étaient pas en petit nombre, pour que le teneur du registre ait cru devoir les immatriculer comme une „corporation“ (cemaat). Il y a tout lieu de croire que des commerçants de Dubrovnik participaient à l'activité commerciale de l'ancienne capitale bulgare, pendant le XV^e siècle.⁴⁰

Les renseignements tirés du registre de Târnovo, récemment découvert par nous, si maigres soient-ils, mais confrontés avec des données accessibles à présent d'autres sources ottomanes, jettent une certaine lumière sur la condition de la capitale médiévale bulgare dès après la conquête ottomane. Ces renseignements nous permettent d'affirmer que la colonisation turque de cette célèbre ville dont la soumission coûta pas mal d'efforts acharnés aux osmanlis, n'a jamais été considérable. Une grande partie des immigrants étrangers étaient, comme nous l'avons déjà dit, des employés et fonctionnaires du pouvoir, des serviteurs du culte musulman et des militaires de la garnison de la forteresse. La population non musulmane et plus particulière-

³⁷ Cf. à ce sujet : D. Angelov, *Po vâprosa za stopanskija oblik na bălgarskite zemi prez XV—XVI v.* (pour la plupart suivant des renseignements tirés de sources écrites), IPr, VII, 1951, fasc. 4—5, pp. 426—442.

³⁸ Bibliothèque Nationale à Paris, Fonds Turc 85, f. 117a. Voir aussi l'édition commentée de ces ordonnances chez B. Cvetkova, *Kăm vâprosa za pazarnite i pristaništni mita i taksi v njakoi bălgarski gradove prez XVI v.* *Izvestija na Instituta za istorija*, XIII, 1963, pp. 227—229.

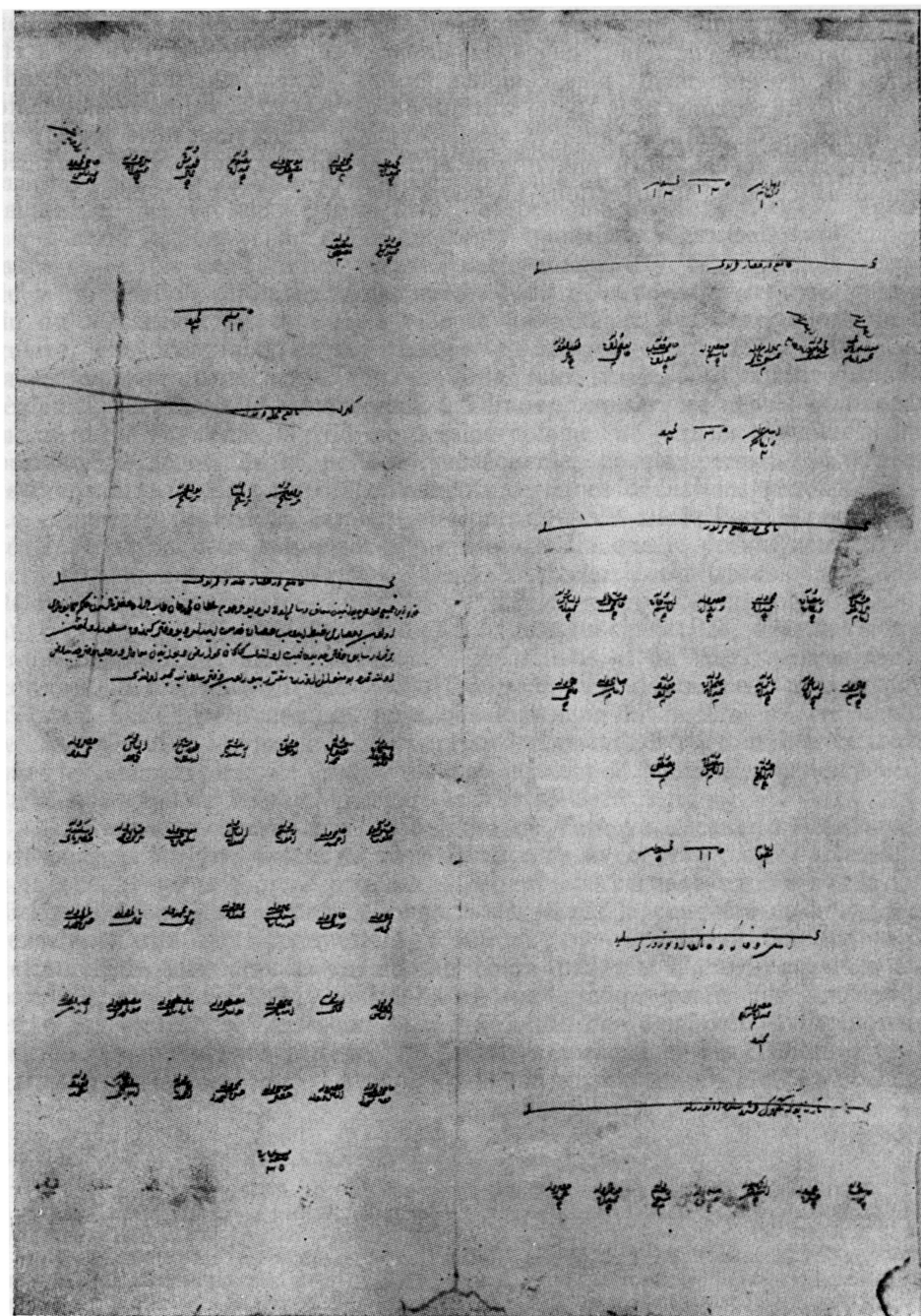
³⁹ OAK 45/29, f. 5b.

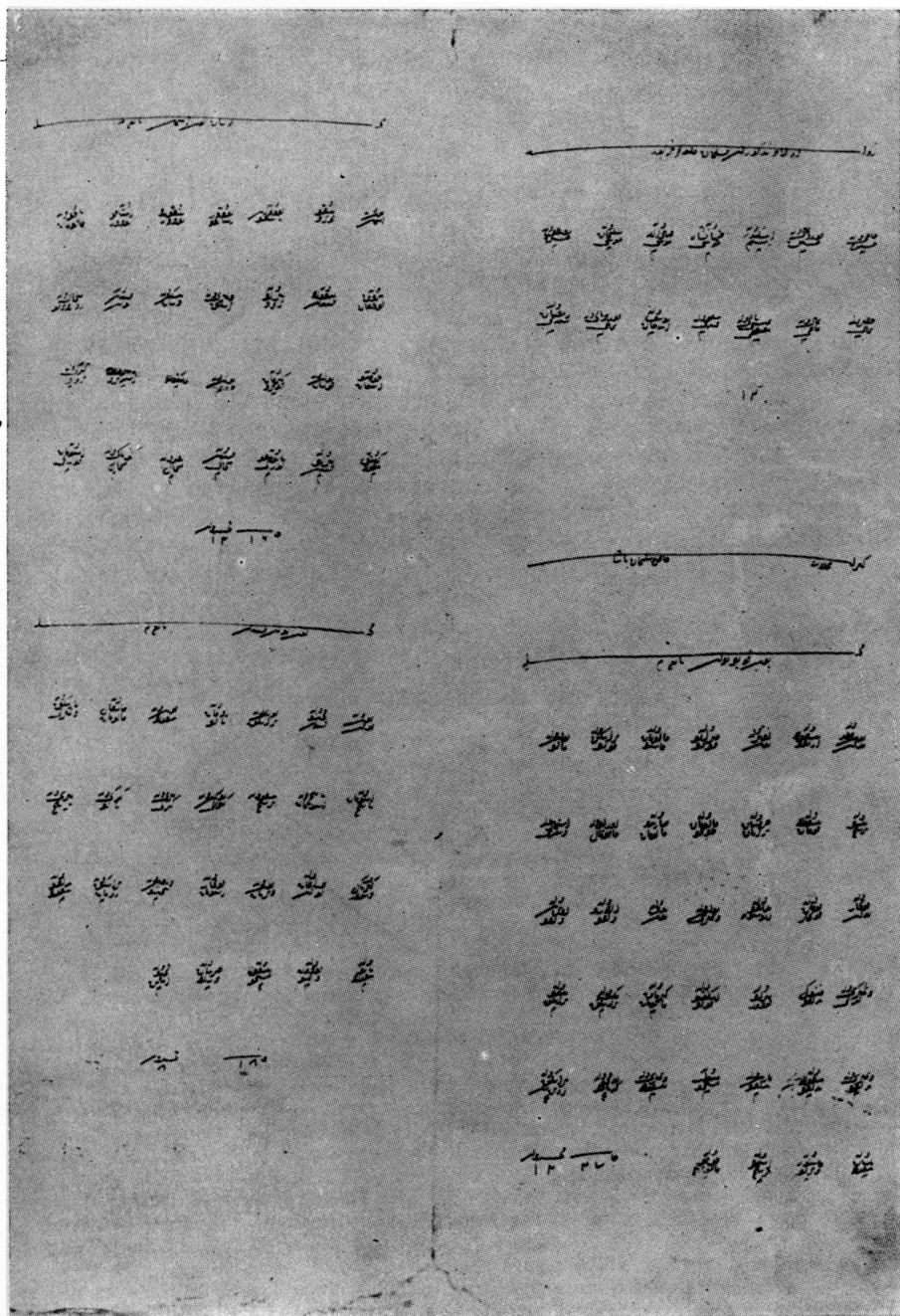
⁴⁰ Voir la notice n° 32.

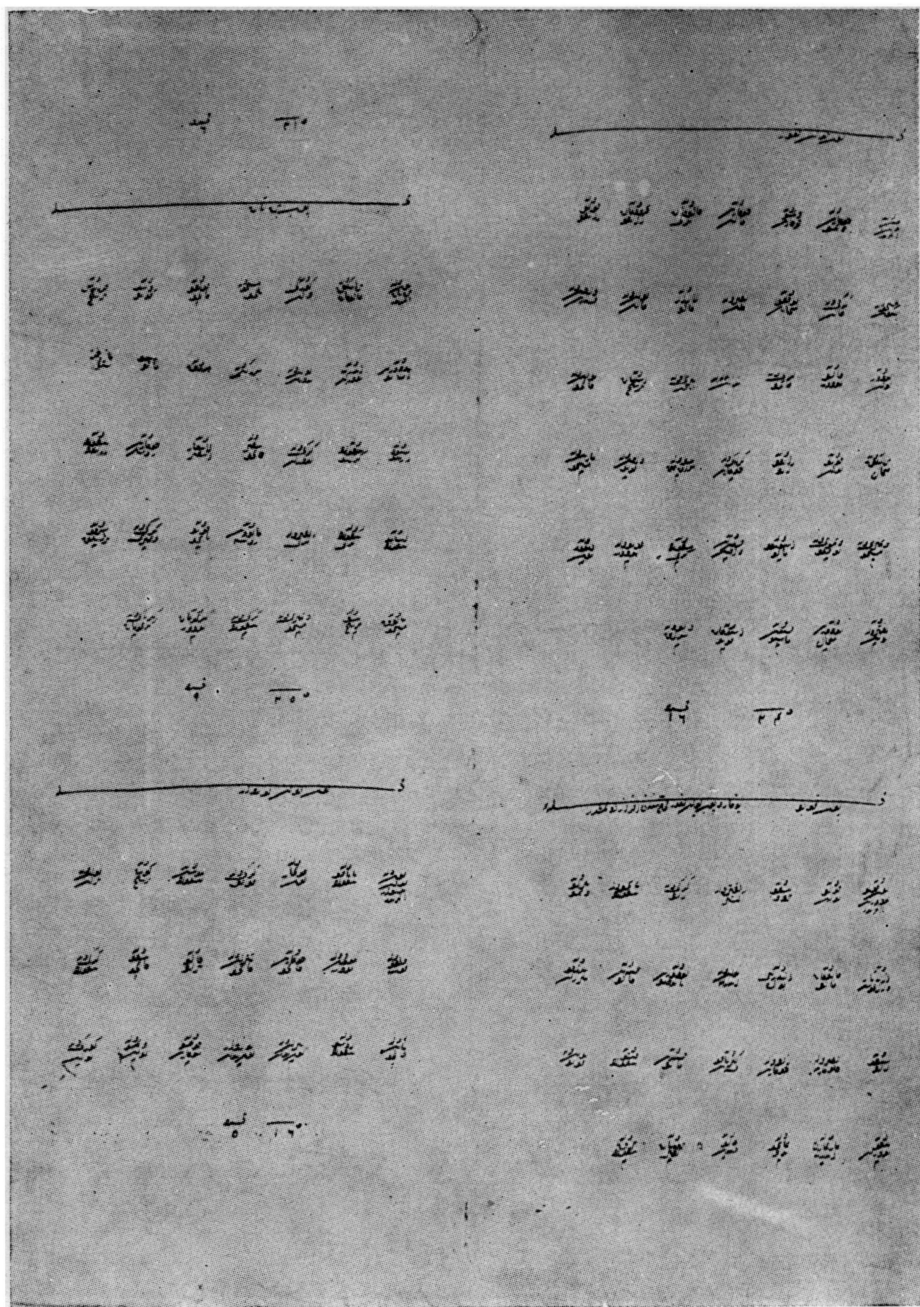
ment bulgare n'était pas numériquement moins nombreuse que celle des immigrants turcs, elle était même supérieure, au nombre des Turcs, à en croire les renseignements plus complets fournis par les registres de Constantinople. Cette circonstance, jointe aux données⁴¹ sur la vigilance nationale des Bulgares de Tărnovo au XV^e siècle, explique dans une forte mesure la conservation de cet esprit militant et épris de liberté, qui s'est manifesté dans deux célèbres insurrections au cours des XVI^e et XVII^e siècles.⁴²

⁴¹ Cf. notice n° 33.

⁴² Cf. V. N. Zlatarski, *Nova političeska i socialna istorija na Bălgarija i Balkanskija poluostrov*, Sofia, 1921, pp. 28—30, 45.







ЮЖНОСЛАВЯНСКИЙ ПОЛИТИЧЕСКИЙ ОПЫТ НА СЛУЖБЕ У РУССКИХ ИДЕОЛОГОВ XV В.

Я. Н. Шапов (Москва)

В изучении связей между южными и восточными славянами в последние десятилетия наблюдается значительное оживление. Болгарскими исследователями выпущен ряд работ по этой теме, среди которых книги и статьи Й. Иванова¹, И. Снегарова², Б. С. Ангелова³, П. Динекова⁴ и других. Советским историкам принадлежат работы по истории культурных связей как теоретического характера, так и по отдельным проблемам. Здесь надо назвать недавно изданные статьи М. Н. Сперанского⁵, работы М. Н. Тихомирова⁶, Д. С. Лихачева⁷, Н. К. Гудзия⁸, Л. А. Дмитриева⁹, Ю. К. Бегунова¹⁰ и других.

¹ Й. Иванов, Българското книжовно влияние в Русия при митрополит Киприан (1375—1406), Известия на Института за българска литература, София (далее ИИБЛ), кн. VI, 1958, стр. 25—79.

² И. Снегаров, Духовно-културни връзки между България и Русия през средните векове (X—XV), София, 1950. Его же, Културни и политически връзки между България и Русия през XVI—XVIII в., София, 1953. Его же, К истории культурных связей между Болгарией и Россией в конце XIV — начале XV вв. В сб.: Международные связи России до XVII в., М., 1961, стр. 257—277.

³ Б. Ангелов, Из историята на руското книжовно проникване у нас (XI—XIV в.), ИИБЛ, кн. III, 1955, стр. 37—65. Его же, Начален период на проникване на руската книга в България. Език и литература, год. X, кн. 1—2, София, 1955, стр. 118—125. Его же, Материали за проникване на руската книга в България до XIV в. Годишник на Българския библиографски институт за 1954, София, 1956. Его же, Из историята на руското културно влияние в България (XV—XVIII в.), Известия на Института за българска история, VI, София, 1956, стр. 291—325. Его же, Из старата българска, руска и сръбска литература, София, 1958. Его же, К вопросу о начале русско-болгарских литературных связей, Труды отдела древнерусской литературы Института русской литературы АН СССР (Далее ТОДРЛ), т. XIV, 1958, стр. 132—138.

⁴ П. Динеков, Из истории русско-болгарских литературных связей XVI—XVIII вв., ТОДРЛ, т. XIX, 1963, стр. 318—329.

⁵ М. Н. Сперанский, Из истории русско-славянских литературных связей, М., 1960.

⁶ М. Н. Тихомиров, Исторические связи русского народа с южными славянами с древнейших времен до половины XVII в., Славянский сборник, М., 1947.

⁷ Д. С. Лихачев, Культура Руси эпохи образования русского национального государства (кон. XIV — нач. XVI вв.), 1946. Его же, Некоторые задачи изучения второго южнославянского влияния в России, М., 1958 (далее Д. С. Лихачев).

⁸ Н. К. Гудзий, Литература Киевской Руси и древнейшие инославянские литературы, VI Международный съезд славистов. Доклады, М., 1958.

⁹ Л. А. Дмитриев, Роль и значение митрополита Киприана в истории древнерусской литературы (к русско-болгарским литературным связям), ТОДРЛ, т. XIX, 1963, стр. 215—254.

¹⁰ Ю. К. Бегунов, Болгарский писатель X в. Козма Пресвитер в русской письменности конца XV — начала XVI в. Там же, стр. 489—302.

Ценными исследованиями обогатили науку и историки других славянских и неславянских стран¹¹.

Однако, несмотря на такое большое внимание к теме, не все стороны южнославянскорусских связей изучены в одинаковой мере. Если истории связей и влияний в области языка и литературы, в частности в области графики, орфографии, стиля, в специальной литературе уже давно и традиционно уделялось значительное внимание, а в области живописи и архитектуры на это обращено внимание в последнее время, то другие связи остаются еще очень мало изученными. Я имею в виду взаимные связи и влияния в области политической идеологии, распространение опыта одних славянских государств среди других.

Одной из первоочередных задач изучения такой важной эпохи истории культуры славянства, как восточноевропейское предвозрождение, Д. С. Лихачев справедливо считает исследование объема южнославянского влияния, сферы его распространения на различные области культуры¹². Выйдя за пределы только истории литературных и языковых связей, мы сможем определить и другие образующие в этом значительном комплексе, проследить, как тесное общение литератур привело к проникновению вместе с памятниками письменности и тех политических идей, которые они содержали.

Для решения такой задачи необходимы конкретные исследования отдельных памятников, отдельных вопросов. Опыт исследования такого рода и предлагается ниже.

В русских рукописях сохранился интересный для истории политической идеологии, но малоизученный памятник, который можно назвать Сказанием о болгарской и сербской патриархиях.

На это сказание впервые обратили внимание Г. А. Розенкамф¹³⁻¹⁴, нашедший его в рукописных кормчих, а за ним археографы, описывавшие рукописи, содержащие памятник, А. Х. Востоков¹⁵ и А. В. Горский и К. И. Невоструев¹⁶, а в болгарской науке П. Р. Славейков¹⁷, издавший сказание в переработке XVII в. Эти первые сообщения и публикации памятника давали очень мало или ничего для его характеристики. Г. А. Розенкамф отметил, что „сею статью показывается установление Ахридской (Охридской) патриархии в 1340 г., на которое негодовали греки; вследствие чего вселенский константинопольский патриарх Иоанн Калека... подверг сербскую церковь анафеме, продолжавшейся 36 лет...“¹⁸. Справка

¹¹ В. Мошин, О периодизации русско-южнославянских литературных связей X—XV вв., ТОДРЛ, т. XIX, 1963, стр. 28—106.

¹² Д. С. Лихачев, стр. 64—65.

¹³⁻¹⁴ Г. А. Розенкамф, Обзорение кормчей книги в историческом виде, изд. 2, СПб., 1839, стр. 191—192.

¹⁵ А. Х. Востоков, Описание словенороссийских рукописей Румянцевского музея, СПб., 1842, стр. 279.

¹⁶ А. Горский и К. Невоструев, Описание славянских рукописей Московской Синодальной библиотеки, отд. II, кн. 3, М., 1868 (далее: А. Горский и К. Невоструев), стр. 648—649.

¹⁷ П. Р. Славейков, Български книжици, 1859, ч. II, юни, кн. II, стр. 375—376.

¹⁸ Г. А. Розенкамф, там же,

Г. А. Розенкампа повторена у А. Х. Востокова, который, сравнив Сказание в рукописи и в печатной кормчей, нашел, что „сия статья сочинена вероятно в том виде, как содержится в настоящем списке“¹⁹.

Вот краткое содержание Сказания:

Пророки, Христос и апостолы — это одна цепь просвещения. Последних сменили епископы и священники, поставленные „во всем градом и местом“. Папа в Риме был старшим из патриархов и возводился советом других четырех патриархов. Но Римский град „с иными многими месты и грады“ „отрясает благочестия“ под влиянием „врага человек“, который „троицу оставити научи, а четверобожие сотвори“. Поэтому патриарх Константинограда стал поставляться своими митрополитами с благословения только трех патриархов.

С распадом Греческого царства на части не стало возможным сноситься трем патриархам при необходимости поставить четвертого, поэтому патриарха стали поставлять митрополиты своей области. Константиноград ставил многих первостоятелей — в Трапизоне и Солуне, у болгар и сербов, у влахов и арбанасов (албанцев). Болгары, хотя и не входили в царство Греческое, но требовали митрополита оттуда как от первостепенных преемников благочестия. Греки же, „лукави суще“, не о благочестии заботились, а митрополиты, посылавшиеся из Константинограда, собрав имение, вскоре возвращались обратно. Видев это, царь болгарский счел возможным поставить со своими епископами в Тырнове патриарха, чем не нарушал благочестия, но боролся со сребролюбием греков. Это привело к расцвету Болгарии. Патриарх поставил многих митрополитов. В Тырнове просияли многие патриархи. Из них святой Феофилакт, толкователь евангелия, Иоанн и Евфимий и другие, чьи мощи доньше целы в Тырнове. Это доказательство того, что богу было угодно, чтобы болгары имели своего первостоятеля. К этому же (Болгарскому) царству прилежала и Охридская земля и далеко отстоящие места, которые разделили турки. И там, в Охриде, по благословию тырновского патриарха вплоть до настоящего времени своими епископами поставляется архиепископ.

Сербы приняли веру таким же образом. Король Неманя, впоследствии — Симеон, новый мироточец, узнал о новой вере из опроса иноков, пришедших с Афона, которые рассказали о вере и Христе. Его сын Савва, крестившись и постригшись на Святой горе, убеждает последовать своему примеру отца. Савва крестит свою страну, а сам в Константинограде поставляется архиепископом Сербии. После его смерти, однако, вновь по своему лукавому обычаю стали приходить митрополиты из Константинограда и, собирая имения, возвращались назад. Так было вплоть до короля Стефана, который, узнав о том, что в Болгарии поставлен свой патриарх, велел созвать собор, на котором епископы поставили патриарха Сербии, а сам Стефан был венчан патриархом в цари. Так и до сих пор продолжается и из этих патриархов также многие просияли.

И у грузин митрополит поставляется своими епископами таким же образом вплоть до настоящего времени. И не только там, но и во многих

¹⁹ А. Х. Востоков, Описание славенороссийских рукописей Румянцевского музея, СПб., 1842, стр. 279.

местах и землях. И не бывает от этого никакого негодования божьего, но всюду благочестие сияет.

Этим кончается сказание. Содержание его отражает действительные факты из истории южнославянских стран, хотя и не всегда точно. Болгарская Тырновская патриархия возникла при царе Иване Асене II в 1234 г. после его разрыва с Латинской империей и римской церковью без санкции патриарха²⁰, который признал новую кафедру в 1235 г. Христианство в Сербии утвердилось задолго до Саввы, в 860—870-ых годах, когда крестился княжеский род в Рашке²¹, поэтому утверждение Сказания о крещении Немани и Сербии благодаря Савве неверны. Их нет и в старшем житии Саввы, принадлежащем Доментиану²². Савва был поставлен в 1219 г. в Никее, а не в Константинополе, который находился тогда в руках крестоносцев. Сербская патриархия была основана в 1346 г., когда архиепископ Иоанникий без разрешения Константинополя был провозглашен патриархом, а затем короновал Стефана Душана царем.

Единственной известной мне научной работой, посвященной памятнику, является статья Боню Ст. Ангелова, который впервые полностью опубликовал Сказание и снабдил публикацию ценными наблюдениями²³. Эта работа заставляет обратить внимание на памятник, облегчает его изучение. В то же время анализ Сказания позволяет прийти к иным выводам о его происхождении.

Б. С. Ангелов высказал мнение, что памятник возник „по време, когато през годините на турско робство се е засилила враждата между българското и гръцкото духовенство. Тази борба се е появила като отпор срещу засилилата се гръцка агресия спрямо славянското население на Балканския полуостров. А гръцката агресия се обуславя от засилилото се влияние на цариградската патриаршия в живота на Турската империя, каквото вече съществувала през XVI в. Следователно твърде вероятно е разказът за възобновяването на българската и сръбската патриаршия да е бил написан през XVI в.“ „Авторът — пише далее Б. С. Ангелов, — ретроспективно е пренесъл своите чувства към гърците и в отношението на българския цар към тях, при когото станало възстановяването на патриаршията“²⁴.

Однако у нас нет оснований относить время создания изучаемого произведения на столь позднее время, как XVI в. Б. С. Ангелов, предлагая эту дату, руководствовался, очевидно, датой основного Новгородско-Софийского списка Сказания XVI в., как ее определил копиист XIX в., изготовитель списка, сохранившегося в архиве А. Шопова. Между тем,

²⁰ В. Н. Златарски, История на българската държава през средните векове, т. III (1187—1280), София, 1940, стр. 353—368.

²¹ И. Снегаров, Кратка история на съвременните православни църкви (българска, руска и сръбска), т. II, София, 1946, стр. 299, 310 (прим. 13), История Югославии в двух томах, т. I, М., 1963, стр. 63.

²² Живот светого Симеона и светого Саве. Написао Доментијан. Изд. Љ. Даничић, Београд, 1866, стр. 118—123.

²³ Б. С. Ангелов, Стари славянски текстове, V. Разказ за възстановяване на българската и сръбската патриаршия (далее: Б. С. Ангелов), ИИБЛ, кн. VI, 1958, стр. 259—269.

²⁴ Б. С. Ангелов, стр. 263.

старшие списки Сказания, Новгородско-Софийский и Вязниковский относятся еще к третьей четверти XV в., написаны на бумаге, употреблявшейся в 1454—1469 гг.²⁵ Таким образом, уже по этой формальной причине датировка сказания требует пересмотра.

Наиболее раннюю дату дает упоминание в Сказании турок, которые разделили страну („далече разстояния мѣстом туркомъ раздѣлшимъ ю“²⁶). Турецкие войска захватывали территорию славянских стран с середины XIV в., а в Болгарию вторглись незадолго до 1371 г., когда на реке Марице они нанесли поражение сербским феодалам²⁷. В 1382 г. пала София, в 1393 г. — Тырново и вместе с ним болгарская патриархия. Сербская держава пала в середине XV в., после взятия турками Смедерева в 1459 г. Вскоре была закрыта и сербская патриархия в Ипече. С 1466 г. Сербия входила в Охридскую архиепископию²⁸.

Другие данные яснее показывают, что автор Сказания работал после 1393 г. Об этом говорит прежде всего упоминание среди болгарских патриархов, мощи которых „доныне“ лежат в Тырнове, Евфимия. Он лишь в 1394 г. оставил патриархию и умер вскоре после этого года, но неизвестно когда, в ссылке. Как предполагает В. Киселков, Евфимий умер в Бачковском монастыре в 1401 или 1402 гг.²⁹ Лишь после, так сказать, гражданской смерти патриарха Евфимия, вызванной закрытием патриархии и высылкой патриарха, он мог быть поставлен в один ряд с покойными болгарскими деятелями церкви.

На время после 1393 г. указывает и особое внимание автора к Охридской архиепископии и отнесение именно к ней, а не к Тырновской патриархии свидетельства, что поставление главы церкви своими епископами там происходит вплоть до настоящего времени („и тако бываеъ даже и до нынѣ“). Охридская архиепископия после падения Тырновской патриархии не только сохранила свою независимость и систему поставления главы собором местных епископов, но и расширила свою епархию. В начале XV в. вопреки протестам Константинопольской патриархии она вернула себе области Видинскую и Софийскую, к середине XV в. — Угровлахийскую и Молдавию, а после уничтожения сербской Ипекской патриархии (около 1460 г.) — все ее епархии³⁰. Слова Сказания, что это

²⁵ См. филигранофический анализ рукописей в издании „Правда русская“, т. I, М.—Л, 1940, стр. 137—138.

²⁶ Б. С. Ангелов, стр. 267. Существует небольшая группа списков Сказания, где слова „туркомъ разделшимъ ю“ отсутствуют (Рум. 231 кон. XV в., Унд. 29 XVII в. и др.). Можно думать, что эта группа восходит к одному списку, где слова были опущены.

²⁷ История Болгарии, т. I, М., 1954, стр. 149—150.

²⁸ И. Снегаров, Кратка история, стр. 368.

²⁹ В. Киселков, Патриарх Евтимий, София, 1938, стр. 142; В. Киселков, разобравший ряд связанных со смертью Евфимия легенд, называет легенду о сохранении мощей в Тырнове, известную ему по нашему сказанию в печатной кормчей, русской легендой (там же, стр. 181).

³⁰ И. Снегаров, История на Охридската архиепископия—патриаршия от падането ѝ под турците до нейното унищожение (1394—1767), София, 1931, стр. 3—18. Его же, Кратка история, стр. 38. Об автокефалии Охридской архиепископии после завоевания турками пишут Е. Е. Голубинский, Краткие очерки истории православных церквей Болгарской, Сербской и Румынской или Молдо-валашской, М., 1871, стр. 129—131, 141—143, и И. Снегаров, История..., стр. 9—10.

поставление делается по благословию Тырновского патриарха („и абие тамо патриарха Терновского благословениемъ архиепископъ въ градъ Охридъ своими епискупы поставляется. И тако бываетъ даже и до нынѣ...“) показывают, что автор не знал или не признавал легенды об основании Охридской кафедры императором Юстинианом.

На вторую, позднюю временную грань — 1540-е годы — указывает, наряду с датой старших списков, также упоминание сербской патриархии как существующей во время рассказа автора. Сербская Печская (Ипекская) патриархия, как было сказано, пала около 1460 г.

Таким образом Сказание было создано в первой половине XV века. Где, кем и с какой целью оно составлялось?

Анализ языка Сказания, за который я благодарен Н. Б. Тихомирову, не дает возможности определить тот или иной извод, так как Сказание сохранилось в русских списках с чертами русской орфографии. Однако лексика памятника все же позволяет видеть в авторе его балканского жителя. Это слова „пиргъ“ (башня, в которой уединился Савва на Афоне, когда отец звал его домой) и „арбанасы“ (албанцы в перечне стран, связанных с Константинопольским патриархом). Слово пиргъ (греч. *πίργος*) редко в древнерусском языке. И. И. Срезневский указывает его употребление только в записках Игнатия о путешествии митрополита Пимена в Царьград и Иерусалим³¹. Оно известно в житии Саввы и ряде поздних сочинений, связанных с Афоном. Что касается „арбанасов“, то этот греческий термин известен в русских летописных сводах второй половины XV—XVI вв. в рассказах о взятии Константинополя турками 1453 г. и о балканских народах, рассказах, восходящих к сербскому хронографу³² и сменяет более ранний русский термин Алвания³³. Таким образом, слово „арбанасы“ также указывает на греческую и южнославянскую традицию, которой принадлежал автор. В Болгарии под г. Тырновым до настоящего времени существует село под названием Арбанасы, основанное в XV в. албанцами, выселенными с родины турками³⁴.

Сказание не могло принадлежать греку, на это указывает его антигреческая направленность. От XIV в., времени после признания Тырновской патриархии Константинополем, сохранилось несколько греческих сочинений, оспаривавших права болгарской патриархии³⁵.

Соединение в одном памятнике сведений о порядках в болгарской, сербской и грузинской церквях позволяет предположить в качестве места его создания один из славянских афонских монастырей. Особое внимание в Сказании к Афону при рассказе о Савве и крещении Сербии подтвер-

³¹ Православный палестинский сборник, вып. 12 (т. IV, вып. 3), СПб., 1887, стр. 27 (описание Афонских монастырей).

³² Полное собрание русских летописей (далее ПСРЛ), т. VIII, стр. 130, 132, 207; т. VI, стр. 232; Никоновская летопись, ПСРЛ, т. IX, стр. 17; т. X, стр. 200; т. XI, стр. 150; т. XII, стр. 6, 85, 202.

³³ ПСРЛ, т. I, стр. 2, 240; т. V, стр. 82; т. II, стр. 358; т. VII, стр. 261.

³⁴ Я. Николова, Т. Тунев, Тырново, София, 1956, стр. 44—45.

³⁵ С. Н. Палаузов, Грамота патриарха Каллиста как новый источник истории болгарской церкви, Известия Второго отделения имп. Академии наук, т. VII, СПб., 1858, лист 161, стб. 149—160. В. Н. Златарски, Един гръцки фалсификат, който се отнася към българската история, Byzantinoslavica, т. 2, vol. 2, Praha, 1930, pp. 231—258.

ждает такое предположение. На Афоне в XV в. существовали рядом болгарский монастырь Зограф, сербский Хиландар, грузинский Иверский³⁶, русский Пантелеимонов и греческие монастыри. В грамоте болгарского царя Иоанна Александра Зографскому монастырю 1342 г. хорошо отразилось соседство монастырей на Афоне, где „обрѣтают ся здания от въсѣкого рода и языка православнаго, еже суть прѣвѣе и изряднѣишее грѣци, блѣгаре, потом же срѣбѣе, русси, ивере...“³⁷. Знакомство автора Сказания с историей и положением в болгарской, сербской и грузинской церквях именно здесь, на Афоне, естественно, наблюдение им трагических событий на севере Балканского полуострова несколько со стороны может быть понятно³⁸.

Б. С. Ангелов обратил внимание на то, что автор Сказания не отметил имени болгарского царя, при котором была восстановлена Тырновская патриархия, из-за неосведомленности или сознательно поставил в ряд тырновских патриархов Феофилакта Охридского и какого-то Ивана, как он предполагает — Рыльского³⁹.

Что касается отнесения Феофилакта к тырновским патриархам, то это оказывается особенностью не одного нашего Сказания. В другом памятнике, Сказании об основании болгарского Зографского монастыря 1371 г., Феофилакт также назван патриархом тырновским⁴⁰. Возможно, что и в составлении нашего Сказания принимали участие монахи этого монастыря. В таком случае пристрастным отношением автора к Тырнову и его былому значению можно объяснить и другие ошибки Сказания, например его указание на сохранение в Тырнове мощей Евфимия. Как было упомянуто, патриарх вместе с другими знатными болгарскими был сослан „в Македонию“ (свидетельство Григория Цамблака), умер в изгнании и мощи его не сохранились^{41—42}.

Составленное на Афоне Сказание — это своеобразная историческая справка о том, как были созданы самостоятельные, противопоставленные прежней зависимости от Константинополя, церковные организации в славянских странах, о том, что порядок постановления главы церкви мест-

³⁶ Грузинский Иверский монастырь на Афоне существовал с конца X в. и хотя в середине XIV в. были попытки со стороны Константинопольского патриарха передать его грекам, оставался в руках грузин до XIX в. (А. Натроев, Иверский монастырь на Афоне, Тифлис, 1910, стр. 21, 254—257).

³⁷ И. И. Срезневский, Сведения и заметки о малоизвестных и неизвестных памятниках, т. [3], 81—90, СПб., 1879, № 81, стр. 24—25. То же; Й. Иванов, Български старини из Македония, 2 изд., София, 1931, стр. 588.

³⁸ Хорошее знание на Руси трагических событий в южнославянских странах показывает такое сообщение Троицкой летописи 1408 г.: „Того же лета (6901) Амуратов сын Челябий иже срацынски глаголется Амира... поиде ратию на болгарского царя и взя стольный град Тернов и царя их пленника створи и патриарха и мощи святых огнем пожже и церковь соборную иде же есть патриархия в мезгит преврати...“. М. Д. Приселков, Троицкая летопись. Реконструкция текста, М.—Л., 1950, стр. 442. Ср. в Никоновской летописи, ПСРЛ, т. XI, 1897, стр. 154.

³⁹ Б. С. Ангелов, стр. 264.

⁴⁰ Actes de l'Athos. IV. Actes de Zographou, publiés par W. Regel, E. Kurtz et B. Korablev, СПб., 1907, стр. 171 (№ V). На этот документ мне указал Б. Н. Флоря.

^{41—42} П. Сырку, Из истории исправления книг в Болгарии в XIV в., т. I, вып. I, СПб., 1898, стр. 587, 591.

ными епископами законен, распространен (см. сведения о Грузии), благочестив и приводит к расцвету страны и церкви.

Можно предположить, что эта справка отвечала каким-то устремлениям деятелей южнославянских церквей первой половины XV в. Что это могли быть за устремления?

После падения Тырновской патриархии спор о полноте ее власти, шедший в XIV в., не имел уже практической цели. Стремления к восстановлению болгарской церкви после перехода ряда ее епархий к Охридской архиепископии должны были отразиться в полемических выступлениях против этого, связывавшегося с древней юстиниановой кафедрой, церковного центра. Между тем в нашем Сказании мы не видим отзвука каких-либо требований или стремлений, направленных на восстановление патриархии. Автор, хотя и превозносит Тырново и его святыни, приемлет то реальное соотношение сил балканских церковных центров, какое существовало в первой половине XV в. — господство Охридской архиепископии над болгарскими землями и сербской патриархии над своими землями. Полемика Сказания направлена не в сторону восстановления старых порядков, опровержения новых или замены одних, неверных объяснений происшедших событий другими, более правильными. Ни один из этих вопросов не ставится в Сказании. Полемика его в другом, в обосновании поступков политических (и церковных) деятелей XIII—XIV вв. как правильных поступков, приведших к хорошим результатам. Составитель Сказания закрывает глаза на то, что немалое из того, что он восхваляет, уже не существует из-за турецкого нашествия на Балканы, он как бы стыдливо упоминает об этом нашествии, ибо его результаты опровергают концепцию автора о процветании стран, получивших свою церковную самостоятельность. Не новые события XV в. и связанные с ними вопросы стояли перед глазами автора Сказания, а прежний опыт XIII—XIV в., вопреки этим событиям, частично уничтожившим его результаты.

Таким образом, можно думать, что эта историческая справка преследовала интересы не столько Болгарии или Сербии, сколько другой страны, где оказались условия, в какой-то степени сходные с теми, которые пережили балканские страны и где опыт этих стран мог быть использован местными политиками.

На адрес справки — русские земли XV в. указывает археографическая традиция Сказания, а также использование его в борьбе Витовта за установление литовской митрополии в 1414—1415 годах.

Церковная политика Витовта определялась общей политической обстановкой в Литовском великом княжестве в начале XV в. после Кревской унии. Его действия отражали стремления литовских, украинских, белорусских феодалов, державшихся православной ориентации, которые боролись за сохранение своих позиций с привилегированными польскими и литовскими католическими феодалами, с одной стороны, и стремились расширить свои владения за счет русских земель Московского великого княжества, с другой. Ликвидация областных княжений, определенные успехи в централизации государства отразились как во взаимоотношениях с Польшей, так и во внешнеполитических делах. Городельский акт 1413 г. поставил литовских феодалов-католиков на один политический

уровень с польскими, чем значительно повысил удельный вес Литовского княжества в польско-литовском объединении. Победа объединенных войск Восточной Европы над Орденом в 1410 г. также способствовала этому процессу⁴⁴.

В феодальном государственном строе средневековой церкви, форма ее организации играли крупную политическую роль. В стремлении Витовта к организационному оформлению православной церкви в самостоятельную митрополию можно видеть отражение его политических целей дальнейшего укрепления международного положения княжества.

Создание православной митрополии на восточных землях объединенного польско-литовского государства должно было значительно повысить удельный вес Литовского княжества в объединении, помочь литовским феодалам добиться равных политических прав с польскими феодалами, а в дальнейшем способствовать ликвидации унии и отделению Литовского княжества от польской короны. Церковная политика Витовта была направлена не только против Польши, но и против Московского княжества. Организация митрополии в Литовском княжестве наносила значительный политический ущерб Московскому княжеству, которое объединяло русские земли, используя и власть митрополита и религиозные лозунги. Этим объясняется та активная отрицательная позиция, с которой была встречена церковная политика Витовта в Москве и Константинополе, в этом случае поддержавшем Фотия.

История поставления Витовтом с участием православных епископов Литовского княжества Григория Цамблака киевским митрополитом неоднократно изложена в работах по истории Литвы, церкви и междуславянских связей XV в.⁴⁵ Нет нужды повторять ее здесь. После неоднократных обращений и поездки Григория в Константинополь собравшийся четвертый раз собор в Новогродке 15 ноября 1415 г. объявил Григория Цамблака митрополитом „церкви Киевской и всей Руси“. Об этом объявляла грамота, обосновывавшая правильность такого поставления и принятая на, соборе.

Соборная грамота⁴⁶, как и окружное послание Витовта⁴⁷, обнаруживают определенную общность в своем идейном содержании с изучаемым Сказанием. Среди причин, вызвавших противопоставление Фотию другого митрополита, здесь указана та самая, которая, по мнению автора Сказания вызвала отказ от приема греческих константинопольских архиепископов

⁴⁴ Сущность политики Витовта и русско-литовских взаимоотношений прослежена в работах последних лет: Очерки истории СССР. Период феодализма, ч. 2, М., 1953, стр. 534—535; Л. В. Черепнин, Образование русского централизованного государства XIV—XV вв., М., 1960, стр. 715—772; И. Б. Греков, Очерки по истории международных отношений Восточной Европы XIV—XVI вв., М., 1963, стр. 79—118.

⁴⁵ А. И. Барбашев, Витовт. Последние 20 лет княжения, СПб., 1891, стр. 181—186; Е. Е. Голубинский, История русской церкви, т. 2, ч. I, М., 1906, стр. 358—383; А. И. Яцимирский, Григорий Цамблак, СПб., 1904; С. М. Соловьев, История России, т. IV; И. Снегаров, К истории культурных связей... стр. 271—273; И. Б. Греков, цит. соч., стр. 108—112.

⁴⁶ Русская историческая библиотека, т. VI, 1880 (далее РИБ), № 38, стр. 309—314; Акты, относящиеся к истории Западной России, т. I, СПб., 1846 (далее АЗР, т. I), № 24, стр. 33—35.

⁴⁷ АЗР, т. I, № 25, стр. 35—36.

Фотий, говорится в соборной грамоте, „ниже бо хотяше сѣдѣти у церкви, данной ему от бога и правити люди божия, яко же достоить митрополиту, но точию приходы церковныя собирая и живяше инде“⁴⁸. Послание Витовта вторит этим словам: „иконы честны, златом окованы и иная многацѣнная и всю честь церковную Киевскоѣ митрополю индѣ относили...“⁴⁹.

Защищая право поставления митрополита собором местных епископов, грамота ссылается на подобные случаи в истории Руси: „яко же и прежде нас сътвориша епископи, при великом князи Изяславе киевском поставиша митрополита по правилом“, а также у болгар и у сербов „яко же прежде нас крещении болгаре и нам сродници сътвориша, своими епископы поставише собѣ прѣвосвятителѣ. Также и сербскаго языка епискупи разсудивше, яко по правилом есть и по апостольскому уставу, сътвориша собѣ своими епископи прѣвосвятителѣ, и даже и доднесь есть, поспѣшствующу богу, прѣвосвятель в срьбской земли, имѣа многы епископы под собою. Также не толика есть срьбская земля, елика есть русская, яже есть в области господина великого князя Александра, прежде реченаго Витовта, но есть велми мала и землею и людьми. И что глаголем о болгарех или сербѣх? От святых апостол тако уставлено бысть“⁵⁰. В послании Витовта таких ссылок меньше: „Как же то усмотрѣвше болгаре и сербове учинили себѣ сами, своими епископы прѣвосвятителѣ и до сего дни дръжать так прѣвосвятителѣ съ многыми епископы, тако ж есмо и мы учинили...“⁵¹.

А. И. Яцимирский, не знавший нашего Сказания, предполагал в этой ссылке на южнославянский опыт „доказательство очевидного участия Цамблака, лучше других знавшего церковную практику у православных славян, сербов и может быть у румын“⁵², однако исследователи, знакомые с поздней обработкой Сказания, включенного в печатную кормчую 1653 г., уже отмечали зависимость текста грамоты от Сказания⁵³. Теперь мы знаем тот рукописный текст XV в., который был использован составителями соборной и окружной грамот. Мы можем также значительно сузить время составления Сказания, установив в качестве верхней грани 1415 г., использование его в Литовском великом княжестве.

Установление примерного времени и места составления Сказания, его направленности и использования на Руси позволяет высказать предположение о конкретных условиях, вызвавших его появление.

Обращает на себя внимание различие в составе доводов за правомочность местных соборов в Сказании и в грамоте. Сказание ограничивается лишь историческими справками о причинах поставления архиереев, не уделяя внимания канонической стороне дела, в нем совсем нет ссылок на Номоканон и апостольские правила, разрешающие такое поставление

⁴⁸ РИБ, т. VI, стб. 310—311.

⁴⁹ АЗР, стр. 36.

⁵⁰ РИБ, т. VI, стб. 312.

⁵¹ АЗР, I, стр. 37.

⁵² А. И. Яцимирский, Григорий Цамблак, СПб., 1904, стр. 180, примеч.

⁵³ Примечание А. С. Павлова к ссылке соборной грамоты на сербский опыт: „Имеется в виду известное сказание об учреждении сербского патриархата, напечатанное в начале кормчей“ (РИБ, т. VI, стб. 312).

В грамоте такие ссылки есть, ими начинается и ими кончается ряд доводов в пользу прав собора. В грамоте есть ссылка на свой собственный, древнерусский опыт поставления Климента Смолятича. В то же время в Сказании есть ссылки на опыт Грузии, который не использован в грамоте. Эти наблюдения позволяют заключить, что Сказание не было составлено на том же соборе 1415 г. или одним из его участников. Сказание было составлено в иных, отличных условиях и использовано членами собора в той мере, в какой оно удовлетворяло позиции этого собора. Это подтверждает наше предположение о составлении Сказания вне Руси, Сербии и Болгарии, например на Афоне.

Однако все же есть основания связывать возникновение Сказания с собором, если не территориально и, если можно так сказать, персонально, то по времени и цели. Сказание, возникшее до 1415 г., трактует только об одном, о том же, о чем трактует и соборная грамота 1415 г.; оно понятно только в связи с новой церковной политикой Витовта после 1412—1413 гг., после Городельского акта и поездок Фотия в 1411—1412 гг. в Литву, где его принимали и признавали. В 1414 г. он уже не был принят, но был изгнан и ограблен,⁵⁴ а у Витовта был другой кандидат — Григорий.

Такой характер Сказания позволяет предположить, что оно было составлено на Афоне по заказу епископов литовских земель в качестве исторической справки об опыте Болгарии и Сербии в установлении патриархий. Заказчики ее, как и автор, сознательно отворачивались от современных событий, связанных с этими патриархиями, от трагической судьбы Тырнова, завоевания славянских стран, усиления греческой автокефальной Охридской архиепископии и пр. Целью ее должен был быть рассказ о политических актах XIII—XIV вв. в православных славянских странах, их благотворности, возможности распространения опыта несмотря на эти события. Канонические правила, разрешающие поставление, были хорошо известны и в Киеве, и в Новгороде, поэтому подбор их не был заказан. Этим может быть объяснено такое странное явление, как игнорирование в Сказании важной и первостепенной для церковных правоведов канонической стороны вопроса. Не попал в афонское Сказание, естественно, и свой собственный опыт.

Основываясь на таком предположении, мы можем датировать Сказание временем подготовки и проведения соборов 1414—1415 годов, связанных с поставлением Цамблака.

Представляет интерес позиция московских церковных кругов относительно идей, которые проводило Сказание. Акты Новгородского собора 1415 г. встретили со стороны митрополита Фотия гневную отповедь и опровержение права поставления на месте и раздела митрополии бесчисленными ссылками на правила кормчей.⁵⁵ Московский летописный свод конца XV в., включив сообщение о Новгородском соборе 1415 г., очевидно, из соборной грамоты, объяснил решение собора угрозой со сто-

⁵⁴ И. Снегаров, К истории..., стр. 271; ПСРЛ, II, 353; III, 105; V, 259; VIII, 87; И. Б. Греков, Очерки..., стр. 109—110.

⁵⁵ РИБ, т. VI, № 39, стб. 315—356; № 41, стб. 361—365.

роны Витовта: „аще не поставите его (Цамблака), то эле умрете“. „И поставиша его, — продолжает московский сводчик, — ... не по правилам святых отецъ, не шля к Царюграду“⁵⁶.

В двух чинах поставления в епископы, относящихся к 1420-м гг., включена заповедь новопоставляемому „не хотети ми приимати иного митрополита, разве кого поставять из Царяграда, как есмы то изначала приали“⁵⁷. Очевидно, появление этой заповеди также надо связывать с актами собора 1415 г.

Однако само Сказание осталось неизвестным в Москве. После изгнания митрополита Исидора изменение международной обстановки и уния патриарха с папой поставили и московскую великокняжескую власть перед необходимостью посвятить нового митрополита собором местным епископов без благословения Константинополя. В послании великого князя Василия Васильевича константинопольскому патриарху Митрофану 1441 г. в качестве доводов в пользу такого постановления указаны „святые правила“ и древнерусские прецеденты: „понеже и преже сего, за нужу, поставление в Руси митрополита бывало“⁵⁸, а южнославянский опыт здесь в XV в. еще не был известен.

Вместе с тем Сказание о патриархиях сохранилось только в русских рукописях, в составе одной из обработок Кормчей книги, известной под названием Новгородско-Софийской редакции. Связь археографической традиции Сказания с этой кормчей весьма стойка: с одной стороны, Сказание является неременной составной частью этой редакции кормчей и входит во все ее списки; с другой стороны, вне этой кормчей, в рукописях другого состава она появляется лишь в позднее время, во второй половине XVI—XVII вв. и из этой кормчей.

Новгородско-Софийская редакция кормчей, известная более чем в 20 списках, не была предметом специального изучения. Исследователи касались ее лишь походя, в связи с анализом отдельных памятников, входивших в ее состав. Так, изучая состав кормчей, в который входит Новгородско-Софийский извод Русской правды, М. Н. Тихомиров обратил внимание на наименование ее в одном из новгородских списков XVI в. „новугородским правилом“⁵⁹ и проследил распространение ранних списков XV—XVI вв. этого типа в новгородских пределах.⁶⁰

Действительно, если мы отберем ранние списки XV—XVI вв., имеющие записи или другие свидетельства о переписке и бытовании их до XVIII в., то из 8 таких списков 5 окажутся связанными с Новгородом и его пределами⁶¹ и лишь 3 с другими областями.⁶² Кроме того известны

⁵⁶ ПСРЛ, т. XXV, стр. 242.

⁵⁷ РИБ, т. VI, № 52, стб. 454; ср. Е. Е. Голубинский, История, II, I, стр. 409.

⁵⁸ РИБ, т. VI, № 62, стб. 536.

⁵⁹ ГБЛ, Егоров, 472.

⁶⁰ М. Н. Тихомиров, Исследование о Русской Правде, М.—Л., 1941, стр. 139.

⁶¹ 1) Соф. 1173 третья четверть XV в. Новг. Соф. собора; 2) Егор. 472 конец XV — нач. XVI вв. („Новугородское правило“); 3) Солов. 476 Каз. 1519 перепис. в Новгороде; 4) Рогож. 257 1534 перепис. с кормчей Спасо-Каменого монастыря; 5) ИРЛИ Чуд., пост. 1961, № 2, XVI в., найдена на Чудском озере.

⁶² 1) Вязн. муз., третья четв. XV в. с записью XVII в. в Чухломе; 2) Ярославск. муз., вторая пол. XV в., хранилась в Ярославле в XVIII в.; 3) Овч. 151, в перв. пол. XVI в. переписана в Москве.

два так называемых Браиловских списка конца XVI — нач. XVII вв., в которых записи писцов по формуляру очень близки к Соловецкому Новгородскому списку 1519 г. В литературе принято считать, что записи Браиловских списков сделаны по образцу новгородской.⁶³ В этом случае мы получим еще два списка, показывающих распространение Новгородско-Софийской кормчей из Новгорода. Таким образом, у нас есть основания считать, что уже в XV в. эта редакция кормчей, включавшая Сказание о патриархиях, была распространена в Новгородской земле.

Однако у нас нет данных для суждений о времени и месте включения сказания в эту кормчую.

М. Н. Тихомиров в качестве предположения отнес возникновение Кормчей к концу XIV в. и связывал ее с Новгородской судебной реформой 1383 г.

Однако не все доводы в пользу такого приурочения подтверждаются в результате новейших исследований. Так новый анализ одной из статей кормчей — словаря „Речь жидовского языка“, принадлежащий Л. С. Ковтун, опроверг утверждение А. Х. Востокова, что слово „стригольник“ появляется лишь в Софийской кормчей. Оно есть еще в Синодальном списке 1280-х гг.⁶⁴ и не связано поэтому с псковскими и новгородскими событиями конца XIV в. Возникновение Сказания о патриархиях после 1393 г., как установлено выше, также не позволяет отнести включение его в кормчую в 1380-х годах.

Возможно, что Новгородско-Софийская кормчая складывалась постепенно и связана своим происхождением действительно с Новгородом. Сказание о патриархиях заняло в этой кормчей совсем необычное место. Обычно пополнения кормчих новыми статьями в практике XIII—XV вв. шло таким образом, что некоторые статьи вписывались внутрь кормчей, помещались рядом с памятниками, касающимися тех же вопросов, что и новые статьи. Большая же часть статей приписывалась в конце кормчей, составляя хронологические пласты, которые постепенно, в связи с новыми переработками, получали номера глав и входили в ее состав.

Сказание о патриархиях вставлено в начало кормчей, сразу после первого заглавия: „Книгы глаголемыя кормчия, рекше правило закону, греческим языком номос (номоканон)...“, и перед вторым: „Сия книги нарицаемая греческим языком номоканон сказуемая нашим языком законуправило“ и занимает в ней первые листы. Это было вызвано, очевидно, тем значением, которое придавал редактор включаемому памятнику.

Определив, что Сказание попало на Русь в 1414—1415 гг., мы тем самым сужаем время заключения его в Новгородско-Софийскую кормчую до второй и третьей четвертей XV в., 1420—1460-х годов, так как уже к 1460—1470-м годам можно отнести старшие списки кормчей.

На протяжении последних ста лет существования Новгородской боярской республики в пору значительного усиления Московского великого княжества и Литовского великого княжества при Витовте, новгородским политикам приходилось вести напряженную борьбу, чтобы отстоять свой

⁶³ Пр. I, стр. 147; М. Н. Тихомиров, Исследование..., стр. 139.

⁶⁴ Л. С. Ковтун, Русская лексикография эпохи средневековья, М.—Л., 1963, стр. 400, № 12 (издание Синодального списка).

политический строй, обширные земельные владения от этих двух могущественных государств, как и от натиска на западные новгородские земли Ордена. Развитие и усиление республиканских органов власти, наблюдаемое еще в конце XIV в., также сталкивалось с традицией власти Москвы, в борьбе с которой Новгород неоднократно поворачивался лицом к Литве. Из истории московско-новгородско-литовских отношений в области церкви мы знаем ряд фактов, когда новгородской архиепископ, отражая позицию крупных землевладельцев, в той или иной степени, на словах или на деле, отказывался от признания за московским митрополитом верховной церковной власти.

Новгородская владычная летопись так же, как и московская, включила краткое содержание литовской соборной грамоты 1415 г., но сделала это в спокойном тоне: „богу попушьшу, а князю Витовту Литовскому тако изволшу“, безо всяких попыток опровергнуть это решение.⁶⁵

Возможно, что появление в Новгородско-Софийской кормчей Сказания и связано с такими антипатиями местной церкви, хотя ставить какой-либо знак равенства между положением и тенденциями в Литве с ее восемью православными епископами, участвовавшими в соборе 1415 г., и Новгородом с его архиепископом ни в коем случае нельзя.

В 1385—1396 гг. между Москвой и Новгородом был длительный десятилетний конфликт в связи с принятием новгородским вечем решения о переходе к владыке с представителями городского управления суда верховной инстанции, который прежде принадлежал митрополиту. Этот акт отражал развитие и усиление республиканских органов Новгорода, но был отменен в результате военного поражения, нанесенного Москвой. Послы Новгорода сообщали константинопольскому патриарху Антонию в 1393 г., что новгородцы угрожали в случае отказа в удовлетворении их требований, как пишет Антоний, „сделаться латинянами“⁶⁶. Эти слова нужно понимать вероятно не буквально, а видеть в них угрозу отказаться от высшей юрисдикции константинопольского патриарха. Вспомним, что Тырновская и Печская патриархии тогда еще могли быть соперниками Константинополя.

Почти через сто лет после событий 1380-х гг., в конфликте Новгорода с Москвой 1470-х гг., приведшем к падению независимости Новгорода, сыграло определенную роль и руководство новгородской церкви. Одним из главных деятелей в Новгороде после смерти владыки Ионы в 1471 г. стал владычный ключник, оказавшийся ярым сторонником литовской партии, Пимен. Он требовал своего поставления в архиепископы Григорием, „еже ныне зовется в Киеве митрополитом“, говоря людям: „Хотя на Киев мя пошлете, и тамо аз на свое поставление еду“⁶⁷. Пимен в определенной степени влиял на владычную политику и при жизни Ионы, так как оставался в Новгороде во время отлучек последнего за него „на все дела“⁶⁸.

Оба эти факта показывают, что интерес новгородских владычных кругов к Сказанию, если и не может быть объяснен близостью к его

⁶⁵ Новгородская первая летопись старшего и младшего изводов, М.—Л., 1950, стр. 406; см. В. Т. Пашуто, Образование Литовского государства, М., 1959, стр. 48.

⁶⁶ РИБ, т. VI, сб. 256, 258.

⁶⁷ ПСРЛ, т. IV (новгородская IV летопись), стр. 503.

⁶⁸ ПСРЛ, т. XVI (Летопись Авраамки), стр. 223—224.

содержанию их положительной программы, то может найти причину в сходстве отрицательной программы отказа от политической и финансовой зависимости от традиционного церковного центра. Однако оба они вне того времени, к которому мы относим появление Сказания на Руси.

Пожалуй, наиболее подходящим временем для включения Сказания в новгородскую кормчую является время деятельности владыки Евфимия II, с 1429 по 1458 гг.

Исследователи истории летописания, литературы и искусства Новгорода середины XV в. характеризуют Евфимия как яркого врага великокняжеской власти, боровшегося за сохранение независимости боярской республики, ставленника литовской партии.⁶⁹ Стремясь поднять авторитет Новгорода и укрепить для борьбы с Москвой местный патриотизм, Евфимий развернул значительную идеологическую работу в самых различных областях: реформа летописания и закладывание основ для исторических и политических притязаний Новгорода⁷⁰, возвеличение тех страниц его истории, которые напоминали о его независимости от северо-восточных княжеств⁷¹, канонизация местных святых, создание легенд, освящение мощей⁷², строительство церквей в старых формах XII в.⁷³

Однако, характеризуя таким образом деятельность Евфимия⁷⁴, исследователи обращают внимание на то, что в какой-то степени, по объему работы, его деятельность в новгородском масштабе предвляла ту огромную идеологическую работу, которая через сто лет, уже в общерусском масштабе была осуществлена в Москве Макарием.⁷⁵ „Но при внешнем сходстве политики Евфимия с политикой Макария и, прибавим даже, при неоспоримом значении его деятельности для дальнейшего развития общерусской культуры, — пишет В. Н. Бернадский, — начинания Евфимия были глубоко проникнуты и отравлены духом реакционного новгородского сепаратизма“⁷⁶.

Это сходство и различие новгородской идеологии середины XV в. и московской середины XVI в. хорошо прослеживается и в дальнейшей истории Сказания на Руси. Во второй половине XVI в., когда дело шло к превращению фактической автокефалии русской церкви в самостоятельность ее *de jure*, Сказание о патриархиях появляется в Москве, в московской кормчей. Одна из поздних редакций кормчей, сохранившаяся в списках последней четверти XVI в., Годуновском, 1589—1598 гг., вложенном в Успенский собор „первопрестольнику... Иеву патриарху“ и Киево-печерском, последней трети века⁷⁷, включила в себя вместе с частями Новгородской Софийской кормчей и наше Сказание. Оно и здесь сохранило свое место в кормчей.

⁶⁹ Н. Н. Розов, Повесть о новгородском белом клобуке как памятник общерусской публицистики XV в., ТОДРЛ, т. IX, 1953, стр. 200.

⁷⁰ История русской литературы, т. II, ч. I, М.—Л., 1945, стр. 257.

⁷¹ История русской литературы в трех томах, т. I, М.—Л., 1958, стр. 171.

⁷² В. Н. Лазарев, Искусство Новгорода, М.—Л., 1947, стр. 134.

⁷³ М. К. Каргер, Новгород Великий, Л.—М., 1961, стр. 44.

⁷⁴ Евфимия могло познать со Сказанием его пребывание в принадлежавшем тогда Литве Смоленске, куда он приезжал в 1434 г. за поставлением у митрополита Герасима.

⁷⁵ В. Н. Бернадский, Новгород и Новгородская земля в XV в., М.—Л., 1961, стр. 243; История русской литературы, 1945, ч. II, ч. I, стр. 243.

⁷⁶ В. Н. Бернадский, цит. соч., стр. 243.

⁷⁷ ГИМ, Усп. 21 (1072) и БАН УССР, Киево-Печ. 80/102.

Сказание играло в Москве уже новую роль, переноса южнославянский опыт на службу идеологам русского централизованного государства XVI в.⁷⁸ В переработанном виде, но с сохранением основного содержания Сказание было включено патриархом Никоном в его печатную кормчую 1653 г. Однако история памятника в XVI—XVII вв. не входит в задачу данной статьи.

История Сказания на Руси, прежде всего применение его в церковной политике Литовского великого княжества, дает новый конкретный материал для изучения объема и направленности южнославянского влияния, на недостаток которого сетовал Д. С. Лихачев.

При изучении истории связей в области культуры главным образом обращается внимание на использование идей заимствованных памятников для выработки политической идеологии Московского княжества и Русского централизованного государства.

Сказание о южнославянских патриархиях позволяет говорить о многозначности политического влияния. Эта многозначность проявляется в использовании южнославянского политического опыта на Руси в XV в. не в интересах складывающегося Русского государства, а в интересах политических сил, противостоявших Московскому княжеству — Литовского великого княжества (1414—1415) и Новгородской боярской республики (середина XV в.).

Изменение политической обстановки в Восточной Европе, связанное с завершением процесса создания Русского централизованного государства, отразилось и в дальнейшей судьбе Сказания в России. В XVI в., в пору, предшествующую возникновению патриархии в Москве, Сказание из Новгородско-Софийской редакции кормчей переходит в новые московские обработки кормчей. В этих условиях Сказание играло, очевидно, уже другую роль, помогая московским политикам обосновать учреждение новой кафедры.

В результате изучения Сказания можно предположить существование не двух, а трех путей создания памятников политической мысли, использующих византийский и южнославянский политический опыт в XV—XVI вв. Первые два пути — создание памятников на Руси на византийских и южнославянских материалах и распространение на Руси готовых чужих памятников, переводных и оригинальных, известны. В работе приведены наблюдения в пользу существования третьего пути — создания по заказу русских идеологов и политиков за рубежом сочинений, использующих политический опыт южнославянских стран. Этот путь предполагает достаточно активную роль заказчиков подобных сочинений, с одной стороны, и весьма тесные и мобильные связи между Русью и балканскими центрами, в частности Афоном, с другой.

⁷⁸ К этому новому периоду в истории Сказания в России относится и включение его из кормчей в сборники, использованные Б. С. Ангеловым (см. цит. соч., стр. 261, 263). На заимствование из кормчей указывает окружение сказания в сборниках: в сборнике ГПБ Q. I. 1007 (Богданов № 83) XVII в.: Слово 89, Толкование о св. церкви; Слово 90. О патриарьсѣх...; (Слово 91) От моноканона истолкование...; Слово 92 Истолкование св. изображения веры и пр. (И. А. Бычков, Каталог собрания славяно-русских рукописей П. Д. Богданова, вып. I, СПб., 1894). В сборнике ГИМ, Син. 323, XVI в. рядом выписи о латинах из кормчей. На вторичность краткого текста Сказания в этом Сборнике, лишенного справки о болгарской патриархии и начинающегося словами: „Серби же сицевым образом...“, по сравнению с полным в кормчей указывают сохранившиеся следы связи этой части с предшествующей болгарской: „серби же“, „по своему яко же[е] рехом обычаю лукавому“ /А. Горский и К. Невоструев, стр. 648 (л. 150).

II. Communications scientifiques et publications

QUELQUES MOTS DE PLUS À PROPOS DU ΤÓPNA, ΦΡΑΤΡΕ DE THÉOPHYLACTE ET DE THÉOPHANE „ΤÓPNA, ΤÓPNA, ΦΡΑΤΡΕ...“

P. Nasturel

Ces mots si simples de prime abord, mais si compliqués pour et par les savants, ont fait couler beaucoup d'encre. Qu'on nous permette donc d'exposer ici notre façon d'envisager la question.

On le sait, le récit de guerres avaro-byzantines sous le règne de l'empereur Maurice¹, tel que nous l'ont laissé Théophylacte Simokatta et, dans une nouvelle rédaction, Théophane le Confesseur, renferme, à propos d'un événement insignifiant en soi — une peur panique dans les rangs d'une colonne byzantine démoralisée qui partait à l'attaque — un détail linguistique lourd de conséquences historiques.

Alors que les Byzantins faisaient nuitamment et, répétons-le, sans grand entrain, une marche forcée pour tomber à l'improviste sur le camp des Avars, il arriva que le chargement d'un mulet se mit à glisser du dos de l'animal. Son maître ne s'en aperçut pas. Mais ses compagnons s'en rendant compte l'appelèrent — *τόρνα, τόρνα* selon Théophylacte; *τόρνα, τόρνα, φράτρε*, selon Théophane — pour redresser le fardeau. Quand leur cri retentit, les soldats l'entendant crurent à un ordre tout soudain de battre en retraite et, se répétant ce mot malencontreux d'homme à homme, ils rebroussèrent chemin et décampèrent en hurlant à pleins poumons: *τόρνα, τόρνα* (demi tour!).²

Le trouble causé par ce mulet non content de déranger les plans du commandement byzantin s'est communiqué depuis le siècle dernier à bon nombre de savants-européens des plus sérieux!...

L'événement que nous venons de résumer semble dater de 586. Il se déroula quelque part dans les Balkans, plus précisément en Thrace, dans la région des *Καλβομούντες*³. Théophylacte a écrit sa chronique entre 611 et 641. C'est-à-dire qu'il a pu disposer de sources plutôt bien informées.

Pour ne pas surcharger cette note, qui n'est qu'un rappel en français d'un article plus ample que nous avons fait paraître en roumain en 1956 et qui, de ce fait est, il faut bien l'avouer, plutôt inaccessible aux spécialistes étrangers⁴, nous insisterons sur le texte de Théophylacte seulement, sur son

¹ Vue d'ensemble dans L. Hauptmann, Les rapports des Byzantins avec les Slaves et les Avars pendant la seconde moitié du VI^e siècle, dans *Byzantion*, IV, 1927—1928, pp. 137—170.

² Theophylacti Simocattae historiae (éd. C. de Boor), Lipsiae, 1887, pp. 99—101.

³ Nous adoptons la correction proposée par V. Beševliev, Zwei Randnotizen zu Theophylaktos Simokattes, dans *Byzantinische Zeitschrift* 43—2, 1950, p. 258 (au lieu de *καλβομόντες*).

⁴ P. Ș. Năsturel, Torna, torna, fratre, O probleme de istoriă, și de linguistica, dans *Studii și cercetări de istorie veche*, VII, nr. 1—2, Bucarest, 1956, pp. 179—188.

τόρνα, τόρνα. Le mot *φράτρε* ou *φράτερ* ne se lisant que dans les manuscrits de Théophane.

On a diversement interprété les mots *τόρνα*, *τόρνα*.

Certains savants y ont vu et y voient un terme de commandement. Le mot figure bien en effet parmi les formules latines en usage dans l'armée byzantine, héritière des légions de l'ancienne Rome. Il y a le sens de „demi-tour, arrière“⁵.

D'autres érudits en revanche, et ce sont en général des Roumains, estiment qu'il s'agit en l'espèce d'un vestige de la langue de la population romane des Balkans et de dire qu'il y a là un témoignage, le plus ancien du roumain primitif, il n'y a qu'un pas. Et ils l'ont fait. La signification du terme pour eux est celle de „retourne, reviens“⁶.

A qui donner raison ?

Paradoxalement en apparence nous répondrons : à Théophylacte lui-même !

C'est lui en effet (mais à condition de le lire en grec et non en traduction comme semblent l'avoir fait bien des chercheurs) qui fournit la clef du mystère, si mystère il y a. Dans ces conditions il est très évident que :

1) les compagnons du muletier voulant attirer l'attention de ce dernier sur le bagage en péril de tomber à terre, l'appelèrent pour le faire revenir sur ses pas (*εἰς τουπίσω τραπέσθαι τὸν δεσπότην ἐκέλευον*).⁷

2) le mot qu'ils prononcèrent — *τόρνα*, *τόρνα* — retentit aux oreilles des soldats (qui n'avaient guère de cœur au ventre et appréhendaient une nouvelle rencontre avec l'ennemi) comme une expression qui leur était familière (*παρηχεῖται γὰρ τοῖς πολλοῖς ἡ φωνή*⁸). Et comme ce mot avait un sens proche du terme de commandement qu'ils connaissaient de par leur métier, ils crurent entendre l'ordre précipité de faire demi-tour. Ce qui était du reste leur désir intime ! (*καὶ παράσημον ἦν τὸ λεγόμενον καὶ φυγὴν ἐδόκει δηλοῦν*).⁹ D'où leur émotion, leur panique, leur débandade.

Théophylacte est donc catégorique : le mot prononcé par le camarade du muletier n'était pas tout à fait identique phonétiquement et sémantiquement (*παρηχεῖται* — *παράσημον*) à celui que les soldats crurent entendre. Alors qu'il signifiait dans la bouche des premiers „retourne, reviens en arrière“ (*εἰς τουπίσω τραπέσθαι*), les seconds l'interprétèrent automatiquement comme le signal de faire volte-face et de rebrousser chemin, en croyant que les Avars fondaient sur eux !

Le savants qui reconnaissent dans le mot *τόρνα* un vestige du latin parlé en Orient au VI^e siècle de notre ère ont indubitablement raison.¹⁰ Mais

⁵ Bibliographie dans M. Gyóni, Az állítólagos legregibb román nyelvmélek (dans angeblich älteste rumänische Sprachkunde) tirage à part de Egyetemes Philológiai Közlöny (Archivum Philologicum), 66, 1942, pp. 1—11 et et P. Ș. Nasturel, op. cit., p. 180, n. 5. Y ajouter maintenant Al. Rosetti, Despre torna, torna, fratre, dans Omagiu lui Constantin Daicoviciu, Bucarest, 1960, pp. 467—468, qui adopte la chose soutenue par nous en 1956 et la complète d'après Al. Philippide et H. Zilliacus.

⁶ Voir la note précédente.

⁷ Théophylacte, éd. cit., p. 100.

⁸ Ibidem.

⁹ Ibidem.

¹⁰ Telle est la position adoptée notamment par Thoumann, Șincai, Rösler, Jireček (au début), Hasdem, Xenopol, Iorga, Philippide, Vulpe, Popa-Lisseanu, Brătianu, C. C. Giurescu, Rosetti (depuis 1960). Les auteurs du récent traité Istoria României, I, Bucarest, 1960, p. 604, ne prennent pas position catégoriquement.

ceux qui y voient un terme de commandement romano-byzantin n'ont pas du tout tort non plus.¹¹ Tout dépend après tout du point de vue dont on considère les choses.

Autrement dit, le mot *τόγνα* appartenait bien à la langue des valets de l'armée — le *τοῦλδον*¹². Il avait même résonance ou presque (*παρηχέιται*) et pratiquement même signification (*παράσημον*) que dans le langage des camps. On a donc tout le droit de le considérer comme un témoignage de transition entre le latin proprement dit et le roman oriental qui donnera naissance par la suite à la langue roumaine.

Sous une forme un peu différente, l'incident du mulet est narré aussi par Théophane. Son récit toutefois renferme deux variantes: *βετόγνα* et *φράτρε* ou *φράτερ* selon les manuscrits. Le préfixe ajouté au verbe doit être le résultat d'une note marginale due à un lecteur qui savait le latin ou quelque langue romane d'Occident comme nous l'avons déjà montré en 1956. Quant à *φράτρε* ou *φράτερ* qui n'apparaît pas chez Théophylacte mais seulement chez Théophane (lequel ne semble pas avoir utilisé directement l'ouvrage de son devancier), il peut provenir d'une autre source. S'il faut choisir entre ces deux variantes, le principe de la lectio difficilior nous fait préférer la première, l'autre n'étant après tout qu'une forme corrigée sur le latin. En outre l'ancienneté du Paris. Reg. 1711, plus grande que celle du Vatic. 978, plaide aussi en faveur de ce choix. On le sait, pour arriver au roumain fratre, de l'acc. latin *fratrem*, il faut admettre la forme intermédiaire *fratre* (attestée chez Théophane).¹³

Enfin, aux exemples fournis par d'autres chercheurs quant à la signification de *torna*, qu'on nous permette d'enrichir la liste à l'aide de deux autres que nous avons glanés dans deux vieux documents roumains du début du XVII^e siècle. C'est ainsi qu'un dignitaire de la petite ville de Cimpulung en Moldavie écrivait vers 1601 aux gens de la ville de Bistritsa (Transylvanie) que les Tatares qui étaient venus les jours précédents, avaient rebroussé chemin („*s-au turnat inapoi*“).¹⁴ La variante plus répandue *intors*, apparaît en 1612 sous la forme sans préfixe *toros* (i. e. *tors*=*intors*) dans un autre texte („*s-au toros la Camenitsa*“: ils sont retournés à Kamenitza).

Arrêtons-là la discussion.¹⁶

Nous avons cru bon cependant de rappeler cette question, l'une des plus épineuses, à tort peut-être, de celles posées par l'étude de la Romanité orientale dans les sources byzantines. L'entreprise assumée par M. Gyóni, trop prématurément arraché à la science, doit être continuée. Nous désirons en affronter toutes les difficultés et atteindre une partie des résultats escomptés. Sur ce chapitre la collaboration internationale, et plus particulièrement celle des érudits des pays du Sud-Est européen est absolument indispensable. Puisse la présente note en marquer le début!

¹¹ C'est l'opinion de Jireček (ultérieurement), Densuşiunu, Russo, Mutafčiev, Koliaş, Gyóni, V. Lot.

¹² L. Bréhier, Les institutions de l'Empire byzantin, Paris, 1949, p. 346, 356, 375—376, et D. Ş. Nasturel, op. cit., p. 185.

¹³ Theophanis chronographia (éd. C. de Boor), I, Lipsiae, 1883, pp. 257—258, et P. Ş. Nasturel, op. cit., pp. 182—184.

¹⁴ Collection de documents t. de Humlmuzaki, XV-2, p. 788 (n° 1622).

¹⁵ Ibidem, p. 857 (n° 1710).

¹⁶ Aux facsimilés du texte de Théophylacte et de Théophane publiés dans notre article déjà cité (planches I—IV), nous en ajoutons ici 3 autres encore, à savoir Théophylacte (Coislinianus 133), Théophane (Paris gr. 1711) et le passage de Théophane dans la traduction latine du Bibliothécaire Anastase (Vatic. lat. 826).

transiit chaganus concludit eum.
 Scindit itque populus et unusquisque ut
 uirer habebat pñemora fugiebat.
 Capiunt itaque quidam abarbaris. et in
 dicant ubi latet castus. et hoc capto
 exultabant et laetabant. Chaganus
 sanep meridiem iter agens contra
 thracē propere longosque muros
 accepit. At cōmentolus qui misilur
 emilitabat cū marano exiit. et p
 ueniens ad chaganū imperatum
 inuenit eo quod a uariū multitudo
 diffusae ēē p̄ thracē. Ex prima uigilia
 noctis propere aduersus illū ēē que
 profecto ascopus ingens patriam
 nisi uenit quidē falleret ei conatū.
 Uno quippe arum ante onus subierit
 quidā domino animantis exclamat
 onus erigere patriam uocedi con:
 Torna torna frater. et dominus qui
 dem multo uocē minime sentiebat.
 Sed populi hoc audito hostes imminere
 sibi existimantes in fugā conuersi sunt.
 Torna torna maximis uocib: exclaman
 tes. Chaganus autē ingens formidine
 indutus penitus fugiebat. Et uidebant
 barbari et romani inuicē fugere
 ne minē psequerentur. Præterea chaganus
 sup̄fuit auxib: ap̄ia ciuitatē obsedit
 in uenē quebus an urbi magnāqu

interficere nitebatur. Qui pecunias
 rogabat ei multas prebere suam sibi
 donaret. illi uero hanc ligatū urbi
 presentauer. At ipse querebat habitantes
 urbem ut emeretur. narrans quam se po
 prociuitate certauerit. Cuius quidā
 multitudinib: p̄suasi hoc minime
 faciendū. Quia ergo paruipens est
 bussa reppromittit chaganos se tradere
 ciuitatē et extormentorū instrumēto
 facto quodam eē nominant ciuitatē
 adoptare est. Diconter quod barbari
 argumentisū ingeniū. et alias plures
 urbes infortuitis redegerunt. et cū
 multa ciuitate reuersi sunt.

Audienter autē byzanti qd castus abar
 baris captiuus offertur sit. magnis con
 uitus contra mauriciū utebantur
 et hanc in manifesto blasphemis appo
 tebant. Per idem quoque tēpus hera
 dius. heraclius pater p̄fici aggressus est
 castrū quod et coepit. Similiter et theo
 dorū castrū mazaroy ambo quobai uer
 ueniunt. et castrū munitissimū ēē
 milos quidā sapphires nomine stimolas
 operatur et contra op̄ pagno lapidū
 hoc figns p̄os aditurum focit.
 Cū autē fortis ille ascendisset muni
 coronam uir p̄sa hunc expulit.
 Cadit ergo sapphires deorsum. et uisus quid
 eo

PARTICULARITÉS DANS LA CIRCULATION DES MONNAIES BYZANTINES DU VI—VII^e S. SUR LE LITTORAL OCCIDENTAL DE LA MER NOIRE

I. Jurukova

Dans les terres bulgares actuelles, naguère partie intégrante de l'Empire byzantin au VI—VII^e siècle, circulaient en masse les monnaies byzantines. Les trouvailles collectives datant du VII^e siècle — période d'incursions „barbares“ continuelles dans le territoire de l'Empire — sont particulièrement nombreuses. De ces invasions ont souffert surtout les terres situées au sud du Danube et c'est à juste titre que Procope¹ dans son „Histoire secrète“ compare ces terres à un désert scythique.

Nous savons que pendant les périodes difficiles et orageuses de l'histoire, le nombre des trésors monétaires s'accroît toujours lorsque la population se trouve devant une menace continue d'attaques ennemies — comme c'est le cas des terres au Sud du Danube au VI^e siècle.

Plus de 43 trouvailles collectives datant du VI^e siècle nous sont parvenues jusqu'à présent. Malheureusement une partie importante de ces trouvailles est dispersée et ne peut être utilisée comme source historique. Au reste, ce préjudice est d'autant plus grand que les monnaies byzantines en bronze portent à partir de 538 la date de leur frappe et que les trouvailles comprenant de pareilles monnaies se distinguent par leur exactitude chronologique. L'étude complète de ces trouvailles qui feront l'objet d'une recherche ultérieure pourrait nous dévoiler leur contenu, les limites chronologiques et leur diffusion géographique, ce qui de son côté permettra d'éclaircir certains problèmes de caractère historique et économique.

En donnant ici un bref aperçu des 43 trouvailles monétaires du VI^e siècle, il convient de souligner que les trouvailles les plus nombreuses sont celles qui contiennent les monnaies de Justinien I. S'il faut illustrer la circulation monétaire au VI^e siècle, il conviendrait de considérer comme point culminant précisément le règne de Justinien I après lequel les trouvailles commencent à diminuer progressivement sous Justin II, Tibère Constantin et Maurice Tibère pour disparaître complètement sous Phokas.

D'ailleurs dans ce schéma général des trouvailles on peut observer différentes particularités se rapportant à la circulation des monnaies dans différentes régions géographiques.

¹ Voir I v. Du j č e v, *Balkanskijat jugo-iztok prez pǎrvata polovina na VI vek, Belomorski pregled*, I, 1942, p. 238. En ce qui concerne les événements, cf. V. N. Zlatarski, *Istorijska na bălgarskata dǎržava prez srednite vekove*, I, 1, Sofia, 1938, p. 39 sq.

Nous pouvons mentionner à titre d'exemple la Bulgarie actuelle du Sud-Ouest dans laquelle les trouvailles monétaires cessent vers le milieu du VI^e siècle. Il en est de même de la région de Plovdiv. Les trouvailles monétaires les plus récentes du VI^e siècle découvertes à l'intérieur des terres bulgares, sont celles de Sadovec, arrondissement de Lukovit et de Reşelec, région de Plevén, qui comprennent des monnaies de presque tous les empereurs byzantins du VI^e siècle. Les cinq trouvailles de Sadovec seraient enfouies probablement vers la fin du VI^e siècle ou au début du VII^e siècle. Les monnaies les plus récentes sont celles de Maurice Tibère (582—602), lorsque la forteresse elle-même fut détruite par les envahisseurs.

Un peu plus différente est la trouvaille de Reselec — région de Plevén,² dans laquelle manquent les monnaies de Justinien I — les monnaies les plus anciennes sont celles de Justin II et les plus récentes — celles de Maurice Tibère. Ici aussi aurait existé une cité fortifiée médiévale, défendue vraisemblablement par une garnison byzantine et qui aurait été détruite comme Sadovec à la fin du VI^e siècle (la dernière monnaie de Maurice Tibère est de l'an XIII — 595—596).

Cette diminution progressive des trouvailles monétaires dans l'intérieur de terres bulgares actuelles s'explique avant tout par l'établissement graduel de Slaves et de Protobulgares qui finit en 681 par la formation de l'Etat slavo-bulgare. Dans certaines parties de la péninsule balkanique l'établissement des Slaves avait eu lieu plus tôt, dans d'autres — plus tard.³ Nous sommes en mesure d'affirmer avec certitude que jusqu'à la fin du VI^e s. le pouvoir byzantin se maintenait dans des cités forteresses stratégiques, telles que Sadovec et Reselec et des villes fortifiées, comme Serdika.⁴

Tandis que, comme nous l'avons relevé, la circulation monétaire au VI^e siècle à l'intérieur des terres bulgares se caractérise par la diminution progressive des trouvailles monétaires, due principalement à l'établissement des Slaves, la circulation monétaire sur le littoral occidental de la mer Noire au VI—VII^e siècle présente certaines particularités.

A l'étude de la limite chronologique de toutes les trouvailles monétaires du littoral bulgare de la mer Noire des VI—VII^e siècle nous pouvons relever deux étapes distinctes de leur enfouissement.

Ainsi quelques trouvailles datent du milieu du VI^e siècle. Telles sont celles Hadzi Sinalar de la région de Varna⁵ et de la ville de Varna⁶ comprenant

² Voir T. Gerasimov, *Säkrovišta ot moneti, namereni v Bălgarija*, IAI, t. XXVI, p. 264.

³ Voir V. Tăpkova-Zaimova, *Napadenija „varvarov“ na okrestnosti Soluni: Vizantijskij Vremennik*, t. XVI, 1959, p. 3 sq. Déjà pendant la première moitié du VI^e siècle, des masses slaves nomades s'établissaient progressivement dans les régions à l'intérieur de l'Empire et précisément dans les environs de Salonique — ville exerçant une grande force d'attraction.

⁴ Voir I. V. Venedikov, *Edin starohristijanski nadpis ot Serdika*; *Sbornik v čest na D. Dečev*, Sofia, 1958, p. 323 sq. — Inscription de l'époque de Tibère qui tout en nous renseignant sur les constructions à Sofia, montre que même pendant les plus grandes invasions dans les terres balkaniques au temps de Tibère Constantin, la vie dans les grands centres urbains exposés au péril n'était pas interrompue.

⁵ Voir N. Mušmov, *Kolektivni nahodki na moneti prez 1891—1914*, IBAD, t. IV, 1914, p. 275 (200 bronzovi moneti).

⁶ Voir T. Gerasimov, *Kolektivni nahodki na moneti 1934—1936*, IBAI, t. XI, p. 320 (306 bronzovi moneti).

des monnaies en bronze de Justin I et Justinien I. De la même période sont deux trésors, comportant des monnaies en or : Anhialo⁷ et Cenge (Asparuhovo), arrondissement de Provadija.⁸ L'enfouissement presque simultané de toutes ces trouvailles montre qu'au milieu du VI^e siècle la population du littoral bulgare de la mer Noire avait été menacée d'incursions ennemies, slaves selon toute probabilité.

Cette première vague importante d'attaques „barbares“ du milieu du VI^e siècle aurait été vraisemblablement de courte durée, et au cours de 2—3 décennies la population de la côte de la mer Noire n'a pas souffert d'incursions plus importantes. Ce n'est que vers la fin du VII^e siècle que suivirent de nouvelles invasions plus notables qui ont provoqué l'enfouissement de trésors monétaires. C'est la deuxième étape de l'enfouissement de trouvailles monétaires sur le littoral bulgare de la mer Noire.

La trouvaille du village Galata,⁹ arrondissement de Varna, contenant 54 monnaies en bronze, date de la fin du VI^e siècle. Les monnaies les plus récentes de cette trouvaille sont celles de Tibère Constantin, frappées en l'an V (578—579) de son règne. Elle contient des monnaies d'Anastase jusqu'à Tibère Constantin, celles de Justinien I (au nombre de 44) étant les plus nombreuses. Parmi les monnaies de Justinien I, la plus ancienne porte la date de la frappe — l'an XII, tandis que la plus récente — l'an XXXV. Ici il n'est à noter aucune discontinuité importante — on trouve les monnaies de presque toutes les années du règne de cet empereur.¹⁰

Ce flux ininterrompu de monnaies depuis Anastase jusqu'à Tibère Constantin, attesté par la trouvaille, témoigne que la localité même près de Galata, n'a pas subi de secousses sérieuses. Les résultats des fouilles près de Galata¹¹ sont corroborés par les conclusions de l'analyse de la trouvaille monétaire la localité thrace qui y a existé n'a été détruite qu'à la fin du VI^e siècle.

Approximativement de la même période date aussi la trouvaille de 9 monnaies en bronze, trouvées près du village Bălgarevo, région de Varna,¹² enfouie vraisemblablement après 602 (les monnaies les plus récentes sont celles de Maurice Tibère, frappées en l'an XX de son règne). Au début du VII^e siècle a été enfouie aussi la trouvaille de 11 monnaies en bronze, toutes de Maurice Tibère, découvertes à l'embouchure de la Kamčija, région de Varna.¹³

Un autre trésor de monnaies byzantines en or de Tibère Constantin, malheureusement épars, découvert près du village Rosenovo, région de

⁷ La trouvaille d'Anhialo comprend 1 monnaie en or et 5 en bronze d'Anastase et de Justinien I.

⁸ Voir N. Mušmov, *Kolektivni nahodki na moneti prez 1924 god.*, IBAI, t. III, p. 425.

⁹ Voir T. Gerasimov, *Monetni sākrovišta*, IBAI, t. XVIII, p. 407.

¹⁰ Je saisi l'occasion de remercier ici le camarade Mirčev des renseignements qu'il a bien voulu me fournir au sujet de la composition de la trouvaille, conservée au Musée d'archéologie de Varna.

¹¹ Voir M. Mirčev, *Razkopki na trakijsko selište kraj s. Galata*, IBAD, t. IX, 1953, pp. 1—2.

¹² Voir T. Gerasimov, *Monetni sākrovišta*, IAI, t. XXV, p. 229.

¹³ Voir S. I. Pokrovski, *Hristijanska bazilika do ustieto na r. Kamčija*, IBAI, t. XIV, p. 254.

Burgas,¹⁴ témoigne également de l'enfouissement en masse de trésors monétaires sur le littoral occidental de la mer Noire à la fin du VI^e et au début du VII^e siècle. Ceci nous autorise à admettre d'autre part que l'enfouissement presque simultané de ces trésors monétaires a été provoqué par des incursions „barbares“. Cette assertion est corroborée par une trouvaille de 32 monnaies en bronze, découvertes sur le littoral roumain près de Constantza¹⁵ et dont la composition et les limites chronologiques sont analogiques à celles découvertes sur le littoral bulgare.

En réalité le littoral occidental de la mer Noire à la fin du VI^e et au début du VII^e siècle a été dévasté à plusieurs reprises par les invasions des Avars. Déjà aux premières années du règne de Maurice Tibère (vraisemblablement vers 583) les Avars s'emparèrent d'Anhialo et dévastèrent la ville et les villages environnants.¹⁶ Ne convient-il pas de mettre en rapport le trésor du village Rösenovo — arrondissement de Burgas, enfoui après 582, précisément avec ces incursions des Avars qui ont atteint le littoral de la mer Noire au Sud de Stara planina?

Peu après fut prise également Marcianopolis, située près d'Odessos. C'est alors probablement qu'aurait été détruite aussi la localité près de Galata. Une marche byzantine échouée contre les Avars, disposés dans les environs de Tomi,¹⁷ montre que le littoral roumain actuel a été éprouvé aussi par cette vague dévastatrice.

Le littoral de la mer Noire était-il en butte aux dévastations des Avars parce que la plaine entre le Danube et le Hemus, d'où, par les passes du Balkan oriental, ils pénétraient en Thrace,¹⁸ était propice à la cavalerie des Avars ou bien il est plus logique d'admettre que les localités fortifiées littorales représentaient un appât plus attrayant pour les Avars que les villes et villages dévastés, situés à l'intérieur du pays? Les témoignages insuffisants dont nous disposons au sujet de la circulation monétaire au VII^e siècle montrent que même pendant cette période dont nous ne possédons à l'intérieur du pays presque pas de trouvailles monétaires, le pouvoir byzantin se maintenait dans les localités fortifiées littorales.

Des monnaies byzantines de Phokas et d'Héraclius ont été trouvées pendant les fouilles de sites médiévaux à Varna.¹⁹ Nous rencontrons des monnaies des mêmes empereurs aussi dans les fouilles d'Histria, située dans la Dobroudja orientale, non loin de la côte de la mer Noire.²⁰

Le trésor de 9 monnaies en or²¹ — 6 de Constance II avec Constantin IV et 3 de Constantin IV, découvert à Nesebăr, présente un intérêt tout

¹⁴ Voir N. Mušmov, *Kolektivni nahodki na moneti*, IBAI, t. V, p. 382.

¹⁵ Voir J. Dimian, *Tesaur de monede bizantine găsit la Socariciu*; *Studii și cercetări de numismatică*, Bucarest, 1958, vol. II, p. 413 sq.

Les monnaies les plus anciennes de cette trouvaille sont celles de Justin II et les plus récentes — celles de Maurice Tibère, frappées en 594—595.

¹⁶ Voir Izvori sa bălgarskata istorija, t. II, p. 293, Théophylact Simokata.

¹⁷ Ibidem, p. 300.

¹⁸ Voir P. Mutafčiev, *Bălgari i rumâni v isrorijata na Dunavskite zemi*; GSU, kn. XXIII, I, Sofia, 1924, p. 91.

¹⁹ Je dois ce renseignement à Alexandre Kuzev.

²⁰ Voir E. Condurachi, *Histria à l'époque du Bas-Empire d'après les dernières fouilles archéologiques*, Dacia, I, 1957, p. 245 sq.

²¹ Voir T. Gerasimov, *Kolektivni nahodki na moneti*, IAI, t. XVII, p. 321.

particulier. C'est la seule trouvaille collective connue jusqu'à présent de monnaies byzantines de la seconde moitié du VII^e siècle mise au jour en Bulgarie.²²

Nous tenons de la même époque un solide admirablement conservé de Constance II,²³ découvert également à Nesebăr.

Il convient de souligner que presque toutes les monnaies byzantines, découvertes jusqu'à présent sur le littoral de la mer Noire proviennent d'importants centres urbains fortifiés, tels que Histria, Odessos, Nesebăr. Et ceci est tout naturel étant donné que ces villes fortifiées, défendues par des garnisons, constituaient des points d'appui que Byzance a gardés jalousement durant deux siècles environ.²⁴ Nous pourrions les comparer à des îles, entourées de deux mers — la mer Noire à l'Est et celle des Slaves, à l'Ouest, ce qui explique d'ailleurs la rareté de monnaies byzantines en dehors des enceintes.

Dans le présent aperçu de la circulation monétaire sur le littoral bulgare au VI—VII^e siècle nous avons pu établir aussi ses traits caractéristiques — deux périodes dans l'enfouissement de trésors monétaires au VI^e siècle, liées à deux grandes incursions „barbares“ sur le littoral de la mer Noire et circulation, bien qu'en nombre limité, de monnaies byzantines au VII^e siècle dans les centres urbains fortifiés en possession de Byzance.

²² Cette trouvaille sera publiée ultérieurement.

²³ Voir W. Wroth, Catalogue of the Imperial Byzantine Coins in the British Museum, vol. I, p. 235, № 2.

²⁴ Voir G. Cankova-Petkova, Teritorija bolgarskogo gosudarstva v VII—IX v., Vizantijskij vremennik, t. XVII, 1960 god., p. 142. Même pendant la seconde moitié du VIII^e siècle Varna était sous la domination byzantine, car le khan Pagan s'y était réfugié à la suite de la lutte dynastique en Bulgarie en 768. Au début du IX^e siècle Nesebăr aussi n'entrait pas dans les limites de l'Etat bulgare. Ici s'était réfugié en 766 le khan Sabin et ce n'est qu'en 812 que Krum s'en empara à l'aide de balistes.

DIE FÜRSTENLISTE DER PROTOBULGAREN

B. Nichols (London)

Um die Geschichte Bulgariens kennenzulernen, hatte man immer wieder zu den byzantinischen Quellen greifen müssen. Zur Zeit der Gründung des Bulgarischen Staates im Jahre 681 hatte das Byzantinische Reich befähigter Geschichtsschreiber. Die Hochschulen in Konstantinopel waren die besten der damaligen Welt. Außerdem konnten sich die byzantinischen Geschichtsschreiber, von Prokopius bis Laonicus Chalcondylas, auf die Werke der Historiker des alten griechischen Reiches stützen, wie Thucydides Herodotus usw.¹ Hingegen hatten die Protobulgaren von Isperrich keine Schrift und kein Schrifttum. Die Slawen in den Gebieten südlich der Donau befanden sich in derselben Lage. Protobulgaren und Slawen sahen sich natürlich gezwungen, sich der griechischen Schrift zu bedienen. Aber während des 8. Jahrhunderts haben die Bulgaren ohne jegliche direkte Hilfe von Byzanz und gänzlich aus eigener Kraft eine Liste ihrer früheren Herrscher zusammengestellt — ein Werk, das sich überhaupt nicht auf die Werke von prominenten byzantinischen Geschichtsschreibern stützt.

Aber in ihrer Begeisterung, ein so wichtiges historisches Werk in einer fremden Sprache schreiben zu können, haben sie die Jahre der Thronbesteigung ihrer Fürsten in ihrer alten protobulgarischen Sprache angegeben, die nicht mehr gesprochen wird und schon längst tot und vergessen ist.²

Damit kommen wir zu den Rätseln der Fürstenliste. Trotz ihrer Fehler ist sie eine der wichtigsten bulgarischen Quellen zu den innenpolitischen Ereignissen in Bulgarien während des 7. und 8. Jahrhunderts.

Die Bulgaren haben gemeinsam mit den Slawen ihre Selbständigkeit weiterentwickelt. Die Brüder Cyrill und Methodius verfaßten das slawische Alphabet im 9. Jahrhundert. Zum erstenmal organisierten Cyrill und Methodius in Moravia Gottesdienste in slawischer Sprache. Das bedeutete, daß in jener Zeit der Gottesdienst in der christlichen Welt in 3 Sprachen, Latein, Griechisch und Slawisch, gehalten wurde. Mit dem Tode von Cyrill und Methodius brach ihr Werk in Moravia zusammen. Moravia vergaß das slawische Alphabet und die Bemühungen von Cyrill und Methodius.

Es war das Bulgarien der Protobulgaren und Slawen, das Cyrills und Methodius Werk gerettet hat. Der Drang nach Selbständigkeit drückte sich in der Erkämpfung eines unabhängigen Staates, einer eigenen Kirche und

¹ D. Angelov, *Geschichte von Byzanz*, I, Sofia, 1959, S. 177.

² St. Runciman, *A History of the First Bulgarian Empire*, Oxford 1930, S. 10—11; F. Altheim, *Geschichte der Hunnen*, Berlin 1959, S. 258; vgl. V. Beševliev, *Die Anfänge der Bulgarischen Literatur*, IGSLP, IV, 1961, S. 130 ff.

eines eigenen Alphabets aus — Dinge, die in erbittertsten und Jahrhunderte währenden Kriegen und Schlachten gegen die Armeen von Byzanz erfolgreich verteidigt worden waren.

Aus dem Griechischen haben die Bulgaren die Fürstenliste in ihre slawische Sprache übersetzt, und in dieser Form ist sie uns überliefert worden.

Im Jahre 1866 hat der russische Geschichtsforscher A. N. Popov sein Werk „Obzor Chronografov Russkoj Redakcii“ in Moskau veröffentlicht. In diesem Sammelwerk von Handschriften slawischer Chronographien finden wir ein Verzeichnis der bulgarischen Fürsten. Dieses Verzeichnis, oder Fürstenliste, wurde durch zwei protobulgarische Worte bekannt, die jedem Fürsten beigelegt waren.³

Der englische Geschichtsforscher J. B. Bury war einer der ersten Historiker, der die bulgarische Fürstenliste eingehender untersuchte. Seine Erklärung, daß die beiden protobulgarischen Worte in der Fürstenliste das Jahr der Thronbesteigung angeben, hat sich bis jetzt als richtig erwiesen. Außerdem hat Prof. Bury die Aufmerksamkeit auf die 40-tägige Regierungszeit von Chan Umor gelenkt, als er sich über den Zeitpunkt der Verfassung der bulgarischen Fürstenliste äußerte.⁴ Somit könnte man die Frage stellen, ob die bisherige Theorie, wonach das zweite protobulgarische Wort in der Fürstenliste eine Monatszahl sei, richtig ist. Die Fürstenliste spricht von Jahren und Tagen, macht aber überhaupt keine Erwähnung von Monaten. Auf jeden Fall wurde diese Jahreszählung mit Worten in Mondjahren und 12-Jahre-Zyklus in 821—822 — Schegor Alem, das Jahr des Aufbaus der bulgarischen Hauptstadt PRES LAV unter der Herrschaft von Chan Omurtag, angewendet.⁵

Die bulgarische Fürstenliste gibt uns folgende Mondjahre für die Regierungsdauer jedes Fürsten sowie die beiden protobulgarischen Worte wie folgt an:

	Mondjahre	Protobulgarische Worte, die die Thronbesteigungsjahre angeben
AVITACHOL	300	DILOM TVIREM
IRNIK	150	DILOM TVIREM
GOSTUN	2	DOCHS TVIREM
KURT	60	SCHEGOR VEČEM
BEZMER	3	SCHEGOR VEČEM
Diese 5 Fürsten regierten 515 (Mond-)Jahre jenseits (nördlich) der Donau.		
Ispersch	61	VER INIALEM
Tervel	21	TEKUČITEM TVIREM
(Unbekannt)	28	DVANSCH ECHTEM
SEVAR	15	TOCH ALTOM
KORMISOSCH	17	SCHEGOR TVIREM
VINECH	7	SCHEGOR ALEM
TELEZ	3	SOMOR ALTEM
UMOR	40 Tage	DILOM TUTOM

³ J. Marquart, *Die Chronologie der Altürkischen Inschriften*, Leipzig 1893, S. 72;

I. B. Bury, *The Chronological Cycle of the Bulgarians*, BZ XIX, 1910, S. 127 ff.

⁴ V. N. Zlatarsky, *Istorija na bǎlgarskata dǎržava*, I, I, Sofia 1938, S. 360.

⁵ Zlatarsky, *Istorija*, I, I, S. 370; F. Altheim, *Geschichte der Hunnen*, S. 259.

Es ist bekannt, daß die Geschichtsschreiber des Byzantinischen Reiches die Ereignisse, die sie beschrieben, nach der Jahreszählung von Konstantinopel, d. h. 5508 datierten. Nach der damaligen Auffassung der byzantinischen Kirche wurde die Welt im Jahre 5508 erschaffen. Auf diese Weise wird für das Edict von Konstantin, veröffentlicht in Milano im Jahre 313, nach byzantinischer Chronologie das Jahr 5821 ($5508 + 313$) angegeben.⁶ Hinzu kommen noch die Jahreszählungen nach Indictionen, Wahl des Consul, und die christliche Jahreszählung nach 5500. Das alles zeigt, wie kompliziert die Arbeit des Geschichtsforschers ist, um die Ereignisse in eine richtige chronologische Ordnung zu bringen.

Bei der Untersuchung der bulgarischen Fürstenliste nehmen wir als chronologischen Ausgangspunkt das bekannte Jahr $6254 = 762$ von Theophanes, das auf der Jahreszählung von Alexandrien, d. i. 5492 beruht (Sonnenjahre). Theophanes sagt uns, daß in diesem Jahr CHAN TELEZ Herrscher von Bulgarien wurde (Chronographia, ed. De Boor, p. 462). Das stellt einen wichtigen Berührungspunkt mit der bulgarischen Fürstenliste dar und ist auch günstig für die Berechnung der Jahre der Fürstenliste in Sonnenjahren, um sie mit der Jahreszählung von Theophanes in Einklang zu bringen. Wenn wir aber die Jahre der Fürstenliste in Mondjahren berechnen, verwenden wir die 5508 Jahreszählung, mit der die Protobulgaren Isperrichs in Berührung kamen durch Verträge mit dem Byzantinischen Reich nach der Überquerung der Donau im 7. Jahrhundert (681). Im 6. Jahrhundert hat sich Byzanz immer noch der Jahreszählung von 5508 bedient. In Übereinstimmung mit dieser Tatsache werden die Jahre der Liste folgendermaßen interpretiert: Berechnung der Jahre der Liste auf Grund der 5508-Jahreszählung in Mondjahren, wie in der Liste; chronologisches Ausgangsjahr ist $6254 = 762$ von Theophanes, angegeben in Sonnenjahren, in der Jahreszählung von Alexandria 5492. Umgerechnet in die Jahreszählung von 5508, ist das Jahr $6254: 6270 = 762$ ($6254 + 16$) Sonnenjahre.

Es ergibt sich, daß wir von Avitochol bis Telez (ohne seine 3 Regierungsjahre) 664 Mondjahre haben ($515 + 149 = 664$). Die Anfangsjahre von Avitochol finden wir dann wie folgt: $6270 - 664 = 5606$; $762 - 664 = 98$. Demzufolge:

		Zyklus - Jahre:		
5606	Avitochol	98;	$98:12 = 8 + 2$	Dilom Tvirem
+300		+300		
5906	Irnik	398;	$398:12 = 33 + 2$	Dilom Tvirem
+150		+150		
6056	Gostun	548;	$548:12 = 45 + 8$	Dochs Tvirem
+2		+2		
6058	Kubrat	550;	$550:12 = 45 + 10$	Schegor Večem
	Kurt			
+60		+60		
6118	Bezmer	610;	$610:12 = 50 + 10$	Schegor Večem
+3		+3		
6121	Isperrich	613;	$613:12 = 51 + 1$	Ver Injalem

⁶ D. Angelov, a. a. O., S. 177.

+61		+61		
6182	Tervel	674;	$674:12=56+2$	Tekučitem Tvirem
+21		+21		
6203	Unbekannt	695;	$695:12=57+11$	Dvansch Echem
+28		+28		
6231	Sevar	723;	$723:12=60+3$	Toch Altom
+15		+15		
6246	Kormisosch	738;	$738:12=61+6$	Schegor Tvirem
+17		+17		
6263	Vinech	755;	$755:12=62+11$	Schegor Alem
+7		+7		
6270	Telez	762;	$762:12=63+6$	Somor Altem
+3		+3		
6273	Umor	765;	$765:12=63+9$	Dilom Tutom
	40 Tage			

Bei dieser Gelegenheit könnte man versuchen, noch einen Berührungspunkt zwischen Schegor Alem der Fürstenliste (bei Chan Vinech) und 821—822 — Schegor Alem von Chan Omurtag bzw. der Čatalar-Inschrift nachzuweisen.⁷ Man ersieht, daß die Zyklusjahre von Vinech $62+11$ — Schegor Alem sind; die Zahl 11 entspricht dem zweiten protobulgarischen Wort „Alem“.

Folgendes ist zu unterstreichen:

1. Die Zyklusjahre von Vinech sind in Mondjahren nach der Jahreszählung von 5508 berechnet.

2. Der chronologische Ausgangspunkt ist das Jahr von Theophanes $6254=762$ (Telez wurde Herrscher von Bulgarien), berechnet nach der Jahreszählung von 5492.

3. Da man für diese Kalkulationen die Jahreszählung von 5508 benutzt, wird das Jahr von Theophanes 6270 sein.

4. Die Zwischenjahre von 762 bis 822 sind in Sonnenjahren nach der Jahreszählung von 5508 angegeben, das sind 60 Sonnenjahre.

5. Diese 60 Sonnenjahre entsprechen 65 Mondjahren +60 Tage.

Daraus ergibt sich folgendes: $6270+65=6335$, das Jahr der Čatalar-Inschrift nach der Jahreszählung von 5508.

$6335-5508=827$, oder das Mondjahr für 822;

$762+65=827$, $827:12=68+11$ — Schegor Alem, ausgedrückt in dem alten protobulgarischen 12-Jahre-Zyklus. Man sieht, daß Alem auch hier der Zahl 11 entspricht, genau wie bei Chan Vinech in der Fürstenliste.

Jeder Geschichtsforscher, der sich mit der Fürstenliste befaßt hat, kennt die Schwierigkeiten, die mit den Regierungsjahren des Chans Isperich verbunden sind. Obwohl die Fürstenliste die Regierung Isperichs unzweideutig durch die Bemerkung bestimmt, daß die ersten 5 Herrscher nördlich der Donau regierten, findet Marquart es logisch zu erwähnen, daß auch Isperich nördlich der Donau regiert hat.⁸ Man könnte einen Versuch machen, diese Schwierig-

⁷ F. Altheim, Geschichte der Hunnen, S. 259.

⁸ S. Marquart, Die Chronologie der Alttürkischen Inschriften, S. 74.

keiten insofern zu überbrücken, als man die Jahre des „Unbekannten“, nämlich 28 Mondjahre, als Regierungsjahre von Ispersch südlich der Donau annimmt. Dr. Marquart hat 21 Jahre vorgeschlagen.

Die auf diese Weise berechneten Jahre der Fürstenliste stützen sich auf das Jahr Theophanes 6254—762. Die so erhaltenen Jahre sind Sonnenjahre in der Jahreszählung von Alexandria 5492, um sie mit den Jahren von Theophanes für identisch zu halten.

Umrechnung der Mondjahre der Fürstenliste in Sonnenjahre:

Avitochol	300	Mondjahre	sind gleich	276	Sonnenjahre	+	60	Tage
Irnik	150	"	"	138	"	+	30	"
Gostun	2	"	"	1	"	+	307	"
Kurt	60	"	"	55	"	+	85	"
Bezmer	3	"	"	2	"	+	278	"
	515	Mondjahre		474	Sonnenjahre	—	30	Tage

Ispersch	61	Mondjahre	entsprechen	56	Sonnenjahren	+	56	Tage
Tervel	21	"	"	19	"	+	121	"
(Unbekannt)	28	"	"	25	"	+	283	"
Sevar	15	"	"	13	"	+	295	"
Kormisosch	17	"	"	15	"	+	237	"
Vinech	7	"	"	6	"	+	162	"
Telez	3	"	"	2	"	+	278	"
Umor	40	Tage		40	Tage			

152 Mondjahre und 40 Tage. 139 Sonnenjahre und 337 Tage.

Die Protobulgarische Fürstenliste rechnet mit Sonnenjahren nach der Jahreszählung 5492; Der chronologische Ausgangspunkt ist das Jahr von Theophanes 6254—762; die Jahre des „Unbekannten“ werden als Regierungsjahre von Ispersch südlich der Donau angenommen; die Tage werden dazugerechnet. Feststellung 1: Von Avitochol bis Bezmer haben wir 474 Sonnenjahre und 30 Tage;

- 2: Von Ispersch bis Telez (ohne seine 3 Regierungsjahre) und ohne die Jahre des Unbekannten haben wir 111 Sonnenjahre und 141 Tage (149 Mondjahre — 28 = 121 Mondjahre; 121 Mondjahre sind 111 Sonnenjahre und 141 Tage.)
- 3: Von Avitochol bis Telez haben wir 585 Sonnenjahre und 171 Tage.

Die Jahre von Avitochol bestimmen wir wie folgt:

6254—585=5669;	762—585=177.
5669	Avitochol 177
+276	276 Sonnenjahre und 60 Tage +276
5945	Irnik 453
	138 Sonnenjahre und 30 Tage;
+138	30 Tage und 60 Tage von Avitochol — 90 Tage;
	138 Sonnenjahre und 90 Tage. +138
6083	Gostun 591

	1 Sonnenjahr und 307 Tage —	
	90 Tage und 307—397 Tage; 397—365 —	
	1 Sonnenjahr und 32 Tage;	
+ 2	d. s. 2 Sonnenjahre und 32 Tage.	+ 2
6085—6085	Kurt	593
	55 Sonnenjahre und 85 Tage;	
	85 Tage und 32—117 Tage;	
+ 55	d. s. 55 Sonnenjahre und 117 Tage.	+ 55
6140	Bezmer	648
	2 Sonnenjahre und 278 Tage;	
	278 Tage und 117—395 Tage;	
+ 3	d. s. 3 Sonnenjahre und 30 Tage.	+ 3
6143	Isperich	651
	nördlich der Donau.	
	30 Sonnenjahre und 138 Tage;	
	138 Tage und 30—168 Tage;	
+ 30	d. s. 30 Sonnenjahre und 168 Tage.	+ 30
6173	Isperich	681
	südlich der Donau.	
	25 Sonnenjahre und 283 Tage (Jahre des Unbekannten)	
	168 Tage und 283—1 Jahr und 86 Tage;	
+ 26	d. s. 26 Sonnenjahre und 86 Tage.	+ 26
6199	Tervel	707
	19 Sonnenjahre und 121 Tage;	
	86 Tage und 121—207 Tage;	
+ 19	d. s. 19 Sonnenjahre und 207 Tage.	+ 19
6218	Sevar	726
	13 Sonnenjahre und 295 Tage;	
	207 Tage und 295—1 Jahr und 137 Tage;	
+ 14	d. s. 14 Sonnenjahre und 137 Tage;	+ 14
6232	Kormisosch	740
	15 Sonnenjahre und 237 Tage;	
	137 Tage und 237—1 Jahr 9 Tage;	
+ 16	d. s. 16 Sonnenjahre und 9 Tage.	+ 16
6248	Vinech	756
	6 Sonnenjahre und 162 Tage;	
	9 Tage und 162—171 Tage;	
+ 6	d. s. 6 Sonnenjahre und 171 Tage.	+ 6
6254	Telez	762
	2 Sonnenjahre und 278 Tage;	
	171 Tage und 278—1 Jahr und 84 Tage;	
+ 3	d. s. 3 Sonnenjahre und 84 Tage.	+ 3
6257	Umor	765
	40 Tage	

* * *

1. Die Jahreszählung von 5500 AM wurde erst im 6. Jahrhundert in Rom eingeführt. Nach und nach wurde sie dann auch in den restlichen christlichen Ländern eingeführt. (S. Pannel's Reference-book, „Era“, London 1906, p. 229.)

2. Die scharfe Auseinandersetzung zwischen den Kirchen von Konstantinopel und Rom hat für eine lange Zeit die Übernahme der Jahreszählung von 5500 seitens Konstantinopel verhindert. Das Oströmische Reich hat bis zum Ende seiner langen Geschichte die Jahreszählung nach Indictionen, d. i. ein Zyklus von 15 Jahren, benutzt (eingeführt von Diocletian) und gleichzeitig die Jahreszählung von 5508 den Indictionsjahren beigelegt. (St. Runciman, Byzantinische Civilisation, S. 88; D. Angelov, Geschichte von Byzanz, S. 177; V. Gardthausen, Geschichte der Griechischen Palaeographie, II, Leipzig 1913, 440 ff.)

3. Folglich kann die Protobulgarische Fürstenliste, als Zeitgenossin der Jahreszählung 5508 (Jahreszählung von Konstantinopel), nur mit Hilfe dieser Jahreszählung interpretiert werden, besonders, wenn man eine Verbindung zwischen den Zyklus-Mondjahren und der Bedeutung der beiden protobulgarischen Worte zu finden und erklären versucht.

4. Eine solche Auslegung wird zwei Arten von Fürstenlisten ergeben:

a) Fürstenliste, berechnet in *Mondjahren*, die nur für die Aufstellung der protobulgarischen Jahreszählung mit Worten und 12-Jahre-Zyklus dient, und
b) Fürstenliste, berechnet in *Sonnenjahren*, mit Berücksichtigung der Tage, die sich als Rest der Umrechnung von Mondjahren in Sonnenjahre ergeben.

5. Wenn man aber die Angaben der Fürstenliste mit den Daten von Theophanes vergleichen will, müßte man die Angaben der Fürstenliste in der Jahreszählung von Theophanes, d. h. in der Jahreszählung von Alexandria 5492 in Sonnenjahren, und wieder um unter Hinzuzählen der Tage, angeben, in der Annahme, daß die Jahre des Unbekannten die Regierungsjahre Isperichs südlich der Donau sind.

6. Die bisherige Nicht-Dazuzählung der Tage, die ein Resultat der Umrechnung der Mondjahre der Liste ist, und ihre weitere Umrechnung in Sonnenjahre hat zu Verschiedenheiten in den Jahren der Fürstenliste und den Angaben der byzantinischen Quellen geführt.

7. In diesem Artikel wird auch ein Versuch unternommen, die Angaben der Liste mit den Angaben der Čatalar-Inschrift zu verbinden, bzw. „SCHEGOR ALEM“ des Chans Vinech der Liste (seine Zyklus-Jahre 62+11) und „SCHEGOR ALEM“ 821—822 von Omurtag und die Zyklusjahre 68+11 der obengenannten Inschrift.

8. Es wird die Aufmerksamkeit auf folgende Übereinstimmungen in der Fürstenliste (s. Seite 230—232 dieses Artikels) gelenkt:

a) die Zahl 2 entspricht dem zweiten protobulgarischen Wort „Tvirem“ bei den Fürsten Avitochol, Irnik und Tervel;

b) die Zahl 10 entspricht dem zweiten protobulgarischen Wort „Večem“ bei den Fürsten Kurt und Bezmer;

c) die Zahl 11 entspricht dem zweiten protobulgarischen Wort „Alem“ bei dem Fürsten Vinech und bei Schegor Alem der Čatalar-Inschrift;

d) die Zahl 6 entspricht dem zweiten protobulgarischen Wort „Altem“ bei dem Fürsten Telez.

e) Diese Beispiele deuten darauf hin, daß das zweite protobulgarische Wort eher als Jahr denn als Monat anzunehmen wäre. Zum Beispiel: das Zyklusjahr von Telez ist $63+6$; wenn wir 63 mit 12 multiplizieren, ergibt dies das Jahr 756, das Jahr, das den vollen Zyklus trägt. Ohne die Zahl oder das Jahr 6 läßt sich das Jahr 762 niemals bilden.

f) Wenn man das zweite Wort als Jahreszahl annimmt, dann kann das erste protobulgarische Wort nicht der Name von Tieren, sondern nur der Name von einem 12-Jahre-Zyklus sein.

Für die Berechnung der Jahre der Fürstenliste in Sonnenjahren nach der Jahreszählung 5508 ist chronologischer Ausgangspunkt das Jahr von Theophanes (6254=762), welches, umgerechnet in 5508 — Jahreszählung, 6270=762 ist.

Es sind folgende Ausgangsjahre zu benutzen:

474 Sonnenjahre und 30 Tage (von Avitochol bis Bezmer)

137 " " 59 " (von Isperich bis Telez)

Insges. 611 Sonnenjahre und 89 Tage (von Avitochol bis Telez).

$6270-611=5659$; $762-611=151$, das sind die Anfangsjahre für Avitochol.

AUTOUR DE LA PÉNÉTRATION DU TZAR BULGARE SAMUEL DANS LES RÉGIONS DE LA GRÈCE PROPREMENT DITE

V. Tăpkova-Zaimova

Les chroniqueurs byzantins du XI^e siècle ne tarissent pas en détails sur les révoltes féodales qui agitèrent l'Asie Mineure pendant les dernières années du règne de Jean Tzimiscès et marquèrent les débuts du gouvernement de Basile II le Bulgaroktène. Ils s'étendent en longueur sur les complications qui surgissaient à Constantinople lors des tentatives d'usurpation que fit par trois fois la famille des Phocas en moins de quinze ans ainsi que sur les machinations auxquelles eut recours l'empereur Basile pour venir à bout de la révolte de Barda Scléros et pour se débarrasser de la tutelle du parakimomène Basile.¹ Mais pas un auteur de l'époque ne nous renseigne si du côté de l'Hellade — la terre par excellence grecque — l'ordre régnait au moment de l'émancipation des Komitopoules et surtout lorsque Samuel entreprit de pénétrer dans ces régions et mit le siège devant Larissa, un siège qui dura plusieurs années et se termina par la prise de cette ville.

Il y a quelques années, J. Darrouzès publiait un volume assez important d'épistoliers grecs du X^e siècle, dans lequel figure, entre autres, une lettre anonyme que l'éditeur fait dater „probablement vers 975“. Voici un fragment de cette lettre qui ne nous paraît pas dénuée d'intérêt:²

„... Voici ce qui en est de l'affaire des révoltés, comme je te l'ai déjà écrit. Leur garde (phalange?) a été disloquée, répandue — pour nous servir du proverbe — comme de l'eau et que le Seigneur ne rassemblera pas, mais dissipera comme de la poussière et dédaignera comme une coquille cassée. S'affliger sur leur perte est signe d'un jugement porté à la clémence et qui sait compatir à ceux qui ont été frappés par le malheur. Mais raconter et exposer en détail tous ces faits est utile pour le public, parce que le récit est instructif pour chacun et sera une retenue pour tous ceux qui seraient tentés de glisser sur la même pente.

Après leur première attaque et leur échec, le stratège les a poursuivis de près et a trouvé sur les routes plusieurs blessés respirant encore. Les fils de Baldos ont été ramassés et Théodose lui-même, blessé, a jeté sa cuirasse et s'est dirigé sur Ezeros par le chemin le plus court. Une foule beaucoup plus nombreuse s'est jointe au stratège. Lui, agissant prudemment,

¹ Sans nous arrêter en détail sur la littérature abondante et détaillée qui traite ces questions, mentionnons seulement G. Schlumberger, *L'épopée byzantine à la fin du X^e s.*, I—III, Paris, 1925 (rééd.), p. 300 sq.; G. Ostrogorski, *Istorija Vizantije*, Beograd, 1959, p. 284 sq.; D. Angelov, *Istorija na Vizantija*, II, Sofia, 1963, p. 88.

² Voir J. Darrouzès, *Épistoliers byzantins du X^e s.*, Paris, 1960, IX, 19, pp. 356—357.

l'a écartée et s'est contenté des bataillons qu'avec l'aide de Dieu il avait à sa disposition. Il doit maintenant attaquer Ezeros et, Dieu aidant, mettre en fuite ceux qui s'y sont cachés et tapis...³

L'auteur de cette lettre qui, au moment où il écrit, se trouve dans un établissement de bains,⁴ est un personnage qui suit de près le dénouement de la révolte provinciale. Le début du passage que je viens de traduire indique que ce n'est pas la première lettre où il informe son ami de ces événements. Il ne fait pas de doute que les instigateurs de l'émeute (les fils de Baldos et un certain Théodose) sont des personnages haut placés et bien connus aussi bien par celui qui écrit que par celui qui reçoit la lettre. Or, ceci prouve qu'il ne s'agit pas d'une émeute de paysans, mais bien d'une révolte de caractère féodal. Les motifs de cette révolte qui a eu un caractère local et limité, nous sont inconnus. Le stratège de la région, dont il est question dans la lettre, a eu sans doute finalement raison des insurgés. Quant à Ezeros, qui se trouvait être à un moment donné le centre de ralliement des révoltés, l'éditeur estime qu'Ezeros de Thessalie est „trop récent pour cet événement“ et est enclin à opter pour la localité de même nom dans le massif de l'Olympe, ou pour celle de Laconie. Il me semble, au contraire, qu'Ezeros de Tessalie doit plutôt attirer notre attention, d'abord parce que le nom de cette localité qu'on trouve par ailleurs dans la chronique de Morée, est un ancien nom slave — il n'est donc pas „trop récent“ pour l'époque où se déroulaient les événements de cette chronique. Ce devait être une place fortifiée, capable d'abriter les révoltés derrière ses murailles. De plus, cette révolte coïncide par les dates avec les campagnes qu'entreprit le prince bulgare Samuel dans les régions méridionales de la péninsule. „Profitant, d'après Scylitzès, de ce que les armées romaines étaient occupées dans les luttes contre Scléros, il se mit à investir tout l'Occident, non seulement la Thrace et la Macédoine et la région de Thessalonique, mais aussi la Thessalie, l'Hellade et le Péloponnèse : il y occupa plusieurs forteresses, dont la principale était Larissa.“⁵ Or, notre lettre indique de façon

³ ... Τὰ δὲ τῶν ἐλεημένων ἀποστατῶν, ὡς ἐγράψαμεν, οὕτως εἰσίν. Ἡ γὰρ φύλαξ (φάλαγξ ? ed.) αὐτῶν διεργάγη, ὥσει ἴδωρ, κατὰ τὸ λόγιον, σκορπισθεῖσα, ἣν οὐ συνάξει Κύριος ὁ Θεός, ἀλλὰ λελυμένη ὥσει ῥοὴν καὶ ὡς διστρακὸν παρίδη ἀπολωλός. Καὶ τὸ μὲν θρηνεῖν αὐτῶν τὴν ἀπώλειαν συγγνώμονός ἐστι διακρίσεως καὶ ἐδνίας συναλεγεῖν τοῖς ἀλγοῦσι κακῶς, τὸ δὲ ταῦτα διεξηγηῖσθαι καὶ ἀναπλάττειν πολλοῖς χαρμόσυνον μὲν, ὅπερ παιδαγωγεῖ τὸν καθ' ἑκάστον καὶ ἀναχατίζει τὸν βουλόμενον πρὸς τὸν ὅμοιον ὄλισθον ἀποφρέσθαι. Μετὰ τὴν πρώτην γὰρ αὐτῶν παρεμβολὴν καὶ ἀπόπτωσκον, κατὰ πόδας διώξας ὁ στρατηγὸς πολλοὺς οὐκ ἀποπνεύσαντας τῶν διακεχειρισμένων εὗρεν ἐν ταῖς ὁδοῖς, ὥστε καὶ τοὺς παῖδας τοῦ Βάλδου ἀναρεθῆναι καὶ αὐτὸν τὸν Θεοδοσίον ζῆναι τὸν θώρακα πεπληγμένον ὄντα καὶ μόλις μετὰ τινων βραχυτάτων τὴν ἐπὶ τὸν Ἐξερὸν προσελθεῖν. Πολλὸν δὲ μᾶλλον πλήθος συνῆλθε τῷ στρατηγῷ, ὁ καλῶς ποῶν ἀπεδίωξε, ταῖς μετὰ θεὸν ὑπαρχούσαις αὐτῷ παρατάξεσιν ἐπαρκούμενος· καὶ μέλλει νῦν τῷ Ἐξερῷ ἐπελθεῖν καὶ, θεοῦ συνεργούσης, κατατροπώσασθαι τοὺς ἐν αὐτῷ ἐμφιλοχωροῦντας ἢ ἐμφολεούντας ...

⁴ ... ἐν τῷ καλλίστῳ λουτρῷ ...

⁵ Voir Georgius Cedrenus Ioannis Scylitzae ope, ed. Bonn., p. 435, 24—436, 4. Pour la datation, je m'en tiens à Zlatarski (V. N. Zlatarski, Istorija na bălgarskata dăržava, I, 1, Sofia, 1927, p. 645), qui fait remonter ces événements aux années qui suivirent immédiatement la mort de Jean Tzimiszsès (976). Les arguments qu'oppose N. P. Blagoev, Bălgarskijat tzar Roman, MPr, VI, 4, 1931, pp. 33—35, me paraissent peu convaincants. [Note additionnelle : La datation proposée par P. Lemerle, Prolégomènes à une édition... de Kékauménos, Bruxelles, 1960, p. 23, que j'ai pu consulter récemment ne contredit pas, dans l'ensemble, mes suppositions.]

assez nette que ce n'est pas seulement sur les événements en Asie Mineure qu'il comptait, mais aussi sur les troubles féodaux en Grèce. Il est évident (même si l'identité d'Ezeros n'est pas assez prouvée) que ces troubles favorisaient ses manœuvres dans ces parages. Dans son récit sur les sièges que mit Samuel plusieurs fois devant Larissa, cet adulateur habile qu'est Kékauménos assure que si son grand-père — qui était stratège de la région et défenseur de la forteresse de Larissa — ne fut pas toujours fidèle à la cause de Basile II, mais reconnu pour un certain temps le pouvoir de Samuel, ce fut uniquement par ruse et pour donner la possibilité aux habitants de la ville de récolter leur moisson.⁶ Mais notre bref récit de cette révolte provinciale nous donne à réfléchir sur ses assertions : assurément le stratège Kékauménos trouvait pour l'exécution de ses plans un milieu passablement enclin à la défection et, en général, certaines régions de la Grèce proprement dite étaient assez portées aux tentatives de rébellion.

Pourquoi pas un seul chroniqueur de l'époque ne souffle-il mot de ces événements ? Parce que, comme toujours, les événements de la province qui n'étaient pas de taille à porter immédiatement préjudice aux intérêts de la capitale, n'inquiétaient pas les esprits de Constantinople occupés uniquement de leur existence étroitement concentrée aux bords du Bosphore. Pour nous cependant, cette lettre, quoique assez vague, éclaire un petit coin du drame qui devait se dérouler dans le sud-ouest de la péninsule balkanique à la fin du X^e et au début du XI^e siècle.

⁶ Voir *Cecaumeni Strategicon et incerti scriptoris De officiis regis libellus*, ed. Wassiliewsky-Jernstedt, Petropoli, 1896, p. 65.

L'ÉGLISE DU VILLAGE VINICA À LA LUMIÈRE DE NOUVELLES DONNÉES

St. Bojadžiev

On a commencé en 1963 les travaux d'un grand barrage dans un site accidenté et pittoresque, sur le cours supérieur de la Kamčija. Ses eaux vont immerger un monument très précieux de la civilisation bulgare — l'église médiévale près du village de Vinica. Nous avons été amenés ainsi à étudier à nouveau ce très ancien édifice et à en donner une documentation complète.

On connaissait cette église jusqu'à tout dernièrement par des informations de Jor. Gospodinov, K. Škorpil¹ et V. Avramov². En 1949 St. Stančev³ a fouillé cet endroit. Les formes architecturales, la technique constructive et les sgraffiti de cet édifice ont incité cet auteur d'y voir une église à coupole centrale et à tambour hexagonal. Cette interprétation a été acceptée depuis par tous les chercheurs.⁴

Les observations que nous avons faites au cours de ces dernières années nous ont permis de mettre en évidence de nombreuses nouvelles données. Elles sont en nette opposition avec les conclusions de ce fouilleur et autorisent une nouvelle interprétation dont nous allons donner les grandes lignes dans cet exposé.

Telle qu'elle se présente actuellement l'église de Vinica (fig. 1) comprend une pièce centrale presque carrée, limitée à l'est par un autel partagé en trois séparations, et à l'ouest par un narthex précédé de deux petites pièces. Ce plan de l'église n'est pas celui qu'elle devait avoir originellement. Stančev estime que cet édifice avait été construit à deux reprises différentes. Selon lui⁵ la première construction comprenait la pièce carrée centrale — le naos — qui accompagnait le narthex et l'abside centrale. Lors de travaux de restauration dont les circonstances ne sont pas indiquées l'église aurait acquis son aspect actuel.

En faisant une synthèse de toutes ses observations ce fouilleur arrive à la conclusion que la pièce centrale carrée — le naos — était recouverte entièrement d'une vaste coupole d'un diamètre de près de quatre mètres.

¹ K. Škorpil, *Pametnici ot stolica Preslav. Bălgarija 1000 godini*. Sofia, 1927, p. 212.

² V. Avramov, *Jubileen sbornik Pliska—Preslav I*.

³ St. Stančev, *Čarkvata do s. Vinica*, IAI, XVIII, pp. 305—330, p. 97.

⁴ N. Mavrodinov, *Starobălgarskoto izkustvo*, Sofia, 1959; K. Mijatev, *Kratka istorija na bălgarskata arhitektura (maket)*, glava II, p. 95; M. Bičev, *Arhitektura Bolgarii*, Sofia, 1961, p. 27.

⁵ St. Stančev, *op. cit.*, p. 308.

Cette coupole surmontait un tambour hexagonal, dont les murs étaient soutenus par trois trompes d'angle. Des deux côtés de ce volume important se trouvait la toiture de l'autel et du narthex.

Les façades de cette église dans sa forme première étaient compartimentées par un certain nombre de niches plates et semi-cylindriques. La dispo-



Fig. 1. Vue générale de l'église prise du sud-ouest

sition des niches tout le long des murs longitudinaux présente un plus grand intérêt. Quatre niches plates s'y suivaient insérées elles-mêmes entre deux niches semi-cylindriques aux extrémités. L'une de ces niches plates — celle de l'ouest — correspondait aux portes latérales du narthex.

Après la reconstruction de l'église son aspect tectonique ne s'est pas sensiblement modifié. Toutefois, selon cet auteur⁶ les travaux n'ont consisté qu'à ajouter aux absides latérales les deux pièces situées à l'ouest. A son avis ces deux petites pièces, qui se présentaient comme deux tours indépendantes, s'élevant sur deux étages étaient reliées entre elles à l'étage supérieur par un corridor.

Stančev accorde une attention particulière à la technique constructive et surtout à son appareil de pierres et de briques. Partout, ce matériau était organiquement lié. Mais il relève „qu'à deux endroits cette technique n'a pas été respectée; sur les murs longitudinaux, à l'est des entrées latérales et du narthex, et aux deux entrées de la même manière. A la partie infé-

⁶ St. Stančev, op. cit., p. 309.

rière, à cet endroit, dans la maçonnerie entre les pierres on aperçoit un interstice qui donne l'impression qu'au début dans le plan les portes latérales avaient été prévues beaucoup plus larges. Cet arrangement irrégulier de l'appareil du point de vue constructif a été constaté en même temps aux deux endroits lorsque les murs étaient déjà à un mètre de hauteur. A partir de cet endroit les rangs de pierre sont réguliers.⁷

La maçonnerie du prothésis comporte le même rangement de l'appareil. A la moitié inférieure il comprend deux parties indépendantes et à la partie supérieure il est d'un seul tenant.

En prenant ces observations pour point de départ, Stančev passe aux considérations historiques architecturales. Selon lui, cette église de Vinica a une filiation directe avec l'architecture de Preslav dont elle a emprunté de nombreux traits distinctifs, principalement dans la construction du narthex.⁸ L'Eglise Ronde cependant est le modèle direct qui a inspiré le plan de Vinica. L'aménagement et la disposition des niches de l'Eglise Ronde sont aux yeux de ce chercheur la source d'inspiration des niches de Vinica. Ces emprunts ont apparemment incité Stančev à dater ce monument postérieurement à l'Eglise Ronde — soit vers le milieu du X^e siècle.⁹

Quant à l'origine du type architectural il le considère directement apparenté aux deux églises de Géorgie — Nicorcinda et Kumurdo.¹⁰ Ces églises¹¹ qui se distinguent par leur tambour hexagonal sous coupole, soutenu par des trompes, auraient été connues par les architectes de Preslav, ce qui est confirmé par l'église de Patléina, dont le tambour octogonal est également porté par des trompes.¹²

Cette supposition, suivant laquelle les constructeurs bulgares connaissent parfaitement l'existence de trompes a incité cet auteur d'aller chercher l'origine de Vinica non seulement en Géorgie, mais aussi dans tout l'Orient — qui est la patrie de cette technique constructive.¹³

Il est vrai que la reconstitution proposée par Stančev est séduisante par la solution originale qu'elle comporte. L'existence d'un type architectural d'église tellement rare aurait une importance exceptionnelle pour l'évolution des constructions bulgares des premiers temps. Certains faits cependant, relevés même par Stančev dans le plan de l'édifice, empêchent de nous rallier à sa thèse.

En premier lieu, le tambour hexagonal, dont la base apparaît entre les six points d'appui dans le „naos“, est irrégulier. Un rapide coup d'œil sur le plan montre qu'il ne s'agit pas en l'occurrence d'insignifiantes inexactitudes de la maçonnerie que les bâtisseurs ont souvent toléré au Moyen Age, mais bien d'une disposition différente. Non seulement le traçage régulier de l'hexagone empêche d'y édifier à cet endroit une coupole. La forme même

⁷ St. Stančev, op. cit., p. 312.

⁸ Ibidem, p. 320.

⁹ Ibidem, p. 321.

¹⁰ Ibidem.

¹¹ N. P. Severov, Pamjatki Gruzinskogo zодčestva, Moskva, 1947, p. 198, fig. 109 p. 186, fig. 68, 69.

¹² N. Mavrodinov, Ednokrabbnata i krastovidna carkva po balgarskite zemi do kraja na XIV v., Sofia, 1934, p. 34 sq. Starobalgarskoto izkustvo, Sofia, 1959, p. 168.

¹³ St. Stančev, op. cit., p. 323.

des piliers sur lesquels les arcs des trompes doivent resposer n'est pas propre à ce mode de construire. Si réellement les piliers avaient été conçus pour soutenir les impostes des trompes, elles auraient nécessairement dues être orientées vers le centre du naos. En outre, les deux pilastres latéraux ressortent de quelques 12 cm en dehors du plan des murs longitudinaux, qu'il eût été absolument impossible de placer entre eux des arcs de tête. De fait, la réalité est un peu différente. Les six points sur lesquels l'auteur place la coupole sont disposés des deux côtés d'un axe symétrique qui n'a rien de commun avec l'hexagone supposé. Mais ce n'est pas seulement le traçage irrégulier de l'hexagone qui empêche d'élever à cet endroit une coupole. La forme même des différents piliers sur lesquels les arcs des trompes sont censées reposer n'est pas propre à ce mode de construction. Ceci apparaît avec netteté car les surfaces verticales de ces piliers ne sont pas orientées d'une manière radiale vers le centre du „naos“.

La meilleure preuve qu'on ne peut pas édifier au-dessus du „naos“ une coupole hexagonale ou un autre coupole quelconque est fournie par Stančev même, lorsqu'il veut expliquer ce système constructif. Un rapide coup d'œil aux églises de Nicorcinda et Kumurdo suffit pour nous montrer la pureté remarquable des formes architecturales et constructives de ces monuments. Dans ces deux édifices, les six points d'appui qui soutiennent les coupoles forment un hexagone régulier. Le principe appliqué dans ces deux églises est identique. Les poussées verticales exercées par le poids de la coupole et du tambour sont supportées par les six piliers disposés aux angles de l'hexagone régulier, alors que les forces horizontales sont supportées par les niches. Celles-ci sont conçues, non seulement pour donner l'impression de largeur à l'église, mais aussi pour supporter les forces horizontales dues au poids de la coupole.

A Nicorcinda, les niches sont disposées de manière à rayonner autour du centre. Elles ont leur ouverture vers le bas, vers l'espace qui se trouve au-dessous de la coupole et contre-butent directement les forces horizontales. A Kumurdo les quatre niches ne sont pas directement accolées à l'hexagone, mais séparées par de petites surfaces latérales. Les axes des niches ne sont pas orientés vers le centre suivant un rayon, mais perpendiculaires sur l'axe longitudinal de l'édifice. Par cette disposition l'axe transversal de l'église est allongé. La transition des surfaces obliques des arcs de l'hexagone vers le front perpendiculaire des niches est obtenue au moyen des trompes, adroitement disposées dans l'espace délimitée par les trois parois et compris entre l'hexagone et les conques.

Dans les deux cas le plan est conçu de telle manière que la croix qui se profile sur le toit de l'église ressort avec netteté. Cette particularité constructive — tant à Nicorcinda qu' à Kumurdo — provient de la saillie de la nef transversale sur les murs longitudinaux, à Nicorcinda un peu moins forte et à Kumurdo un peu plus prononcée.

Cette comparaison entre les deux églises de Géorgie et notre église de Vinica met en évidence la nature du type central d'édifices. Elle montre aussi les raisons qui empêchent d'y élever une seule coupole.

Il ne suffit, cependant, pas de prouver que l'église n'était pas surmontée d'une seule coupole, pour connaître son plan primitif. Nous devons donc reprendre les données une à une fournies par ce très ancien monument.

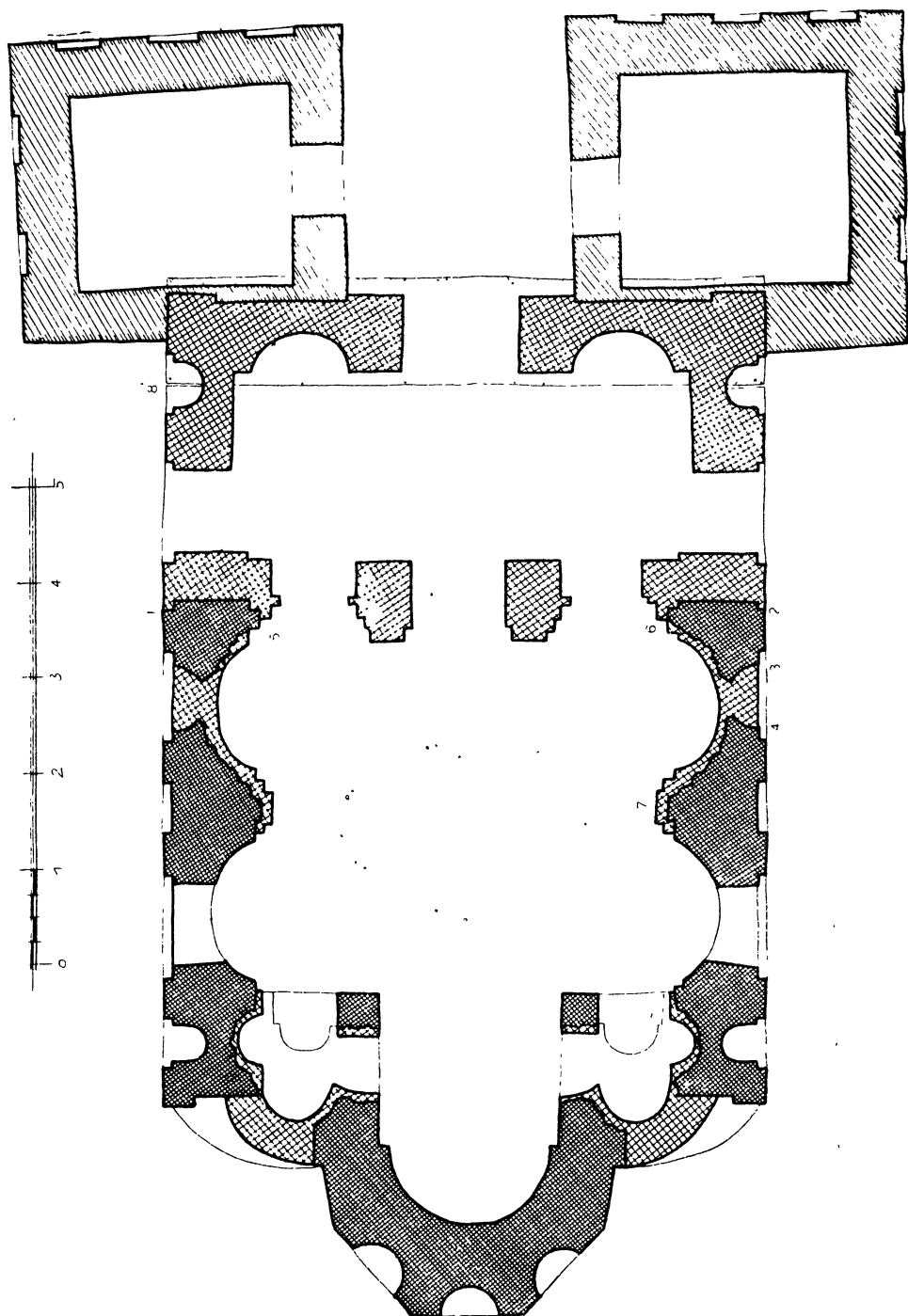


Fig. 2. Plan des ruines



Fig. 3. Interstice sur le mur sud. Cf. point 1 du plan

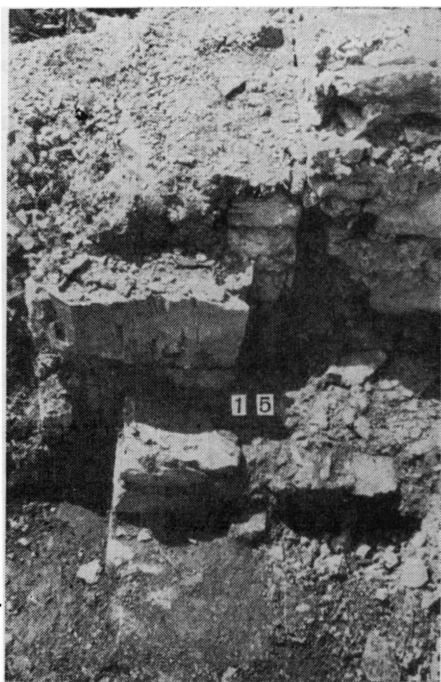


Fig. 5. Interstice sur le mur sud. Cf. p. 1 et 5 du plan



Fig. 4. Interstices sur le mur nord. Cf. points 2, 3 et 4 du plan

La première particularité qui attire notre attention est la maçonnerie qui forme les côtés orientaux des portes est et ouest du narthex. Comme nous l'avons déjà relevé, sur la face extérieure de cette maçonnerie apparaît un interstice (fig. 2, 3 et 4) que Stančev interprète comme une erreur com-

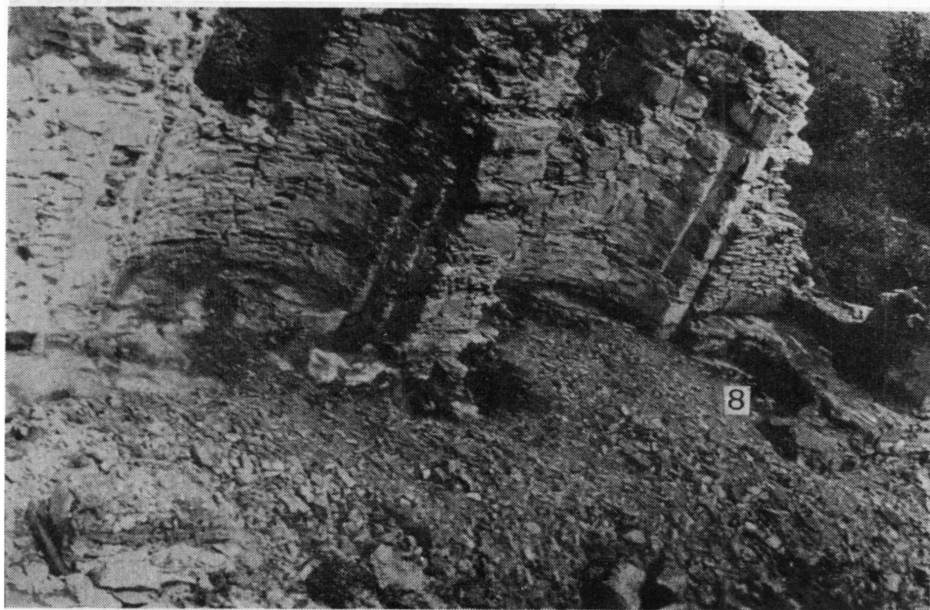


Fig. 6. Niches semi-cylindriques creusées dans le mur nord

mise par les bâtisseurs. Or, nous avons suivi en profondeur ces interstices, et constaté qu'ils traversent toute l'épaisseur des murs longitudinaux, mais ne vont pas en ligne droite; ils forment à deux endroits un angle droit (fig. 5). L'existence de ces deux lignes brisées qui suivent dans les deux murs les mêmes tracés, nous autorise d'y délimiter deux époques différentes de construction. La plus ancienne est celle qui se trouve à l'est de l'interstice, car sa face est recouverte de crépi. La construction ouest qui bouche le crépi de la face est incontestablement édiflée par la suite.

Ayant constaté que la construction appartient au plan originel de l'édifice nous savons donc que nos recherches doivent commencer à cet endroit.

L'examen attentif des niches orientales du naos (fig. 6) nous a permis d'établir que le matériau est constitué des moellons de provenance locale, mélangés par endroits de petits morceaux de briques et de tuiles. Dans les niches occidentales, par contre, ce sont en majorité des fragments de céramique (fig. 4).

Le motif qui a imposé cette différence de matériau s'explique par la construction des niches occidentales du naos. On doit relever en premier lieu que la maçonnerie appartient à cet endroit à deux constructions diffé-

rentes. Celles-ci sont très apparentes sur les interstices des murs longitudinaux, exactement en face des niches intérieures ouest. On aperçoit ici très nettement les deux interstices verticaux (fig. 2). Ils ont été obtenus par un revêtement de maçonnerie effectué ultérieurement sur les deux

anciennes niches semi-cylindriques. Le fouilleur considère que cette maçonnerie est, elle aussi, due à l'inexpérience des bâtisseurs. Selon lui, on avait laissé au début dans l'épaisseur des murs longitudinaux deux niches semi-cylindriques l'une en face de l'autre. Lorsque les murs ont été élevés à un mètre de hauteur, on a remarqué qu'il y avait trop peu d'épaisseur à cet endroit, et c'est pourquoi les niches ont été murées.¹⁴

Or, cette interprétation ne correspond pas à la situation de fait. En examinant de près la maçonnerie qui remplit les niches extérieures on peut constater qu'après avoir surmonté la partie médiane des murs elle recouvre la face des niches intérieures. Il est donc permis de conclure que les deux niches intérieures ouest n'appartiennent pas au plan primitif. Elles ont été creusées, comme à la fig. 7, à l'endroit des anciennes niches plates.

Les niches est semi-cylindriques ne portent aucunes traces de restauration. Elles ont été conçues et édifiées telles quelles dès le début.

Ces données synthétisées nous permettent d'avancer que l'église, qui



Fig. 7. Traces de la niche plate, délimitant au nord l'espace ouest des bras de la croix. Cf. point 6 du plan

dans son état actuel donne l'impression d'un naos à coupole unique, avait au début les caractéristiques suivantes :

1) A l'est une large ouverture du bème et des deux niches semi-cylindriques qui la flanquaient.

2) A l'ouest — un mur central qui séparait l'église proprement dite du narthex primitif.

3) Au nord et au sud un compartimentage très riche décorant les murs longitudinaux, les niches est étant semi-cylindriques et les niches ouest — plates.

Si on considère l'église sous cet aspect les deux niches plates ouest revêtent une importance particulière. En effet, elles séparent la composition du naos; ceci montre que tout l'espace de l'église n'était pas occupé par une seule pièce commune, mais par plusieurs plus petites.

¹⁴ St. Stančev, op. cit., p. 308.

On peut se rendre compte de ce que représentaient ces espaces dans le cadre général de l'église en étudiant attentivement le plan tel que nous l'avons établi (fig. 7, 8). Le premier trait distinctif de ce plan sont les deux

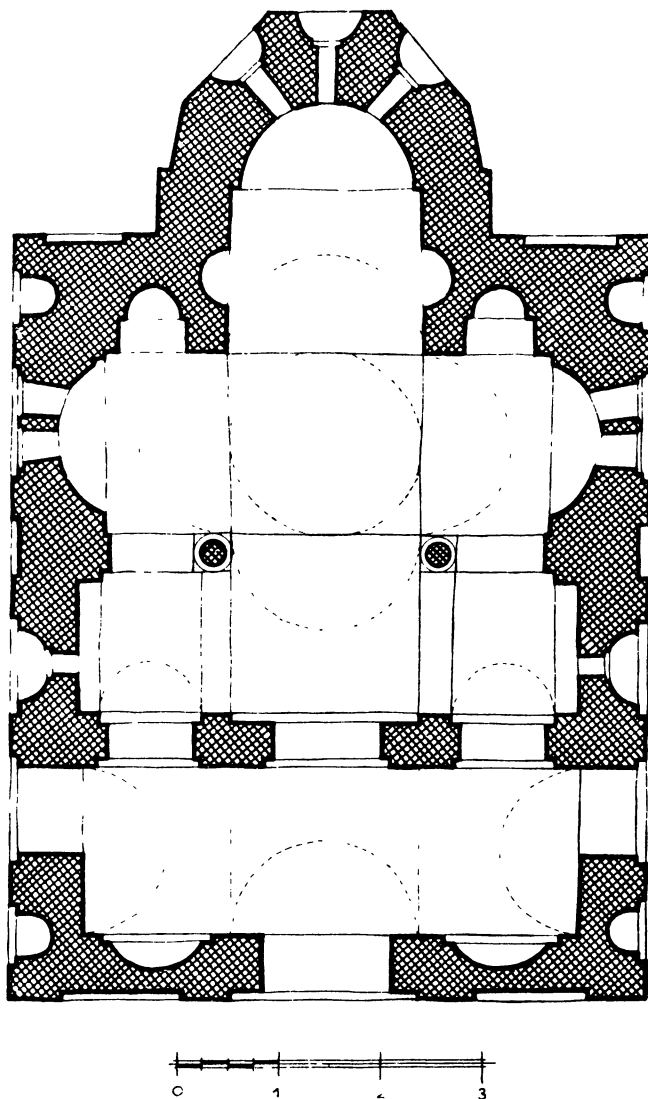


Fig. 8. Plan reconstitué de l'église primitive

niches intérieures semi-cylindriques. Elles sont l'une en face de l'autre. Il est de toute évidence qu'elles font partie du bras transversal d'une petite église

cruciforme. Le bras longitudinal de cette église est déterminé par l'ouverture de l'abside et par la porte ouest et les deux niches plates appartiennent à l'espace formé par le bras ouest de la croix.

La coupole, dont le diamètre atteint à peine 2 m, est soutenue par des colonnes. Celles-ci, ainsi que leurs bases, manquent aujourd'hui. Les sourciers ont creusé une fosse profonde et détruit toutes les traces.

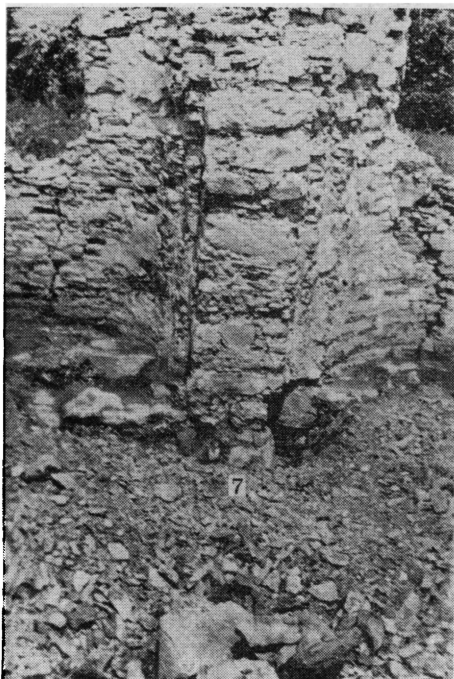


Fig. 9. Fondations du pilastre entre les deux niches intérieures du mur nord.
Cf. point 7 du plan



Fig. 10. Fondations du pilastre et restes des fondations de l'église primitive.
Cf. point 7 du plan

Les seules données certaines qui viennent attester l'existence de colonnes sont les deux pilastres en saillie entre les niches (fig. 9, 10). Ils ont leur axe au centre des colonnes, et avec ces dernières, supportaient les arcs du bras transversal de la croix.

Ces nouvelles données nous ont permis d'établir le plan primitif de l'église proprement dite sans le narthex. Pour reconstituer le plan tout entier de l'édifice nous devons examiner la structure du narthex actuel, et plus particulièrement la maçonnerie des fondations de son mur ouest.

A première vue cette maçonnerie ne se distingue pas des autres fondations de l'église. Mais, en réalité il existe certains traits distinctifs qui déterminent non seulement les dimensions, mais aussi le caractère du nar-

thex originel. On doit relever que seulement les fondations du mur ouest du narthex actuel sont en saillie et forment une banquette assez large. En outre, la façade orientale de ces fondations est accolée à une plus ancienne substructure et avec elle constitue une petite plate-forme large. Cette adjonction s'observe le plus nettement au-dessus des deux niches semi-

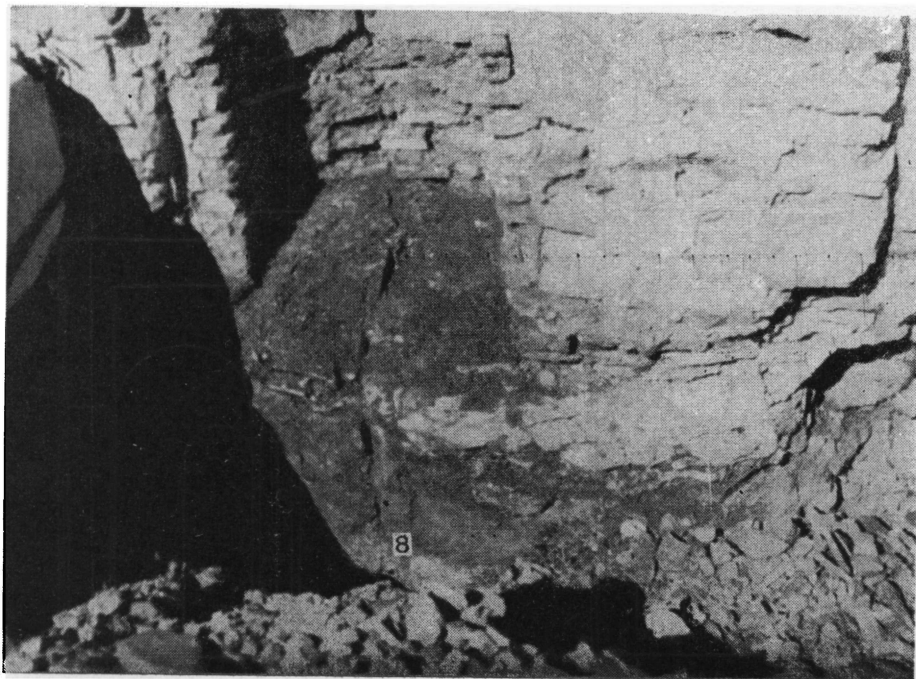


Fig. 11. Interstice dans les fondations entre l'église primitive et le narthex allongé de la seconde. Cf. p. 8 du plan

cylindriques des extrémités, creusées dans les murs latéraux du narthex latéral (fig. 11). Le fait que les fondations ouest du narthex actuel sont composées de deux murs, dont celui de l'intérieur est organiquement lié à l'édifice, indique jusqu'où le narthex primitif devait s'étendre.

Mais en établissant les dimensions de ce narthex cela ne signifie nullement que nous avons établi ses traits caractéristiques. Les tentatives effectuées de découvrir quelques traces de la superstructure n'ont donné aucuns résultats, car on a détruit en édifant le nouveau narthex tous les vestiges de l'ancien. Les seules données certaines qui pourraient nous aider à résoudre ce problème sont les interstices mentionnées déjà (p. 1 et 2 du plan) et formées par l'adjonction du nouveau narthex aux restes du premier. Nous avons en vue les deux surfaces occidentales du naos qui, de fait, constituent les parties orientales des portes nord et sud du narthex primitif. Du moment que dans les deux périodes de construction les portes latérales

du narthex se trouvaient au même endroit, il est permis de supposer que le nouveau est une reproduction de l'ancien.

Ainsi donc il devient évident que le plan primitif de l'église du village Vinica (fig. 8) appartient au type des églises cruciformes à coupoles à plan simple.¹⁵ Le trait distinctif de ce type d'églises consiste dans la pénétration

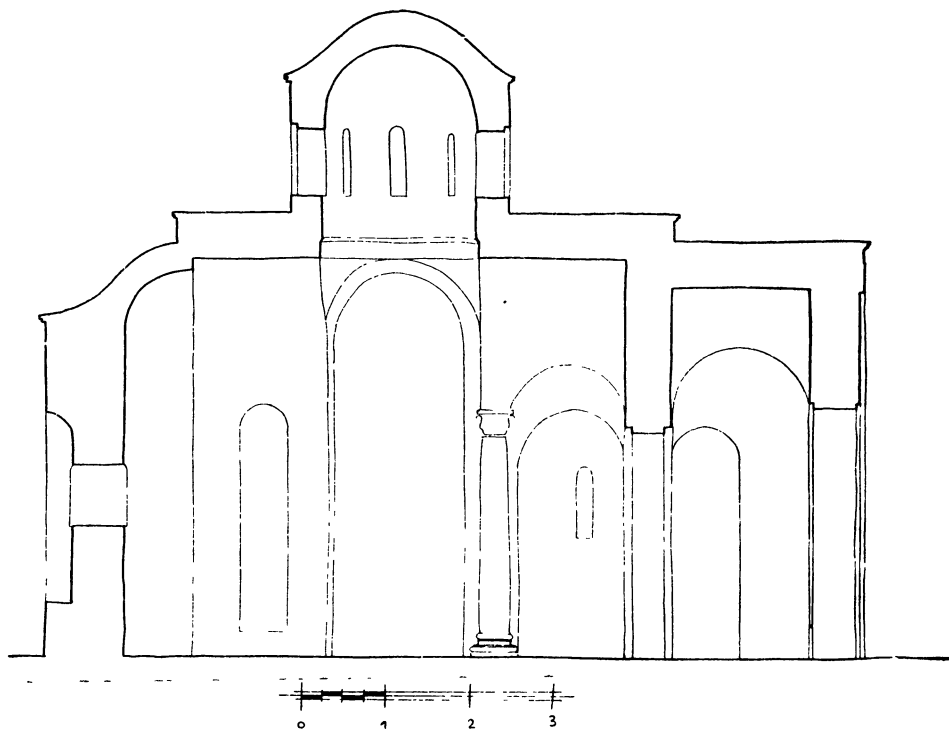


Fig. 12. Coupe longitudinale de l'église primitive

dans l'espace préabsidal du bras oriental de la croix, par suite des dimensions réduites de l'édifice, en formant ainsi avec cet espace une pièce commune. Par suite de cette interruption de l'axe longitudinal les deux colonnes orientales propres au type constantinopolitain évolué des églises cruciformes à coupoles sont supprimées et le carré sous la coupole vient reposer sur les murs de l'autel.

Enfin une autre particularité importante du plan de l'église du village Vinica est la saillie prononcée du bras oriental de la croix, ce qui réduit le diakonikon et le prothesis à de simples petites niches creusées dans la masse du mur oriental.

Après avoir rétabli le plan de l'église tel qu'il se présentait à l'origine, nous tâcherons de reconstituer sa superstructure. A cet effet nous comptons appliquer deux méthodes :

¹⁵ G. Millet, *L'école grecque dans l'architecture byzantine*, Paris, 1916, p. 56 sq.

1) Par comparaison avec des édifices présentant des similitudes de type et proches par leurs dimensions,

2) Par l'emploi du système du module établi par l'architecte Dinolov.¹⁶

Les analogies les plus indiquées qui pourraient nous aider à découvrir les dimensions approximatives de notre église, sont l'église n° 4 de Preslav

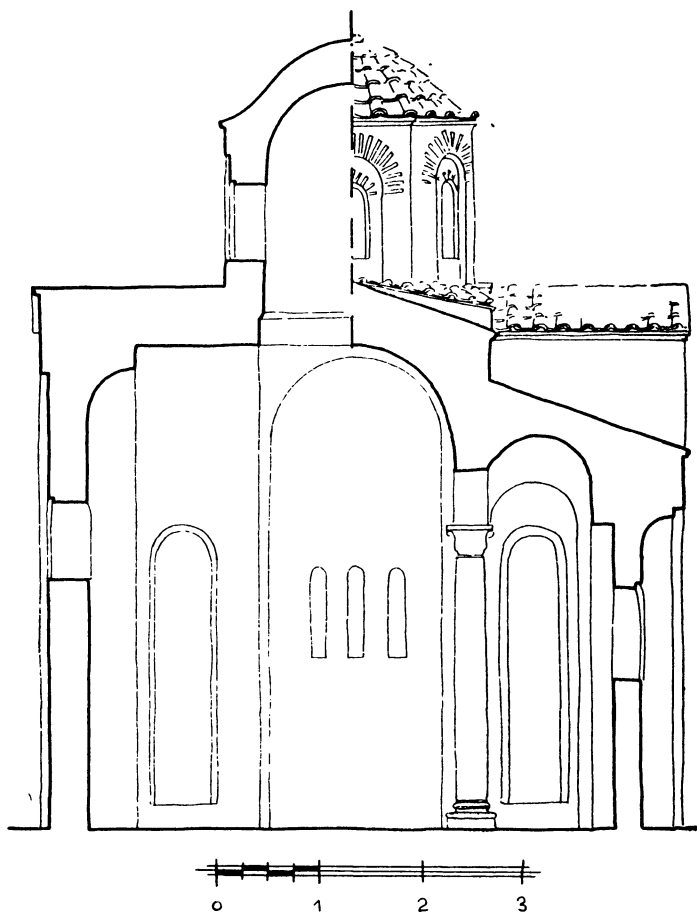


Fig. 13. Coupe transversale de l'église primitive

a) gauche — à travers le bras transversal de la croix
b) droite — sur l'espace ouest entre les bras de la croix

et l'église de Patlenja. On trouve dans la première une colonne occidentale isolée haute de 2,38 m. En prenant pour terme de comparaison cet exemple, ainsi que les rapports spécifiques entre les différentes parties de l'édifice,

¹⁶ L. Dinolov, *Prinos kām metričното izsledvane na srednovekovnata kultova arhitektura v Bălgarija*, Sofia, 1963.

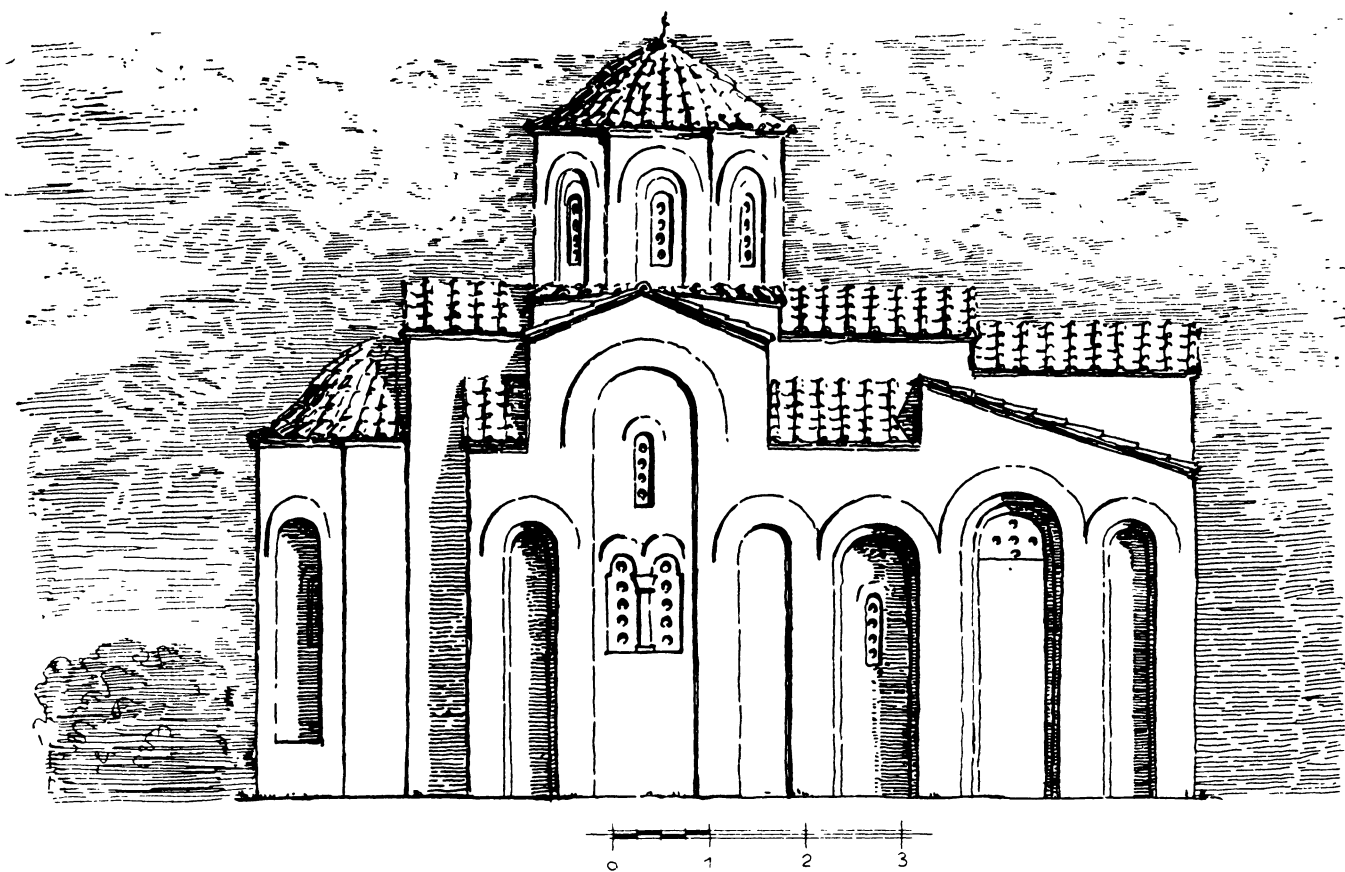


Fig. 14. Façade nord de l'église primitive — restauration

nous estimons que le gabarit de l'église primitive réelle avait approximativement les dimensions de la reconstitution proposée.

Cependant l'établissement d'un gabarit (fig. 12) général n'offre pas encore une image exacte de la tectonique de l'édifice. La composition des volumes, l'aspect plastique des différentes parties de l'église — l'abside, l'église proprement dite et le narthex — ne sont pas précisés.

Pour résoudre ces différents volumes nous allons nous en tenir aux exigences des canons, suivant lesquels les deux bras de la croix doivent se profiler sur le toit. Généralement on obtient ce résultat en diminuant sensiblement l'espace compris entre les bras de la croix par rapport à la hauteur (fig. 13). En diminuant cet espace (entre les bras), le toit à une seule pente du narthex se détache du volume de l'édifice. Ce procédé peu esthétique et inhabituel aujourd'hui est attesté dans les églises de Samari¹⁷, Merbaks¹⁸, etc, et nous avons toutes les raisons de vouloir reconstituer l'église de Vinica selon ce modèle.¹⁹

Toujours pour les mêmes considérations le bème, surtout dans ses parties supérieures, se détache comme un corps important en saillie sur le mur est de l'église. Le bras transversal de la croix est relativement plus faiblement exprimé. Il est vrai que dans ce cas les espaces entre les bras qui se trouvent situés plus bas mettent en évidence le corps du bras est de la croix. Ce dernier pour des raisons que nous allons exposer par la suite est plus étroit que le bras longitudinal. Cette différence de largeur des bras de la croix a imposé une correction très habile; on a simplement déplacé le carré sous la coupole.

En précisant cette particularité constructive, le volume rétabli de l'église primitive ressort avec netteté. Pour avoir une idée d'ensemble de l'église de Vinica on doit reconstituer ses façades. Ce qui ne va pas présenter de grosses difficultés, car l'ordonnance de la façade est une conséquence logique du plan et de la composition de ses volumes.

Ainsi, si on ne perd pas de vue que chaque mur longitudinal comporte sept pilastres il sera permis de supposer que les façades longitudinales étaient décorées de six niches voûtées (fig. 14). La disposition de ces niches est intéressante car elles ne traduisent pas entièrement l'espace intérieur de cet édifice. Tout au contraire on y remarque un essai voulu de traiter seulement les formes des façades. Ce formalisme s'exprime surtout par les deux niches semi-cylindriques à l'extrémité ouest des murs longitudinaux.

Considérées strictement du point de vue formel, ces niches n'ont pas de lien constructif avec le narthex. Elles ne traduisent pas son espace. Il est donc tout à fait évident qu'elles s'y trouvent uniquement pour décorer les façades. Avec les autres cinq niches des murs longitudinaux elles forment deux groupes de trois niches chacun. Le groupe oriental est plus haut. Sa niche centrale exprime le bras transversal de la croix et s'élève jusqu'au fronton. Il est intéressant de relever que par suite des dimensions réduites de l'édifice les axes de la niche centrale et du bras transversal de la

¹⁷ G. Millet. op. cit., p. 173, fig. 88.

¹⁸ Ibidem, p. 272, fig. 129.

¹⁹ St. Bojadžiev, Čarkvata v Patlejna v svetlinata na novi danni, Arheologia II, 1960, vol. 4, fig. 9a—e.

croix ne coïncident pas. On a donc dû chercher une solution de compromis en édifiant le carré de la coupole qui surmonte les bras de la croix (fig. 12).

On connaît dans l'architecture religieuse des exemples de déplacements semblables des axes de l'espace intérieur et du compartimentage



Fig. 15. Façade ouest de l'église primitive — restauration

de la façade. Ce n'est pas un phénomène isolé. Nous l'avons nettement constaté à l'église Notre Dame de Petrič à Asenova krepost.²⁰ Les façades de cette église, bien qu'avec certains petits écarts, comportent des niches d'un tel aspect.

²⁰ D. Cončev i St. Stoičkov, *Asenovata krepost*, Plovdiv, 1960, p. 29, fig. 29.

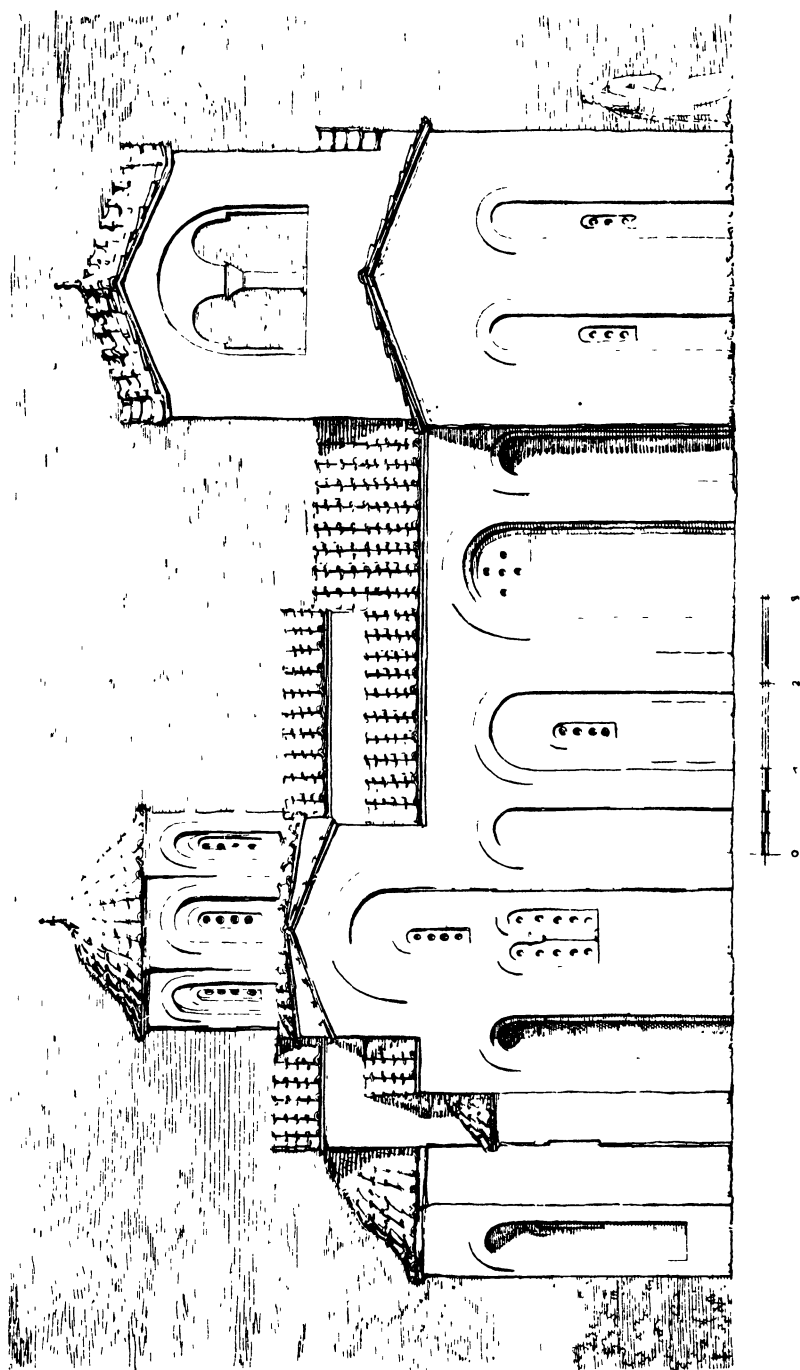


Fig. 16. Façade nord de la seconde église et l'exonarthex — restauration

Pour revenir à nos niches de Vinica la niche centrale du groupe oriental accuse le bras transversal, mais il n'en est pas de même des deux niches latérales qui, elles, ne remplissent pas cette fonction. Ainsi, la niche semi-cylindrique de l'extrémité est creusée dans la masse épaisse de mur, à l'endroit où généralement se trouvent le dyakonikon et le prothesis. Quant à la niche plate elle est placée exactement en face des colonnes isolées, et par conséquent, ne sert qu'à la décoration de l'édifice.



Fig. 17. Renforcement des pieds droits des portes latérales. Cf. point 6 du plan

Ceci s'applique également au deuxième groupe de trois niches qui s'y trouve uniquement dans un but décoratif, car la niche semi-cylindrique appartient à l'espace compris entre les bras de la croix, et les autres, au narthex.

Le mur ouest est décoré de trois niches, dont la médiane est plus haute, et constitue l'entrée principale de l'église (fig. 15).

Le mur est et l'abside en saillie à cinq faces est également très décoré. Ainsi, trois des côtés qui se trouvent au milieu de l'abside sont creusés par des niches semi-cylindriques, et les deux pans du mur est qui flanquent l'abside sont compartimentés par des niches plates.

L'édifice est éclairé par de nombreuses fenêtres encadrées de dalles de marbre percées d'ouvertures de diverses formes. La coupole, le bras transversal de la croix et l'espace entre le bras ouest et l'abside sont également munis de fenêtres. Dans le narthex la lumière pénètre

par des lunettes vitrées placées au-dessus de ses trois portes.

L'église de Vinica a existé sous cet aspect un certain temps, relativement court, après quoi elle a été démolie. A juger des traces laissées par un outil en fer pointu, visible sur la partie supérieure de la maçonnerie primitive, il est permis de supposer que cette démolition avait été imposée.

Après la reconstruction, l'édifice a conservé les anciens traits principaux du plan, tout en subissant certaines modifications, surtout dans l'aspect plastique des murs (fig. 16). Les deux niches plates situées sur les murs longitudinaux entre les bras ouest de la croix ont été élargies et ont pris une forme arquée. Ces entailles ont cependant aminci énormément les murs,

et c'est pourquoi on a été amené à murer les niches arquées extérieures. En outre, pour obtenir une plus grande stabilité, on a accolé un nouveau bloc (fig. 17) aux côtés occidentaux des portes latérales du narthex. On a accolé en même temps les deux piliers qui séparent l'église du narthex. En épaississant les piliers on a empiété sur une certaine partie du narthex primitif, et partant, rompu ses proportions. C'est pourquoi il a été nécessaire d'élargir d'un mètre vers l'ouest le nouveau narthex.

À l'est l'église a également dû être allongée. Les deux petites niches semi-cylindriques qui flanquent la bème ont été percées, et devant elles on a établi une abside semi-cylindrique (fig. 6, p. 9 du plan). De cette manière l'édifice qui comportait une seule abside s'est transformé en une église à trois absides. Pour réunir les différentes parties du bème on a percé les deux niches latérales de l'autel primitif.

La modification des niches entre les bras de la croix a nécessité d'autre part certains changements constructifs. Ainsi, par suite de ses grandes dimensions le bloc accolé a déplacé les portes latérales qui mènent du narthex à l'église. C'est le motif pour lequel les deux arcs longitudinaux supportant le bras ouest de la croix ne reposent pas sur les piliers entre les portes, mais au-dessus des ouvertures (fig. 18).

Cette construction improvisée, aussi inhabituelle qu'elle semble, est pourtant réelle. La pose d'un arc haut placé sur l'extrados d'un autre plus bas était une pratique courante dans les églises cruciformes à coupole, telles que l'église Notre Dame de Petrič²¹ de l'Asenova krepōst et celle des archanges Gabriel et Michel de Nesebăr²², etc.

Pour épuiser les possibilités de mode de couverture au-dessus du naos il faudrait mentionner aussi l'existence d'une troisième variante. Elle supposerait tout comme dans l'hypothèse de Stančev une vaste et unique coupole dominant le naos. Le tambour octogonal de cette coupole serait porté par quatre pendentifs.

Cette variante, qui a première vue, paraît vraisemblable n'est pas réalisable. En premier lieu, par suite du plan du naos qui, tel qu'il se présente — une pièce carrée sans compartimentage spatial — ne trouve son parallèle dans aucune des églises à plan central. De son côté, l'absence de piliers et autres éléments de support à l'intérieur du naos exclut la possibilité de dégager le bras de la croix au-dessus du toit de l'église. Or, comme nous l'avons déjà souligné plus haut, l'ostentation de la croix sur le toit de l'édifice était une nécessité canonique dont aucune église médiévale ne pouvait se passer.

L'aspect extérieur de l'église a également subi certains changements. Ceux-ci ne modifient cependant pas le caractère de l'édifice. Ainsi le bloc encastré s'est réfléchi sur les façades latérales. La niche semi-cylindrique murée n'altère nullement le rythme primitif. Le seul élément nouveau qui, en partie, change l'aspect extérieur de l'église est la forme arrondie des absides latérales. Par leur volume concave et leur place anormale elles se détachent nettement de la facture générale de la façade traitée d'une manière plate.

²¹ D. Cončev i St. Stoičkov, op. cit., p. 29, fig. 23.

²² A. I. Rašenov, Mesemvrijski cārkvi, Sofia, 1932.

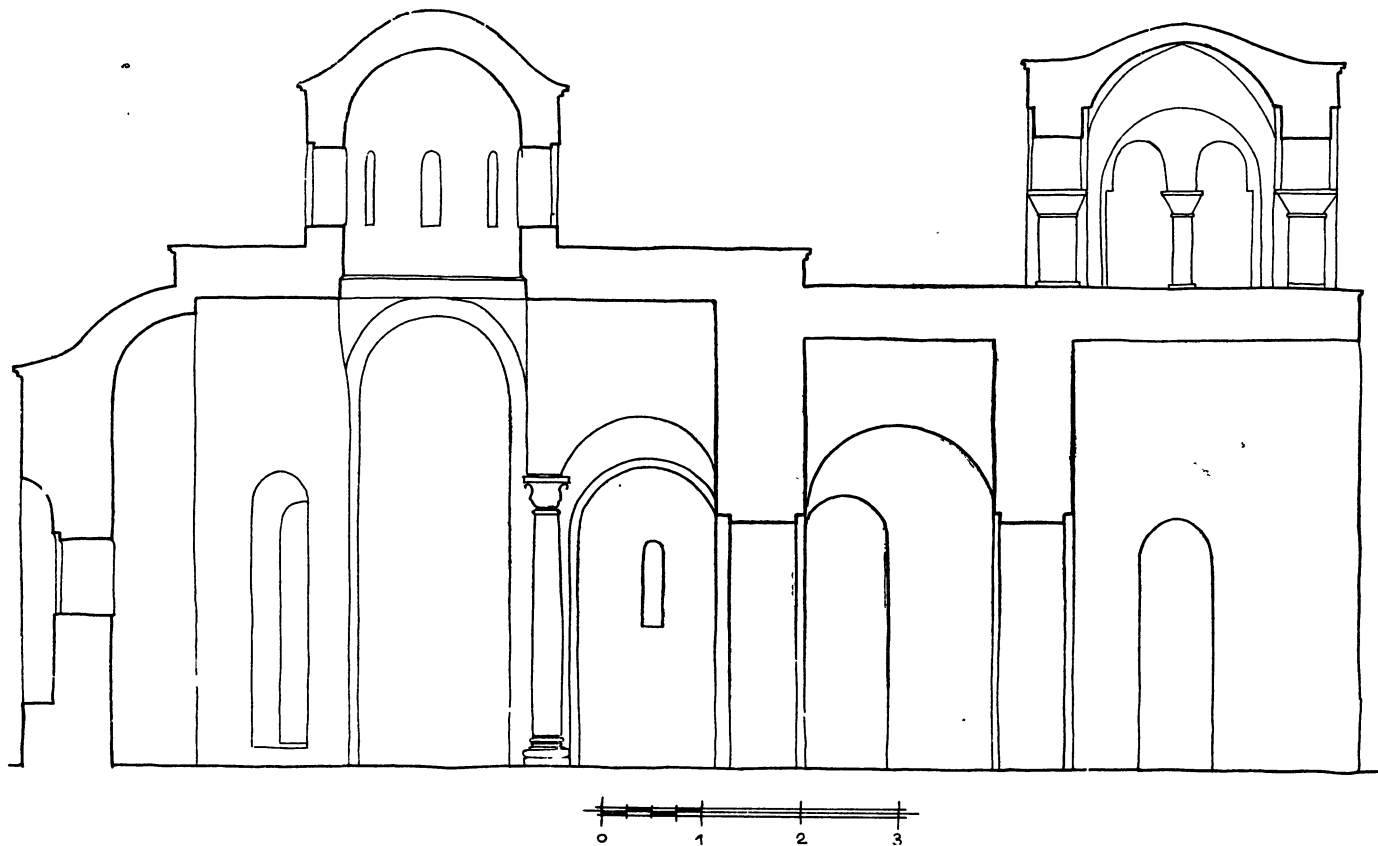


Fig. 18. Coupe longitudinale sur la seconde église et l'exonarthex

L'église a conservé cet aspect architectural jusqu'au moment où on a bâti et ajouté au narthex les deux petites pièces carrées.

A première vue on est tenté de s'imaginer qu'il s'agit de tours s'élevant sur deux étages, liées dans la partie supérieure par une galerie. Cette interprétation de Stančev correspond aux explications de Mavrodinov sur des pièces similaires se trouvant dans l'église de Patlejna. Nous avons accepté cette interprétation et dans la reconstitution graphique de l'église de Patlejna élevée des tours portant sur deux étages.

Dans ce travail cependant, en nous fondant sur les données de l'église de Vinica, nous proposons une nouvelle reconstitution des restes des pièces carrées occidentales.

Leur disposition dans le plan nous permet de préciser l'aspect et l'affectation de ces petites pièces.

En effet, bien que séparées, elles font partie intégrante d'un édifice commun, composé de trois éléments — les deux pièces carrées latérales, et le corridor les reliant.

L'adjonction de bâtiments supplémentaires aux églises à plan central est un phénomène bien connu. Ces adjonctions, suivant le caractère de l'église à laquelle elles sont accolées affectent les formes les plus diverses. Millet²³ établit plusieurs espèces, selon que ces constructions sont accolées parallèlement à l'axe longitudinal des églises — galeries, chapelles, etc., — ou bien précèdent leur face occidentale — en d'autres mots, des exonarthex. Ceux-ci, à leur tour, comprennent des subdivisions. Ils sont à deux étages — St^e Sophie d'Ohrid,²⁴ à un étage à coupole unique — Notre Dame de Kubelitissa de Kostur²⁵, à portiques découverts — l'église de Karnikarea d'Athènes²⁶, Klisse Djami et Ceirek Djami de Constantinople²⁷, l'église du monastère de Marco près de Skoplje²⁸, l'église de Samari²⁹, celle de Gastuni à Elida³⁰, etc.

Parmi cette diversité d'exonarthex une certaine espèce revêt à notre avis une importance particulière — ce sont les deux exemples de portiques découverts qui se trouvent devant les églises de Samari et de Pastuni (fig. 19, 20).

Ces portiques se distinguent par un trait qui leur est propre — ils sont surmontés d'un clocher carré.³¹ Ce corps d'architecture ne relève pas de l'ancienne tradition byzantine. Il a été introduit dans les Balkans au XIII^e siècle par les Croisés. Il est probable qu'au début, ce sont les Latins qui ont édifié ces clochers au-dessus des églises existantes. Ces constructions épousaient la forme de petits murs percés pour y abriter les cloches.³¹ Par

²³ G. Millet, *op. cit.*, p. 124 sq.

²⁴ Ibidem, p. 40, fig. 19, p. 178.

²⁵ Ibidem, p. 93, fig. 47.

²⁶ Ibidem, p. 153, fig. 75.

²⁷ Ibidem, p. 128.

²⁸ Ibidem, p. 166, fig. 83.

²⁹ Ibidem, p. 65, 173, fig. 173.

³⁰ Ibidem, p. 145, fig. 72. Il ne subsiste de la construction primitive de ce portique que les piliers démolis. Par la suite entre les piliers démolis on a édifié un second mur de séparation.

³¹ Ibidem, *op. cit.*, p. 135.



Fig. 19. L'église de Samari, vue de nord-ouest

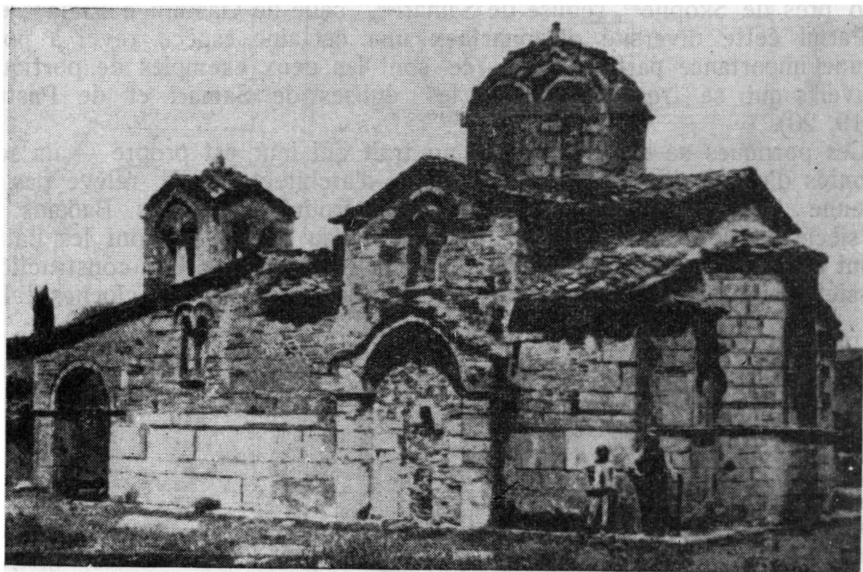


Fig. 20. L'église de Samari, vue de sud-est

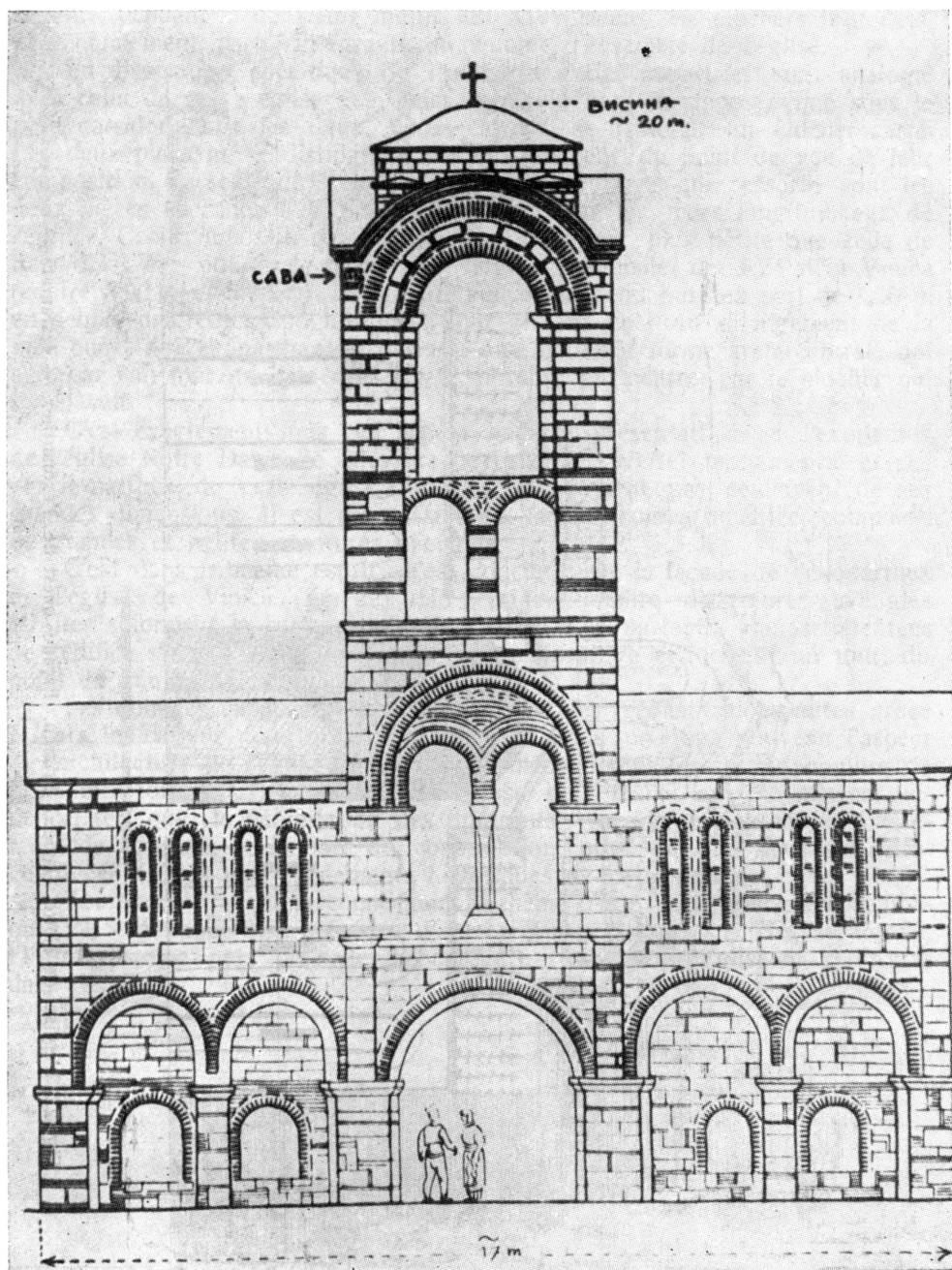


Fig. 21. L'église de Notre Dame à Prizren

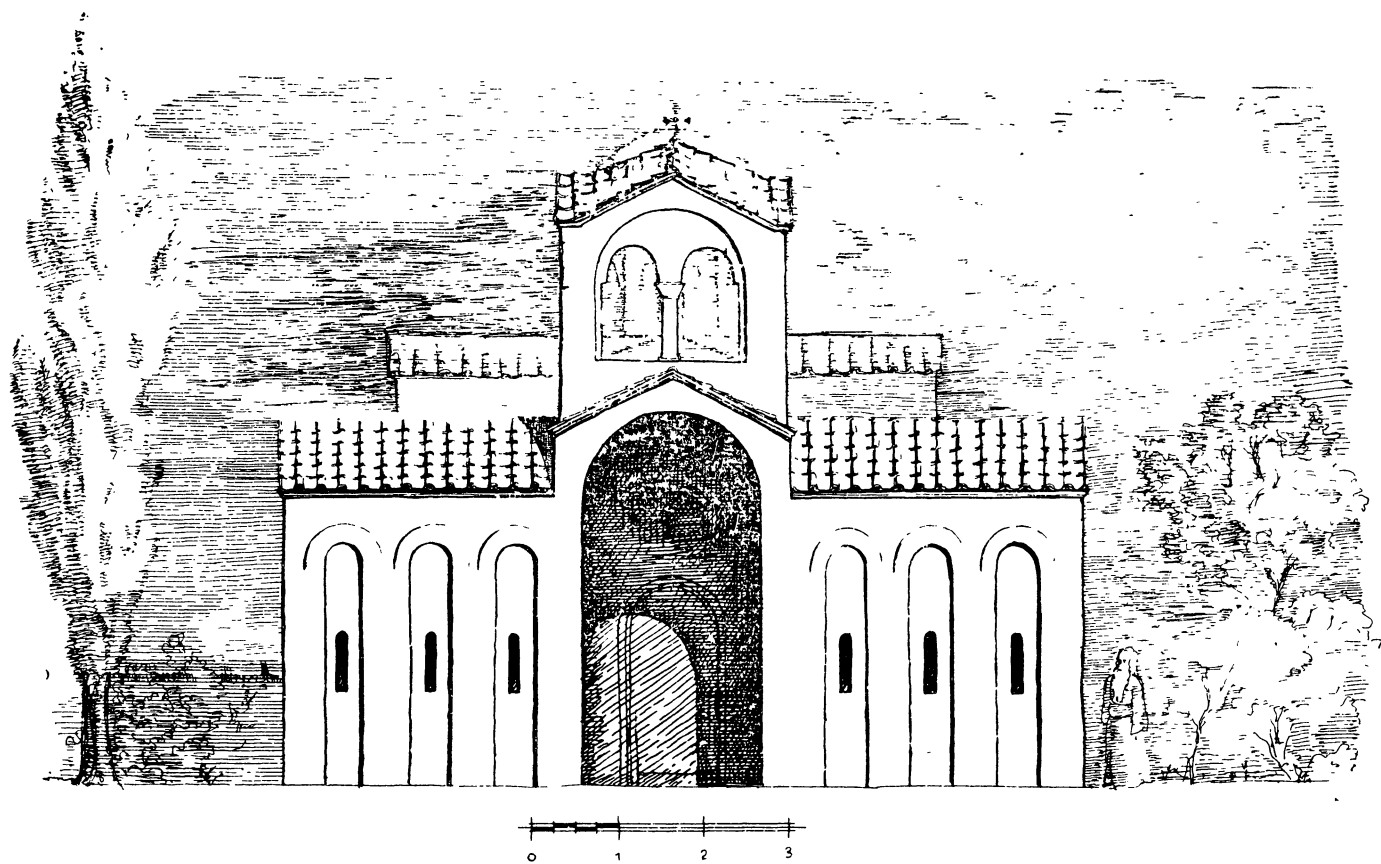


Fig. 22. L'église de Notre Dame à Prizren. Façade ouest de l'exonarthex — restauration

la suite, pendant la deuxième moitié du XIV^e siècle, les clochers font déjà, et généralement, partie intégrante du volume d'ensemble de l'église.

La disposition spécifique de l'exonarthex de Samari et son analogie avec celui de notre église de Vinica, nous incitent à supposer que sous le petit corridor, entre les deux pièces carrées, se trouvait un clocher carré. Les deux plans ne se distinguent pas visiblement du point de vue de leur composition. La seule différence entre les deux plans qui ressorte sont les deux pièces en saillie à Vinica, latéralement sur les murs longitudinaux de l'édifice. Ceci s'imposait, car l'église de Vinica est plus petite que celle de Samari. C'est pourquoi, pour une largeur minimale de 6,24 m à Vinica (contre 8,00 m à Samari) l'extrémité sud et nord du narthex sort de 1,50 m en dehors des côtés longitudinaux. On obtient ainsi un allongement de la face ouest de l'exonarthex, et partant, une nouvelle forme architecturale qui agit par son mur de tête très large, dominé au centre par le clocher qui s'y élevait.

C'est exactement sous cet aspect que se présentait aussi l'exonarthex de l'église Notre Dame de Ljeviška de Prizren.³² L'effet monumental exercé par le narthex de cette église (fig. 21) ne provient pas seulement de ses grandes dimensions. Il est dû aussi à sa façade compartimentée, composée de grandes et petites arcatures aveugles.

C'est dans le même esprit qu'est conçue aussi la façade de l'exonarthex de l'église de Vinica (fig. 22). Un certain nombre d'arcatures aveugles étroites sillonnent la surface unie des murs. Les surfaces compartimentées de l'édifice s'allient encore mieux à l'église primitive et forment un tout, du point de vue architectural.

Les données exposées dans cet article, et les reconstitutions faites grâce à leurs indications nous ont permis de voir sous un jour nouveau l'aspect et l'architecture de l'église de Vinica. En même temps un certain nombre de problèmes touchant l'architecture religieuse de Preslav ont été mis en évidence, tels que: la délimitation des différents types et variantes, l'établissement de l'origine, de la date de construction, ainsi que les liens qui rattachent ces églises aux événements historiques de cette époque.

Toutes ces questions constituent le thème d'une vaste étude d'ensemble qui doit cependant être précédée d'autres études portant sur l'Eglise Ronde, l'Eglise à cinq nefs près de l'Encoignure (Čupkata), l'Eglise n° 1 d'Avradak, etc.

³² A. I. Deroko, *Monumentalna i dekorativna arhitektura v srednevekovnoj Srbiji*, Beograd, 1953, p. 175, fig. 236; Draga Panic, *Notre Dame de Ljeviška à Prizren*, Beograd, 1961.

ZUR GESCHICHTE MESEMBRIAS IM 11. JAHRHUNDERT

V. Velkov

Das Interesse für die Probleme der mittelalterlichen bulgarischen Städte ist in den letzten zehn Jahren beträchtlich gewachsen. Die archäologischen Ausgrabungen und Untersuchungen förderten viel neues Material zutage und richten ihre steigende Aufmerksamkeit auf diese für die bulgarische Geschichte so wichtige Problematik. Die Ergebnisse ermöglichen bereits gewisse allgemeine Schlußfolgerungen und bieten eine festere Grundlage für die Behandlung der wirtschaftlichen, gesellschaftlichen und kulturellen Entwicklung der Städte.¹ Es haben sich bereits auch manche Epochen deutlicher abgezeichnet, über die nur spärliches dokumentares Material vorhanden ist, das fast keine Möglichkeit eines genaueren Einblicks in das innere Leben der bulgarischen Städte ermöglicht. Eine derartige Epoche ist auch das 11. Jh., vor allem dessen erste Jahrzehnte. Es handelt sich um die Zeit, in der Bulgarien seine Unabhängigkeit verliert, in der diese Landesgebiete von Petschenegen, Usen und anderen Stämmen jenseits der Donau stark verwüstet werden. In diesem Zeitalter brachen auch die ersten Aufstände der unterworfenen bulgarischen Bevölkerung aus.²

Die vorliegende Arbeit will auf ein erst unlängst entdecktes, mit den sechziger Jahren des 11. Jhs. verhältnismäßig gut datiertes epigraphisches Denkmal aus Mesembria hinweisen, das manche interessante Problemstellungen aus der Geschichte der Stadt ermöglicht. Die große Bedeutung Mesembrias in der Geschichte des Westlichen Schwarzmeerraums während der Antike und des Mittelalters ist gut bekannt. Die Tatsachen zeigen, daß diese Stadt eine wichtige Rolle in den mittelalterlichen komplizierten wirtschaftlichen und politischen Beziehungen zwischen Bulgarien und Byzanz spielt. Daher wirft die Entdeckung dieser Inschrift aus einer Epoche, die die Geschichte Mesembrias in völliges Dunkel hüllt, neues Licht auf manche Seiten des inneren Lebens während dieses Zeitalters.

Der Fund ist eine 0,47 m lange, 0,35 m hohe und 0,16 m breite Kalksteinplatte, die als Baumaterial für die Georgskirche bei deren Abtragung im Jahre 1958 in der westlichen Gebäudehälfte eingemauert gefunden wurde.

¹ Vgl. D. Angelov, *Kām vāprosa za srednovekovnija bălgarski grad*, Arheologija II, 1960, Hft. 3, S. 9—22 (über die Periode 1185—1396) und P. Tifčev, *Sur les cités byzantines au XI^e—XII^e siècles*, *Byzantinobulgarica*, I, 1962, S. 145—182 (über die Periode 1081—1204) mit reichen bibliographischen Angaben.

² Über die Ereignisse vgl. V. N. Zlatarski, *Istorija na bălgarskata dārzava prez Srednite vecove*, II, Sofia, 1934, S. 1 ff.; *Istorija na Bălgarija I²*, Sofia, 1961, S. 151 ff.; G. Litavrin, *Bolgarija i Vizantija v XI—XII vv*, Moskva, 1960, S. 380 ff.; G. Cankova-Petkova, *JJB*, VI, 1956, S. 596 ff.



Abb. 1

Sie ist unten und links etwas abgebrochen. Darauf ist eine achtreihige griechische Inschrift (Buchstabenhöhe etwa 3 cm) zu erkennen, die am Anfang gut erhalten und am Ende fast unleserlich erscheint.³ Da das Schriftfeld die Form eines Kreuzes hat, weist dies sofort darauf hin, daß es sich um eine offizielle Inschrift handelt. Die Form und Textanlage der Platte zeigt, obwohl das Ende schwer zu lesen ist, daß eigentlich die ganze Inschrift vorhanden ist. Die seitlichen Kanten haben bei der Verwendung der Platte für den Kirchenbau gelitten. Soweit er entziffert werden kann, lautet der Inschrifttext wie folgt:

+ [A]νερώθη / ἐν Θεῷ τὸ τί/χος Μεσημβρία/ς ἐπὶ
 Κονσταντίνου (καὶ) / Εὐδοκίας τῶν ΘΑΤΟ/- - - Π
 - - - ΝΩΝ/Θ. ΒΟΙ/- - - ΙΗΔ/- - - τογ - - - +.

Die Inschrift weist darauf hin, daß die Festungsmauer Mesembrias zur Zeit Konstantins und Eudoxias wiederhergestellt wurde. Es folgt ein unleserlicher Text, in dem die für jene Epoche üblichen Formeln, die Epitheta der Herrscher, z. B. τῶν θ(εοφιλεσι)άτων, или θ(еисτ)άτων ἡμῶν δεσποτῶν enthalten waren, gefolgt von dem Datum der Inschrift in Indiktionen und, vielleicht einer Formel der Art Κύριε βοήθει⁴.

Es handelt sich, demnach, um eine der gewöhnlichen Bauinschriften, wie sie in vielen Fällen aus dem Mittelalter bekannt sind, z. B. aus Selymbria (842—857)⁵ und aus Konstantinopel (1013).⁶ Gewisses Interesse erweckt die zwischen Adrianopolis und Selymbria (976—1025) entdeckte Bauinschrift, die ebenfalls aus Thrakien stammt und der Inschrift aus Mesembria zeitlich annähert.⁷ Aus diesen und ähnlichen Inschriften, deren Anzahl noch zunehmen kann, obwohl es nicht sehr viele sind, ist zu ersehen, daß diese Dokumente aus drei Hauptteilen bestehen: Gegenstand der Bautätigkeit, unter welchem Herrscher bzw. Auftraggeber und Zeitpunkt.

Das Datum des Ereignisses, von dem der Text berichtet, ist eigentlich durch die Erwähnung der damaligen Herrscher Konstantin und Eudoxia bestimmt. Unter den bekannten byzantinischen Kaiserinnen dieses Namens ist nur ein Herrscherpaar bekannt, das in der Inschrift genannt ist: Konstantin X. Dukas und seine Ehefrau, die bekannte Eudoxia Makrembolitissa (1059—1067), die nach dem Tode Konstantins mehrere Monate selbständig regiert hat.⁸

Die Inschrift hat eine doppelte historische Bedeutung: einerseits für die innere Geschichte Mesembrias während des 11. Jhs. und andererseits für die Geschichte von Byzanz.⁹ Die Inschrift ist vor allem eine offizielle Urkunde

³ Ausführlich über die Feststellung des Textes und über die Orthographie vgl. bei V. Velkov, *Antični i srednovekovni nadpisi ot Mesembrija, Mesembrija, t. I, Proučvanija i material, 1967* (im Druck). Als Text ist diese Inschrift auch bei V. Beševliev *Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien*, Berlin, 1964, n. 159 (Berl. Byz. Arbeiten, n. 30) gegeben.

⁴ Vgl. z. B. H. Grégoire, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, Paris, 1922, n. 113, n. 115ter; CIG IV, nn. 8646, 8659, 8700, 8678.

⁵ CIG IV 8683: 'Ανερώθη [ἐκ βάθρ]ω[ν] πόλις ταύτη ἐπὶ - - -

⁶ CIG IV 8700.

⁷ CIG IV 8702: 'Ανεκένισθη ὁ πύργος τοῦτος ἐπὶ - - -

⁸ Vgl. G. Ostrogorsky, *History of the Byzantine State* Oxford 1956, S. 303—304.

⁹ Vgl. N. Skabalanovič, *Vizantijskoe gosudarstvo i cerkov v XI v. S. Petersburg, 1884, S. LXX.*

der damaligen byzantinischen Verwaltung im Zusammenhang mit den Maßnahmen des Staates für die Befestigung wichtiger Mittelpunkte und Gebiete des Kaiserreichs Byzanz. Bisher sind verhältnismäßig wenige derartige Inschriften aus dem 11. Jh. erhalten. Es wäre auf die bekannte Bauinschrift des sogenannten Kastells Saracino in Tarent aus den Jahren 1067—1071 hinzuweisen, die etwas jünger als die untersuchte Inschrift ist.¹⁰ Die Inschrift stammt aus der Zeit des Romanos Diogenes, erwähnt aber unter Konstantin stattgefundenere Ereignisse. In einer anderen Inschrift aus dem Jahre 1027 ist unter anderem von einem Brückenbau beim Kastell Lakedemon¹¹, in einer dritten von der Erneuerung des Obelisken in Konstantinopel (1025—1028)¹² die Rede. Auf Bauinschriften von Kirchen soll hier, wegen des unterschiedlichen Charakters, nicht eingegangen werden.¹³ Von größerem Interesse in Verbindung mit der Erklärung der Inschrift von Mesembria ist eine andere, aus dem nahen Adrianopolis stammende Inschrift, die in den Jahren 1071—1078 entstand. Darin ist von der Errichtung von Verteidigungsbauwerken durch Michael VII., dem Sohne Konstantin X. und Eudoxias die Rede.¹⁴ Das Vorhandensein zweier Bauinschriften in Thrakien anlässlich der Errichtung von Verteidigungsbauwerken in ein und demselben Zeitabschnitt (der Unterschied beträgt nur etwa 10 bis 15 Jahre) ist eine beachtliche Tatsache.

Über die Geschichte Mesembrias im 11. Jh. sind nur zwei Ereignisse bekannt: ein Aufstand von örtlicher Bedeutung (1078) unter der Führung eines gewissen Dobromir und der Beteiligung der einheimischen Bevölkerung und die Verteidigung der Stadt gegen die Einfälle der Petschenegen und Kumanen im Jahre 1094.

In Verbindung mit einem ähnlichen zu dieser Zeit in Sredec ausgebrochenen Aufstand deuten byzantinische Schriftsteller an, daß diese Aufstände gegen die byzantinische Geistlichkeit gerichtet waren.¹⁵ Offensichtlich gingen sie aber nicht nur auf religiöse Ursachen zurück. Die Unterwerfung der Gebiete zu beiden Seiten des Balkangebirges durch Byzanz erschwerte die wirtschaftliche Lage der bulgarischen Bevölkerung. Sie wurde in das System eines Staates mit weiter fortgeschrittenen gesellschaftlich-ökonomischen Verhältnissen einbezogen. Außer diesen wirtschaftlichen Schwierigkeiten litt die Bevölkerung während der ersten Hälfte und der Mitte des 11. Jhs. sehr stark unter den verwüstenden Raubüberfällen der Usen und Petschenegen. Die schwersten ereigneten sich in den Jahren 1048 und 1064, während der

¹⁰ CIG IV 8709: *Ῥωμανός, βασιλεὺς Ῥωμαίων, κράτιστος - - - - τὸ νέον προύριον ἐν τῇ πόλει Ταράντῳ ἐκ θεμελίων κεκέλευκε οἰκοδομεῖν.*

¹¹ CIG IV 8704.

¹² CIG IV 8703.

¹³ Vgl. z. B. eine Inschrift aus dem Insel Samos, die zur derselben Zeit gehört — 1065—1066, Grégoire, Recueil, n. 149. Besonders wichtig in diesem Sinne ist auch eine andere Bauinschrift für eine Kirche aus der Stadt Durostorum (J. 1042—1050) — vgl. Beševliev, Spätschriften, n. 78.

¹⁴ CIG IV 8713: *+Ἀναξ Μιχαήλ Αὐσόνων ὄντως κλέος λύτρωσιν εὖρε. [υ]λό[ς ὦν] Κωνσταντίνου, πύργων τεύχων κατέναντι βαρβάρων μάχας πρὸς αὐτοὺς ἀπότηγον καθάπαξ.*

¹⁵ Über den Aufstand des Dobromirs vgl. Scyl. Cedr. II, p. 741, 17 ff., Attalates, Hist. p. 302, l. Vgl. zuletzt D. Angelov, Bogomilstvoto v Bălgarija, Sofia, 1961, S. 219 mit bibliographischen Angaben.

große Gebiete Nordbulgariens und Thrakiens weitgehend verödeten und eine Reihe kleinerer Orte ihre Existenz aufgaben.¹⁶

Unter diesen innerpolitischen und außenpolitischen Verhältnissen sind die Maßnahmen für die militärische Verteidigung, die Byzanz in den Städten Adrianopolis und Mesembria ergriffen hat, durchaus verständlich und keineswegs zufällig. Sie sind mit der Verteidigung der Hauptstadt Konstantinopel verbunden. Mesembria war die bedeutendste Stadt an der Schwarzmeerküste nördlich von Konstantinopel, ein wirtschaftlich und politisch mit der Hauptstadt eng verbundener Ort, der in den gegenseitigen Beziehungen zwischen Byzanz und Bulgarien eine wichtige Rolle spielte. Es ist kein Zufall, daß Mesembria und Konstantinopel die letzten Städte auf der Balkanhalbinsel sind, die die Türken im Jahre 1453 eroberten. Adrianopolis ist, dagegen, die wichtigste Stadt auf dem zentralen Landweg über die Balkanhalbinsel, ein Vorposten der Hauptstadt gegen die Überfälle zu Lande aus nordwestlicher Richtung. Daher ist es durchaus natürlich, daß diese zwei wichtigen Stützpunkte der byzantinischen Herrschaft im Hinterland der Hauptstadt bei der gespannten inner- und außenpolitischen Lage Gegenstand entscheidender Maßnahmen gewesen sind. Im Kampfe gegen die Aufstandsversuche der bulgarischen Bevölkerung und die Einfälle von außen haben diese Maßnahmen zu gewissen Ergebnissen geführt. Als die Petschenegen und Kumanen im Jahre 1094 Mesembria erreichen, bleiben sie vor den starken Festungsmauern der Stadt stehen. Dem entsandten Strategen der Stadt, Leo, gelingt es, sich mit ihnen zu verständigen.¹⁷

Ungeklärt bleibt die Frage, aus welchem Grunde die Festung von Mesembria instandgesetzt werden mußte, d. h. was den schlechten Zustand der Stadtmauer und die Wiederherstellung in den Jahre 1059—1067 verursacht hat. Die bekannten Bauinschriften aus diesen Jahrhunderten berichten stets genau und weisen auf den Gegenstand der Bauarbeiten hin: sie teilen mit, ob die Festung von Grund auf oder zum Teil erneuert, ob ein Turm oder ein Stadttor usw. errichtet wurde.¹⁸ Der Text der Inschrift von Mesembria enthält die Angabe, daß τὸ τίχος d. h. die ganze Festung mit der Festungsmauer, den Türmen und dem Tor Gegenstand der Bauarbeiten gewesen ist.¹⁹ Es handelt sich, demnach, um Maßnahmen, die das ganze Verteidigungssystem von Mesembria betreffen. Es fehlt der Ausdruck ἐκ βάθρων oder der ihm verwandte ἐκ θεμελίων (im lesbaren Text kommt er nicht vor). Dies besagt, daß die Mauer bzw. die Festung nicht gänzlich zerstört, jedoch in manchen Teilen stark beschädigt war und der gesamten Instandsetzung bedurft hat.

Was für sichere Angaben sind über den Zustand der Festungsmauer, d. h. der Festung von Mesembria im frühen Mittelalter vorhanden? Die

¹⁶ Vgl. Zlatarski, Istorija, II, S. 114 f.

¹⁷ Vgl. Zlatarski, Istorija, II, S. 165. Die Quelle ist Scyl. Cedr. II, p. 743 2.

¹⁸ Vgl. z. B. CIG IV 8622 (Pamphylien, J. 565—648): ἀναεώθη τὸ ἔργον τῆς πλακώσεως τῆς πόλεως; CIG IV, 8664 (Nicaea J. 727—741): ἀνακαινίσαντο τὴν πόλιν καὶ ἀνεγείραντο διὰ τῆς τοῦ ἔργου ἐπιτελείσεως ἐκ βάθρων; CIG IV 8687 (Konstantinopel. J. 867—886): ... πύργος ἐκ βάθρων; CIG IV 8689 (Tauromenium, J. 893): ἐκτίσθη τοῦτο τὸ κάστρον ἐπὶ Κορσικῶν; CIG IV 8723 (Sizilien, J. 1121): Ἡκοδομήθη ἡ αὐτὴ γέφυρα; CIG IV, 8742 (r. 1206): Ἐκτίσθη ὁ ναὸς αὐτός σὺν τῷ ἐπὶ λογιμένῳ κάστρῳ (sic).

¹⁹ Vgl. auch CIG IV 8646 (aus der Insel Phyle, Ägypten, J. 577): ἀνεκτισθὲν τὸ τεῖχος τοῦτο.

Stadt war eine starke byzantinische Festung und verblieb nach der Gründung des Bulgarischen Staates im Kaiserreich Byzanz. Sie war ein wichtiger Vorposten von Byzanz gegen Bulgarien. In diesem Zusammenhang wird die Stadt in den Schrifttumsquellen aus dem 7. bis 8. Jh. häufig erwähnt.²⁰ Diese Periode beendet Khan Krum durch die Eroberung der Stadt im Herbst 812. Mesembria erlitt starke Verwüstungen. Die Festungsmauer wurde viel zerstört.²¹ Wann und wie die Stadt von neuem in byzantinische Hände gerät, ist unbekannt. Die Anwesenheit des christlichen Bischofs (Episkop Timotheos) im Jahre 869 weist aber darauf hin, daß Byzanz die Stadt beherrschte.²² Die erste Aufgabe der byzantinischen Staatsgewalt bestand, natürlich, darin, die Festungsmauer aufzubauen,²³ soweit dies nicht durch die Bulgaren erfolgt ist. Das Datum dieser Instandsetzung lieferte eine Inschrift, von der bisher zwei Teile vorhanden sind. Sie wurden verschieden ergänzt und erklärt und schließlich am genauesten von V. Beševliev ausgelegt. Die Inschrift stammt vom Kaiser Basileios I. und gehört zur Zeit von 867—886.²⁴ Von demselben Kaiser sind auch andere, in diesem Abschnitt der Schwarzmeerküste entdeckte Inschriften bekannt, die über seine umfangreiche Tätigkeit in diesen Gebieten berichten.²⁵ Im 10. Jh. wird Mesembria in Verbindung mit der bekannten Schlacht bei Anchialos erwähnt, bei der die starken Festungsmauern das siegreiche Heer des Zaren Symeon aufhielten.²⁶ Die Stadt wird später auch als Durchfahrtsort der Delegationen der beiden Nachbarländer genannt. In der zweiten Hälfte des 10. und der ersten Hälfte des 11. Jhs. sind keine Ereignisse bekannt, die wesentliche Zerstörungen der Festung hervorgerufen haben.²⁷ Nach Angaben byzantinischer Chronisten hat ein starkes Erdbeben im Gebiet von Konstantinopel im Jahre 1063 Kyzikos, Nikäa und die Städte in Thrakien wesentlich beschädigt.²⁸ Möglicherweise hat dieses Erdbeben sich auch auf die Festung von Mesembria ausgewirkt. Zur Zerstörung trug auch der Zustand der Festungsmauern bei, die fast zweihundert Jahre kaum ausgebessert worden sind. In diesem Falle müssen die Instandsetzungsarbeiten der Mauer, von der in der

²⁰ Vgl. Vita Maximi Confessoris 30; Theoph. p. 358, 28; p. 433, 21; p. 448, 2 (de Boor).

²¹ Theoph. p. 497, 28 ff.; p. 498, 5 f; p. 499; p. 500, 11, 22.

²² Vgl. Mansi, Collectio, XIII, 141.

²³ Als im Jahre 1829 v. Moltke Mesembria besuchte, schrieb er „Dieser (Turm, V. V.) sowie das Thor und die schöne byzantinische Kirche ist noch vom Kaiser Theophilos erbaut“ (d. h. in der Periode 829—842) was keine Bestätigung in den epigraphischen oder historischen Quellen findet. Die Bautätigkeit des Kaisers Theophilos ist nur in der Stadt Konstantinopel bezeugt worden (vgl. ClG IV 8672—8682). Vgl. v. Moltke, Der russisch-türkische Feldzug in der Europäischen Türkei, 1828—1829, Berlin, 1845, S. 324, Anm. Diese Behauptung ist noch von K. Jireček, Pátuvanija po Bălgarija Plovdiv, 1899, S. 789 bezweifelt worden, aber trotzdem wird von einigen Forschern angenommen, vgl. D. Zontschew, Die Festungsmauern in Nessebar, Arch. Anz. 74, 1959, col. 26 ff.

²⁴ Vgl. Beševliev, Spätinschriften, n. 158. + *Τίνδε τὴν πόλιν ἐθνῶν ΧΕΡΕ[- - - ἀ] νακτ(ων) ἐδώμῃσ(αν) ἐκ βάθρ(ων παλιν Β[- - - ἐξε]τέλεσ(αν) συν' Ἀλεξάνδρ(ω) οἱ θ(ε)ώσωτεπ- τ[οι βασιλεῖς]* || [*Βασίλειος καὶ Λέων* ξτους- - -]

²⁵ Vgl. Beševliev, Spätinschriften, n. 157, 256.

²⁶ Theoph. Contin. VI, 10 (p. 389, 10, ed. Bonnae).

²⁷ Die Ergebnisse der Forschungen in den letzten Jahren erscheinen bei I. V. Venedikov, Mesemvrija, I, Proučvanija i material, Sofia, 1967 (im Druck).

²⁸ Scyl. 657, 7.

untersuchten Bauinschrift von Mesembria berichtet wird, nach diesem Datum (1063) erfolgt sein, d. h. in den letzten Regierungsjahren des Kaisers Konstantin. Die archäologischen Untersuchungen in Nikäa zeigen, daß die dortigen Mauern zu jener Zeit tatsächlich gelitten haben und kurzfristig aufgebaut werden mußten.²⁹ Das Erdbeben könnte sich auch auf Adrianopolis ausgewirkt haben, wo wenige Jahre später ebenfalls Bauarbeiten durchgeführt wurden.

Die Inschrift aus Mesembria regt zur Erörterung einer Reihe von Problemen der inneren Geschichte einer der bedeutendsten städtischen Zentren in den bulgarischen Gebieten während des 11. Jhs. an.³⁰

²⁹ A. M. Schneider — W. Karnart, Die Stadtmauer von Iznik (Nicaea), Berlin, 1938, S. 41.

³⁰ Die Wiederherstellung der Mauern in Mesembria im XI. Jh. ist uns auch in einer wenig bekannten Stelle in der hagiographischen Literatur bezeugt worden. Unsere Inschrift bestätigt jetzt auch die Glaubwürdigkeit dieser Quelle! Vgl. J. Ivanov, Bogomilski knigi i legendi, Sofia, 1925, S. 287.

НОВЫЕ МАТЕРИАЛЫ О БОГОМИЛАХ(?) В ВИЗАНТИИ XII В.

А. П. Каждан

В обстоятельном труде Д. Ангелова справедливо отмечено, что богомилское движение широко распространялось в Византии в середине XII в. Опираясь преимущественно на Вальсамона, Ангелов показал, как правительство Мануила I расправлялось с богомилами.¹

Сведения о богомилстве XII в. крайне скудны, и это в известной мере оправдывает мою попытку дополнить собранные Ангеловым материалы свидетельства двух известных византийских писателей — Михаила Хониата и Евстафия Солунского.

Панегирик Никите, митрополиту Хонскому, написанный Михаилом Хониатом, рассказывает о борьбе иерарха против „проклятых евхитов“², хитрецов, скрывавших звериное нутро под овечьей шкурой. В другом месте Михаил повествует о каком-то человеке, явившемся в храм: поскольку он не был христианином, митрополит преградил ему дорогу. Тогда нечестивец схватил просфору (*μάρατος*) и, пренебрегая угрозами Никиты, съел ее — но его преступление не осталось без наказания: на второй день он умер, ибо, заключает ритор, он не был очищен от манихейства.³

Таким образом, Панегирик Никите Хонскому свидетельствует о распространении богомилов-евхитов в Малой Азии; весьма вероятно, что манихейством Михаил Хониат называл или богомилство, или родственное ему павликианство.

Менее определенно третье свидетельство Михаила Хониата, содержащееся в слове к патриарху Михаилу III (1170—1178), известному в литературе под неверным именем Анхиала (в действительности, он был племянником епископа анхиальского). Хониат ставит в заслугу патриарху борьбу с еретиками: „Словно лев, изрыгаешь ты благое слово, и какой еретик не робеет перед тобой?“⁴

Евстафий Солунский в эпитафии Мануилу I уделил значительное место борьбе императора за православие: „Ты убеждением привлекал чуждое богу“, — заявлял солунский митрополит.⁵ К сожалению, слова

¹ Д. Ангелов, *Богомилство в България*, София, 1961², стр. 236—242.

² *Μιχαὴλ τοῦ Ἀκομινάτου, Τὰ σωζόμενα*, т. 1. Ἀθῆναι, 1879, р. 53. 7. Издатель С. Ламброс неверно читает *Εὐχάιταις*, приводя, однако, в критическом аппарате рукописное *Εὐχίταις* и глоссу Флорентийской рукописи: *Πογομίλοις*.

³ Ibidem, р. 62. 21—63. 1.

⁴ Ibidem, р. 76. 9—10.

⁵ Eustathii Thessalonicensis Opuscula. Francof. a. M., 1832, р. 204. 11—12.

Евстафия очень риторичны, и нельзя с уверенностью сказать, какие именно события он имеет в виду, — И. Дрэзке, впрочем, полагал, что у Евстафия идет речь о богомилах.⁶ Вот что сообщает солунский митрополит: некий восточный волк (*λύκος ἑσώος*), иначе называемый Ассирийским злом (Дрэзке видит в нем богомила Нифонта), начал соблазнять паству вавилонской болтливостью; словно пьяный, нес он вздор о нашей вере, пособачьему лая на божественное; он плел западни; составив „разводное письмо“ (*βιβλίον ἀποστασίον* — см. Второз. 24.1), он выбрасывал полученные человеком божественные знания (*θεόθεν γινώσκιν*) и заменял их другими.⁷ Император, продолжает Евстафий, поспешно выступил против варварского злоречия (*τὴν βαρβαρικὴν ἐρεοχέλιαν*), а вслед за ним все стали посылать стрелы в зверя (*κατετοξάζοντο τοῦ θηρίου*).⁸

Отнесение этого абзаца Евстафия к богомилам, пожалуй, все же гипотетично, хотя просто отбросить гипотезу Дрэзке нет оснований. С большим правом мы могли бы распространить на них другой рассказ Евстафия, содержащийся во II слове к уже упомянутому патриарху Михаилу.

Слова Евстафия к патриарху Михаилу пока еще не изданы. Они известны мне по микрофильму Эскуриальской рукописи Y—II—10, любезно присланному профессором М. Ришаром из парижского Института истории и разыскания текстов в Государственную библиотеку им. В. И. Ленина. I слово повествует о жизни Михаила до поставления в патриархи и о его избрании (кстати сказать, оно изобилует сведениями о служебной карьере самого Евстафия); по-видимому, это слово было произнесено сразу же после избрания Михаила. II слово более позднее, оно содержит различные сведения о деятельности Михаила на патриаршем престоле, например, о его переписке с армянским католиком. Среди прочего Евстафий восхваляет патриарха за его победу над какими-то еретиками.

„Ты употребил тысячу усилий, — заявляет Евстафий, — чтобы возвратить (*ἐπαναγαγεῖν*) целое стадо (*ἀγέλην ὅλην*), увлеченное Сатаной, который отделил его от доброго пастыря и увлек в пустыню, желая погубить в пропасти“ (л. 171 = об.). Среди еретиков были и упорствующие, но и они вскоре отвергли демона и заговорили в бже (л. 172). Один из них, носивший имя Афанас (*Ἀφάνας πρὸς ὄνομα*), оставив прежние прегрешения, особенно усердно принялся выдавать своих сотоварищей (*τοὺς συνειδóτας εἰς φῶς ἄγει*); он выслеживал, говорит Евстафий, коварную лису, искавшую спасения в норе. Те, кто сперва молчал, увидели, что немота не приносит ничего, кроме беды, и тогда заговорили, став собственными обвинителями (*ἐαυτῶν γερονότες κατηγοροί*). Они оплакали свое прошлое и, извергнув внутреннего варвара (*τὸν ἔνδον ἀποπύοντες βάρβαρον*), получили взамен божественное миро (л. 172 = об.).

И этот пассаж, как можно видеть, довольно риторичен, хотя все-таки содержит больше конкретных данных, нежели использованная Дрэзке эпитафия Мануилу I. Евстафий не называет и здесь еретиков бого-

⁶ J. Dräseke, Nikolaos von Methone, Byzantinische Zeitschrift 1, 1892, S. 465.

⁷ Eustathii Opuscula, p. 204. 49—60.

⁸ Ibidem, p. 204. 67—73.

милами, однако упоминание Сатаны, игравшего столь значительную роль в богомильской мифологии, делает подобное отождествление вполне вероятным. Намеки на процесс еретиков, скрывавших свое вероисповедание, но выслеженных и выданных, напоминают слова Михаила Хониата о евхитах-богомилах и в какой-то мере — повествование Анны Комнин о следствии по делу Василия Богомила, которого только хитрость Алексея I вынудила открыть свое учение.⁹

Как бы то ни было, II слово Евстафия к Михаилу III — еще одно свидетельство ожесточенной борьбы правительства Мануила I против инакомыслящих, скорее всего — против богомилов.

⁹ См. об этом Я. Н. Любарский, *Расправа императора Алексея Комнина с богомилами*, *Вопросы истории религии и атеизма*, 12, 1964, стр. 310—316.

БОЛГАРСКИЙ ТЕКСТ В РУССКОЙ МИНЕЕ XVI ВЕКА

В. А. Дыбо, В. А. Кучкин (Москва)

Изучение воздействия болгарской культуры на русскую в рамках второго южнославянского влияния было начато А. И. Соболевским еще в конце прошлого века.¹ Значительную лепту в освещение этой большой проблемы внесли болгарские, советские и югославские ученые, посвятившие целый ряд работ влиянию болгарской книжности на русскую в конце XIV в.,² политической, просветительной и литературной деятельности русских митрополитов Киприана и Григория Цамблака, болгар по происхождению,³ выяснению взаимоотношений русской и болгарской культур в XIV—XVI вв.⁴ Однако, несмотря на определенные успехи, достигнутые учеными разных стран, вопрос о болгаро-русских связях в указанный период освещен далеко не полностью. Исследователи справедливо сетуют на отсутствие работ по целому ряду частных вопросов, без решения которых трудно давать характеристику явлению в целом.⁵ Действительно, если говорить о болгарском влиянии на русскую письменность, то его истоки, объем, этапы развития намечены лишь в самых общих чертах. Изучено слишком мало рукописей как болгарских, бытовавших на Руси в XIV—XVI вв., так и русских, испытавших влияние болгарского письма. К тому же анализ последних велся под углом отражения в них болгарской графики и орфографии, элементов, дающих скудный материал о происхождении оригинала данной рукописи, не изучалась история самих рукописей, их влияние на последующую рукописную традицию. Совер-

¹ Южнославянское влияние на русскую письменность в XIV—XV веках. Речь, читанная на годичном акте Археологического института 8 мая 1894 года проф. А. И. Соболевским, СПб., 1894.

² И. Иванов, Болгарското книжно влияние в Русия при митрополит Киприан (1375—1406), ИИБЛ, кн. VI, София, 1958.

³ И. Снегаров, Духовно-културни връзки между България и Русия през средните векове (X—XV вв.), София, 1950; его же, К истории культурных связей между Болгарией и Россией в конце XIV — начале XV в. — в сб. Международные связи России до XVII в., М., 1961; В. С. Киселков, Проуки и очерти по старобългарска литература, София, 1956, гл. XVII—XVIII; Л. А. Дмитриев, Роль и значение митрополита Киприана в истории древнерусской литературы (к русско-болгарским литературным связям XIV—XV вв.) ТОДРЛ, т. XIX, М.-Л., 1963.

⁴ И. Снегаров, Културни и политически връзки между България и Русия през XVI—XVIII в., София, 1953; Д. Петканова-Тотева, Книжовни връзки между България и Русия през средновековието, Език и литература, № 5, 1957; Д. С. Лихачев, Некоторые задачи изучения второго южнославянского влияния в России, М., 1958; В. А. Мошин, О периодизации русско-южнославянских литературных связей X—XV вв., ТОДРЛ, т. XIX, М.-Л., 1963.

⁵ Д. С. Лихачев, указ. соч., стр. 64.

шенно не рассматривались акцентованные рукописи. Между тем исследование ударения в таких рукописях, помимо других лингвистических аспектов, имеет немаловажное значение для исторической диалектологии, с помощью которой можно производить локализацию текстов. Правда, рукописей с проставленными ударениями немного, но тем ценнее те из них, которые сохранились.

С этой точки зрения значительный интерес представляет текст, сохранившийся в одной июльской минее-четье XVI в. из Троице-Сергиева монастыря.⁶ В свое время эта минея была описана иером. Арсением.⁷ Он дал постатейное описание рукописи, отметив, что она написана „полууставом разных почерков XV—XVI веков“. Верно указав на составной характер минеи, Арсений не определил время написания ее отдельных частей. В результате интересная и сложная работа русских книжников XVI в., использовавших для составления минеи-четьи на июль разнообразный материал из других сборников, оказалась нераскрытой. Остались неотмеченными болгарские особенности текста жития Евпраксии, включенного сюда. Для решения всех вопросов, связанных с этим текстом, необходимо более подробное археографическое описание рукописи.

Она составная, написана разными полууставными и скорописными почерками. Первым почерком, полууставом последней четверти XV века, написаны лл. 1—43 об., 179—235, 298—350 об., 359—394 об., 416—419 об., 429—471 об., 486—502 об., 536—560, 573—587. Филигрань на лл. 1—43 — голова быка, знак близок к указанным Брике⁸ № 14795 — 1465—1470 гг. и № 14801 — 1474 г.; филигрانی на лл. 179—235 — голова быка, Брике № 14797 — 1466 г., и весы, знак близок к указанным Брике № 2403 — 1458—1475 гг. и № 2406 — 1466—1476 гг. Последний знак имеют и лл. 298—320. Филигрань остальной бумаги, где встречается первый почерк, буква Р — Брике, № 8651—1459 г. Таким образом, примерно половина рукописи № 678, написанная первым почерком, относится к 70-м годам XV века. Эта часть представляет собой июльскую минею-четью. В ее состав входили следующие статьи: под 1 июля житие Козьмы и Дамиана, под 2 июля слово о положении ризы Богородицы во Влахерне, под 2 июля мучение Койнта, под 3 июля житие Иакинфа Румского, под 4 июля житие Андрея Критского, под 8 июля житие Прокопия (сохранилось только начало на л. 43 об. 4, вместо текста жития Прокопия минеи 70-х гг. XV века в минее № 678 использован текст того же жития из другого сборника), под 9 июля мучение Ореста, под 9 июля житие Патермуфия, Коприя и Александра, под 10 июля мучение 45 в Никополии Армянской, под 12 июля житие Прокла и Лария, под 12 июля житие Марии Голиндухи, под 15 июля мучение Кирика и Улиты, под 16 июля мучение Антиоха, под 17 июля мучение Марины, под 17 июля мучение епископа Афиногена, под 18 июля житие Иакинфа Амастрийского, под 18 июля мучение Емелиана, под 19 июля житие Дия, под 19 июля житие

⁶ ГБЛ, ф. 304, № 678.

⁷ Иером. Арсений, Описание славянских рукописей библиотеки Свято-Троицкой Сергиевой лавры, ч. III, М., 1879, стр. 33—35.

⁸ Здесь и далее ссылки на справочник Брике даются по изданию С. М. Briquet, *Les filigranes*, v. I—IV, Leipzig, 1923.

Макиры, сестры Василия Великого, написано Григорием Нисским, под 20 июля житие и похвала пророку Илье, под 21 июля житие Иоанна и чернеца Симеона юродивого, под 22 июля мучение Фоки, под 22 июля мучение Аполлинария Антиохийского, под 21 июля мучение Кристины Тирской, под 27 июля мучение Пантелеймона и его дружины, под 29 июля мучение Феодотии и ее детей, под 29 июля мучение Калинника, под 30 (в результате ошибки правщиков XVI в. отнесено к 29 июля) житие Софьи и ее трех дочерей, под 31 июля мучение Евстафия в Анкире, под 31 июля житие Евдокима.

Минея 70-х гг. XV века сохранилась в дефектном виде. Дефекты объясняются двумя причинами. Во-первых, в минее утрачена часть листов. Утрата обнаруживается благодаря имеющейся, хотя и неполностью, нумерации тетрадей, сделанной тем же почерком и теми же чернилами, какими написана вся минея 70-х гг. XV века.⁹ Судя по числу пронумерованных тетрадей, в минее было 325 листов,¹⁰ сохранилось же 293, недостает 32 листов. Нет первых двух листов первой тетради, вероятно, оглавления минеи, последних трех листов шестой тетради, полных седьмой, восьмой и девятой тетрадей; утрата приходится на вырванное и замененное другим житие Прокопия, двух последних листов двадцать восьмой тетради и первого листа двадцать девятой тетради, часть текста жития Иоанна и чернеца Симеона юродивого. За исключением этих потерь, восполненных, как увидим ниже, в XVI в., минея 70-х годов сохранилась вся.

Но и в сохранившихся статьях немало больших пропусков текста. Так, в житии Марии Голиндухи оставлен чистым весь л. 227, текст на л. 226 об. обрывается на словах *но о всаком глаголю* и продолжается без какой-либо смысловой связи на л. 227 об. словами *дати есмь хри-стнагоу*. Кроме пропуска в середине, статья о Голиндухе не имеет конца, записаны лишь 21/2 строки л. 231, текст кончается словами *нже твою спса дѡблестъ*. В житии Дия недописана половина последней строки л. 350 об., затем заполнены 6 строк следующего 359 листа (листы 351—358 вставлены позднее), а 5 строк оставлены пустыми. Слитно были написаны мучение Фоки и мучение Аполлинария, первое не имело конца, а второе начала.¹¹ В статье о Пантелеймоне и его дружине не заполнены

⁹ Конец 1 тетради обозначен на л. 6 об., конец 2-й — на л. 14 об., 3-й — л. 22 об., 10 — л. 186 об., 11 (видна лишь часть титла) — л. 194 об., 13 (цифра видна плохо) — л. 210 об., 14 — л. 218 об., 15 — л. 226 об. и конец тетради 16 обозначен на л. 234 об. Начало тетради 17 обозначено на л. 235, начало 18 — на л. 305, 19 — л. 313, 20 — л. 321, 21 — л. 329, 22 — л. 337, 23 — л. 345, 24 — л. 361, 25 — л. 369, 26 — л. 377, 27 — л. 385, 28 — л. 393, 30 — л. 436, 31 — л. 444, 32 — л. 452, 33 — л. 460, 34 (цифра видна плохо) — л. 468, 35 — л. 490, 36 — л. 498, 37 — л. 539, 38 — л. 547, 39 — л. 555, 40 — л. 575 и начало тетради 41 обозначено на л. 583, текстом заполнено 5 листов 41 тетради.

¹⁰ Считая, следом за писцом, во всех тетрадах по 8 листов.

¹¹ Текст XV в. на л. 471 об. кончается следующими словами (текст приводится в упрощенной транскрипции): „Видѣвъ тѣло Траианъ блаженаго Фоки, въскричавъ къ своимъ воиномъ, видѣвъ терпѣние его и вѣру, рекыи: „Поистинѣ нѣсть инъ богъ, но точию, иже въ небесныхъ“, и убоявся и въстрепетавъ, отиде от бани. И явився Фока пред враты и рече: „Научень святымъ Петромъ апостоломъ и тѣмъ посланъ есмь въ сии славныи градъ, да имени Исус Христову вѣровавшѣ, гражажане (sic!) спасение обряшут“. Димостенъ

7 последних строк л. 542 об. и весь л. 543, хотя текст по смыслу как будто не прерывается. Житие Софии и ее трех дочерей не имело заголовка, текст обрывался на словах не во ннин на ада прих^од^атъ к нам (л. 560), после которых следовал особый значок, обозначающий пропуск; на нижнем поле значок воспроизведен снова и рядом тем же почерком и теми же чернилами, какими написана вся минея 70-х гг. XV века, замечено не вндѣтъ в спнскѣ, а далее идут чистые четыре последние строки л. 560 и весь л. 560 об. Отмеченные выше дефекты текста объясняются уже не утратой листов в минее 70-х гг. XV века, а недостатках листов в ее оригинале. Очевидно, тот список июльской минеи, с которого делал копию неизвестный нам современник Ивана III и митрополита Геронтия, был ветхим.¹²

Определить дефекты, бывшие в минее 70-х годов XV века и ее оригинале, отчасти помогает то обстоятельство, что в ряде случаев утраченный текст восстановлен в XVI веке. Так, восполнен пропуск в житии Дия, вставлены лл. 351—358, написанные двумя почерками — скорописью и полууставом, переходящим в скоропись, первой половины XVI в.¹³ Вместо утраченных, возможно изъятых самими составителями минеи № 678 трех листов из жития Иоанна и чернеца Симеона юродивого, по-

Петрещ рече: „Что много глаголеши...“. От слов „наученъ святыимъ Петромъ“ и до конца идет текст не жития Фоки, а жития Аполлинария. Ср. здесь же л. 485 и ГИМ, Синод. № 996, л. 387 об. (2). Приведенный отрывок был исправлен. Исправления сделаны скорописью второй четверти XVI в. Редактор вычеркнул текст от слов „и явився Фока“ и до конца, обрвав житие Фоки на последней законченной фразе, имевшейся в списке, и написал заключительную формулу: „богу нашему слава нынѣ и присно и в вѣкы вѣкомъ“.

¹² Восстановленная на основании изучения июльской минеи-четьи № 678 минеи-четьи на июль 70-х годов XV века, кажется, является древнейшим русским списком минеи-четьи на этот месяц. Ее состав, указанный выше, по-видимому, довольно точно отражает и состав оригинала, несмотря на дефектность последнего. В пользу такого утверждения говорит близость реконструированного нами состава минеи-четьи содержанию июльской служебной минеи, известной в списках XIV—XV вв. Ср., например, ГИМ, Успен., № 18 — пергаментная минея XV в.; ГПБ, Соф. собр., № 208 (125) (номер старый), XIV в. — по описанию в неизданном „Каталоге рукописей Новгородской Софийской библиотеки“ — ГБЛ, М., 1369, лл. 114—114 об.

Судя по некоторым лексическим примерам, перевод минеи древний: рѣсногнѣныи ковчегъ (17 об.), олактоматахъ (205 об.), бѣдныи мѹки (212), нѹтѹ нѹ ѹмножѹ (217), вѣрѹ спозн^овавшѹ (304 об.), см. также л. 334 об., таклонменнѣ (573 об. — 574) и т. д. О древности перевода говорит также состав минеи. В нее вошли только статьи о византийских святых и нет, например, статей о крещении Руси и князе Владимире (память 15 июля) и о Борисе и Глебе (память 24 июля), хотя писец минеи 70-х гг. XV в. под 24 июля заметил: вѣтън ж днь чѣтѣсѣ стѣхъ страсотерпецъ Бориса н Глѣба, а стонтѣ

въ августѣ в мѣнѣе в началѣ, на прѣ в дѣ минѣа (487).

Домакарьевская июльская минея-четья 70-х годов XV века представляет значительный интерес как самостоятельный объект изучения. В частности, эта минея дает ценный материал для исследования византийской агиографической традиции (например, житие Коинта в редакции, представленной русской минеей XV в., известно только по греческим рукописям XVII в.), кроме того, могут быть поставлены и изучены вопросы, связанные с переводом и бытованием минеи на славянской почве.

¹³ Текст от слов спасше н бѣдѣржащѹхъ бѣдъ прѣмѣнаше до слов многое тѣпѣнѣе сего н кротость скѹта. Одним почерком написаны половина л. 351 и лл. 353 об. — 358, вторым — лл. 351) (вторая половина) — 353.

мещено 9 новых листов, написанных теми же двумя почерками первой половины XVI века.¹⁴ Разделены статьи о Фоке и Аполлинару. Вставлены 13 новых листов, содержащих начало жития Аполлинурия и написанных теми же двумя почерками XVI века.¹⁵ Житие же Фоки так и осталось неоконченным.¹⁶ Рядом со словами писца XV в., не сумевшего дописать статьи о Софии и ее трех дочерях и удрученно заметившего на полях: не видѣти в спискѣ, скорописью первой половины XVI в. стоит киноварная помета: а досталъ мученна на новон тетради на патон и дѣлее следуют вставные лл. 561—572 об., написанные скорописью первой половины XVI в., схожей с первым почерком других дополнений.¹⁷ Той же скорописью написан киноварный заголовок к самому житию.¹⁸ Бумага перечисленных вставных листов двух сортов: с водяным знаком сфера, Брике, № 14007 — 1559—1561 гг. и с водяным знаком папская тиара, Брике, № 5002 — 1544 г. Филиграния позволяют датировать работу над минеей второй четвертью XVI столетия.¹⁹

Естественно, что правильно определить, например, где в минее 70-х гг. XV в. кончалась статья о Фоке, а где начиналась статья об Аполлинурии, и сделать соответствующие вставки, составители XVI в. могли только при одном неперемennom условии: сплошной сверке текста минеи с другим текстом. Действительно, большинство статей минеи 70-х гг. XV в. имеют многочисленные поправки, сделанные скорописью первой половины XVI в., тем же почерком, каким написаны вставные лл. 561—572 об.²⁰ На поправках мы остановимся ниже. Сейчас важно отметить, что текст минеи XV в. не только дополнялся в своих дефектных частях, но и внимательно правился составителями XVI в. почти на всем своем протяжении.

Кроме того, в минею XV в. были включены еще три листа: л. 297 — текст на обороте содержит начало мучения Антиоха; л. 415, на обороте которого написано начало жития Иоанна и чернеца Симеона юродивого, и л. 535, на обороте этого листа помещено начало мучения Пантелей-

¹⁴ Лл. 420—428 об. текст от слов (бѣ)детъ кто мое подругѣ вѣщае до слов со- аглы и со вѣмѣ ниже. Первым почерком дополнений написаны лл. 420 — сер. л. 422 об. и лл. 425—428 об., вторым почерком — сер. л. 422 об. — 424.

¹⁵ Лл. 472—485, текст от начала жития до слов Днмостенъ Петрець рече, что много- глѣшн. Первым почерком написаны лл. 472—472 об. и лл. 477 об. (вторая половина) — 485; вторым — лл. 473—477 об. (первая половина).

¹⁶ См. прим. II.

¹⁷ Текст от слов смѣшашъ съ втроковнцѣмъ тѣмъ до конца.

¹⁸ См. л. 559.

¹⁹ Несколько смущает то обстоятельство, что в справочнике Брике употребление на бумаге водяного знака сфера датируется второй половиной XVI в. Между тем анализ почерков в минее в 678 и текстологические сопоставления ее с троицкой минеей 1553 г. (ГБЛ, ф. 173, № 95) и макарьевской июльской минеей (ГИМ, Синод, № 996) показывают, что работа по составлению минеи № 678, включая дополнения и поправки, велась во второй четверти XVI в. Прав ли был Брике, относя сферу только ко второй половине XVI в. ?

²⁰ Не имеют поправок и дополнений XVI в. жития Марии Голиндухи, Марины, Афиногена, Иакинфа Амастрийского, Емелиана, Макрины, Ильи пророка, Фоки, Феодотии и Евстафия.

мона и его дружины. Листы были вставлены не потому, что в минее XV в. были утрачены начала указанных житий. Соответствующий текст читается на лл. 235 об., 394 об. и 502 об. Но при составлении минеи № 678 более старая минея XV в. была разделена на части, между которыми, как увидим далее, были вставлены тексты из других сборников. При этом начала трех статей минеи XV в. оказались отделенными от последующего текста. Поэтому составители XVI в. были вынуждены переписать начала трех статей на отдельные листки, а текст XV в. вычеркнуть. Почерк на всех трех листах один, отличный от всех других почерков XVI в. в рукописи № 678, красивая скоропись второй четверти XVI в. Следовательно, в это время и была составлена минея № 678.

Вторым почерком, также полууставом последней четверти XV в., написаны лл. 44—144 об., житие Афанасия Афонского. Водяные знаки этой части рукописи — различные варианты головы быка: Брике, № 15372 — 1487 г., № 14552 — 1484—1488 гг., № 14572 или № 14573 — 1465—1487 гг., № 14580 — 1478—1484 гг. Все знаки согласно указывают на 80-е годы XV века как на время написания жития Афанасия. Известен и писец статьи. На л. 144 об. запись тем же почерком и теми же чернилами, какими написана вся статья: *ѣз ѡбнѣлн Сергнѣва монастыра чрьннх снѣ напнса в ѹннн (sic!) тащѣ смѣреннн Ннкандръ*. Как явствует из помет на л. 92 *Ннкнфорос Фокас 6 лѣт царствова* и на л. 93 об. — *Ноанн Тцнмнхн 6 лѣт царствова*, смиренный Никандр знал греческий.²¹ Житие Афанасия Афонского ранее входило в состав какого-то сборника. На это указывает фраза *слово второе*, стоящая в заголовке статьи. Житие имеет поправки, сделанные той же рукой, что исправляла тексты ряда статей минеи 70-х гг. XV в.

Третьим почерком, опять-таки полууставом последней четверти XV в., написаны лл. 145—178 об. Филигрань этих листов — голова быка, знак примерно соответствует указанным Брике №№ 15159 — 15161 — 1467—1477 гг. Данная часть рукописи написана, очевидно, в 70-е годы XV века. К этой части относится житие Прокопия. Составители XVI в. заменили им статью о Прокопии из минеи 70-х гг. XV века. Судя по сохранившемуся началу жития Прокопия в минее XV в., замененный и заменивший тексты были разных редакций.²² Житие Прокопия было взято из сборника. Об этом свидетельствует номер тетради на л. 145—14 и сохранившееся на л. 178 об. начало жития Леонтия Ростовского, зачеркнутое, вероятно, в XVI в. Текст жития Прокопия имеет одну поправку на л. 178, сделанную почерком XVI в., но иным по сравнению с почерком поправок к двум предыдущим частям рукописи.

Четвертым почерком, аккуратным полууставом второй четверти XVI в., написаны лл. 236—246 об. и лл. 288 об. — 296 об. Бумага двух сортов.

²¹ Иером. Арсений предполагал, что этот Никандр — бывший ростовский архиепископ Никандр, живший на покое в Троице и скончавшийся в 1567 г. — иером. Арсений, Описание славянских рукописей библиотеки Свято-Троицкой Сергиевой лавры, ч. III, М., 1879, стр. 33. Отождествление писца жития Афанасия Афонского с бывшим ростовским владыкой не может быть признано правильным, поскольку список жития Афанасия относится к XV веку.

²² Ср. л. 43 об. и л. 145.

Лл. 237—242 имеют филигрань голову быка, Брике, № 14243—1486 г. Вероятно, здесь была использована бумага из старой рукописи. На остальных листах водяной знак перчатка, Брике, № 11172—1525—1548 гг. Четвертым почерком написана статья „О крещении Русские земли и от жития вкратце и похвала... князя Владимира“²³ и окончание статьи „Сказание римския епистолиа“ — перевод Послания римского папы Льва к константинопольскому патриарху Флавиану о ереси Евтихия, выполненный Феодосием греком для князя Николая Святоши.

Пятым почерком, небрежным, размашистым полууставом второй четверти XVI в., написаны лл. 247—288. Филигрань — указанная выше перчатка. Этим почерком написаны Слово о законе и благодати митрополита Илариона; Кирилла, архиепископа Александрийского, беседа о богородице и св. отец, „иже в Ефесе собора на Нестория нечестивого“; „О четвертом соборе, иже в Халкидоне, слово святых отец 630“ и начало „Сказание римския епистолиа“. Совершенно очевидно, что обладатели двух указанных выше почерков работали совместно, примерно во второй четверти XVI в. Любопытно, что на лл. 236—296 об. нет поправок, сделанных скорописью XVI в., как в двух первых составных частях минеи № 678.

Шестым почерком, полууставом середины XV в., написаны лл. 396—414 об. — Похвальное слово Илье пророку Григория Цамблака. Водяной знак на этих листах — лошадь, Брике, № 3571—1453—1481 гг. Принимая во внимание почерк и филигрань, данный список произведения Григория Цамблака следует датировать 50-ми годами XV века. По-видимому, Похвальное слово Илье пророку было извлечено из сборника сочинений литовского митрополита. На л. 399 об. тем же почерком обозначен конец 9 тетради, на л. 401 — начало 10 тетради, а на л. 409—11. На л. 414 об. приведено начало Слова Григория Цамблака на Преображение, которое затем было зачеркнуто скорее всего составителями XVI в. Лист из этого Слова при переплетении сборника попал не на место, теперь это л. 400, нарушающий последовательность текста Похвалы Илье. Текст XV в. не имеет каких-либо позднейших поправок. Только начало статьи написано на вставном листе (395 об.) той красивой скорописью второй четверти XVI в., какой написаны начала житий Антиоха, Иоанна и чернеца Симеона юродивого, Пантелеймона и его дружины.²⁴

Седьмым почерком, полууставом болгарского типа конца XIV — начала XV веков,²⁵ написаны лл. 503—534 об., житие Евпраксии Олимпийской. Филигрании в этой части рукописи: двойные ключи, знак близок к указанным Брике № 3837—1375—1437 гг. и № 3838—1386—1393 гг.; колокол, близок к приведенным у Брике № 4071—1396 г. и № 4072—

²³ Это старший из известных списков данного памятника — см. Н. Н. Розов, Рукописная традиция Слова о законе и благодати, ТОДРЛ, т. XVII, М.-Л., 1961, стр. 44.

²⁴ Вставной лист к еще одному тексту XV в. — лишнее свидетельство о составлении минеи № 678 во второй четверти XVI в.

²⁵ Почерк наиболее близок почерку Слов Василия Великого 1367 года и почерку евангелия 1361 года Софийской народной библиотеки, но плавнее их. См. П. А. Лавров, Альбом снимков с югославянских рукописей болгарского и сербского письма, Птрг., 1916, № 35 и № 58.

1398 г. Данная часть рукописи относится к самому концу XIV века.²⁶ Текст жития Евпраксии имеет целый ряд поправок. На боковом поле л. 514 поправка, сделанная тем же почерком и чернилами, какими написано житие Евпраксии: нача (во фразе *ѡко ѡселн нача врагъ растовати*). На л. 521 над строкой другим почерком, вероятно XV века, и другими чернилами написаны буквы *плю* (во фразе *не ѡстѣ ѡсѣдоу*). На л. 518 об. после слов *по сѣмъ рѣчѣмъ нѣмъ ты* (писано по стертому) *похытнши старѣннство* *ѣа* (писано по стертому, как будто вместо *се*) сделан знак вставки, а на боковом поле другими чернилами почерком XV века написано: *но вѣроу хѣн ѡко не похытнши старѣннство се*. Пропуск в тексте жития Евпраксии объясняется гаплографией. Очевидно, при позднейшем сличении данного текста с другим ошибка была замечена и исправлена. Тем же самым почерком и чернилами, какими сделана поправка на л. 518 об., сделана вторая поправка на нижнем поле л. 526: *ѡпраѣа до вечера постнши же нощи*. Все поправки XV в. явно принадлежат русским. Наконец, той же рукой XVI в., которая исправляла тексты ряда статей минеи 70-х годов XV в. и статью об Афанасии Афонском, сделана вставка на нижнем поле листа 517: *вѣмн бо любѣаше ѡпраксѣю* (после слов *множцеж же помагаше еи юуліа*), а также мелкие исправления на лл. 516 об., 530, 532, 533.

Житие Евпраксии ранее входило в состав обширного сборника. На л. 503 имеется обозначение тетради 44, на л. 511—45, на л. 527—47. Обозначение тетрадей сделано тем же почерком и чернилами, какими написан текст жития Евпраксии. Следовательно, в сборнике было не менее 376 листов.

Такова рукопись, одной из составных частей которой является интересующий нас список жития Евпраксии.

*

Анализ текста жития Евпраксии с точки зрения языка показывает его двуслойность. Как убедимся в дальнейшем, данный список жития сделан русским, но оригиналом послужил среднеболгарский текст. Последний достаточно хорошо отразился в копии, которая передает все особенности среднеболгарского языка с характерной для данного периода меной юсов. Но наибольший интерес представляет акцентовка жития Евпраксии, отражающая характерную акцентную систему восточных диалектов среднеболгарского языка, именно тот тип, который мы в дальнейшем называем „тырновским“.

Следует заметить, что в XIV—XV вв. ударение в среднеболгарских текстах не было нормализовано и ставилось в зависимости от живого произношения писца. Исследование ударений в памятниках XIV—XV вв. позволяет установить различия в акцентных системах восточноболгарских и западноболгарских говоров. Выясняется также, что внутри этих групп

²⁶ Кроме л. 519, который вставлен позднее. Он написан почерком XVI в. Окончание жития на л. 535 написано другим почерком XVI в.

существовали значительные расхождения акцентных систем. Это дает возможность поставить вопрос о классификации болгарских акцентуированных памятников по их акцентологическим особенностям. Может быть предложена следующая схема такой классификации.

Акцентную особенность западноболгарских текстов, резко отличающей их от восточноболгарских, является полное сохранение трех праславянских акцентных парадигм в системе глаголов на *-i-*. В восточноболгарских текстах парадигмы *a* и *b* — совпадают, причем слова парадигмы *b* переходят в парадигму *a* и принимают ее акцентную кривую.²⁷ Это видно из сравнения следующих таблиц.

Западноболгарский тип

	a	b	c
инф. 3 л.	<i>наста̀вити</i> <i>наста̀витъ</i> и др. формы	<i>сътворѝти</i> <i>сътворѝтъ</i> и др. формы	<i>погѣ̀бити</i> <i>погѣ̀битъ</i> и др. формы
аор. 1 л.	<i>наста̀вихъ</i> дв. и мн. число	<i>сътвори́хъ</i> дв. и мн. число	<i>погѣ̀ихъ</i> дв. и мн. число
аор. 2 и 3 л. ед.	<i>наста̀ви</i>	<i>сътвори</i> диал. нар.: <i>сътвори́</i>	<i>погѣ̀би</i> диал. вар.: <i>погѣ̀би́</i>
прич. наст.	<i>ста̀ващи</i> и т. д.	<i>твори́ащи</i> и т. д.	<i>гѣ̀бащи́</i>
прич. прош.	<i>ста̀влиши</i>	<i>твори́ши</i>	<i>гѣ̀блши́</i>

Восточноболгарский тип

	a	b	c
инф. 3 л.	<i>наста̀вити</i> <i>наста̀витъ</i>	<i>сътворѝти</i> <i>сътворѝтъ</i>	<i>погѣ̀бити</i> <i>погѣ̀битъ</i>
аор. 1 л.	<i>наста̀вихъ</i> дв. и мн. ч.	<i>сътвори́хъ</i> дв. и мн. число	<i>погѣ̀ихъ</i> дв. и мн. ч.
аор. 2 и 3 л. ед.	<i>наста̀ви</i>	<i>сътвори</i>	<i>погѣ̀би</i> , диал. вар. <i>погѣ̀би́</i>
прич. наст.	<i>ста̀ващи</i> и т. д.	<i>твори́ащи</i>	<i>гѣ̀бащи́</i> , диал. вар. <i>гѣ̀бащи</i>
прич. прош.	<i>ста̀влиши</i>	<i>твори́ши</i>	<i>гѣ̀блши́</i> , по диалектам <i>гѣ̀блши</i> и <i>гѣ̀блшии</i>

²⁷ Обозначение акцентных парадигм дается по книге Chr. Stang, *Slavonic accentuation*, Oslo, 1957. О принципах рассмотрения исторических соотношений между ними см. В. А. Дыбо, О реконструкции ударения в праславянском глаголе, Вопросы славянского языкознания, № 6, 1962, и В. А. Дыбо и В. М. Иллич-Свитыч, К истории славянской системы акцентуационных парадигм, Славянское языкознание. Доклады советской делегации. V Международный съезд славистов, М., 1963.

Внутри восточноболгарского типа наблюдается резкое расщепление на два подтипа, отличающихся как по графическим способам передачи акцентовки, так и по особенностям акцентной системы, среди которых особенно бросается в глаза различная степень сохранности подвижности ударения в глаголе.

Ряд рукописей XV в., восходящих к Молдавии и, возможно, к Валахии, для обозначения ударения использует четыре знака: $\underline{\cdot}$, $\underline{\cdot}$, $\underline{\cdot}$ и $\underline{\cdot}$.²⁸ При этом знаки попарно дополнительно распределяются следующим образом:

- $\underline{\cdot}$ — только в начале и середине слова,
- $\underline{\cdot}$ — только в конце слова,
- $\underline{\cdot}$ — только в прикрытом слоге
- $\underline{\cdot}$ — только в неприкрытом слоге

Рукописи, связанные с Тырновом, употребляют для обозначения ударения лишь три знака: $\underline{\cdot}$, $\underline{\cdot}$ и $\underline{\cdot}$, причем $\underline{\cdot}$ обычно употребляется реже, чем два первых,²⁹ и только в прикрытом слоге.

Наиболее характерный признак, различающий эти системы — судьба подвижной парадигмы (с) от глаголов на -i-:

	„Тырновские“ формы	„Молдавские“ формы
3 л. през.	<i>погѣбѣтъ</i>	<i>погѣбѣтъ</i>
1 л. аор.	<i>погѣбѣхъ</i>	<i>погѣбѣхъ</i>
2 и 3 л. аор.	<i>погѣби</i>	<i>погѣби</i>
2 и 3 л. аор. с сѧ	<i>погѣбисѧ</i>	<i>погѣбисѧ</i>
прич. им. ед. м. р.	<i>погѣбѧ сѧ</i>	<i>погѣбѧ сѧ, погѣбѧ сѧ</i>
прич. ж. р. и др.	<i>гѣбѧщи</i>	<i>гѣбѧщи</i> (тип <i>гѣбѧщи</i> сохраняется лишь у некот. глаголов)
прич. прош. ж. р.	<i>гѣбѣши</i>	<i>гѣбѣши</i> и <i>гѣбѣши</i>
прич. прош. м. р. с сѧ	<i>гѣбѣсѧ, гѣбѣсѧ</i>	<i>гѣбѣсѧ . гѣбѣсѧ</i>
прич. прош. м. р. без сѧ с приставк.	<i>погѣбѣ</i>	<i>погѣбѣ</i>
-i- прич.	не засвидетельствовано	<i>погѣбисѧ</i>

²⁸ Имеем в виду следующие рукописи: отрывки из сборника 1447 г. писца Гавриила — ГБЛ, ф. 178, № 923; Слова постнические Василия Великого 1444 г. — ГИМ, собр. А. И. Хлудова, № 8 по „Первому прибавлению к описанию рукописей... библиотеки А. И. Хлудова“, А. Попова, М., 1875; сборник житий и слов 1448 г. писца Гавриила — БАН, 13. 3. 19; сборник поучений второй четверти XV в., БАН, 13. 3. 20; евангелие конца XV в. (ошибочно относимое к XIV в.). — Одесская государственная библиотека им. Горького, собр. В. И. Григоровича, № 27, а также опубликованные тексты из сборников № 106—1437 г. и № 20—1441 г. Нямецкого монастыря — Сб. ОРЯС, т. 83, № 2, СПб., 1907 и А. И. Яцимирский, Из истории славянской проповеди в Молдавии, Памятники древней письменности и искусства, CLXIII. СПб., 1906.

²⁹ Восточноболгарские рукописи, в которых $\underline{\cdot}$ не обозначает ударения, а лишь отмечает конец слова, значительно труднее поддаются классификации и локализации, так как их акцентная система восстанавливается лишь фрагментарно.

Из таблицы видна различная судьба подвижности в „тырновских“ и „молдавских“ рукописях: 1) молдавские рукописи показывают почти полную ликвидацию оттяжки ударения на приставки в 2 и 3 лицах ед. ч. аориста, в причастиях и в первом лице ед. ч. презенса (последнее, по-видимому, характерно и для тырновских текстов), при сохранении перетяжки ударения на *с* в аористе и *-l-* причастии; 2) почти полное отсутствие наконечного ударения в причастиях, особенно в „полных“ формах, является чертой, которая сразу же бросается в глаза даже при беглом просмотре текстов, восходящих к Молдавии.

Следует отметить, что „тырновскому“ типу восточноболгарской акцентовки близка акцентная система некоторых рукописей с сербской орфографией. Имеем в виду сочинение „О письменах“ Константина Костенечского (по утверждению Ягича, рукопись относится к началу XV века) и два небольших текста из собрания В. И. Григоровича и музейного собрания библиотеки им. Ленина, восходящих к Охриду³⁰. Однако, несмотря на близость, данная система должна быть признана самостоятельной и независимой от „тырновской“, так как она характеризуется рядом особенностей: 1) полное сохранение оттяжки ударения на приставку в первом лице ед. ч. презенса (в парадигме *с*); 2) иным принципом акцентовки имперфективов на *-а-* (обобщение ударения на теме), связывающим ее скорее с западноболгарской областью³¹.

К интересующему нас „тырновскому“ типу акцентовки относятся следующие тексты:

1. Норовская псалтырь XIII века — ГИМ, собр. А. С. Уварова, № 285. Несмотря на редкость акцентовки, данные, которые могут быть из нее извлечены, позволяють отнести указанную акцентную систему к „тырновскому“ типу акцентовки или к близким диалектам.

2. Зографский сборник житий и слов — библиотека Афонского Зографского монастыря, № 103, II, г. 6 — рукопись времени Евфимия Тырновского. Из нее И. Ивановым опубликован ряд текстов, в том числе житие Ивана Рылского, написанное Евфимием Тырновским³². По мнению И. Иванова, это самый древний список жития, возможно, копия с автографа самого Евфимия³³.

3. Служебник патриарха Евфимия Тырновского — библиотека афонского Зографского монастыря, № 1. Рукопись отмечена 1370 годом (отметка сделана более поздним почерком). Служебник издан П. Сырку³⁴.

4. Фрагмент II из папки с общим названием „Отрывки из трех южнославянских сборников слов и поучений, полуустав XV в.“ в собрании В. И. Григоровича — ГБЛ, ф. 87, № 1703. Отрывок написан на бумаге с водяными знаками: лук, знак датируется временем около 1370 г., и мечи — 1372 г³⁵.

³⁰ ГБЛ, ф. 87, № 1707 и ГБЛ, ф. 178, № 3070.

³¹ В качестве предварительной гипотезы выскажем предположение, не отражает ли эта акцентная система живого ударения македонских диалектов начала XV века.

³² И. Иванов, *Български старини из Македонија*, София, 1931, стр. 370—383.

³³ Там же, стр. 369.

³⁴ П. Сырку, *К истории исправления книг в Болгарии*, т. I, вып. II, СПб., 1890.

³⁵ V. A. Mošin i S. M. Traljić „Vodeni znakovi XIII—XIV vijeka“, t. I—II, Zagreb, 1957, N 401 и N 3370.

5. К этому же типу акцентовки следует отнести первые 13 листов „Пандектов Никона Черногорца“ из собрания Н. П. Лихачева — ЛОИИ, к. 238^{36а}. Как указывает Н. П. Лихачев, сборник был собственностью патриарха Феодосия Тырновского³⁶. Остальная часть „Пандектов“ имеет акцентовку также восточноболгарскую, но отличающуюся как от „молдавской“, так и от „тырновской“ в ряде частных моментов³⁷. Три из пяти указанных текстов связываются специалистами с тырновскими патриархами Феодосием и Евфимием и их канцелярией. Кроме того, для локализации акцентных систем, отразившихся в перечисленных рукописях, могут быть привлечены данные болгарской диалектологии. Во всех исследованных нами восточноболгарских текстах отсутствует ряд черт, характерных для диалектов южной части Болгарии и являющихся явными архаизмами: 1) оттяжка ударения на приставки в первом лице ед. числа презенса от глаголов парадигмы *с* (в большинстве диалектов, если не во всех, эта оттяжка обобщена и на глаголы неподвижной парадигмы); 2) оттяжка ударения во втором лице ед. ч. императива, что с точки зрения сравнительно-исторической акцентологии также отражает одну из особенностей праславянского глагола. Вместе с тем „тырновская“ акцентная система занимает по степени падения подвижности промежуточное место между системой южноболгарских диалектов и „молдавской“ системой. Отмеченные моменты позволяют относить тип акцентовки, представленный в перечисленных выше рукописях, географически к району Тырнова и смежным к нему областям.

Анализ ударения в тексте жития Евпраксии показывает, что акцентная система писца оригинала списка относится к „тырновскому“ типу восточноболгарского диалекта.

По приведенной выборке форм ясно виден переход парадигмы *б* в парадигму *а*. Достаточным количеством форм демонстрируется почти полное сохранение типов рецессии ударения на энклитики и проклитики в парадигме *с*, сохранение основных особенностей этой парадигмы. Единственная форма, отличающаяся от ожидаемой — *поѣдѣнѣъ* вместо **поѣдѣнѣъ*, — не может удивлять при прогрессирующем процессе падения глагольной подвижности акцента во всех диалектах северной части восточной Болгарии в конце XIV — начале XV века. Процесс слияния парадигмы *а* и *б*, характерный для восточноболгарского диалекта, произошел также и в других классах глагола, что отражается в нашем тексте.

Тематические глаголы: 1 л. ед. ч. през. (*б*) — не ѣдоу (509), не мо́ж (527 об., bis), хо́ж (527 об., bis). Глаголы на *-а-*: о́умираѣтъ (531); ры-

^{36а} Оговоримся, что в тексте „Пандектов“ встречаются не все формы, которые могут служить акцентологическим критерием при отнесении данного текста к той акцентологической группе, к какой относятся предыдущие тексты.

³⁶ Н. П. Лихачев, Рукопись, принадлежавшая патриарху Феодосию Тырновскому — ИОРЯС, т. X, кн. 4, СПб., 1905.

³⁷ Наиболее интересные из них — более архаическая акцентовка отглагольных имен на *-ение*. Писец второй части избегает постановки ударения в формах с рецессивным типом акцента в подвижной акцентуационной парадигме, что затрудняет классификацию ее акцентной системы, но такого рода отрицательный показатель, скорее всего, свидетельствует о начавшемся, но еще не завершившемся падении подвижности в этой группе форм, что заставляет считать данный тип акцентовки близким к „тырновскому“.

дѣшн (528 об., 530 об.), рѣдѣшн (533), рѣдѣшж (530 об.); свѣзѣшн (523 об.). В последнем случае обычно говорят об оттяжке ударения со стяженных форм и пытаются связать ее с предшествующей долготой, исходя из отношений в сербском (штокавском), но там долгота сама обусловлена характером парадигмы. Глаголы на -нж-: вѣздѣхнж (3 л. ед. аор. пар. в, л. 524) так же, как навѣкнѣ (3л. ед. аор. пар. а, л. 534). Следует отметить, что в тематических глаголах в аористе сохраняется различие между глаголами парадигмы *a* и *b*. Парадигма *b*: ѡтнѣ (515), не | вѣзможѣ (532 об.), — а парадигма *c* аориста совпадает с парадигмой *a*: (с) вѣдошж (522), вѣнѣсѣ (504 об.); (а) съпѣдо^к (522 об.).

	a	b	c
Инфинитив	посѣ тнѣн (526) мѣжнѣн (527 об.) прѣвнѣн (503)	тѣорнѣн (505 об., 516, 517). носнѣн (515 об.), прѣноснѣн (515 об.), прѣноснѣн (526 об.). моанѣн (507 об.), ѡмоанѣн (532). нскѡснѣн (515 об.), нскѡснѣнсѣ (513 об.), нскѡснѣн (524—524 об.). пѣстнѣнсѣ (517 об. bis, 509). потрѣднѣнсѣ (526 об.). сѣкрѣшнѣн (525) лѣстї тн (525)	ѡчнѣнсѣ (509 об.) днѣнѣнсѣ (510 об.)
1 л. ед. ч. презенса		пѣста сѣ (515 об.), пѣшжсѣ (509 об.) не вѣкѡсѣ (517 об.) лѣ бѣю (508 об.)	спѣбѣ сѣ (533 об.)
Остальные лица презенса	нзѣвѣнмсѣ (511 об.)	тѣорншї (518 об.), сѣтѣорншн (515 об.), сѣтѣорнѣн (514 об.) пѣстншнсѣ (515, 518) не прѣ лѣстнѣн (526 об.) слѡжѣт (511 об.) прѣлѡжнѣн (515) прѣбѣрї шнсѣ (517) гѣнншн (527 об.)	полѡчнѣнѣн (515) пѣвѣднѣнѣн (514 об.) зрїѣнѣн (528 об.) [дѣржнѣнѣн (524)] [стѣнѣнѣн (523 об.)] Примечание: дѣржнѣнѣн и стѣнѣнѣн относятся к группе глаголов

	a	b	c
			на ѣ (и, презенс которых в подавляющем числе примеров дает парадигму с)
Аорист, кроме 2 и 3 л. ед. ч.	нспазнншж са (518 об.) нсхытншж (520 об.)	ѡмоланшж (518 об.) взлѡжнхъ (512 об.) взпрѡсншж (528 об.) нстѡчнста (512 об.) сѡмѣтнсте (531 об.)	вззѡпншж (531) ѡмнлосрѣднхса (526 об.)
2 и 3 л. ед. ч. аориста	взсхытн (516 об.)	сѡтѡрн (516 об., 517), сѡтѡрн (518 об.) ѡмолн (517 об., 518 об., 533 об.), молн (533 об.) взкѡсн (520) взлѡжн (510, 518 об.), взлѡжн (510) взпрѡсн (515) рѡстѡчн (513) взлѡбен (518 об.) ѡстѣпн (517 об.), не ѡ стѣпн (533) ѡпалн (523)	пѡбѣдн (514 ⁶) вззѡпн (509) пѡкрѡпн (521)
2 и 3 л. ед. ч. аориста с са		помоланса (514) ѡпрѡзннса (517 об.)	спѡдѡбенсѧ (511) ѡкрѡпнсѧ (520) [ср. спѡн мѧ (533)
Действительное причастие настоящего врем.		тѡрашн (513 об.) нѡсашн (517, 520 об., bis, 521 об.)	цѡплашн (517) тѡщашн (523 об.) слѡзашн (526)

	a	b	c
Действительное причастие настоящего времени		МОЛАШНСА (518 об.), МОЛАШН СА (527) ПОСТАШІ СА (513) СЛОУЖИШН (513 об.) ВЪХОДАШН (523) ГЛОУМАШНСА (508) ГЛОУМА ШНСА (509) СЪМОТРАЩЕ (518) ХОТАЩЕ (522), ХОТАШОУ (527 об., 528)	ЗРАЩЕ (528, 530, bis.) ВРАЩЕ (522 об.) [НАДЖИЖ (528)]
Прич. наст. вр. м. р. им. ед. с са	[ПОДВІЖЖНСА (515)]	МОЛА СА (528 об.) БОРАСА (520 об.)	АНЕЛА СА (524 об.)
Действительное причастие прошедшего времени	ОУПРАВЪ (504 об.) Н ПОХЫТНЕЗ (525)	ПОМОЛШІ СА (510) СЪКРОУШЫШН (525 об.) УВРАШ СА (522 об.) МОЛНЕЗ (518 об.), ПОМОЛНЕСА (510, 521) ОУЛЬСТНЕЗ (512) РАСТОЧНЕЗ (513) ВЪСКОЧНЕШН (522 об.), ВЪ СКОЧНЕШН (525 об.)	ПОВЕДАНЕЗ (514)
-/- прич.		СЪТВОРИЛА (505 об.) ПРИНОСИЛА (525 об.)	

Процессы в тематическом классе глаголов, по-видимому, в основных чертах характерны для всей собственно болгарской области и поэтому не могут быть использованы для классификации акцентных систем среднеболгарских текстов. Процессы в глаголах на *-а-* сейчас не могут быть положены в основу такого рода классификации, так как пока не ясно исходное состояние системы, подвергшейся изменению, хотя в дальнейшем введение данного критерия позволит, вероятно, значительно усовершенствовать классификацию среднеболгарских акцентных систем.

С этой стороны интересны рукописи Киприана³⁸, которые при общевосточноболгарском характере акцентовки отличаются от „тырновских“ не только рядом индивидуальных черт — отсутствие ударения на „рецессивных“ формах, употребление „вари“ в середине слова, — но рядом акцентных черт, сближающих его диалект с западноболгарской системой: 1) наличие форм глаголов на -а- с неоттянутым ударением, не соответствующих обычному распределению их в других среднеболгарских текстах: *възвѣщаѣмъ* (леств. 19 об.), *пръзываѣмъ* (леств. 26), *посылаѣмъ* (леств. 1), *нскъ | шѣтъ же* (леств. 13 об.), *нѣ | насыщаѣма* (леств. 13 об. — 14), *быѣаѣ* (леств. 15 об.), *нпы | тѣтъ* (псалт. 10 об.) и др.; 2) оттяжка ударения с *са* во 2 и 3 л. аориста на конец основы: *оуѣрѣсн | са* (Дион. Ареоп. л. 19), *ѣвнѣса* (Дион. Ареоп. л. 28 об.) и др. Этот процесс характерен и для западноболгарских диалектов³⁹.

Являются ли данные факты достаточным основанием для отнесения диалекта Киприана к более западной части восточноболгарской диалектной области, чем „тырновская“ система, на этот вопрос могут ответить лишь дальнейшие исследования. Во всяком случае важно подчеркнуть, что текст жития Евпраксии отражает иные диалектные особенности акцентовки, чем рукописи, написанные Киприаном. Принимая во внимание характер акцентовки и графические особенности списка (полуустав болгарского типа), следует признать, что писец оригинала жития Евпраксии был связан с литературной и правописной школой тырновского патриарха Евфимия⁴⁰.

*

Наряду с болгарскими особенностями текст жития Евпраксии показывает ряд смещений графем, не характерных для восточносреднеболгарского:

1. Знамена ж посредством *оу*, *ѣ*, *ю*

женѣоу (вин. ед., 503), *водѣоу* (вин. ед., 517), *сѣрѣднѣоу* (вин. ед., 503 об.), *сестрѣ* (вин. ед., 533), *главоу* (вин. ед., 526 об.), *мръскоу* (вин. ед., ж. р., 507), *красѣтоу* (вин. ед., 529 об.), *андѣгоновоу* (вин. ед., ж. р., 505 об.), *сво|водѣоу* (вин. ед., 513), *мѣтѣоу* (вин. ед., 517); *оучѣстѣоу* (тв. ед., 534 об.);

³⁸ Лествица (леств.) ГБЛ, ф. 173, № 152; Псалтирь (псалт.) — ГБЛ, ф. 173, № 142; сочинения Дионисия Ареопажита (Дион. Ареоп.), ГБЛ, ф. 173, № 144.

³⁹ Ср. в поучениях Исаака Сирина, ГБЛ, ф. 304, № 172, ркп. 1381 г.: *ѣвнѣса* (11 об., 12 об., 13); *въпѣтнѣса* (81); *нскѣнѣса* (92 об.).

⁴⁰ Оставляем в стороне вопрос о времени и месте перевода на болгарский жития Евпраксии, а также вопрос о стилистических особенностях данной редакции жития. Их решение, несомненно, представляет интерес и, вероятно, может внести определенные уточнения в сделанный вывод о принадлежности болгарского оригинала сохранившегося текста школе Евфимия.

не могу (1 л. през., 517 об., 529 об.), ндоу (1 л. ед. през., 514 об.), не ндоу (1 л. ед. през., 509), лѡ|бѡу (1 л. ед. през., 508 об.), ѡвѣзгоуца (1 л. ед. през., 512), бѣ|доуѣ (3 л. мн. през., 504 об.), славлѣху (3 мн. импрф. 513), съпострадоваху (3 мн. импрф., 504 об.), ѡнѣндаху (3 мн. импрф., 505 об.); роукож (512), въ роуцѣ (505, 511, 533), нз роукж (524 об.), в роукж (511 об.), ѡвѣрѣченне (510 об.), ѡвѣроучен'но му (512), по роукоу (523 об.), ѡвѣроучинка (508 об.), ѡвѣроучен'ному (512), ѡвѣрѣченне (510); ѡлоучнтн (529 об.), ѡлоучнтнса (506 об.), ѡлоучнса (506 об.), съмоушатнса (525), разлоучн|вѣса (530 об.), съмоутї|са (529 об.), боудѣтъ (504 об.).

2. Замена оу через ж:

къ ѡвѣрѣж (дат. ед., л. 509 об.), бывшж (дат. ед., ср. р., 522 об., 508, 505, 532 об.); сѣшж (дат. ед., ср. р., 509, 512), не сѣшж (дат. ед., ср. р., 512), принесенж (дат. ед., 508), вѣнж (дат. ед., ср. р., 510 об.), вѣснжжщн|са (523 об.), ѡ вѣснжжщжж (525 об.), вѣснж|жщнаса (л. 525), вѣснжжщжжса (526), наслѣдѣшн (511), не трѣбж|жтъ (508), на стж|дѣнн (514 об.), трѣбжж (515 об.), послжшжжщнмъ (516 об.), въ роукж (дв. местн., л. 511 об.), нз роукж (род. дв.) и др.

Значительно реже происходят замены ѡ через ѡ и наоборот (только после шипящих):

сѣшца (вин. мн., 507 об.); нача (514, на полях, тем же почерком); чашж (523 об., bis.).

Один раз отмечен ѣ вместо о: вѣннѣ (род. мн., 516 об.).

Таким образом, писец, сохранив довольно точно все особенности оригинала, допустил ряд смешений в той части графической системы, элементы которой воспринимались им лишь как свободные варианты графем: ж и оу (ю), ѡ и ѡ после шипящих (после других смягченных в оригинале, вместо праславянского ѡ выступал ѣ, который не мог ассоциироваться с ѡ). Все типы смешений объясняются влиянием родного языка писца — именно русского. Этот факт может свидетельствовать о знакомстве русских уже в конце XIV в. с тырновской рукописной традицией. Совершенно определенно выясняется и посредническая роль Болгарии в переносе на Русь памятников византийской агиографической литературы в этот период⁴¹. Речь должна идти о переписывании не одного жития Евпраксии, а того довольно объемистого сборника, куда это житие входило. То обстоятельство, что русский писец весьма тщательно передал особен-

⁴¹ Эту важную посредническую роль Болгарии для Руси XIV века склонен отрицать В. А. Мошин — см. его статью О периодизации русско-южнославянских литературных связей X—XV вв., ТОДРЛ, т. XIX, М.—Л., 1963, стр. 93.

ности среднеболгарского оригинала, находит свое полное объяснение в тех общих требованиях к переписчикам, которые предъявлялись к ним во всех славянских странах в XIV—XV вв. Константин Костенечский, излагая, по мнению современных исследователей, взгляды своего учителя Евфимия⁴², писал о необходимости буквальной копии копирования текстов. Ошибки в письме, по его мнению, вели к ереси⁴³. Такие же высокие требования к переписчикам были характерны и для русских книжников⁴⁴. Образцом подобного переписывания и может служить список жития Евпраксии из минеи № 678.

О месте переписывания жития Евпраксии говорить трудно. Может быть, болгарскую рукопись привез на Русь митрополит Киприан или кто-то из его окружения, и здесь с болгарского текста сняли копию. Возможно и другое объяснение. По весьма правдоподобию предположению Д. Петкановой-Тотевай, среди монахов, собиравшихся отовсюду к патриарху Евфимию в монастырь св. Троицы, были и русские⁴⁵. Один из них и мог скопировать житие Евпраксии. Эта догадка тем более вероятна, что русский писец имел явные навыки в переписывании болгарских текстов, достаточно точно передавая их орфографические и графические особенности. Если верно второе объяснение, то позволительно ставить вопрос о непосредственном влиянии школы Евфимия на русскую письменность конца XIV века.

*

Список жития Евпраксии не только расширяет наши представления о русско-болгарских культурных связях в конце XIV века. Поправки XV века свидетельствуют о том, что текст внимательно читали на Руси в последующее время. Особый интерес представляет включение жития Евпраксии в минею № 678. Напомним, что последняя была составлена из частей различных сборников, а ее многие статьи имеют дополнения и поправки, сделанные разными почерками второй четверти XVI века. Отсюда можно заключить, что минея № 678 принадлежала какой-то крупной русской библиотеке, имевшей в своем составе целый ряд рукописей конца XIV—XV вв. Над составлением минеи во второй четверти XVI в. трудилась настоящая коллегия писцов. Имеются материалы, позволяющие определить, откуда попала эта рукопись в библиотеку Троице-Сергиева монастыря.

В собрании Московской Духовной академии сохранилась июльская минея-четья, написанная в 1558 г. в том же Троице-Сергиевом монастыре старцем Иоасафом и священником Фирсом⁴⁶. По составу эта минея совер-

⁴² См., например, Д. С. Лихачев, Некоторые задачи изучения второго южнославянского влияния в России, М., 1958, стр. 17.

⁴³ *Хѣла же въ писменѣ врагъ бжїѣ ѿ*. Цит. по изданию И. В. Ягича, Рассуждения южнославянской и русской старины о церковнославянском языке, Исследования по русскому языку, ч. I, СПб., 1885—1895, стр. 390.

⁴⁴ А. В. Горский и Е. И. Невоструев, Описание славянских рукописей Московской Синодальной библиотеки, отд. III, ч. I, М., 1869, стр. 11—12 и стр. 203.

⁴⁵ Д. Петканова-Тотева, Книжовни връзки между България и Русия през средновековието, Език и литература, № 5, 1958, стр. 370.

⁴⁶ ГБЛ, ф. 173, № 95, лл. 528 об. — 529.

шенно тождественна минее № 678. Мало того. Она списана с минеи № 678. Об этом свидетельствует текст из Слова Григория Цамблака на Преображение, который в минее № 95 разрывает текст Похвального слова того же автора Илье пророку⁴⁷. В минее № 678 текст перебит потому, что л. 400 при переплетении сборника попал не на место. Ошибка переплетчика не была замечена троицкими писцами, сплошь переписавшими текст. Кроме того, в статье о Марии Голиндухе в минее № 95 после слов *но о всаком глаголь* (л. 188) и после слов *нже твою спнса доблесть* (л. 191 об.) оставлены чистые места, как и в минее № 678, прямой признак того, что последняя являлась оригиналом для писавших в Сергиевом монастыре. Особенно любопытны замечания Иоасафа и Фирса, сделанные на этих пустых местах. На нижнем поле л. 188 запись: *оставлено в переводъ н в митрополннх перепущено*, а на нижнем поле л. 191 об. киноварная помета: *в митрополннх неъвершено ж*. Следовательно, минея № 678 происходила из митрополичьей библиотеки⁴⁸. Принимая во внимание время составления рукописи, можно думать, что она принадлежала библиотеке Макария⁴⁹. Предположение подтверждается при сравнении минеи № 678 с Успенским списком Великих Миней Четий на июль месяц⁵⁰. Оказывается, что все поправки к статьям минеи № 678, сделанные в подавляющем большинстве случаев скорописью второй четверти XVI века (отдельные исправления букв, вставки пропущенных слов, а иногда и целых фраз, замена устаревших слов новыми), читаются в Великих Минеях Четьях⁵¹.

⁴⁷ Текст от слов *научн на тон наен славоу свою* *очинкнмъ* до слов *въ-н же словеса* *вна рекъ баше гъ*, лл. 344—344 об.

⁴⁸ Насколько можно судить по описи Троицкой библиотеки 1642 г., при описании вкладных книг русских митрополитов или келейных книг тех из них, которые на склоне лет находили приют в этой обители, указывались только имена митрополитов, без термина „митрополичья“ — см. В. М. Ундольский „Опись книгам, в степенных монастырях находившимся, составленная в XVII веке“. Чтение в имп. Обществе истории и древностей российских, № 6, М., 1848, смесь, стр. 1—13. Термин „митрополичья“ означал принадлежность рукописи собственно к митрополичьей библиотеке, „домовой казне“, как сказали бы в XVII веке.

⁴⁹ О рукописях из библиотеки митрополита Макария см. статью Н. П. Попова, О возникновении Московской Синодальной (патриаршей) библиотеки, Сборник статей к сорокалетию ученой деятельности академика А. С. Орлова, Л., 1934.

⁵⁰ ГИМ, Синод., № 996.

⁵¹ Не приводя громоздких текстуальных сопоставлений, даем ссылку на соответствующие места рукописей. Вначале идет ссылка на минею № 678, затем — на Успенский экземпляр Великих Миней Четий. Цифра I в скобках означает левый столбец соответствующего листа Успенской минеи, цифра 2 скобках — правый столбец. Поправки в житии Козьмы и Дамьяна: л. I = л. 5 об. (2); л. I об. = л. 5 об. (2); л. I об. = л. 6 (1); л. 3 об. = л. 6 об. (1); л. 4 = л. 6 об. (2); л. 4 об. = л. 6 об. (2); л. 5 = л. 7 (1); л. 6 об. = л. 7 об. (1); л. 7 об. = л. 7 об. (2). Поправки в Слове о ризе богородицы во Влахерне: л. 12 об. = л. 11 об. (2); л. 13 об. = л. 12 (1); л. 13 об. = л. 12 (2); л. 15 об. = л. 12 об. (2); л. 16 = л. 13 (1); л. 16 об. = л. 13 (1); л. 17 = л. 13 (2); л. 17 об. = л. 13 (2); л. 22 об. = л. 15 (1); л. 23 = л. 15 (1); л. 25 = л. 15 об. (2). Поправки в житии Койнта: л. 27 = л. 21 (1); л. 28 об. = л. 21 об. (1). Поправки в житии Иакинфа Румского: л. 29 об. = л. 24 (1); л. 31 = л. 24 об. (1); л. 31 об. = л. 24 об. (2); л. 35 = л. 26 (2). Поправки в житии Андрея Критского: л. 40 = л. 30 (1); л. 40 об. = л. 30 об. (1); л. 41 об. = л. 31 (1). Поправки в житии Афанасия Александрийского: л. 51 = л. 37 (1); л. 55 = л. 38 (1); л. 86 об. = л. 46 (2); л. 91 об. = л. 47 об. (1); л. 95 = л. 48 об. (1), л. 97 об. = л. 49 (2); л. 99 об. = л. 49 об.

Большие текстуальные добавления XVI в. в minee № 678 к статьям о Дие, Иоанне и чернеце Симеоне юродивом, Аполлинии, Софии и ее трех дочерях также находят полное соответствие в тексте Великих Миней⁵². Наконец, все статьи mineи № 678, написанные в XVI в., за исключением статьи „О крещении Русские земли и от жития вкратце и похвала... князя Владимира“⁵³, почти буквально повторяют соответствующие статьи макарьевской mineи⁵⁴. Итак, можно констатировать совпадение всех поправок, дополнений и целого ряда статей, написанных в XVI в., в minee № 678 с текстом Великих Миней. Налицо определенное генетическое родство текстов. Оно может быть уточнено в результате сравнения статей о Марии Голиндухе и Фоке mineи № 678 и Великой Mineи Четьи. Эти статьи в обоих mineях идентичны. Статья о Марии Голиндухе в Великих Mineях Четьях имеет тот же пропуск в середине текста и так же обрывается ее окончание, как и в minee № 678⁵⁵. Статья о Фоке, как было показано выше, в minee 70-х гг. XV в. не была закончена, ее текст был слит с текстом жития Аполлиния. При составлении mineи № 678

л. 106 = л. 51 об. (1); л. 122 = л. 55 об. (2); л. 123 = л. 56 (1); л. 124 об. = л. 56 об. (1), л. 127 = л. 57 (1); л. 141 = л. 60 об. (2). Поправка в житии Прокопия; л. 178 (полуустав перв. пол. XVI в.) = л. 81 (1). Поправки в житии Ореста: л. 181 = л. 84 об. (1); л. 182 = л. 84 об. (2) — 85 (1). Поправки в житии Патермудия, Коприя и Александра: л. 183 об. = л. 85 (2); л. 185 = л. 86 (1); л. 186 = л. 86 (2); л. 188 = л. 86 (2); л. 193 = л. 88 об. (1). Поправки в мучении 45 мучеников в Никополии Армянской: л. 195 об. = л. 127 об. (1); л. 196 = л. 127 об. (2); л. 196 об. = л. 128 (1); л. 203 = л. 130 (1); л. 205 об. = л. 131 (1). Поправки в житии Прокла и Лария: л. 212 = л. 141 об. (1—2); л. 212 об. = л. 141 об. (2); л. 213 об. = л. 142 (1); л. 217 = л. 143. Поправка в житии Кирика и Улиты: л. 235 об. = л. 185 об. (1). Поправки в житии Антиоха: л. 298 = л. 181 (2); л. 299 — л. 181 об. (1); л. 303 = л. 182 об. (2). Поправки в житии Иоанна и чернеца Симеона юродивого: л. 416 об. = л. 362 (2); л. 417 = л. 362 об. (1); л. 417 = л. 362 об. (2); л. 419 об. = л. 363 об. (1); л. 429 об. = л. 366 об. (1); л. 430 об. = л. 366 об. (2); л. 432 = л. 367 (2); л. 434 об. = л. 368 (2); л. 437 об. = л. 369 (2); л. 443 об. = л. 371 (2); л. 454 об. = л. 375 (2); л. 458 = л. 375 (2). Поправки в житии Кристины: л. 488 = л. 393 об. (2); л. 500 = л. 398 (1). Поправки в житии Евпраксии: л. 517 = л. 419 (1); л. 530 = л. 422 (1). Поправки в житии Пантелеймона и его дружины: л. 546 = л. 435 об. (2); л. 548 = л. 436 об. (1); л. 551 = л. 437 (2); л. 553 = л. 437 об. (2). Поправка в житии Калинника: л. 556 об. = л. 444 (1). Поправка в житии Софии и ее трех дочерей: л. 560 = л. 448 (1). Поправки в житии Евдокима: л. 578 об. = л. 457; л. 584 об. = л. 459 (1). За двумя исключениями, все перечисленные жития в обоих mineях принадлежат к одним редакциям, но судя по значительному количеству смысловых и лексических вариантов, в ВМЧ были использованы иные списки житий. Два исключения: житие Прокопия и житие Евпраксии. В ВМЧ помещены совсем другие редакции, чем в minee № 678. Тем не менее поправки в текстах последней совпадают именно с текстами редакций, представленных в ВМЧ.

⁵² Вставной отрывок из жития Дия mineи № 678, лл. 351—358 об. соответствует ГИМ, Синод., № 996, лл. 216(2)—218(2); отрывок из жития Иоанна и чернеца Симеона юродивого — лл. 420—428 об. = лл. 363 об. (1)—366(2); начало жития Аполлиния — лл. 472—485 = лл. 381 об. (1)—387 об. (2); конец жития Софии — лл. 561—572 об. = лл. 448 (1)—452 (1).

⁵³ Эта статья не вошла в Великие Mineи Четьи.

⁵⁴ Слово о законе и благодати митрополита Иллариона — ГИМ, Синод. № 996, лл. 170 об. (1)—177 об. (2). Беседа о богородице Кирилла Александрийского — там же, лл. 186 (1)—188 об. (1). „О четвертом соборе...“ — там же, лл. 188 об. (1)—189 (2). „Сказание римскиа епистолия“ — там же, лл. 189 (2)—193 об. (1).

⁵⁵ ГИМ, Синод., № 996, лл. 148 об. (2), 149 об. (2). То же окончание и в Софийском экземпляре — Д. И. Абрамович, Описание рукописей С.-Петербургской духовной академии, Софийская библиотека, вып. II, СПб., 1907, стр. 133.

житию Фоки было придано искусственное окончание⁵⁶. Это искусственное окончание читается теперь в Великих Минеех Четьях⁵⁷. Следовательно, минея № 678 была одним из источников Великих Миней. Становится очевидным, что все дополнения и поправки в минее № 678 сделаны не на основании самих Великих Миней, а на основании их источников⁵⁸. Минея № 678 являлась как бы черновым материалом для макарьевской июльской минеи⁵⁹. Работа над составлением минеи № 678, сверка и дополнение текстов принадлежат сотрудникам Макария. Макарий и его окружение проявили интерес к тексту жития Евпраксии, для них несомненно болгарскому, включив его в составленную ими минею. Для Макария был вообще характерен интерес к болгарской письменности. И. Снегаров первым указал на включение в Великие Миней Четьи ряда житий болгарских святых⁶⁰. К этому следует добавить, что при последующей работе над Великими Минеями сотрудники Макария пополнили их состав значительным количеством памятников болгарской литературы. В Успенский экземпляр Великих Миней Четий под 13 сентября была включена Повесть об обновлении храма Воскресения Евфимия Тырновского⁶¹, под 20 сентября — Похвальное слово Филолога черноризца Михаилу и Федору Черниговским⁶², под 26 сентября евангелие от Иоанна с толкованиями Феофилакта Болгарского⁶³, под 14 октября — житие Параскевы Евфимия Тырновского и Слово Григория Цамблака на перенесение ее мощей в Сербскую землю⁶⁴, под 18 октября — евангелие от Луки с толкованиями

⁵⁶ См. прим. II.

⁵⁷ ГИМ, Синод., № 996, л. 383 об. (1). Так же оканчивается и Софийский экземпляр. Д. И. Абрамович, Описание рукописей С.-Петербургской духовной академии, Софийская библиотека, вып. II, СПб., 1907, стр. 146.

⁵⁸ Нам остался недоступен первый список ВМЧ — Софийский — и поэтому минею № 678 пришлось сравнивать со вторым списком — Успенским, расширенной копией первого. Как показывает цитировавшееся выше „Описание...“ Д. И. Абрамовича, в Софийском экземпляре июльской ВМЧ статьи о Голиндухе и Фоке имели такие же дефектные окончания, как в минее № 678 и Успенском списке. Эти дефекты могут быть объяснены только из текста минеи № 678. Но поскольку лишь в XVI в. определили, где кончалась статья о Фоке в минее 70-х гг. XV в., ясно, что правка жития Фоки сделана до его включения в Софийский список ВМЧ. Статья о Фоке правилась той же рукой, которая поправляла и отчасти дополняла тексты всей минеи № 678. Следовательно, работа производилась до составления ВМЧ, точнее до 7 февраля 1538 года, когда многогрешный инок Пафнутьева монастыря Аркадец приступил к написанию Софийского списка июльской минеи. — Д. И. Абрамович, указ. соч., стр. 154.

⁵⁹ Минея № 678 является единственной известной в настоящее время рукописью, послужившей непосредственным источником Великих Миней Четий.

⁶⁰ Ив. Снегаров, Культурни и политически връзки между България и Русия през XVI—XVIII в., София, 1953, стр. 101, 104, 107.

⁶¹ Великие Миней Четьи, сентябрь, дни 1—13, СПб., 1868, стлб. 661—666 и пр. на стлб. 661; а р х. Иосиф, Подробное оглавление Великих Четийх Миней всероссийского митрополита Макария, М., 1892, стлб. 32; Д. И. Абрамович, Описание..., стр. 12, пр. 1.

⁶² Великие Миней Четии, дни 14—24, СПб., 1869, стлб. 1308—1336 и пр. на стлб. 1308; Иосиф, указ. соч., стлб. 48; Д. И. Абрамович, указ. соч., стр. 19, пр. 1.

⁶³ Великие Миней Четии, сентябрь, дни 25—30, СПб., 1883, стлб. 1682—1696 и пр. на стлб. 1682; Иосиф, указ. соч., стлб. 61; Д. И. Абрамович, указ. соч., стр. 22 и пр. 1.

⁶⁴ Великие Миней Четии, октябрь, дни 4—18, СПб., 1872, стлб. 1021—1042 и пр. 7 на стлб. 1021; Иосиф, указ. соч., стлб. 95; Д. И. Абрамович, указ. соч., стр. 34, пр. 1.

Феофилакта Болгарского⁶⁵ и житие Иоанна Рыльского⁶⁶, под 8 ноября — Похвальное слово Михаилу и Гавриилу еп. Климента⁶⁷, под 16 ноября — евангелие от Матфея с толкованиями Феофилакта Болгарского⁶⁸, под 29 июня — Похвальное слово ап. Петру и Павлу Григория Цамблака⁶⁹ и под 31 июля — Шестоднев Иоанна Болгарского и сборник слов Григория Цамблака⁷⁰. В орфографии писцы Макария строго придерживались тех правил, которые восприняла русская письменность от болгарской в период второго южнославянского влияния. Речь идет не о простом копировании текстов XIV—XV веков, имевших болгарские особенности, а о сознательном подражании среднеболгарской орфографической традиции. Вот несколько примеров иного написания слов по сравнению с источником.

*Житие Марии Голиндухи
в минее № 678*

вѣщааше (218)
баше (219)
молчаща (218)
перснѣ (218 об.)
оугоженнемъ (218)
такъ же (219 об.)

*Житие Марии Голиндухи
в Успенском списке ВМЧ*

вѣщааше (145 об. (2))
бѣаше (146 (2))
млъчаще (145 об. (2)—146 (1))
прѣснѣ (146 (1))
оугоженіемъ (146 (1))
такъ же (146 об. (1))

*Житие Фоки в минее
№ 678*

любосерднаго и крѣпкаго (462 об.)
держашннхъ (462 об.)
державъ (463)
тѣпѣнна (463)
нужа (462 об.)
ѡ юности (463)

*Житие Фоки в Успенском
списке ВМЧ*

любосерѣднаго и крѣпкааго (380 (2))
дрѣжащннхъ (380 (2))
дрѣжава (380 (2))
трѣпенна (380 (2))
ноужда (380 (2))
ѡ юности (380 об. (1))

⁶⁵ Великие Миней Четии, октябрь, дни 4—18, СПб., 1872, стлб. 1132—1515 и пр. 6 на стлб. 1515; там же, стлб. 100; там же, стр. 36, пр. 1.

⁶⁶ Там же, стлб. 1515—1530 и пр. 17 на стлб. 1515; там же; там же.

⁶⁷ Великие Миней Четии, ноябрь, дни 1—12, СПб., 1897, стлб. 282, но не указано, что нет в С. Иосиф, указ. соч., стлб. 142; Д. И. Абрамович, указ. соч., стр. 49.

⁶⁸ Великие Миней Четии, ноябрь, день 16, тетр. I, М., 1911, стлб. 2079—2380 и пр. 2 на стлб. 2079 и Великие Миней Четии, ноябрь, дни 16—17, тетр. II, М., 1911, стлб. 2381—2618; Иосиф, указ. соч., стлб. 142; Д. И. Абрамович, указ. соч., стр. 49.

⁶⁹ Иосиф, указ. соч., стлб. 247 (при описании миней на март—август у Иосифа идет новая нумерация столбцов); Д. И. Абрамович, указ. соч., стр. 128.

⁷⁰ Там же, стлб. 348—394; там же, стр. 154.

Приведенные данные говорят о том, что с именем Макария связан определенный этап болгарского влияния на русскую письменность⁷¹. К этим данным относится и включение сотрудниками Макария в минею № 678 тщательной русской копии среднеболгарского оригинала жития Евпраксии, копии, позволяющей установить ряд важных фактов в малоизученной истории болгаро-русских культурных связей конца XIV — середины XVI веков.

⁷¹ Необходимо отметить, что орфографическая школа Макария не имела повсеместного распространения в России. Нил Курлятев, например, призывал не подражать болгарскому и сербскому языкам. См. его предисловие к Псалтири 1552 г., переведенной Максимом Греком — ГБЛ, ф. 304, № 62, лл. 3 об. — 4 об., список первой половины XVII в. Отрывок из предисловия с рассуждениями Нила о языках напечатан Амфилохием — арх. Амфилохий „Что внес св. Киприан, митрополит Киевский и всея России, а потом Московский и всея России, из своего родного наречия и из переводов его времени в наши богослужебные книги?“ — Труды III археологического съезда в России, бывшего в Киеве, Киев, 1878, стр. 231—232. Взгляды Курлятева нашли свое полное отражение в самом тексте псалтыри, где нет каких-либо явных следов второго южнославянского влияния: отсутствует ж, а употребляется после мягких для обозначения фонемы [a], рефлекс древних слоговых плавных даются только в восточнославянской форме.

SUR LA PATERNITÉ DE LA DEUXIÈME „VIE D'ÉTIENNE DEČANSKI“

K. Mečev

Il y a plus d'un siècle déjà que, dans la littérature historique, on est unanime au sujet de l'auteur de la deuxième „Vie d'Etienne Dečanski“ (1321—1331). Les savants, tant anciens que modernes, étaient d'opinion et le sont encore aujourd'hui du reste, que l'auteur de cette Vie est le Bulgare Grégoire Camblak, bien connu dans les anciennes littératures bulgare, serbe et en partie aussi roumaine et que la Vie d'Etienne a été écrite par lui, au début du XV^e siècle, en sa qualité d'higoumène du monastère édifié par Etienne Dečanski, nom sous lequel le roi Etienne Ouhroch III est resté connu dans l'histoire.¹ Or, ces temps derniers, l'auteur soviétique E. P. Naumov a lancé l'hypothèse que la deuxième Vie d'Etienne Dečanski ne serait pas l'œuvre de Camblak, mais celle d'un autre écrivain de nationalité serbe probablement et portant le même nom que le Bulgare Grégoire Camblak, ce qui aurait donné lieu à une confusion des deux écrivains qui sont souvent pris l'un pour l'autre.² De surcroît, Naumov pense que Camblak n'ayant jamais mis les pieds en Serbie, n'aurait pu, à plus forte raison, être higoumène du monastère de Dečani. Quant à son sermon sur la translation des reliques de sainte Petka de Vidin, il aurait été écrit, toujours selon Naumov, en Roumanie, peut-être dans le voisinage de la frontière serbe (p. 63). De l'opinion de Naumov, l'argument essentiel qui écarte toute possibilité pour Camblak d'avoir écrit la deuxième Vie d'Etienne Dečanski serait fourni par la circonstance que cette Vie ne fait nulle part mention des Turcs (p. 68). Naumov en tire la conclusion que la Vie d'Etienne Dečanski a été probablement composée avant les invasions dévastatrices turques en Serbie, au

¹ Voir chez l'éditeur de la Vie d'Etienne J. Šafarik, „Glasnik društva srbske slovesnosti“, XI, 1859, p. 36 sq. avec indications sur la littérature plus ancienne traitant de ce sujet; prof. A. Gavrilović, *Istorija srbske i hrvatske knjevnosti*, Beograd, 1910, p. 99 sq.; prof. Ž. Simić, *Lekcije iz istorii srbske knjevnosti*, Beograd, 1897, p. 42 sq.; prof. Pavle Popović, dans l'introduction au recueil „Stare srbske biografije XV i XVII veka“, Beograd, 1936, pp. XII—XXXVI. La paternité de Camblak est reconnue pour la deuxième Vie d'Et. Dečanski aussi par le prof. Dž. Radojčić dans un article inséré au „Glasnik srbske akademie nauka“, I, fasc. 1—2, 1949, qui m'était malheureusement inaccessible. Parmi les érudits bulgares qui considèrent cette Vie d'Etienne comme l'œuvre de Camblak: prof. Petăr Dinekov, *Stara bălgarska literatura*, II, Sofia, 1953, pp. 100—101; V. Sl. Kiselkov, *Prouki i očerti po starobălgarska literatura*, Sofia, 1956, pp. 236, 246 sqq.; prof. V. Velčev, *Istorija na bălgarskata literatura*, I, Sofia, 1962, pp. 330—331.

² E. P. Naumov, *Kem napisano vtoroe jitie Stefana Dečanskago*, Slavianski arhiv, Institut slavianovedenija, ANSSSR, Moskva, 1963, pp. 60—73.

cours des années 1381 à 1389, alors que Camblak était encore très jeune et, partant, n'aurait pu se trouver en Serbie à cette époque; par conséquent il n'est pas l'auteur de la deuxième Vie. De plus, poursuit Naumov, le récit de cette Vie serait conçu dans un esprit par trop serbe, ce qui venait également prouver que le compositeur de cette Vie ne pouvait pas être Bulgare (p. 69). Etant donné par ailleurs que la biographie de Camblak était sous bien des rapports confuse, il convenait de réexaminer toutes les œuvres qu'on lui attribuait ou qui sont mises à son compte. D'autre part Naumov estime, de concert avec V. Sl. Kiselkov,³ que l'hagiographie de saint Ivan Novi Belgradski (d'Akerman) n'a également pas été écrite par Camblak.

Cette nouvelle hypothèse demande vraiment un examen plus circonstancié du problème concernant la paternité de la deuxième Vie d'Etienne Dečanski, et qui nous permettrait de nous rendre compte si les considérations qui en constituent la base sont bien fondées ou non. Le présent article se propose de faire une analyse de cette Vie, surtout du point de vue littéraire et historique, et dont l'objectif serait d'établir si, en vérité, cette Vie se rattache à la tradition littéraire d'Euthyme par son style et sa teneur de fait, comme l'affirment V. S. Kiselkov et V. Velčev dans leurs essais sur Camblak cités ci-haut. Le matériel de comparaison sera tiré de son œuvre la plus brillante: le Panégyrique du patriarche Euthyme qui est un code original du système esthétique et littéraire d'Euthyme. D'autre part, cette confrontation nous permettra au mieux d'établir si oui ou non, les deux œuvres proviennent de la main du même auteur. La première Vie d'Etienne Dečanski, insérée encore au Moyen Age dans le recueil connu sous le nom de Danilov Sbornik (Recueil de Danilo), servira aussi de base de comparaison.

* * *

Malgré les différences de traitement du sujet, de son élaboration et de son interprétation dans la première⁴ et la deuxième Vie d'Etienne Dečanski, ces deux écrits se trouvent en une relation de fait très étroite. Cette circonstance fait naître avec raison l'hypothèse que le second hagiographe a emprunté des matériaux et des données du Continuateur de Danilo, appellation par laquelle les chercheurs serbes A. Gavrilovič et Ž. Simić sont enclins à désigner l'auteur de la première Vie d'Etienne Dečanski. Or, considérant les moyens de communication littéraire relativement restreints au Moyen Age, le second hagiographe n'a pu emprunter du premier que s'il se trouvait lui-même au monastère de Dečani, où il était logique et juste que fût gardée, conservée et soumise à des analyses ultérieures la biographie du fondateur de ce monastère, le roi Etienne Ouhroch III, dit Dečanski. Il va sans dire que Naumov est tout à fait d'accord sur ce point, que le second hagiographe a compulsé l'œuvre du premier, à cette différence près que le second auteur n'est nullement Grégoire Camblak, mais un autre moine serbe,

³ V. S. Kiselkov, *Prouki i očerti*, pp. 255 sqq.

⁴ La première biographie publiée par D. Ž. Daničić, dans le recueil *Životi kraljeva i arhiepiskopa srbskih napisao arhiepiskop Danilo*, Zagreb, 1866, pp. 162—214.

portant le même nom. Or, à en croire Naumov, la deuxième Vie n'a pas été écrite au début du XV^e siècle, mais pendant les années soixante ou soixante-dix du XIV^e siècle, c'est-à-dire deux à trois dizaines d'années après la canonisation d'Etienne Dečanski, époque à laquelle fut écrite sa première Vie. Les limites fixées par Naumov pour l'apparition de la deuxième Vie sont les suivantes: pas avant 1356 à 1357 et pas plus tard que 1381 à 1389.⁵ A ce moment de l'histoire, Camblak n'était pas encore de ce monde ou bien, s'il était déjà né, il n'aurait pu dans aucun cas être higoumène du monastère de Dečani, vu son jeune âge. Or, même en admettant cette assertion de Naumov,⁶ il faudrait quand même chercher aussi dans la deuxième Vie des échos de l'invasion turque, car c'est précisément dans cet intervalle qu'a eu lieu la bataille de Čirmen, aux bords de la Marica, en 1371, qui fut si funeste aux Serbes et aux Bulgares. De sorte que la soi-disant absence d'échos de l'avance turque dans les terres des Slaves méridionaux (Serbes) ne saurait constituer un sérieux argument contre la paternité de Camblak à l'égard de la deuxième Vie d'Etienne Dečanski. Par ailleurs, à quelque date qu'ait été écrite la deuxième Vie, que ce fût pendant la seconde moitié du XIV^e siècle ou au début du XV^e siècle, la Serbie proprement dite n'était pas encore conquise par les Turcs à cette époque et, pour cette raison assez importante, l'espoir d'un meilleur avenir n'était sans doute pas très sombre. Pourtant dès le début du récit biographique on sent poindre une alarme, le désir de chercher un appui dans le passé, une pensée tout indiquée après les deux coups terribles assénés par les Turcs à la Serbie et à tous les Slaves méridionaux en 1371 et surtout en 1389, à Kosovo pole. Dans les années difficiles de son époque, l'hagiographe cherche un soutien moral dans la gloire du siècle de Simon (Etienne) Nemanja dont le descendant est justement son héros. Il glorifie le fondateur du puissant Etat médiéval serbe, l'appelant: „СНМЕОНЪ ТРЪ ВЕЛНКЫН, СНМЕОНЪ, НЖЕ ВЪ ЦАРЬСТВЕННХЪ ЦАРЕВИ ВЪСВХЪ ОУГОДНЕНИ... СНМЕОНЪ, НЖЕ ЦАРЬСТВА ВНСКОЕ СМЪРНЕНИ... СНМЕОНЪ ДОБРНИ ВОИНЪ ВЕЛНКОГО ВОЕВОДИ...“⁷ En d'autres termes, aujourd'hui, c'est-à-dire à l'époque où est écrite la Vie, la grandeur serbe d'autrefois, bien que conçue par l'hagiographe dans un esprit religieux, est mise à l'épreuve. Et dans cette antithèse du passé et du présent, l'hagiographe d'Etienne manifeste sa foi que, malgré les nombreuses difficultés qui pourraient survenir, la fortune ne trahira probablement pas le peuple serbe. Mais ceci se réalisera si le peuple n'oublie pas ce qu'il a été dans le passé et les grands chefs qu'il a eu. Nous voyons donc qu'il y en a tout de même des échos du danger turc, mais ils sont profondément déguisés sous le style hagiographique de l'époque. En outre, il ne faudrait pas négliger la circonstance que la biographie a été probablement destinée à être lue devant la confrérie du monastère, comme il appert des indications exactes de la date à laquelle est célébrée au monastère la mémoire d'Etienne Dečanski, le onze novembre de chaque année.⁸ C'est dans ce fait qu'il convient de chercher la cause de la nuance religieuse

⁵ E. P. Naumov, op. cit., p. 71.

⁶ Ibidem, pp. 66—67.

⁷ Glasnik društva srbske slovesnosti, XI, 1859, p. 43.

⁸ Cf. V. S. Kiselkov, Prouki i očerti, p. 246.

plus prononcée que porte la biographie, ainsi que le volume relativement restreint de renseignements d'ordre séculier qu'elle nous donne et qui, en revanche, abondent dans la première Vie.

Cette introduction au récit biographique témoigne assurément du savoir faire d'un écrivain expérimenté qui a l'habitude de donner dès le début une vue d'ensemble du récit, puis d'exposer ensuite le fond de son sujet. C'est sur ce même principe stylistique et narratif qu'est édifiée la figure du patriarche Euthyme dans le Panégyrique que lui a consacré son concitoyen, disciple et probablement aussi son parent Grégoire Camblak de Târnovo. Dans son introduction au Panégyrique il compare Euthyme à Aaron, le personnage biblique, Camblak dit que si Aaron est digne d'éloges pour avoir sanctifié les choses profanes en sacrifiant à Dieu des bêtes, combien plus digne en est alors Euthyme, „ТАННИКЪ НЕДОУМЪНИХЪ ТАИСТВЪ И СЪПР-
ЧАСТНИКЪ СЛАВЫ АПОСТОЛСКИЯ И ВЕЛИКИЯ ОНОЖЪ ЖРЪТБЫ СВАЩЕННИКЪ И ОУЧИ-
ТЕЛЬ ИСТИНЫ ОНОЖЪ ВЪ НАЖЕ ЖЕЛААЖЪ АРГЕАНЪ ПРИНИКЪТИ... ЖЖЕ ОУБО ЧИСТО
СЪБЛЮДЕ И НЕПОРОЧНО ПРЪДАСТЬ И ПОСЛЪДИ САМЪ СЕБЪ СВАТТЕЛЪ, РАДИ МНО-
ГООБРАЗНЫХЪ СТРАДАНИИ СВАЩЕННЪ ПРИНЕСЕ ЖРЪТВЪ БЛАГОУГОДНЪ ГОСПОДЕВИ“⁹. Tandis que le thème du Panégyrique d'Euthyme, ainsi qu'en témoigne l'idée de fond citée dans les préliminaires, est l'abnégation d'Euthyme au nom du bien-être public, dans la deuxième Vie d'Etienne Dečanski, l'idée de fond de l'auteur est d'exalter le prestige de la dynastie serbe qui, à ce qu'il paraît, était mis à l'épreuve à l'époque de l'hagiographe, autrement ce thème et l'interprétation de la Vie d'Etienne ne seraient pas justifiés du point de vue historique. Voilà pourquoi une déduction s'impose dès le commencement de la biographie: que celle-ci est écrite au début du XV^e siècle au monastère de Dečani, et que „Grigori Mnih“ ne saurait être personne d'autre que Grégoire Camblak qui a puisé, il est vrai, à l'histoire de la Vie d'Etienne, écrite par le Continuateur de Danilo mais l'a enrichie de son style, de l'ordonnance de sa composition, réservant une place aux problèmes actuels de l'époque, le plus souvent sous le voile de la rhétorique. Et peut-être la glorification de la Serbie est-elle un sujet tout indiqué pour la plume du Slave Grégoire Camblak dont la conscience slave s'est particulièrement affermie, surtout après la lutte tragique de Târnovo en juillet 1393.

* * *

La Vie d'Etienne écrite par le Continuateur de Danilo, aussi bien que la deuxième Vie font mention de l'aveuglement d'Etienne Dečanski par son père, le roi Milutin. Cependant chacun de ces deux récits explique différemment cet épisode. L'archevêque Danilo écrit dans la Vie du roi Milutin que son fils, le futur roi Etienne Dečanski, prêtant l'oreille à de malveillantes insinuations fut poussé à l'insubordination envers son père et ourdissait des intrigues contre lui. Pour cette raison Milutin se vit obligé de prendre des

⁹ E. Kalužniacki, Aus der panegyrischen Litteratur der Sudslaven, Wien, 1901, S. 28; cf. V. S. Kisel'kov, Patriarh Eftimij, Pohvalno slovo ot Grigorij Camblak, Sofia, 1935, p. 3.

mesures contre de pareilles manifestations et intentions.¹⁰ Selon l'auteur de la deuxième Vie, Etienne Dečanski dût subir ce cruel châtement à la suite des calomnies de sa marâtre. C'est pourquoi l'auteur est indigné et bouleversé à l'idée qu'un père puisse agir ainsi. Mais il se rend très bien compte en même temps que sa colère peut affecter et nuire au prestige religieux „sacré“ de Milutin, s'empresse de composer et, sans s'attaquer au père de son héros, qui est également „sacré“, s'en prend à la collusion entre l'animosité de la femme et les intrigues du diable.¹¹ Cette excuse adroite et pleine de tact convient tout à fait à un écrivain sincèrement religieux du XIV^e au XV^e siècle, mais elle se prête encore mieux à la plume d'un nouveau venu en Serbie, dont la moindre imprudence pourrait lui attirer le reproche de manquer de respect au pays et à ses dirigeants qui lui ont donné asile et protection. De plus, il est dit à l'adresse d'Etienne Dečanski avant que celui-ci n'ait subi la dure épreuve de l'aveuglement: „Его же кроме трудовъ и потоу еже о истинѣ невѣзможно сподобити се кому?“¹² Cette question exclamative est presque identique avec la phrase caractéristique énoncée de la même intonation dans le Panégyrique du patriarche Euthyme: „Котори въ азъкъ, бългърскому съгласенъ въцърнню тоговѣа съписанна не приять тогѣаа оученна, тогови трудоу и потоу.“¹³ Il est peu probable que cette coïncidence de stylistique caractéristique soit fortuite. Mais l'idéalisation du personnage d'Etienne est d'une importance encore plus essentielle. Du point de vue des faits historiques réels,¹⁴ il n'est pas possible que cette idéalisation ait eu lieu seulement deux ou trois décennies après la mort du roi, encore du vivant de ses contemporains et des gens de son entourage, lesquels savaient parfaitement à quoi s'en tenir au sujet de sa personnalité réelle. Bien que donateur généreux des „temples du Seigneur“, Etienne Dečanski ne pouvait guère se prévaloir d'une grande honnêteté dans son activité d'homme politique. Il fallait donc en l'occurrence, un temps assez long pour que la vraie figure de l'homme Etienne Dečanski s'estompât au point de n'en retenir que les plus saillants souvenirs: son aveuglement et puis sa mort violente qui constitueraient alors l'essentiel de la Vie. Par ailleurs il est fort probable aussi que le désir des moines du monastère de Dečani ait été de savoir le personnage de leur royal donateur purifié de tout péché terrestre. Or tout cela n'aurait pu se faire dans les vingt à trente et même quarante années après la mort du roi fondateur du monastère. Et voici qu'au début du XV^e siècle un homme lettré, doué et habile, le Bulgare Gré-

¹⁰ Voir la Vie du roi Milutin, par Danilo, „Životi kraljeva i arhiepiskopa srbskih“, pp. 124 sqq. Dans la Vie d'Etienne ce moment n'est pas rapporté puisqu'il est déjà connu; il y est dit seulement que pour „takovuju ego vinou“, pour avoir agi contre lui, Milutin fit crever les yeux à son fils (Životi..., p. 163).

¹¹ Voir Glasnik, pp. 47—48.

¹² Voir ibidem, p. 47.

¹³ E. Kalužniacki, op. cit., p. 49; V. S. Kiselkov, Patriarh Eftimij, p. 17. Les „contentions et efforts“ d'Euthyme sont aussi mentionnés lorsque les Turcs démolissent la ville de Târnovo sous ses yeux du patriarche: „Ne souffrait-il pas encore plus de voir tous ses efforts et contentions foulés aux pieds!“ Kiselkov, p. 18, Kalužniacki, p. 51.

¹⁴ Caractéristique d'Et. Dečanski comme administrateur, voir Istorija Srba, I, par Konstantin Ireček; preveo i dopunio Ivan Radonič, Beograd, 1922, pp. 261—270.

goire Camblak arrive au monastère de Dečani et réussit à satisfaire en maître à cette nécessité pressante de la confrérie des moines. A part cela, il considérait cette tâche comme son devoir : n'était-il pas devenu higoumène de ce monastère, après ses maintes pérégrinations à la suite de la prise de Târnovo au cours de l'été 1393.¹⁵

* * *

Dans la Vie d'Etienne Dečanski, écrite par le Continuateur de Danilo, il est dit que malgré le châtement cruel et inhumain qu'il dut subir, Etienne n'avait pas été tout à fait privé de la vue. L'empereur de Byzance Andronic révisa cela lorsque, plus tard, Etienne fut exilé à Constantinople : „Тамо бо иште нмѣе н въ разоуму свою (Андроник — п. а.) проразоумѣ яко не до коньца видѣннѣ очню его отъето юмоу бысть по благоволенню бо-жню.“¹⁶ Plus loin,¹⁷ le Continuateur de Danilo raconte que lorsque Etienne, après avoir requis l'intervention des moines du Mont Athos dont la supplique fut remise au roi Milutin par les soins de l'archevêque Nikodim, entra en Serbie de son exil à Constantinople, il se présenta devant son père avec un bandeau sur les yeux. Cet artifice, visant à ne pas découvrir à son père qu'il voyait encore, est, d'après l'hagiographe, justifié du point de vue de l'intérêt personnel d'Etienne en tant que futur souverain du pays. En effet, lorsque son père mourut, Etienne proclame ne plus être aveugle,¹⁸ épisode que les non-initiés admirèrent comme un miracle et dont Etienne lui-même usa comme d'un moyen pour prétendre à la primauté lors du partage de l'héritage paternel. Et pourquoi pas ? N'était-ce pas lui que Dieu avait marqué du sceau de sa grâce en lui rendant miraculeusement la vue !

La deuxième Vie traite différemment cet épisode de la vie d'Etienne Dečanski. Selon elle, même la localisation du châtement est autre : Etienne n'aurait pas été aveuglé à Skopje, ainsi que le mentionne la Vie de Milutin,¹⁹ mais plutôt dans la région d'Ovče pole, où il y avait aussi un temple érigé en l'honneur de saint Nikolaï Mirlikijski.²⁰ Alors que la Vie de Milutin et la première Vie de son fils ne disent rien des souffrances physiques et morales endurées par celui-ci, sa deuxième Vie mentionne avec compassion qu'après cette torture Etienne était à moitié mort (безъ мала мрът-воу) et dans cet état, assoupi d'un lourd sommeil, Etienne voit en songe saint Nikolaï tenant en main ses deux yeux crevés (изверженнѣ очн). Cette première rencontre d'Etienne avec le saint n'est qu'un espoir ; c'est pourquoi, lorsqu'il est exilé à Constantinople, il s'efforce par tous les moyens, selon les croyances chrétiennes, d'être agréable au Seigneur. Et ses efforts

¹⁵ Renseignements biographiques sur Camblak après cette période, voir V. S. Kiselkov, Prouki i očerti, p. 235 sqq. ; V. Velčev, Istorija na bălgarskata literatura, I, Sofia, 1962, p. 327.

¹⁶ Životi kraljeva i arhiepiskopa, p. 168.

¹⁷ Ibidem, p. 169.

¹⁸ Ibidem, p. 170.

¹⁹ Ibidem, p. 126.

²⁰ Glasnik, p. 49.

ne passent pas inaperçus, tant des hommes que du „Très haut“. Une fois, lorsqu'il se trouve à l'église, Etienne s'assoupit²¹ et obtient sa vue de jadis, toujours par l'entremise de saint Nikolai. Cet épisode pourrait être interprété non seulement comme un faible de l'hagiographe pour les effets miraculeux extérieurs, mais plutôt comme l'expression de l'idée patriotique slave, d'un amour exceptionnel dont Dieu gratifie le héros de la biographie, en l'occurrence un roi serbe. Cette hypothèse trouve un appui dans la confrontation de cette Vie avec le Panégyrique du patriarche Euthyme où cette même idée est le point de départ de toutes les pensées, raisonnements et appréciations énoncées par l'auteur. Or, cet ouvrage est sans contredit celui de Grégoire Camblak. On pourrait donc admettre qu'une pareille glorification d'Etienne Dečanski correspondait surtout au talent, au penchant créateur et, ce qui est le plus important, aux conceptions philosophiques de notre écrivain médiéval que les vicissitudes de la vie avaient obligé de vivre et de travailler en Serbie. Une telle interprétation dudit épisode de cette Vie d'Etienne est en harmonie avec son principe: bien que mis à l'épreuve, les Slaves du Sud ont dans leur passé des figures qu'il ne faut pas oublier. Et, rappeler le passé au début du XV^e siècle constituait sous tous les rapports un thème d'actualité.

Pourtant en concordance avec la communication que fait le Continuateur de Danilo dans la première Vie d'Etienne Dečanski, l'auteur de sa deuxième biographie écrit également qu'Etienne Dečanski dissimule „très sagement“ („премъдро“) qu'il a récupéré la vue d'une manière miraculeuse.²² Ce fait est proclamé publiquement par lui lorsqu'il accède au trône.²³ Il me semble que le second auteur n'a pas remanié ce moment, vu qu'il confère un certain intérêt narratif à son récit. Or, Grégoire Camblak a une propension évidente à la narration intéressante: par exemple, lorsque Euthyme doit être mis à mort sur l'une des roches de Carevec, il est sauvé d'une manière miraculeuse par le fait que le bras du bourreau est subitement frappé de paralysie.²⁴

* * *

D'après la deuxième Vie, pendant son exil à Constantinople, Etienne Dečanski est accablé d'un grave malheur qui le touche personnellement: la mort de son fils cadet,²⁵ fait que le récit biographique relate ainsi: „Не много прѣндоше дѣнне и малѣнши его сынне недоугомъ съаномъ обыеть бывъ въ малнхъ дѣнѣхъ оумреть. Онъ же (Etienne Dečanski — п. а.) не нѣкое неаѣпо того благородне съдѣа? Не прострѣтъ роуце къ власомъ глаленимъ! Не испоустн гласъ некаючнмъ! Не нѣкое непользно провѣща! Не

²¹ Ibidem, p. 58.

²² Ibidem, p. 59.

²³ Voir Stare srbske biografije, p. 18.

²⁴ Voir Kiselkov, Patriarh Eftimij, pp. 20—21.

²⁵ D'après l'auteur de la première Vie d'Etienne, le nom de ce fils était Duñica, voir *Životi kraljeva i arhiepiskopa srbskih*, p. 163. Le deuxième hagiographe ne mentionne pas ce nom.

САБЪЗН ТЪКМО ДОВОЛНЫН ПОПОУСТНЕБЪ — КЕСТЬСТВОУ НЕОУДОБЕННИ БО СОУТЬ КЪ ОУДРЪЖАННЮ. СРЪДЦОУ ОТЪ ВЪНОУТРЪ СТРЕЛАМН КЕСТЬСТВА СТРЕБЧЕМОУ БЛАЖЕНАГО ЮБА ГЛАСЬ ПРОВЕША: ГОСПОДЬ ВЪДАСТЬ, ГОСПОДЬ ВЪЗЕТЬ!²⁶

La structure stylistique et lexicale ainsi que l'intonation de ce passage est telle, qu'il est involontairement associé à un autre passage, celui du Panegyrique du patriarche Euthyme, qui rapporte le comportement du patriarche immédiatement après l'irruption des Turcs à Târnovo: „Что оубо? ЕДА ННЗПАДЕ ПЕЧАЛНЮ ПАЧЕ ПОДОБАЮЩАГО? ЕДА ОУМАКЧН СА СТРАХОМ? ЕДА МАЛОДОУШЬСТВОВА НАН РАЗЛБНН СА? ЕДА ОТЕБЖЕ, СТАДО РАСХНЩАЕМО ВНАД? ЕДА ПРОВЕША МАЛЪ НАН ВЕАНКЪ ТОГОВА ЛЮБОМОУДРНА ГЛАГОЛЪ?“²⁷ Ce qui est très important ici, c'est l'atmosphère, l'état d'âme qui est créé chez le lecteur par cette série de questions renfermant en même temps leurs réponses. La souffrance personnelle du malheureux père est traduite par les mêmes traits émotifs de la pensée comme le sont les souffrances d'Euthyme voyant les Turcs disperser et exterminer ses ouailles orthodoxes bulgares, dont il est censé être le père spirituel. Or les deux récits biographiques mettent bien en évidence qu'Euthyme et Etienne sont persuadés que le salut n'est pas dans l'abattement, mais plutôt dans une mobilisation de toutes leurs forces morales; forts de cette conviction, ils supportent stoïquement leur mauvaise fortune et cherchent dans le travail la sérénité et la raison de la vie. Il convient de relever encore qu'Euthyme et Etienne sont l'un et l'autre comparés à Job, le personnage biblique „qui à cause des malheurs qui l'accablaient, si divers et nombreux que l'imagination même ne saurait concevoir, était considéré (par le diable) comme écrasé et mort, alors le misérable se trouva sous ses pieds piétiné, et impuissant même à respirer“²⁸. Si rebattues et banales que soient les littératures médiévales bulgare et serbe à cause de leur teneur religieuse, il est bien improbable qu'une ressemblance aussi frappante entre leurs deux productions examinées ici puisse être attribuée au seul hasard ou à un simple effet de lieux communs. Comme nous venons de le dire déjà, l'intonation dans ce cas, la tension interne des deux récits suggèrent le même auteur, usant d'un système strictement établi et qui lui est propre. Il y a lieu de remarquer encore qu'à cause de la mort de son fils, le cœur d'Etienne est percé de traits, tout comme le cœur du patriarche Euthyme est percé de nombreuses flèches,²⁹ lors de sa séparation d'avec les habitants de Târnovo qui sont déportés, et à la vue des souffrances de leurs enfants.

De plus, il y a trop de similitude dans la manière de traduire les sentiments et les émotions de ces deux héros de récits biographiques. Etienne ne peut retenir ses pleurs, parce que la nature humaine est ainsi faite: „НЪ САБЪЗН ТЪКМО ДОВОЛНЫН ПОПОУСТНЕБЪ — КЕСТЬСТВОУ НЕОУДОБЕННИ БО СОУТЬ КЪ

²⁶ Voir Glasnik, p. 59.

²⁷ E. Kalužniacki, Aus der panegyrischen..., p. 51.

²⁸ V. S. Kiselkov, Patriarh Eftimij, p. 17.

²⁹ Ibidem, p. 19; E. Kalužniacki, p. 52.

²⁹ Kiselkov, Patriarh Eftimij, p. 22; E. Kalužniacki, p. 56.

оудръжанню“. De même, lors de l'irruption des Turcs à Tărnovo Euthyme est navré, bien que pas plus qu'il n'est convenable : „ѢДА НИЗПАДЕ ПЕЧАЛНЮ ПАЧЕ ПОДОБАЮЩАГО?“ Or, cela témoigne déjà d'un commencement de surmonter le schématisme hagiographique qui présidait à la caractéristique du héros à cette époque, de la présence d'une nouvelle conception de la personnalité qui tient de l'humanisme et de la renaissance.³⁰ Sans vouloir nier la possibilité d'une apparition simultanée dans les littératures anciennes bulgare et serbe d'une pareille manière imagée de traiter le sujet, il est évident que cette simultanéité ne saurait se traduire en de si parfaites ressemblances, lesquelles ne sont possibles qu'au cas où le même auteur aurait travaillé dans le domaine des deux littératures. Or, l'histoire nous apprend que la vie et l'œuvre de Grégoire Camblak de Tărnovo ont eu précisément une pareille destinée.

* * *

Il est dit dans la seconde Vie d'Etienne Dečanski que celui-ci a été l'un des destructeurs de l'hérésie de Barlaam et d'Acindyn à Constantinople, qu'il a aidé de ses conseils l'empereur Androniĉ Paléologue l'Ancien à lutter contre cette calamité pour l'Eglise et l'Etat.³¹ La présence d'un tel moment dans la Vie d'Etienne est significative: le Panégyrique d'Euthyme caractérise également le dernier patriarche bulgare de l'époque médiévale comme militant émérite contre l'hérésie d'Acindyn et de Barlaam.³² Il est à noter d'autre part que les deux hérésies sont rangées dans le même ordre chronologique. Dans la Vie d'Etienne Dečanski : „НѢ НѢКОЕГО ВАРЛААМА НЗНЕСЕ АКННДННАТЪСКЫЕ ЕРЕСИ НАЧЕЛНИКА“, c'est-à-dire que Barlaam est traité d'hérétique acindynien. Dans le Panégyrique d'Euthyme il est dit : „НѢКТО ПИРОНЪ НЕСТОРОНЕВЪ ЕРЕСИ ТОПАЗЪ ХРАНИТЕЛЬ И АКННДННОВЫ И ВАРЛААМОВИ“. La coïncidence des attaques lancées par le panégyriste d'Euthyme et par l'hagiographe d'Etienne ne saurait être considérée comme fortuite, ni ces attaques comme indépendantes l'une de l'autre. Il est plus probable et plus naturel d'admettre qu'il s'agit en l'occurrence d'un même auteur de ces deux écrits, qui a été un adversaire idéologique et fervent des conceptions de Barlaam. Et cet unique auteur ne peut être autre que l'élève du patriarche Euthyme, Grégoire Camblak, qui avait hérité de son maître l'idée de la lutte à outrance contre les Barlaamites. Dans cet état de choses il est tout légitime de se demander si Camblak ne fait pas une erreur chronologique en avançant presque d'une décennie et demie la visite à Constantinople du moine calabrais Barlaam, en la situant en 1313—1320, au lieu de 1325—1327, époque à laquelle Etienne Dečanski a été exilé à Constantinople.³³ Cette question est particulièrement opportune aussi du point de vue de la session du Concile qui a condamné

³⁰ Cf. V. Velčev, *Tvorčestvoto na Grigorij Camblak v svetlinata na južnoslavjanskija predrenesans*, *rv. Ezik i literatura*, XVI, fasc. 2, 1961, pp. 15—38; voir aussi l'étude de D. S. Lihačev, *Nekotore zadači izučenija vtorogo južnoslavjanskogo vlijanija v Rosii*, Moskva, 1958.

³¹ Glasnik, p. 51 sqq.

³² Kisel'kov, *Patriarh Eftimij*, p. 15; Kalužniacki, p. 16.

³³ Voir Détails chez P. Popovič, *Stare srpske biografije*, p. XXXV.

Barlaam et qui a eu lieu en 1341, soit 10 années après la mort d'Etienne. L'énigme est vraiment troublante; mais il n'entre pas dans nos buts d'en chercher l'explication. En l'occurrence nous nous servirons des paroles du savant serbe Pavle Popović qui dit: „Тешко е претпоставити да он (Цамблук — б. н.) не зна хронологију тих великих догађаја које је цео свет знао у време његово као раније.“³⁴ Popović est porté à admettre comme véridique la chronologie des faits avancée par Camblak concernant les événements que suscitérent les controverses avec les Barlaamites à Constantinople, puisque selon l'opinion du chercheur italien Mandalari, auteur d'une investigation approfondie sur Barlaam, „Ништа се прецизно не зна о времену кад је наш фратар отишао на исток.“³⁵ L'authenticité historique de l'exposé est moins importante en l'occurrence que la manière littéraire de s'y prendre pour composer les deux récits biographiques. Et cette similitude de la description, ainsi que de l'interprétation de l'activité et des figures d'Etienne et du patriarche Euthyme, vient pour ainsi dire confirmer l'hypothèse de Pavle Popović et d'autres chercheurs selon lesquels il serait fort possible que le Panégyrique du patriarche Euthyme ait été écrit par Grégoire Camblak en Serbie et pas en Russie,³⁶ malgré l'indication qu'en donne le titre: „par Grégoire archevêque russe“³⁷. On peut supposer bien entendu, que les attaques contre Barlaam et contre ses sectaires suivent une routine déjà établie. Mais cela semble peu probable, surtout lorsque l'on considère les notions géographiques exactes dont se sert Camblak. Ainsi par exemple en parlant de la renommée d'Euthyme, il dit qu'elle se porte au Nord jusqu'à l'océan et à l'Ouest jusqu'à l'Illyrique.³⁸ Or, dans sa misère d'exilé Camblak a pu très bien connaître les terres situées au Nord jusqu'à l'océan (Lithuanie) et à l'Ouest jusqu'à l'Illyrique (Serbie). D'ailleurs cette appellation ethnique et politique d'Illyrique est employée aussi dans la seconde Vie d'Etienne Dečanski „ДА ЈАКОЖЕ Н ВЪНОУТЪРЪ ЦРКВЕ БЫШЕ ВЪНЦЪ ЦАРЬСТВЕНА РОУКАМА ВЪЗЪМЪ (архиепископ Никодим — б. н.) ЧЪСТНОУЮ ТОГО ГЛАВОУ (на Ст. Дечански — б. н.) ВЪНЧАВАША СЪВРЪШЕННА ПОКАЗАВЪ НАНРНЪСКИНИМЪ ВЪСЪМЪ ЁЗЫКОМЪ ЦАРЯ“³⁹. Evidemment, comme dans le Panégyrique d'Euthyme, ici aussi, dans la deuxième Vie d'Etienne Dečanski, cette appellation désigne en premier lieu les Serbes et seulement ensuite les nationalités des Slaves du Sud, leurs congénères (à l'exclusion des Bulgares). L'emploi de cette appellation ne doit également pas être ignorée lorsqu'il s'agit d'établir qui est l'auteur de la deuxième Vie d'Etienne Dečanski. Rencontrée dans deux écrits des anciennes littératures serbe et bulgare, elle suggère le personnage de Camblak qui a vécu dans ces deux pays et y a travaillé.

³⁴ Popović, Stare srpske biografije, p. XXXVI.

³⁵ Ibidem, p. XXXVI et notice sous la ligne.

³⁶ Ibidem, p. XVIII. Cela est possible aussi en raison de la circonstance que l'année exacte de la mort d'Euthyme est inconnue. D'autre part l'appel de Camblak d'imiter Euthyme s'offrant en sacrifice convient parfaitement aux conditions prévalant en Serbie au début du XV^e siècle. Comme on le sait, à cette époque la Serbie était serré de près par les Turcs.

³⁷ E. Kalužniacki, Aus der panegyrischen..., p. 28.

³⁸ Kiselkov, Patriarh Eftimij, p. 17; Kalužniacki, p. 49.

³⁹ Glasnik, p. 65.

La description du monastère de Dečani et de ses environs revêt un intérêt particulier lorsqu'il s'agit d'identifier l'auteur de la deuxième Vie d'Etienne Dečanski. Cette description témoigne non seulement d'une manière indiscutable d'un homme habitué à représenter la nature ambiante et le paysage à partir de ses impressions immédiates (cette particularité du récit biographique a été notée de tous les chercheurs), mais ce qui est encore plus important pour la présente analyse, c'est que les lieux en question ont une ressemblance frappante avec la localité de Sveta gora à Târnovo, décrite par Camblak dans son Panégyrique du patriarche Euthyme. Pour mettre en relief cette ressemblance nous citerons les deux descriptions dans leurs parties les plus essentielles.

Le Panégyrique d'Euthyme dit : „Мѣсто прилежитъ терновьскомуу градуу, рѣкою токмо единаю раздѣляемо, обзорно коупно и злака полно и нстѣкающимъ водамъ нападено обилно и прежде всѣхъ очн наслаждающоу любочестно водномуу, дрѣвесы счашено, всѣхъ плодовъ и цвѣтовъ различенъ полно и горою находитъ частю и пространною.“⁴⁰

Dans la deuxième Vie d'Etienne Dečanski il est dit : „Самъ же свѣн томоу поставленъ тоу прѣбываше мѣстоу красномуу оудывае се. Есть бо на высочайшихъ мѣстохъ лежеще, дрѣвесы въсачнскимъ сзачиенно, многовѣтвѣно бо и многоплодно есть мѣсто равно, коупно и злачно. Водн же въсоуду текутъ сладчайше, велицѣмъ тоу источникомъ издается и рѣкою быстроу напаемо. Еже вода много оубо прѣжде въкоуса красованне подаеть лицуу, мнѣише по въкоусу благорастворенне тѣлоу — тако нникому не мощи наситити се любочестна воды.“⁴¹

De toute évidence il s'agit de descriptions de choses différentes, mais le style en est tellement pareil ! Et il ne serait nullement rationnel de considérer cette ressemblance dans la manière descriptive comme un jeu du hasard, ou encore y voir une interpolation. Je suis convaincu que cette ressemblance montre sans équivoque possible, que la deuxième Vie d'Etienne Dečanski et le Panégyrique du patriarche Euthyme sont écrits par le même auteur. Par conséquent la conception de E. P. Naumov, selon laquelle le „moine Grégoire“ figurant comme auteur dans le titre de la deuxième Vie d'Etienne, serait un homonyme fortuit de Grégoire Camblak et non celui-ci en personne, ainsi que le démontre le parallèle donné ici, est absolument mal fondée. En outre, les autres descriptions des environs du monastère de Dečani montrent que Camblak a été en Serbie, qu'il a vécu au monastère, qu'il en a été l'higoumène et qu'il a laissé à la postérité, dans son propre style frais et original, un souvenir du monastère et de soi-même. Les pensées suivantes témoignent d'un homme qui connaît ce monastère dans les détails : „Высочайшимъ же горамъ объемаемо отъ западныхъ странъ нхъ

⁴⁰ E. Kalužniacki, op. cit., p. 47.

⁴¹ Glasnik, p. 69.

СТРЪМНИНАМИ ЗАТВАРАМО И ОТЬ (Е)СОУДОУ ЗАРАВНИИ ВЪЗДОУХЫ ОБЛАДАМО. ОТЬ ВЪСТОЧНИИ ЖЕ СТРАНИ РЪКОЮ НАВОДНИВАМО...⁴² Tout ceci montre que lorsque Grégoire Camblak mentionnait les terres de l'Illyrique, il savait fort bien de quel pays il parlait!

* * *

Les savants serbes Andra Gavrilovič,⁴³ Živoin Simič⁴⁴ et Pavle Popović⁴⁵ et surtout ce dernier montrent d'une manière convaincante que par rapport aux faits, la deuxième Vie d'Etienne Dečanski dépend presque en entier de sa première Vie, écrite du temps de Dušan et insérée dans le recueil de Danilo. Ces mêmes chercheurs constatent que la seule différence entre les deux écrits est dans la présentation idéologique de la Vie et dans l'interprétation qu'on donne de personnage d'Etienne; écrite sous le règne de Dušan, la première Vie donne à ce roi droit en toutes choses.⁴⁶ En effet ces observations sont fidèles et sont confirmées par chaque analyse consciencieuse. Or, malgré ces ressemblances, il est aussi certaines différences qui sont d'une importance primordiale, eu égard au but poursuivi. Une confrontation des deux récits biographiques, en particulier des relations qu'ils font de la bataille de Velbužd qui mit aux prises Etienne Dečanski et le tsar Mihail Šišman en 1330, présente une suite de points intéressants concernant la paternité de la deuxième Vie d'Etienne. Dans la première Vie, le Continuateur de Danilo décrit dans les moindres détails la bataille et les conséquences avantageuses qui en découlèrent pour les Serbes. L'hagiographe, de nationalité serbe à n'en pas douter, rapporte avec une fierté nationale manifeste l'„exploit“ de son roi, tout au long de seize pages d'imprimerie.⁴⁷ Dès l'entrée en matière (pp. 178—179), il est dit que le roi Mihail a été vaincu, après quoi les événements sont décrits dans leur ordre chronologique. Cette manière de devancer le récit est faite en toute connaissance de cause et manifeste les sentiments de patriotisme national de l'auteur. Après cette communication préalable et retrospective par rapport au résultat final, les événements sont exposés dans l'ordre suivant: prévenu des desseins du souverain bulgare, le roi de Serbie lui envoie un message de conciliation. Mais le roi Mihail Šišman, en proie à de mauvaises intentions, rejette cette proposition d'accomodement. En conséquence la guerre devient inévitable. Le roi Etienne se prépare au combat. Il présume que son adversaire Mihail va attaquer quelque part sur sa frontière du Nord „НА ПОЛИЕ ГЛАГОЛЕМОЕ ДОБРИЧЕ... ВЪ МѢСТѢ РЕКОМѢМЪ ТОПАНЦИ, ПРИЛЕЖА БО КЪ РЪЦѢ МОРАВЕ“ (p. 180). Mais Mihail se propose et en fait lance son attaque d'un autre côté: partant de

⁴² Ibidem, p. 69.

⁴³ Istorija srbske i hrvatske kniževnosti, p. 101.

⁴⁴ Lekcije iz istorije srbske kniževnosti, p. 42.

⁴⁵ Stare srbske biografije, p. XXV sqq. XXX sqq.

⁴⁶ Ibidem, p. XXV.

⁴⁷ Džura Daninič, Životi kraljeva i arhiepiskopa srpskih, pp. 178—196. Plus loin, dans la narration de cette partie de la Vie, les pages seront indiquées au courant du texte.

Vidin et des territoires danubiens avoisinants, il se dirige zur Zemen (ВЪ МѢСТО, РЕКОМОНЕ ЗЕМЛАНЬ — p. 181). Alarmé et troublé devant l'avenir incertain, le roi Etienne adresse de ferventes prières à saint George Nagoričanski, à saint Joachim Sarandoporski et à son aïeul Siméon Nemanja, les implorant de lui accorder la victoire sur son adversaire (p. 181). D'après la forme et le fond du récit on comprend que Zemen est située dans les limites de l'Etat serbe (p. 182). Etienne implore à nouveau la victoire (p. 182). Sa fervente prière est agréée de Dieu (p. 183). L'hagiographe annonce, sans vergogne et même avec une joie évidente le résultat final de la bataille avantageux aux Serbes, que le camp bulgare a été attaqué à l'improviste par les troupes serbes (p. 183). Le roi Mihail perd la bataille et y succombe lui-même, mis à mort par des soldats réguliers serbes (p. 184). La défaite militaire bulgare est si complète que le sang versé rougit les eaux de la Struma et l'herbe du champ de bataille (p. 186). Transporté d'admiration, l'hagiographe magnifie Etienne Dečanski pour ce triomphe et va jusqu'à le comparer à Alexandre le Grand (p. 187). Bien que vainqueur, Etienne ne se laisse pas aveugler par l'orgueil et pleure sur le corps du roi Mihail (p. 187). Après la défaite des Bulgares, leur camp est envahi par les Serbes qui soumettent leurs adversaires à des humiliations en leur montrant la dépouille mortelle de leur roi; l'hagiographe se réjouit particulièrement de cette scène (p. 188). Les hauts dignitaires bulgares, moralement écrasés, implorent la protection du roi serbe (pp. 188—189). Pour la glorification des armes serbes et de cette mémorable victoire, le roi Mihail est enseveli au monastère de saint George Nagoričanski (p. 189), à la satisfaction évidente de l'hagiographe qui dit que son corps „И ТОУ ЛЕЖИТ И ДО СЕГО ДЪНЕ ВЪ ХЕАЛОУ БОГОУ“.

Et encore... D'un ton élogieux, convenant absolument à l'exploit accompli, Etienne écrit à l'archevêque Danilo et à son épouse Maria, qu'il a vaincu le roi bulgare et ses aides étrangers (pp. 189—190). Avec une solennité de circonstance le roi serbe déclare qu'il avance en territoire bulgare; toute la Serbie chante les louanges de son exploit (p. 190). Entré en Bulgarie, Etienne Dečanski, dans un message enthousiaste, annonce à sa sœur destituée Anna, ex-reine de Bulgarie, qu'il a triomphé du roi Mihail; c'est précisément cette querelle de famille entre le roi bulgare et son épouse serbe, sœur d'Etienne Dečanski, que l'hagiographe voit la cause première de la guerre bulgaro-serbe de 1330 (p. 192). La joie du biographe d'Etienne, le Continuateur de Danilo, ne connaît plus de bornes lorsque les hauts dignitaires bulgares chargés de chaînes de fer (ВЪ ОУЖАХЪ ЖЕЛѢЗНЫХЪ — p. 192) n'ont point d'autre issue que de remettre leurs terres sous la protection d'Etienne, vu qu'une grave guerre civile déchire déjà leur pays (ВЪСТАЮЩЕ НА БРАНИ САМИ МЕЖДОУ СОБОЮ И ПРѢДЪВЪСХЫШТАЮЩЕ БОГАТѢСТВО КЪДНИ ОТЪ ДРОУГАГО — p. 193). Quant à la résistance opposée de la part de Belaour, frère de Mihail, et de l'empereur de Byzance, il n'en fait mention qu'en passant, à demi-mot (p. 193). Tout autre est le ton lorsque l'entrée des troupes serbes dans la région de Mrakata constitue le thème du récit (p. 193), qui décrit comment la Bulgarie vaincue est proclamée comme faisant un tout

avec le royaume du vainqueur (p. 195) et comment Etienne Dečanski désigne le fils de sa soeur roi de Târnovo (pp. 195—196); dans toutes ces descriptions l'hagiographe donne libre cours à son patriotisme et à son orgueil national.

En revanche, qu'est-il dit dans la deuxième Vie d'Etienne au sujet de cette même bataille de Velbužd? Cet épisode de la Vie d'Etienne n'y tient que cinq fois moins de place.⁴⁸ Même les quatre pages d'imprimerie consacrées par Šafarik à ce thème ne sont pas entières! On pourrait, il est vrai, objecter qu'elles relatent en style plus concis tout ce qui est contenu dans la première Vie d'Etienne. Or, il n'en est rien. Le deuxième biographe d'Etienne ne concentre son attention que sur quelques moments seulement de la bataille de Velbužd. La relation commence par annoncer que le roi Etienne s'est vu obligé de faire la guerre aux Bulgares, ce que l'auteur traite de „НЕНАДЖДЕНЬ ПОДВІНГЪ“ (p. 71). Ensuite elle raconte en bref comment le roi bulgare Mihail Šišman lève une nombreuse armée qu'il mène contre les Serbes; parmi ses soldats se trouvent même des „hôtes d'outre-Danube“ (p. 71). Le roi de Serbie prie le tsar de Bulgarie de ne pas en venir à la guerre, mais de se mettre d'accord sans effusion de sang, „почто троужда-кѣши се погубѣати бѣлгарскыѣ и сръбскыѣ родинѣ?“ — lui écrit-il (p. 72). Pourtant, si le roi de Bulgarie est si belliqueux, est-il dit plus loin dans la lettre conciliante d'Etienne, qu'il aille faire la guerre aux Barbares, plutôt qu'aux chrétiens („Н оубо толико воинствѣнь еси на варварѣхъ вѣроужай се, а не на христѣхъ люды“ — p. 72). Dans l'esprit de l'idéologie chrétienne, mais aussi avec une cordialité non dissimulée Etienne conclut sa lettre en disant que la guerre est insensée et funeste: bien des mères seront privées de leurs enfants, nombre cadavres de chrétiens feront la pâture des oiseaux de proie et des fauves (p. 72). Mais le roi Mihail n'admet aucune proposition de paix: „ѣкоже зѣрь рѣкноуѣ“ (p. 73) il menace les Serbes d'anéantissement complet. Ayant reçu cette implacable réponse, Etienne implore le secours de Dieu (p. 73). La bataille est commencée, le roi bulgare est fait prisonnier par des soldats serbes, conduit devant le jeune prince Etienne Dušan et mis à mort (p. 74). Ensuite la dépouille mortelle du roi bulgare est ensevelie par ses compatriotes et son neveu (нѣтя) Alexandre est désigné pour lui succéder. La bataille est terminée et les Bulgares „въ сѣодѣ оуличше се“ (p. 75).

Et c'est tout!

La grande différence entre les deux relations du même sujet saute aux yeux. Le deuxième récit, quoiqu'il soit écrit avec sympathie pour la victoire serbe, est de loin bien moins élogieux et patriotique que le premier. Mais il serait tout de même exagéré de voir dans cette sympathie de la serbophilie, car le second hagiographe a fait un grand effort pour amoindrir ou tout au moins retoucher le triomphe serbe. Il ne dit mot de l'humiliation des dignitaires bulgares qui cherchent la protection du roi de Serbie, ni de l'invasion en Bulgarie d'Etienne Dečanski, ni de l'avènement de son neveu Ivan Etienne

⁴⁸ Glasnik, pp. 71—74. Plus loin les pages seront indiquées dans le texte.

à la dignité royale en Bulgarie. On ne dit rien non plus de Zemen et encore moins que cette ville est considérée comme serbe! Au contraire, il est dit que la bataille s'est déroulée près de Velbužd, qui „къ сардинкии же прилежици“ (p. 72), c'est-à-dire qu'on relève hors texte que cette ville est située en territoire bulgare. La deuxième Vie ne fait pas non plus mention de la clémence d'Etienne: qui pleure sur le corps du roi mort et lui fait des funérailles solennelles, bien que pour sa propre gloire. De surcroît, le roi bulgare est fait prisonnier puis mis à mort sous les yeux du jeune prince Etienne Dušan: „Българомъ царь отъ сръбьскихъхъ етъ бивъ, приводитъ се къ сину цареву Стефану... и тоу живота лиши се оумилано“ (p. 74).

L'exécution publique du roi bulgare fait prisonnier n'est guère favorable à la thèse que l'auteur de la deuxième Vie d'Etienne est serbophile, comme certains chercheurs serbes et à leur suite aussi E. P. Naumov, essayent de l'affirmer! Cette appréciation prend une importance particulière lorsqu'elle est confrontée avec le tourment au sujet des Slaves bulgares qui émane de la lettre de conciliation écrite par Etienne avant que ne commence la bataille: „Pourquoi massacrer inutilement des Bulgares et des Serbes?“ Par ailleurs, l'auteur de la deuxième biographie est parfaitement bien informé en annonçant qu'Ivan Alexandre succède à Mihail Šišman au trône de Bulgarie! Pas la moindre mention du nom d'Ivan Etienne, le protégé serbe, fait qui dément une fois de plus la thèse soutenant que l'auteur de la deuxième Vie est serbe; s'il en avait été ainsi, ce moment du conflit militaire et politique entre Bulgares et Serbes en 1330 n'aurait jamais été omis. Par conséquent les différences constatées entre les deux narrations ne sauraient être taxées d'omission fortuites, elles témoignent plutôt d'éliminations conscientes des passages de la première Vie d'Etienne qui désavantagent la Bulgarie. Voilà pourquoi il n'est aucunement nécessaire, en l'absence de raisons valables, de changer la conception existante et déjà séculaire, selon laquelle la deuxième Vie d'Etienne Dečanski est due à la plume de Grégoire Camblak qui, malgré la manière diplomatique de traiter son thème ne pouvait dissimuler et ne pas manifester sa conscience nationale. D'autre part, il ne pouvait non plus ne pas donner leur dû aux Serbes, et il l'a fait, car à l'époque où il écrivait la Vie d'Etienne Dečanski, il vivait dans leur pays. Les conceptions mêmes de Camblak reflètent un curieux patriotisme à l'égard des Slaves méridionaux; en effet, par le truchement de la lettre d'Etienne il lance l'appel: pourquoi verser du sang bulgare et serbe! Le fait que les Bulgares sont cités ici en premier lieu, mérite d'être signalé car, vu l'intonation générale du récit, ce fait aussi ne saurait être imputé au hasard.

L'affirmation de Naumov que la biographie ne renferme pas d'échos de l'invasion turque est également dépourvue de vérité. La note du roi Etienne dans sa lettre au roi Mihail l'invitant, s'il est d'humeur si belliqueuse, à ne pas faire la guerre aux chrétiens mais plutôt aux „barbares“, vise selon toute probabilité les Turcs qui, vers la seconde moitié du XIV^e siècle commencent à envahir les terres des Slaves du Sud. Et si ce motif n'est pas plus amplement développé, ainsi qu'il l'est par exemple dans le Panégyrique d'Euthyme, il faut en chercher la cause dans le caractère de cette Vie et dans sa destination: elle est tout d'abord une glorification religieuse et rien

qu'ensuite une œuvre d'orientation séculière et politique. En connexion avec cette dernière idée on pourrait objecter que c'est précisément pour cette même raison, qu'en comparaison avec la première Vie, nombre d'épisodes de la bataille de Velbužd ont été supprimés dans la seconde biographie. Une pareille objection serait en réalité dénuée de fondement, parce que sous le règne d'Etienne Dečanski la bataille de Velbužd est une réalité de première importance, alors que l'invasion des Turcs a lieu plusieurs décennies après sa mort. Du reste, nous ne cherchons dans sa Vie que des échos du danger turc et rien de plus. Par ailleurs, la comparaison des deux biographies, en ce qui concerne la bataille de Velbužd, montre qu'il ne s'agit pas de suppressions techniques courantes faites lors de la rédaction du texte, mais bien de modifications fondamentales.

* * *

En dehors des traits littéraires et historiques de la seconde Vie d'Etienne Dečanski relevés jusqu'ici et qui la caractérisent comme une œuvre incontestable de l'écrivain bulgare Grégoire Camblak, de la fin du XIV^e et du début du XV^e siècle, on pourrait ajouter encore quelques observations de moindre importance il est vrai, mais tout de même caractéristiques. En parlant d'Etienne, disant qu'il a maîtrisé toutes les passions terrestres, l'hagiographe relève qu'il administrait le pays „pour le bien-être“ de celui-ci (blagougodno).⁴⁹ Ce trait de la caractéristique générale du roi est presque identique à ce qui a été dit à l'adresse du patriarche Euthyme: qu'il s'est offert en sacrifice „pour le bien-être“ (blagougodna žertva) des intérêts publics.⁵⁰ En parlant de l'édification du monastère de Dečani l'hagiographe fait ressortir que tout dans ce couvent a été édifié „по бeдoу и по лeпoтoу“.⁵¹ Selon l'auteur de la biographie Salomon s'était élevé par sa très grande sagesse et sa beauté („лeпoтa“) ⁵² au-dessus de tous les rois qui avaient autrefois régné sur le peuple d'Israël. L'emploi de ces termes ne saurait guère être interprété comme un simple lieu commun de langage et de style. Il serait plus juste de penser qu'il s'agit d'un mode d'expression littéraire créé au XIV^e siècle par le patriarche Euthyme⁵³ et après lui, repris heureusement par Grégoire Camblak. Enfin signalons encore deux traits analogues de la deuxième Vie d'Etienne et du Panégyrique d'Euthyme. A l'instar d'Euthyme, lorsqu'il se trouvait au Mont-Athos au sein d'étrangers,⁵⁴ Etienne aussi de-

⁴⁹ Glasnik, p. 57. Il me semble que la traduction des Stare srpske biografije en serbe moderne n'est pas très exacte, en effet on y traduit par „bogougodno upravljaje“ (p. 20) le texte original qui dit „blagougodno“.

⁵⁰ Kiselkov, Patriarh Eftimij, p. 3; Kalužniacki, p. 28.

⁵¹ Glasnik, p. 70.

⁵² Ibidem, p. 86. Le même terme est employé dans le Panégyrique de Kiprian par Grégoire Camblak, voir Bonju St. Angelov, Iz starata bălgarska, ruska e srăbcka literatura, Sofia, 1958, p. 185.

⁵³ Voir détails sur ce sujet chez Cvetana Vranska, Stilni pohvati na patriarh Eftimij, Sb. BAN, XXXVII—2, Sofia, 1942. Ce terme „lepota“ est en faveur auprès d'Euthyme; il la considère comme principe esthétique pour l'édification de ses Vies, p. ex. celle d'Ivan Rilski. Cf. Jordan Ivanov, Žitija na sv. Ivana Rilski, GSUiff, XXII—13, Sofia, 1936, p. 59.

⁵⁴ V. C. Kiselkov, Patriarh Eftimij, p. 7 sqq.

vint célèbre à Constantinople⁵⁵ au milieu d'inconnus et d'étrangers. Cet éloge d'Etienne Dečanski montre que l'auteur le plus vraisemblable de sa Vie est le même écrivain qui, de toute sa conscience de Bulgare glorifie Euthyme pour de pareilles manifestations; et lorsqu'il fait l'éloge du roi de Serbie, il montre qu'il a conscience d'être non seulement Bulgare, mais aussi Slave, qu'il a surmonté le cadre rigide de son fervent patriotisme.

* * *

En ce qui concerne la tentative de E. P. Naumov d'identifier historiquement les personnages d'Ivoe et de Junec (=Junak, selon Naumov), il convient de la taxer d'échec. Si la Vie d'Etienne a été écrite dans l'intervalle de 1357 à 1389, les contours réels de ces deux personnages seraient plus nets et non flous et vagues comme les représente l'hagiographe. Or, ceci témoigne d'une composition plus tardive de la deuxième biographie d'Etienne Dečanski, alors que le souvenir d'Ivoe et Junec commence à s'estomper et se transforme en légende.⁵⁶ Il serait donc plus rationnel de conclure que cette partie du récit biographique se rattache formellement, d'après le sens et la signification, aux descriptions des miracles qui se produisaient sur le tombeau d'Etienne.⁵⁷ Aussi le professeur Andra Gavrilovič fait remarquer, il y a déjà plus d'un demi siècle, que la manière dont est composée dans certaines de ses parties la Vie d'Etienne Dečanski par Camblak, est tout à fait dans l'esprit de la tradition narrative populaire.⁵⁸ De sorte que, du point de vue des faits, il est vrai que de pareils personnages comme Ivoe et Junec ont existé, mais l'observation de E. P. Naumov est alors faussement interprétée. Dans la biographie Ivoe et Junec ne sont pas tant des personnages historiques, que des éléments légendaires, ce qui n'a pu se produire que plusieurs dizaines d'années au moins après leur décès. Et ce fait vient renforcer d'un argument de plus la thèse conférant à Camblak la paternité de la Vie d'Etienne.

* * *

En conclusion, l'analyse de la Vie d'Etienne Dečanski dite deuxième, montre qu'elle fait partie incontestable des œuvres de Grégoire Camblak. Le fond du texte de Camblak est tiré de la biographie d'Etienne par le Continuateur de Danilo. Il se peut que Grégoire ait aussi compulsé les chrysobulles émis en faveur du monastère de Dečani.⁵⁹ Mais Camblak a si bien

⁵⁵ Glasnik, p. 55.

⁵⁶ Cf. les raisonnements sur la création de la légende autour des amours de Dante et de Béatrice chez prof. Ivan D. Šišmanov, Literaturna istorija na Vāzraždāneto v Italia, Sofia, 1934, sous la rédaction de Mihail Arnaudov, p. 127 sqq. Je renvoie le lecteur à ce livre qui renferme bien des pensées justes au sujet de la création des légendes et comment des événements réels se convertissent en légendes.

⁵⁷ Voir Glasnik, p. 80 sqq.

⁵⁸ Istorija srpske i hrvatske kniževnosti, p. LOL.

⁵⁹ Voir Dečanske Hrisovulje, Izdao Miloš S. Milojevič, Glasnik srpskog učenog društva, drugo otdelenje, kn. XII, 1880, p. 3.

remanié ses sources, que sa version de la Vie d'Etienne est confirmée aux nécessités du monastère de Dečani et à celles de l'Etat serbe au début du XV^e siècle. Mais malgré cela, la biographie contient de nombreuses et frappantes répercussions de conscience nationale bulgare; sous ce rapport la description de la bataille de Velbužd est particulièrement convaincante. Toujours est-il que — et il convient de le souligner — la conscience bulgare de Grégoire Camblak s'est enrichie au contact des souffrances endurées en Bulgarie de 1393 à 1396. Autrement il n'aurait pas mis dans la bouche d'Etienne Dečanski l'appel de ne pas verser inutilement du sang bulgare et serbe.

Le lien idéologique et stylistique entre la deuxième Vie d'Etienne Dečanski et le Panégyrique d'Euthyme par Camblak est en effet étroit et indéniable. Presque les mêmes idées patriotiques se font jour dans la Vie d'Etienne, bien que sous une forme plus atténuée, que dans le Panégyrique d'Euthyme. Même dans son œuvre tirant son sujet de l'histoire serbe, Camblak en vient à l'idée d'une fraternité nécessaire entre Serbes et Bulgares. Or, une telle idée n'aurait pas pu se cristalliser avant le début du XV^e siècle, alors que l'indépendance politique de l'Etat bulgare est supprimée, ce qui incite Camblak à voir dans la Serbie encore libre et indépendante à cette époque, un appui et l'espoir du salut.

Dans son récit biographique Camblak a modifié quelque peu le portrait historique réel d'Etienne Dečanski.⁶⁰ Mais cet annoblissement était, lui aussi, justifié du point de vue historique; cette „falsification“ singulière qui vise à exalter tout le passé historique des Serbes était indispensable car, à l'époque de la composition de cette Vie cette idée était devenue actuelle; ainsi l'éloge de Simeon (Etienne) Nemanja faite au début de la biographie, se rattache toujours à cette idée. Bien qu'en l'occurrence le prestige du roi Etienne Dušan en soit quelque peu assombri,⁶¹ c'est tout de même pour le compte de l'éloge faite à la piété chrétienne d'Etienne. Or, c'était cette piété qui, au début du XV^e siècle et plus tard encore, servait de bouclier idéologique dans la lutte contre le danger turc musulman (sarrasin d'après le Panégyrique d'Euthyme), menaçant les Slaves méridionaux chrétiens, précisément à l'époque où Grégoire Camblak atteint l'apogée de son puissant talent littéraire. Et puis les moines du monastère de Dečani avaient tout intérêt à ce que le fondateur de leur couvent fût irréprochable en tout. Il était tout naturel alors que Camblak, en sa qualité d'higoumène du monastère se fit un devoir de satisfaire à cette nécessité, devoir dont il s'acquitta brillamment.

Subordonnée à l'idée fondamentale de glorifier la vie d'un roi très chrétien, la deuxième Vie d'Etienne Dečanski est décrite en traits vigoureux, par la plume experte de Grégoire Camblak qui a laissé une empreinte lumineuse dans l'hagiographie et la rhétorique ecclésiastique, dans la littérature et la culture bulgares, serbes, russes et en partie aussi roumaine. C'est pourquoi la Vie d'Etienne renferme nombre d'éléments, consignés en partie dans cet article, qui dépassent plus ou moins le cadre de la pensée religieuse médié-

⁶⁰ Voir Estimation critique de renseignements sur la personnalité d'Etienne Dečanski chez Konstantin Ireček, *Istorija Srba*, I, preveo i dopunio Ivan Radonič, Beograd, 1922, pp. 261—270.

⁶¹ Glasnik, p. 79. Selon le texte de la Vie d'Etienne Dečanski, ce roi a péri de mort violente par ordre de son fils, après que celui-ci eut occupé le trône royal.

vale. On y remarque un nouveau comportement, avant-coureur de la renaissance, à l'égard de l'homme et de sa vie spirituelle.⁶² Sous ce rapport, la douleur paternelle ressentie par Etienne Dečanski à la mort de son fils cadet à Constantinople est décrite d'une manière particulièrement caractéristique.⁶³

La deuxième Vie d'Etienne Dečanski, qui est l'une des œuvres de maître de Grégoire Camblak unit d'un lien étroit les anciennes littératures bulgare et serbe au cours de leur évolution au XIV^e et au XV^e siècles et constitue une manifestation des traditions littéraires d'Euthyme, si fructueuses sous bien des rapports et qui, par le truchement de la plume vigoureuse et bien douée de son disciple et parent Grégoire Camblak, ont trouvé un sol fertile à leur développement non seulement en Bulgarie, mais aussi chez tous les Slaves orthodoxes de l'Est et du Sud. Grâce à ces traditions, la teneur de la première Vie d'Etienne Dečanski écrite par le Continuateur de Danilo en un style chronologique descriptif, s'est transformée, après son remaniement par Camblak, en un chef-d'œuvre littéraire qui, même aujourd'hui, est lu et goûté avec intérêt, attention et émotion.

⁶² Cf. D. S. Lihačev, *Nekotorije zadači izučenija vtorogo južnoslavjanskogo vlijanija v Rossii*, Izd. AN SSSR, Moskva, 1958.

⁶³ Voir Glasnik, p. 59.

ON THE TOPONYMY AND DEMOGRAPHY OF THE SOUTH-EAST DOBROUDJA COAST IN THE 6th AND 7th CENTURIES (KROÏNIOI = ΚΑΡΕΣΝΑ = KABAPHA)

P. Koledarov

Before the publication of the results and conclusions of the archaeological excavations on the Charakman Bair, a hill near the town of Kavarna, undertaken in 1952/53 and 1955 by a team of members of the Varna District Museum (M. Mirchev, G. Toncheva and D. I. Dimitrov)¹, it was assumed that the mediaeval Bulgarian town of ΚΑΡΕΣΝΑ had been situated in the area of today's town of Balchik. The various reasons given in this publication prove in a categorical manner that this mediaeval centre, which played an important role in Bulgarian history during the 13th and 14th centuries, was not situated there but on the plateau near today's town of Kavarna, which was its direct successor after the conquest of this region by the Osman Turks.²

The question remained open, however, what other town rose in place of mediaeval ΚΑΡΕΣΝΑ, the derivation of its name, and what the fate of the urban settlements in this region — Dionysopolis (the modern Balchik) and Bizone (the modern Kavarna) was, and also that of their inhabitants and the population in the environs at the arrival of the Slavs and Proto-Bulgarians in these places. We do not possess direct and reliable information on this matter, but a careful analysis of certain data and some considerations may assist us in clarifying these enigmas at least in a most general outline.

*

The last reference to Dionysopolis in the mediaeval sources can be reduced to the following:

(a) In Hierocles' guide (written in the 6th century and based on a 5th century source) it is mentioned as one of the 15 towns of the Province of Scythia.³

¹ M. Mirčev, G. Tončeva i D. Il. Dimitrov, Bizone-Karvuna, Izv. na Varnenskoto arheologičesko društvo, t. XIII, Varna, 1962, pp. 21—110.

² Ibidem, p. 103 etc.

³ E. Honigmann, Le Synecdèmos d'Hieroclès et l'Opuscule géographique de Georges de Chypre, Bruxelles, 1939, Cf. Grčki izvori za bălgarskata istorija, (GIBI), t. II, Sofija, 1959, p. 90.

(b) In the diocesan registers (*Notitiae Episcopatum*) of the Patriarchy of Constantinople of the 7th and 8th centuries the settlement is given as an episcopal see in the Diocese of Scythia.⁴

The appearance of Dionysopolis in these lists obviously refers to the 7th century. By tradition it could appear in the 8th century as well, since the preservation of the sees and titles and the names of the already non-existent bishoprics (nowdays called *drevleprosyavshi* = "episcopates that shone in the past") is a very frequent phenomenon in the practice of the Church even today. However, the absence of Dionysopolis as a bishopric in the latter diocesan list of the Patriarchy of Constantinople is of a major significance.

(c) In his chronicle (written about the third decade of the 9th century), Theophanes the Confessor reports that in 544 the sea flooded 4 knots (= 6 km) of the mainland in the region of Odessos, Dionysopolis and Aphrodizion, drowning many people.⁵ The same event is also reported by Athanasius the Librarian of the 9th century.⁶

May be the sea flooded the whole area and in all probability that was due to volcanic activity. Owing to the high coastline at Balchik it was not possible for the sea to penetrate 6 km inland at that very spot. This, however, is admissible in the Batova River valley near today's village of Ob-rochishte (the former Teké). This river is in the vicinity of the modern town of Balchik with only a hill separating them.

The last information about Byzzone we owe to Stephanus of Byzantium (of the 10th century) who speaks of it as a small Black Sea port. After the 7th century there is no information in the sources about these settlements. This absence of data appears after the settlement of the Slavs in the Balkan Peninsula. Comparing these facts with the results of the archaeological studies made so far around Kávarna and Balchik, we conclude, on the one hand, the existence of a mediaeval Slavo-Bulgarian settlement at Byzzone (today's Kávarna) established at the same period and continually growing until the 14th century, and on the other hand, the existence of a very insignificant mediaeval settlement near Dionysopolis (today's Balchik, on the hill Djindi Bair). Taking all above into consideration we may draw the following very interesting conclusions:

(1) Dionysopolis was destroyed by the Slavs and ceased to play a role in this region during the time of the mediaeval Bulgarian State.

(2) Byzzone was also destroyed at the same time.⁷ The new population of Slavs and Proto-Bulgarians, however, wishing to found a settlement in this region, chose the ruins of the ancient Byzzone and not over the remnants of the destroyed Dionysopolis. This preference was probably due to the following reasons:

(a) Along the whole adjacent coast valleys which offer possibilities for easy access to the sea and for the development of settlements — ports existed only at these two ancient towns.

⁴ E. Honigmann, op. cit., p. Cf. GIBI, t. III, Sofia, 1960, p. 195.

⁵ Theophanis, *Chronographia*, ed. C. de Boor, II, Lipsiae, 1883, p. 224, Cf. GIBI, v. III, p. 239.

⁶ See Latinski izvori za bálgarskata istorija (LIBI), t. II, Sofija, 1962, p. 228.

⁷ M. Mirčev, G. Tončeva, D. Dimiřrov, op. cit., p. 103.

(b) There were frequent land-slides in the area and the precincts of Dionysopolis. This same was also observed in the environs of the old town of Byzone, situated in the lowland near the sea coast itself, but in the 5th and 6th centuries, before the arrival of the Slavs, its population gradually moved to the nearby Charakman Bair.⁸

(c) The new site of Byzone, on the plateau of Charakman Bair, offered more favourable conditions for a settlement and defence than in the old town and in general in Dionysopolis itself and their environs.

(d) The new population were no descendants of a sea-faring people and quite naturally settled in a place where the Thracians used to live because they, unlike the Greeks, for instance, did not seek good sea-faring conditions, but, above all, conditions for continental life. Preference in this respect could not but be given to the locality of Byzone rather than that of Dionysopolis.

(3) The Slav form of the name of the new settlement — *Καρβυνα* — is derived from the old name of Dionysopolis — *Κρούνιοι*.⁹

Its origin in the Greek word "springs" is explained by the numerous karst springs situated northwest of the present town of Balchik and even on the sea coast itself. Here, however, one should take into consideration the fact that the presence of springs in such an arid region as Dobroudja is a very typical feature. The sources of fresh water on the coast were of primary importance for ancient coastal shipping. Besides, they served as points of orientation. The fact that there are springs not only near modern Balchik but also under the very promontory of the Charakman plateau makes it possible to assume that the name Kruni was used to describe the whole of this locality.

The Greek name of *Κρούνιοι*, according to the Early Byzantine pronunciation = Kruni,¹⁰ was very likely given a meaning by the Slavs and related to the shapes of the Charakman Bair plateau. Thus Kruni produced in the Old Bulgarian language the forms **κρυν(ъ)*, **κρυν(ъ)*, from which with the suffix -*ορο* or -*ορα* **Κρυνορο*, **Κρυνορο* and **Κρυνορα* were developed. The last form was recorded in the 14th century as *Κάρυβα*.¹¹

⁸ Ibidem.

⁹ For Kruni-Dionysopolis see: K. Jreček, *Knjažestvo Bălgarija*, v. II, Plovdiv, 1899, p. 836—839; K. and H. V. Škorpilovi, *Balčik*, *Izvestija na Varnenskoto arheologičesko društvo*, kn. V, Varna, 1912, p. 47 sq. O. Tafrali, *La cité Pontique de Dionysopolis*, Paris, 1937; G. Michailov, *Inscriptiones graecae in Bulgaria repertae*, v. I, Sofija, 1956, p. 31—43; L. Robert, *Les inscriptions grecs de Bulgarie*, *Rev. Phil.*, XXXIII (1959), fasc. II, p. 197 sq.; Chr. M. Danoff, *Pontos Euxeinus*, *PWRE*, Supl. IX (1962), col. 1077—1078.

¹⁰ On account of the presence of springs in the locality, prior to its renaming to Philippi (Krenides) in the Aegean lowland, between Drama and Kavalla, was also called Kruni. This name is recorded by Diodorus, Strabo and Appianus (See *Izvori za starata istorija na Trakija i Makedonija*, Sofija, 1949, p. 190, 223, 332. Cf. P. Collart, *Philippes. Ville de Macédoine depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque Romaine*, Paris, 1937; P. Lemerle, *Philippes et la Macédoine Orientale à l'époque chrétienne*, Paris, 1945. Cf. P. Koldarov, *Narodnostnijat sastav na Dramsko do sredata na XIX v.*, *Izv. Inst. Ist.*, 10, 1962, p. 149—150).

¹¹ About the mention of forms of the name Karvuna in documents, vide K. Jreček, *Die geographische Namen in der Bulgarischen Visio des Propheten Isaias*, *Sitzungsber. der*

From the latter by metathesis both Καρβύνα and Καβαρνα were produced, as in the last case the name of the neighbouring town of Varna was also of significance.¹² The form "Carbona" encountered in the Italian sources (maps and other documents) after the 14th century, was probably given a meaning and connected with the Latin "carbo" (charcoal).

One should bear in mind that in an inscription of the 6th century, which has been published on numerous occasions, the name of the castle Runis (καστελίον Ρούνις), situated somewhere around Varna but not accurately located is mentioned. It is supposed that it conceals in a modified form the Old Thracian name of Kruni.¹³

This gives more ground to assume that in the 6th and 7th centuries the old name of Dionysopolis, Kruni, was still preserved by the inhabitants of the environs.

The reason of the co-existence of this form among the people with the official, Dionysopolis, might be sought either in tradition or in the more understandable for the population meaning of = "springs", which was preferred to the pagan names connected with the unfamiliar to them ancient Greek God of wine and merry-making. In any case, however, the immigrant learns the local names from the local people. The old name of the town and the locality might have been restored also by the rural population coming from the interior and looking for protection in the strongholds.

Analogies of adoption of the name closer to the people than the official in this country are observed in Plovdiv, whose name comes from the

Kais. Akad. d. Wiss. in Wien, Phil.-hist. Classe, B. 136, 1897 (= Periodičesko spisanie, No 55—56, 1898), Idem, Knjažestvo Bălgarija, op. cit., p. 378, note 37; M. Mirčev, G. Tončeva, D. Dimitrov, op. cit., p. 105—106.

Of. the local name Kărvuna (of a peak in the Chalkidhiki Peninsula) given by Jreček. (K. Jreček, op. cit., p. 378, note 37).

¹² We express here our gratitude to the senior scientific worker Ivan Gulubov of the Institute for Bulgarian Language at the Bulgarian Academy of Sciences for the assistance offered us in revealing the linguistic intricacies in the transformation of Krupni into Kărvuna.

¹³ V. Beševliev, Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien, Berlin, 1964, No. 82 and the literature cited on p. 62.

It is quite possible that the castle Runi may have been the large stronghold rising at the northern end of the Frangya (Batova) Plateau, between the villages of Ossenovo (former Dishbudak) and Kranevo (former Erkené). The inhabitants of these villages and of the town of Balchik call the hill with the ruins of this stronghold "Hachouka" (about 250m above sea level), and the villagers in Vinitza (former Kestrich) — "Kestrich Kalessi" (Vide K. Jreček, Knjažestvo Bălgarija, p. 832).

Kranevo village with the port at the foothills of this stronghold must have been Γεράνια = Gerania, mentioned by Plinius and appearing in the 14th century as *Ἡ Κρανέα, τα Γερανία, τῆς Κρανίας, καὶ τῶν Γερανίων* (in the registers of the Patriarchy of Constantinople), as Cranea (in an Italian portulans of 1408). It was modified by the Turks into Erkené, and renamed Kranevo in 1941. After the name of the fortress on the plateau, this place was indicated in the Italian maps of the 14th and 15th centuries as Castri, Castriçi, and in the Byzantine deeds of the 14th century is repeatedly encountered as *καστελλόν* of the Patriarchy of Constantinople. (Vide for these forms K. Jreček, Knjažestvo Bălgarija, op. cit., p. 832—833). It is quite possible that the geographer of the 2nd and 3rd centuries A. D. Pomponius Mela may have in mind the port of Geranea, Cranea when writing that there is a port Krunos and a town of Dionysopolis (... est portus Crunos, urbes Dionysopolis, Odessos...).

Thracian Pulpudeva, and not from the official Philippopolis, in Δρυστρῶν (today's Silistra) from the Thracian form of the Latin Durostorum, instead of the Greek Διορόστολον¹⁴, in Βορρη (Borui) (today's Stara Zagora), modified from Beroe, which in late antiquity was not displaced by Augusta Traiana, a name imposed by the Roman authorities on the population.

The question arises why the new Slavo-Bulgarian settlement neglected the name of the old one, Byzone, on which it was built, and took that of the neighbouring town? The reasons for this could be the following:

(a) In comparison with Byzone, Dionysopolis was a larger town both as regards population and importance. It was a flourishing and autonomous colony on the Black Sea coast in the Antiquity, one of the large towns in the Roman Province of Scythia and during the early Middle Ages was also the see of the Bishop of this area.¹⁵ Byzone, having suffered heavily from an earthquake in the second half of the 1st century B.C., up to the arrival of the Slavs, remained a small town or a settlement of an urban type (πολίχνη) with restricted economic possibilities.¹⁶

(b) Both the inhabited localities are very closely situated (at a distance of only 18 km) and their fate must have been a common one or at least interconnected. Dionysopolis, however, played the predominant role of the real urban centre in this area. During the first centuries A.D. the northern boundary of this territory enclosed the town of Calatis (modern Mangalia).

For this reason, therefore, tradition imposed the name of the bigger town, or possibly of the whole locality on the new settlement in the environs even though its site had been changed and the name had undergone changes according to the linguistic peculiarities of its new population.

(4) The continuity in the name between the old urban centres of Antiquity, Kruni — Dionysopolis, and the new centre of the region during the Middle Ages, Karvuna, may be explained only by the fact that on their arrival the Slavs and Proto-Bulgarians found a local provincial population in the towns and their rural surroundings. It was only this population that could pass on to them the popular name of Dionysopolis, Kruni.

Very probably part of the more prosperous local provincial population in the towns of Dionysopolis and Byzone and their rural hinterland had sought security and safety from the incursions of the Avars, Slavs and Proto-Bulgarians to the South, towards the capital of Byzantium and the large fortified towns (probably Varna, in Thrace and perhaps farther). The flight of part of the population of Moesia under the irresistible pressure of the waves of "Barbarians" coming from the North may be judged by indirect data which are also very scarce. Certain light on the situation in this area in the 6th and 7th centuries is thrown by the fact that in the 6th century the relics of Saint Dasius of Δρυστρῶν were removed to Ancona (Southern Italy) where they are still preserved.¹⁷ A vague and uncertain me-

¹⁴ For this vide P. Mutačiev, Sădbinite na srednovekovnija Drăstăr. Dobrudža. Sbornik ot studii, Săčinenija, t. IV, Sofija, 1947, p. 284, note 2.

¹⁵ Vide O. Tafrali, op. cit.; K. i H. Škorpilovi, op. cit., p. 47 sqq.

¹⁶ M. Mirčev, G. Tončeva, D. I. Dimitrov, op. cit., p. 21—22, 102.

¹⁷ Vide for this P. Mutačiev, op. cit., pp. 279—280.

mory of these events is perhaps preserved in an apocryphal Old Bulgarian story "Сказаніе Исѣѣ пророка" refering to the 14th century. It is said there: "...I heard a voice which said: "Isaia, go west of the upper countries of Rome, separate one third of the Kumans, called Bulgarians, and settle in the Karvuna land which the Romans and Greeks have evacuated..."¹⁸

This flight, however, could not have included the whole of the local provincial population of the region. A considerable part of the citizens of Dionysopolis and Byzone, and particularly of the village population of their environs must have remained in their native land. There is no other way of giving an acceptable explanation to the transfer of the popular name of Dionysopolis, Kruni, to the new urban settlement of the newly arrived Slavs and Proto-Bulgarians — Karvuna.

*

The foregoing reasons and considerations enable us to elucidate in a most general manner certain questions of the toponymy and demographic changes along the coast of South-East Dobroudja in the 6th and 7th centuries. Obviously the mediaeval settlement of Karvuna established by Slavs and Proto-Bulgarians on the Charakman Bair near the present town of Kavarna in the 6th and 7th centuries, known since the 13th and 14th centuries as a centre of the region *карвоуньска хорѣ*,¹⁹ and capital of the Dobroudja Principality²⁰ is in fact the successor and continuator of the life of the two antique and early mediaeval towns of Kruni-Dionysopolis and Byzone. The Slavs and the Proto-Bulgarians have taken up the older and popular name of the bigger town centre from the preserved old provincial population which had not moved away and have modified it in accordance to the laws of the Bulgarian language.

¹⁸ For this Old Bulgarian monument vide: L. Stojanovič, *Spomenik Srp. Akad.*, III, 1890, p. 191; Jord. Ivanov, *Bogomilski knigi i legendi*, Sofija, 1925, p. 281; Iv. Dujčev, *Starata bălgarska literatura*, t. I, Sofija, 1943, pp. 154—161; 237—238.

¹⁹ For this administrative region we learn from the charter given by the Bulgarian King Ivan Assen II to the Dubrovnik merchants in 1230. About it vide Jord. Ivanov, *Bălgarski starini ot Makedonija*, Sofija, 1931, p. 578; Iv. Dujčev, *op. cit.*, II, Sofija, 1944, p. 42, 328.

²⁰ About the Dobrudja Principality see: P. Mutačiev, *op. cit.*, p. 37—52; 64—65; 247—274; M. Andreev—V. Kutikov, *Dogovorăt na Dobrudžanskija vladetel Ivanko i genuezcite ot 1378 g.*, *Godišnik na Sofijskija universitet „Kliment Ohridski“*, Juri-dičeski fakultet, t. LI, 1960, pp. 6—11; 17—25 and the references given there.

LES HYPERPÈRES D'ANNE DE SAVOIE ET DE JEAN V PALÉOLOGUE

T. Gerasimov

Il y a environ une trentaine d'années le numismate italien T. Bertelè dont les mérites pour la numismatique byzantine sont tellement grands a découvert par le plus heureux des hasards un petit trésor monétaire contenant des monnaies d'argent d'Andronic III, d'Anne de Savoie et de Jean V Paléologue.¹ Elles lui ont permis de classer à nouveau les monnaies à trois effigies des souverains du XIV^e siècle, attribuées d'Andronic, d'Irène et d'Andronic III.² Cette publication de Bertelè a donné lieu à des recherches et à des publications d'un ou deux autres exemplaires de ces hyperpères à l'effigie d'Andronic III, d'Anne de Savoie et de Jean V.³

Nous avons eu l'occasion ces dernières années de découvrir et d'examiner encore quelques-unes de ces monnaies. Nous les publions ici pour compléter la liste insuffisante de ces intéressantes monnaies très rares, frappées dans un but de propagande populaire pour soutenir les droits légitimes d'un prince mineur au trône de Byzance.⁴

1. Avers: ⲁ̅ ⲓ̅ Andronic III ceint d'une couronne et vêtu
 PO ⲭ̅ d'un saccos et agenouillé, les mains tendues
 ⲓⲓ vers le Christ debout qui le bénit de la main
 KO droite et tient de la gauche l'évangile. Double
 C cercle de perles.

Revers: ⲁⲓⲓⲁⲓⲁ ⲓ̅ : Anne, coiffée d'une couronne et vêtue d'une
 ⲱ ⲕ granazza, debout, de face. De la main droite
 ⲓ̅ ⲓ̅ tient un sceptre et la gauche est repliée sur

la poitrine. Près d'elle, à droite, Jean V ceint d'une couronne et vêtu d'un saccos. De la main droite il tient une accacie, et de la main gauche — un sceptre. Double bordure de perles. Or pâle, diamètre 21 × 19 mm, poids 3,76 g. Musée archéologique, Sofia. Pl. I₁.

¹ T. Bertelè, *Monete e sigilli di Anna di Savoia imperatrice di Bisanzio*, Roma, 1937, p. 11.

² W. Wroth, *BMC*, II, p. 620.

³ H. Longuet, *Le monnayage de Jean VI Cantacuzène*, *Revue numismatique*, 1933, p. 135 sq.; H. Goodacre, *A nomisma of Andronicus III, Anna and John V*, *Numism. Chronicle*, XV, 1935, p. 232.

⁴ Je profite de l'occasion pour remercier le conservateur du Musée de l'Ermitage à Leningrad — L. Belova — pour les moulages en plâtre des exemplaires de l'Ermitage qu'elle a eu l'amabilité de m'adresser.

Cet exemplaire a fait l'objet d'une de nos publications il y a 15 ans.⁵ Nous avons supposé alors que la lettre T qui se trouve sous la lettre K gravée en grosses dimensions appartient au titre *δεσπότης*, dont les premières lettres ne sont pas imprimées dans la monnaie. Les exemplaires nouvellement découverts avec l'inscription conservée et le titre de Jean V nous autorisent de croire que la lettre T est une abréviation de l'article masculin au datif T (*ω*), ou bien la première lettre de T (*εω*).

2. Avers: Δ $\overline{\text{IC}}$ Andronic III et le Christ comme dans l'exem-
 Η $\overline{\text{XC}}$ plaire décrit ci-dessus, mais appartenant à
 K un autre coin monétaire.

Revers: $\overline{\text{N}}$ ω $\overline{\text{N}}$ A gauche Jean V avec couronne et saccos,
 $\overline{\text{N}}$ debout, de face, de la main droite tient un
 K $\overline{\text{N}}$ sceptre, et de la main gauche — une accacie.
 $\overline{\text{N}}$ Près de lui, à droite, Anne de Savoie avec
 une couronne et une granazza, debout, de face. De la main gauche tient un
 sceptre. Double bordure de perles.

Or pâle, diamètre 22 mm, poids 3,66 g, trouée. Musée archéologique, Sofia. Pl. I₂.

3. Avers: $\overline{\text{N}}$.. Andronic III et le Christ comme dans la
 Δ .. monnaie décrite ci-dessus, mais d'un autre
 ΗO .. coin.
 Η
 K

Revers: K \cup $\overline{\text{N}}$. Jean V et Anne de Savoie comme dans la
 monnaie décrite au No 2, mais d'un autre
 coin.

Or pâle, diamètre 22 mm, poids 4,27 g. Musée archéologique, Sofia. Pl. I₃.

L'exemplaire qui se trouve dans la collection de monnaies byzantines au British Museum à Londres (W. Wroth, BMC, II, Pl. LXXV, 4) appartient à cette paire de coins monétaires.

Il est intéressant de relever que dans les trois exemplaires à deux initiales — KΔ et KN — la figure d'Anne de Savoie est toujours représentée à droite de son fils Jean V. Dans les autres, à trois et une initiale, Anne est à une place d'honneur dans le type monétaire.

4. Avers: $\overline{\text{N}}$ $\overline{\text{IC}}$ Andronic III et le Christ comme dans l'ex-
 Δ $\overline{\text{XC}}$ emplaire No 3, mais d'un autre coin moné-
 P taire.
 Η
 K

⁵ T. Gerasimov, Neizdadeni moneti na Paleolozite, RP, IV, 1949, p. 34.

Revers: $\begin{array}{c} \Delta \\ \Gamma \\ \text{N} \end{array} \begin{array}{c} \text{W} \\ \text{C} \end{array}$ A gauche Anne de Savoie avec une couronne et une granazza, debout, de face. De la main droite elle tient un sceptre, et la gauche est posée sur la poitrine. Près d'elle, à droite — Jean V debout, de face. De la main droite il tient une accacie, et de la gauche — un sceptre.

Or pâle, diamètre 24 mm, poids 4,56 g. Ermitage, Leningrad.

La lettre W du nom de Jean V est tracée comme un €. Le titre EN XW est rendu par le graveur d'une manière très schématique. Tout à fait au sommet on aperçoit un trait en demi-cercle (€). Au-dessous, trois petits traits parallèles au moyen desquels le graveur a voulu indiquer les lettres N et T (?) du titre EN TW TEW. Le nom d'Anne est rendu par deux lettres initiales A et N.

La lettre A, tout comme dans les autres inscriptions monétaires, est représentée comme un triangle isocèle.

5. Avers: $\begin{array}{c} \Delta \text{N} \\ \Lambda \\ \text{H} \\ \text{K} \\ \text{I} \end{array} \begin{array}{c} \overline{\text{IC}} \\ \overline{\text{XC}} \end{array}$ Andronic III et le Christ comme dans les exemplaires décrits ci-dessus appartenant à une autre coin monétaire.

Revers: $\begin{array}{c} \nabla \\ \nabla \\ \nabla \end{array} \begin{array}{c} \text{O} \\ \text{C} \end{array} \begin{array}{c} \text{CH} \\ \text{X} \\ \text{C} \end{array}$ Anne de Savoie et Jean V comme dans l'exemplaire décrit au No 4, mais d'un autre coin monétaire.

Or pâle, diamètre 23×20 mm, poids 3,86 g. Ermitage, Leningrad. Pl. I₄.

Le nom d'Anne est indiqué par deux lettres AA, qui entourent la lettre fortement tracée. C'est sous cette forme abrégée que, pour des raisons d'ordre technique, les graveurs avaient l'habitude de reproduire dans les inscriptions monétaires la lettre A.

6. Avers: $\begin{array}{c} \Delta \Lambda \\ \text{H} \\ \text{KI} \\ \text{C} \end{array} \begin{array}{c} \overline{\text{T}} \\ \overline{\text{C}} \end{array}$ Andronic III et le Christ comme dans l'exemplaire décrit ci-dessus, mais d'un autre coin monétaire.

Revers: $\begin{array}{c} \Gamma \\ \nabla \\ \nabla \end{array} \begin{array}{c} \overline{\text{T}} \\ \text{W} \\ \text{C} \end{array} \begin{array}{c} \text{X} \\ \text{C} \end{array}$ Anne de Savoie et Jean V comme dans l'exemplaire ci-dessus, mais d'un autre coin monétaire.

Or pâle, diamètre 22×20 mm, poids 3,15 g. Collection du docteur V. Haralanov Šumen. Pl. I₅.

Dans cette monnaie l'effigie de Jean V, comparée à celle d'Anne, est gravée d'une manière très schématique. Le nom d'Anne est rendu par deux coins opposés qui remplacent, comme nous l'avons expliqué déjà, la lettre A.

Outre les trois exemplaires avec la lettre décrits, il en existe encore un que nous ne connaissons pas de visu.⁶

⁶ H. Longuet, Revue numismatique, 1933, p. 17 et PIII, 22.

7. Avers: I Andronic III et le Christ comme dans les
C exemplaires décrit, mais d'un autre coin mo-
OT nétaire.
OΠ
Γ

Revers: Λ IC Anne de Savoie et Jean V comme dans la
ΔΙ monnaie ci-dessus, mais d'un autre coin
ΔΕC XC monétaire.
OT
OΠ
ΔΓ

Or pâle, diamètre 23×21 mm, poids 2,36 g. Ermitage, Leningrad.
Pl. I₆.

Alors que dans tous les autres exemplaires l'inscription autour de la représentation de l'empereur agenouillé devant le Christ ne contient que son nom propre, dans cette monnaie par une grande exception, le graveur s'est efforcé, même sous une forme incomplète d'indiquer le nom personnel, le titre et le nom de famille d'Andronic III: A(N)ΔP(ONIKOC) ΔΕCΠOT(HC) O II(ΑΔΕΟ)Δ(O)Γ(OC).

La légende près de la représentation d'Anne de Savoie n'apparaît pas distinctement, on aperçoit à peine le tracé de la lettre A. Mais on voit le titre près de la figure de Jean: EN X(PICTW) (TW) Θ(EW).

8. Avers: AN IC Andronic III et le Christ comme dans la
ΔΙ XC monnaie décrite ci-dessus, mais d'un autre
HI coin monétaire.
KO
C

Revers: Λ IC Anne de Savoie et Jean V comme dans la
ΔΙ C V monnaie ci-dessus, mais d'un autre coin mo-
I T nétaire.

Or pâle, diamètre 24×22 mm, poids 4,30 g. Ermitage, Leningrad.
Pl. I₇.

Le titre de Jean V de cet exemplaire est indiqué par trois lettres qui représentent les mots abrégés suivants: ENT(W ΘEW). La lettre N est représentée ici par un trait transversal (droit) et incliné à gauche. Les coins de cette émission monétaire ont été fabriqués par un excellent graveur. Les effigies, surtout celles d'Anne et de Jean, se distinguent par les détails des vêtements et des insignes nettement gravés.

9. Avers: ΔΙ X Andronic III et le Christ comme dans les
I < monnaies décrites, mais d'un autre coin mo-
H nétaire.

Revers: X I ⊗ Anne de Savoie et Jean V comme dans les
 ∞ ∪ XN monnaies décrites, mais d'un autre coin mo-
 C nétaire.

Or pâle, diamètre 20 mm, poids 3,39 g. Ermitage, Leningrad. Pl. I₈.

Le nom d'Anne est indiqué par les deux premières lettres A et N en retrogradant comme dans les autres exemplaires. Ici, la lettre A est tracée par inadvertance comme un X. Le titre de Jean n'est rendu que par les deux premiers mots EN X(PICT)W.

Les dimensions réduites du flan monétaire ont obligé le graveur d'abréger non seulement les inscriptions, mais aussi de nombreux détails des effigies. Ainsi la couronne d'Anne de Savoie, formée d'un cercle et de plaques rectangulaires, inclinées vers l'extérieur y figurent sous la forme d'un trapèze. Cette couronne est bien rendue dans la représentation en miniature d'Anne de Savoie.⁷ Ce genre de couronne (*προπόλωμα* ou *μοδιόλον χρυσοῦν*) était à la mode au XIV^e siècle.⁸ On trouve d'autres épouses de souverains de la péninsule balkanique portant cette couronne.⁹

Dans cette figure en miniature l'impératrice y est présentée vêtue d'une robe appelée *granazza*.¹⁰ C'est un *saccos* à manches longues, élargies dans le bas. Ce même vêtement de cérémonie se trouve sur les monnaies, mais rendu d'une manière très schématique. Le graveur a su cependant reproduire sa coupe très caractéristique — des emmenachures très larges.

En outre, la couronne de Jean V est également très simplifiée. Elle est représentée comme un épais cercle. Or, nous savons des monuments picturaux qu'à Byzance au XIV^e siècle la couronne de l'empereur avait une forme sphérique (*σκιάδιον*).¹¹ Certains graveurs de coins monétaires ont réussi à reproduire cette forme sur une monnaie d'Andronic II¹² et sur une autre d'Andronic III Paléologue.¹³

Les nomismes décrits ici d'Anne de Savoie et de Jean V Paléologue ont une surface bien conservée. Ceci prouve qu'ils ont été peu de temps en circulation. Dans certains d'entre eux une partie des figurations ne sont pas visibles (la tête, les mains, etc.), ainsi que les légendes. Ces défauts sont dus à la frappe rapide et négligente de la plupart de ces exemplaires.

Les neuf monnaies ont un poids différent. Il varie entre 2,36 g et 4,56 g. Ce poids différent de ces exemplaires, malgré la surface bien conservée des pièces doit s'expliquer seulement par la pratique en usage à la fin du XIV^e siècle suivant laquelle les monnaies de métal noble étaient frappées à l'*marco*.¹⁴ On observe cette différence sensible de poids des différents

⁷ S. Lampros, *Λεύκωμα Βυζαντινῶν ἀντοκρατόρων*, 1930, Pl. 83 (droit); T. Bertelè, op. cit., p. 7.

⁸ Reiskii, *Comentari ad Const. Porphyrog. De cerim*, ed. Bonn, p. 427.

⁹ B. Filov, *Miniatjurite na Londonskoto evangelie na car Ivan Aleksandăr*, Sofia, 1934, Pl. I; S. Radojčić, *Portreti srpskih vladara u sredn'em veku*, Skopje, 1934, t. IX, 14, XV, 23, XVI.

¹⁰ J. Ebersolt, *Les arts somptuaires de Byzance*, Paris, 1923, p. 122.

¹¹ Byz. XXVII, 1927, p. 347. Lampros, op. cit., Pl. 83.

¹² T. Gerasimov, *Neizdadeni moneti na Paleolozite*, p. 24, fig. 1.

¹³ T. Gerasimov, op. cit., p. 33, fig. 7.

¹⁴ T. Gerasimov, *L'hyperpères d'Andronic II et d'Andronic III et leur circulation en Bulgarie*, VVr, I, 1962, p. 219.

exemplaires dans les monnaies d'or et d'électrum frappées sous Andronic II et Andronic III.¹⁵

Nous avons relevé que les hyperpères d'Anne de Savoie et de Jean V appartiennent à deux types. Chez les unes (No 1 à 6) sur le revers, des deux côtés des figures, on observe une ou plusieurs lettres gravées en grosses dimensions, et chez les autres (No 7 à 9) ces signes manquent. Ceci nous incite à nous demander dans quelle intension on les avait gravées sur l'un des groupes de monnaies. Remarquons que des lettres semblables se trouvent régulièrement sur le revers des nomismes d'Andronic II, Andronic II avec Michel IX et Andronic II avec Andronic III.¹⁶ Pour ces groupes de lettres nous avons indiqué précédemment notre point de vue. Ce sont à notre avis les initiales des magistrats monétaires chargés de contrôler la frappe des différentes émissions de nomismes.¹⁷

Or, si nous admettons que sur les hyperpères d'Anne de Savoie et de Jean V la lettre sur le revers a la même signification — les initiales de fonctionnaires de l'atelier monétaire — pourquoi ne les trouve-t-on pas sur toutes les monnaies de ces deux souverains?

La présence de lettres fortement tracées sur les hyperpères d'Anne de Savoie et de Jean V devait être en relation avec une liturgie de personnes fortunées ou de marchands qui avaient contribué à mettre en circulation certaines émissions d'hyperpères. Cette participation à la frappe était indiquée par les initiales des donateurs sur le revers des monnaies. Une pratique semblable existait à l'époque hellénistique.¹⁸

Il est permis de supposer que les donateurs qui ont contribué matériellement à la frappe des nomismes d'Anne de Savoie et de Jean V étaient des adeptes du parti qui soutenait la mère-régente contre l'usurpateur Jean VI Cantacuzène. Les autres hyperpères avec les représentations des deux, qui ont une facture, un alliage et un poids identiques ont été frappés aux frais de la caisse impériale. C'est seulement ainsi que l'on peut s'expliquer la présence simultanée d'hyperpères avec et sans initiales. Cette hypothèse, doit certainement être confirmée par des trouvailles et des renseignements écrits.

Les hyperpères à l'effigie d'Andronic III, d'Anne de Savoie et de Jean V Paléologue sont datées de la période comprise entre 1341 et 1347. Nous aimerions attirer l'attention sur un détail iconographique de la représentation de Jean V qui, selon nous, autorise une datation plus précise de ces monnaies. Il s'agit de l'accacie¹⁹ que tient dans sa main Jean. On sait que c'était un attribut qui jouait un grand rôle dans les insignes du cérémonial des empereurs de Byzance. L'accacie constituait l'un des trois symboles du

¹⁵ T. Gerasimov, op. cit., p. 218.

¹⁶ W. Wroth, *Imperial byzantine coins*, etc., London, 1908, II, p. 609.

¹⁷ T. Gerasimov, op. cit., p. 221.

¹⁸ T. Gerasimov, *Alexandrine tetradrachms of Cabyle in Thrace*, ANS cent., L95, p. 276; M. Thompson, *The new style silver coinage of Athena*, New York, 1961, pp. 584, 593 et 595.

¹⁹ J. Ebersolt, *Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantine*, Paris, 1917, p. 66; N. Kondakov, *Mifičeskaija sumka s zemnogo tjagoju*, SpBAN kl. ist. filol., XII, 1921, pp. 53—66.

pouvoir souverain. Codinus nous informe que seulement les têtes couronnées et les fils couronnés de rois avaient le droit de les porter.²⁰

C'est pourquoi il est permis de supposer que Jean V était déjà couronné (13 novembre 1341), lorsque ces monnaies avaient été mises en circulation. On peut difficilement admettre que le graveur ait eu l'idée de mettre dans la main du souverain l'accacie, sans que celui-ci eût été couronné. Ceci montre nettement que Jean V était le souverain effectif et non pas de pure forme comme voudrait nous le faire croire Jean Cantacuzène dans ses mémoires.

On peut constater d'ailleurs que Jean V était après le couronnement le seul souverain, d'une émission de monnaies d'argent où il est représenté avec tous les attributs du pouvoir royal.²¹

Sur le revers de la même nous voyons le père de Jean V accompagné du patron de la famille des Paléologues — St Démètre de Thessalonique. Par cette représentation on voulait mettre en évidence le droit légitime du mineur Jean que l'imprévoyant Andronic n'avait pas déclaré dès son vivant comme co-empereur. Cette pratique avait été instaurée par le légitimiste Michel VIII, son aïeul.

Les hyperpères d'Anne de Savoie et de Jean V Paléologue étaient en circulation au XIV^e siècle dans le territoire actuel de la Bulgarie du Nord et du Sud. On les trouve mélangées parmi les trésors d'hyperpères d'Andronic II avec Michel IX et d'Andronic II et Andronic III. Leur nombre en pourcentage est cependant minime. C'est une indication que la frappe des hyperpères d'Anne de Savoie et du mineur Jean avait été insignifiante pendant la période de 1341 à 1347. C'est d'ailleurs parfaitement normal si on prend en considération la situation très grave dans laquelle se trouvait l'Empire à cette époque. La trésorerie impériale ne disposait que de ressources insignifiantes, et l'impératrice Anne était obligée de recourir à l'aide matérielle d'adeptes fortunés dans sa lutte contre l'usurpateur Jean Cantacuzène.

Le trésor de Markovča (Markovo), arr. de Varna, qui comprenait plus de cent hyperpères d'Andronic II et Michel IX et d'Andronic II et Andronic III, ne contenait que deux monnaies d'Anne de Savoie et de Jean V Paléologue.²²

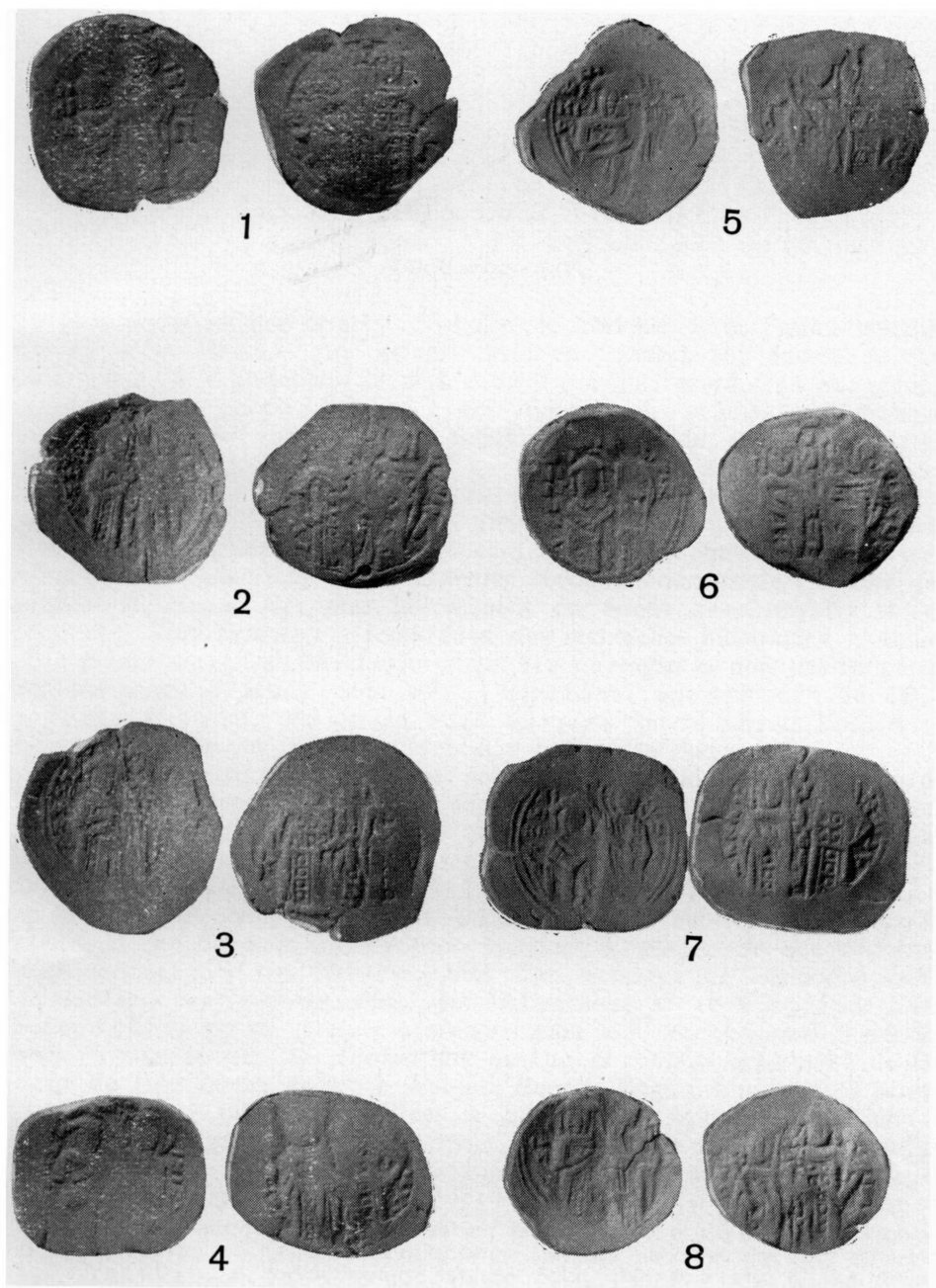
Dans un autre trésor monétaire de la Bulgarie du Sud (dans les environs de Plovdiv) avec environ 80 hyperpères du XIV^e siècle parmi celles d'Andronic II et Michel VIII et d'Andronic III Paléologue il n'y avait qu'une seule à l'effigie d'Andronic III, d'Anne et de Jean V.²³

²⁰ Codinus. *De offic.* VI, éd. Bonn, pp. 51—52.

²² T. Gerasimov, *Dve srebărni moneti ot Ioan V Paleolog*, IAI, XXVIII, 1965.

²³ T. Gerasimov, *L'hyperpères d'Andronic*, etc., p. 223.

²³ T. Gerasimov, *op. cit.*, p. 224.



LES BULGARES CHEZ VOLTAIRE

Mihail Văglenov

Cela sonne un peu étrange: Voltaire, le cerveau de la France pendant tout un siècle, l'homme que certains historiens considèrent encore de nos jours comme le représentant le plus authentique de l'esprit français, prenait un vif intérêt au peuple bulgare, à une époque où celui-ci, sous domination étrangère, fut souvent et délibérément ignoré du monde occidental. L'éminent encyclopédiste, esprit curieux qui s'abreuvait à toutes les sources du savoir, consacra quelques pages au peuple bulgare en glanant ça et là dans son histoire. Il est vrai que Voltaire ne cherche pas à connaître la situation des Bulgares de son temps et il n'en fournit que des détails peu substantiels. Sa plume ne fait qu'effleurer certains moments de l'histoire des Bulgares du Moyen Age, plus précisément du temps des Croisades et des Bogomiles. Sans s'engager à fond dans des recherches historiques, Voltaire, qui à plusieurs reprises, mentionne dans ses ouvrages le nom des Bulgares, leur consacra un article dans son „Dictionnaire philosophique“ de 1764.

Avant d'examiner cet article, nous aimerions suivre ailleurs Voltaire et rechercher les raisons qui l'amènèrent à y parler des Bulgares.

On n'ignore pas qu'en Europe occidentale du Moyen Age le nom de Bulgare eut son heure de célébrité, au temps des Croisades et de la propagation de la doctrine des Bogomiles et des autres hérésies. D'après la prise de position à l'égard des Bogomiles et des autres doctrines religieuses, le nom de Bulgare — synonyme déjà de Bogomile et d'hérétique — acquiert un sens en bien ou en mal, et son emploi emprunte de ce fait des significations et des nuances différentes.¹ Toujours à propos de ces doctrines religieuses, on parle des Bulgares dans des ouvrages de caractère plutôt ecclésiastique ou religieux, dans des dictionnaires et encyclopédies. C'est là que Voltaire prend certains renseignements sur les Bulgares. Il semble avoir eu sous la main le „*Glossarium mediae et infinae latinitatis*“ de Du Cange de 1678 où les noms de Bulgari, Bugari, Bugeris équivalent à hérétiques. L'auteur y indique les sources à consulter et énumère les différents sens du mot Bulgare et de ses dérivés en français. Voltaire dut consulter également: Pierre de Marca — „Histoire de Bearne“, la Faille — „Annales

¹ Nombre d'écrits ont paru dernièrement sur le Bogomilisme et son influence à l'époque en Europe occidentale, à propos de quoi le terme „bălgarin“ a connu une large diffusion. Cf. D. Angelov, Le Bogomilisme en Bulgarie, Sofia, 1961, p. 5 sq., où l'on trouve une revue substantielle sur la nouvelle historiographie en présence. Plus spécialement sur le nom „bălgarin“ cf. B. Primov, Le nom national bulgare en Europe occidentale en rapport avec les Bogomiles, IIBI, VI, 1956, pp. 359—403 (note de l'auteur).

de la ville de Toulouse“, etc. Tous ces ouvrages sont cités dans l'Encyclopédie, parue avant le „Dictionnaire philosophique“ de Voltaire dont nous parlerons plus loin.

Ainsi que nous allons le voir, Voltaire ne manque pas de consulter ce genre de littérature où sont rapportées des chroniques byzantines, rédigées en grande partie par des ecclésiastiques ou tout au moins sous l'œil bienveillant de l'Eglise. Ces chroniques furent un antidote contre les livres „impies“ des hérétiques, mis à l'index par les papes. Voltaire dut entendre ou lire en français bien des mots dérivés du nom Bulgare (Bougre) ou ayant une racine similaire. On ne saurait soutenir qu'il consulta des livres d'auteurs hérétiques, très rares, parce qu'ils étaient prohibés. Toutefois, son article du „Dictionnaire philosophique“ témoigne qu'il avait collectionné bien des arguments en faveur des persécutés.

En français et en italien les mots dérivant de la racine du mot Bougre ont le plus souvent un sens péjoratif. Cela dépend de la manière dont on jugeait les disciples des doctrines qu'on connaissait invariablement à partir du XIII^e siècle, sous le nom de „Bulgares“; cela dépendait aussi du milieu où ce nom fut en usage. La fermeté de conviction des Bulgares, leur bravoure, d'une part, et certains articles de commerce très appréciés de provenance bulgare, d'autre part, ajoutaient l'idée de bien à des mots français et italiens. On sait qu'au Moyen Age les négociants de Doubrovnik et de Venise faisaient un trafic très intense avec la Bulgarie. Dans leurs relations commerciales ils jouissaient de la protection des rois bulgares. Ils importaient des matières fabriquées et de diverses marchandises et exportaient des matières premières. Dès cette époque les peaux bulgares qui servaient à la fabrication du cuir fort et du cuir à empeigne étaient très réputées pour leurs excellentes qualités. De nos jours encore, pour un pelletier ou bottier italien, le mot Bulgaro désigne cuir ou peau de la meilleure qualité.²

Dans cet ordre d'idées, il y a lieu de citer d'autres ouvrages, d'auteurs français ou non, de la Renaissance, comme „Gargantua et Pantagruel“ de Rabelais, „Le paradis perdu“ de Milton, où il est question des Bulgares. Ne les retrouvons-nous pas aussi dans „La chanson de Roland“?

Nous l'avons déjà dit, Voltaire ne s'attarde pas à étudier les Bulgares de son temps. Aussi ne cherche-t-il pas à se renseigner auprès des voyageurs français de son époque et avant, qui auraient pu lui fournir des témoignages autrement probants sur les Bulgares. Mais il ne put ne pas consulter les documents qu'offraient les sources bibliographiques indiquées par Du Cange auxquelles s'en référaient tant les encyclopédistes que bien d'autres auteurs. Seulement, tandis que tels auteurs reprennent les injures contre les Bulgares, étalées par Du Cange, lui, Voltaire, se contentait de relever qu'on avait dit du mal des Bulgares en tant qu'hérétiques. Son article dans le „Dictionnaire philosophique“ atteste que toutes les attaques, les unes plus implacables que les autres, contre les Bulgares lui paraissaient

² Le prof. Ivan Šišmanov dans son article „Les Bulgares dans „Orlando furioso“ et dans l'ancien drame français (voir Bălgarski pregled, fasc. 8, année 1900) cite l'explication du mot Bulgaro d'un dictionnaire italien: sorta di cuoio rosso cupo, odoroso, usato per tanti oggetti di lusso et per legature di libri che salva dell'umido et da insetti nocivi.

par trop outrées. Il est hors de doute que tous les chroniqueurs auxquels s'en réfère Du Cange n'avaient consigné que ce que les lettres byzantines propageaient au sujet des doctrines prohibées et en premier lieu du manichéisme. Or, les chroniqueurs et les écrivains ecclésiastiques de Byzance dont la bile se déversait sur le manichéisme n'épargnaient non plus les Bulgares qui professaient la doctrine des Bogomiles. Si bien que le nom de manichéen finit par équivaloir au nom de Bulgare. D'autre part en Occident, le mot de Bulgare, ayant pris un sens nettement péjoratif, servit à désigner, dans certains milieux, non seulement les disciples des sectes, des hérésies, etc. mais aussi tous ceux qu'on voulait dénigrer.

On ne possède pas une étude détaillée sur Voltaire historien. Toutefois, à en juger d'après ses ouvrages historiques, on pourrait se faire une idée de ses penchants en matière d'histoire. Gustave Lanson qui avait étudié Voltaire nous dit que dans son œuvre historique il ne manquait pas d'„Annales mundi“, d'„Histoire ab origine mundi“ ou „ab ortu imperorum“, ni d'„Histoire du monde“ ou d'„Histoire universelle“, en latin ou en français, étendues en in folios ou resserrées en in-douze. Lanson ajoute que la seule œuvre historique dont la valeur littéraire est supérieure était l'ouvrage de Bossuet. Toujours d'après Lanson, Voltaire ne tint pas à refaire Bossuet. Il lui emprunta bien des données pour ses ouvrages historiques, mais il faut tout de suite ajouter que tout en se gardant de refaire les textes de Bossuet, Voltaire ne semble pas avoir été en accord avec l'auteur du „Discours sur l'Histoire universelle“ pour ce qui est des hérésies.

On sait que Bossuet ajouta à l'„Histoire des variations des Eglises protestantes“ (1688) un „Avertissement“ et une „Défense“ pour infirmer les attaques des protestants français et étrangers que lui avait valu cet ouvrage. C'est là qu'il s'en prend sur un ton impitoyable aux hérésies, en premier lieu au manichéisme, incarné, d'après lui, dans le mouvement des Bogomiles. Avec le plus grand zèle de sa foi catholique et avec un dévouement pour la défense de l'Eglise, Bossuet s'évertue à prouver que les Manichéens et les Bogomiles bulgares, ainsi que tous leurs disciples et successeurs en Occident — Albigeois, Vaudois, etc. — sont les pères spirituels des Luthériens, des Calvinistes et de tous ceux que de nos jours nous désignons sous le nom d'évangélistes et protestants.

Nous allons extraire quelques passages de l'„Histoire des variations...“³ de Bossuet là où il parle des Bulgares et des Bogomiles. A un endroit de son ouvrage (page 512), il dit notamment qu'un ancien auteur „Vignier“, duquel nous ne devons pas douter, conte en latin ce qui suit: „Dès que l'hérésie des Bulgares commença à se répandre en Lombardie, ils eurent pour évêque un certain Marc qui avait reçu son ordre de la Bulgarie et avait sous son pouvoir les Lombardes, les Toscans et ceux de la Marche. Mais vint de Constantinople en Lombardie un autre pape nommé Nicéas qui rejeta l'ordre de la Bulgarie, tandis que Marc reçut l'ordre de la Droungarie.“

Bossuet ne cherche pas à savoir quel est ce pays de Droungarie, puisque „Renier“ parle de Dugranicie et de Bulgarie „d'où viennent toutes les hérésies en Italie et en France“. Bossuet ajoute que d'après Vignier

³ Charpentier, Paris, 1844.

cette hérésie est venue d'au-delà les mers. De la Bulgarie elle se répand un peu partout dans les contrées du Languedoc, de Toulouse et de la Toscane.

Ailleurs Bossuet écrit que les Poplicains sont des Manichéens et il cite (page 525) le témoignage de Guillaume le Breton (du temps de Philippe Auguste) qui en parlant des „hérétiques qu'on appelait vulgairement Pobllicains dit qu'ils rejetaient le mariage qu'ils regardaient comme un crime de manger de la chair et qu'ils avaient les autres superstitions que Saint Paul remarque en peu de mots“.

Plus loin Bossuet écrit qu'il est vain de rechercher l'origine de toutes ces hérésies, étant donné que les Patarans, les Pobllicains, les Toulousains, les Albigeois, les Cathares sont tous des Manichéens venus de la Bulgarie. Cette origine, d'après Bossuet, fut établie dès le XIII^e siècle.

On pourrait extraire encore bien des passages de l'ouvrage de Bossuet qui d'ailleurs n'est pas l'objet de notre étude et qui cependant mérite d'être examiné à part. C'est là que Voltaire prit connaissance de l'opinion sur les Bogomiles de Bossuet et de plusieurs chroniqueurs et écrivains contemporains des hérétiques ou d'une époque plus tardive. Tous ces auteurs considèrent évidemment la doctrine bogomile comme une hérésie impie.

Dans certains de ses ouvrages d'histoire, Voltaire fait de fréquents emprunts à Bossuet, sans vouloir le refaire, ainsi que le dit Lanson. Il fait aussi une incursion dans les ouvrages de plusieurs autres auteurs. En somme, il prend son bien partout où il le trouve. Il est curieux de constater que dans ses ouvrages historiques où il évoque pourtant plusieurs époques et peuples, Voltaire ne parle guère des Bulgares et de leur pays, ou plutôt il rapporte ce qu'en avaient déjà dit des écrivains mal informés dont la plupart étaient d'origine grecque. Lorsqu'il parle de Rome ou de Byzance, des Turcs ou d'une façon générale des peuples de la péninsule balkanique, Voltaire relève ça et là, en passant ce que rapportaient les chroniqueurs de Byzance. La preuve — son „Essai sur les mœurs et l'esprit des nations“.

Entre 1751 et 1756 Voltaire nous livre les résultats de vingt années de travaux dans le domaine de l'histoire. En 1753, il fait paraître „Abrégé de l'Histoire universelle, fragments de l'Essai sur les mœurs“, et en 1754 — „Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, composé en 1740 pour Madame du Châtelet“ où comme le note Lanson, „il ne manque pas d'Annales mundi“ ou „ab ortu imperiorum“, ainsi que l'„Histoire universelle“. En 1756, Voltaire fait paraître une édition complète de ces ouvrages sous le titre d'„Essai sur l'Histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne jusqu'à nos jours“.

Nous en extrayons quelques passages où Voltaire parle des Bulgares ou mentionne simplement leur nom ou le nom de leur pays — la Bulgarie. Dans le chapitre consacré à l'Empire de Constantinople pendant les VIII^e et IX^e siècles, Voltaire écrit ce qui suit :

„Tandis que l'Empire de Charlemagne se démembrait, que les inondations des Sarrasins et des Normands désolaient l'Occident, l'Empire de Constantinople subsistait comme un grand arbre, vigoureux encore, mais déjà vieux, dépouillé de quelques racines, et assailli de tous côtés par la tempête. Cet Empire n'avait plus rien en Afrique; la Syrie et une partie de l'Asie Mineure lui étaient enlevées. Il défendait contre les Musulmans ses frontières vers

l'Orient et la mer Noire, et, tantôt vaincu, tantôt vainqueur, il aurait pu au moins se fortifier contre eux par cet usage continu de la guerre. Mais du côté du Danube, et vers le bord occidental de la mer Noire, d'autres ennemis le ravageaient. Une nation de Scythes, nommés les Abares ou Avars, les Bulgares, autres Scythes,⁴ dont la Bulgarie tient son nom, désolaient tous ces beaux climats de la Romanie⁵ où Adrien et Trajan avaient construit de si belles villes, et ces grands chemins, desquels il ne subsiste plus que quelques chaussées.

Les Abares surtout, répandus dans la Hongrie et dans l'Autriche, se jetaient tantôt sur l'Empire d'Orient, tantôt sur celui de Charlemagne. Ainsi des frontières de la Perse à celles de France, la terre était en proie à des incursions presque continuelles.

Plus loin, Voltaire énumère dans l'ordre chronologique les rois de Byzance et relève la mort de Nicéphore : "... l'impératrice Irène, la première femme qui monte sur le trône des Césars, et la première qui fit périr son fils pour régner; Nicéphore, son successeur, détesté de ses sujets, pris par les Bulgares, décapité, servant de pâture aux bêtes, tandis que son crâne sert de coupe à son vainqueur".

Voltaire en arrive au schisme d'Orient et écrit : „On a blâmé les déférences du pape Jean VIII pour le patriarche Photius; on n'a pas assez songé que ce pontife avait alors besoin de l'empereur Basile. Un roi de Bulgarie nommé Bogoris, gagné par l'habileté de sa femme⁶ qui était chrétienne, s'était converti à l'exemple de Clovis et du roi Egbert. Il s'agissait de savoir de quel patriarcat cette nouvelle province dépendrait. Constantinople et Rome se la disputaient. La décision dépendait de l'empereur Basile. Voilà en partie le sujet des complaisances qu'eut l'évêque de Rome pour celui de Constantinople."

De ces assertions purement sentimentales où l'on voit des femmes pousser leurs maris au christianisme, Voltaire en use souvent lorsqu'il parle d'autres pays. Pour ce qui est de la Bulgarie, les propos de Voltaire ne cadrent nullement avec la vérité historique.

Ailleurs nous lisons qu'aux X^e et XI^e siècles, l'Empire de Constantinople n'était „ni plus resserré ni plus agrandi que nous ne l'avons vu au IX^e siècle. A l'Occident il se défendait contre les Bulgares, à l'Orient, au nord et au midi, contre les Turcs et les Arabes". Parlant de Jean Zimiscès, Voltaire dit : „Si Jean Zimiscès assassina Nicéphore et souilla de sang le palais, s'il joignit l'hypocrisie à ses crimes, il fut d'ailleurs le défenseur de l'Empire contre les Turcs et les Bulgares."

Plus loin Voltaire aborde l'époque des Croisades. Ici il aurait pu relever plus de détails intéressants l'histoire de la Bulgarie. En réalité, il dit moins que nous ne savons sur cette époque tumultueuse. Le chapitre 56 de son

⁴ André Morize, qui fit paraître une édition annotée de „Candide" de Voltaire (Paris, 1931), indique que Voltaire a emprunté ces renseignements au livre de Poufendorf „Introduction à l'histoire générale et politique du monde", traduit en français par Brussen de la Martinière, 1743, t. IV, p. 486, où l'on parle d'Avars ou Abares (note de l'auteur).

⁵ Sous le terme Romanie en l'occurrence on entend l'Empire byzantin (note de l'auteur).

⁶ Voltaire écrit que c'est la femme de Boris qui en est la cause pour sa conversion au christianisme, tandis que certaines autres légendes en attribuent le mérite à sa sœur (note de l'auteur).

„Essai sur les mœurs...” est consacré à la Première croisade jusqu’à la prise de Jérusalem. Au sujet des événements de l’année 1095, Voltaire écrit : „Cette foule de croisés se donna rendez-vous à Constantinople. Plus de quatre-vingt mille de ces vagabonds se rangèrent sous le drapeau de Coucoupêtre que j’appellerai toujours Pierre l’Ermite. La première expédition de ce général Ermite fut d’assiéger une ville chrétienne de Hongrie. La ville fut prise d’assaut, livrée au pillage, les habitants égorgés. L’Ermite ne fut plus maître alors de ses croisés, excités par la soif du brigandage. Un des lieutenants de l’Ermite, nommé Gauthier-Sans Avoir, qui commandait la moitié des troupes, agit de même en Bulgarie. On se réunit bientôt contre ces brigands qui furent presque tous exterminés; et l’Ermite arriva enfin devant Constantinople avec vingt mille personnes mourant de faim.”

La relation de la Quatrième croisade est très maigre. Au sujet de Baudouin et de ses démêlés avec le roi bulgare Kalojan, Voltaire est plutôt réticent : „D’autres Grecs, unis avec les Turcs mêmes, appelèrent à leur secours leurs anciens ennemis, les Bulgares, contre le nouvel empereur Baudouin de Flandre qui jouit à peine de sa conquête (1205). Vaincu par eux près d’Andrinople, on lui coupa les bras et les jambes et il expira en proie aux bêtes féroces.”

Au sujet de la mort tragique de Baudouin nous sommes habitués à nous en tenir à une autre version qui veut que l’infortuné chef des croisés soit jeté du haut d’une tour de Târnovo. Cette tour porte encore de nos jours le nom de Baudouin.

Lorsqu’il parle de la Croisade contre les Languedociens (chapitre 62), Voltaire ignore Bossuet et ses opinions. Il est en rupture de ban avec les allégations de l’évêque de Meaux. Il fustige les assassins des hérétiques. L’énergie et la conviction profonde qu’il met à défendre les persécutés, les diatribes acerbes contre les détracteurs des Albigeois nous montrent le promoteur hardi des tendances généreuses qui circulent à travers son œuvre : lutte contre l’intolérance et les dogmes religieux, respect de la conscience et de la liberté individuelles, l’esprit humaniste, ennemi de l’oppression, partisan du progrès. Il dit notamment : „L’abus que tant d’évêques avaient fait de leur puissance temporelle devait tôt ou tard révolter les esprits” et Voltaire de préciser que les Albigeois, les Vaudois et les Manichéens „prêchaient à peu près les mêmes dogmes que tiennent aujourd’hui les protestants”.

Plus loin Voltaire parle de la lutte sans merci engagée par l’Eglise contre les sectes. Dès l’année 1198 le pape Innocent III fait instituer l’Inquisition pour juger les hérétiques. Il mande aux princes, aux comtes et aux seigneurs de combattre les hérétiques et de confisquer leurs biens. La Croisade de 1205 s’illustrera par de sanglantes cruautés : „On voyait d’un côté le duc de Bourgogne, le comte de Nevers, Simon, comte de Montfort, les évêques de Sens, d’Autun, de Nevers, de Clermont, de Lisieux, de Bayeux à la tête de leurs troupes et le malheureux comte de Toulouse et, de l’autre côté, des peuples animés par le fanatisme de la persécution.” La ville de Bayeux fut réduite en cendres, on y égorga tous les habitants, réfugiés dans une église. Carcassonne échappa à la destruction, mais ses habitants furent chassés presque nus et on s’empara de leurs biens.

Simon, comte de Montfort qui avait échoué dans sa tentative de gagner du prestige en Grèce et en Syrie, se mit à la tête d’une croisade contre

les Albigeois pour redorer son blason par la croix qu'il brandissait contre ses frères chrétiens. „Les écrivains ecclésiastiques eux-mêmes — précise Voltaire — racontent que Simon de Montfort ayant allumé un bûcher pour ces malheureux, il y en eut cent quarante qui coururent en chantant des psaumes, se précipiter dans les flammes.“

Et Voltaire poursuit: „Le jésuite Daniel, en parlant de ces infortunés dans son „Histoire de France“, les appelle infâmes et détestables. Il est bien évident que des hommes qui volaient ainsi au martyre n'avaient point de mœurs infâmes. Il n'y a sans doute de détestable que la barbarie avec laquelle on les traita et il n'y a d'infâmes que les paroles de Daniel. On peut seulement déplorer l'aveuglement de ces malheureux qui croyaient que Dieu les récompenserait, parce que des moines les faisaient brûler.“

Et l'âme profondément indignée, Voltaire conclut: „L'esprit de justice et de raison qui s'introduit depuis dans le droit public de l'Europe a fait voir enfin qu'il n'y avait rien de plus injuste que la guerre contre les Albigeois.“

Pour en finir avec les extraits de l'„Essai sur les mœurs...“ nous citerons le chapitre 89 où l'auteur évoque quelques aspects de l'histoire des Turcs et des Grecs jusqu'à la prise de Constantinople. La bataille de Ladislas III Jagellon⁷ et de Mourad II y est brièvement contée: „En 1444 les deux armées se rencontrèrent vers le Pont Euxin dans ce pays qu'on nomme aujourd'hui la Bulgarie, autrefois la Moesie. La bataille se donna près de la ville de Varna.“

Dans le même ouvrage, Voltaire écrit que les Grecs, les Bulgares, les Abares, les Arméniens sont sous le joug turc. On y lit souvent des noms géographiques tels que: Constantinople, la Thrace, la Moesie, la Grèce, l'Epire, la Thessalie. L'auteur parle des terres grecques, du monde mahométan, mais il ne mentionne ni Kalojan ni les Bulgares. Il en est de même de son livre „Histoire de Charles XII, roi de Suède“. Après la défaite qu'il subit à Poltava, Charles XII s'enfuit en Turquie où il vit longtemps à Bender, puis au village de Varnitza et enfin au château du Demirtache près d'Andrinople.

Voltaire mentionne aussi le nom de Dimotika et le célèbre fleuve Hébrus (la Marica). Il parle des serfs et des travailleurs dans les domaines du Sultan, dont quelques-uns, grâce à leurs aptitudes avaient fini par occuper des postes élevés dans la hiérarchie de l'Empire. On voit que Voltaire livre des noms et des renseignements que d'autres auteurs avant lui avaient consignés dans leurs écrits.

Si dans ses ouvrages historiques Voltaire ne fait pas état des Bulgares, par contre, le nom de Bulgare et Bulgares défraye mainte page de son roman „Candide“. Ces Bulgares-là sont rébutants par leurs cruautés: ils brûlent les villages et massacrent les habitants. Le lecteur est porté tout naturellement à croire qu'il s'agit là vraiment d'authentiques Bulgares que Voltaire ne se fait pas faute de dénigrer. Et toutes les fois que nous avons eu à interroger des connaisseurs de l'œuvre de Voltaire au sujet de la présence de Bulgares dans ses ouvrages, ils nous signalaient invariablement „Can-

⁷ Connu sous le nom de Ladislas dit le Varnénien (note de l'auteur).

dide“ en soulignant que l’auteur les y avait présentés sous un jour sombre. C’est ce qui fit que dans le passé des érudits bulgares se sont gardés d’aborder la question des „Bulgares chez Voltaire“, bien qu’ils aient deviné qu’en l’occurrence l’auteur de „Candide“ ne visait pas directement les Bulgares proprement dits. Le professeur Šišmanov termine son étude „Les Bulgares dans Orlando furioso“ en ces termes: „Le thème ne manque pas d’intérêt et il mérite une étude plus détaillée et plus étendue. Elle pourrait avoir pour titre: „Les Bulgares dans la littérature européenne du passé“, depuis Aristote jusqu’à Voltaire qui dans son „Candide“ introduit au moins par leur nom les Bulgares.“⁸ C’est tout ce qu’écrit à ce sujet le professeur Šišmanov. Il ne dit pas quel usage fait Voltaire du nom Bulgare dans son roman.

„Candide“ ou „De l’optimisme“, roman philosophique que certains critiques sont enclins à considérer comme une épopée, une nouvelle „Odyssée“, etc., se situe parmi les chefs-d’œuvre de Voltaire. Il fut écrit immédiatement après „L’essai sur les mœurs“, c’est-à-dire après que Voltaire eut étudié plus de dix siècles de l’histoire de l’humanité, et cela à une époque où toute l’Europe fut plongée dans le feu et dans le sang. Ce fut le temps où Voltaire au bout de quarante-cinq années d’épreuves et d’émois de toute sorte eut enfin son heure de détente et allait s’isoler dans son jardin des Délices, sont paradis, et cela non pas pour s’y prélasser comme un dieu, mais pour travailler fermement comme un homme libre, en fournissant jusqu’à l’extrême vieillesse une production littéraire des plus variées.

„Candide“ paraît en 1759, mais le roman fut interdit en France, et l’édition suivante, en 1762, vit le jour à Rome. L’auteur explique par une phrase, en sous titre, que le livre est „traduit de l’allemand de M. le Dr Ralph“. En réalité, „Candide“ n’est pas une traduction, mais bel et bien une œuvre entièrement originale.

Dans son roman, Voltaire donne libre cours à son pessimisme provoqué par le comportement des hommes qui dans toutes les circonstances s’avèrent des ennemis irréductibles. Néanmoins, l’auteur est heureux de trouver un soutien dans le travail qu’il indique comme remède à l’ennui, aux vices et aux nécessités de la vie.

C’est dans ce roman que Voltaire use du nom des Bulgares pour nous dire que ces gens-là mènent une guerre terrible contre les Abares. Bulgares et Abares ne s’y gênent nullement de s’entr’égorgier et d’incendier leurs demeures, sans se rendre peut-être compte du mal qu’ils se causaient les uns aux autres. Ces actes de férocité perpétrés par les „Bulgares“ dans le roman le lecteur non prévenu est tenté de les imputer au peuple bulgare. Et l’on en arrive à se demander si vraiment Voltaire avait cherché à dénigrer les Bulgares dans „Candide“ et ailleurs!⁹

Il faut de suite dire que dans „Candide“ il n’est nullement question d’authentiques Bulgares, pas plus que des vrais Abares, leurs voisins. Voltaire

⁸ Op. cit.

⁹ Vicomte de la Jonquière dans son „Histoire ottomane“ (Paris—Hachette, 1881), p. 130, écrit: „Les Bulgares, écrasés par Jean Zimiscès et convertis au christianisme, ne tardèrent pas à reprendre leur indépendance.“ Il ajoute usant du langage traditionnel des écrivains de Byzance que les „cruautés des Bulgares leur avaient acquis un sanglant renom et leur nom devient en français une injure“. Et l’auteur de noter sous ligne: „Voyez Voltaire „Dictionnaire philosophique“.

s'inspira du milieu ambiant qu'il avait eu le loisir d'observer. Dans une préface de „Candide“¹⁰ Georges Avenel note en bas du texte: „Les Bulgares sont les Prussiens et les Avars figurent les Français.“ Et il ajoute qu'on doit prendre en considération le fait que Voltaire écrivit „Candide“ au temps de la guerre de Sept ans (1755—1763). Les hostilités continuelles opposant Prussiens et Français, les fréquentes incursions de part et d'autre, les dévastations auxquelles se livraient les belligérants, transposées dans le roman, sont imputées aux Bulgares et aux Avars.

Pourquoi Voltaire recourt-il à ces deux noms et non pas aux vrais noms des peuples qui s'entregorgent tout le long du roman. Peut-être use-t-il de ce stratagème parce que le temps où il vivait lui interdisait de nommer directement les deux peuples belligérants et qu'il payait une fois de plus le tribut à son goût des pseudonymes et des noms d'emprunt, surtout dans un roman comme „Candide“ où son imagination lâchait la bride.

Tout ce que Voltaire décrit dans les chapitres II et III de „Candide“ où il étale des scènes de cruautés et d'horreur attribuées aux Bulgares et aux Abares donne sans doute une idée des atrocités que l'auteur observa ou dont il entendit parler pendant la guerre de Sept ans.

Il est hors de doute qu'en se référant à son „Essai sur les mœurs“ Voltaire se sert du nom des Bulgares et des Avars pour désigner les Prussiens et les Français, sans le moindre souci évidemment de fournir des renseignements sur le peuple bulgare, pas plus que sur les Bulgares du temps de Charlemagne qu'il avait parcimonieusement évoqués par-ci par-là, comme nous l'avons vu plus haut. Fort de ses connaissances des peuples contemporains, il se laisse aller au gré de son imagination à travers le Portugal, à Buenos-Aires et ailleurs et finalement nous emmène en Turquie, ce pays qu'il n'avait jamais visitée, mais dont il connaissait en partie l'histoire, comme l'attestent les descriptions pertinentes qu'il fait de certaines mœurs propres à l'administration turque. Ici encore il ne dédaigne pas son „Essai sur les mœurs“, en plus, comme l'affirme Morize que nous avons déjà cité. Voltaire dut consulter avec profit le livre de Guer: „Mœurs et usages des Turcs“ (1747).

Nous avons déjà dit plus haut qu'André Morize dans une édition annotée de „Candide“ indique l'„Introduction à l'histoire générale et politique du monde“ de Poufendorf comme source certaine qui avait alimenté l'imagination de Voltaire, notamment les passages où Poufendorf parle „d'une nation de Scythes, nommés les Abares ou Avars, les Bulgares autres Scythes qui désolaient tous ces beaux climats“.

On pourrait dès lors admettre que Voltaire, profitant des multiples descriptions des dévastations causées par ces „nations scythes“, se sert de leur nom pour relater la guerre que menaient d'autres nations, cette fois-ci non pas des Scythes, mais des nations européennes qui de par leurs actes de férocité perpétrés en plein dix-huitième siècle, dépassent de beaucoup les Scythes du Moyen Age où les peuples cherchaient à avoir leur terre à eux pour s'y établir et guerroyaient par tous les moyens que renie la civilisation.

¹⁰ Oeuvres complètes de Voltaire avec préface, notes et commentaires nouveaux par Georges Avenel, Paris. Aux bureaux du siècle, 1869, t. 6, pp. 188—209.

„Candide“ souleva des tempêtes de colère dans divers milieux; il fut même mis à l'index par le pape. (Le 2 mars 1759 l'édition en langue italienne fut condamnée, et le 12 juillet 1804 la cour apostolique mettait le roman à l'index, cette mesure concernant tous les romans et contes de Voltaire.) Voltaire pressentait tous ces remous qu'allait soulever son roman, aussi précisa-t-il en sous titre que le livre est traduit de l'allemand par le Dr Ralph!

Il est aisé de se rendre compte pourquoi Voltaire se refuse de désigner directement par leurs noms les Français et les Prussiens qu'il dissimule soigneusement derrière les „Avars“ et les „Bulgares“. De cette façon, il pouvait décocher ses flèches aussi bien contre les Prussiens que contre les Français, surtout contre les milieux responsables des guerres destructrices. Il n'épargne personne, pas même ses anciens amis. On sait que Voltaire fut en 1750 l'hôte du roi de Prusse, Frédéric. II. Il est vrai qu'à la longue il s'était brouillé avec le souverain prussien, mais il n'en est pas moins vrai qu'ils échangèrent, en 1757, une correspondance empreinte d'amitié. Du moment que ce roi est au centre même d'une guerre contre la France, la Russie et l'Autriche, qui se prolonge pendant sept longues années et sème l'horreur et la mort à travers „les beaux climats“ de l'Europe, Voltaire, comme cela lui est déjà arrivé, sait dissimuler habilement les flèches qui confondent les belligérants.

Pourtant tout en évitant soigneusement de dissimuler la vérité, à maint endroit de son livre, l'auteur laisse entendre de qui il s'agit lorsqu'il parle de Français et de Prussiens. Dès la première page de son livre, Voltaire nous renseigne que son héros se trouve en Westphalie. Les chapitres II et III déroulent des scènes de la cruelle réalité du pays où la rude discipline de caserne écrase l'homme et le réduit à l'état de serf. L'auteur nous fait sentir le fléau de la guerre avec l'inévitable cortège de vexations de la pire espèce. Plus loin (chapitre 27) il écrit que Pangalos, le tuteur de l'ingénu Candide, est le plus grand métaphysicien d'Allemagne. Ailleurs, il parle de barons allemands, étale complaisamment des noms allemands, etc.

Ce fut l'époque où les multiples études de Voltaire en matière d'histoire l'avaient familiarisé avec le nom de Bulgares. Il en gardait le souvenir vivace. Et puis il s'apprêtait à répondre à l'article sur les Bulgares publié dans l'„Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné“ de 1751 par un article dans le „Dictionnaire philosophique“. Décidément le nom de Bulgares hantait notre philosophe et par une conséquence toute naturelle il le fit intervenir dans son roman „Candide“. Maintenant nous voudrions parler des deux dictionnaires, ou plutôt des articles qu'ils ont publiés sur les Bulgares. Il est d'ores et déjà établi que c'est l'article de l'Encyclopédie qui attira l'attention de Voltaire sur le peuple bulgare.

En 1751 commence à paraître à Paris le grand dictionnaire des encyclopédistes sous la rédaction de Diderot: „Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et métiers par une société de gens de lettres publié par M. Diderot“, I et II vol., Paris, 1751. Cette encyclopédie contient à la page 461, deuxième colonne, un article intitulé „Bulgares“, d'après les renseignements empruntés à l'histoire ecclésiastique, ainsi que l'indique l'auteur entre parenthèse (Hist. ecclés.).

Nous reproduisons ci-dessous cet article in-extenso :

„Bulgares“ (Hist. ecclés.) — hérétiques qui semblent avoir ramassé diverses erreurs des autres hérésies pour en composer leur croyance et dont la secte et le nom comprenaient les Patarins, les Cathares, les Joviniens, les Vaudois, les Albigeois et encore d'autres hérétiques. Les „Bulgares“ tiraient leur origine des Manichéens et avaient emprunté leurs erreurs des Orientaux et des Grecs leurs voisins, sous l'Empire de Basile le Macédonien dans le IX^e siècle. Ce nom de Bulgares qui n'était qu'un nom de nation, devient en ce temps-là un nom de secte, et ne signifie pourtant que des hérétiques de Bulgarie, mais ensuite cette même hérésie s'étant répandue en plusieurs endroits quoiqu'avec des circonstances qui y apportaient de la diversité, le nom de Bulgares devient commun à tous ceux qui en furent infectés. Les Petrobrusiens disciples de Pierre de Bruis qui fut brûlé à S. Gilles en Provence, les Vaudois, sectateurs de Valdo, de Lyon, un reste même des Manichéens qui s'étaient longtemps cachés en France, les Henriciens, et tels autres novateurs qui dans la différence de leurs dogmes, s'accordaient tous à combattre l'autorité de l'Eglise romaine furent condamnés en 1176 dans un concile tenu à Lomberg dont les actes se lisent au long dans Roger de Hoveden, historien d'Angleterre; il rapporte les dogmes de ces hérétiques qui tenaient entre autres erreurs, qu'il ne fallait croire que le nouveau testament; que le baptême n'était point nécessaire aux petits enfants; que les maris qui jouissaient de leurs femmes ne pouvaient être sauvés; que les prêtres qui menaient une mauvaise vie ne consacraient point; qu'on ne devait point obéir ni aux évêques, ni aux autres ecclésiastiques qui ne vivaient point selon les conons; qu'il n'était point permis de jurer en aucun cas; et quelques autres articles qui n'étaient pas moins pernicioeux. Ces malheureux ne pouvaient subsister sans union et chef, se firent un souverain pontife qu'ils appellent pape et qu'ils reconnurent pour seul premier supérieur, auquel tous les autres ministres étaient soumis, et ce faux pontife établit son siège dans la Bulgarie, sur les frontières de Hongrie, de Croatie, de Dalmatie où les Albigeois qui étaient en France allaient le consulter et recevoir les décisions. Reyner ajoute que ce pontife prenait le titre d'évêque et de fils aîné de l'Eglise des Bulgares. Ce fut alors que ces hérétiques commencent d'être nommés tous généralement du nom commun de Bulgares, nom qui fut bientôt corrompu dans la langue française qu'on parlait alors; car au lieu de Bulgare on dit d'abord Bougres et Bougueri dont on fit le latin Bugari et Bugini; et de là un nom très sale en notre langue qu'on trouve dans les histoires anciennes, appliqué à ces hérétiques, entre autres dans une histoire de France manuscrite qui se garde dans la Bibliothèque du président de Mesmes, à l'année 1225 et dans les ordonnances de S^t Louis où l'on voit que ces hérétiques étaient brûlés vifs lorsqu'ils étaient convaincus de leurs erreurs. Comme ces misérables étaient fort adonnés à l'usure, on donna dans la suite le nom dont on les appelait à tous les usuriers, comme le remarque Du Cange.“

A la fin de l'article l'auteur cite une sommaire bibliographie: Marca, Histoire de Béarn, La Faille, Annales de la ville de Toulouse, Abrégé de l'ancienne histoire, Du Cange, gloss. latin.

Un peu plus loin dans le même dictionnaire suit un bref article sur la Bulgarie :

„Bulgarie“ : ou le royaume de Bulgarie, pays de la Turquie d'Europe, bornée au nord par le Danube et la Valachie, à l'orient par la mer Noire, au midi par la Romanie et la Macédoine, et au couchant par la Serbie. Elle est sous la domination des Turcs. La capitale est Sofia.“

Ainsi que l'on pourrait s'en rendre compte, l'article que publiait l'Encyclopédie est dû à un auteur très versé en la matière. Il avait su se documenter abondamment en puisant aux sources qui à l'époque de Voltaire faisaient autorité et exprimaient les vues du Saint-Siège, sur les sectes et plus spécialement les Bogomiles. Il était évident que l'origine des sectes n'était pas à démontrer du moment qu'elles portaient le nom des Bulgares.

L'article que va publier Voltaire est une manière de réponse ou de complément, si vous voulez, à l'article paru dans l'Encyclopédie. Le „Dictionnaire philosophique“ occupe une place extrêmement importante dans les lettres françaises tant par les idées qu'il renferme que par sa forme. Ce fut là une tribune pour Voltaire d'où il donna libre cours à son esprit curieux et épris de liberté, à son imagination, à son goût de la polémique, de la raillerie, de la controverse, du raisonnement et de l'instruction. Ici encore il s'attela à la tâche de contribuer à la connaissance des Bulgares dont avait parlé l'Encyclopédie de Diderot.

Nous reproduisons ci-dessous l'article de Voltaire, tel qu'il parut dans son „Dictionnaire philosophique“¹¹:

Bulgares ou Boulgares

Puisqu'on a parlé des Bulgares dans le Dictionnaire encyclopédique, quelques lecteurs seront peut-être bien aisés de savoir qui étaient ces étranges gens, qui parurent si méchants qu'on les traita d'hérétiques, et dont ensuite on donna le nom en France aux non-conformistes qui n'ont pas pour les dames toute l'attention qu'ils leur doivent, de sorte qu'aujourd'hui on appelle ces messieurs Boulgares, en tranchant L et A.

Les anciens Boulgares ne s'attendaient pas qu'un jour dans les halles de Paris, le peuple, dans la conversation familière, s'appellerait mutuellement Boulgares, en y ajoutant des épithètes qui enrichissent la langue.

Ces peuples étaient originairement des Huns qui s'étaient établis auprès de la Volga, et de là on fit aisément Boulgares.

Sur la fin du VII^e siècle, ils firent des irruptions vers le Danube, ainsi que tous les peuples, qui habitaient la Sarmatie; et ils inondèrent l'Empire romain comme les autres. Ils passèrent par la Moldavie, la Valachie, où les Russes, leurs anciens compatriotes, ont porté leurs armes victorieuses en 1769, sous l'empire de Catherine II.

Ayant franchi le Danube, ils s'établirent dans une partie de la Dacie et de la Moesie, et donnèrent leur nom à ces pays qu'on appelle encore Bulgarie. Leur domination s'étendait jusqu'au mont Hémus et au Pont Euxin.

L'empereur Nicéphore, successeur d'Irène, du temps de Charlemagne, fut assez imprudent pour marcher contre eux après avoir été vaincu par les Sarrasins; il le fut aussi par les Bulgares. Leur roi, nommé Crom, lui coupa

¹¹ Voir Dictionnaire philosophique, Paris, 1805, pp. 130—135.

la tête, et fit de son crâne une coupe dont il se servait dans ses repas, selon la coutume de ces peuples, et de presque tous les hyperboréens,

On conte qu'au IX^e siècle, un Bogoris qui faisait la guerre à la princesse Théodora, mère et tutrice de l'empereur Michel, fut si charmé de la noble réponse de cette impératrice à sa déclaration de guerre, qu'il se fit chrétien.

Les Bulgares, qui n'étaient pas si complaisants, se révoltèrent contre lui, mais Bogoris leur ayant montré une croix, ils se firent tous baptiser sur le champ. C'est ainsi que s'en expliquent les auteurs grecs du Bas-Empire, et c'est ainsi que le disent après eux nos compilateurs. Théodora était, disent-ils, une princesse très religieuse et qui même passa ses dernières années dans un couvent. Elle eut tant d'amour pour la religion catholique grecque, qu'elle fit mourir par divers supplices, cent mille hommes qu'on accusait d'être Manichéens.

„C'était — dit le modeste continuateur d'Echard — la plus impie, la plus détestable, la plus dangereuse, la plus abominable de toutes les hérésies. Les censures ecclésiastiques étaient des armes trop faibles contre des hommes qui ne reconnaissaient point d'Eglise.“

On prétend que les Bulgares, voyant qu'on tuait tous les Manichéens, eurent dès ce moment du penchant pour leur religion, et la crurent la meilleure parce qu'elle était persécutée, mais cela est bien fin pour des Bulgares.

Le grand schisme éclata dans ce temps-là plus que jamais entre l'Eglise grecque sous le patriarche Photius et l'Eglise latine sous le pape Nicolas I^{er}. Les Bulgares prirent le parti de l'Eglise grecque. Ce fut probablement dès lors qu'on les traita d'hérétiques, et qu'on y ajouta la belle épithète dont on les charge encore aujourd'hui.

L'empereur Basile leur envoya en 871 un prédicateur nommé Pierre de Sicile, pour les préserver de l'hérésie du manichéisme; et on ajoute que dès qu'ils l'eurent écouté ils se firent Manichéens. Il se peut très bien que ces Bulgares qui buvaient dans le crâne de leurs ennemis, ne fussent pas d'excellents théologiens, non plus que Pierre de Sicile.

Il est singulier que ces Barbares, qui ne savaient ni lire ni écrire aient été regardés comme des hérétiques très déliés, contre lesquels il était très dangereux de disputer. Ils avaient certainement autre chose à faire qu'à parler de controverse, puisqu'ils firent une guerre sanglante aux empereurs de Constantinople pendant quatre siècles de suite, et qu'ils assiégèrent même la capitale de l'Empire.

Au commencement du XIII^e siècle, l'empereur Alexis voulait se faire reconnaître par les Bulgares, leur roi Joannic lui répondit qu'il ne serait jamais son vassal. Le pape Innocent III ne manqua pas de saisir cette occasion pour s'attacher le royaume de Bulgarie. Il envoya au roi Joannic un légat pour le sacrer roi, et prétendit lui avoir conféré le royaume, qui ne devait plus relever que du Saint-Siège.

C'était le temps le plus violent des Croisades; le Bulgare indigné fit alliance avec les Turcs, déclara la guerre au pape et à ses croisés, prit le prétendu empereur Baudouin prisonnier, lui fit couper les bras, les jambes et la tête et se fit une coupe de son crâne à la manière de Crom. C'en était bien assez pour que les Bulgares fussent en horreur à toute l'Europe:

on n'avait pas besoin de les appeler Manichéens, car Manichéens, Patarins et Vaudois, c'était la même chose. On prodiguait ce nom à quiconque ne voulait pas se soumettre à l'Eglise romaine.

Le mot Boulgares, tel qu'on le prononçait, fut une injure vague et indéterminée, appliquée à quiconque avait des mœurs barbares et corrompus. C'est pourquoi, sous Saint Louis, frère Robert, grand inquisiteur, qui était un scélérat, fut accusé juridiquement d'être un Boulgare par les communes de Picardie. Philippe le Bel donna cette épithète à Boniface VIII.

Le terme change ensuite de signification vers les frontières de France: il devint un terme d'amitié. Rien n'était plus commun en Flandre, il y a quarante ans, que de dire d'un jeune homme bien fait: „C'est un joli boul-gare“, un bon homme était un bon boulgare.

Lorsque Louis XIV alla faire la conquête de la Flandre, les Flamands disaient en le voyant: „Notre gouverneur est un bien plat boulgare en comparaison de celui-ci.“

En voilà assez pour l'étymologie de ce beau nom.“

Ainsi parle Voltaire des Bulgares. Etranger à toute intolérance sectaire, il a un sens juste des événements historiques, des doctrines et des conceptions religieuses, sans toutefois chercher à en pénétrer l'essence. D'ailleurs, ses contemporains le considéraient comme un athée qui se garde bien de flatter les pontifes de l'Eglise officielle et à plus forte raison d'absoudre les anathèmes qu'ils lançaient contre quiconque fut jugé hérétique. Esprit indépendant, libre dans le choix des thèmes et l'interprétation des choses qu'il concevait à sa manière, défenseur hardi des persécutés, il ne montrait ni partialité ni prévenance vis-à-vis des causes qui lui semblaient justes. Sans être athée, pas plus que théiste, cet homme croyait en un dieu à lui. Il est plutôt déiste, mû d'une foi philosophique en dieu. Aussi se déclare-t-il contre tout fanatisme religieux qui engendre la haine, voire même les crimes. En confrontant l'athéisme au fanatisme, Voltaire s'écrie: „Le fanatisme est certainement mille fois plus funeste, car l'athéisme ne s'oppose pas aux crimes mais le fanatisme les fait commettre.“¹²

Aucun écrit de Voltaire n'atteste qu'il avait étudié plus à fond la doctrine des Bogomiles ou des autres sectes. Il ne s'attarde pas au mouvement des Bogomiles en tant que doctrine sociale et politique, pas plus qu'il n'en étudie le côté éthique. Il ne saurait prétendre qu'il connaissait les Bulgares autrement que par le truchement des écrits officiels le plus souvent délibérément tendancieux. Mais dès le début de l'article il prend un ton de défense: „...ces étranges gens qui parurent si méchants qu'on les traita d'hérétiques“.

Quand il parle des Bulgares, Voltaire choisit à sa guise les faits et les événements qu'il jugeait tout au moins susceptibles de méduser le lecteur. Il les emprunte de préférence aux compilateurs français qui avaient mis en contribution les auteurs grecs. Il admet l'ancienne version mal précisée de l'origine hunnique des Bulgares et de leur nom provenant du nom de la Volga, et en arrive à la guerre qui mit aux prises Nicéphore et Krum, pour relever ensuite la coutume, commune à tous les peuples hyperboréens, et plus spécialement

¹² Voir Dictionnaire philosophique: le mot athéisme (note de l'auteur).

aux Bulgares, „de boire dans une coupe faite du crâne d'un illustre ennemi“. Voltaire s'en réfère aux écrits du chroniqueur byzantin Teophan, transmis avec certains amendements par d'autres chroniqueurs et même par Du Cange. Ces écrits, par delà l'infortune de Nicéphore, relatent plutôt une coutume, entretenue peut-être par une croyance superstitieuse, d'après laquelle quiconque boit dans le crâne d'un ennemi en acquiert la force.¹³ Certes, il semble que l'acte perpétré par le roi Krum ait vivement préoccupé l'Occident du Moyen Âge et après, pour qu'il pût être consigné par Voltaire. Même Shakespeare, lui aussi utilisa le récit de la punition infligée à Nicéphore par Krum, dans son drame „Orage“¹⁴. On croit savoir que cette légende cheminait de l'Europe orientale vers l'Occident.

La conversion de Boris au christianisme est attribuée par Voltaire à des raisons de caractère sentimental. En ce qui concerne l'expansion de la nouvelle religion au sein du peuple, due comme on le sait à un travail patient de longue haleine, Voltaire nous la donne telle qu'il l'avait apprise chez les auteurs du passé: „Les Bulgares se révoltèrent, mais Boris leur ayant montré une croix, ils se firent tous baptiser sur le champ.“ Chaque fois qu'il eut à évoquer des faits désobligeants pour les Bogomiles et les autres sectes, Voltaire n'hésitait pas à en indiquer les sources. Ces références à des auteurs intéressés et malveillants à l'égard des Bogomiles et des autres sectes, ainsi que le souvenir fâcheux de l'acte de Krum coupant la tête de Nicéphore pour en faire une coupe à boire sont pour quelque chose lorsque Voltaire — qui aurait voulu certainement rester indépendant — déclare que c'était bien fin pour les Bulgares de vouloir embrasser la religion des Manichéens parce qu'elle était persécutée. Toutefois, la force morale des Bulgares ne lui échappe pas, et il souligne que ces Barbares qui ne savaient „ni lire ni écrire avait été regardés comme des hérétiques très déliés, contre lesquels il était très dangereux de disputer“. Voltaire tout en doutant des capacités en matière de théologie des Bulgares, insiste une fois de plus — et cela est très caractéristique — sur la persévérance qu'ils mettent à s'élever à un niveau plus lumineux, malgré les persécutions. Il relève le cas où les Bulgares se firent Manichéens après avoir entendu la parole de Pierre de Sicile envoyé par l'empereur Basile „pour les préserver du manichéisme“.

Voltaire indique très justement les raisons de la rudesse que l'Eglise catholique mettait à persécuter les disciples des Bogomiles, des Ppublicains et des autres sectes d'Orient, que ce soient des Manichéens, des Vaudois ou des Albigeois, etc. Les mesures prises par l'Eglise catholique furent dictées par le trouble de conscience que semaient les hérétiques parmi des croyants et par l'échec des pourparlers entre le roi bulgare Kalojan et le pape, pourparlers que le Saint-Siège espérait faire aboutir à son avantage. Il faut y ajouter les tentatives avortées des barons et des chefs latins des Croisades qui voulaient conquérir les terres bulgares et y imposer le catholicisme. Enfin, les milieux catholiques en Occident furent fortement ébranlés par le

¹³ Cf. V. Beševliev, *Coupes de crânes* GSU, Iff, vol. XXII, 1926, pp. 20, 22.

¹⁴ Cf. Henri Grégoire, *L'origine bulgare de l'„Orage“ de Shakespeare*, r. Rodina, Sofia, II^e année (1939), fasc. II, p. 14.

comportement de Kalojan et de ses Bulgares vis-à-vis des croisés et de leur chef Baudouin qui, d'après Voltaire, périt tragiquement comme Nicéphore.

On sait que les Croisades jouissaient d'une très grande popularité en Occident. C'est ce qui explique l'émotion que souleva les péripéties de la campagne des croisés et la disparition de Baudouin, fait prisonnier par Kalojan. D'ailleurs, la mort du chef des croisés ne fut jamais mise au clair et donna lieu à une foule de récits frisant la légende. Les uns prétendent que Baudouin aurait retourné sain et sauf en France, les autres confirment sa mort chez les Bulgares. Le frère de l'infortuné chef des croisés, qui, dès les premiers mois après la bataille d'Andrinople en 1205, s'employa à retrouver les traces du disparu, écrivait au pape que d'après „des renseignements de source sûre“, Baudouin serait vivant dans la cour de Kalojan où il jouissait d'un respect digne de lui. Un autre récit prétend que Baudouin, victime des intrigues de la femme de Kalojan, qui voulait s'enfuir avec lui, aurait été assassiné par le roi bulgare.¹⁵

D'autre part, Villehardouin¹⁶ affirme que Baudouin aurait vaillamment résisté à l'ennemi jusqu'à ce qu'il eût été fait prisonnier.

L'indignation soulevée contre ceux qui avaient décimé les croisés et fait prisonnier leur chef donna lieu au récit que l'on connaît : Baudouin aurait eu les bras et les jambes coupés. Il y eut aussi l'histoire du crâne. Le récit de Krum coupant la tête de Nicéphore pour en faire une coupe avait fait son chemin et on l'évoquait complaisamment à propos de la mort de Baudouin. Or, on ne saurait admettre qu'il réponde à la vérité, faute de renseignements précis.

Ici — et c'est le cas de Voltaire — on confond deux destinées : d'un côté Baudouin et de l'autre côté Boniface de Montferrat. Nikita Akominat (Honiat) dans son Histoire dit que les jambes et les bras de Baudouin furent coupés et il mourut trois jours après à Tárnovo. Robert de Clari et Villehardouin soutiennent que Boniface de Montferrat fut tué dans le sud des Rhodopes, du côté de la ville de Gumurdjina. Villehardouin ajoute qu'on lui coupa la tête pour l'envoyer à Kalojan qui en fut très content.

Nous donnons ci-dessous les relations des circonstances de la mort de Boniface de Montferrat tué par les Bulgares („li bougre de la terre“) dans la montagne de Mecinopol, au nord-ouest de Gumurdjina, telle que nous la conte Villehardouin dans son ouvrage déjà cité (chapitre 274 et 275) : „C'est là que le marquis Boniface de Montferrat fut mortellement blessé, atteint par une flèche au-dessous de l'épaule et il commença à perdre du sang. Quand ses hommes eurent vu cela, ils furent saisis de trouble et de peur et s'agitèrent. Ceux qui furent autour du marquis le soignèrent, mais lui, perdant beaucoup de sang, se mourait. Quand ses hommes eurent vu qu'ils ne pouvaient plus lui être utiles, ils eurent peur et commencèrent à le quitter. A la suite de ce malheur ils furent défaits, tandis que ceux qui étaient près de lui (ils étaient peu nombreux) furent tués. La tête de Boniface de Montferrat fut coupée, et les habitants de l'endroit l'envoyèrent à

¹⁵ Voir prof. S. Georgiev, L'empereur Baudouin et le Pseudobaudouin, r. Rodina, 1^{re} année (1938), fasc. II, pp. 27—54.

¹⁶ Geoffroy de Villehardouin, La conquête de Constantinople, texte et traduction nouvelle par Emil Bouchet, Paris, 1891, t. I, p. 252.

Kalojan, et ce fut une de ses plus grandes joies („et ce fut une des greignors joies que il eust onques“).

C'est sans doute ce récit de Villehardouin qui est à l'origine de la légende que conte Voltaire dans son article du „Dictionnaire philosophique“. La confusion des faits chez Voltaire est évidente. Dans son article ne dit-il pas que le crâne de Baudouin avait servi de coupe, tandis que dans l'„Essai sur les mœurs“ il écrit qu'on lui avait coupé les bras et les jambes?

Voltaire dit qu'à la suite de cet acte, les Bulgares de Kalojan furent „en horreur dans toute l'Europe“. Par là il nous fait mesurer la haine que leur nom a pu soulever, surtout dans les milieux ecclésiastiques où le nom de Bulgare, le souvenir de Bogomiles aidant, était couvert des pires injures qu'on pouvait entendre à Paris et ailleurs.¹⁷ On pourrait soutenir que la haine contre le nom de Bulgare provenait des milieux féodaux et cléricaux qui avaient échoué dans leur tentative de rallier Kalojan et les Bulgares à leur cause. C'est ce que confirment les témoignages de certains historiens dont Robert de Clari.¹⁸

Robert de Clari affirme que les Croisés n'avaient pas pris en aversion les Bulgares et il voit dans la lutte de ces derniers une riposte contre les visées des Latins qui voulaient accaparer les pays de la péninsule balkanique. Voltaire n'est pas loin de l'avis de Robert de Clari. En effet dans son „Essai sur les mœurs“, il n'est pas très délicat à l'égard des Croisés et les appelle „brigands“.

La fin de l'article de Voltaire est extrêmement précieux pour nous autres Bulgares. Ici l'auteur ignore les préjugés invétérés des milieux malveillants et énumère des cas où le nom de Bulgare avait acquis des significations favorables. Quand il dit que le nom de Bulgare avait un sens des plus flatteurs en Flandre, à l'époque de Louis, il relève les dispositions d'esprit à l'égard de la Bulgarie dans certains milieux et pays de ces temps-là. Il est à supposer que le peuple de France du Moyen Âge qui avait connu l'enseignement des Bogomiles n'eût pas eu une attitude hostile envers les „hérétiques“. Aussi associait-il le nom de Bulgare à des significations les plus généreuses.

L'article sur les Bulgares publié dans le „Dictionnaire“ des encyclopédistes nous renseigne que les adeptes des Bogomiles des pays d'Occident faisaient couramment le déplacement jusqu'aux frontières de la Bulgarie pour consulter les créateurs et les pontifes de la doctrine. On ne saurait ne pas admettre que ces émissaires se fussent familiarisés avec la langue bulgare et que, tout comme les Bogomiles qui par la Serbie et la Dalmatie, se rendaient en Italie, emportant des livres bulgares dans leurs sacs, ils n'aient introduit des mots et des locutions bulgares („bulgarismes“) dans la langue de leurs disciples en Occident. On peut supposer aussi que le nom de Bulgare n'ait pas eu les significations désobligeantes dont l'affublaient les auteurs des livres officiels ou les écrivains dont le parti pris de dénigrement envers les Bulgares était très manifeste.

¹⁷ Le cas de Robert de Bulgare, évoqué par Voltaire et qui défraya la chronique de l'époque en dit long. Au début, il fut hérétique, aussi l'appelaient-on Robert Bougre. Plus tard ce bougre s'ingénia à devenir un des détracteurs les plus féroces des hérétiques et eut sa part de contribution aux massacres des Albigeois (note de l'auteur).

¹⁸ Robert de Clari, La conquête de Constantinople, éditée par Philippe Lauer, Paris, 1924.

BIBLIOGRAPHIE

(des ouvrages et publications les plus importantes sur histoire bulgare du Moyen Age, parus 1962—1964)

I. Histoire

D. Angelov, *Църковно-православната идеология в новелите на Лъв VI и еретическите възгледи* (Die kirchliche Ideologie in den Novellen Kaisers Leo VI., und die heretischen Ansichten), Сборник Радова Византол. Инст., кн. VIII. Melanges G. Ostrogorsky I., Beograd, 1963, p. 27—35. Analyse der in den Novellen vertretenen Ansichten über die Frau, die Ehe und die Kindererzeugung sowie die entgegengesetzten Auffassungen der kirchlichen Ideologie auf diesem Gebiet in der Lehre heretischer Prediger.

D. A.

D. Angelov, *Светогледът на господстващата класа в Средновековна България, отразен в житийната литература* (Die Weltanschauung der herrschenden Klasse im mittelalterlichen Bulgarien in ihrer Widerspiegelung in der hagiografischen Literatur), Izv. Inst. Ist., 14—15, 1964, стр. 253—294. Entstanden während der Periode der entwickelten feudalen Verhältnisse, drückt die hag. Literatur in den Großzügen die Ideologie der herrschenden Schichte des bulgarischen Staates, und vor allen Dingen die Ideologie des Mönchtums und des hohen Klerus aus. Dabei erfährt sie, wie durch die Quellenangaben zu ersehen ist, wichtige Veränderungen in ihrer Entwicklung, die auf konkrete Veränderungen in der Geschichte des bulgarischen Volkes und Staates während der untersuchten Epoche (X—XV Jahrh.) zurückzuführen sind.

P. T.

D. Angelov, *По въпроса за населението в Македония през средновековната епоха (VII—XIV в.)* (Die Bevölkerung Macedoniens im Mittelalter), Изкуство, 12, 1962, кн. 4—5, стр. 35—38. Auf Grund zeitgenössischer Quellenangaben schildert der Verfasser die Bildung des bulgarischen Volkstums im Mittelalter als ein Prozeß, der sich gleichzeitig in den Hauptteilen des bulgarischen Staates — Mösien, Thrakien und Makedonien, im Laufe von vier Jahrhunderten entwickelt hat.

D. A.

D. Angelov, *По въпроса за населението в Македония през средновековната епоха (7—14 в.)* (De la population de la Mecédoine au Moyen Age (VII—XIV siècle), Изкуство, XII, 1962, кн. 4—5, стр. 35—38. La cul-

ture médiévale bulgare, Sofia, 1964, pp. 53—56; aussi en anglais et en russe. Dans tous les sources il s'agit de population bulgare.

V. V.

D. Angelov, *Основные моменты развития болгарской средновековой истории и культуры* (В Сборник „Болгарская средновековная культура София, 1964, стр. 9—21). Erschienen auch in französischer und in englischer Sprache.

D. A.

D. Angelov, *Някои проблеми на Кирилометодиевото дело* (Probleme über das Werk von Kyrill und Methodius), IPr, XX, 1963, стр. 32—50). Die wichtigsten Überlegungen des Verfassers sind — 1. noch vor dem Erfinden des slawischen Alphabets war die Entwicklung der slawischen Umgangs- und Literatursprache ziemlich fortgeschritten und das hat das Werk der beiden Brüder wesentlich erleichtert. 2. Kyrill und Methodios haben im Jahre 855 das slawische Alphabet für die Südslawen und vor allen Dingen für die Slawen in Kleinasien erfunden, was wohl mit dem Wissen und dem Einverständnis der byzantinischen Regierung geschah. In der Politik von Byzanz gegenüber den Slawen findet man eine Doppelseitigkeit, die noch zu erforschen ist; 3. Kyrill ist Erfinder des glagolitischen Alphabets und Kliment hat dieses Alphabet reformiert und die sogenannte „Kyrilliza“ zusammengestellt.

D. A.

D. Angelov, *Методы византийской дипломатии в отношениях с Болгарией по данным писем Константинопольского патриарха Николая Мистика*. Вопросы истории славян, I, Воронеж, 1963, стр. 60—68. Eine Analyse der Methoden der byzantinischen Diplomatie, die sich sehr geschickt der christlichen Religion bediente, um dem bulgarischen Herrscher gegenüber die Ansprüche der Konstantinopolitanischen Regierung überzeugender darzustellen.

D. A.

D. Angelov, *Константин Иречек в българската историческа наука* (K. Jireček in der bulgarischen Geschichtswissenschaft), Чехословакия и България през вековете, София, 1963, стр. 42—55. Kritischer Überblick über das große Werk von Konstantin Jireček für die Erforschung der bulgarischen Geschichte.

D. A.

D. Angelov, *К вопросу о политике Византии и других балканских государств накануне турецкого завоевания* (Труды двадцат пятого международного конгресса востоковедов, Москва, 9—16 август 1962, стр. 449—457). Über die erfolglosen Versuche zur Bildung eines gemeinsamen Bündnisses der Balkanischen Staaten gegen die osmanischen Eroberer.

D. A.

D. Angelov, *Кирил и Методий и византийската култура и политика* (Kyrill und Methodios und die byzantinische Kultur und Politik), Хиляда и сто години славянска писменост (863—1963 г.), Сборник в чест на Кирил и Методий, София, 1963, стр. 51—69. Die Hauptthese des Verfassers ist, daß die Politik des byzantinischen Staates gegenüber den Slawen im Laufe des 9. Jahrhunderts verschieden war. Während für die slawische Bevölkerung in Großmähren die konstantinopolitanische Regierung aus rein politischen Gründen geneigt war, ein slawisches Alphabet zu geben, wollte sie keinesfalls mit einem solchen Alphabet das slawische Volk in dem bulgarischen Staat versehen. Noch strenger war die Politik der byzantinischen Kaiser und der konstantinopolitanischen Kirche gegenüber den Slawen, die auf dem Gebiet des Byzantinischen Reiches wohnten. Die byzantinische Regierung war bestrebt, diese Slawen zu hellenisieren und war deswegen gar nicht geneigt, ihnen eine selbständige kulturelle Entwicklung zu gewähren.

D. A.

D. Angelov — E. Konstantinov, *Иван Асен II*, Издателство на Националния съвет на ОФ, София, 1962, 74 стр. Populäre Darstellung über die Regierung des bulgarischen Herrschers Ivan Assen II. (1218—1241).

D. A.

D. Angelov, *История на Византия* (Geschichte von Byzanz), II (867—1204), Издателство „Наука и изкуство“, София, 1963, 322 стр. Es wird nicht nur die politische, sondern auch die sozial-ökonomische und kulturelle Geschichte auf Grund Quellenangaben und der neuesten Literatur berücksichtigt.

D. A.

D. Angelov, *Город и деревня в Византии в IV—XII в.* Koreferat in deutscher Sprache zum kollektiven Rapport der sowjetischen Gelehrten, Actes du XII^e Congrès international d'études byzantines, Achride, 10—16 septembre, 1961, t. I, Beograd, 1963, S. 293—298.

D. A.

D. Angelov, *Богомилството в историята на славянските народи и влиянието му в Западна Европа* (Der Bogomilismus in der Geschichte der slawischen Völker und dessen Einfluß in Westeuropa), Славянска филология, 5, 1953, стр. 167—178. Zusammenfassende Darstellung über den Ursprung, das Wesen und die Geschichte des Bogomilismus in den slawischen Ländern auf der Balkanhalbinsel, sowie über die Auswirkung der bogomilischen Ideen in Rußland, Italien und Frankreich im Mittelalter.

D. A.

D. Angelov, *Die Stadt im mittelalterlichen Bulgarien*, Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, X., 1962, H. 2, S. 405—416. Auf Grund schriftlicher Quellen und materieller Denkmäler gibt der Verfasser eine systematische Beschreibung der mittelalterlichen bulgarischen Stadt vorwiegend in ökonomisch-sozialer Hinsicht.

D. A.

D. Anguelov, *Les grandes étapes de l'histoire et de la culture médiévales bulgares*. La culture médiévale bulgare, Sofia, 1964, p. 9—21. Le même en anglais et en russe.

V. V.

D. Angelov, *Le mouvement bogomile dans les pays balkaniques et son influence en Europe occidentale*. Actes du Colloque internationale de civilisation balkanique, organisé par la Commission nationale roumaine de l'UNESCO, Sinaja, 8—14 juillet, 1962, p. 173—181.

D. A.

D. Angelov, *Le mouvement bogomile dans les pays slaves balkaniques et dans Byzance*, Atti del convegno internazionale sul tema: L'orient cristiano nella storia della civiltà, Roma, 1964, p. 607—617). Zusammenfassende Darstellung, welche den engen Zusammenhang zwischen dem Bogomilismus in Bulgarien und den anderen Balkanländern hervorhebt, indem man auch auf die spezifischen Besonderheiten hinweist.

D. A.

D. Angelov, *La byzantologie en Bulgarie et ses récentes acquisitions*, Byzantinobulgaria, I, Sofia, 1962, p. 3—31. Der Aufsatz beginnt mit einer kurzen Übersicht über die Entwicklung der byzantinischen Studien in Bulgarien seit der Befreiung des bulgarischen Volkes von der osmanischen Herrschaft und über die Hauptzentren für die byzantinischen Forschungen. Es folgt nachher ein ausführliches Verzeichnis der einzelnen Monographien und Artikel auf dem Gebiet, welche in der Periode von 1944 bis 1961 erschienen sind. Die zu betrachtenden Werke sind nach Themen eingeordnet.

D. A.

D. Angelov — I. Nikolov, *Научното дело на академик Иван Снегаров* (Das wissenschaftliche Werk von Akad. I. Snegarov), Izv. Inst. Ist., 14—15, 1964, стр. 5—25. Zusammenfassende Schilderung des Lebens und der wissenschaftlichen Tätigkeit des bekannten bulgarischen Forschers vorwiegend auf dem Gebiet der kirchlichen Geschichte.

P. T.

D. Angelov — G. Todorov, *H. C. Державин като историк на българския народ* (N. S. Derjavin als Geschichtsschreiber des bulgarischen Volkes), IPr, XIX, 1963, кн. 6, стр. 74—94. Kurze Biographie und kritische Würdigung des wissenschaftlichen Werkes des bekannten sowjetischen Slawisten anlässlich seines 10. Todesjahres.

D. A.

D. Angelov — N. Todorov — G. Todorov — Chr. Gandev, *Пети международен конгрес на славистите и участието на историките в него* (Der Fünfte Slawistische Internationale Kongress und die Teilnahme der Historiker), IPr, XIX, 1963, кн. 6, стр. 3—25.

D. A.

M. Andreev, *В Македония ли е бил създаден „Законъ соудный людъмъ“?* (ist „Законъ соудный людъмъ“ in Makedonien entstanden?), Хиляда и сто години славянска писменост (863—1963), Сборник в чест на Кирил и Методий, София, 1963, стр. 321—337. Eine mit zahlreichen Argumenten versehene Widerlegung der Hypothese von S. Trotzky „Святой Методий как славянски законодатель“, Журнал Московской патриархии, М., 1961, кн. 12, стр. 49, daß das bekannte Gesetzbuch „Закон соудный людъмъ“ in Makedonien in der ersten Hälfte geschaffen worden ist und zwar in diesem Gebiete, wo Methodios als Verwalter von der byzantinischen Regierung gesandt worden war.

D. A.

M. Andreev — D. Angelov, *История болгарского государства и права*, Москва, 1962, стр. 456. Russische Übersetzung des in 1959 in Sofia erschienenen Buches.

D. A.

M. I. Artamonov, *История хазар*, Ленинград, 1962. Compte-rendu: St. Stančev, Археология, V, 1963, кн. 3, стр. 93—95.

V. V.

V. Beševliev, *Ein byzantinischer Brauch bei den Protobulgaren*. Acta Antiqua Acad. Scient. Hungar., 10, 1962, S. 17—21. In der Episode mit dem Kampf des Nikeforos I. findet der Verfasser nicht nur byzantinischen Brauch, sondern auch altbulgarische Tradition.

D. A.

V. Beševliev, *Fragmente aus der Korrespondenz eines bulgarischen Humanisten im 9. und 10. Jahrhundert*, Renaissance und Humanismus in Mittel- und Osteuropa, i. Berlin, Akademie-Verlag, 1962, S. 335—342. Es handelt sich um Auszüge aus Briefen des bulgarischen Herrschers Simeon (893—927).

D. A.

P. Boev — St. Mutafov — A. Baeva, *Биологични и медицински елементи в Боянската църква* (Eléments de médecine biologique des peintures murales de l'église de Bojana), Izv. Inst. Iz. Izk., VI, 1963, 47—65, S. 15

V. V.

G. Sankova-Petkova, *За аграрните отношения в Средновековна България (XI—XIII в.)*. „Die Agrarverhältnisse im Mittelalterlichen Bulgarien (XI—XIII Jh.)“, Sofia, 1964, S. 205. Umfangreiche Studien über die Entwicklung der feudalen Verhältnisse in den bulgarischen Ländern während der byzantinischen Herrschaft und in der Periode des Zweiten Bulgarischen Staates. Der Hauptzweck des Verfassers ist zu zeigen, inwieweit der Einfluß der byzantinischen feudalen Institutionen vom XI.—XII. Jahrh. auf die entsprechenden Institutionen vom XIII—XIV. Jahrh. festzustellen ist und inwieweit diese Institutionen sich auf einem eigenen Boden entwickelt hatten.

Die Monographie besteht aus zwei Großkapiteln „Grundherrschaft und Feudales Eigentum“ und „Mittel und Formen der feudalen Ausbeutung.“

P. T.

G. Cankova-Petkova, *Към въпроса за селскостопанската техника в Средновековна България и в някои съседни балкански области* (Contribution au problème de la technique de l'agriculture en Bulgarie au Moyen Age et en certaines régions limitrophes), *Izv. Inst. Ist.*, 13, 1963, стр. 123—138. Dans les régions montagneuses de la Bulgarie médiévale se laissent observer des traces d'un système primitif de labourer la terre: incendier un terrain boisé et jeter la graine dans les cendres. Les champs obtenus de la sorte donnaient une riche récolte pendant quelques années et étaient délaissés ensuite.

G. P.

G. Cankova-Petkova, *Някои данни за феодаалното земевладение в съседни на България земи през 11 век.* Neue Angaben über den feudalen Großgrundbesitz in den Nachbarländern von Bulgarien, *Izv. Inst. Ist.*, 10, 1962, стр. 191—201. Der Verfasser verwertet einige Angaben über die feudalen Verhältnisse, die sich in einem Chrysobullos des ungarischen Königs Stefan (997—1038) für ein von ihm gegründetes Kloster in der Stadt Vespem befinden.

D. A.

G. Cankova-Petkova, *Социальный состав населения болгарских земель в период византийского господства*, *VVr.*, XXIII, 1963, стр. 1—22. Nach der Meinung des Verfassers überwog im XI.—XII. Jahrh. in den bulgarischen Ländern noch das freie Bauerntum. Es wird festgestellt, daß es im Allgemeinen zwei Gruppen von abhängigen Bauern (Paroiken) gab.

D. A.

G. Cankova-Petkova, *Bulgarians and Byzantium during the first Decades after the Fondation of the Bulgarian State*, *Byzantinoslavica*, XXIV/1, 1963, 41—53. Auf Grund eingehender Textanalyse der byzantinischen Quellen betrachtet der Verfasser die Chronologie der Regierung Tervels und Kormesios im Zusammenhang mit der Bevölkerung Macedoniens während VII—VIII Jahrhunderts.

D. A.

G. Cankova-Petkova, *Gesellschaftsordnung und Kriegskunst der slawischen Stämme der Balkanhalbinsel* (6—8 Jahrh.) nach den byzantinischen Quellen. *Helikon* 2, 1962, S. 964—970. Zusammenfassende Schilderung der sozial-ökonomischen Entwicklung und der militärischen Organisation der Slawen zur Zeit der Besetzung der Balkanhalbinsel.

D. A.

G. Cankova-Petkova, *La population agraire dans les terres bulgares sous la domination byzantine aux XI—XII siècles* (*Byzantinobulgarica*, I, Sofia, 1962, p. 299—311). Der Verfasser betrachtet hauptsächlich die Lage und die Verpflichtungen der abhängigen Bauern (Paroiken) in den bulgari-

schen Ländern, während der byzantinischen Herrschaft. Es wird festgestellt, daß es im allgemeinen zwei Gruppen von Paroiken gab: die einen besaßen Grund und Boden, während die anderen landlos waren und von ihren Feudalherren mit Landstücken versehen wurden.

D. A.

G. Cankova-Petkova, *La survivance du nom des Besses au Moyen Age*, Linguistique balkanique, VI, 1963, p. 63—96. Les noms Bessi et Biseni sont employés, d'après l'auteur, comme une dénomination générale et comme une réminiscence des tribus thraces après le VI siècle. Par les mêmes termes au cours de XI—XII s. on nommait aussi les Valaques, les descendants des anciens Thraces.

G. P.

G. Cankova — P. Tivčev, *Нови данни за историята на Соф. област през последните десетилетия на византийското владичество*, Izv. Inst. Ist., т. 14—15, 1964, стр. 315—324. Neue Quellenangaben zur Geschichte des Gebietes um Sofia in den letzten Jahren der byzantinischen Herrschaft in Bulgarien. In zwei Briefen des byzantinischen Retors aus der zweiten Hälfte des XII. Jahrh. Gregorios von Antiochien, gerichtet an den Metropolit von Tessalonik, Eustatios, findet man wichtige Angaben über die ökonomische Lage und das alltägliche Leben der bulgarischen Bevölkerung im Gebiete von Sofia. Es wird dabei analogisches Material aus anderen zeitgenössischen Quellen zur Ergänzung angeführt.

P. T.

K. Dincov, *Външното развитие на църквата през първите три века в други азиатски страни* (L'évolution extérieure de l'église au cours des I—III siècles dans les autres pays d'Asie Mineure), GDA, XII (XXXVIII), 7, 1962—1963, p. 21—217.

G. P.

Iv. Duščev, *Връзки между чехи, словаки и българи през Средновековието* (Zusammenhänge zwischen Tschechen, Slowaken und Bulgaren während des Mittelalters), Чехословакия и България през вековете, София, 1963, стр. 7—42. Zusammenfassende Darstellung der Verhältnisse zwischen Tschechen, Slowaken und Bulgaren im Gebiet der Politik und der Kultur vom 9. bis 15. Jh.

D. A.

Iv. Duščev, *Зараждане на научната мисъл в Средновековна България* (Das Entstehen des wissenschaftlichen Gedankens im mittelalterlichen Bulgarien), Археология, V, 1963, стр. 10—16. Hauptsächlich auf Grund einer Analyse von Texten der altbulgarischen Literatur, die eigentlich eine Übersetzung von byzantinischen Werken darstellen, kommt der Verfasser zu der Schlußfolgerung, daß im mittelalterlichen Bulgarien trotz des Vorhandenseins einer religiösen Weltanschauung Anfänge eines wissenschaftlichen Denkens bereits festzustellen sind.

D. A.

Iv. Dujčev, *Нов исторически извор за българо-византийските отношения през първата половина на IX век* (Eine neue Quelle für die bulgarisch-byzantinischen Beziehungen in der ersten Hälfte des IX. Jahrhunderts), Izv. Inst. Ist., т. 14—15, 1964, стр. 347—355. Der Verfasser zieht eine Angabe in dem Heiligenleben des byzantinischen Eremiten Peter v. Atroa (IX. Jahrh.) über einen Feldzug der Byzantiner gegen Bulgarien heran. Nach der Ansicht des Verfassers steht dieser Feldzug im Zusammenhang mit einem Aufstand der slawischen Bevölkerung im Gebiete von Tessalonik gegen die byzantinische Regierung und ist wahrscheinlich im Jahre 837 erfolgt.

P. T.

V. Dujčev, *Проф. В. Н. Лазарев в България* (Prof. V. N. Lazarev in Bulgarien), Izv. Inst. Iz. Izk., V, 1962, стр. 167—169.

V. V.

Iv. Dujčev, *Рационалистически проявлящи в славянското средновековие* (Rationalistische Elemente im slawischen Mittelalter), IPr. XIX, 1963, кн. 5, стр. 86—100. Die Anfänge des rationalistischen Denkens bei den Slawen im Mittelalter betrachtet der Verfasser hauptsächlich als Ergebnis des Einflusses der antiken Kultur, die sie ererbt und weiterentwickelt hatten.

D. A.

Iv. Dujčev, *Центри византийско-славянскогo общения и сотрудничества*. Труды отд. древнорусской лит., XIX, 1963, стр. 107—129. Als ein ganzes Komplex fällt die byzantinische Kultur nicht mit den territorialen Grenzen des byzantinischen Reiches zusammen, sondern stellt ein gemeinsames Gut auch der Süd- und Ostslawen im Mittelalter dar.

D. A.

Iv. Dujčev, *Eléments gréco-romains dans la chronologie slave médiévale*, (Archéologia, 13, Warschau, 1963, 1—7).

D. A.

Iv. Dujčev, *I Bogomili nei paesi slavi i la loro storia* (Atti del convegno internazionale sul tema: L'oriente cristiano nella storia della civiltà, Roma, 31 Marzo — 3 Aprile 1963, Firenze, 4 Aprile 1963), Roma, 1964, p. 618—641. Überblick über die Quellen für die bogomilische Bewegung nebst einigen Bemerkungen betreffs seiner Ursprungswesen und Geschichte. Nach der Vermutung des Verfassers waren die dualistischen Gedanken bereits im IX. Jahrh. und zwar unter dem unmittelbaren Einfluß mancher Prediger verbreitet.

D. A.

Iv. Dujčev, *L'activité de Constantin philosophe — Cyrille en Moravie*, Byzantinoslavica, XXIV/2, 1963, p. 219—228. Geschildert wird der Kampf von Kyrill hauptsächlich gegen die Vertreter der Theorie der „Drei heiligen Sprachen“ sowie seine Predigte gegen die noch im moravischen Volke lebenden heidnischen, abergläubischen Traditionen und Auffassungen.

D. A.

Iv. Dujčev, *Zur Datierung der Homilie des Kosmas* (Die Welt der Slawen, VIII, 1962, S. 1—4). Die Homilie ist um 969—972 entstanden.

D. A.

I. Dujčev — A. Kirmagova — A. Paupova, *Българска кирилметодиевска библиография в периода 1944—1962 г.* (Bulgarische Kirillometodische Bibliographien für die Periode 1944—1962), Хиляда и сто години славянска писменост, Сборник в чест на Кирил и Методий, София, 1963, стр. 515—541.

D. A.

Al. Foll und B. Gjuselev, *Античността и ранното средновековие до VI век в българската буржоазна историография* (Die antike Periode und das Frühmittelalter in der bulgarischen bourgeoisen Historiographie), IPr, XX, 1964, кн. 4, стр. 92—107. Kritischer Überblick über die Hauptetappen in der Entwicklung der bulgarischen bourgeoisen Historiographie für die Antike Periode und das Frühmittelalter. Die Verdienste der bourgeoisen Gelehrten in der Sammlung und Systematisierung, vor allen Dingen der Quellenmaterialien, sind betont und in gleicher Zeit wird auf die methodologischen und methodischen Nachteile der bourgeoisen Historiographie mit einem besonderen Nachdruck hingewiesen.

D. A.

Chr. Gandev, *Naissance et développement des villes et de leurs quartiers artisanaux en Bulgarie depuis le VI^e siècle avant notre ère jusqu'au XIX^e siècle de notre ère.* — Ergon, III, 1962, p. 559—563.

V. V.

B. Gerov, *Die gotische Invasion in Mösien und Thrakien unters Decius im Lichte der Hortfunde*, Acta antiqua Philippopolitana, Studia historica et philologica, Serdicae, 1963, p. 127—146.

G. P.

A. Kalinkov, *Военното изкуство при образуването на славяно-българската държава* (Die militärische Kunst zur Zeit der Bildung des slawobulgarischen Staates), Военно-исторически сборник, 1, 1962, кн. 1, стр. 45—59). Populäre Darstellung.

D. A.

D. Kossev — Ch. Christov — D. Angelov, *A short History of Bulgaria*, Sofia, 1963, Foreign Languages Press, p. 1—462.

D. A.

D. Kossev — Ch. Christov — D. Angelov, *Précis d'histoire de Bulgarie*, Edition des langues étrangères, Sofia, 1963, 473 p.

D. A.

D. Kossev — Chr. Christov — D. Angelov, *Кратка история на България* (Kurze Geschichte von Bulgarien), София, 1963, 317 стр.

D. A.

D. Kossev — Chr. Christov — D. Angelov, *Краткая история Болгарии*, Издательство литературы на иностранных языках, София, 1963, 479 стр.

D. A.

G. L. Kurbatov, *Ранневизантийский город* (Антиохия в IV век), Издат. Ленингр. у-та, 1962, 286 стр. — *Compte-rendu*: V. Velkov, ИПр, XIX, 1963, 4, стр. 122—124.

V. V.

V. Kutikov, *Още по въпроса на българо-византийския договор от 716 г.* (Zur Frage der Anwendung des byzantinisch-bulgarischen Vertrages vom Jahre 716), ИПр, XVIII, 1962, кн. 3, стр. 79—84. Wie der Verfasser hervorhebt, enthielt der Vertrag von 716 zwischen Byzanz und Bulgarien keine Klausel für gegenseitige militärische Unterstützung und in diesem Sinne kann die Hilfe der Bulgaren für die byzantinische Hauptstadt gegen die Araber als eine Anwendung des Vertrages angesehen werden. Im Rahmen dieses Vertrages, Artikel 3 war dagegen, wie d. V. betont, die Übergabe an die konstantinopolitanische Regierung seitens der Bulgaren von Artemios und anderen Verschwörern gegen den byzantinischen Kaiser.

D. A.

Kr. Mijatev, *Где се е намирала Главиница* (Wo befand sich Glavinica), Археология, IV, 1962, кн. 1, стр. 5—6. Der Verfasser nimmt die von dem serbischen Gelehrten D. Stričecic veröffentlichte Hypothese, daß das in dem Heiligenleben von Klement erwähnte Glavinica sich in der Nähe von Ohrid befand und wohl bei dem Dorf Zglininiza gesucht werden muß.

D. A.

M. Mirčev, *Писмо за поражението при Варна, изпратено до кардинал Лудовик от Андреас де Палацио* (Andreas de Palazzo, Lettre sur la défaite à Varna en 1444), IVAD, XV, 1964, стр. 85—96. Traduction du latin.

V. V.

I. Mitev, *Всички на оръжие* (Alle an die Waffen), Sofia, 1963, 30 стр. Populäre Darstellung der Ereignisse während der Regierung des bulgarischen Herrschers Krum (803—814).

D. A.

Str. Lišev, *За генезиса на феодализма в България* (Zur Genesis des Feudalismus in Bulgarien), София, 1963, 206 стр. Das Werk enthält die folgenden Kapitel: 1. Die ökonomische Grundlage für Herausbildung der Klassen bei den Slawen und Protobulgaren. 2. Die Klassen und die Entstehung des Slawo-bulgarischen Staates. 3. Die Bildung der feudalen Basis und des Überbaus. Der Verfasser hat zahlreiches Quellenmaterial aller Art und Stellungnahme zu den wichtigsten Streitfragen genommen.

P. T.

Str. Lišev, *Някои въпроси на класовата борба в България през X век* (Problemen des Klassenkampfes in Bulgarien im X. Jahrhundert), Izv. Inst. Ist., т. 14—15, 1964, стр. 555—567. Nach kritischer Behandlung der Frage über die Differenz zwischen zentralisierter feudaler Rente und staatlicher Steuern gelangt der Verfasser zum Schluß, daß der Klassenkampf des bulgarischen Volkes im Laufe des X. Jahrhunderts ein Kampf vorwiegend des freien Bauertums gegen die Staatssteuer und Staatsangarien gerichtet war. Er betont dabei, daß das Verhältnis der Bogomilen zum Staat sich veränderte je nach der Rolle des Staates in jedem konkreten Falle.

P. T.

Str. Lišev, *Термин „работник“ в Рильской, Виргинской и Мрачкой грамотах XIV в.*, ВВр, XXIV, 1964, стр. 198—202. Nach d. M. d. V. bedeutet „Rabotnik“ — Beamter der Zentraladministration oder Diener des Feudalherrschers in seinem Großgrundbesitz.

D. A.

P. Petrov, *Восстание Петра и Бояна в 976 и борьба комитопулов с Византией*. Byzantinobulgaria, I, Sofia, 1962, p. 121—144. Der Verfasser versucht die Ereignisse im Zusammenhang mit dem Aufstand des bulgarischen Volkes gegen Byzanz im Jahre 976 näher zu bestimmen. Auf Grund einer Nachricht in der Chronik des polnischen Schriftstellers Johannes Dlugoš, die im 15. Jh. verfaßt worden ist, meint er, daß dieser Aufstand in Nordostbulgarien unter der Führung von zwei bulgarischen Bojaren Peter und Bojan geleitet worden ist. Als Nebenbeweise für diese These zieht er einige Angaben von den sogenannten „Schriften des griechischen Toparchen“ heran.

D. A.

P. Petrov, *За годината на налагане християнството в България* (Wann war Bulgarien zum Christentum bekehrt), Izv. Inst. Ist., 14—15, 1965, стр. 569—589. Der Verfasser unterwirft einer kritischen Untersuchung die bisher vertretenen Ansichten über das genaue Datum der Bekehrung des bulgarischen Staates und lehnt die These von W. Zlatarski ab, daß dieses für die Geschichte des bulgarischen Volkes so wichtige Ereignis im Jahre 865 erfolgt ist. D. V. schließt sich den bisher ausgesprochenen Meinungen an, daß die Bekehrung im Jahre 864 und zwar im Frühling zustande gekommen ist.

P. T.

P. Petrov, *Историческите основи на Кирилометодиевото дело. Хиляда и сто години славянска писменост (863—1963)*, Сборник в чест на Кирил и Методий, София, 1963, стр. 71—91. Die Schaffung des slawischen Alphabets, wie der Verfasser hervorhebt, ist durch die sozial-ökonomische und politische Entwicklung der slawischen Völker im 9. Jahrhundert bedingt. Es werden dabei die wichtigsten politischen Ereignisse betrachtet, die mit dem Werk von Kyrill und Methodios in Zusammenhang stehen und ihren Schülern in Großmähren und Bulgarien.

D. A.

P. Petrov, *Към въпроса за образуването на първата българска държава* (Zur Frage der Entstehung des ersten bulgarischen Staates), Славянска филология, V, 1963, стр. 89—112. Zusammenfassende Darstellung mit einigen neuen Argumenten und Einzelheiten der These, daß die Schaffung des bulgarischen Staates als Ereignis eines langen gesetzmäßigen sozial-ökonomischen Prozesses anzusehen ist. Es wird dabei betont, daß die Verhältnisse der Protobulgaren mit den Slawen von Anfang an friedlich waren und daß die Behauptung, daß die Protobulgaren die slawische Bevölkerung in Mösien, wo der Staat entstand, zuerst erobert haben, nicht angenommen werden kann.

D. A.

B. Primov, *Сведения из анонимен извор за влиянието на българското богомилство в Западна Европа* (Berichte einer anonymen Quelle betr. des Einflusses des bulgarischen Bogomilismus in Westeuropa), Izv. Inst. Ist., т. 14—15, 1964, стр. 299—313. Kritische Analyse der anonymen und nur fragmentarisch erhaltenen Quelle von der ersten Hälfte des XIII. Jahrhunderts, die von Nicolas Vignier in Recueil de l'Histoire de l'Eglise Leyden, 1601, p. 268, veröffentlicht worden ist. Die dort erhaltenen Angaben beweisen nochmals den starken Einfluß auf dem Gebiete der Dogmatie und der Organisation, welche die bulgarischen Bogomilen und zugleich — nach der Meinung des Verfassers — auch die Paulikianer auf die Katarer in Westeuropa ausgeübt hatten.

P. T.

B. Primov, *The Papacy, the fourth crusade and Bulgaria* (Byzantinobulgarica, I, Sofia, 1962, p. 183—211). Der Verfasser unterzieht einer neueren Untersuchung die bereits mehrmals betrachtete Frage über die Rolle des Papstes im vierten Kreuzzug und speziell über seine Verantwortung für die Einnahme von Konstantinopel. Auf Grund der Quellenanalyse führt er aus, daß der Papst Innozenz III. an diesem Ereignis nicht ganz ohne Schuld gewesen sei, wie es manche Forscher zu beweisen versuchen.

D. A.

Iv. Snegarov, *Къде се е намирал средновековният град Главиница (Главеница)* (Wo befand sich die mittelalterliche bulgarische Stadt Glaviniza (Glaveniza)), Археология, 5, 1963, кн. 3, стр. 1—5. Der Verfasser bezweifelt die von D. Stričević begründete und von K. Mijatev angenommene Vermutung, daß Glaviniza in der Nähe von Achrida sich befand und ist der Meinung, auf Grund einer Forschung der zeitgenössischen Quellenangaben, daß diese Stadt dicht bei dem Golf von Avlona gelegen hat.

D. A.

Iv. Snegarov, *Към въпроса за епархията на Климент Охридски* (Zur Frage der Diözese von Klement von Achrida), Izv. Inst. Ist., 10, 1962, стр. 205—220. Der Verfasser legt Wert hauptsächlich auf die Bezeichnung „Veliza“ und nimmt als höchstwahrscheinlich an, daß die Diözese von Klement sich in Mittelmakedonien im Gebiet von den Flüssen Vardar (Velika) und Bregalniza befand.

D. A.

Iv. Snegarov, *Културното състояние на древните българи през VI—X в.* (Die Kultur der alten Bulgaren im 6. Jahrhundert bis 10. Jh.), Изкуство, 12, 1962, кн. 4—5, стр. 7—10. Der Verfasser betont die Rolle des slawischen Elementes zur Entwicklung der mittelalterlichen bulgarischen Kultur, sowie die Rolle der Slawen in der sozial-ökonomischen Entwicklung des byzantinischen Reiches. Zugleich hebt er auch die byzantinischen Einflüsse auf die kulturelle Entwicklung der bulgarischen Gesellschaft hervor.

D. A.

Iv. Snegarov, *Обществената мисъл в първата българска държава (680—1018)* (Ideologische Gedanken in dem ersten bulgarischen Staat), Славянска филология, т. V, 1963, стр. 137—166. Kurze Darstellung auf Grund materieller und schriftlicher Quellen (hauptsächlich der Literatur) der Entwicklung der wichtigsten ideologischen Gedanken in der bulgarischen Gesellschaft in der Periode vom 7. bis 10. Jahrhundert. Wie der Verfasser betont, spiegeln diese Gedanken die gesellschaftlich-ökonomischen Verhältnisse wider und sind ein klares Zeichen für die kulturelle Entwicklung des bulgarischen Staates.

D. A.

Iv. Snegarov, *Les sources sur la vie et l'activité de Clément d'Ochrida* (Byzantinobulgarica, I, Sofia 1962, p. 79—119). Auf Grund einer eingehenden Analyse, hauptsächlich des Inhalts bestreitet der Verfasser, die bisher von vielen Forschern angenommene These, daß das sogenannte „umfangreiche“ Vita Clementis ein Werk des Theophylactes, Erzbischof von Achrida gewesen sei. Nach der Meinung des Verfassers ist dieses „Vita“ von einem unbekannten Hagiographen gegen Ende des 11. oder Anfang des 12. Jahrhunderts verfaßt und zwar auf Grund einer bulgarischen Version vom 10. Jh., die von einem Zeitgenossen von Klement geschrieben worden war und die nicht zu uns gelangt ist. So erklärt sich die bulgarenfreundliche Tendenz, die in dem „Vita“ ganz klar festzustellen ist. Der Verfasser bestreitet auch die bisher als offiziell angenommene Meinung, daß das sogenannte „Kurze“ Vita Klementis ein Werk des Erzbischofs von Achrida Demetrios Chomatianos (1216—1234) gewesen ist. Er versucht nachzuweisen, daß dieses Vita erst am Ende des 15. Jahrhunderts entstanden ist und daß seine Autoren der Bischof Grigorios und sein Nachfolger Protopresbyter Marko gewesen sind.

11

D. A.

N. Stefanov, *Опит за социалистически анализ на някои факти и събития от българската средновековна история* (Versuch einer soziologischen Analyse von manchen Tatsachen und Ereignissen in der mittelalterlichen bulgarischen Geschichte), IPr, XIX, 1963, кн. 3, стр. 26—49. Als Ergebnis einer soziologischen Analyse kommt der Verfasser zu folgenden Schlüssen: der Hauptinhalt des historischen Prozesses im mittelalterlichen Bulgarien in der Periode vom Ende des 7. Jh. bis zum 10. Jh. sei das allmähliche Absterben der Reste der Sippenordnung und die Herausbildung der feudalen Verhältnisse in allen Gebieten des byzantinischen Lebens. Dieser

Prozeß spiegelt sich nicht nur in der Ökonomik, sondern auch in der Politik, in der Staat- und Militärorganisation, in den rechtlichen Instituten, in der Familie und in der Religion wider.

D. A.

V. Тăпкова-Zaïмова, *За хронологията на събитията, предадени в една „кратка хроника“* (Zur Chronologie der Ereignisse in einer „kurzen Chronik“), Izv. Inst. Ist., т. 14—15, 1964, стр. 373—379. Es handelt sich um eine Chronik vom XIII—XIV. Jahrhundert, die in der Bibliothek der Akademie der Wissenschaften in Leningrad zu finden ist und deren Angaben sich auf die Periode vom Ende des IX. Jahrhunderts bis zum Ende des X. Jahrhunderts beziehen. Der Verfasser bringt einige Verbesserungen zum Text der Chronik in der Ausgabe von E. S. Granstrem.

P. T.

V. Тăпкова-Zaïмова, *По някои въпроси за етническите промени на Балканите през 6—7 век (с оглед предимно на българските земи)* (Zur Frage der ethnischen Veränderung auf der Balkanhalbinsel im 6. und 7. Jh. Mit Rücksicht hauptsächlich auf die bulgarischen Länder), Izv. Inst. Ist., 12, 1963, стр. 75—97. Der Verfasser betrachtet zuerst die Politik des byzantinischen Staates gegenüber die „Barbaren“ im Laufe des 6. Jh. und kommt dann zur Frage über die Auswirkung der barbarischen Einfälle und Ansiedlungen auf die demographisch-ethnografische Verhältnisse auf dem Balkan. Speziell wird die Frage behandelt über das Schicksal der balkanischen Städte nach der Ansiedlung der Slawen im 7. Jahrhundert.

D. A.

V. Тăпкова-Zaïмова, *Les voies romaines dans les régions bulgares à l'époque médiévale*, Acta antiqua Philippopolitana, Studia historica et philologica, Serdicae, 1963, p. 165—172. En étudiant les voies et les communications en Bulgarie médiévale l'auteur trouve les traces de la civilisation antique.

G. P.

V. Тăпкова-Zaïмова, *Sur les rapports entre la population indigène des régions balkaniques et les „Barbares“ au VI—VII siècle* (Byzantino-bulgarica, I, Sofia, 1962, p. 67—88). In den letzten Jahren wurde bekanntlich mehrmals die These aufgestellt, daß die balkanische Bevölkerung im 6.—7. Jahrhundert gegen die vom Norden eindringenden „Barbaren“ ziemlich freundlich eingestellt war und sie gewissermassen als Befreier ansah. Der Verfasser bestreitet diese These und hebt die destruktive und verwüsterische Rolle der barbarischen Einfälle zu dieser Periode hervor. Er fügt dabei hinzu, daß in späterer Zeit, als die Slawen nicht einfache Eindringlinge waren, sondern die Balkanhalbinsel bereits besiedelt hatten, ihre Rolle objektiv gesehen zugunsten der einheimischen Bevölkerung war, weil sie die dortigen Großgrundeigentümer liquidierten und die freie Bauerngemeinde wieder ins Leben riefen.

D. A.

P. Tivčev, *За участието на българи във византийската войска през периода на византийското иго* (Die Teilnahme von Bulgaren im byzantinischen Heer), IPr, XIX, 1963, № 1 стр. 79—94. Der Verfasser systematisiert die Berichte der byzantinischen Quellen für das 11.—12. Jh. aus denen zu ersehen ist, daß des öfteren die unterjochten Bulgaren als Soldaten bei häufigen Kriegen und zwar sowohl als regelmäßige Stratioten als auch als Söldner benützt waren.

D. A.

P. Tivčev, *Le règne de l'empereur de Byzance, Andronic I^{er} Comnène (1183—1185)*, Byzantinoslavica, XXIII/1, 1962, 19—40. Auf Grund eingehender Quellenanalyse betrachtet der Verfasser die Politik und die Reformen des Andronikos I. Komnenos in unmittelbarem Zusammenhang mit den sozial-ökonomischen und politischen Verhältnissen in Byzanz in der zweiten Hälfte des XII. Jahrhunderts.

D. A.

P. Tivčev, *Sur les cités byzantines aux XI^e—XII^e siècles*, Byzantinobulgarica, I, Sofia, 1962, p. 145—182. Auf Grund zahlreicher Quellenangaben der Berichte von Idrissi und Beniamin von Tudella gibt der Verfasser eine zusammenfassende Übersicht über die ethnische und sozial-ökonomische Lage der wichtigeren byzantinischen Städte im Laufe des 12.—13. Jahrhunderts. Es gelingt ihm nachzuweisen, daß die große byzantinische Stadt (wie z. B. Konstantinopel, Thessaloniki, Nicea u. a.) ein beträchtliches Zentrum von Handel und Gewerbe in dieser Periode war. Der Verfasser betont dabei die starken sozialen Differenzen innerhalb der Stadtbevölkerung und die separatistischen Tendenzen der feudalen Aristokratie in manchen Städten, welche gegen die Zentralgewalt gerichtet waren.

D. A.

V. Velkov, *Агиографски данни за историята на Тракия от IV век* (Passio SS Maximi, Theodoti et Asclepiodotae), (Hagiographische Angaben zur Geschichte Thrakiens im IV. Jahrhundert) Izv. Inst. Ist., 14—15, 1964, стр. 381—389. Es werden interessante Angaben aus der Passio SS Maximi, Theodoti et Asclepiodotae als Quelle der Geschichte Thrakiens zu Anfang des IV. Jahrhunderts benützt. Der Verfasser verweist dabei, im Gegensatz zu manchen Auffassungen, daß die Glaubigkeit dieses Heiligenlebens nicht in Abrede gestellt werden muß.

P. T.

V. Velkov, *Les campagnes et la population rurale en Thrace au IV—VI siècle*, Byzantinobulgarica, I, Sofia, 1962, p. 31—66. L'auteur examine les différentes catégories de la population rurale en Thrace durant la période du IV—VI siècle. Il montre quelques moments essentielles sur l'état et l'évolution sociale et économique des campagnes en cette région sous le Bas-Empire. Le tournant de cette évolution est situé, selon l'auteur dans le dernier quart du IV siècle. Au V^e—VI^e siècle les campagnes en Thrace se développent sous la forme d'un village avec tous ses traits caractéristiques byzantines.

D. A.

V. Velkov, *Die Sklaverei in Nordbulgarien in der Römischen Kaiserzeit*, Acta antiqua Philippopolitana, Studia historica et philologica, Serdicae, 1963, p. 33—44.

G. P.

I. Venedikov, *La population byzantine en Bulgarie au début du IX^e siècle*, Byzantinobulgarica, I, Sofia, 1962, p. 261—277. Der Verfasser untersucht die beiden bekannten Steininschriften von Hambarli, die uns interessante Angaben über die Kolonisationspolitik des bulgarischen Chans Krum (803—814) gegenüber der byzantinischen Bevölkerung in den eroberten Gebieten in Ostthrakien liefern.

D. A.

M. Voinov, *Някои въпроси във връзка с образуването на българската държава и покръстването на българите* (Zur Frage der Bildung des bulgarischen Staates und der Bekehrung der Bulgaren zum Christentum, Izv. Inst. Ist. 10, 1962, стр. 279—307. Die Bildung des bulgarischen Staates faßt der Verfasser nicht als Ergebnis eines inneren sozial-ökonomischen Prozesses auf, sondern als Folge der Eroberung der slawischen Bevölkerung in Mösien durch die Protobulgaren. Dabei behauptet er trotz der Angaben der Quellen, daß das protobulgarische Element noch in der Mitte des 9. Jahrhunderts die Oberhand in dem Staate besessen hat. Die Bekehrung der Bulgaren zum Christentum sei, wie der Verfasser meint, nicht eine Folge der Entwicklung der feudalen Verhältnisse innerhalb der bulgarischen Gesellschaft, sondern Ergebnis von außenpolitischen Umständen.

D. A.

II. Publication de documents, Linguistique, Histoire de la littérature

B. Angelov, *Из кирилометодиевската проблематика*. Археология, V, 1963, кн. 3, стр. 42—47. Der Verfasser bezweifelt die noch von manchen Gelehrten aufgestellte Hypothese von dem alten Ursprung (noch vor Kyrill und Methodios) des glagolitischen Schrifttums. Zugleich zieht er einen Text in der russischen Chronik vom Jahre 1494, sowie einen Text aus der „Palea“, russische Fassung von 1518 heran, wo man Kyrill als Erfinder der „Glagoliza“ bezeichnet.

D. A.

B. Angelov, *Някои проблеми на Кирилометодиевото дело*. (Probleme über Kyrill und Methodios) IPr, XIX, 1963, № 4, стр. 32—51.

D. A.

B. Angelov, *Три исторически разказа* (Drei geschichtliche Erzählungen), Izv. Inst. Ist., т. 14—15, 1964, стр. 475—494. Nach einer kurzen Charakteristik der mittelalterlichen bulgarischen Literatur veröffentlicht der Verfasser drei in slawischer Sprache erhaltene Werke: 1) „Legende über die Verwüstung der Athonischen Halbinsel“ von den Lateinern in der zweiten Hälfte des XIII.

Jahrhunderts während der Regierung von Michael VIII. Paleolog (1259—1282), 2) Die Eroberung von Konstantinopel durch die Türken. Eine prophetische Erzählung des Türken, 3) Eine mit Prophezeiungen erfüllte Erzählung über den Untergang des türkischen Staates.

P. T.

D. Angelov, *Кирил и Методий в средновековната българска книжнина* (Kyrill und Methodios in der mittelalterlichen bulgarischen Literatur), *Археология*, 5, 1963, кн. 3, стр. 13—22. Der Verfasser verfolgt, wie das Werk der beiden Brüder und der mittelalterlichen bulgarischen Literatur auf verschiedene Weise und zwar je nach den konkreten sozial-politischen und kulturellen Verhältnissen aufgefaßt wird. In der Literatur vom ersten bulgarischen Reich werden die beiden Brüder als allgemein slawische Missionäre und Lehrer dargestellt. In der Literatur, die in der Periode der byzantinischen Zeit entstanden ist, werden Kyrill und Methodios als bulgarische Patrioten geschildert, was mit dem Kampf der Bulgaren gegen die byzantinische Regierung und Kirche zu erklären ist. So werden die beiden Brüder auch in der „Славянобългарска история“ von Paissij Hilendarski dargestellt.

D. A.

M. Andreev, *Къде е бил създаден „Законъ соудный людѣмъ“* (Wo wurde das Gesetzbuch „Закон соудный людѣмъ“ geschaffen), *Славянска филология*, 5, 1963, стр. 113—137. Von dem Inhalt von З. С. Л. ausgehend und auf Grund eines Vergleichs dieses Gesetzes mit der byzantinischen Ekloga und der bekannten Responsa Papae Nicolai primi ad consulta Bulgarorum bestreitet der Verfasser die These über den morawischen Ursprung von З. С. Л. und bestätigt die weitbekannte und m. E. überzeugende Ansicht, daß dieses Gesetz in Bulgarien kurz nach der Bekehrung der Bulgaren zum Christentum entstanden ist.

D. A.

Подбрани извори за историята на Византия (Ausgewählte Quellen zur Byzantinischen Geschichte), Г. Батаклиев, д-р Ст. Маслев и П. Тивчев. Zusammengestellt und redigiert von D. Angelov, Sofia, 1963, S. 1—279. Zweite Auflage der in 1956 erschienenen Chrestomathie. Die byzantinischen Texte sind in bulgarischer Übersetzung veröffentlicht und mit einleitenden Bemerkungen versehen. Zum Schluß ist ein erläuternder und kurzer Kommentar über die wichtigsten Realien gegeben.

D. A.

Атлас по българска история Atlas für die bulgarische Geschichte (Sofia, 1963). Die Karten für die mittelalterliche bulgarische Geschichte sind von D. Angelov, I. Dujčev und P. Koledarov verfaßt.

D. A.

V. Beševliev, *За името Дичина или Вичина на р. Тича* (Au sujet du nom Dičina ou Vičina du fleuve Tiča), *ИБЕ*, VIII, 1962, p. 175—179. D'après l'auteur le fleuve Tiča avait au Moyen Age les noms Tiča, Tičina, Dičina

et n'a jamais été nommé Vičina. Il existait une confusion entre le nom de la ville Vičina, à l'embouchure de Danube, et le nom du fleuve.

G. P.

V. Beševliev, *Die volkssprachlichen Elemente in den Redepartien bei Theophanes und in den Aklamationen bei Konstantin Porphyrogennetos* (Byzantinische Beiträge, herausgegeben von J. Irmscher, Berlin, Akad. Verl. 1964, 141—151). Einzelne morphologische und syntaktische Erscheinungen in den obenerwähnten Quellen, lassen Wiedergabe gesprochener Volkssprache des 9—10 Jahrh. vermuten.

D. A.

V. Beševliev, *Die Anfänge der Bulgarischen Literatur*, International Journal of Slavic Linguistics and Poetics, IV, 1961, p. 116—145.

V. V.

V. Beševliev, *Le nom antique de Sveti Vrač* (Bulgarie), siège épiscopal du VI^e siècle, Byzantinoslavica, XXIII/1, 1962, p. 1—5. D'après l'auteur il s'agit de Zapara.

D. A.

V. Beševliev, *Griechische Theophore Personennamen und lateinische Spitznamen der Thraker*, Linguistique balkanique, VI, 1963, p. 61—70.

G. P.

V. Beševliev, *Zur Geographie Nordost-Bulgariens in der Spätantike und im Mittelalter*, Linguistique balkanique, IV, 1962, p. 57—80.

G. P.

R. Browning, *Unpublished correspondence between Michael Italicus Archbishop of Philippopolis and Theodore Prodromos* (Byzantinobulgarica, I, Sofia, 1962, p. 279—298). Zwei bisher unveröffentlichte Briefe zwischen dem Metropoliten von Philippopol Italicus (Mitte des 12. Jh.) und dem bekannten byzantinischen Schriftsteller Theodore Prodromos. Man findet einige interessante Angaben über das Leben in Philippopol und über die dort wohnenden Häretiker (d. h. Bogomilen und Paulikianer).

D. A.

P. Chantraine, *Le déchiffrement des tablettes mycéniennes et l'étymologie grecque*, Linguistique balkanique, VI, 1963, p. 7—17. L'étude met en lumière les conflits entre l'unité des systèmes linguistiques au cours de l'histoire et les renouvellements incessants de la pensée ou des techniques.

G. P.

Хрестоматия по история на България (Chrestomathie zur Geschichte Bulgariens), I, София, 1964, стр. 432. Zusammengesetzt von A. Burmov und P. Petrov. — Ausgewählte Sammlung von in bulgarische Sprache übersetzten lateinischen, griechischen, albulgarischen, türkischen und anderen Quellen,

die sich auf die Geschichte der bulgarischen Länder und des bulgarischen Staates beziehen. 1. Quellen für die Periode der Sklawenhaltergesellschaft, in den bulgarischen Ländern (bis zum Ende des VI. Jahrh.) und 2. Quellen für die Epoche des bulgarischen und des türkischen Feudalismus (vom VII. bis zur Mitte des XVIII. Jahrhunderts).

P. T.

P. Dinekov, *Делото на Кирил и Методий и развитието на старата българска литература* (Das Werk von Kyrill und Methodios und die Entwicklung der altbulgarischen Literatur). Хиляда и сто години славянска писменост (863—1963 г.) Сборник в чест на Кирил и Методий, София, 1963, стр. 5—20. Zusammenfassende Betrachtung verschiedener Probleme über den Ursprung, das Wesen und die historische Bedeutung des Werkes von Kyrill und Methodios. Der Verfasser betont besonders die bedeutende literarische Rolle der beiden Brüder, die von ihren Zeitgenossen gewürdigt worden ist.

D. A.

P. Dinekov, *Особености на старобългарската публицистика през IX—XII в.* (Charakteristische Züge der altbulgarischen Publizistik im 9—12. Jh.), *Славянска филология*, V, София, 1963, стр. 289—302. Betrachtungen über das publizistische Wesen und Tendenzen der Schrift von Černorizez Chrabăr „О письменехъ“ der sogenannten „Legende von Thessalonike“, der sogenannten „Apokryphen Chronik“ und der „Rede von Presbyter Cosma gegen die Bogomilen“.

D. A.

Iv. Duǵev, *Към тълкуването на пространните жития на Кирила и Методия* (Zur Deutung der „Umfangreichen Heiligenleben“ von Kyrill und Methodios) Хиляда и сто години славянска писменост (863—1963 г.) Сборник в чест на Кирил и Методий, София, 1963, стр. 93—117. Der Verfasser bringt einige neue Argumente, welche den alten Ursprung beider „Vita“ beweisen. Das Vita Cyrillis ist, wie er meint, vor 882 entstanden, und das „Vita Methodii“ wohl gegen Ende des 9. Jh. Der Verfasser bezweifelt die Vermutung, daß Methodios Autor von Vita Cyrillis ist, und ist geneigt anzunehmen, daß sowohl „Vita Methodii“ als auch „Vita Cyrillis“ von Klement von Achrida verfaßt worden sind.

D. A.

Iv. Duǵev, *Славянски местни и лични имена във византийските описни книги* (Des noms des lieux et des noms propres d'origine slave dans les practica byzantins), *ИБЕ*, VIII, 1962, p. 193—220. L'étude esquisse le degré de la pénétration de l'élément slave en Byzance et son importance pour l'étude de l'histoire économique.

G. P.

Iv. Duǵev, *Constantino Filosofo, nella storia della letteratura bizantina*. Studi in onore di Ettore Lo Gatto e Giovanni Maver, Firenze, 1962, p. 205—222. Konstantin wird als Vertreter der byzantinischen Kultur dargestellt und

zugleich wird auch die positive Einwirkung der byzantinischen Kultur auf die Kultur der Slawen im Mittelalter hingewiesen.

D. A.

Iv. Dujčev, *L'epistola sui Bogomili del patriarca Constantinopolitano Tesfilatto* (Mélanges Eugène Tisserant II, Città del Vaticano 1964, s. 63—90). Neue kritische Ausgabe.

D. A.

Iv. Dujčev, *Le testimonianze bizantine sui SS Cyrillo e Metodio* (Miscellanea Francescana, LXIII, 1963, p. 3—14).

D. A.

I. Dujčev, *The Slavic response to Byzantine poetry*. Korreferat zum Rapport von R. Jakobson, in französischer Sprache, in Actes du XII^e Congrès international d'études byzantines, Ochrède 10—16 septembre 1961, t. I, Beograd, 1963, p. 411—429.

D. A.

I. Dujčev, *Un frammento del liber Pontificalis tradotto in greco* (Bullet. Ist. Ster. ital. per il Med. ero, Archivio Muratoriano 74, 1962, p. 1—16). Neue Ausgabe des sog. Chronicon Paparum.

D. A.

Iv. Duridanov, *Byzantinoslavica* (En suivant les traces d'un terme administratif du Moyen Age), IIBE, VIII, 1962, p. 181—196. L'influence de certaines institutions byzantines sur la Bulgarie médiévale se laisse observer dans l'emprunte des termes correspondants. Le mot bulgare АЛАГАТОРЪ provient de la forme byzantine.

G. P.

E. Follieri — I. Dujčev, *Il calendario di sticheri di Cristoforo di Mitilene* (Byzantinoslavica, XXV, 1, 1964, p. 2—36). Nebst dem griechischen Text des berühmten byzantinischen Dichters vom XI. Jahrhundert ist eine slawische Übersetzung veröffentlicht, die in einem Kodex in der rumänischen Akademie der Wissenschaften zu finden ist.

D. A.

E. Follieri — I. Dujčev, *Un acolutia inedita per i martiri di Bulgaria dell'ano 813*. (Byzantion, XXII, 1963, fasc. 2, p. 71—106).

D. A.

Iv. Gălăbov, *Езикови особености в Боянските надписи от XIII век*. (Certaines particularités dans la langue des inscriptions de Bojana du XIII^e s.), IIBE, VIII, 1962, p. 27—36. L'étude des traits caractéristiques des textes épigraphiques de l'église de Bojana démontre l'influence de la langue vivante, parlée au cours de XIII^e s. sur l'auteur des inscriptions.

G. P.

- Iv. Gălăbov, *Надписите към Боянските стенописи* (Die Inschriften an den Wandmalereien der Kirche in Bojana). Sofia, 1963, Verlag der Akademie der Wissenschaften, pp. 110—121.

V. V.

- Iv. Gălăbov, *Die Thrakischen Enos — Bildungen*, Linguistique balkanique, VI, 1973, p. 75—79.

G. P.

- Iv. Gălăbov, *Les données de l'onomastique byzantine et grecque touchant la prononciation du „t“ vieux bulgare*. — B/Bulgarica, I, 1962, p. 313—320.

V. V.

- E. Georgiev, *Кирил и Методий и развитието на българската култура* (Kyrill und Methodios und die Entwicklung der bulgarischen Kultur), Хиляда и сто години славянска писменост (863—1963) Сборник в чест на Кирил и Методий, София, 1963, стр. 21—49. Eine zusammenfassende Darstellung über das Werk von Kyrill und Methodios und ihre bedeutende historische Rolle für das bulgarische Volk zugleich für alle slawischen Völker. Der Verfasser betont dabei seine weitbekannte Hypothese, daß das slawische Schrifttum und zwar, daß die „Kyrilliza“ noch vor den beiden Brüdern entstanden ist und daß Kyrill das glagolitische Alphabet geschaffen hat.

D. A.

- E. Georgiev, *Прокълнатиият старобългарски писател Йеремия* (Der verdammte altbulgarische Schriftsteller, der Pope Jeremija), Сп. Език и Литература, г. XIX, 1964, кн. 1, стр. 11—30. Literarisch-soziologische Analyse der erhaltenen Werke des Priesters Jeremija, die ihn als einen beträchtlichen Schriftsteller der mittelalterlichen Epoche darstellen.

D. A.

- E. Georgiev, *Първият славянски поет и неговите стихотворения* (Der erste bulgarische Dichter und dessen Gedichte), Сп. Език и литература, г. XVIII, 1963, кн. 1, стр. 7—22. Nochmals zur Frage über den Verfasser der sog. „Азбучна молитва“, der nach der Ansicht von E. G. nicht Konstantin Preslavski, sondern der Slawenaufklärer Konstantin (Kirill) gewesen ist.

D. A.

- V. Georgiev, *Thrace et Illyrien*, Linguistique balkanique, VI, 1963, p. 71—79. L'étude de la toponymie, de l'hydronymie, de la formation des noms de personnes démontre que le thrace et l'illyrien ne sont pas étroitement apparentés. La divergence entre ces deux langues est à peu près la même qu'entre l'iranien et le latin.

G. P.

История на българската литература (Geschichte der bulgarischen Literatur), т. I, София, 1962, стр. 454. Der Band umfaßt chronologisch die Periode vom IX, bis zum Ende des XVIII. Jahrhunderts, d. h. die Epoche des bulgarischen und des osmanischen Feudalismus.

D. A.

Гръцки извори за българската история V, Sofia, 1964 (Griechische Quellen zur bulgarischen Geschichte), unter der Redaktion von G. Cankova-Petkova, Iv. Dujčev, L. Jontschev, V. Tăpkova-Zaïmova, P. Tivčev. In diesem neuen Band von der bekannten Reihe „Quellen für die bulgarische Geschichte“, welche die Bulgarische Akademie der Wissenschaften herausgibt, sind verschiedenartige byzantinische Quellen (Auszüge aus Geschichtschreibern und Chronisten, heiligen vitae, juristische Denkmäler, Gedichte u. a.) herangezogen, die sich auf die IX—X. Jahrh. beziehen. Jeder Text ist mit einer Übersetzung in bulgarischer Sprache sowie mit einem wissenschaftlichen Kommentar versehen.

P. T.

Kyryll und Methodij. *Библиография на българската литература*. Университетска библиотека, София, 1963, 46 стр. Verzeichnis aller Werke bulgarischer Gelehrten über die Tätigkeit der beiden Brüder sowie Werke ausländischer Forscher, die in Bulgarien bis zu 1963 erschienen sind.

D. A.

V. Kiselkov, *Кирилометодиевският култ в България* (Der Kult von Kyrill und Methodios in Bulgarien) Хиляда и сто години славянска писменост (863—1963 г.) София, 1963, стр. 339—358. Die Verehrung der beiden Brüder hat wie der Verfasser hervorhebt, gegen Ende des 10. Jh. angefangen. Stärker wird der Kultus von K. und M. in dem zweiten bulgarischen Staat. Während der türkischen Herrschaft geriet das Werk der ersten slawischen Lehrer und Erfinder des Alphabets in Vergessenheit und erst in der Mitte des 18. Jh. kommt die Erinnerung an ihre großen Verdienste wieder ins Leben. Besonders in der Periode der bulgarischen Renaissance, als das Datum 11. Mai als Festtag für sie festgesetzt wird.

D. A.

M. Kovačev, *По-важни трудове и статии на академик Иван Снегаров* (Die wichtigsten Abhandlungen und Aufsätze von Akad. Ivan Snegarov) Izv. Inst. Ist., 13—15, 1964, стр. 27—35. Das Verzeichnis der angeführten Werke ist nach chronologischer Ordnung gemacht.

P. T.

K. Kuev, *Два нови преписа на Храбровото съчинение* (Zwei neue Abschriften des Werkes von Černorizec Chrabăr), Izv. Inst. Ist., 10, 1962, стр. 225—242. In 1961 hat der Verfasser im Staatlichen Museum für Geschichte in Moskau bisher unbekannte Abschrift des Werkes von Chrabăr gefunden, die erste aus der Sammlung von E. B. Barsov (russische Fassung aus dem 16.—17. Jh.), die zweite aus der Sammlung des einstigen Cudur-Klosters (in russischer Fassung aus dem 15. Jh.).

D. A.

Chr. Kodov, *Един стар славянски превод на разказа за „чудото“ на Свети Георги с византийския войн Георги, пленник у българите* (Eine altslawische Übersetzung der Erzählung über „Das Wunder“ des heiligen Georg mit dem byzantinischen Soldaten Georg, von den Bulgaren gefangen-genommen), IIBL VIII, 1962, стр. 143—155. Die slawische Übersetzung findet man in einem Kodeks aus dem XVII Jhdt.; der griechische Originaltext ist herausgegeben von I. B. Aufhauser *Miracula Sancta Georgii*, Leipzig 1913, S. 18.

D. A.

К. М. Кув, *К истории издания П. Й. Шафариком сказания Черно-ри-зеца Храбра „О письменах“* (Труды отд. древнорус. литер. XIX, 1963, стр. 448—451).

D. A.

К. Кув, *Към въпроса за Кириловото пространно житие като исто-рически паметник* (Das „umfangreiche „Vita“ Kyrillis als historische Quelle“) Хиляда и сто години славянска писменост (863—1963 г.), Сборник в чест на Кирил и Методий, София, 1963, стр. 119—126. Auf Grund des Vergleiches eines Textes in Vita Kyrilli (über die Vertreibung des konstan-tinopolitanischen Patriarchen Johannes VII. Gramatikos. Mit der entsprechen-den Erzählung der byzantinischen Historiker und Chronisten bestätigt der Verfasser die These für den großen historischen Wert dieses Denkmals.

D. A.

К. М. Кув, *Към въпроса за титлата „екзарх“ в старобългарската литература* (Über den Titel „Eksarch“ in der altbulgarischen Literatur), Izv. Inst. Ist., 14—15, 1964, S. 325—345). Der Verfasser untersucht anhand zahlreicher Quellen die Geschichte des Titels „Exarch“, in der sich drei Hauptperioden abzeichnen. Auf Grund der angeführten Periodisierung gelangt er zum Schlusse, daß die Bedeutung dieses Titels bei dem berühmten „Joan Exarch“ nur im Sinne der zweiten Periode auszulegen ist. In dieser Periode (zwi-schen dem V. und dem XIV. Jahrhundert) bezeichnet man mit dem Titel „Exarch“ einen Bevollmächtigten der oberen kirchlichen Gewalt, welcher in einem bestimmten Revier tätig war, um das religiöse und sittliche Leben zu beobachten, für die vorschrittmäßige Erfüllung der Kanons zu sorgen u. s. w.

P. T.

К. Меџев, *Из художествения свят на три старобългарски разказа* (Sur les conceptions de l'auteur de trois récits vieux bulgares, IIBL, XIV—XV, 1963, стр. 211—224. Les annales apocryphes bulgares de XI^e s. La vie de Saint Jean de Rila et le miracle de Saint George et le Bulgare sont étudiés et analysés du point de vue littéraire et historique.

G. P.

Р. Мижатев, *Из архива на Константин Иречек. Преписки с чужденци* (Aus dem Archiv von Konstantin Iřeček, Korrespondenz mit Ausländern),

Unter anderem hat K. I. einen Briefwechsel mit bekannten Byzantinisten wie A. Heisenberg, N. A. Bees u. a. gehabt.

D. A.

D. Petkanova-Toteva, *Литературни особености на пространното житие на Константин—Кирил* (Charakteristische literarische Züge der sogenannten „umfangreichen Vita Kyrilli“), Хиляда и сто години славянска писменост (863—1963). Der Verfasser stellt fest, daß die umfangreiche „Vita Kyrilli“ im ganzen genommen den byzantinischen Vita vom 9.—10. Jh. als literarisches Werk nahe steht, obwohl auch spezifische Eigentümlichkeiten besitzt. Das hagiographische Element ist verhältnismäßig wenig vertreten und die Darstellung der Ereignisse ist ziemlich realistisch und glaubwürdig. In der Charakteristik der Hauptfigur, Kyrillos, spürt man die für die hagiographische Literatur spezifische Idealisierung.

D. A.

A. t. Milčev, *Кирил и Методий в древноруската книжнина и изкуство* (Cyrille et Méthode dans la littérature et les arts antiques russes), Археология, V, 1963, кн. 2, стр. 16—19.

V. V.

B. Simeonov, *Noms des lieux thraces récemment découverts*, Linguistique balkanique, VI, 1963, p. 87—92. Certains noms de lieux ou de fleuves d'origine thrace ont subi d'après l'opinion de l'auteur l'influence de l'étymologie populaire ou de la langue latine.

G. P.

Iv. Snegarov, *Черноризец Храбър*. (Černorisec Chrabăr), Хиляда и сто години славянска писменост (863—1963 г.), стр. 304—319. Neue Untersuchung der Bedeutung des Namens „Chrabar“ sowie des Datums der Entstehung seines Werkes. Als terminus post quem nimmt der Verfasser das Jahr 907 an.

D. A.

St. Stančev, *България и славянската писменост в IX век* (La Bulgarie et les lettres slaves au IX siècle), Археология, V, 1963, кн. 2, стр. 3—6.

V. V.

R. Stojkov, *Сигрица и Елемас са прабългарски имена* (Sigriza und Elemag sind protobulgarische Personennamen), (IPr, XX, 1964, кн. 6, стр. 63—67). Es handelt sich um die Namen eines Feldherrn zur Zeit Simeon (Sigriza) und eines Bojaren in den letzten Tagen des Kampfes des bulgarischen Volkes gegen Byzanz (Elemag), ↑

D. A.

T. Todorov, *Презвитер Козма като писател-проповедник* (Presbyter Kosma als Schriftsteller-Prediger), GDA, XII (XXXVIII), 4, 1962—1963, стр. 57—92; XIII (XXXIX), 1963—1964, стр. 149—176. Die Studie betrach-

tet Kosmas Werk als Quelle für die Bulgarische Kirchengeschichte und speziell für die Geschichte der Schriftpredigt in Bulgarien.

G. P.

J. Zaïmov, *Старобългарски лични имена: Безмер, Гостун и Маломир* (Des noms propres vieux-bulgares: Bezmer, Gostoun et Malomir), IBL, IX, 1964, стр. 449—453). L'auteur soutient la thèse de Jreček, Ivanov, Hilferding sur l'origine slave des noms des chans bulgares Bezmer, Gostoun et du prince Malomir.

G. P.

J. Zaïmov, *Quelques particularités des noms thraces en Bulgarie*, Linguistique balkanique, VI, 1963, p. 81—86. L'auteur partage l'opinion que dans les dialectes bulgares de l'Est la métathèse liquide a eu lieu à une époque beaucoup plus récente que dans les dialectes de l'Ouest.

G. P.

III. Archéologie et histoire de l'art

Iv. Akrabova-Žandova, *Преславската рисувана керамика* (La céramique peinte de Preslav), Изкуство, XII, 1962, 4—5, стр. 25—30 = La culture médiévale bulgare, Sofia, 1964, p. 45—52; aussi en anglais et en russe.

V. V.

N. Angelov, *Средновековен некропол в Търново* (Eine mittelalterliche Nekropole in Tŕnovo), Известия на музея в Търново, I, 1962, стр. 23—34. — Aus dem XII.—XIV. Jh.

V. V.

N. Angelov, *Към историята на скалния манастир при с. Иваново* (Sur l'histoire du monastère rupestre du village Ivanovo), Археология, IV, 1962, 3, стр. 16—20. Sind benützt die in der letzten Jahren veröffentlichten Angaben im „Leben des Patriarchen Joachim“, aus dem XII. Jh.

V. V.

N. Angelov, *Спасителни разкопки на Царевец през 1961 г.* (Rettungsausgrabungen in Carevec-Tŕnovo im Jahre 1961), Археология, IV, 1962, 4, стр. 20—29. — Der Verf. publiziert die Grundlagen von zwei Kirchen aus dem XIII.—XIV. Jh.

V. V.

N. Angelov, *Средновековният град Търново според изворите от XII—XIV в. и досегашните археологически разкопки* (Die mittelalterliche Stadt Tŕnovo nach Quellen aus dem XII.—XIV. Jh. und nach den bisherigen archäologischen Ausgrabungen), Известия на музея в Търново, II, 1964, стр. 1—18. — Zusammenfassung der Quellen und der Ergebnisse der Ausgrabungen in den letzten Jahren.

V. V.

N. Angelov — J. Nikolova, *Крепостни стени и крепостни съоръжения на средновековната българска столица Търново*. (Festungsmauer und -anlagen in der mittelalterlichen bulgarischen Hauptstadt Tarnovo), Известия на музея в Търново, I, 1962, стр. 57—72.

V. V.

V. Antonova, *Аулът на Омуртаг при с. Цар Крум* (L' „Aul“ d'Omurtag près du village tzar Krum), Археология, V, 1963, 2, стр. 49—56. — Publication des fouilles effectués au cours des années 1960—1961.

V. V.

V. Antonova, *Средновековни накити в Окръжния народен музей в Коларовград* (Parures médiévales du Musée régional de Kolarovgrad), Археология, VI, 1964, 2, стр. 45—52. — Publications des bracelets du X—XIII s.

V. V.

El. Vasova, *Нови археологически материали от Сливен* (Nouvelles trouvailles archéologiques de Sliven), Археология, VI, 1964, 2, стр. 52—58. — Une basilique du V^e—VI^e s.

V. V.

V. Beševliev, *Из късноантичната и средновековната география на североизточна България* (Aus der spätantiken und mittelalterlichen Geographie Nordostbulgarien), IAI, XXV, 1962, стр. 1—18 (= Linguistique balkanique, IV, 1962, p. 57—80). Compte-rendu: St. Mihailov, Археология, VI, 1964, 1, стр. 60—63. — An der Stelle der mittelalterlichen Pliska existierte in der römischen Zeit weder eine Stadt noch ein Kastell. Der Verf. hatte das ganze historische und epigraphische Material ausführlich zusammengestellt.

V. V.

M. Bičev, *Българската архитектура през 13—14 век* (L'architecture bulgare au XIII^e—XIV^e siècle), Изкуство, XII, 1962, 4—5, стр. 48—63 = La culture médiévale bulgare, Sofia, 1964, p. 77—89; le même en anglais et en russe.

V. V.

M. Bičev, *Стенописите в „църквата“ край село Иваново* (Les fresques à l'église près du village Ivanovo), Изкуство, XIV, 1964, 6, стр. 23—34. — Aus dem XIV. Jh.

V. V.

St. Bojadžiev, *L'Ancienne Eglise métropole de Neşebâr*. Byzantinobulgaria, I, 1962, p. 321—348. — Untersuchung über die verschiedenen Bauperioden.

V. V.

A. t. Božkov, *Стенописите в Беренде — бележит паметник на българската средновековна живопис* (Les peintures de Bérendé — monument remarquable de la peinture médiévale bulgare), Изкуство, XII, 1962, 4—5, стр. 69—76. La culture médiévale bulgare, Sofia, 1964, p. 96—104; le même en anglais et en russe.

V. V.

Dj. Bošković, *L'architecture de la Basse antiquité et du Moyen Age dans les régions centrales des Balkans*. XII^e Congrès intern. des études byzantines, Ohrid, 1961, Rapports, VII, Belgrad/Ohrid, 1961, p. 155—163 (3—11). — Kritisch besprochen von V. Beševliev, IAI, XXV, 1962, стр. 239—242.

V. V.

J. Čangova, *Към проучването на сграфито керамиката в България през 12—14 век*. (Sur la céramique à „sgraffito“ de Bulgarie du XII^e—XIV^e s.), Археология, IV, 1962, стр. 25—33. — Untersuchung über die Verzierung und die Motive.

V. V.

J. Čangova, *Средновековни оръдия на труда* (Outils du Moyen Age en Bulgarie), IAI, XXV, 1962, стр. 19—55. — Description des outils en fer, conservés au Musée archéologique de Sofia et au Musée de Preslav. L'auteur examine aussi leurs formes, leur nature fonctionnelle, leur destination et leur importance dans le développement des artisanats bulgares du Moyen Age.

V. V.

J. Čangova, *Проучвания в крепостта Перник* (Recherches archéologiques sur la forteresse Pernik), Археология, V, 1963, 3, стр. 65—73.

V. V.

D. Cončev, *Родопските средновековни крепости КОΣΝΙΚΟΣ и ΜΠΕ-ΑΛΝΟΣ* (Les forteresses médiévales des Rhodopes ΚΟΣΝΙΚΟΣ et ΜΠΕ-ΑΛΝΟΣ), IAI, XXVI, 1963, стр. 87—93. — Identification de ces forteresses (Kant. Hist. III, 66, éd. Bonnae II, p. 406, 21 avec Kečikaia, arr. de Rudozem (la première) et la forteresse au nord du village Beden, arr. de Smoljan, connue sous le nom de Gradište.

V. V.

D. Cončev, *Археологически паметници по южните склонове на Панагюрска Средна гора* (Archäologische Denkmäler an den südlichen Abhängen des Sredna-Gora-Gebirgstells von Panagjuriste, Sofia, 1963, 110 p. mit 1 Karte und 81 Abb. (= Material für die archäologische Landkarte Bulgariens, Bd. IX). — Aus dem Mittelalter stammen 27 Festungen und Feudalpaläste, slavische Keramik und bulgarische Silbermünzen.

V. V.

D. Čončev, *Le château médiéval Оџотра dans les Rhodopes*, Byzantinoslavica, XXV/2, 1964, p. 254—260. — Zusammenfassung der schriftlichen Quellen und Publikation der am Orte durchgeführten Ausgrabungen.

V. V.

M. Cončeva, *За традициите на старобългарското изкуство* (Les traditions de l'art ancien bulgare), Изкуство, XII, 1962, 4—5, стр. 91—104 = La culture médiévale bulgare, Sofia, 1964, p. 122—141. — Es handelt sich um antike Traditionen.

V. V.

D. Il. Dimitrov, *Ранновизантийско златно съкровище от Варна* (Trésor en or de Varna des débuts de l'époque byzantine), Археология, V, 1963, 2, стр. 35—40. — De la première moitié du VI^e s.

V. V.

D. Il. Dimitrov, *Ранновизантийско златно съкровище от Варна* (Trésor en or de Varna des débuts de l'époque byzantine), IVAD, XIV, 1963, стр. 65—79.

V. V.

D. P. Dimitrov, *Българската археология през периода 1944—1964 г.* (L'archéologie bulgare au cours des années 1944—1964), Археология, VI, 1964, 3, стр. 1—6. — Behandelt auch die Ergebnisse der Archäologen in der Forschung der Zentren der mittelalterlichen Bulgarien.

V. V.

Iv. Dujčev, *Миниатюрите на Манасиевата летопис*, Sofia, 1962, 138 стр. + 69 Abb. — Compte-rendu: C. Krăstev, Изкуство, XIII, 1963, стр. 39—40.

V. V.

Iv. Dujčev, *Летописта на Константин Манаси, фототипно издание на Ватиканския препис на среднобългарския превод* (Die Chronik von Konstantin Manasses, fototypische Ausgabe nach der vatikanischen Abschrift der mittelalterlichen bulgarischen Übersetzung, Einleitung und Anmerkungen von —), Sofia, 1963, 416 S.

V. V.

Iv. Dujčev, *Средновековните български миниатюри* (Les miniatures bulgares), Изкуство, XII, 1962, 4—5, стр. 64—68 = La culture médiévale bulgare, Sofia, 1964, p. 90—95; le même en anglais et en russe.

V. V.

Iv. Dujčev, *Le problème des tumuli et des sanctuaires slaves en Bulgarie*. Slavia antiqua, IX, 1962, p. 61—71. — L'auteur s'occupe avec le problème si certaines sanctuaires chrétiennes, ne sont pas des sanctuaires païens d'origine slave.

V. V.

Iv. Dujčev, *Боянската църква в научната литература* (L'Eglise de Bojana dans la littérature), III, VI, 1963, стр. 23—46. — Aperçu critique de la littérature scientifique et de popularisation scientifique sur l'Eglise de Bojana.

V. V.

Chr. Džambov, *Хисарската гробница* (Le tombeau de Hisar), Годишник на музея Пловдив, V, 1963, стр. 117—142. — Le tombeau (avec mosaïques et peintures murales) date de la deuxième moitié du IV^e s.

V. V.

G. Džingov, *Към проучването на укрепителната система около средновековен Преслав* (Contribution à l'étude du système de défense autour de la cité médiévale de Preslav), Археология, IV, 1962, 4, стр. 16—20.

V. V.

G. Džingov, *Средновековна стъкларска работилница в Патлейна* (Atelier médiéval de verrerie de Patlejna), IAI, XXVI, 1963, стр. 47—69. — Contribution à l'étude de la fabrication de verre en Bulgarie au Moyen Age dans la fin du IX^e et au début du X^e s.

V. V.

G. Džingov, *Църква в с. Хърцовец край Велики Преслав* (L'Eglise de „Hărcovec“ près de Veliki Preslav), Археология, V, 1963, 3, стр. 73—75. — Elle date du X^e s.

V. V.

G. Džingov, *Крепостта Бялград при Преслав* (La forteresse Belgrad près de Preslav), IAI, XXVII, 1964, стр. 17—42. — Zusammenstellung der schriftlichen Angaben und der archäologischen Funde.

V. V.

Iv. Gălăbov, *Кирило-методиевски проблеми и българската археология и епиграфика* (L'œuvre de Cyrille et Méthode et l'archéologie bulgare), Археология, V, 1963, 2, стр. 6—10.

V. V.

S. Georgieva, *По въпроса за характера на ранносредновековната българска култура* (Sur le caractère de la culture ancienne bulgare), Археология, IV, 1962, 3, стр. 1—5, — Nach historisch-archäologischen Betrachtungen wird der folgende Schluß gezogen: man kann annehmen, daß die frühmittelalterliche bulgarische Kultur sich als eine slawische Kultur herausgebildet und dabei einen starken Einfluss seitens der byzantinischen Kultur und der einheimischen Kultur auf der Balkan erfahren hat.

D. A.

S. Georgieva, *К вопросу о т. н. „праболгарской художественной промышленности*, Slavia antiqua, X, 1963, стр. 331—366. — Болгарское

средновековное искусство оформляется при решительном этническом превосходстве славян на прочной античной и византийской основе.

V. V.

S. Georgieva, *Църква в родопската крепост Цепина* (L'Eglise de la forteresse Cepina dans les Rhodopes), Археология, V, 1963, 3, стр. 47—54. — L'Eglise date du XIII^e—XIV^e s.

V. V.

S. Georgieva, *Коланни украси от двореца на Царевец в Търново* (Parures de ceintures du palais de Carevec à Târnovo), Археология, VI, 1964, 2, стр. 38—41.

V. V.

S. Georgieva — V. Dimova, *Църква № 2 в средновековния град Червен* (Kirche n. 2 in der mittelalterlichen Stadt Červen), IAI, XXVI, 1963, c. 71—85. — Die Kirche gehört dem XIII.—XIV. Jh. Nach ihren Typ zeigt die Kirche grosse Ähnlichkeit mit den bekannten Kirchen in Messembria besonders mit der Kirche der H. H. „Erzengel Michael und Gabriel“.

V. V.

T. Gerassimov, *Един български паметник от XVI век* (Un monument bulgare de XVI^e s.) — Une croix votive de 1582, trouvée au village bulgare Vălčedram porte les traits du syncrétisme religieux, IIBE, VIII, 1962, стр. 55—63.

G. P.

A. Grabar, *Старата българска живопис* (La peinture ancienne bulgare), Изкуство, XII, 1962, 4—5, стр. 5—6 = La culture médiévale bulgare, Sofia, 1964, p. 23—25; le même en anglais et en russe, — Traduction de la conclusion de l'auteur dans son œuvre „La peinture religieuse en Bulgarie, Paris, 1928.

V. V.

B. Ignatov, *Към въпроса за българска архитектурна школа във византийски стил* (L'école d'architecture bulgare dans le style byzantin), Археология, V, 1963, 3, стр. 55—64.

V. V.

T. Ivanov, *Проучвания на града през римската и ранновизантийската епоха* (Recherches sur la cité à l'époque romaine et au début de l'époque byzantine en Bulgarie, 1944—1964). — Археология, VI, 1964, 3, стр. 35—45. Auch für die Städte während des IV.—VI. Jh.

V. V.

T. Ivanov — S. Bobčev, *Разкопки върху площа на хотел „Балкан“ в центъра на София през 1952—1953 г.* (Ausgrabungen auf der

Baufläche des Hotels „Balkan“ im Zentrum von Sofia, während der Jahre 1952—1953), Сб. Сердика, I, 1964, стр. 9—76. — Sind publiziert u. a. auch die Reste aus der Spätantike und dem frühen Mittelalter.

V. V.

V. Ivanova-Mavrodinova, *Старата столица Преслав* (Preslav, ancienne capitale de la Bulgarie), Изкуство, XII, 1962, 4—5, стр. 18—24. — La culture médiévale bulgare, Sofia, 1964, p. 36—44; le même en anglais et en russe.

V. V.

V. Ivanova-Mavrodinova, *Преслав. Водач за старините и музея*, София, 1963, 112 стр. и 49 обр. — Ein Führer durch die Altertümer der mittelalterlichen bulgarischen Hauptstadt Preslav, mit Bibliographie.

V. V.

V. Ivanova-Mavrodinova, *La civilisation de Preslav*. Actes du XII Congrès des études byz. XII, 1964, p. 141—149 et 15 fig.

V. V.

L. Karaman, *O krugloj crkvi u Preslavi*, Bull. zavoda za likovne umjetnosti Jugosl. akad. znan. i umjetnosti, X, 1962, 1—2, p. 1—21. — Compte rendu: Kr. Mijatev, IAI, XXVI, 1963, стр. 281—282.

V. V.

G. Kožucharov, *Бележки към строителната история на Боянската църква* (Notes sur l'histoire de la construction de l'Eglise de Bojana), Археология, V, 1963, 2, стр. 28—34.

V. V.

D. Krandžalov, *Sur la théorie erronée de l'origine protobulgare de la cité près d'Aboba* (Pliska). Actes du XII Congrès des études byz. III, 1964, p. 193—204.

V. V.

C. Krăstev, *Българският принос в боянските стенописи* (La contribution bulgare dans les peintures murales de Bojana), Изкуство, XII, 1962, 4—5, стр. 39—47 = La culture médiévale bulgare, Sofia, 1964, p. 57—69; le même en anglais et en russe.

V. V.

C. Krăstev, *Sur la renaissance balkanique aux XIII^e et XIV^e siècles*. Actes du XII Congrès des études byz. XII, 1964, p. 205—211.

V. V.

C. Krăstev, *Стенописите в Софийската църква „Св. Георги“* (Les fresques à l'église St Georges de Sofia), Изкуство, XIV, 1964, 7, стр. 26—33

V. V.

Al. Kuzev, *Средновековната крепост на град Варна* (La forteresse médiévale de la ville de Varna), IVAD, 1962, стр. 111—126. — Etude sur le système des fortifications médiévales de Varna.

V. V.

A. Kuzev, *Мадарската крепост през XV век* (La forteresse de Madara au XV^e siècle), Археология, VI, 1964, 1, стр. 19—20. — Zusammenstellung der zeitgenössischen schriftlichen Angaben.

V. V.

V. N. Lazarev, *Живопись XI—XII веков в Македонии*. Actes du XII Congrès des études byz. XII, 1963, p. 105—134, 34 fig.

V. V.

E. Manova, *Битът в композицията „Деизис“ от манастирската църква „Св. Димитър“ до с. Бобошево* (Les coutumes dans la composition „Deisis“ de l'église du monastère St Démètre du village Boboševo), Археология, IV, 1962, 1, стр. 6—11.

V. V.

E. Manova, *Върху някои иконографски черти на св. Георги в български стенописи от XV век* (Quelques aspects de l'iconographie de St Georges dans les peintures bulgares du XV^e s.), Археология, IV, 1962, 3, стр. 6—10).

V. V.

E. Manova, *Видове средновековни облекла според стенописите от XIII—XIV век в Югозападна България* (Les costumes dans les peintures murales des XIII^e—XV^e siècles de la Bulgarie du Sud-Ouest), IEI, V, 1962, стр. 5—73.

V. V.

E. Manova, *Разкопки на средновековна църква в Кърджали* (Fouilles de l'église médiévale de Kărdžali), Археология, V, 1963, 3, стр. 75—83. — L'Eglise date du X^e—XIV^e s.

V. V.

E. Manova, *Археологически проучвания в района на Златоград* (Recherches archéologiques dans la région de Zlatograd), Археология, VI, 1964, 4, стр. 20—26. — Publications des fouilles d'une nécropole du Moyen Age.

V. V.

St. Maslev, *По някои въпроси относно Мадарския конник* (Certains problèmes sur le cavalier de Madara), Археология, IV, 1962, 1, стр. 12—16. — D'après l'auteur le relief date de l'époque d'Omurtag.

V. V.

St. Maslev, *Още веднъж за Мадарския конник* (A propos du cavalier de Madara), Археология, V, 1963, 1, стр. 7—12. — D'après l'auteur l'inscription date de l'époque d'Omurtag.

V. V.

St. Maslev, *Неизследвани скални църкви в Коларовградско* (Eglises rupestres non étudiées de la région de Kolarovgrad), IAI, XXVI, 1963, стр. 95—102. — Elles appartiennent au XIII^e—XIV^e siècle.

V. V.

N. Mavrodinov, *За живописта на някои църкви в Македония от 10—12 век* (Sur la peinture de quelques églises en Macédoine du X^e—XII^e siècle), Изкуство, XII, 1962, 4—5, стр. 39—47 = La culture médiévale bulgare, Sofia, 1964, p. 70—76.

V. V.

L. Mavrodinova, *Стилът на Земенските стенописи* (Le style des peintures murales de Zemen), Изкуство, XII, 1963, 6, стр. 27—34.

V. V.

St. Mihailov, *Нови данни за девташларите около Плиска* (Données nouvelles sur les mégalithes (devtašlari) des environs de Pliska), Археология, IV, 1962, 2, стр. 11—16. — Nach Verf's. Meinung handelt es sich um symbolische Grabdenkmäler solcher Krieger, die fern vom Heimat gefallen sind.

V. V.

St. Mihailov, *Разкопки на градището при с. Стърмен* (Fouilles du site près de Stărmen), Археология, V, 1963, 3, стр. 5—13. — Die Funde gehören dem VIII.—X. Jh.

V. V.

St. Mihailov, *Разкопки в Плиска през 1959—1961 г.* (Fouilles à Pliska de 1959 à 1961), IAI, XXVI, 1963, стр. 5—46. — Les fouilles ont mis au jour huit huttes, un atelier de fabrication de céramique, une église de IX^e—X^e s., etc.

V. V.

St. Mihailov, *Строителните периоди в Плиска и произходът на старобългарската монументална архитектура* (Les périodes constructives de l'architecture à Pliska et l'origine de l'architecture monumentale vieux-bulgare), Археология, VI, 1964, 2, стр. 13—23.

V. V.

Ir. Mihalčeva, *Портретният характер на изображенията в Бояна* (Le caractère imagier des peintures murales de Bojana), IIII, IV, 1961, стр. 149—177.

V. V.

Kr. Mijatev, *Няколко нови данни и мисли за историята на Боянската църква* (Nouvelles données et considérations sur l'histoire de l'église de Bojana), Археология, V, 1963, 2, стр. 23—28.

V. V.

Kr. Mijatev, *Co-rapport: L'architecture de la Basse Antiquité et du Haut Moyen Age dans les Balkans*. Actes du XII Congrès des études byz., 1963, p. 387—407. — Zur Frage der Entwicklung der Basilika in der Geschichte der Kirchenarchitektur im Zentralgebiet der Balkanhalbinsel.

V. V.

Kr. Mijatev, *Царевград Търнов* (Târnovo, ville de rois), Археология, VI, 1964, 3, стр. 7—17. — Aperçu générale sur la culture et l'art de la capitale bulgare.

V. V.

At. Milčev, *Ранносредновековни български накити и кръстове-енколпиони от Северозападна България* (Parures et croix-encolpions du Bas Moyen Age de la Bulgarie du Nord), Археология, V, 1963, 3, стр. 22—37.

V. V.

At. Milčev, *По въпроса за културата на славяните и прабългарите в нашите земи през ранното Средновековие* (Sur la culture des Slaves et des Protobulgares dans les terres bulgares au Haut Moyen Age), Археология, VI, 1964, 2, стр. 1—12. — Über die grössere Bedeutung der slavisches Kultur.

V. V.

At. Milčev, *Проучвания на раннославянската култура в България и на Плиска през последните 20 години* (Recherches sur la culture slave ancienne en Bulgarie et à Pliska au cours des vingt dernières années), Археология, VI, 1964, 3, стр. 23—35.

V. V.

At. Milčev, *Neuentdeckte mittelalterliche Kreuzkuppelartige dreikonchale Kirche in der Umgebung vom Dorfe Kulata im Tale von mittleren Struma*. Actes du XII Congrès des études byz., 1964, p. 289—306 und 28 Abb. — Die Kirche gehört dem X. Jh.

V. V.

M. Mirčev — G. Tončeva — D. Il. Dimitrov, *Бизоне—Карвуна* (Bizone—Karvuna), IVAD, XII, 1962, стр. 21—109. — Rapport des fouilles et des recherches à l'emplacement de la ville antique Bizone, connue à l'époque du Moyen Age, comme la ville de Karvuna.

V. V.

B. Nikolov, *Раннобългарски находки край Островския окоп* (Sites protobulgares près du vallum d'Ostrov), Археология, IV, 1962, 2, стр. 33—37.

V. V.

J. Nikolova, *Нови данни за плана на средновековния град Велико Търново* (Nouvelles données concernant le plan de la ville médiévale Veliko Târnovo), Археология, VI, 1964, 1, стр. 10—15. — Publication des fouilles.

V. V.

J. Nikolova — N. Angelov, *Южна напречна крепостна стена на Царевец* (Südliche quere Festungsmauer von Carevec), Известия на музея в Търново, II, 1964, стр. 35—44. — Teile des Festungssystems aus dem XIV. Jh.

V. V.

J. Nikolova — N. Angelov, *Средновековна църква в западния склон на хълма „Момина крепост“* (Eine mittelalterliche Kirche am Westhang des Hügels „Momina Krepost“ in Tarnovo), Известия на музея в Търново, II, 1964, стр. 19—28. — Die Kirche gehört dem XIII.—XIV. Jh.

V. V.

J. Nikolova — N. Angelov, *Средновековен квартал на хълма Момина крепост във Велико Търново* (Quartier médiéval sur la colline „Momina krepost“ in Tarnovo), Археология, V, 1963, 1, стр. 34—41. — Une église, des huttes, etc. du XIII^e—XIV^e siècle.

V. V.

A. Obretenov, *Боянските стенописи* (Les peintures murales de Bojana), III, VI, 1963, стр. 5—22 et 13 fig.

V. V.

D. Oвčarov, *Средновековно тухларско селище край с. Кралево, Търговищко* (Site médiéval de fabrication de briques près du village Kralevo, arr. de Targovište), Археология, VI, 1964, 4, стр. 26—28. — Le site date du XII^e—XIV^e siècle.

V. V.

D. Panajotova, *Една двустранна икона от Българово* (Une icône bilatérale de Bălgarovo), Изкуство, XII, 1962, 4—5, стр. 83—86 = La culture médiévale bulgare, Sofia, 1964, p. 112—116; le même en anglais et en russe.

V. V.

D. Panajotova, *Три икони от Църковния музей в София* (Trois icônes du Musée d'art religieux de Sofia), Археология, V, 1963, 1, стр. 43—46. — Les icônes datés du XIII^e, du XIV^e et du XVI^e siècles.

V. V.

D. Panajotova, *Света Марина* (Sainte Marina), Изв. на И-та за изобр. изкуства, VI, 1963, стр. 133—154. — Etude et analyse de l'iconographie et du style des peintures murales de la petite église rupestre S^{te} Marina, rég. de Karlukovo).

V. V.

D. Panajotova, *Църквата „Св. Тодор“ при с. Бобошево* (Die Kirche des Hl. Theodoros bei Boboševo), Isv. Inst. Isobr. Isk., VII, 1964, стр. 101—140, mit 23 Abb. — Beschreibung der Kirche (XI Jh.) und Forschung einer Schicht von Wandmalereien aus einer zweiten Bauperiode — XIV Jh.

V. V.

V. Pandurski, *Иконата през Втората българска държава* (Die Ikone während des zweiten Bulgarischen Reiches), GDA, XII (XXXVIII), 12, 1962—1963, стр. 323—352. — Analyse des Stils der bulgarischen Ikone aus der Epoche des XIII—XIV Jahrhunderts. In der Ikone, sowie auch bei der Miniatur und monumentale Malerei Bulgariens leiht viel vom Byzanz. Es fügt aber auch eigenes hinzu, bereichert das Vorbild in einige Hinsichte.

G. P.

R. Peševa-Popova, *Старинни български наушници и обеци* (Anciennes parures populaires bulgares „naušnici“ et boucles d'oreilles), IEIM, V, 1962, стр. 75—133.

V. V.

Z. Radonov, *Два средновековни паметника от Пернишко*. (Deux monuments du Moyen Age de la région de Pernik), Археология, V, 1963, 2, стр. 57—59. — Publication des monuments sculpturaux.

V. V.

R. Rusev, *Върху технологията на някои желязни предмети от XII—XIII в.* (La technologie de certains objets de fer du XII^e—XIII^e siècle), Археология, III, 1961, 2, стр. 8—14.

V. V.

T. Siljanovska-Novikova, *Нови данни за развитието на скулптурата в България през епохата на феодализма (XII—XIV в.)* (Nouvelles données sur le développement de la sculpture en Bulgarie sous le féodalisme), III, VI, 1963, стр. 67—98 avec 26 fig. — Classification des monuments et étude sur la diffusion de l'art monumental bulgare au Moyen Age.

V. V.

St. Stančev, *Pliska — théories et faits*, Byzantinobulgarica, I, 1962, p. 349—365. — Notes critiques sur les thèses de l'origine romaine de Pliska.

V. V.

St. Stančev, *Плиска и Мадара в нашата културна история* (Pliska et Madara dans l'histoire culturelle bulgare), Изкуство, XII, 1962, 4—5, стр. 11—17 = La culture médiévale bulgare, Sofia, 1964, p. 26—35; le même en anglais et en russe.

V. V.

St. Stančev, *Стара традиция в един народен накит* (Tradition ancienne dans les parures nationales), Археология, IV, 1962, 2, стр. 5—11. — Etude sur un type de bracelet.

V. V.

St. Stančev, *Славяни и прабългари в старобългарската култура* (Slawen und Protobulgaren in der altbulgarischen Kultur), Археология, IV, 1962, 4, стр. 1—6. — Allgemeine Betrachtungen mit dem folgenden Schluss:

in dem Prozess der Bildung eines einheitlichen slawischen Volkstums auf dem Balkan unter dem Namen der Bulgaren und der Bildung einer einheitlichen altbulgarischen volkstümlichen Kultur mit ausgesprochenem slawischen Charakter, haben eine selbständige Rolle sowie die slawische als auch die protobulgarische Stammeskultur gespielt.

D. A.

St. Stančev, *България и славянската писменост в IX век* (Bulgarien und das slawische Schrifttum im 9. Jh.), Археология, V, 1963, 2, стр. 3—6. — Kurzer Überblick über die Entstehung des slawischen Schrifttums in Bulgarien im Zusammenhang mit der politisch-kulturellen Entwicklung des bulgarischen Staates und der slawischen Völker auf dem Balkan im 9. Jh.

D. A.

St. Stančev, *Писмените паметници от Преслав* (Les monuments écrits de Preslav), Археология, V, 1963, 3, стр. 37—42.

V. V.

St. Stančev, *L'architecture militaire et civile de Pliska et de Preslav à la lumière de nouvelles données*. Actes du XII Congrès des études byz., III, 1964, p. 345—352 et 9 fig. — Conclusions sur les traits caractéristiques de l'architecture du Haut Moyen Age.

V. V.

St. Stančev, *Двадесет години разкопки в Преслав* (Vingt ans de fouilles à Preslav), Археология, VI, 1964, 3, стр. 18—23.

V. V.

St. Stančev, *Старобългарската култура през VIII—IX век*. Кратка археологическа характеристика (L'ancienne civilisation bulgare du VIII^e au X^e siècles), Трудове на Висшия пед. институт „Бр. Кирил и Методий“, Велико Търново, I, 1963—1964, стр. 21—53.

V. V.

M. Stančeva, *Флорентинска майолика от XV век, намерена в София*. (Florentine majolica of the 15th century found in Sofia), III, V, 1962, стр. 161—166.

V. V.

M. Stančeva, *Раннохристиянски култови сгради край източната крепостна стена на Сердика* (Edifices religieux paléo-chrétiens près du mur d'enceinte est de Serdica), Сб. Сердика, I, 1964, стр. 159—168. — Les fouilles datent du V^e—VI^e s.

V. V.

M. Stančeva, *Средновековна сграфито керамика от София* (Céramique sgraffito du Moyen Age de Sofia), Сб. Сердика, I, 1964, стр. 169—194 avec IX tables. — Publications des fouilles et interprétation de la décoration.

V. V.

D. Stojanova-Serafimova, *Разкопки на крепостта при с. Долно, Церово, Благоевградско* (Fouilles de la citadelle près du village Dolno Cerovo, arr. de Blagoevgrad.), Археология, V, 1963, 4, стр. 19—27. — Forteresse et site du VIII^e—X^e siècles.

V. V.

T. Totev, *За обработка на кост в средновековна България* (Le travail sur os en Bulgarie médiévale), Археология, V, 1963, 3, стр. 83—92.

V. V.

T. Totev, *Една творба на старобългарската художествена промишленост* (Une œuvre d'art de l'artisanat vieux-bulgare), Изкуство, XIV, 1964, 4—5, стр. 56—67. — Il s'agit d'une coupe d'argent de Preslav du X^e siècle.

V. V.

T. Totev, *Сребърна чаша с надпис от Преслав* (La coupe en argent de Preslav), IAI, XXVII, 1964, стр. 5—16. — Publication d'une coupe qui provient d'une tombe du X^e siècle avec une inscription d'un grand župan de Bulgarie.

V. V.

V. Vălov, *Разкопки на Калето в гр. Свищов* (Fouilles du lieu dit Kaletovo de Svishtov), Археология, IV, 1962, 4, стр. 7—15. — Sind festgestellt zwei Bauperioden der Festung: aus dem XIII—XIV. Jh. und aus der türkischen Herrschaft.

V. V.

Z. Văžarova, *К вопросу о материальной культуре Плиски и Преслава*. Actes du XII Congrès des études byz., III, 1964, p. 403—407 et 5 fig. — Übersicht der Keramik und der Kleinfunde.

V. V.

Z. Văžarova, *Славяните на юг от Дунава* (Les Slaves au sud du Danube), Археология, VI, 1964, 2, стр. 23—33. — Nach archäologischen Angaben.

V. V.

V. P. Vasilev, *Проучвания върху технологията на старобългарската живопис* (Recherches sur la technique de l'ancienne peinture bulgare), Археология, V, 1963, 2, стр. 41—48.

V. V.

As. Vasiliev, *За някои образци на старобългарската резба* (De quelques anciens spécimens bulgares de bois sculpté), Изкуство, XII, 1962, 4—5, стр. 76—82 = La culture médiévale bulgare, Sofia, 1964, стр. 105—112; le même en anglais et en russe. — Denkmäler aus Ohrid, Rila-Kloster, Skopje.

V. V.

V. Velkov, *Sites muséologiques et villes-musées*. Museum (Paris), XVI, n. 2, 1963, p. 67—70; le même aussi en anglais. — Angaben auch für die Zentren der altbulgarischen Kultur.

V. V.

V. Velkov, *Das Schicksal der antiken Städte in den Ostbalkanländern*. Wiss. Zft. der Humboldt-Universität zu Berlin, Gesellschafts- und Sprachwiss., Reihe, Jahrg. XII, 1963, f. 7/8, S. 839—843. — Der Verf. stellt ein Kontinuität zwischen das antike und das mittelalterliche Städteleben fest.

V. V.

V. Velkov, *Принос към материалната култура на средновековния Созопол* (Beitrag zur materiellen Kultur der mittelalterlichen Sozopol), IAI, XXVII, 1964, стр. 43—54. — Bei den Ausgrabungen in der Stadt sind Überreste einer frühchristlichen Basilika und einigen sculpturale Denkmäler (IX. Jh.) entdeckt worden.

V. V.

Iv. Venedikov, *Българската юзда* (Les mors bulgares), IAI, XXV, 1962, стр. 57—64. — V. décrit et examine neuf mors du Moyen Age. Ce „sont des variétés des mors durs que les Bulgares ont trouvés à leur arrivée dans nos terres et qui a continué d'évoluer et d'exister“.

V. V.

Iv. Venedikov — T. Petrov, *Църквата „Св. Георги“ в София* (L'église de St Georges de Sofia), Сб. Сердика, I, 1964, стр. 77—108 avec 27 fig. — Es handelt sich um ein frühchristliches Martyrium. Später (Ende des IV. Jh.) wurde es in Baptisterium umgestellt.

V. V.

V. Vladimirov, *Нови данни за римския път Ескус—Сердика през IV век от н. е.* (Nouvelles données sur la voie romaine Oescus—Serdica au IV^e siècle, Археология, V, 1963, 1, стр. 33—34. — Publication d'une borne milliaire, provenant des années 367—375.

V. V.

* * * *Bulgarie*. Peintures murales du Moyen Age. Préface André Grabar, introduction Krásto Mijatev. Publié par la New York graphic Society en accord avec L'UNESCO, Paris, 1961, 26 p. et 32 pl. — Compte-rendu: St. Mihailov, Археология, V, 1963, 1, 58—60.

V. V.

IV. Epigraphie et numismatique

N. Angelov, *Средновековни монети от Трапезица в Търново* (Mittelalterliche Münzen von Trapezica bei Tarnovo), Известия на Търновския музей, II, 1964, стр. 93—102. — Sind publiziert bulgarische und byzantinische Münzen aus dem XII.—XIV. Jh.

V. V.

N. Angelov, *Колективни находки на монети от Великотърновския окръг* (Hortfunde im Bezirk Târnovo), Известия на Търновския музей, II, 1964, стр. 87—92. — Darunter auch mittelalterliche Münzen.

V. V.

Il. Bancila, *Éléments d'art monétaire bulgare au XIII^e siècle*, IAI, XXV, 1962, стр. 65—69. — Publication d'une monnaie de bronze de Georges Terter I (1279—1292). B. étudie le monogramme — un croissant et une étoile à huit rayons et émet l'opinion qu'ils sont introduits dans la numismatique bulgare par l'intermède de l'art occidentale.

V. V.

V. Beševliev, *Историческият фон на монументалните строежи в Плиска и Преслав*. (Le fon historique des constructions monumentales de Pliska et de Preslav), Изкуство, XII, 1962, 4—5, стр. 31—35.

V. V.

V. Beševliev, *Старохристиянски надписи от Варна*. (Inscriptions paléochrétiennes de Varna), IVAD, XIV, 1963, стр. 55—64. — B. publiziert neuentdeckte Inschriften aus dem V.—VI. Jh.

V. V.

V. Beševliev, *Die Protobulgarischen Inschriften*. Berlin, 1963, p. 361 (Berliner Byz. Arbeiten, n. 23). — Neue vollständige Ausgabe mit reichen Illustrationen und wissenschaftlichem Kommentar, welche die Ausgabe von 1934 und seine Ergänzung vom 1936 überholt.

D. A.

V. Beševliev, *Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien*, Berlin, 1964, p. 220 + 114 Taf. (Berliner Byz. Arbeiten. Bd. 30). — Vollständige Ausgabe aller frühchristlichen und byzantinischen Inschriften aus Bulgarien vom 4. bis 14. Jh.

V. V.

P. Diaconu, *Една неизвестна монета на Георги Тертер* (Une monnaie inédite de Georges Terter), Археология, V, 1963, 1, стр. 41—42.

V. V.

V. Dimova, *Находка от средновековни монети край гр. Русе* (Trésor monétaire du Moyen Age découvert près de Ruse), IAI, XXV, 1962, стр. 71—83. — C'est un trésor du XII^e—XV^e s.

V. V.

T. Gerasimov, *Les hyperpères d'Andronic II et d'Andronic III et leur circulation en Bulgarie*. Byzantinobulgarica, I, 1962, p. 213—235. — G. betrachtet 53 hyperpères von Andronicus II. und Andronicus III. die sich in den numismatischen Sammlungen in Bulgarien und in der Ermitage in Leningrad befinden. Er beschäftigt sich mit dem Typ der Münzen, mit den Stem-

peln mit welchen sie geprägt wurden, mit den Aufschriften usw. Nach der Meinung d. V. waren diese Hyperperen im Laufe vom XIII—XV Jh. hauptsächlich in Nordbulgarien im Umlauf.

D. A.

T. Gerasimov, *Монетни съкровища, намерени в България през 1958—1959 г.* (Trésors monétaires de Bulgarie, découvertes en 1958 et 1959), IAI, XXV, 1962, стр. 225—235. — Auch Hortfunde mit byzantinischen und mittelalterlichen Münzen.

V. V.

T. Gerasimov, *Монетни съкровища, намерени в България през 1958—1959* (Trésors monétaires découverts en Bulgarie en 1960 et 1961), IAI, XXVI, 1963, стр. 266—271.

V. V.

T. Gerasimov, *Монетни съкровища, намерени в България през 1962—1963 г.* (Trésors monétaires découverts en Bulgarie en 1962 et 1963), IAI, XXVII, 1964, стр. 237—249.

V. V.

T. Gerasimov, *Монети на франкския владетел Йоан II Орсини* (Münzen des fränkischen Herrschers Joan II. Orssini, gefunden in Tărnovo), Известия на Търн. музей, II, 1964, стр. 29—34.

V. V.

T. Gerasimov, *Оловен печат на търновския патриарх Висарион* (Ein Bleisiegel des Tărnovoer Patriarchen Wyssarion), Известия на Търновския музей, II, 1964, стр. 45—48. — Der Bleisiegel gehört dem Beginn des XIII. Jh.

V. V.

Iv. Gošev, *Старобългарски глаголически и кирилски надписи от IX—X в.* (Altbulgarische glagolitische und kyrillische Inschriften aus dem IX. und X. Jh.), Sofia, 1962, p. 1—178 — Es werden veröffentlicht, die in der Rundkirche in Preslav und an verschiedenen anderen Orten entdeckten epigraphischen Materialien.

D. A.

I. Jurukova, *Монети и печати от Пернишката крепост* (Monnaies et sceaux de la forteresse „Pernik“), Археология, IV, 1962, 4, стр. 39—45. — Les fouilles effectuées dans la forteresse de Pernik ont fourni aussi des monnaies et des sceaux byzantines se rapportant au VI^e s. et aux XI^e—XII^e s.

V. V.

I. Jurukova, *Дейността на картагенската монетарница и циркуляцията на картагенски монети в нашите земи през VI век* (L'activité de l'atelier monétaire de Carthage et la circulation dans les terres bulgares au VI^e siècle), Археология, VI, 1964, 1, стр. 7—9. — Nach Angaben von Hortfunden die nach dem Jahre 541 zu datieren sind.

V. V.

Al. Kuzev, *Един мним ранносредновековен гръцки надпис от Черна вода, Румъния*. (Vermeintliche frühmittelalterliche griechische Inschrift aus Černa voda, Rumänien), IAI, XXV, 1962, стр. 219—223. — Die Inschrift — Točilescu, Rev. pentru ist. archeol. V, 1903, IX, p. 272—273 gehört nicht dem VI, IX oder XIII sondern dem XVIII/XIX Jh.

V. V.

St. Maslev, *Бележки към някои буквени знаци и съкращения върху монетите на Палеолозите* (Remarques sur certains signes et abréviations apposés sur les monnaies des Paléologues), Археология, II, 1960, 4, стр. 8—13. — Kritisch besprochen von Th. Gerasimov, IAI, XXV, 1962, стр. 244—248.

V. V.

V. Varia

Академик Кръстю Миятев на 70 години (L'académicien Kr. Mijatev accomplit ses 70 ans), Археология, IV, 1962, кн. 2, стр. 1—4.

V. V.

D. Angelov, *Международен колоквиум по балканска цивилизация в Румъния* (Списание на Българската академия на науките, 1963, кн. 3, стр. 67—74. Bericht über das in Sinaja im Jahre 1962 stattgefundene Kolloquium über Problemen der Balkanischen Zivilisation.

D. A.

D. Angelov, *Die Entwicklung der Byzantinistik in Bulgarien in den letzten fünfzehn Jahren*. Byzantinische Beiträge, herausgegeben von J. Irmischer (Berlin, Akademie—Verlag, 1964), 429—441.

D. A.

Iv. Dujčev, *Klassisches Altertum im mittelalterlichen Bulgarien* (Renaissance und Humanismus in Mittel- und Osteuropa), I, Berlin, 1962, S. 343—356.

D. A.

B. R. Janovski, *Към ранната история на шахмата у нас*. (Zur Frühgeschichte des Schachspieles in Bulgarien), IPr, XX, 1964, кн. 5, стр. 95—101. Ausgehend aus den Kommentarien des byzantinischen Theologen Joan Zonaras (XII Jahrhundert) zum Text des Nomokanons (Art. 42 und 43 der „Apostel-Vorschriften“) nimmt der Verfasser an, daß im XII.—XIII. Jahrhundert das Schachspiel sowohl in Byzanz als auch in Bulgarien bereits bekannt war.

D. A.